U d'/of OTTAWA
39003001461697

Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoiresderussi00legr

MÉMOIRES

DE

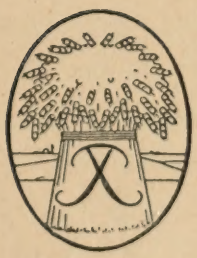
RUSSIE

Il a été tiré de cet ouvrage :
sur papier pur fil Lafuma, 10 exemplaires numérotés de 1 à 10
dont 2 exemplaires hors commerce.

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

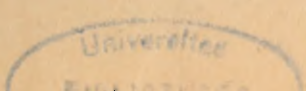
JULES LEGRAS
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE DIJON
MEMBRE DE LA MISSION MILITAIRE FRANÇAISE EN RUSSIE
ANCIEN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR AU Ier CORPS SIBÉRIEN ET A LA VIIIe ARMÉE RUSSE

MÉMOIRES
DE
RUSSIE



PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1921
Tous droits réservés.



DK
765
.L44M4
1921

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1921, by Payot et Cie.

AVANT-PROPOS

Sous la forme nonchalante d'un « journal », les *Mémoires de Russie* montrent par le menu ce qui s'est passé chez nos alliés depuis le début de 1916 jusqu'au printemps 1918, ce qu'on disait à la Ville, à l'Armée et dans les tranchées, comment on y vivait, et comment on s'y prenait pour organiser la défense. La bonne foi en est absolue; les renseignements douteux sont désignés comme tels; ceux que je donne sous ma responsabilité sont rigoureusement authentiques, dans le fond comme dans la forme, et n'ont pas subi de retouche.

Pendant plus de vingt-cinq ans, j'ai parcouru la Russie dans tous les sens, et je l'ai étudiée sous tous ses aspects; j'ai été le témoin de ses plus grandes épreuves, famine ou choléra, et de ses diverses agitations politiques. La connaissance de la langue m'y a mis en contact avec les exemplaires les plus variés de la population, et j'ai vu se dessiner peu à peu une conception de ce pays, que les années ont confirmée et appuyée de nouvelles expériences. Le hasard de la guerre m'a de nouveau conduit en Russie; j'ai été tour à tour officier conférencier dans cinquante-deux unités du front, officier d'État-Major dans des États-Majors russes de corps d'armée, d'armée et de groupe d'armées; j'ai travaillé avec mes camarades russes à la préparation d'une offensive; j'ai servi quelque temps sous des chefs bolchéviks, et, sauvé par eux, j'ai battu en retraite dans un de leurs échelons; en

un mot, j'ai vu se dérouler devant mes yeux les épisodes les plus divers, et j'ai coudoyé les hommes les plus célèbres de la tragédie russe. Des innombrables scènes, conversations ou réflexions relatées dans mes carnets, j'ai voulu ne retenir que celles qui m'ont paru caractéristiques; je n'ai pas conté pour conter, mais pour faire comprendre. J'ajoute qu'à cet égard, j'ai choisi en toute liberté, ne poursuivant aucun but que la vérité, et n'ayant subi aucune contrainte, ni morale ni matérielle : mon éditeur même, loin de m'imposer des limites, m'a, au contraire, généreusement incité à dire tout ce que je jugerais utile pour expliquer au public français la volte-face russe et l'écroulement qui l'ont tant surpris.

Ceux qui voudront bien lire ces pages, et, parmi la kaléidoscopie des images et des scènes, en dégager les idées dominantes, verront peu à peu naître et s'imposer les conclusions qu'on trouvera reprises, vers la fin du volume, dans un jugement d'ensemble. La Russie n'était pas telle que nous la montrait la diplomatie. Nos représentants à Saint-Pétersbourg, faiblement outillés au point de vue de la recherche du renseignement, et ne connaissant guère que les salons de la capitale, puisaient, dans la fréquentation des personnages les plus haut-placés du tsarisme, une certaine confiance dans la solidité du régime. Nos officiers, de leur côté, au cours de stages trop brefs et trop faiblement indemnisés, ne pouvaient, malgré tous leurs efforts, corriger complètement ces vues et embrasser d'un coup d'œil le mouvement politique, social et militaire. La Russie valait à la fois plus et moins que ne le pensaient nos représentants de tout ordre. Elle valait plus, grâce à la qualité intrinsèque de son peuple, qu'il était malheureusement de mode de confondre avec une population de sauvages; elle valait moins en ce qui concerne la solidité de son édifice social. Depuis la guerre de Mandchourie, un double travail s'y était fait. D'une part, l'administration militaire, effrayée du résultat négatif de son premier contact avec une armée étrangère moderne, comme aussi des désordres qui avaient marqué la fin de la campagne, avait tenté les plus louables efforts pour régénérer les cadres, les méthodes et l'instruction militaire. D'autre part, l'opposition

politique, renonçant à son arme d'antan, l'assassinat, travaillait, consciente de l'appui croissant que lui assurait le mécontentement général, à organiser la lutte et la révolution. On peut dire que, si c'est bien en effet la Russie tsariste qui a accepté la guerre, c'est la nation en mal de révolution qui l'a conduite.

La lutte entre ces deux éléments apparaîtra nettement aux lecteurs de ces pages. Ceux-ci verront en même temps quel problème tragique s'est posé pour la France : parler haut et ferme à un Tsar inconscient, — et alors, risquer de le voir se jeter dans les bras de nos ennemis. Ou bien laisser faire, en conseillant discrètement — et alors, risquer de voir la révolution éclater, employant les moyens et les hommes auxquels on pensait le moins.

Quoi qu'il en soit, l'enseignement qui se dégage de ce volume peut se résumer en quelques lignes. L'armée russe a pu accomplir, au début de la guerre, des prouesses aussi magnifiques que bienfaisantes, le germe de sa future dissolution n'en apparaissait pas moins, dès cette époque, aux yeux d'un observateur attentif. C'était d'abord la folie des levées d'hommes, alors qu'on n'avait qu'un nombre infime de réservistes, et que les cadres étaient déficitaires. Puis, l'orgueil du commandement, incapable de souffrir, de la part des Alliés, le moindre conseil technique. C'était enfin un corps d'officiers que rien n'avait préparés, ni techniquement, ni moralement, à la tâche nouvelle que constituait la conduite de la *nation armée*.

Les officiers russes ne se sont pas aperçus que leurs soldats, au bout de peu de mois, avaient changé, et n'étaient plus les hommes qu'on avait préparés à loisir dans les casernes. Les cadres ne parlaient plus la même langue que les multitudes armées qui, après les hécatombes du début, vinrent occuper les cantonnements et les tranchées. Tout s'opposait d'ailleurs, dans l'éducation des officiers, à ce qu'ils pussent comprendre comment il fallait traiter de futurs citoyens : étroitesse de leur formation morale, médiocre amour du travail, pernicieux individualisme les rendant réfractaires au perfectionnement, enfin égoïsme sans limite,

les amenant à ne pas tenir compte de l'opinion des soldats en face des mauvais exemples qu'ils ne cessaient de leur donner. Le respect que la troupe avait pour eux au début a diminué peu à peu ; les hommes ont commencé à juger leurs chefs, et à ne plus obéir qu'avec mollesse. Lorsqu'un beau jour on vint leur dire qu'ils étaient absolument libres, il est naturel qu'ils n'aient pas choisi, entre les formes de la liberté, celle qui les maintiendrait sous l'autorité d'officiers qu'ils estimaient peu, et sur un signe desquels il faudrait pourtant risquer sa vie. Ainsi donc, la dissolution de l'armée a pour cause directe un hiatus béant entre la troupe et ses cadres.

D'autre part, l'erreur de si nombreux officiers n'a été possible que parce qu'elle était un cas particulier de l'erreur sociale qui a été celle de presque toute la Russie cultivée, de l'incapacité où se sont trouvés les représentants les plus qualifiés de la nation de se soumettre, dans la famille et dans l'ordre social, à une discipline intérieure, sans laquelle aucun peuple moderne ne saurait subsister.

Les considérations qui se dégagent de ce volume sont purement historiques : elles n'apportent ni prophétie ni remède s'appliquant à la situation présente du pays russe. Il semble pourtant que ceux qui auront pris soin de suivre l'auteur jusqu'au bout arriveront avec lui à cette conclusion qu'il ne faut pas s'imaginer n'avoir en face de soi, dans la « Sovdépie » bolchévique, qu'un amas de brigands et de poltrons destinés à devenir tôt ou tard la proie de quelque aventurier armé d'un bon knout. En réalité, tant par la révolution que par le Bolchévisme et les guerres qu'il a suscitées, il semble bien qu'il soit né une conscience populaire russe. C'est un fait mondial extrêmement important, qu'il conviendra, sans doute, d'étudier un jour avec prudence et avec conscience.

JULES LEGRAS

MÉMOIRES DE RUSSIE

I

PREMIER CONTACT

Je suis arrivé à Pétrograd le 20 février 1916. Le but de mon voyage est de faire, en Russie, de la « propagande ». Nos alliés russes nous ont été dépeints comme enclins à se décourager et à penser que nous avons peu fait pour les aider. Il s'agit, pour ma modeste part, d'expliquer, dans le plus grand nombre possible de villes, comment s'est opéré chez nous le début de la guerre, quelle charge énorme nous avons eue sur les bras, et comment nous réagissons présentement en activant notre production de canons et de munitions. A cet effet, je vais donner une série de conférences en russe, sous le patronage et au profit de la Croix-Rouge locale.

*
* *

J'ai eu la bonne fortune d'assister aux visites que l'Empereur a faites à la Douma et au Conseil de l'Empire. Tous sont d'accord pour penser que ce rapprochement entre le trône et la représentation nationale est un événement d'importance.

Au palais de Tauride, où s'abrite la Douma, il y avait, cet après-midi, une foule considérable, mais soigneusement canalisée. J'avais trouvé place dans une tribune dont le balcon

surplombait l'entrée principale de la salle, et dominait la salle des Pas-Perdus. C'est par là que l'Empereur est arrivé. Il s'est d'abord arrêté longuement, tandis que le clergé, aidé de choristes, exécutait une de ces prières de bénédiction qu'on appelle en russe « molébiennes », et dont une cérémonie importante ne saurait se passer. Nicolas II a les traits tirés; il m'a paru très sensiblement maigri et vieilli. Il était vêtu d'un uniforme très simple, sans col de linge ni manchettes, seulement orné d'aiguillettes bleues et de la blanche croix de Saint-Georges. Près de lui, son frère, le grand duc Michel, attirait l'attention : il est grand, mince, chauve, et pourvu d'un cou interminable que défend un col de tunique d'une hauteur inusitée; son expression est douce, son regard fatigué et câlin.

M. Rodzianko, président de la Douma, était un peu en arrière, exécutant les signes de croix d'une manière large et démonstrative, très différente des signes de croix discrets des autres assistants.

Les prières achevées, le Président harangua l'Empereur, qui répondit brièvement, et qui, après une courte promenade, regagna son automobile. Il était venu avec un minimum de précautions, se confiant en quelque sorte à son peuple en souci : l'accueil qu'il a reçu, et qui peut-être l'a surpris, a dû lui montrer qu'il avait touché juste. Quelle différence entre cette tempête de hourras frénétiques qu'il a entendus aujourd'hui et le silence glacial qui, il y a une dizaine d'années, fut la seule réponse de la première Douma au discours d'inauguration prononcé par lui au Palais d'Hiver!

La séance qui a suivi m'a paru terne, sauf par ce fait qu'elle a souligné la haine inspirée par M. Sturmer, le président du Conseil et, au contraire, la faveur dont jouit, parmi les députés, le général Polivanof, ministre de la Guerre.

Ce soir, je me suis retrouvé, dans une loge de rez-de-chaussée, au Conseil de l'Empire, derrière le grand duc Michel, qu'accompagnait sa femme. Les ambassadeurs sont là, très en vue, remuants : M. Paléologue pour la France, M. Buchanan pour l'Angleterre; M. Motono pour le Japon; puis un Italien, un Serbe; enfin, le tout Pétrograd officiel.

Le silence s'est fait tout à coup : l'Empereur venait d'entrer, à son ordinaire, sans bruit, avec simplicité; le président du Conseil de l'Empire, M. A. Koulomzine, l'accompagnait. Nouvelle prière ou « molébienne » aux chœurs particulièrement excellents; harangue du président; réponse de l'Empereur; tempête d'enthousiasme. Puis l'Empereur s'est laissé promener à travers quelques salles, adressant çà et là une question de détail au vénérable personnage qui le guidait. Après cela, il s'en est allé. J'ai été violemment frappé de ce qu'il y avait de menu et en quelque sorte d'impersonnel dans ces apparitions de Nicolas II.

*
* *

Mon vieil ami Alexandre Goutchkof relève à peine d'une grave maladie. J'ai pu le voir plusieurs fois, et j'ai passé près de lui des heures instructives. Il m'a conté, entre autres choses, comment, s'étant convaincu, au cours d'un voyage sur le front, de la cruelle pénurie de munitions dont souffrait l'armée, il avait essayé de remuer ciel et terre à Pétrograd pour y porter remède; il tenta d'intéresser ses collègues de groupe dans le Parlement, puis M. Kokovtsof, ancien ministre des Finances, puis le général Voïekof, commandant du Palais, familier du souverain : partout, il s'est heurté à la même impuissance ou à un manque de décision. Le général Voïekof était parfaitement renseigné; mais, du moment que, à coups d'hommes, on continuait à progresser en territoire autrichien, il n'était pas d'avis d'importuner l'Empereur. Ce n'est que lorsque l'offensive de Mackenzen eut pour résultat la formidable retraite des armées russes, que la coterie centrale, effrayée, autorisa la constitution de « Comités de Munitions » et entre autres « du Comité commercial et industriel », chargé de venir en aide au Ministère pour répartir entre les usines les commandes de guerre.

Entre temps, le général Soukhomlinof, ministre de la Guerre, a été mis en accusation. La commission d'enquête, présidée par le général Pétrof, membre du Conseil de l'Empire, vient de déposer son rapport. Les conclusions en sont

les suivantes : 1° Le ministre a touché des pots de vin ; 2° Il a commis des illégalités ; 3° Il a été en rapport avec des espions utilisés par l'étranger, et dont le rôle ne lui a jamais échappé. Reste à savoir ce que dira l'Empereur.

M. Goutchkof, m'ayant prié de lui résumer le contenu de mes conférences projetées, m'a affirmé que je ferais fausse route en allant parler, comme j'en avais l'intention, dans les villes de l'arrière, et que c'est au contraire sur le front que je devrais essayer cette consolante propagande. Il m'a même adressé au ministre de la Guerre pour me faire confirmer sa manière de voir. En effet, le général Polivanof a paru s'intéresser à ma tentative, qu'il me fallait, a-t-il ajouté, faire dans les armées, sur le front même. Il a poussé la bienveillance jusqu'à m'expliquer en outre que, si je parlais sur le front, je ne serais soumis qu'à la censure du G. Q. G., qui est large d'esprit, tandis que, pour parler à l'arrière, il me faudrait me soumettre à mille vexations et restrictions imposées par la censure tatillonne qui règne dans les cercles militaires de l'intérieur. Or, m'a-t-il dit, je tiens beaucoup à ce que nos militaires aient la connaissance intégrale des choses que vous avez l'intention de leur expliquer.

4 mars. — Je me rends à Moscou pour mettre la dernière main au texte de mes conférences, et pour m'entendre avec les membres de notre mission des munitions, qui est installée là-bas.

Les jours que je viens de passer à Pétrograd m'ont confirmé, ainsi que je m'y attendais, la difficulté qu'on éprouve en ce pays à organiser quoi que ce soit de nouveau. Ainsi, malgré les plus hautes recommandations, la Croix-Rouge, qui, pourtant, n'a rien à perdre, se réserve au sujet du patronage que je lui demande de m'accorder à l'arrière. Mes chefs militaires m'ont donné tout leur appui, mais ils ne peuvent agir sans autorisation, et il leur faut compter avec les Russes. Les diplomates m'ont reçu le mieux du monde ; mais les questions militaires sont en marge de leur compétence. J'ai erré de l'un à l'autre, trouvant partout, chez nos compatriotes comme auprès des Russes, des mains tendues, des invitations, des encouragements et des promesses ; mais,

finalement, il me faut me « débrouiller » seul. Militairement, je ne suis qu'un fort mince personnage; cela ne facilite guère la réalisation de mes projets.

Je voudrais signaler, pourtant, parmi tant d'aimables hôtes, d'abord le lieutenant-colonel Wehrlin, attaché militaire adjoint, à qui je dois le plus chaleureux appui et une mise au point des questions pratiques, dont j'ai ressenti avec une vive reconnaissance l'à-propos et l'utilité. Puis mon hôte et mon ami, Michel Stakhovitch, membre du Conseil de l'Empire, l'homme le plus répandu et le plus universellement apprécié et aimé dans le monde russe. C'est à lui que je dois des rencontres curieuses, et des contacts inattendus avec des littérateurs, des militaires, des hommes politiques, des personnages du monde et du grand monde, grâce auxquels je puis mettre au point, peu à peu, l'idée qu'il faut se faire de l'état actuel des esprits en Russie.

Noterai-je une visite au président du Conseil, M. Sturmer? Elle fut assez terne. J'allais demander au ministre l'autorisation de promener librement à travers le pays mes conférences de propagande. Il a esquivé la réponse nette et s'est contenté de vagues assurances. Il a cependant une apparence qui inspirerait confiance, si l'on n'était prévenu de se tenir sur ses gardes. Il ressemble à un brave propriétaire de la campagne russe qui s'habillerait chez un bon tailleur. Pourtant, il m'a fait une demande caractéristique, celle de venir le voir une fois ma tournée terminée, pour lui dire mes impressions sur l'état des esprits. J'ai promis de grand cœur, car il y aura là sans doute une belle occasion de dire la vérité (1).

17 mars. — Échoué dans la gare de Koursk à Moscou, où j'attends un train qui doit me conduire à Pétrograd et qui a treize heures de retard, j'essaie de résumer les renseignements recueillis durant mon séjour dans la seconde capitale. Je suis peu sorti, ayant à travailler beaucoup. J'ai du moins été reçu avec une touchante prévenance par les camarades français qui dirigent la « Mission des munitions et des explosifs. »

(1) Vain espoir! M. Sturmer n'a même pas répondu à une réclamation officielle que j'ai dû lui adresser par lettre quelques mois après cette visite. Je ne l'ai jamais revu.

Cette mission, envoyée dès les premiers moments de la guerre, s'est heurtée ici aux plus grosses difficultés. Le général Soukhomlinof, le ministre de la Guerre actuellement en jugement, a complètement ignoré les officiers qui la composaient, et il ne leur a pas accordé d'audience personnelle. Pourtant, leurs désirs étaient modestes : ils ne voulaient qu'aider les Russes à « intensifier » leur production. Pour bien montrer combien la France était désintéressée en l'espèce, ces officiers ne voulaient rien diriger eux-mêmes, se bornant au rôle de conseillers techniques, et désirant que les Russes, qu'on savait susceptibles, eussent tout le mérite et tous les avantages de cette fabrication. La chose fut prise en mains par un général russe d'artillerie qui, en sollicitant du gouvernement l'autorisation de construire une usine, se portait garant des fonds nécessaires, lesquels seraient fournis par un riche négociant moscovite, M. Vtorof. L'autorisation officielle dépendait de l'avis du grand duc Serge Mikhaïlovitch, grand maître de l'artillerie, homme d'ailleurs intelligent, mais autoritaire. Le Grand Duc ne donna pas l'avis favorable. Oh! il ne le refusa pas non plus! Il lui suffisait de traîner les choses en longueur : c'est la grande tactique des Russes. Aux solliciteurs, il répondait : « A quoi bon nous donner cette peine? Nous avons fait en Amérique et au Japon d'énormes commandes : nous risquerions de nous encombrer ! »

— Mais, Monseigneur, en attendant la livraison de ces commandes, ce que nous fabriquerons en Russie se trouvera à pied d'œuvre. Les étrangers sont obligés de construire des usines pour exécuter vos commandes ; à travail égal, nous gagnerons sur eux au moins le temps du transport : le gain n'est pas mince!

— Non, vraiment, à quoi bon? répondait le Grand Duc, d'un air aimable et las. Et il congédiait les solliciteurs.

Des mois, une année se passèrent sans qu'il fût possible d'obtenir que le Grand Duc revînt sur sa décision. Mais, une maladie l'ayant écarté des affaires durant quelques mois, son remplaçant donna l'autorisation nécessaire.

Actuellement, la Russie fabrique 75.000 — 80.000 obus par

jour. C'est peu encore. Pendant ce temps, la mission française des munitions est comme ignorée officiellement : le mot d'ordre est de n'en parler jamais, et son nom ne paraît point dans la presse, car il y est impitoyablement rayé par le censeur!

Les munitions fabriquées par les soins de la mission ont été essayées près de Baranovitchi : elles ont produit un effet excellent.

*
* *

M. Nicolas Goutchkof, l'ancien maire de Moscou, m'a décrit les incroyables amoncellements de marchandises et de produits de toute sorte qui gisent sur les quais d'Arkhangelsk. Pour en sortir les matériaux dont leurs usines ont besoin, les industriels moscovites ont pris le parti de détacher là-bas un homme de confiance, qui dédouane les marchandises nécessaires et en surveille l'expédition. Dans ce grand corps sans tête qu'est la Russie, il faut évidemment ne compter que sur soi-même.

Juste au moment de quitter la maison, j'ai reçu l'autorisation de prendre la parole dans 14 villes importantes de l'intérieur. Mais, si dans les capitales mêmes, le désordre des transports est ce que je vois, au prix de quelles difficultés et de quels retards ferai-je le tour de la Russie? D'ailleurs, je vais commencer par le front; pour l'arrière, je verrai plus tard.

En attendant, je vais passer le reste de la nuit sur un banc du buffet.

18 mars. — Mon train est arrivé dans la matinée, et j'ai réussi, non sans peine, à m'y installer pour gagner Pétrograd. Les wagons sont bondés. On y voit un bon nombre d'aimables embusqués; de leur conversation, on conclut qu'ils font des affaires ou simplement s'amusent. — Tout ce monde paraît plutôt optimiste...

*
* *

Dans les milieux industriels de Pétrograd, j'ai constaté que l'accord était loin de régner. Il y a d'un côté l'industrie

de la capitale, personnifiée par M. Poutilof, le président des grandes usines métallurgiques qui portent son nom. Les représentants de l'industrie française paraissent faire bloc avec lui. En face de ce groupe se trouve celui que constituent les autres industriels métallurgistes, représentés surtout ici par des hommes politiques et le « Comité commercial et industriel » dont M. A. Goutchkof est président. Les deux camps se combattent, et je reçois des deux côtés des confidences.

Du côté Poutilof, on me dit : « Le Comité commercial et industriel a gâté la situation en introduisant dans la direction des usines de la capitale (l'usine Poutilof a 27.000 ouvriers) des membres ouvriers. Lors d'une visite de 50 parlementaires à l'usine Poutilof, ces ouvriers ont déclaré ne pas vouloir être entendus en présence des directeurs bourgeois, et les députés ont fraternisé avec eux ». Un autre ami du groupe Poutilof, qui est le représentant d'une grande maison étrangère, a commencé, pour me mettre en goût, par me faire un éloge à tous crins du grand duc Serge Mikhaïlovitch. Après cet exorde, il a fulminé contre M. Goutchkof qui, selon lui, serait dévoré d'esprit démagogique.

Dans l'autre groupe, celui du Comité commercial et industriel, on m'a dit ceci : « M. Poutilof est un homme de rien ; il n'est, à aucun titre, un industriel : c'est un financier qui ne songe qu'à gagner de l'argent. Autour de lui sont groupés un certain nombre d'hommes qui ne cherchent qu'à faire des affaires, et non à conduire les affaires de l'État, par exemple, pour tout ce qui concerne les achats de matières premières. En outre, les salaires, dans les usines Poutilof et consorts, sont mal répartis. L'animosité des gens du groupe Poutilof contre le Comité commercial et industriel vient de ce que les premiers auraient voulu, étant dans la ville même où s'obtiennent les commandes, pouvoir s'assurer, fût-ce au prix de sérieux pots de vin, la plus grande partie des commandes de l'État, quitte à les répartir ensuite sur la province et l'étranger en prélevant un honnête bénéfice. Le Comité, qui assure une scrupuleuse répartition des commandes, les a empêchés de réaliser leurs plans. De là leur irritation. »

22 mars. — J'ai dîné chez un homme politique en vue du parti octobriste. Il m'a expliqué les grèves actuelles par l'existence d'un parti de maximalistes et de défaitistes persuadés que rien ne peut être pire que le gouvernement actuel, et qui n'attendent des bouleversements militaires qu'un mieux social. « Maklakof, ajoute-t-il, a fort bien expliqué, dans un article intitulé *le Chauffeur*, la situation où nous sommes : nous avons pris place avec notre famille dans une voiture automobile qui doit suivre une route bordée à droite et à gauche d'un précipice. Mais nous nous apercevons tout à coup que le chauffeur est ivre, ou qu'il est devenu fou. Que devons-nous faire? Nous fier à son instinct? C'est bien risqué! Le tuer sur place? Mais comment arrêter la voiture dont nous ignorons les commandes?... »

L'ami qui me cite cet article voit l'avenir très noir et me paraît imbibé de pessimisme.

L'offensive a été commencée sur le front nord, pour essayer de faire diversion à l'effort allemand contre Verdun : les blessés commencent à arriver à Pétrograd. Cependant, il neige et la gelée reprend.

25 mars. — Je m'étais adressé au général Biélayef, chef d'État-Major général, pour obtenir l'autorisation de faire en Russie des conférences militaires. Il m'a fort bien reçu et m'a adressé à son adjoint, le général Léontief, ancien attaché militaire en Roumanie, lequel m'a convoqué sur l'heure. Général d'antichambre, pommadé et portant beau, d'une intelligence médiocre et d'une prétention sans égale, il m'a fait des discours dont le sens était le suivant : présenté par les autorités militaires et civiles françaises accréditées en Russie, je ne lui apparaissais pas encore comme assez pourvu de recommandations pour qu'on pût me donner un laisser-passer intellectuel. D'ailleurs, à quoi bon aller parler à des officiers russes? Que dirai-je qu'ils ne sachent pas et ne sentent pas comme moi? C'est en Roumanie que je devrais me rendre, pour catéchiser le peuple et lui persuader d'entrer en guerre à nos côtés... J'ai répondu que je n'avais pas l'habitude de réformer d'après mes impressions les ordres de mes chefs, et j'ai demandé au général ce

qu'il penserait de moi si, lui étant subordonné, j'agissais de la sorte. Il n'a pas insisté, et m'a prié de remettre le texte des conférences projetées au général Potapof, qui en ferait la censure. Par maladresse, je suis juste tombé dans le piège que m'avait signalé le ministre de la Guerre.

29 mars. — Grand soleil et dégel. Les pavés reparaissent par endroits; pigeons et moineaux font bombance parmi la couche épaisse de crottin que recouvrait la neige. C'est le printemps. L'eau ruisselle de partout; la rue morte et blanche aux bruits assourdis a fait place à une rue bruyante où l'eau bavarde pénètre de toutes parts, dégringole des toits et des gouttières, creusant des crevasses dans la neige durcie. Et les portiers tapent, cassent, râclent, balayent la glace. C'est une vie nouvelle, tout de même, un peu d'espoir qui vient au cœur, dans la ville maudite qu'est Pétrograd.

Il paraît que les fils de l'espionnage sont réunis par un banquier influent qui tient Raspoutine dans sa main. Les renseignements seraient portés à Biélo-Ostrof (frontière finlandaise) et de là, glissés dans des marchandises, à Tornéo, d'où ils passeraient à Haparanda, où les recueillerait l'agence allemande.

31 mars. — Mon ami Serge Maslof, président du Comité exécutif (sorte de Conseil général) du zemstvo du gouvernement d'Orel, est arrivé à Pétrograd, et descendu comme moi chez Michel Stakhovitch. De tous côtés, des amis accourent pour le voir et s'entendre avec lui; c'est une bienfaisante animation qui nous pénètre tous, et notre hôte, tout égayé, un sourire au coin de ses yeux malins, redevient l'artiste en paroles que le souci des affaires avait fait taire en lui.

Ce soir, Maslof me disait : « Songe que, parce que quelques millions de Russes ont mangé de la viande tous les jours à raison de 400 grammes par jour, et que le quart peut-être de nos chevaux a mangé de l'avoine, nous n'avons plus en Russie ni viande ni avoine. Il y a bien en Asie d'immenses réserves de viande, mais les transports n'arrivent pas à s'organiser. Il y a, de plus, une crise du bois de chauffage, par suite de l'absence de bras pour le préparer, une crise du fer, qui manque

pour les usages civils... Tout bien considéré, on se demande si la Russie pourra soutenir la guerre une année encore. »

En revanche, la guerre active le développement industriel. C'est ainsi que, dans le département d'Orel, par exemple, l'industrie domestique et la petite industrie fabriquent pour l'armée les objets les plus divers, des roues, des selles, des courroies, des boîtes à munitions, etc. D'autre part, on a pu se convaincre ainsi de l'avantage qu'on aurait à se passer des Allemands après la guerre : une usine des environs d'Orel fabrique des charrues qui sont meilleures que les charrues allemandes d'exportation. En outre, des industriels émigrés des régions occupées, en particulier des environs de Riga, ont réussi à reconstituer ici des usines qui contribuent au relèvement de l'industrie locale.

Maslof m'apprend qu'on lui offre, au ministère de l'Agriculture, une direction qui le portera rapidement au poste de ministre-adjoint. Il hésite. Je le verrais avec peine, lui qui est le centre consulté et aimé d'une riche province, s'enterrer dans un ministère : tout espoir étant perdu de réformer la Russie politique par la persuasion, il serait fâcheux de voir les valeurs de la Russie de demain se démonétiser à l'avance. C'est au fond l'avis qu'il attendait. On ressent une profonde tristesse à se voir forcé de raisonner ainsi et à se montrer « extrémiste » ou maximaliste à sa façon, en face d'un gouvernement dont les jours sont comptés.

J'ai fait visite à V. Bourtsef, que j'avais rencontré hier chez des amis. Le célèbre révolutionnaire est un homme menu, grisonnant, au profil accentué, avec je ne sais quoi de noble dans l'ensemble. Par ses yeux impatients, par l'insistance à ne suivre qu'une seule idée, l'idée-clou, par la réserve aussi, il me rappelle les révolutionnaires dont j'ai connu jadis tant d'exemplaires en Sibérie. Il me raconte comment, la guerre déclarée, il est venu simplement se mettre à la disposition du gouvernement russe. Celui-ci a commencé par l'envoyer, les menottes aux mains, au fin fond de la Sibérie, un peu au nord de Touroukhansk. Puis on l'a relâché. En ce moment, il vit à Pétrograd, sans être fugitif, mais sans avoir de passe-port; il estime cependant qu'on lui en donnera un

prochainement, pour lui permettre de se rendre à l'étranger. Ce serait, de la part du gouvernement, une faute insigne que de le persécuter. Son plan est de se rendre en Occident pour lutter contre les défaitistes, si nombreux parmi les réfugiés russes. A ses yeux, l'Allemagne est essentiellement le suppôt de la réaction : souhaiter la victoire de l'Allemagne, c'est souhaiter à la Russie un raffermissement de l'autocratie tsariste.

4 avril. — Je viens enfin de recevoir l'autorisation de me rendre au G. Q. G. pour m'entendre avec le général de Laguiche. C'est une grande joie, car voilà plus d'un mois que je me débats au milieu d'amabilités impuissantes et, qu'envoyé officiellement de France, je perds mon temps à Pétrograd, exactement comme si j'étais un simple touriste. Je me rends donc à Moguiliof (Mohilef).

Dans le train bondé, on m'a assigné une place dans un compartiment à deux lits superposés; mon compagnon de voyage est une dame, femme d'un colonel du génie...

5-7 avril. — Le commandant Buchsenschutz m'attendait à la gare pour me conduire aux généraux : le général de Laguiche, de qui dépend mon sort, et le général Pau qui, malade, garde la chambre depuis longtemps. Je ne saurais exprimer le soulagement éprouvé par moi en me retrouvant enfin loin des préoccupations de la capitale, et dans un milieu exclusivement militaire — et choisi.

J'ai été présenté au général Alexéyef, qui est, pratiquement, le généralissime russe. C'est un homme au front haut, au visage russe typique, larges mâchoires, yeux plissés, nez rond, qui donne l'impression tout à la fois d'une intelligence profonde et d'une inépuisable bonté. Aussi bien lui que ses collaborateurs, parmi lesquels le général Poustovoïtenko s'est plus spécialement occupé de moi, approuvent le projet de mes conférences sur le front. Je ne trouve plus trace ici des réserves hostiles formulées par les généraux de l'arrière, les Léontief et autres. Je sens qu'il existe entre notre mission et le grand État-Major russe des relations de collaboration affectueuse, et il m'a suffi de connaître le général de Laguiche, de constater de près ses manières délicatement prenantes et le sérieux de son information, pour comprendre la part

qui lui revient dans l'établissement de cette difficile liaison.

L'autorisation d'aller parler sur le front m'a été accordée séance tenante, et l'on ne m'a pas inquiété de censure ni d'inquisition. C'est en vérité une Russie toute nouvelle que celle où je viens de pénétrer. Il a été décidé que j'irais parler à l'État-Major du groupe des armées de l'ouest, puis dans la 4e armée, puis dans la 3e armée, après quoi, je reviendrais au G. Q. G. ou *Stavka*, pour y parler devant l'Empereur, si celui-ci en donnait l'autorisation.

Je suis arrivé le matin à Minsk, dans la pluie, la boue et le froid. Un sous-officier de gendarmerie m'attendait à la gare : ses petits yeux souriants m'ont vite repéré parmi le flot des voyageurs, et me recevant comme un officier d'importance, il m'a enlevé en automobile pour me conduire à l'hôtel. Je me suis présenté, à l'État-Major du groupe d'armées, au très aimable colonel Samoïlo, qui est comme l'introducteur des ambassadeurs, et qui m'a conduit au général Paul Lébédief, « Quartier-Maître », net, exact, pratique; puis au général Kvésinski, chef d'État-Major, un homme accueillant, aux manières choisies. Le soir, j'ai été reçu par le commandant en chef, le général Evert, ancien gouverneur général d'Irkoutsk, un homme de haute taille, portant jeune, extrêmement important et cérémonieux, mais qui, devant un visiteur fort différent de ceux qu'il reçoit d'ordinaire, s'est subitement détendu et fait tout aimable. Comme il me reconduisait en souriant, un des officiers qui nous aperçurent m'a dit : « Qu'avez-vous donc pu raconter au général Evert, pour le faire sourire! Cela ne lui arrive pas souvent! »

L'un des officiers supérieurs m'a confié : « Si les Allemands faisaient ici une poussée analogue à celle qu'ils font à Verdun, rien ne résisterait, car nous n'avons ni assez de canons ni assez de munitions. Quant à l'aviation, elle ne dispose que d'appareils de types anciens, et se procure difficilement des moteurs ». Ce propos m'a rappelé un détail qui m'a été conté récemment. Le gouvernement russe s'était adressé au chef de la mission française d'artillerie en lui demandant de lui procurer 150 tubes de canons.

— Le moyen le plus expéditif, répondit cet officier, est de les commander à la société russe X..., qui est outillée pour cette fabrication.

— Nous ignorons totalement cette société !

— Pourtant, je sais qu'elle a déjà fourni à l'État russe d'importantes commandes.

— C'est possible, mais nous ne l'ignorons pas moins !

C'est que, tout simplement, cette société recevait les commandes de l'État par l'intermédiaire d'une autre société, qui empochait une partie des bénéfices, de connivence, probablement, avec son client.

8 avril. — J'ai fait ce matin, dans la grande salle où se tient d'ordinaire la popote de l'État-Major, ma première conférence de propagande en russe. La salle était aux deux tiers pleine, et contenait quelque 250 officiers, avec le général Evert au premier rang. Rien n'est plus agréable que de parler devant un public russe : il vous écoute avec une attention soutenue. Au bout d'une vingtaine de minutes, j'ai senti que je tenais mon auditoire : c'est là un sentiment familier à tous ceux qui parlent en public, et il facilite beaucoup la parole.

La conférence terminée, les applaudissements calmés, le général Evert m'a remercié, et a invité l'assemblée à pousser un « hourra ! » en mon honneur. Cette première épreuve s'est donc très convenablement passée.

Dans l'après-midi, j'ai pris le train pour Kaïdanovo, une petite gare qui dessert l'État-Major de la 4e armée. Le commandant de la gare de Minsk m'avait casé dans une moitié de compartiment réservée où se trouvaient déjà un individu en costume d'apparence militaire, et un jeune homme vêtu comme un ouvrier endimanché. Ce jeune homme avait des traits réguliers et une expression d'énergie concentrée qui frappait dès l'abord : il ne parlait pas le russe, soi-disant. Nous n'avions pas fait un quart d'heure de route, que déjà le militaire m'avait expliqué qu'il était chargé d'organiser l'espionnage en Allemagne, et que le jeune homme présent était un de ses agents. J'ai ressenti un petit choc en entendant librement traiter en wagon, en présence d'un étranger et d'un inconnu,

des questions aussi secrètes. Je me suis même demandé si l'alcool était étranger à cette confidence.

L'État-Major de la 4e armée est installé dans un bien seigneurial nommé Stankof, appartenant à une grande dame de la société polonaise de Minsk, la comtesse Tchapska. C'est une jolie et vaste maison d'habitation, au milieu d'un parc. Le général Rogaza, qui commande l'armée, a invité le ban et l'arrière-ban de ses officiers à venir m'entendre, et il en arrive à toute minute, par les moyens de transport les plus variés. J'ai fait ma conférence. Après une conclusion un peu enlevée, sur une note optimiste, j'ai eu la douce surprise de voir venir à moi le général Dragomirof, qui m'a serré la main, les yeux remplis de larmes. Ne me proposant ici d'autre but que de convaincre et de toucher nos camarades russes, j'ai senti, par ces larmes involontaires, plus que par les hourras de circonstance, que mon exposition touchait juste. Désormais, je n'aurai plus la moindre inquiétude sur l'accueil qui me sera fait.

Le général commandant avait probablement ordonné à ses jeunes officiers de me distraire. De fait, vers la fin de l'après-midi, un lieutenant fort aimable m'a emmené en voiture, dans la direction du front, pour me faire tuer une bécasse, à la passée, dans une forêt marécageuse. J'ai passé là une heure inoubliable, dans le silence du bois qui allait s'endormir, bercé par le bruit de la rare canonnade lointaine.

10-13 avril. — Le plan établi pour mes déplacements me fait passer de la 4e à la 3e armée. Le plus simple serait de se rendre d'une armée à l'autre en suivant la direction approximative des lignes. Mais, en raison du dégel intermittent, les chemins ruraux sont impraticables pour une voiture. Il me faut donc regagner Minsk et, de là, repartir par chemin de fer dans une nouvelle direction, pour atteindre la « chaussée » de Moscou à Brest-Litovsk, c'est-à-dire une route empierrée où l'on peut, en toute saison, circuler même en automobile. A Minsk j'ai appris qu'un avion boche avait jeté une bombe dans le voisinage de l'État-Major, tandis que je faisais ma conférence : je n'avais rien entendu.

Minsk est une grande ville, mais, sauf d'assez belles rues

centrales, assez informe. En ce moment, il y tombe une neige fondue qui la rend plus hostile encore. Pourtant, la traversée des faubourgs encombrés de convois interminables, dans la boue glacée, parmi les pavés déchaussés, dans je ne sais quoi de gris, de sale, de triste et de puissant, tout à la fois, est impressionnante.

Sloutsk, où je suis arrivé ce matin, est une petite ville ancienne et remarquablement sale, mais active, comptant une quinzaine de mille habitants; la population est juive en majorité. Mais je suis descendu chez un fonctionnaire russe qui me choie comme un ami rare. La présence d'un État-Major produit une grande animation; on ne saurait affirmer, toutefois, que la population voie d'un bon œil tout cet appareil militaire.

J'avais demandé au général Lech, commandant la 3e armée, l'autorisation de visiter, entre les deux conférences que je lui ai promises, un secteur typique des lignes de son armée. Il m'a répondu qu'il m'emmènerait avec lui, et nous sommes partis, de bon matin, en automobile, par la grande chaussée. Le front passe à 75 kilomètres de Sloutsk, près de la petite gare de Siniavka. La région traversée est cultivée, et paraît assez peuplée. Au fur et à mesure qu'on approche du front, l'animation se fait plus grande : d'interminables convois de véhicules suivent lentement la route ou ses bas-côtés; la « chaussée » est entretenue par des femmes-cantonniers. Dans un champ, gît un aéroplane. Nous traversons une troisième, puis une deuxième ligne de tranchées que des femmes creusent sans ardeur, sous la direction de quelques sous-officiers. Les réseaux de fil de fer sont posés à l'avance, et ils sont, çà et là, très adroitement dissimulés dans un marécage.

De place en place, nous croisons des « Points d'étape ». C'est là une des excellentes organisations du front russe, et, durant la première partie de la guerre, ils ont rendu de grands services. Voici en quoi ils consistent. A certains croisements importants de routes ou de voies ferrées, comme aussi à des étapes réparties sur un trajet direct, se trouvent installés, aux frais d'organisations civiles de bienfaisance, des réfectoires du caractère le plus simple, dans lesquels

tout militaire et tout réfugié civil trouvent accueil. On est sûr ainsi, quels que soient les retards et les hasards de la route, de ne pas mourir de faim ni de froid, et de ne pas manquer d'abri pour passer la nuit. Sans compter les soldats, dont le flot est incessant dans les deux sens, ces points d'étape ont été utilisés, en 1915, par des centaines de mille réfugiés. La route est bordée de cimetières où reposent un grand nombre de ces malheureux, victimes de l'épuisement et du typhus : à quelle catastrophe eût abouti la fuite du troupeau de civils chassés par le Boche, s'ils n'avaient pas trouvé le bienfaisant asile des Points d'Étape!

Toutes les fois que nous croisons des soldats en groupe, et même isolés, le général Lech, qui est un homme de très forte stature, leur crie de sa voix tonnante : « Zdorovo rébiata! (bonjour, les enfants!) ». Les autres répondent : « Nous souhaitons le bonjour (la santé) à votre Haute Excellence! ». Le général reprend, si l'auto a stoppé : « Merci pour vos services militaires! » Et les soldats de répliquer, en marquant les syllabes : « Heureux de nous efforcer, votre Haute Excellence! » Après quoi l'on s'en va. Au début, c'est très gentil; à la longue, cela devient un peu « bateau ». En tout cas, c'est une formule ordinaire de salut entre les officiers et les hommes. Ces derniers sont dressés soigneusement aux réponses à donner en mesure; mais, comme l'appellation varie avec le grade de l'officier qui interpelle, on croira sans peine qu'il y ait de temps à autre des « couacs ».

Un peu au-delà de Siniavka, le général était attendu par le commandant du X[e] corps et par les officiers de l'État-Major de la 31[e] division. Nous quittons les autos pour monter en *tarentass* (voiture à quatre roues, solide et rustique) et nous nous enfonçons, par des routes boueuses, dans la forêt de conifères, qui fleure délicieusement. La gare de Liakhovitchi, de la ligne de rocade Vilna-Rovno, est abandonnée, parce que l'ennemi la tient sous son feu. En ce moment, il la canonne par intervalles.

Nous visitons quelques abris de cantonnement : ils ne sont pas profonds, parce que, dès qu'on creuse, l'eau apparaît. D'ailleurs, en continuant à suivre les lignes, dans la

direction du sud, vers Pinsk et le canal Oguinski, on trouverait une région beaucoup plus marécageuse encore, où s'enterrer est impossible, et où les sacs de terre même s'affaissent et se fondent. Les abris que nous avons sous les yeux sont propres et attrayants, et défendus par des couches de rondins.

Voici une installation nouvelle pour moi : elle porte le titre de « Dezinsektsionny pounkt » (point de désinsectisation) et de « Bania » (bain). Voici en quoi elle consiste : Dans un grand bâtiment de bois, se trouvent, d'un côté, un bain, de l'autre, une salle, avec de grandes cuves traversées par des perches. Les vêtements quittés par les hommes qui descendent des tranchées sont suspendus à ces perches, et soumis à une émission de vapeur à 130°, qui en assure la désinfection radicale. Pendant que s'opère ce travail, les hommes, par escouade de 25, prennent, à quelques mètres de là, dans le même bâtiment, leur bain de vapeur. Un vestibule d'entrée donne accès à une chambre meublée de bancs et de casiers. C'est là que les hommes se déshabillent. En échange de leur paquet d'habits, ils reçoivent un numéro qu'ils suspendent à leur cou. Le linge qu'ils viennent de quitter est enlevé par le gardien, et les vêtements sont portés dans les salles de « désinsectisation ». Quand les hommes reviendront, ils trouveront leurs vêtements dans le casier correspondant à leur numéro; sur ces vêtements, seront déposés un caleçon et une chemise propres remplaçant ceux qu'ils viennent de quitter. Leur linge, n'étant pas matriculé, est interchangeable. L'Union des zemstvos et des villes (cf. p. 65), qui a organisé ce genre d'installation, s'est entendue avec l'Intendance pour fournir aux soldats du linge propre en échange du linge sale quitté par eux, lequel est ensuite lavé dans une buanderie voisine. L'avantage de ce roulement est que les hommes n'ont pas besoin de s'embarrasser d'une seconde « paire » de linge, qu'ils pourraient perdre ou vendre, et qu'ils sont régulièrement mis en mesure de se changer. C'est là une fort ingénieuse création. Celle que j'ai sous les yeux est l'installation typique la plus complète de la région du front avoisinant la forêt;

il s'en faut qu'on trouve partout le même confort et la même perfection ; mais, sur tous les fronts fixés en forêt, ce même genre d'étuves et de bains se retrouve plus ou moins. Il n'en est pas de même quand le front s'est fixé dans une région déboisée.

Quant au bain, c'est le bain de vapeur russe classique. Les hommes, une fois déshabillés, pénètrent dans une salle fournissant de la vapeur pour activer la sudation, puis dans une autre salle où, trouvant des baquets de bois (ou de métal), et des récipients contenant de l'eau très chaude et de l'eau froide, ils se savonnent et se rincent à loisir.

J'avoue avoir ici l'impression d'être dans le voisinage d'une confortable maison bourgeoise, dans la campagne russe, plutôt que de me trouver à quelques kilomètres du front.

Nous atteignons la tranchée de première ligne. Les boyaux sont trop peu profonds et souvent trop larges ; le profil en est fort négligé. Quant aux tranchées, ne pouvant pas s'enterrer suffisamment, à cause du voisinage de l'eau, elles sont à moitié en superstructure. Dans une forêt épaisse comme celle où nous sommes, cela n'a pas grand inconvénient ; mais, en terrain découvert, cette tranchée serait intenable. La tranchée est faite avec soin ; les terres y sont retenues au moyen d'un mur de rondins qui témoigne d'un travail considérable. Le parapet de la tranchée, qui est en superstructure, est également fait de rondins superposés. Un auvent en planches protège... de la pluie — la ligne des guetteurs : en cas de marmitage, ces auvents voleraient en éclats presque aussi dangereux que les éclats d'obus. Les créneaux sont constitués par des embrasures rectangulaires mesurant 0 m. 80 sur 0 m. 20 ou 0 m. 25. On y recevrait, chez nous, tous les pruneaux possibles. Mais ici, un marais séparant les deux lignes opposées, règne le plus grand calme. Le canon se tait, et c'est à peine si, çà et là, partent des coups de feu isolés. C'est, à n'en pas douter, le point qu'on fait visiter aux généraux et aux métèques ; tout est soigné, propre, coquet, charmant, sous le soleil qui rit à plein ciel. Les généraux semblent persuadés que, d'un bout à l'autre de leur front, tout est organisé avec le même soin, mais je suis trop habitué à ce

qui se passe en Russie pour ne pas en douter. Je me promets d'esquiver, quand cela me sera possible, les visites du front faites en compagnie d'un grand chef.

Les Boches sont en face à quelque 400 mètres, derrière leur réseau. On ne distingue pas leurs tranchées, parce que, s'étant placés sur un bourrelet qui domine le fond marécageux où se sont arrêtés les Russes, ils ont eu assez d'épaisseur de sol résistant pour s'enterrer complètement.

Les soldats que nous voyons sont de fort beaux hommes, tous jeunes, et paraissant pleins d'entrain. Sans que l'ennemi réagisse au bruit, on leur fait exécuter un exercice d' « alarme », et tout se passe correctement.

Je remarque que les embrasures de mitrailleuses sont masquées par des rameaux de sapin fixés à une perche, ce qui permet de les écarter à volonté, quand on veut tirer. Cette organisation n'est, elle non plus, possible que lorsqu'on est sous bois, et à sérieuse distance de l'ennemi.

Nous avons visité une batterie de 77 non enterrée et à peine camouflée. Puis, avec de nombreux arrêts auprès d'unités en réserve, nous nous dirigeons vers Grouchevka, où se trouve le Q. G. de la 31e division. A chaque arrêt, le général Lech fait un speech et me présente aux troupes. Nous avons également visité des abris collectifs pour cantonnement de « demi-repos » : ils sont spacieux, clairs et propres. Toutefois, je ne crois pas qu'ils puissent résister un quart d'heure à un bombardement, même « demi-sérieux ». Enfin, voici une école de sous-officiers, installée d'une façon qui semble pratique ; puis nous atteignons la jolie propriété seigneuriale où loge l'État-Major. Un somptueux déjeûner nous y attendait avec vodka, vins, champagne, hors-d'œuvre choisis, liqueurs, etc. C'est à Moscou et à Kharkof qu'on envoie les hommes chargés de faire les achats de vivres et de liquide. J'ai tout de suite l'impression de la façon dont on respecte la loi : toutes les liqueurs alcooliques sont défendues par la loi ; or, on les sert à profusion, et nous sommes au milieu de troupes à qui l'usage en est interdit... Mais cette critique ne saurait atténuer la gratitude éprouvée par moi devant l'accueil affectueux et flatteur qui m'a été réservé,

bien que je fusse, en quelque sorte, dans le sillage d'un commandant d'armée.

En revenant, le général m'a conté comment s'est effectuée, dans une des unités de son armée, la capture d'un État-Major de division boche. Les Allemands avaient vu un jour un paysan venir leur proposer de lui acheter un porc : c'était une aubaine dont ils profitèrent. L'homme, qui était un soldat déguisé, feignit d'avoir apporté l'animal du territoire occupé par les Russes, en esquivant les patrouilles et les sentinelles. Il fit connaître que, si l'on y mettait un bon prix, il déterminerait des camarades à tenter la même aventure. Deux autres paysans apportèrent en effet d'autres porcs. En réalité, les trois hommes avaient ainsi prospecté l'accès de l'État-Major allemand par trois routes différentes, et constaté que la garde était peu attentive. Par une nuit sombre, ces hommes guidèrent un détachement russe qui, sans avoir éveillé l'attention des patrouilles, se trouva réuni près du Q. G. de la division. Les sentinelles, adroitement surprises, furent tuées sans bruit ; la maison où dormaient les officiers fut cernée, et, à l'exception d'un colonel qui périt dans la courte lutte qui s'ensuivit, tout l'État-Major, son général en tête, fut cueilli et amené, ficelé, dans les lignes russes. Par malheur, un officier russe fit rendre ses armes au général, qui en profita pour se brûler la cervelle. Il paraît que Guillaume II déclara que c'était là une manière de faire la guerre qui était indigne de soldats !... Le bon apôtre !...

Le général Lech m'a fait donner une automobile pour me rendre à Moguiliof, m'épargnant ainsi un jour et une nuit de chemin de fer : il s'agit de quelque 250 kilomètres. La route que j'ai suivie est la « chaussée » déjà citée, qui joint Moscou à Brest-Litovsk. J'ai traversé Bobruisk, petite ville judéo-russe, arrosée par la Bérésina qui, en ce moment, est ici une rivière considérable, dont l'eau est superbement transparente. Il n'y a plus trace de neige que dans quelques sous-bois. De Bobruisk à Moguiliof, on roule d'une façon à peu près ininterrompue dans une belle forêt de conifères et de bouleaux. Des équipes de cantonniers mâles et femelles travaillent à l'entretien de cette

route; je n'ai guère vu ailleurs d'exemples de pareil zèle. Serait-ce le voisinage de l'Empereur qui l'explique? On dit qu'il se promène souvent sur cette route. Quoi qu'il en soit, c'est là une voie de premier ordre.

Moguiliof, 14-18 avril. — Un officier français de liaison vient d'arriver par la voie du nord. Débarqué à Alexandrovsk sur l'Océan Glacial, dans la baie de Kola, un petit port de guerre créé en 1899 et fort délaissé depuis lors, il a gagné, en remorqueur, un autre point de la baie appelé Sémionova, qui est le terminus du récent chemin de fer de Kola. Celui-ci ne disposant, en ce moment, que de plateformes, notre camarade a dû prendre place sur le tender, où, naturellement, les étincelles de la locomotive ont parsemé de trous sa belle pelisse. Le lendemain, arrivée à Kandalakcha, sur la mer Blanche. De là, prenant place sur un traîneau attelé de rennes, il a gagné Rovaniemi, petite ville finlandaise située à 360 kilomètres à l'ouest et rattachée par voie ferrée à Tornéo et Pétrograd.

Le chemin de fer de Kola est une création de la guerre. Pour éviter d'encombrer le port d'Arkhangelsk, dont, d'ailleurs, l'accès est impossible durant quelques mois, les Russes ont songé à joindre, par un ruban ferré, Pétrograd à un point de la vaste baie de Kola, située un peu à l'est de la pointe septentrionale de la Norvège. L'Océan Glacial ne gèle pas le long de la côte de la presqu'île de Kola, et, dans la baie, les plus fortes gelées ne produisent qu'une glace très peu épaisse qui ne met point obstacle à la navigation. En ce moment, la voie ferrée est à peu près achevée depuis Pétrograd, ou plutôt Svanka (gare de la ligne Pétrograd-Viatka-Sibérie) jusqu'à Kiem sur la mer Blanche. Le port de Kiem ne gelant que rarement, on avait espéré pouvoir épargner de prolonger la ligne, le long de la mer Blanche, jusqu'à Kandalakcha, où elle reprend jusqu'à une baie située en face des îles Sémionof, et qui, comme me l'apprend un officier russe arrivant de cette région, portera le nom de Mourmansk. Toutefois, il est à présent établi qu'il sera nécessaire de construire la voie ferrée sur tout le parcours, pour éviter de longs transbordements. Un détail m'est conté par cet officier russe : on lui a

dit à Kiem que la construction du tronçon septentrional (Kandalakcha-Mourmansk, environ 300 kilomètres) avait été partagée entre des équipes russes partant du sud, et canadiennes partant du nord, et que ces dernières n'auraient fourni qu'un travail insignifiant, de sorte que les Russes auraient terminé la ligne presque seuls.

A propos d'Alexandrovsk, le petit port de guerre dont j'ai parlé plus haut, un des généraux russes du grand quartier, le général Adlerberg, je crois, en aurait ignoré l'existence et se serait demandé par où pénétraient en Russie les fusils qui s'accumulaient dans ses magasins... La Russie est si grande, en vérité!

L'Empereur a demandé à voir en détail la situation exacte de Verdun : vite on se démène : il faut fabriquer des extraits et, sur la carte, un calque partiel. Et c'est pour tout ainsi : sous prétexte de lui supprimer toute peine inutile, c'est la vérité nue, c'est la vie vivante que l'on cache perpétuellement au malheureux souverain!

Tous ces jours-ci ont été pour moi occupés par la préoccupation relative à la conférence que je dois faire au Grand Quartier : l'Empereur y assistera-t-il? Mon amour-propre et la curiosité me font vivement souhaiter qu'il y assiste. Pourtant, les nouvelles ont été indécises jusqu'à hier : j'ai appris alors à l'improviste que je parlerais ce soir devant Nicolas II.

J'ai été invité à dîner à la table impériale, afin d'être présenté avant la conférence. J'arrive dans le salon avec le général de Laguiche et les autres chefs de mission. Présentations diverses, au comte Frédériks, très vieux général portant beau ; au bon gros amiral Nilof, que j'ai connu jadis lieutenant de vaisseau, à une foule de gens dont les noms m'échappent, puis au grand duc Serge Mikhaïlovitch, grand, maigre, pâle, rappelant, en très petit format, la large figure d'Alexandre III. Tout à coup l'Empereur arrive, seul, menu, léger, très simple, par une petite porte du fond, prestement refermée. Il va de l'un à l'autre, serrant les mains, disant quelques paroles. Je lui suis présenté, et il me dit un mot aimable. Il a le visage plutôt fatigué, mais deux yeux qui

sourient gentiment; sa voix a quelque chose de mâle et d'un peu dur. Il parle le français à la perfection.

Après les hors-d'œuvre, qu'on prend debout, nous nous sommes assis à table. J'étais placé entre un haut fonctionnaire diplomatique qui me parlait français, et un brave colonel, avec qui je m'exerçais à parler russe pour me mettre en forme. Le dîner était léger, plutôt copieux, et bien préparé. La vaisselle d'argent, encore qu'elle soit fort lourde, fait penser à de la vaisselle de restaurant.

A la table impériale, le grand duc Serge Mikhaïlovitch, grand maître de l'artillerie, se trouvant placé à côté de l'Empereur, prend une pomme, la regarde bien sous toutes ses faces, puis la met paisiblement dans sa poche...

Le dîner terminé, nouveau cercle. L'Empereur s'approche du général de Laguiche, puis, se tournant vers moi, il me demande le sujet de ma conférence, si je la ferai en russe et si cela ne me trouble pas. Je réponds que je suis habitué à parler en public, mais que sa présence pourra me causer une certaine émotion.

— Alors, s'écrie-t-il, je ne viendrai pas, pour ne pas vous troubler!

— Sire, ai-je fait en souriant, ce n'est pas de jeu!

— Allons! je viendrai donc! A tout à l'heure!

Je rapporte ce menu détail pour montrer la timide et câline délicatesse de ce souverain. Que lui importent une conférence et un professeur étranger, pourvu d'un modeste galon? Pourtant, il a voulu éviter à ce conférencier une émotion inattendue; il l'a, à sa façon, mis à son aise. Évidemment, tant de soins sont expliqués par le crédit dont jouit à la Cour le général de Laguiche, mon chef. Mais il n'en reste pas moins la preuve d'un trait de caractère de Nicolas II : dans le détail de la vie, il est plein de ménagements pour son entourage, comme aussi, paraît-il, sans pitié pour ceux qui manquent de ménagement à son endroit.

Après la conférence, que j'ai faite plus courte et plus serrée que d'ordinaire, l'Empereur est venu à moi et m'a félicité. Puis, il a engagé avec moi, à mi-voix, une conversation militaire consistant en une série de questions et de

brèves remarques, auxquelles je répondais de mon mieux, m'efforçant d'accrocher, par mes réponses, des questions nouvelles. Tous les assistants étaient debout et silencieux, et j'éprouvais un sentiment de satisfaction spéciale à voir un des nôtres ainsi distingué publiquement et honoré d'un entretien que n'avait pas prévu le protocole. Quant à ma reconnaissance personnelle, elle allait à mon général qui, par son aménité, par le soin qu'il prend de toutes choses, par les amitiés qu'il a su nouer, a su préparer les voies à cette importante petite scène.

19 avril. — Les Russes ont pris Trébizonde. On dirait qu'ils sont en passe de devenir les grands « outsiders » de cette guerre!

Il est décidé que je vais aller parler maintenant dans les armées du sud-ouest.

Le général de Laguiche est secondé ici par le commandant breveté Buchsenschutz. Avec son nom alsacien, c'est le plus français des officiers français. Élégant et agile, vif comme la poudre, aimable et serviable, méthodique, jeune de corps et mûr d'esprit, il est, en outre, une intelligence de tout premier plan. Nul plus que lui ne pouvait donner à nos alliés une haute idée de notre corps d'officiers. J'ai pu constater déjà qu'il était l'officier étranger le plus volontiers accueilli et écouté dans les bureaux du grand quartier russe. Je dois beaucoup aux discrètes indications qu'il a su donner avec à propos, à mon sujet.

J'ai quitté hier Moguiliof pour Berditchef, où se trouve le Q. G. du général Broussilof. Un colonel d'artillerie de la Garde partage mon compartiment. Il m'a conté qu'une Française lui avait affirmé, il y a quelques mois déjà, que la Tour Eiffel avait été détruite par une bombe d'aéroplane. Le brave colonel croyait dur comme fer à cette enfantine invention ; je ne suis pas bien sûr de l'avoir détrompé, non plus que de lui avoir fait toucher du doigt l'impossibilité pour une bombe d'aéroplane actuelle de détruire une pareille masse de fer ajouré. Les Russes les plus instruits réfléchissent rarement aux nouvelles qu'ils propagent : la critique n'est guère leur fait.

L'arrivée d'une brigade russe à Marseille fait grand bruit ici : tout le monde m'en parle. Un peu plus, nous serions

des petits garçons que les invincibles géants russes vont défendre contre le méchant ogre boche!

Arrêt d'une demi-journée à Kief, faute de coïncidence entre les trains. Sous un ciel radieux, dans une atmosphère d'une incomparable légèreté et d'une douceur sans égale, Kief est toujours la capitale enchanteresse qu'on ne se lasse point d'admirer.

A Berditchef, nul ne m'attend à la gare, et aucun ordre n'a été donné à mon sujet. Tandis qu'on s'enquiert par téléphone auprès de l'État-Major, je bavarde avec l'adjoint du commandant de la gare. Il a eu, en Prusse orientale, les poumons traversés par une balle. Ce lieutenant, intelligent et précis, entreprend de me démontrer, à propos de la baisse du change russe, que, même en cas d'une victoire, dont il ne doute d'ailleurs pas un instant, la guerre laissera parmi nos nations victorieuses plus de traces que dans l'Allemagne vaincue.

Un officier de l'État-Major, arrivé au bout de quelque temps, m'a installé dans un coupé du train du général. Ce train sert d'asile aux passagers de marque et à quelques autres officiers. Il s'y forme un petit cercle dans lequel un aimable général raconte les souvenirs de guerre les plus pittoresques. Je n'en note pas le détail, parce que j'ai appris que ce général était un célèbre hâbleur, et sous le coup d'une grave enquête disciplinaire.

23 avril. — Jour de Pâques. La chaleur est considérable; le séjour dans le wagon, et le déjeuner copieusement arrosé qu'on m'y a fait faire sont loin de nous procurer de la fraîcheur. J'ai fait visite au général Klembovski, chef d'État-Major du front sud-ouest; c'est un homme qui paraît intelligent et réfléchi. De là, je suis passé chez le général Dideriks, général quartier-maître, une tête claire et précise. J'ai l'impression que les deux collaborateurs immédiats du général Broussilof sont d'une qualité intellectuelle supérieure à ce que j'ai vu dans les postes correspondants du front ouest.

Berditchef est une ville très peu compacte, où des masures et de petites maisons s'égaillent parmi des terrains cultivés; les rues sont abominables. La population, qui compte environ

80.000 âmes, comprend 90 p. 100 de Juifs, m'affirme-t-on. Du moins, les casernes et les bâtiments de l'État-Major sont-ils construits sur une colline assez éloignée qui les soustrait à la poussière et à la pénible promiscuité de la ville.

24-27 avril. — Présenté ce matin au général Broussilof, je n'ai eu avec lui qu'un rapide contact. C'est un homme de petite taille, qui parle volontiers, et qui semble fort occupé, ou du moins qui laisse voir que son temps lui paraît précieux. Je n'ai pas l'impression d'être tombé ici dans un milieu où ma conférence apporte une agréable diversion : on me reçoit avec beaucoup de politesse et de prévenance, mais, à n'en pas douter, on me subit.

Le général Broussilof a écouté ma conférence avec soin ; comme il est artilleur, et comme il a été fréquemment question d'artillerie, dans mon exposé, un certain lien s'établissait entre nous. Aussi m'a-t-il posé deux questions au cours de ma conférence, m'ayant au préalable demandé si cela ne me dérangeait pas. Lorsque j'ai eu terminé, il m'a posé encore plusieurs questions : par exemple, en ce qui concerne la destruction des fils de fer ennemis ; il ne partage pas la théorie qui vient de nous être apportée toute chaude de Chantilly, à savoir que les meilleurs résultats sont obtenus avec l'artillerie de campagne. Il préfère, pour ce travail, l'artillerie lourde, et attribue notre revirement en faveur de l'emploi du 75 à ce fait que les canons lourds sont plus dispendieux, et que nous en possédons moins. Je n'ai pas laissé d'être un peu embarrassé, car, en somme, je n'ai fait là que constater un fait de notre expérience. J'ai du moins répondu que la question de prix n'entrait pas en ligne de compte pour nos canons, et que, si nous préférions maintenant les canons de campagne pour ouvrir les brèches, c'est que l'on était sûr, au moyen d'un nombre connu de projectiles de ce calibre, d'ouvrir une brèche complète de la dimension désirée, et cela très rapidement, ce qui n'était pas le cas avec les canons lourds, dont le tir est moins rapide et le point de chute des projectiles souvent moins précis. J'ai ajouté qu'il pouvait y avoir des cas d'espèces, mais qu'il devait être intéressant, pour les artilleurs russes, d'expérimenter sans parti-pris le

procédé qui donnait satisfaction à leurs camarades français.

Après une assez longue conversation technique, dans laquelle je me sentais fort petit garçon, mais me tirais d'affaire en m'appuyant sur ce que m'avaient appris nos artilleurs, le général, visiblement satisfait, plus peut-être de ma ténacité à soutenir les opinions qu'il combattait, que des autres affirmations acceptées par lui, m'a remercié avec une amabilité dont je ne le croyais pas capable. Les généraux de son entourage ont gentiment précisé leurs compliments personnels, si bien que j'ai eu l'impression d'avoir, en quelque sorte, piqué, grâce à la discussion inattendue, l'attention d'un auditoire qui n'était venu m'entendre que par politesse.

Le général Broussilof passe, dans son État-Major, pour un homme fort intelligent et d'une énergie de fer. Il serait accessible aux idées nouvelles en matière militaire, et ses officiers le bénissent d'avoir supprimé l'obligation de porter le sabre, cette malheureuse latte que l'officier russe traîne toujours avec lui, indissolublement.

De Berditchef, je suis passé à Rovno, une petite ville juive tapie dans la verdure, où s'abritent l'État-Major et les nombreux services de la 8e armée, commandée par le général Kalédine, un très brave homme de Cosaque. J'ai obtenu l'autorisation d'aller visiter un secteur du front de l'armée, et je suis venu, ce soir, coucher dans un wagon qui doit me conduire vers l'avant.

La ligne que j'ai suivie cette nuit et ce matin est une ligne stratégique de très récente construction. A la station de Broussilovo, où il n'y a encore que des quais et quelques baraquements, j'étais attendu par un capitaine de l'État-Major du XXXe corps d'armée. Nous partons en automobile par la forêt rare et marécageuse où la route, sur plusieurs centaines de kilomètres, a été faite au moyen de madriers, appuyés, dans les endroits trop peu solides, sur des caissons en bois. Il y a là un travail énorme, et je l'admire sans réserve, étonné de la volonté que déploient ici les Russes pour se défendre et faire la vraie guerre.

Au bout d'une demi-heure, apparaît un misérable village de huttes basses et brunes, impressionnant de misère. Là

encore, cependant, on reconnaît les traces d'une active organisation. La route, artificielle en partie, est bordée, de chaque côté, au traverser des lieux habités, par un fossé dont les parois sont fixées au moyen d'un astucieux clayonnage. Il y a là des traces tangibles de civilisation, et le village misérable en reçoit comme un rayonnement.

Dans toute cette région, il y avait des colons allemands. En général, me disent les officiers rencontrés, ils sont restés purement allemands, et ont trahi leur patrie d'adoption avec un froid sans-gêne.

Visite au 317e régiment d'infanterie, qui se trouve en réserve. J'ai vu les cantonnements, l'école de sous-officiers, etc. C'est *infiniment* moins soigné qu'à la 3e armée à l'endroit où je l'ai visitée ; mais ce n'est pas mal pour autant. Il faut dire, d'ailleurs, qu'on ne dispose pas ici des arbres de haute futaie qu'on avait là-bas sous la main.

L'État-Major du général Zayontchkovski s'abrite dans la propriété bourgeoise de Lapno. J'y suis invité à un somptueux déjeuner, après quoi, remontant en voiture, je gagne les premières lignes, juste en face de Berestiany. La première ligne est imprudemment organisée dans une dépression, au bord d'un marais ; à environ un kilomètre en face, les Autrichiens occupent une position légèrement dominante. Comme dans la 3e armée, les « tranchées » sont faites, en avant, au moyen d'un parapet de gros madriers, qui s'élève de près de 2 mètres au-dessus du niveau du sol, car il est impossible de creuser sans trouver l'eau à quelques centimètres de profondeur ; le revers consiste dans une levée de terre. Un auvent pare-éclats recouvre en partie la tranchée, laquelle présente une série d'alignements à peu près rectilignes, complètement dépourvus de traverses. Les créneaux sont carrés et mesurent environ 0,25 $\times$ 0,25 centimètres.

Pour parvenir à la « tranchée », il faut descendre dans la dépression où elle est logée. Notre groupe, comprenant sept ou huit officiers supérieurs, se présente ainsi en pleine vue des Autrichiens, avant de gagner l'illusoire protection du parapet. Naturellement, les gens d'en face nous saluent de quelques balles obstinées. Un officier d'administration à cinq

galons salue sans relâche les balles. Qu'est-il venu faire ici ? En somme, les adversaires affrontés ne paraissent pas se vouloir beaucoup de mal. Pourtant, les Russes font, un peu plus loin, des avancées importantes qui doivent présager une attaque. Les Autrichiens, qui les canonnent la nuit, se sont avisés, tout à l'heure, de faire un tir anodin de 77. On dirait qu'ils ne veulent que faire peur aux ouvriers, car il leur suffirait d'envoyer quelques salves sur le parapet pour y pratiquer de sérieux dégâts et nous incommoder. On a un peu l'impression d'une comédie.

Nous avons suivi la première ligne sur environ 2 kilomètres, grâce à un chemin pratiqué en plein marécage au moyen de rondins assemblés. Puis on m'a montré, en arrière, les bains, la désinfection, les cantonnements, etc. C'est le même principe que dans la 3e armée ; mais l'exécution est inférieure à ce qu'on m'a montré là-bas. Naturellement, il n'y a pas d'abris sous terre, puisque l'eau affleure le sol.

Une batterie de campagne, que nous visitons ensuite, me paraît pauvrement organisée ; son observatoire aérien, sur un arbre, ne possède même pas de lunette à branches.

En somme, dans ce secteur où l'on s'est beaucoup battu, il a été fourni une certaine somme de travail de voirie, mais on a l'impression que l'ennemi n'offre ici aucune réaction, en dépit des manifestes intentions offensives dont témoignent les avancées que creusent les Russes. Évidemment, on ne me fait voir que des secteurs tranquilles, mais celui-ci passe la mesure.

Je suis revenu dîner à l'État-Major du corps d'armée. Le général y prend son repas du soir en compagnie de quelques-uns de ses familiers et de quatre ou cinq jeunes infirmières qui ne paraissent pas avoir froid aux yeux. Deux d'entre elles, qui ont étudié à Paris, m'entreprennent avec diligence. Je n'avais pas encore vu sous ce jour la vie du front... Tard dans la nuit, un train spécial m'a ramené en quelques heures à Rovno.

Je suis allé voir l'escadrille de la 8e armée. Les appareils sont au nombre de 6, tout juste, et tous disparates : c'est à en pleurer ! Voici Hartmann, le plus brillant pilote, me dit-

on, de son armée, et, comme ses camarades, il est, tour à tour, observateur, chasseur, bombardier, photographe et correcteur de tir, et cela, sur des appareils de pacotille, dont les meilleurs sont ceux qu'on a pu enlever aux Autrichiens.

Je monte dans le train pour gagner Volotchisk et l'État-Major de la 11e armée. En prévision d'une prochaine offensive, ordre a été donné d'évacuer les familles des officiers. Voici justement un colonel qui évacue sa maîtresse, une fort jolie personne aux yeux clairs : il me présente à elle et me recommande à cette dame, avec qui je dois faire une partie de la route.

A partir de Kazatine, je reçois un demi-coupé, que je partage avec un colonel breveté fort aimable. A peine a-t-il appris qui j'étais, qu'il m'a interrogé. S'asseyant sur ma couchette, il m'a tenu éveillé jusqu'à 2 heures du matin, et j'avoue n'avoir pas protesté, tant j'ai eu plaisir à cette « giberne » avec un homme intelligent et instruit.

28-29 avril. — La pluie tombe à torrents : me voici dans les boues de Volotchisk. Accueil d'une cordialité choisie et émue auprès du général V. V. Sakharof, commandant la 11e armée. L'après-midi, conférence, puis départ, en train spécial, pour Tarnopol.

La partie de l'Autriche où nous pénétrons s'étend en lentes ondulations vers l'horizon bas. De place en place, on y voit nichés des villages aux murs blanchis. La pluie fait rage. Enfin, logé à Tarnopol dans un hôtel de forme européenne, mais de service russe, je prends contact avec le bon gros général N. von Krouzenstern, habitué du boulevard parisien, et officier de la Légion d'Honneur.

Tarnopol est une petite ville proprette, dont les Russes n'ont pas encore réussi à effacer le caractère européen. La population restante est composée en majorité de Juifs et de Roussines. (Slaves autrichiens.)

De bon matin, je file, en voiture, vers les lignes. L'histoire de la guerre en cette région est comme écrite sur le sol. Voici les retranchements individuels des Russes au cours de leur première offensive ; voici leur retraite, puis leur nouvelle poussée en avant. On voit partout des tranchées orientées

dans les deux sens, et des réseaux de fil de fer encombrant la campagne. Les ponts du chemin de fer sont détruits : celui d'Ostrof s'est fièrement cassé en deux moitiés qui sont tombées dans la rivière sans se briser.

Nous abordons la première tranchée du front le plus tranquillement du monde, sans nous cacher, exactement comme s'il n'y avait pas d'Autrichiens en face. Les tranchées sont plus profondes que celles que j'ai vues jusqu'ici, mais trop larges comme ouverture; elles n'offriraient aucun abri contre le marmitage. Mais on me confirme de tous côtés la répugnance des soldats russes à creuser profondément les tranchées. On voit, à la jumelle, les Autrichiens d'en face travailler tranquillement à creuser des parallèles de départ : les nôtres en font autant de leur côté; c'est de plus fort en plus fort!... Pourtant, voici les Russes qui lancent quelques 77 sur les travailleurs autrichiens : l'ennemi ne répond pas. Il n'ignore pas, sans doute, qu'il est venu des visiteurs chez les Russes et que ceux-ci sont bien obligés, par politesse, de faire un peu de musique...

30 avril. — Je roule en automobile dans la direction de la 7e armée. Nous sommes en territoire autrichien. Les villages traversés sont prospères, mais sales; ils sont parsemés d'arbres fruitiers. Les Roussines qui les habitent sont des Slaves, au visage large et aux yeux tout petits; ils ont l'air de faire bon accueil aux vainqueurs. La route, fort jolie, zigzague entre des hauteurs et parmi de soigneuses cultures, où d'innombrables arbres fruitiers étalent, sur les pentes, leur floraison blanche.

On me contait hier le trait suivant : un jour, huit soldats Autrichiens, des Tchèques, ont déserté en amenant dans les lignes russes deux soldats hongrois, soigneusement ficelés et baillonnés. C'est tout à fait agréable pour l'Autriche de faire la guerre avec des armées dont les unités se jouent entre elles de ces charmantes plaisanteries !

La 7e armée a logé son État-Major à Gousiatine (rive autrichienne), dans un pavillon de chasse du comte Goluchowski. Le général Chtcherbatchof, qui la commande, a failli récemment s'empoisonner en prenant une dose massive d'as-

pirine ; bien qu'encore très faible, il m'a reçu avec aménité. Son chef d'État-Major est le général Golovine, que connaissent beaucoup de généraux français, car il a fréquenté notre École de Guerre, avant d'introduire dans celle de Russie la réorganisation de 1909. Enfin, le général quartier-maître, A. Neznamof, me prend sous sa protection, et m'accapare le plus gentiment du monde.

Je dînais ce soir, dans le bâtiment des Services, avec quelques joyeux colonels et un agréable pope. Voici ce qu'a raconté ce brave homme. Se trouvant avec le colonel commandant le régiment auquel il était attaché, il entend celui-ci lui dire, je ne sais plus où, au cours d'une affaire :

« — Les Autrichiens sont encore loin, on peut avancer!

« — J'avance (continue le prêtre), quand, tout à coup, st! st! les balles sifflent : les Autrichiens étaient tout près!

« — Couche-toi, curé! me crie le colonel.

« — Je m'aplatis, m'aplatis le plus que je peux, et, lentement, lentement, dans la nuit, j'ai rampé à reculons pour sortir de la ligne de feu. J'en ai eu un mal! Et la trouille! D'ailleurs, nos héros ont pris la tranchée ennemie. »

Et le brave pope d'ajouter : « Le colonel a demandé pour moi la croix de Saint-Georges ; mais le général a rayé sa proposition : je ne sais pas, après tout, s'il en avait bien le droit! »

J'ai trouvé cette histoire et la conclusion extrêmement savoureuses.

Reçu la visite du général A. P. Andréyef, espérantiste acharné et entreprenant ; il est président du conseil de guerre de la 7e armée, et m'explique l'organisation de la justice militaire russe. Les officiers qui font partie du conseil de guerre sont formés par une École de justice militaire. La justice est donc rendue par des juges de métier, qui sont rompus aux questions militaires, et sont d'ailleurs assistés de deux officiers de troupe constituant le jury qui juge en fait. Le général ajoute qu'il penche vers une grande indulgence, et s'efforce d'éviter la peine de mort. Cela n'est peut-être pas très prudent ; mais les Russes sont enclins, sur cette matière, à une sensiblerie qu'excuse leur indifférence au désordre.

Au cours de ma conférence, j'ai donné, en passant, un aperçu de quelques prix pratiqués en France à l'heure actuelle. L'officier de gendarmerie que l'on a déniché je ne sais où, pour me servir de compagnon, m'a dit, en sortant de la salle où j'avais parlé : « Savez-vous ce qui m'a le plus intéressé, dans votre conférence? C'est ce que vous avez dit de la cherté des vivres!... » Je l'ai remercié avec effusion.

2 mai. — Je viens, en six jours, de faire six conférences : cela ne me repose pas des visites officielles, des visites sur le front et des nuits en chemin de fer. Cependant, il me faut me hâter, et je pars aujourd'hui pour Kamenets-Podolsk, où je dois parler au Q. G., de la 9e armée. Celle-ci a poussé l'attention jusqu'à m'envoyer une forte voiture Peugeot, où se trouve le jeune officier qui doit m'accompagner, M. C. Tchervinski. Parti hier soir de son État-Major, il est arrivé ce matin à la 7e armée; personne n'étant levé, il n'a pu savoir où j'étais, et ne l'a appris que quand il a pu enfin se présenter au sous-chef d'État-Major. Je plains le chauffeur, qui a conduit toute la nuit, qui s'est égaré, puis embourbé, puis, sa voiture remise en ordre, va de nouveau conduire durant plus de 200 kilomètres. Mais nul ne semble ici apercevoir qu'il est éreinté...

La route que nous suivons d'abord est neuve : elle croise une voie ferrée neuve également : les Russes ont fait par ici beaucoup plus de travail que sur le front ouest. Puis nous bifurquons; par endroits, la chaussée est tellement creusée par le passage des innombrables attelages qui circulent dans cette région, qu'on se demande si une automobile comme la nôtre pourra s'en tirer : nous sommes, par endroits, à la limite même de l'infranchissable. Mais, à Yarmolintsy, nous atteignons une « chaussée » splendide, aux grands alignements, qui nous permet de rouler par instants à l'allure de 65 kilomètres à l'heure. La campagne, les bouquets de bois, l'horizon à perte de vue, ne sont qu'une immense floraison blanche de cerisiers, de merisiers et de pruniers.

Partis de Gousiatine un peu avant 10 heures, nous avons atteint Kaménets-Podolsk vers 16 heures. Présentation, visites officielles, puis, en salle pour la conférence!

La ville, que me fait visiter ensuite le très accueillant lieutenant-colonel baron Nolken, est fort pittoresque. Un pont ancien enjambe un énorme ravin rocheux où, très loin, coule une rivière, et dont les parois sont littéralement tapissées d'une sorte de giroflée jaune. La forteresse centrale et les ruines, que décorent les taches claires de la giroflée sauvage, proviennent de l'occupation turque : elles sont extrêmement pittoresques. Le soleil couchant éclairait tout à l'heure d'un rose délicat la cathédrale et les bâtiments blancs de la hauteur ; on eût dit des lueurs de couchant sur la neige d'un glacier.

Au cours du dîner, le colonel Nolken me disait que, du haut en bas de l'échelle sociale, on est ici pour la guerre à outrance, pour la guerre jusqu'à la victoire, pour la guerre sans trêve ni merci. J'enregistre volontiers ce renseignement, mais je me promets de le contrôler.

Le général Létchitski, commandant la 9e armée, qui m'a reçu ce matin, est le seul des commandants d'armée qui, depuis le début de la guerre, n'ait été ni limogé ni promu. Il a l'air d'un travailleur ami des paroles précises, et l'opinion lui est unanimement favorable.

Je n'ai pas trouvé une seule armée où l'on m'ait reçu avec autant de prévenance que dans celle-ci. Est-ce parce que le général Sannikof, chef d'État-Major, est lié avec le général Janin, le nouveau chef de la mission française en Russie ? Je ne sais. Je crois plutôt qu'il s'est trouvé un officier, le lieutenant-colonel Nolken, curieux des choses étrangères et comprenant l'isolement d'un conférencier qui débarque dans une armée en préparation d'offensive, et qui a voulu y parer. Voici qu'il me comble aujourd'hui en me donnant de nouveau une automobile et un compagnon pour me conduire, avec un pittoresque détour par Oujitsa, jusqu'à la gare de Proskourof, c'est-à-dire à plus de 200 kilomètres. J'ai fait, durant la partie nocturne de ce voyage, une expérience nouvelle pour moi, la rencontre d'une pluie de hannetons, laquelle ne présente qu'un agrément discutable pour ceux qui roulent, le visage découvert, à 60 kilomètres à l'heure ! Qui donc aurait cru qu'on pût être blessé par un hanneton ?

4-8 mai. — J'écris dans le buffet de la gare de Kief : j'attends mon train. J'ai passé la journée presque entière dans l'adorable ville où, en cette saison, éclate la symphonie des bleus : bleu du ciel, bleu de l'eau, bleu des lointains, dans la ville qu'on ne peut oublier et qu'on ne se lasse point d'admirer chaque fois que le hasard vous y dépose... J'attends mon train. La Russie passe son temps à attendre : à attendre les trains, à attendre son tour dans les institutions diverses, à attendre, sans cesse et en tout lieu, patiemment, sans se presser! Elle *attend* demain, au lieu d'aller à sa rencontre : c'est là, sans doute, la clef de son caractère et de son attitude morale.

Quel remue-ménage dans cette gare de Kief, et comme, avec le besoin de confort que ressentent les Russes, quand ils ont de l'argent en poche, tout s'arrange ici commodément! Le coiffeur garde menus bagages et vêtements, et le quart des passagers descendant du train passent par son atelier : on se fait raser, couper les cheveux, cirer les chaussures, brosser les habits. Chez nous, nul ne songerait à aller se bichonner à la gare; mais ici, que faire, lorsque le train le plus important n'a pas moins de 14 heures de battement? La Russie attend, peu lui importe...

Je suis rentré à Pétrograd; M. Albert Thomas m'y a reçu : il a des yeux pétillants de malice intelligente, une mémoire fraîche, une personne bedonnante, et ce qu'il appelle des manières rondouillardes : c'est quelqu'un, et il a beaucoup de charme. Je devais déjà au ministre de précieux renseignements, utilisés par moi dans mes conférences; il en joint de nouveaux, en particulier sur Verdun.

9-11 mai. — Me voici à Pskof, où je dois parler à l'État-Major du groupe des armées du nord. J'ai été présenté au général Kouropatkine, commandant le groupe. Il produit médiocre impression. Est-ce le souvenir de son vaste échec en Mandchourie? est-ce son imperturbable confiance en sa propre infaillibilité? est-ce sa manie du détail? Je ne sais, mais de tout cela se dégage un ensemble qui ne prévient pas en sa faveur. Les officiers de l'État-Major ne font pas grand mystère de l'opinion défavorable qu'ils ont d'un chef tatillon,

PAYOT & Cie PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106
Tel Gob 40-17 et 19-89 Télégr PAYOT PARIS

COMTE ALEXIS TOLSTOI

Le Lieutenant Demianof

Récits de guerre 1914-1915

Traduction et préface de **Serge Persky**

Un vol. in-16.. ... ... 5 fr.

L'émotion contenue dans ces récits fait songer aux meilleurs contes de guerre de Maupassant. *(Le Phare de la Loire.)*

GÉNÉRAL NICOLAS DE MONKÉVITZ

Ex-chef d'Etat-major de la IVe Armée russe

La décomposition de l'Armée russe

Traduction et préface de **Serge Persky**

Un vol. in-16.. ... ... 5 fr.

Le Général Monkévitz a été le témoin oculaire de l'effondrement inouï de la plus nombreuse armée du monde et la relation qu'il publie de cette épouvantable décomposition donne l'impression d'un bref et violent cauchemar. *(L'Eclair de l'Est.)*

MAX HOSCHILLER

Le Mirage du Soviétisme

Préface de **A. Merrheim**

Un vol. in-16.. ... ... 7.50

Cet ouvrage, fortement documenté et d'une lecture impressionnante est le mieux fait pour dissiper le mirage qu'exerce encore sur tant d'esprits le régime soviétique. *(L'Information ouvrière et sociale.)*

PAYOT & C^ie^, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS-6^e^

SERGE PERSKY

La Vie et l'Œuvre de Dostoievsky

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

Un vol. in-8 écu, avec un portrait ... ... 7 fr. 50

La vie et l'œuvre — inséparables l'une de l'autre — de l'écrivain génial qui a révélé les mystères les plus émouvants de l'âme humaine. Le livre de M. S. Persky jette une lumière aussi instructive que troublante sur les dessous psychologiques de la révolution russe.

A. LICHTENBERGER (*L'Opinion*).

... un gros volume, dont M. S. Persky sait bien j'imagine l'intérêt actuel et la portée, mais qu'il présente avec modestie à ses lecteurs comme un essai purement littéraire. ABEL HERMANT (*Le Figaro*).

Du même auteur

De Nicolas II à Lénine

Un vol. in-16 .. .. 6 fr.

Voici l'œuvre d'un historien. L'auteur nous fait toucher du doigt les circonstances et les machinations qui ont conduit la Russie de l'impérialisme d'en haut à l'impérialisme d'en bas. Et à voir avec un tel guide l'envers de ce changement de décor, on en comprend mieux les dessous. (*La Tribune de Genève*).

RAOUL LABRY

Agrégé des Lettres, Membre de l'Institut français à Pétrograd

L'Industrie russe et la Révolution

Un vol. in-16 . ... 5 fr.

...Un livre dont on voudrait pouvoir citer des passages entiers relatant le processus fatal de la crise économique slave, d'où se dégage pour nous une terrible leçon. (*La Démocratie nouvelle.*)

PAYOT & C^ie^, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS-VI^e^

CLAUDE ANET

.....

La Révolution russe

I. — A Pétrograd et aux Armées *(Mars-Mai 1917).*
Un vol. in-16. . . . . 5 fr.

II. — Grandeur et décadence de Kerensky *(Juin-Nov. 1917).*
Un vol. in-16. . . . . 5 fr.

III. — La Terreur maximaliste *(Novembre 1917-Janvier 1918).*
Un vol. in-16 . . . . . 5 fr.

IV. — La Paix de Brest-Litowsk *(Janvier-Juin 1918).*
Un vol. in-16 . . . . . 5 fr.

Le grand drame russe revit dans les pages rapides et brûlantes de ces livres avec une intensité d'expression surprenante. *(L'Information.)*

Claude Anet a été le témoin des débordements maximalistes et comme c'est un peintre de grand talent qui sait noter les traits saillants de la réalité sans parti pris, ses descriptions ont une valeur historique.
LYSIS.

J.-W. BIENSTOCK

.....

Histoire du Mouvement Révolutionnaire en Russie

(1790-1894)

Un vol. in-8 . . . . . 12 fr.

Ce volume est la première étude qui paraisse en France sur les origines éloignées du bolchévisme, sur ses antécédents enchevêtrés, sur les tendances et les mouvements révolutionnaires en Russie depuis leur apparition jusqu'à la fin du règne d'Alexandre III... Un tel livre, bourré de faits et de documents, pittoresque et comme haletant de vie, est d'une lecture passionnante. JOACHIM GASQUET.

PAYOT & C^ie^, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS-6^e^

.....

Les "dangers mortels" de la Révolution russe

Un vol. in-16 . . . . . 5 fr.

L'auteur, qui a rédigé son livre en septembre 1917, s'y révèle prophète infaillible du développement qu'ont pris les évènements de Russie depuis la révolution maximaliste de novembre. Ce volume est un des plus instructifs qui aient paru sur la Russie.

(Gazette de Lausanne.)

Du même auteur

Que faire de l'Est européen ?

Un vol. in-16 . . . . . 6 fr.

L'auteur reste anonyme, mais les études qu'il a déjà fait paraître le placent au premier rang de ceux qui connaissent les affaires de l'Europe orientale. *(Journal des Débats.)*

FRANÇOIS DENJEAN

Agrégé de l'Université, chargé de mission en Russie

.....

Le Commerce russe et la Révolution

Un vol. in-16 . . . . . 5 fr.

M. François Denjean montre dans ce volume, en même temps que les origines et les principes de la politique commerciale des bolcheviks, l'importance considérable du marché russe pour les pays d'Europe et les perspectives du commerce avec la Russie. *(L'Homme libre.)*

plus intéressé par un détail de bouton que par le plan d'une opération militaire. C'est un revenant qu'on eût mieux fait de laisser dans l'administration où, paraît-il, il excelle.

Le général quartier-maître m'avait proposé de faire une promenade en aéroplane de bombardement du type géant dit : Ilia Mouromiets. J'ai accepté avec plaisir, très curieux de voir de près le fonctionnement de ces appareils, sur lesquels les avis sont contradictoires. Pour commencer, on me propose de monter un gros appareil tout neuf de 600 chevaux, qui n'a fait encore qu'un essai, et que l'on doit aujourd'hui éprouver en hauteur jusqu'à 4,000 mètres. C'est une occasion vraiment unique ! Mais je me suis réjoui trop tôt. Les 4 moteurs n'ont pas voulu tourner convenablement, et il faudra regarder de près l'un d'entre eux. Après une longue attente, on me dit qu'on partira du moins sur un appareil d'école. Je m'y installe, mais nous capotons légèrement au départ, et, dans la bande qui est donnée, une des hélices entre en contact avec le sol, et se brise. Il ne reste plus qu'un appareil de chasse, d'un type voisin de celui que nous devions essayer d'abord. Il est pourvu de 4 moteurs, développant ensemble environ 500 chevaux. Le fuselage est transformé en une nacelle couverte, munie de vitres sur les côtés ; les passagers y sont assis sur des chaises ordinaires ou des pliants. Le pilote est à l'avant, ayant sous la main ses quatre commandes. On circule librement dans le fuselage, en cours de vol, et les pilotes se relaient le plus simplement du monde. J'ignore les dimensions de la surface portante : elle est manifestement considérable, et les ailes semblent offrir une grande solidité. On dit qu'un appareil atteint par le feu de l'ennemi a pu rentrer dans ses lignes avec un seul moteur intact ; je ne m'explique guère le fait que par une sorte de vol plané.

Au départ, on a l'impression du poids considérable de l'appareil, lequel semble ne décoller qu'à regret. Il monte avec lenteur, réagit durement dans un trou d'air, et ne développe qu'une vitesse peu considérable : l'appareil de 600 chevaux, par exemple, fournit une vitesse de 120 kilomètres. Les quatre moteurs ont, à tour de rôle, des ratés, ce qui ne permet pas

l'accélération souhaitée; quant au vacarme, il est assourdissant, et doit s'entendre de très loin.

L'atterrissage s'est effectué avec une douceur qu'on ne connaît pas toujours avec des appareils du type ordinaire : l'avion géant est muni à l'arrière d'une espèce de bêche qui, maniée convenablement, fait l'office d'un robuste frein arrêtant sans la moindre secousse la lourde machine, dès que ses roues ont pris normalement contact avec le sol et roulé quelques mètres.

L'Ilia Mouromiets est une création russe : l'auteur de cet avion est un ingénieur du nom de Sikorski. Les Russes en paraissent fiers. Cependant, il n'est pas besoin d'être grand clerc en matière d'aviation pour comprendre les dangers de l'avion géant. Le bruit de ses moteurs décèle son approche longtemps à l'avance ; le maniement de 4 moteurs est délicat ; l'arrêt, fût-ce d'un seul moteur, est grave : un appareil de 600 chevaux est, par exemple, descendu avant-hier de 4.000 à 2.000 mètres par suite de l'arrêt d'un moteur; la grande superficie de l'appareil le rend très vulnérable; son ascension et sa progression sont lentes. En revanche, il peut emporter plusieurs personnes (6-8) ou des bombes nombreuses ou d'un poids considérable (environ une tonne, me dit-on). On me dit d'ailleurs qu'on l'emploie, à cette heure, à peu près exclusivement pour des missions de bombardement : l'ennemi a beau jeu de les combattre.

J'ai quitté sans regret l'État-Major du général Kouropatkine : on y a l'impression d'être enseveli dans le passé : la médiocrité satisfaite du chef pèse lourdement sur ses subordonnés. Je viens d'arriver à Dvinsk (5e armée), où, sur une échelle moindre, je trouve un monde tout autre. Le général Gourko, qui est homme de grande valeur, a su s'entourer de collaborateurs choisis. Certes, j'avais été prévenu en leur faveur : mais il m'a suffi de les entendre et de les voir travailler pour me rendre compte de l'esprit vraiment militaire, au sens moderne du mot, qui les anime. A Pskof, c'était le solennel hiératisme de l'armée russe d'hier, masquant des vides inquiétants; ici, c'est la conception moderne du travail de guerre. Le général et les officiers qui l'en-

tourent n'ont pas leur siège fait : bien qu'ils sachent beaucoup, ils sont curieux de suggestions nouvelles, et leur pensée travaille sans cesse. L'impression que je ressens ici est réconfortante.

On m'a montré des canons automobiles antiaériens de construction russe (système Tarnovski) ; l'automobile chargée pèse 7 tonnes. Plus loin, une autre batterie concourant au même travail s'est ingénieusement installée sur une char pente en bois tournante, à la façon d'une plaque tournante de gare, afin de pouvoir donner aux pièces l'angle de tir convenable. Les canons automobiles sont, naturellement, très rares ici, et il a fallu y ajouter des pièces du type ordinaire. Du moins, depuis la mise en batterie de ces pièces antiaériennes, les avions allemands et les zeppelins ne s'aventurent-ils plus aussi souvent au-dessus de Dvinsk.

Le général Gourko m'a longuement entretenu : politique russe, guerre en Russie et en France, il a abordé les questions les plus actuelles et même les plus délicates. Sur l'envoi de troupes russes en France, il s'étonne que ces renforts ne soient pas exclusivement employés au front de Salonique.

J'ai fait, après le dîner, une lente promenade sur la digue qui longe le fleuve, défendant la ville contre les inondations printanières. La pluie, qui a cessé depuis quelques heures, a fait place à une brume diaphane qui estompe les lointains. La Dvina coule, large et claire, reflétant la rive opposée et le fin croissant de la jeune lune. Sur cette rive d'en face, à Grivka, dans des maisons grises et basses, sont cantonnés des soldats qui, de place en place, ont allumé sur le sable des feux, dont les taches gaies éclatent dans le crépuscule. En attendant que l'eau destinée au thé du soir entre en ébullition sur ces feux, les hommes, s'étant groupés de place en place, entonnent la prière du soir : ils chantent à pleine voix et avec un accent qui vous pénètre, d'abord : « l'Otché nache » (Notre Père), puis un admirable : « Que Ta volonté soit faite ». Ces voix mâles, se mêlant avec force et avec douceur, montent dans le crépuscule : peut-être quelques-uns des chanteurs songent-ils à un Dieu de miséricorde, tandis qu'à

une dizaine de kilomètres, la voix lente du canon ponctue le silence de la nuit... Le « Bojé Tsaria Khrani », qu'on fait entonner aux hommes après l'émouvante prière du soir, produit l'effet d'une dissonance...

12 mai. — Après une visite à l'État-Major du XXIX^e^ corps, je me dirige d'abord vers les lignes occupées par le 152^e^ régiment ; nous pouvons avancer en automobile jusqu'à environ 800 mètres de la première tranchée, grâce à des arbres qui font un épais écran. La tranchée que nous suivons maintenant s'étend à quelque distance des restes du village de Gorbounovka, où l'on s'est beaucoup battu à l'automne dernier. Les positions russes font ici un saillant prononcé dans les positions allemandes qui les entourent presque de trois côtés, les dominant même en partie. Pourtant, l'ennemi ne semble pas se préparer à réduire ce saillant.

Les boyaux que nous avons suivis sont d'une profondeur médiocre, à cause de la proximité de l'eau; ils n'offrent pas de traverses pare-éclats. Creusés à même le sable, sans revêtement de planches ou de branchages, ils coulent sans cesse vers le fond et s'élargissent au fur et à mesure qu'ils perdent de la profondeur. La tranchée est à peine enfoncée de 1 m. 50 à 1 m. 60, toujours à cause de la proximité de l'eau. Mais le parapet et le revers en sont soigneusement revêtus de planches ou de madriers, ce qui permet d'en maintenir le profil intact. Le parapet est, comme presque partout ici, pourvu d'un auvent qui met les guetteurs à l'abri des intempéries. Les créneaux, qui affleurent le sol, n'offrent pas ici l'inquiétante largeur constatée dans les autres armées : ils sont protégés par des sacs de terre dont la disposition permet de conserver un important champ de tir en diminuant les chances de visibilité de l'ouverture. Pourquoi cette utile précaution est-elle employée dans cette armée et ignorée dans les autres?

En somme, ces tranchées sont les mieux faites que j'aie encore vues. Le seul point à critiquer est l'usage des auvents. Cet usage s'explique sans doute par l'impossibilité de creuser ici des abris enterrés : les hommes ne peuvent rester vingt-quatre heures durant exposés à toutes les intempéries. Pour-

tant, ils ne sont pas difficiles : sous la pluie qui fouette, j'en vois qui, étendus dans le fond de la tranchée, sous un manteau, dorment paisiblement.

Les défenses accessoires paraissent, ici comme presque partout ailleurs en Russie, un obstacle plutôt moral que réel. En ce moment, les Russes, se préparant sans doute à une offensive dont nul ne me parle, mais dont je vois les préparatifs sur toute la longueur du front, creusent paisiblement des parallèles de départ, dans la belle forêt de conifères semée de marécages. J'aperçois des boyaux ébauchés qui éventrent le sable jaune, et où déjà guettent des hommes aux uniformes et aux visages du même gris terreux; dans quelques jours, ces boyaux seront reliés à la tranchée voisine.

Les hommes produisent une excellente impression. Mais je suis de plus en plus frappé de voir la médiocrité apparente des cadres. Ici, comme partout ailleurs, on ne voit, dans les compagnies en secteur, que de jeunes praporchtchiks (sorte d'adjudant-officier), évidemment sans expérience. On se demande avec inquiétude ce qu'ils pourront faire, quand il s'agira de remuer et de diriger en rase campagne cette masse d'hommes qui leur est confiée. D'un bout à l'autre du front, c'est bien la même armée russe, composée de beaux hommes, à la fois forts et dociles, médiocrement encadrés, surtout par en bas, et défendus par des lignes dont l'organisation est en général assez précaire. Il est évident qu'un effort ennemi n'aurait pas besoin de disposer des moyens déployés à Verdun pour emporter le morceau. Cependant, contre l'effort moyen que fournissent les armées allemandes opérant sur le front russe, cette organisation est certainement suffisante. Il ne faut pas nous hypnotiser par le souvenir de notre front où les moyens d'action et la rage du combat sont incomparablement plus développés que sur le front russe.

Les tranchées boches sont ici assez rapprochées (en moyenne, 200 à 250 mètres) : elles sont aussi partiellement en superstructure. Les guetteurs y sont vigilants et prétendent nous interdire jusqu'à l'usage du périscope. La canonnade est rare.

Je suis revenu par un ravin d'où les Russes comptent faire partir une attaque; ils creusent dans la paroi sablonneuse des abris communicants, où logeront les réserves. J'ai bien peur que, dans ce petit vallon, dominé par les hauteurs voisines, où certainement les Boches ont des observatoires, et qui le prennent d'enfilade, jamais une troupe de quelque importance ne puisse se réunir sans être rapidement écrasée par le canon. En somme, s'agit-il d'une offensive projetée ou d'une précaution en cas d'une attaque ennemie? Je ne sais : nul ne me donne de précisions, et je me garde d'interroger. Seule, la juxtaposition de mes expériences répétées tout le long du front me fait pencher en faveur de l'hypothèse d'une offensive générale projetée pour l'été.

Après une conférence, que j'ai faite au retour de la fatigante excursion, le général Gourko, après m'avoir remercié, a dit aux 150-200 officiers qui m'avaient écouté : « Ne nous décourageons pas en entendant ces chiffres de production que nous ne pouvons aligner. Disons-nous que c'est justement parce que notre alliée est puissante, que l'ennemi commun dirige contre elle la majorité de ses forces ». Jamais encore un officier russe de quelque poids ne m'avait paru se douter de la différence qu'il y a entre les difficultés militaires à résoudre sur le front français et celles du front russe.

J'ai passé la nuit en wagon et suis revenu à Pskof, d'où on a la prétention, en m'y faisant revenir chaque fois, de me faire rayonner vers les différentes armées qui constituent le *Front* nord. J'ai du moins appris une nouvelle. Des ingénieurs belges sont arrivés, qui vont étudier la construction d'une digue ayant pour but d'élever les eaux du lac Babit pour les faire se déverser dans les tranchées allemandes, qu'elles inonderont.

14-16 mai. — Arrivé ce soir à Riga, j'ai été de suite reçu par le général Radko Dmitrief, Bulgare naturalisé Russe depuis de très longues années, commandant la 12e armée. De taille plutôt courte, le corps étoffé, le front têtu, il vous a deux bons yeux doux qui caressent. Il parle avec volubilité. Comme il se trouve que nous avons des amis communs, il est vite en confiance, et me montre le plan des défenses de

Riga, qui paraissent des plus sérieuses ; il ajoute : « J'ai trois fois plus de monde que mon adversaire : je ne désespère pas de le culbuter ! »... Oui, mais !... fais-je à part moi.

Je suis allé voir, en secteur, le 47e régiment sibérien. Depuis Riga jusqu'aux premières lignes, ce ne sont que tranchées : je crois bien qu'il y a quelque chose comme sept ou huit lignes successives. Par malheur, la nature marécageuse du terrain force les Russes à établir leurs tranchées en superstructure. Ils en dissimulent extérieurement la saillie au moyen de terre et de gazon. Les boyaux, qui sont clayonnés sur toute leur longueur, sont les premiers dignes de ce nom que je rencontre sur le front russe. Ils sont, par malheur, en superstructure, eux aussi. Les Allemands, au contraire, qui se sont arrêtés à six cents pas de là, sont juste à la limite du marais, si bien qu'ils sont au sec, dans le sable, et complètement enterrés : on devine l'avantage énorme que cette circonstance leur procure. J'ai déjà rencontré sur ce front divers cas analogues. Les Russes se sont arrêtés partout à peu près là où l'ennemi le leur a permis, et ils ont parfois mis un acharnement sauvage à organiser pauvrement des marais qu'il eût mieux valu abandonner pour se fortifier plus en arrière.

Il existe ici des abris de petite dimension, à l'épreuve, avec couverture en bois et sacs de terre : l'épaisseur des rondins croisés est d'environ 2 m. 50 ; plusieurs lits de sacs de terre recouvrent le tout. L'apparence en est solide et on peut admettre qu'ils suffisent pour protéger contre les calibres en usage sur ce front. Il y a également des abris collectifs qui paraissent bien camouflés avec de la terre et du gazon. C'est, en somme, la première fois que je vois un travail d'ensemble à la fois soigné et correspondant plus ou moins aux idées qu'on se fait chez nous d'une ligne de tranchées et de ses annexes. Il faut dire aussi que les troupes que l'on m'a montrées après les « Sibériens » sont composées de Lettons. On sait combien ce petit peuple a été martyrisé par les barons allemands qui dominent dans les provinces baltiques. Ce qu'on sait moins, c'est que tous les conscrits lettons savent lire et écrire, et aussi que la haine de l'Allemand atteint chez eux une acuité qui la rend au moins égale à la

nôtre. Ce sont d'excellents soldats ; ils comptent parmi les meilleurs de l'armée russe. Le gouvernement, qui voit en eux des esprits avancés, et qui, d'ailleurs, subit l'influence déplorable des barons allemands, ne perd pas une occasion de les lancer dans les entreprises les plus dangereuses : ils y vont allègrement, puisque, groupés autour de Riga, ils défendent leur ville capitale. Les officiers russes qui m'accompagnaient m'ont fait grand éloge de leur valeur : ils n'ont pas ajouté le commentaire que j'y ai joint, à savoir qu'on n'était pas fâché, en haut lieu, de provoquer des carnages de Lettons!

La question des bains, qui, à juste titre, préoccupe à un haut degré le commandement russe, n'est pas seulement résolue de la façon dont j'ai récemment noté le détail. Les associations d'arrière qui ont créé les « Bains et Désinsectation », ont également résolu le problème du bain dans les régions dépourvues d'arbres, mais pourvues d'une voie ferrée. C'est surtout dans la moitié méridionale du front que ce système serait utile : il y est peut-être appliqué, mais je dois avouer que c'est aux environs de Riga que j'en ai vu le premier exemplaire. Je veux parler des wagons-bains. Un train comprenant dix-sept wagons est aménagé à cet effet : un des wagons comporte le logement du personnel ; un autre sert de magasin pour le linge ; il y a en outre deux compartiments où l'on distribue aux hommes, gratuitement, du thé sucré; il y a deux baignoires à l'usage des officiers, puis une buanderie où le linge est lavé, et une étuve où les vêtements sont désinfectés ou « désinsectés », suivant le néologisme russe. Enfin, il y a les deux voitures où se prend le bain de vapeur. Chacun de ces voitures est divisé en deux moitiés inégales, la première, plus petite, où les hommes se déshabillent, la seconde, où ils s'étuvent et se lavent. La vapeur, fournie, comme l'eau chaude, par une tuyauterie reliée à la machine, tapisse la partie supérieure du wagon : les hommes désireux de la haute température s'étendent sur des planches ménagées à cet effet près du plafond. Et là, ils se fustigent, avec leurs balais feuillus, avec des han! de satisfaction. En bas, ils se lavent, et un caillebotis les empêche de patauger dans l'eau sale. Pendant l'opération du bain, les

vêtements des hommes sont portés à l'étuve et désinfectés ; quant à leur linge de corps, il est abandonné par eux ainsi que nous l'avons vu précédemment (p. 28), et remplacé par du linge propre que fournit la société, d'accord avec l'administration militaire. L'eau sale s'écoule par des rigoles et tombe sur la voie : elle constitue le seul côté fâcheux de cette installation, car le ballast se dégrade à la suite de ces tonnes d'eau qu'on y déverse.

Une foule patiente attend en bas son tour. Les hommes entrent dans l'un ou l'autre wagon à tour de rôle, sans qu'il y ait d'escouades organisées. Le chef du train m'a dit qu'on lavait ainsi de 1.500 à 2.000 soldats par jour. Le médecin qui me guidait a ajouté que l'on ne voyait que rarement les hommes avoir des parasites. Aussi n'y a-t-il pas parmi eux d'épidémie.

Riga est une grande et belle ville. Elle est pavée et entretenue tout à fait comme une ville importante de l'Europe occidentale. On sent ici les traces d'une civilisation autrement solide que la civilisation russe.

La ville possède deux ponts métalliques, que l'ennemi s'efforce de détruire. Pour parer à toute éventualité, on a construit, sur l'énorme Dvina, un troisième pont en bois. Pour le reste de la ville, les Allemands l'épargnent : ils caressent évidemment l'espoir de s'en emparer intacte, et ils préfèrent diriger leurs efforts sur Dvinsk pour isoler Riga, qui tomberait ainsi d'elle-même.

J'ai été invité à parler à l'État-Major du XLIII[e] corps, logé dans une petite ville d'eaux, à Bilderlingshof. Riga s'étend loin vers le nord, indéfiniment prolongée par de gracieuses villas de banlieue, parmi des parcs verts et des sables. On atteint la mer sans s'en douter.

Après ma conférence, que j'avais terminée par une note assez vibrante, le général commandant me fait passer, à travers le jardin, dans la salle à manger. Là, brusquement, éclatent les sons de la Marseillaise. Brusquement aussi, mon échafaudage nerveux s'écroule. Resté impassible devant des scènes beaucoup plus émouvantes, je m'amollis devant cet appel inattendu des souvenirs de là-bas ; dans un éclair, je

revois Verdun et ceux qui y meurent, la grandeur de notre défense, le tragique de cette guerre, à qui s'applique si exactement le chant sublime, et, pour la première fois de ma vie, cet air, qui a fini par nous devenir à tous insupportable, cet air galvaudé, cet air banal, m'a paru exprimer le battement de cœur du pays que je venais de glorifier.

17 mai. — Aujourd'hui, c'est à Stubberode que j'ai parlé, à l'État major du VI[e] corps sibérien. De là, j'ai gagné le Q. G. de la 120[e] division, où je dois prendre un guide pour aller voir la tête de pont d'Ixküll. La route suit le plateau, en pleine vue des Allemands qui occupent les hauteurs de la rive opposée, et elle est parsemée d'entonnoirs. Mais, en ce moment, l'ennemi ne tire pas, et nous passons aussi vite que nous pouvons, seulement distraits par quelques projectiles que lancent par-dessus nous des batteries russes. Nous atteignons enfin, au-delà de la voie ferrée, un observatoire soigneusement camouflé et assez solidement protégé, qui offre sur Ixküll une vue merveilleuse. Les Russes, bravement, follement pourrait-on dire, occupent sur la rive gauche de la Dvina une minuscule tête de pont; ils s'y sont fortifiés de leur mieux, et même, peu à peu, se rapprochent des lignes allemandes au moyen de parallèles. Les Boches, qui occupent une colline sablonneuse, y ont accumulé des moyens de défense tels, qu'ils peuvent assister tranquillement aux préparatifs russes d'offensive. D'abord les Russes n'ont pas de moyens suffisants pour écraser les défenses ennemies, puis ils ont une tête de pont sans avoir de pont : leurs communications avec la rive droite sont des plus précaires, puisqu'elles ne peuvent se faire que par les nuits sombres et seulement au moyen de barques. Passer de jour, sur une petite barque, est parfois possible, mais on passe alors au milieu d'une grêle de balles de mitrailleuses.

Au retour, les Boches nous ont remarqués, et nous ont poursuivis de quelques obus.

L'État-Major timoré de Pskof voulait me faire repasser par cette ville pour gagner la région de Dvinsk. Or, il existe entre Riga et Dvinsk une ligne de rocade, souvent détruite par le feu ennemi, où passent, cependant, un certain nombre

de trains. J'ai demandé au général Radko Dmitrief, dont la bravoure est légendaire, de ne pas tenir compte du désir du Q. G. de Pskof, et de m'autoriser à emprunter la ligne de rocade, quels qu'en soient les risques. Il a réfléchi un instant et m'a répondu : « Si vous voulez risquer quelque chose, je ne m'y oppose pas, non pour vous exposer, mais parce que, véritablement, il n'y a guère de sens à vous faire retourner à Pskof. D'autre part, il ne m'est guère possible de vous envoyer par le train, parce que les envois de wagons sur la ligne parallèle au fleuve sont très irréguliers, dépendant de l'état de la voie, souvent endommagée, et de la disposition de l'ennemi, qui, parfois, rend tout passage impossible en certains points. Vous qui devez être annoncé et attendu à jour fixe, ne pouvez prendre un moyen de locomotion aussi aléatoire. Mais, si vous consentez à parler dans tous mes corps d'armée et dans quelques-unes de mes divisions, je vous donnerai une automobile pour passer directement en longeant le fleuve ». Naturellement, j'ai accepté : rien n'est plus doux pour un conférencier que de se voir demander la répétition de sa conférence. C'est pour cela que je suis venu, précisément. Voilà pourquoi j'ai déjà circulé dans les unités situées au nord de Riga, et comment je me trouve amené à rouler aujourd'hui dans la direction de Krappenhof, où loge l'État-Major du XIII[e] corps. La route est charmante : elle offre des parties boisées et accidentées qui font penser au Jura. Puis ce sont des chemins fleuris où les chevaux s'affolent au passage de l'auto.

Arrivé à 2 heures, je parle à 4 heures, et, à 5 h. 1/2, me voilà parti pour les lignes : le chef d'État-Major m'a promis tant de choses intéressantes que, s'il en réalise le quart, je serai fort satisfait. L'automobile est conduite par un lieutenant-colonel qui m'explique qu'il écrase tout ce qui le gêne, et m'offre le type tout à fait soigné d'une brute à froid. D'ailleurs, on ne m'a rien fait voir du tout. J'ai compris que ces messieurs aimaient mieux se tenir loin des lignes. Ils m'ont offert de grimper sur un observatoire installé sur un arbre, et c'est tout. On ne sait pas toujours, quand un Russe vous promet quelque chose, s'il est sincère ou s'il plaisante. Cette

fois-ci, je pense, tout uniment, que tout ce monde-là avait la digestion laborieuse.

La 1re armée a envoyé au devant de moi une automobile et un colonel d'artillerie, un homme de trente-deux ans, aimable et causeur, un compagnon idéal : discret, savant, confiant. Je suis stupéfait de tout ce travail de combinaison que font les armées entre elles, derrière mon dos. Je remarque que lorsque mes visites sont arrangées par le groupe d'armées, elles sont médiocrement combinées. Au contraire, lorsque des unités de moindre envergure me passent à leurs voisines, je jouis d'un maximum de confort et d'un chaleureux accueil.

Nous avons atteint au début de l'après-midi Stockmanshof, sur la rive même de la Dvina ; c'est là qu'est l'État-Major du IIe corps sibérien, commandé par le général Gandourine, un des généraux les plus sociables que j'aie rencontrés jusqu'ici.

A quelques pas du quartier général, on a exécuté, sur la rive même du fleuve, des tranchées (5e ou 6e ligne) destinées à défendre éventuellement le passage. Ici, le sol se prêtait au travail de creusement, car il est constitué par une espèce de glaise; aussi les tranchées sont-elles exécutées à la profondeur nécessaire — mais, naturellement, elles sont pourvues d'auvents, ce qui nécessite une saillie qui rend la tranchée encore plus visible de loin. Les créneaux sont constitués par des sacs de terre. Les abris paraissent sérieux.

L'annonce de ma conférence a attiré du monde, et les dames de la Croix-Rouge de l'ambulance voisine (la générale Gandourine en est la présidente) organisent au « Point Pourichkiévitch » un thé-goûter qui est fort bien accueilli.

Les « Points Pourichkiévitch » doivent leur nom à un député de la droite, célèbre par ses interruptions, tantôt brutales ou grossières, tantôt spirituelles et mordantes, par exemple celle-ci : au moment où le président du Conseil, M. Sturmer, qu'on accusait d'être germanophile, reçut de l'Empereur le titre de Haut chambellan, titre pour lequel les Russes n'ont que des appellations allemandes, M. Pourichkiévitch demanda, en séance, au président de la Douma, de l'autoriser à prononcer simplement trois mots d'allemand

(il était alors interdit, sous peine d'amende, de parler publiquement en allemand) ; le président, étonné, ayant acquiescé, le député se leva, et, lentement, dans le silence qui s'était établi, prononça les trois mots : « Ober Hofmeister Stürmer », puis se rassit au milieu d'une tempête d'applaudissements. C'est ainsi qu'on faisait de l'opposition politique au début de cette bonne année 1916.

M. Pourichkiévitch s'est donné pour mission, pendant la guerre, de recueillir des souscriptions à l'effet de créer et entretenir, à certains points du front, des buffets gratuits à l'usage des officiers, et, accessoirement, des hommes, lorsque ceux-ci n'ont pas sous la main de « Point d'étape » (v. p. 26). C'est un de ces buffets qui fonctionnait à Stockmannshof.

Je ne me suis pas attardé au II[e] C. A. sibérien, et suis reparti dans l'après-midi pour gagner, dans la nuit glaciale, Kreuzbourg, où s'abrite l'État-Major du XXVIII[e] corps. Le lendemain, à midi, j'y avais déjà fait ma communication et déjeuné, et je partais pour les lignes.

Nous avons traversé Yakobstad et gagné, par une route que l'ennemi canonne de temps à autre, une espèce de clairière sablonneuse, dans un cirque naturel, orienté de telle façon que les Allemands ne peuvent l'atteindre par leur tir. Là se trouvent une série d'abris d'officiers et de troupe : on a l'impression d'une place de village, et cette impression se confirme lorsque je m'y vois reçu aux accents de la Marseillaise. J'escalade une colline où se trouve installé un excellent observatoire, qui me permet de me rendre exactement compte de la position respective des tranchées adverses, lesquelles sont, en certains endroits, presque nez à nez.

La tranchée de première ligne, que j'ai gagnée ensuite, m'a paru en fort bonne condition. La profondeur en est suffisante, et elle est revêtue entièrement de madriers. Les créneaux sont organisés au moyen de sacs de terre : dans les endroits particulièrement dangereux, des boucliers renforcent les sacs de terre. Il y a, comme presque partout en Russie, des auvents en planches. Le seul inconvénient de ces tranchées, c'est que les abris des hommes n'y sont pas attenants, mais placés à quelque distance. Je n'ai pas tardé à en voir les

conséquences. Les Boches, en représaille, pour une torpille heureuse lancée par les Russes sur leurs ouvriers, s'étaient mis à canonner avec violence la tranchée où je me trouvais. Mon guide, effrayé de la subite responsabilité qui lui incombait à cause du danger inattendu où j'étais mêlé, perdit un peu la tête, et pensa me faire tuer en s'obstinant à me sortir de ma tranchée pour me faire circuler, sous le copieux marmitage, jusqu'à une galerie de mine. Là, nous étions effectivement à l'abri, sans compter que les tranchées sont si rapprochées à cet endroit que l'artillerie ne peut les prendre sous son feu. Au bout de quelques minutes, je vois accourir cinq soldats, l'air fort effrayé. Questionnés par mon compagnon, ils racontèrent qu'un de leurs camarades ayant été blessé dans la tranchée, leur chef de section leur avait dit de laisser deux guetteurs, et d'aller se mettre à l'abri. Je touchais du doigt l'inconvénient présenté par l'absence d'abris profonds à proximité de la tranchée de guet, laquelle se dégarnissait à la moindre réaction de l'ennemi.

Pourtant, il s'agit d'être ici fort vigilant, car la tranchée boche n'est pas, à certains endroits, dans la forêt, à plus de trente mètres de la tranchée russe. On aperçoit les créneaux ennemis en quelque sorte à les toucher. Il ne fait pas bon s'attarder à les examiner, et il ne faut même pas s'y risquer de face. La proximité des lignes favorise la guerre de mines, et les deux adversaires s'y livrent à cœur joie. J'ai visité une galerie en préparation. Elle est entièrement boisée, et exécutée avec un soin remarquable. Comme on se trouve ici entre des marais, les endroits de passage des galeries de mine sont peu nombreux. Il semble que les Russes soient ici plus prompts que leurs adversaires à éventer les contre-mines et à occuper les entonnoirs. Les soldats russes aiment ce travail qui rompt la monotonie de leur vie de tranchée. Dans l'ensemble, c'est ici une des meilleures positions, et des plus sérieuses que j'aie vues; ces tranchées valent celles qui défendent Riga.

En revenant, mes guides me font admirer une batterie de mortiers de 11 pouces (environ 270 mm.), avec lesquels on canarde l'ennemi jusqu'à une portée de huit kilomètres. Ces

canons, dont le bâti seul pèse 600 pouds (environ 10 tonnes), ont été fondus à Perm.

21 mai. — J'ai atteint ce matin le Quartier Général de la 1re armée, installé, au milieu de prairies semées de petits bois, dans une propriété seigneuriale, à Martsen. Le commandant est le général Litvinof : son chef d'État-Major, le général Rytchkof, me sachant pressé par des engagements antérieurs, et voulant bien oublier que je viens de circuler depuis plusieurs jours aux frais de son armée, m'offre de plus de me faire conduire en auto jusqu'à Pskof, ce qui est une épargne considérable de temps et de fatigue.

On mesure, par les prévenances dont je note çà et là quelques exemples, la bienveillance avec laquelle presque toutes les unités m'accueillent. Je suis très fier de toutes ces attentions, car ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, mais à ceux qui m'ont envoyé, et, plus généralement, à ma qualité d'officier français. En outre, je suis bien obligé de constater que mes communications paraissent intéressantes, et que l'attrait s'en propage par le témoignage de mes guides. Le brave colonel d'artillerie, qui m'a piloté depuis le 18, a assisté à trois de mes conférences, et il se dispose à recommencer aujourd'hui. Avec l'appui de camarades aussi bienveillants, je dois être précédé d'une réputation dont je sens les effets à un genre d'accueil plus cordial et moins cérémonieux que ce n'était le cas lors de mes débuts.

Ici, j'ai été longuement interrogé par les généraux sur des questions d'artillerie, à propos desquelles, par bonheur, j'avais les derniers renseignements venant de France. A trois heures, je suis monté dans une forte voiture américaine, en compagnie d'un capitaine, et je me suis dirigé vers Pskof, qui doit être distant de quelque 250-300 kilomètres, à travers une contrée charmante, parsemée de bois, de collines sablonneuses, de petits lacs et de champs cultivés. Le froid est pénible. Nous avons atteint Pskof juste à temps pour me permettre de sauter dans un train bondé.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer à Pétrograd le général Janin, qui vient remplacer le général de Laguiche, et, avec lui, le colonel Lavergne. Grâce aux renseignements qui

m'ont été donnés par ces officiers, j'ai pu ajouter quelques détails intéressants à ceux que je produis dans mes conférences.

24 mai. — Je devais faire à Moscou, au profit de la Croix-Rouge russe, une conférence *en français* sur « mes impressions de guerre ». Or, j'ai appris au débotté que le secrétaire de l'Alliance française, qui devait organiser cette soirée, s'est heurté à la mauvaise volonté la plus évidente de la part des autorités russes : à n'en pas douter, le Gouvernement a donné des ordres sévères pour empêcher le plus possible les manifestations publiques de la pensée étrangère, fût-ce de la part d'un Allié. Cette défiance est caractéristique. Je vais du moins faire une conférence en russe, et, bien que j'aie déjà présenté devant l'Empereur la plus grande partie des idées que je veux exprimer ici, il me faut faire de multiples démarches et faire jouer des influences, pour obtenir l'autorisation. Derrière toutes les difficultés qu'on accumule sur ma route, dès que je reviens dans la zone de l'arrière, je reconnais la main du ministre de l'Intérieur : l'Ober-Hofmeister Stürmer...

26 mai. — J'ai attendu deux heures et demie avant d'être reçu par le général commandant la région de Moscou : c'est de lui que dépend l'autorisation qui m'est nécessaire pour faire, en russe, une conférence militaire. J'ai obtenu mon autorisation, et j'ai été rejoint, en sortant, par un officier du Grand Quartier qui, m'ayant entendu parler à Moguiliof, me demande de répéter ma conférence devant les officiers de la garnison de Moscou : cela ne se refuse pas.

Tandis que j'attendais dans les bureaux de la Place, j'ai pu assister au défilé des « suppliants » : le général est tout puissant, ou passe pour tel en ce moment, et toutes les misères de la capitale s'adressent à lui. Un tchinovnik sec et ridé, mais qui n'a pas l'air brutal, reçoit les suppliques et les fait commenter par ceux ou celles qui les apportent : un père vient demander qu'on élargisse son fils, emprisonné pour raisons politiques; la mère d'un officier tué vient demander qu'on lui donne du pain... Mais voici le bouquet : un jeune étudiant vient insister pour être affecté à l'artillerie et non pas à l'infanterie : — Ah oui! je comprends, fait le

tchinovnik : dans l'artillerie, 14 p. 100 de mortalité; dans l'infanterie, 61 p. 100; je comprends! — L'étudiant rougit, se trouble un peu, et insiste pour que sa supplique soit appuyée... Sans doute, un seul exemple ne prouve rien; mais, moi dont, en France, tant d'étudiants ont été tués, je me sens pris d'un doute au sujet du patriotisme de bien des gens d'ici.

J'ai terminé la soirée avec des amis appartenant à la bourgeoisie riche, des gens particulièrement intelligents et cultivés. L'un d'eux est dans des transes, non plus pour Verdun, mais au sujet de la paix, qu'il sait imminente : il le sait par X. qui a entendu Z. déclarer à la Douma que les négociations de paix étaient avancées, et qui affirme en outre que l'Intendance a, pour cette raison, cessé de passer des commandes! Un autre ajoute que Pétrograd va être peu à peu évacué, ce qui prouve, à ses yeux, que la prise de Riga est imminente. Enfin un troisième rapporte un bruit d'après lequel la Russie aurait livré à l'Allemagne quelques millions de pouds de blé en échange d'une fourniture d'aspirine dont elle avait le plus pressant besoin! L'insanité de ces bruits ne frappe pas mes amis; ils ont, en ce moment, je ne sais quoi dans l'esprit qui déforme les idées, comme certains miroirs déforment les images. Cependant, si l'élite intellectuelle et sociale de Moscou présente aussi peu de critique, que se passe-t-il dans les bas-fonds sociaux?

J'ai trouvé les officiers de la mission française des munitions fort animés contre les bureaux russes. Ils se plaignent de la lenteur qu'on leur oppose, de l'hostilité sourde qu'ils rencontrent à chaque pas. On constate, dans ce pays, dans les hautes sphères, un entêtement féroce et un amour-propre indéracinable, sans compter le désir fréquent de profiter matériellement et personnellement de toutes les innovations autorisées. On me cite l'exemple des projectiles en fonte aciérée, que recommandent nos compatriotes, disant que cinq obus, contenant chacun huit livres d'explosifs, font plus d'effet qu'un seul obus en acier qui en contient vingt livres. Les Russes résistent, comme de grands seigneurs qui, pouvant installer l'électricité, préféreraient se borner au luxe rare des bougies.

En attendant l'organisation de ma conférence civile à Moscou, j'ai été invité à venir parler à Orel. Public très mélangé, et pourtant, à ma grande surprise, nul n'est parti avant la fin. Fait curieux pour moi, des femmes du peuple étaient là, écoutant de toutes leurs oreilles : est-ce que l'opinion publique commencerait à naître en Russie?

J'ai visité de petites usines familiales transformées en vue de la fabrication des obus. L'idée a été lancée en octobre 1915, et, au printemps, le zemstvo a pris commande de 180.000 obus de 77 pour le 31 décembre 1916. C'est bien peu, sans doute, mais on est heureux de voir que la Russie, en dehors même des énormes usines, cherche à s'aider elle-même. Faute d'outils convenables, certains de ces ateliers sont obligés de forer les obus et de les finir extérieurement au rabot. D'autres possèdent déjà une presse ; d'autres, enfin, occupent des femmes à la fabrication de grenades à main : on sent que la production augmentera dans de grosses proportions dès que tout sera convenablement installé.

D'ailleurs, les civils ont déjà fait ici beaucoup pour l'armée, et on me parle avec une légitime satisfaction des organisations d'arrière qui ont surgi. Avant la création de la *Douma d'Empire*, il n'y avait, en Russie, qu'une sorte de corps électif de caractère provincial, c'étaient les *zemstvos*. Les uns s'appliquaient à un district (arrondissement), les autres à un gouvernement (département) tout entier; ces derniers rappelaient, à certains égards, notre Conseil général. Bien que leur président fût obligatoirement le Président ou « Maréchal » de la noblesse locale, c'est-à-dire un homme dévoué au Gouvernement, les zemstvos avaient tourné la difficulté en obtenant de pouvoir élire dans leur sein un bureau exécutif : le président de ce bureau était devenu le véritable président moral du zemstvo, et, en plus d'un cas, un personnage important. Les zemstvos étaient donc des institutions placées en relation directe et proche avec le pays qu'ils représentaient. Ils en connaissaient les hommes et les ressources avec beaucoup plus de précision que les fonctionnaires attachés à l'administration de l'État. Ils étaient donc en mesure de fournir à l'administration de la guerre une aide efficace

pour trouver, dans leur région, les denrées dont elle pouvait avoir besoin. L'hostilité plus ou moins avouée qui existait jusqu'alors entre les zemstvos et le Gouvernement disparut aussitôt que la guerre eut fait l'union des partis, et les zemstvos songèrent à s'unir, afin de pouvoir donner à l'aide qu'ils fourniraient plus d'ampleur et d'efficacité. Leur association, qui prit le nom d'*Union des Zemstvos* (zemski soyouz), fut, par extraordinaire, autorisée par l'administration centrale. Elle se compléta par une *Union des Villes* (soyouz gorodof) qui poursuivit un but analogue sur une base plus large. Désormais, ces unions prirent une grosse importance; évitant l'éparpillement des efforts et des commandes, elles centralisèrent les demandes émanant des Directions générales de Pétrograd pour le ravitaillement, et purent ainsi en accélérer l'exécution. Bientôt, ces Unions des zemstvos et des villes devinrent indispensables au ravitaillement de l'armée, et c'était justice, puisqu'elles représentaient, en somme, la Russie industrielle, commerciale et agricole. Elles seules étaient en mesure de combiner la fabrication des ateliers familiaux avec les besoins de l'État, de faire tourner ici des roues de voiture, fondre là des obus, comme de préparer ailleurs des conserves de légumes ou de réunir du bétail de boucherie. Grâce à ces efforts combinés, on vit, dès la fin de 1915, une grande partie de l'Empire russe travaillant par tous les moyens, les plus savants comme les plus précaires, à la défense nationale.

Les fonds de secours affluèrent d'autant plus à l'union des Zemstvos et des villes, que la société libérale avait plus de confiance en elle que dans les organes de l'État, pour administrer les fonds de donation. Dès lors, il fut possible aux Unions d'étendre leur mode d'action; ne se contentant plus d'exécuter les commandes de l'État, de servir d'intermédiaires entre l'administration de la Guerre et les petits producteurs disséminés dans la province, elles songèrent à réaliser à leurs frais diverses installations utiles pour le soldat. L'ingéniosité la plus attentive présida souvent à ce travail, et j'ai signalé déjà l'œuvre des bains, des wagons-bains et des étuves de stérilisation.

Je ne fais pas l'histoire de ces deux institutions : elle mériterait un volume entier, et on m'a même dit que ce volume aurait été écrit. Je dois me contenter de dire que des services inappréciables furent rendus aux militaires, aux réfugiés, à l'État et aux industriels, par ces associations. J'ai décrit en détail l'installation des bains sur le front, les Points d'Étape; ce sont les créations qui viennent à l'esprit quand on a vécu sur le front russe. Il en est cent autres, d'une envergure moindre, mais tout aussi ingénieuses et aussi utiles.

Ces associations ont été critiquées. Certains leur reprochent d'être beaucoup trop libérales et, par l'intermédiaire de leur personnel subalterne, de préparer la Révolution. C'est un reproche qui est venu de personnages haut placés; or, comme la Révolution n'est pas moins préparée par les agissements d'en haut que par ceux d'en bas, le reproche est banal.

On dit également, et cela semble plus exact, que l'argent des donations n'est pas toujours employé tout entier pour ce à quoi il est destiné, en dépit du contrôle de l'État qui s'exerce sur ces associations. Il est certain qu'en présence des sommes considérables maniées par les bureaux de ces Associations, on a pu, dans certains cas, faire des dépenses exagérées, et dans quelques autres, laisser, par inadvertance, se produire quelques détournements. Mais cela même n'est pas d'une importance capitale : l'argent aurait risqué d'être bien autrement gaspillé, si on l'avait confié, sans plus de contrôle, aux administrations gouvernementales.

Enfin, une critique qui, du moins, est palpable, signale que ces associations ont permis de s'embusquer à de jeunes et florissants jeunes gens, qui, riches naturellement, ou profitant de leur situation, et un peu de la caisse qu'ils administrent, se sont installés dans des villes importantes proches du front, et y mènent une fête effrénée et parfois scandaleuse. On a dit que c'était là un exemple pernicieux pour les soldats, et un sujet d'irritation pour les officiers : le fait n'est pas douteux. D'ailleurs, grâce à d'élégants costumes à coupe militaire, ces jeunes gens se donnent une vague tournure d'officiers; aussi les désigne-t-on, sur le front, du nom méprisant de : *Zemgoussar* (Hussard du

Zemstvo). Ce nom est resté comme une flétrissure à ceux qui ne font pas leur devoir.

*
* *

Il existe en Russie une autre association puissante qui s'est tenue en relation étroite avec l'administration de la Guerre : c'est le *Comité commercial et industriel* (torgovo-promychlenny komitét), fondé à Pétrograd au début de 1915. J'en ai parlé précédemment : le but principal qu'il poursuit est de répartir les commandes faites par l'armée entre les principaux rayons de production et les principales usines. On veut assurer par là une plus rapide exécution des ordres, et une répartition plus équitable des bienfaits que constituent les commandes de l'État.

Toutefois, une sourde hostilité n'a pas tardé à se faire jour dans certains milieux du gouvernement. Il est clair qu'un certain nombre de hauts fonctionnaires se trouvaient privés, par cette intervention du Comité, des pots de vin que leur eussent procurés les commandes de l'État, s'ils avaient pu en disposer à leur gré. De puissants industriels russes et étrangers se trouvaient également lésés, car ils ne regardaient pas à dépenser en pots de vin des sommes considérables, mais ils entendaient accaparer les grosses commandes que l'État paye sans compter. De là des haines violentes d'homme à homme, et une campagne de diffamation. On représenta que ce Comité nourrissait des buts politiques de caractère subversif, et l'on fit valoir qu'il favorisait avec persistance les industriels du rayon de Moscou, parce que son président est un Moscovite, M. Alexandre Goutchkof. Le Comité, voulant parer aux possibilités de grèves que l'argent allemand suscitait dans les usines, avait admis dans son sein des représentants des ouvriers : on fit valoir que c'était là une pratique révolutionnaire. Des perquisitions furent ordonnées par le ministre de l'Intérieur ; les membres ouvriers du Comité furent même arrêtés. Mais leurs collègues bourgeois ayant déclaré se solidariser avec eux et arrêter toute la production de leurs usines,

le gouvernement dut céder, et relâcher sa proie. Cela ne s'est pas fait sans une certaine agitation politique.

Le ministère, dissimulant ses griefs politiques, a essayé de faire pièce au Comité en lui créant une concurrence officielle qui est la « *Commission spéciale pour la Défense Nationale* ». Il y eut bientôt même des « Commissions spéciales » d'un caractère analogue pour opérer la répartition de chacun des produits ou articles nécessaires à l'armée ou à la vie du pays : les métaux, le coton, le charbon, etc. On se rend compte du temps qui se perd à ces multiples palabres. Mais il est certain que ces nombreux comités rendent des services, ne fût-ce qu'en provoquant le contact entre les intéressés de chaque groupe, en facilitant leurs échanges d'idées, et en leur fournissant des exemples et des suggestions utiles (1).

*
* *

Les diverses Unions et Commissions, ainsi que les Comités qui ont surgi en Russie pendant la guerre, présentent un caractère commun : à peine créés, ils ont pris rapidement une importance nationale. Nous possédons en France une multitude d'unions et de comités analogues, mais tous, ils sont, au contraire, limités comme but et comme rayon d'action. Cette différence s'explique aisément. Chez nous, l'État est organisé, et les particuliers ne font que l'aider sur des points de détail. En Russie, au contraire, le Gouvernement est indécis, corrompu, haï. Dès lors, toute association de particuliers, une fois consciente de sa force, tend à *substituer*, sur des points déterminés, son action à celle de ce gouvernement qu'on traite d'incapable. Il n'est pas douteux que, si l'élan patriotique est

(1) Aussi bien pourra-t-on admettre qu'il n'était vraiment pas inutile de constituer des comités de répartition, quand on connaîtra le fait suivant : en 1918, le Comité du Cuivre a découvert, à Pétrograd même, une quantité de cuivre suffisante pour assurer, durant quatre ans, les besoins de la Russie militaire et civile. Si l'on veut une échelle de comparaison, il suffira de savoir que les stocks de cuivre que nous utilisions en France étaient prévus, en moyenne, pour six mois. En matière de stocks, les Russes ne croient jamais en avoir assez et ils ne se décident qu'à regret à mettre en service les stocks qu'ils ont ainsi réunis.

bien à la base de ces associations, une arrière-pensée politique n'a pas tardé à s'y mêler. (1)

6 juin — Ma conférence a eu lieu, ce soir, dans un grand amphithéâtre à moitié vide, à cause de la saison avancée, me dit-on. Après un passage où je disais : « Nos soldats savent pourquoi ils se battent », un bravo! part d'une tribune, et les applaudissements n'en finissent plus. Dans cette atmosphère morale surchauffée où vit la Russie, les paroles les plus simples sont prises pour de perfides allusions : dans le grand silence de la Russie bâillonnée, le moindre orateur fait de l'opposition sans le savoir.

Pendant l'entr'acte, un journaliste ami est venu me dire que l'offensive du front sud-ouest était commencée, et qu'on avait cueilli 13.000 prisonniers.

Me voilà derechef à Minsk, où l'État-Major a envoyé à ma rencontre, avec une automobile, le même sous-officier de gendarmerie qu'il y a deux mois, et que je reconnais au sourire poli de son regard. Je commence à être acclimaté au front russe. Après quelques marches et contre-marches à l'État-Major, où l'on avait égaré les papiers me concernant, j'apprends qu'on m'envoie dans la 2e armée.

10 juin. — J'ai été installé, en gare de Boudslav, dans le train du général Smirnof, commandant la 2e armée. Le général est un homme âgé, mais d'esprit alerte, infiniment simple et rond ; je le sais adoré de ses subordonnés, et, à le fréquenter un peu, on sent qu'il n'achète pas la popularité par autre chose que par son intelligence, sa clairvoyance et sa bonté. L'État-Major occupe une maison seigneuriale enfoncée dans la verdure et dans les roses; on y sent planer une atmosphère de paix ensoleillée. D'ailleurs, les esprits sont très excités par l'offensive du front sud-ouest, où les 8e, 11e, 7e et 9e armées, que j'ai récemment visitées, ont attaqué le 1er juin sur un front de 400 kilomètres, et capturé, à la date du 4 juin, une centaine de mille prisonniers. Ce coup de maître

(1) Le Gouvernement ne s'en aperçut pas à temps ; ou du moins, il ne sut pas profiter de ce mouvement né parmi les classes cultivées, en lui imprimant une direction nouvelle et en le canalisant. Ainsi, peut-être, aurait-il pu, sinon éviter la Révolution, du moins ménager la transition entre le Tsarisme et l'ère nouvelle de liberté.

aura pour premier résultat de dégager les Italiens, que les Austro-Hongrois commençaient à presser un peu vivement, et qui ont demandé ici une diversion. Pourtant, en face de ce beau succès, je ne puis me défendre d'une préoccupation : les Russes garderont-ils ces gains? En tout cas, on prépare aussi quelque chose par ici, car je vois passer sans arrêt des trains chargés de troupes et de matériel.

Par des routes invraisemblablement exécrables, j'ai atteint, vers 2 heures, l'État-Major de la 9e division sibérienne, d'où j'ai gagné, un peu plus tard, le cantonnement du 36e régiment sibérien. C'est là que j'ai parlé, en présence des officiers et d'environ 400 soldats; ces derniers paraissaient boire mes paroles.

L'après-midi s'est passé à regarder des exercices de gymnastique et d'assouplissement faits par des gars particulièrement solides, et a été couronné par un joyeux dîner qu'ont animé les frais minois de quelques « sœurs de charité ». On se trouve en famille, positivement ! Le soir, il y a eu bal (c'est aujourd'hui la Pentecôte) : je voyais, dans l'ombre, sous les grands arbres, des soldats considérer silencieusement les couples de danseurs fortement éclairés. Ces officiers et ces jeunes filles affriolantes, qui tournaient enlacés, n'ont pas l'air de se douter qu'il y a autour d'eux, dans la forêt, des milliers d'hommes jeunes et forts qui se disent peut-être, en les voyant : « Quand donc sera-ce mon tour de faire la guerre de si joyeuse façon?... »

12 juin. — Passé la nuit dans une cagna d'officier. J'ai regagné dans la matinée, à Loujy, l'État-Major du Ier corps d'armée sibérien, dont le commandant, le général M. Plechkof, m'a fait les honneurs avec une grâce prévenante. J'ai convenu avec lui de répartir mes conférences entre diverses unités voisines, avant de venir parler dans la sienne. Précisément, un colonel d'artillerie, avec qui j'ai voyagé depuis Minsk, et qui doit se rendre au Ve corps en passant par son groupe de batteries, me propose de m'emmener avec lui. La route est mauvaise, mais fort jolie, dans une forêt de pins, animée de groupes incessants de soldats. Puis on traverse une plaine marécageuse plantée de buissons verts,

et bordée par une ligne de hauteurs sablonneuses, où les Boches pratiquent en ce moment un des marmitages les plus sérieux que j'aie encore vus sur le front russe : c'est là!

Les batteries du colonel Gachkévitch, mon hôte, sont toutes camouflées et doublées d'abris enterrés, d'une profondeur suffisante pour résister aux gros calibres. Nécessité fait loi : les Allemands, qui ont parfaitement repéré les positions russes d'artillerie, et qui souffrent de leur tir, cherchent à s'en débarrasser par des marmitages fréquents.

D'un observatoire qui fournit une vue excellente sur les lignes, j'ai assisté à des tirs au commandement, dont j'ai admiré à la fois la rapidité et la justesse. Si les Russes possèdent des artilleurs aussi bien stylés, on peut bien augurer de l'avenir dès qu'ils auront assez de matériel.

On m'a donné des détails sur la raison qui a permis aux Allemands de reprendre ici (voisinage du lac Narotch), le 28 avril, les gains faits sur eux par les Russes lors de leur attaque du 15 mars. De jeunes soldats, faisant partie d'une unité du V^e^ corps, qui gardaient un marais, ont pris peur, et se sont inopinément repliés, permettant à l'ennemi de faire un mouvement d'enveloppement, où les Russes ont perdu des hommes et 24 canons, dont, d'ailleurs, ils ont repris 18.

Les Allemands ont tiré toute la nuit; je comprends pourquoi autant de soin a été apporté à la confection des cagnas. Dès le matin, nous sommes partis, le colonel et moi, pour Martianovka, Q. G. du V^e^ corps. La route que nous avons suivie est, par endroits, charmante, grâce à des forêts clairsemées, et à une brume légère qui estompe le contour des marais. Le colonel se rend au V^e^ corps pour assister à une « Douma » destinée à distribuer les croix de Saint-Georges de la 2^e^ armée.

Les officiers restés sur le front depuis le début de la campagne ont, en général, plusieurs croix, qui peuvent être, dans l'ordre ascendant, les suivantes : Saint-Stanislas de 3^e^ classe; Sainte-Anne 4^e^ classe (ruban à la garde de l'épée); Sainte-Anne 3^e^ classe; Saint-Stanislas 2^e^ classe (au cou); Sainte-Anne 2^e^ classe (au cou); Saint-Vladimir 4^e^ classe (à la poitrine). Sauf les colonels, dont quelques-uns peuvent avoir

un Saint-Vladimir de 3e classe au cou, les décorations citées sont à peu près les seules fréquemment représentées sur le front : elles sont ornées de glaives, quand elles sont conférées pour un fait de guerre.

Mais, à côté, ou, pour mieux dire, au-dessus de ces croix, qui, il faut le dire en passant, sont réservées aux officiers, et inaccessibles aux soldats, il existe les décorations de Saint-Georges qui, bien qu'elles ne soient pas ornées de glaives, sont considérées comme les décorations militaires par excellence. Ici, encore, on distingue les décorations pour officiers de celles qui sont réservées aux hommes. Ces derniers peuvent obtenir, pour faits de guerre, des médailles et des croix de Saint-Georges en argent ou en « or », en nombre indéfini. Les officiers, de leur côté, peuvent obtenir soit le « sabre de Saint-Georges » ou « l'épée d'or », c'est-à-dire le droit de faire représenter en relief la croix du même nom sur le pommeau de leur épée, et de prendre du ruban noir et orange en guise de dragonne, — soit la croix de Saint-Georges. Elle est en émail blanc, à quatre branches, et du plus gracieux effet. On voit au centre, dans un minuscule cartouche, une image de Saint-Georges terrassant le dragon. Cette décoration ne comprend que trois degrés : la 2e et la 1re classe se portent au cou. Mais la 2e classe est extrêmement rare, et, quant à la 1re classe, on ne cite guère que deux ou trois généraux qui l'aient reçue au cours du siècle dernier. Je pense qu'on la réserve pour quelque général vainqueur définitif.

La croix de Saint-Georges n'est pas seulement, dans tous les sens du mot, une fort belle décoration : elle comporte certains avantages matériels. D'abord, une petite pension; mais, pour y avoir droit, il faut prendre rang; ensuite et surtout, le droit, pour l'officier décoré, de sauter un grade à son choix au cours de sa carrière, avec, toutefois, certaines restrictions. On devine l'avantage que constitue ce droit, par exemple pour un officier breveté; ce sont, avec un peu de chance, les étoiles de général assurées de fort bonne heure. Mais les officiers brevetés ont relativement peu d'occasions de recevoir pareille croix, puisque, théoriquement, ils ne

servent pas dans la troupe. Quelques-uns, cependant, se sont débrouillés, au cours de cette guerre..., et je ne parle pas, naturellement, des commandants de grandes unités, qui peuvent, en cas de succès, recevoir Saint-Georges, comme chez nous un général reçoit la croix de guerre.

La croix de Saint-Georges pour officiers est conférée de diverses façons. D'abord, pour certains cas exceptionnels et pour les étrangers, par l'Empereur, qui peut conférer les trois degrés. En outre, pour le deuxième degré, par un collège d'officiers généraux importants, qui se réunit à Pétrograd ; pour la 3e classe enfin, par un collège d'officiers qui porte le nom de *douma* (réunion délibérative), et réunit un certain nombre de chevaliers de l'ordre, chargés d'examiner les propositions faites par les chefs de corps, et de rendre compte à l'Empereur de leur décision collective. C'est l'Empereur qui confère les croix ainsi attribuées.

On voit que Saint-Georges est conféré, dans la plupart des cas, par cooptation. Mais le choix des votants est limité par le statut de l'ordre. Ce statut, composé au début du XIXe siècle, contient un assez grand nombre d'exemples de bravoure, destinés, primitivement, à montrer aux *doumas* inexpérimentées que le courage peut revêtir les formes les plus diverses. Or, dans la Russie bureaucratique et servile, les exemples de ce statut ont été considérés comme autant d'articles d'Évangile, de sorte que la croix n'est attribuée théoriquement que pour des faits de guerre prévus à la lettre dans le statut. La guerre actuelle a d'ailleurs contraint l'autorité supérieure à faire des additions au statut de Saint-Georges, qui n'avait prévu ni les mitrailleuses, ni les avions. Mais ce statut n'en reste pas moins en-dessous de la réalité, dont il ne saurait embrasser la déconcertante diversité de cas. Il ne reste plus alors, dans la pratique, qu'un moyen, celui de faire « cadrer » — et l'on fait cadrer ! L'art d'un chef de corps consiste à faire des propositions rentrant exactement sous une des rubriques du statut : autrement, le plus bel acte de bravoure et le plus rare est sûr de ne pas être pris en considération par la *douma* compétente.

Ce statut, dont les Russes sont si fiers, présente donc un

grave inconvénient d'application. En outre, une *douma* est moins indépendante qu'un ministre pour attribuer des croix, car les intrigues agissent, et il est difficile de demander à de jeunes officiers, par exemple, de se faire des ennemis en « blackboulant » les candidats favoris de tel ou tel général important.

Dans la pratique, cependant, ce sont réellement, dans la grande majorité, sinon dans la presque totalité des cas, de belles actions de guerre qui se voient récompensées par la croix de Saint-Georges pour officier.

J'ai fait une observation relative aux très nombreux chevaliers de Saint-Georges que j'ai connus jadis, ou côtoyés jusqu'ici dans les armées. Tous, quelles que soient d'ailleurs leurs qualités intellectuelles et leur valeur technique, sont également ce qu'on appelle de bons garçons, des hommes sympathiques, ayant la main aisément tendue, le sourire prompt, et même le verre de vodka aimable, quand ils ne sont pas abstinents. J'en conclus que ce que nous appelons la « cote d'amour » joue un rôle important dans ces nominations, que le bénéficiaire soit d'ailleurs un lieutenant ou un capitaine qui ont été effectivement au feu, ou bien un général dont les troupes se sont bravement fait massacrer...

L'attribution des croix de Saint-Georges pour hommes de troupe peut être faite par les commandants de corps d'armée, lesquels en arrosent volontiers, outre les soldats, certaines infirmières, et jusqu'à leur ordonnance fidèle. Ces croix sont accompagnées d'une petite pension fort appréciée du troupier. C'est, je crois, la raison principale qui fait rechercher par les hommes la décoration de Saint-Georges. Ils se rendent compte de la facilité avec laquelle elle est attribuée : la réclamation d'un pope, que j'enregistrais il y a quelque temps, m'a paru assez caractéristique à cet égard. On sent que ce sont à la fois des actes merveilleux de bravoure et des actes quelconques que l'on récompense ainsi dans la troupe : la condition semble être, pourtant, que l'homme soit un soldat sympathique à ses chefs.

*
* *

Le général Balouyef, commandant le V[e] corps, est un des militaires les plus sérieux que j'aie rencontrés dans ma longue tournée. Je le placerais volontiers à côté du général Gourko. Il va sans dire que je ne suis pas en mesure d'avoir une opinion sur tous les généraux rencontrés. N'ayant pas la compétence nécessaire pour les juger au point de vue technique, je ne puis faire porter mon appréciation que sur leur méthode de travail, chose qu'il m'est facile d'apprécier. Encore faut-il, pour cela, que ces généraux me fassent l'honneur de parler devant moi métier et méthode. J'ai rencontré, par exemple, dans les armées du sud-ouest, des généraux de quelque réputation; mais il est rare qu'ils aient échangé avec moi autre chose que d'aimables banalités. Seul ou à peu près, parmi les hommes qui comptent sur le front sud-ouest, le général Broussilof m'a fait l'honneur de me questionner et de discuter mes renseignements.

Lorsqu'au contraire j'ai eu contact avec des hommes qui n'étaient nullement préoccupés de marquer leur supériorité, comme j'en ai rencontré sur le front nord, et comme j'en vois maintenant sur le front ouest, il m'a été possible d'apprécier leur méthode, et, par suite, leur valeur. C'est ainsi que j'ai souligné en son temps celle du général Gourko : j'en dirais autant du général Balouyef. Cet homme, disgracié de la nature, et défiguré par des taches de vin, est un des chefs les plus attachants et les plus remarquables que j'aie encore rencontrés dans le monde militaire russe.

Je cite d'ordinaire, dans ma conférence principale, un passage d'une brochure du capitaine Lafargue, sur les méthodes touchant l'attaque de positions ennemies; cette page, très enlevée, a été traduite par moi avec soin, avec l'aide d'un officier de la Stavka, et, comme je la dis en y mettant un certain accent, ce qui, en somme, rentre exactement dans les attributions de mon métier, j'obtiens toujours un succès avec ce court passage : l'Empereur, par exemple, l'a remarqué et m'en a complimenté. Lors de ma première apparition en public, à Minsk,

le général quartier-maître m'avait demandé le texte de ma conférence, et, à son défaut, le passage de Lafargue. Je le lui copiai, et à quelques semaines de là, ma surprise fut grande, lorsque je m'aperçus que ce passage, démarqué, isolé de son contexte, et mis sous mon nom, avait été envoyé dans tous les États-Majors du front ouest. Le général Balouyef en avait reçu, lui aussi, un exemplaire; aussi me dit-il, quand j'arrivai : « Je connais vos idées : nous discuterons ! » Comme on peut s'en douter, mes idées personnelles sur la méthode d'attaque des positions fortifiées n'importaient à personne; mais j'étais en liaison constante avec nos représentants militaires, grâce à qui je faisais subir de perpétuelles retouches à mon texte primitif. C'est ainsi que la page de Lafargue, qui préconise de pousser en avant jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien devant soi que des troupes en mouvement, et qui correspond aux idées des offensives d'Artois en mai 1915 et de Champagne en septembre 1915, ne s'adaptait plus aux idées que suggérait à notre État-Major l'expérience faite par les Allemands devant Verdun. J'expose donc maintenant des idées nouvelles, mais je conserve la page de Lafargue, d'abord parce qu'elle plaît toujours à mon auditoire russe, puis parce qu'elle me permet de soutenir qu'il n'y a pas, en l'espèce, de méthode unique, parce que l'ennemi arrive toujours à dérouter des procédés dont il a fini par comprendre l'économie : Lafargue n'est plus ainsi présenté que comme un exemple historique.

Le général Balouyef fut charmé de voir que je ne venais pas prêcher une méthode qui lui paraissait fausse; il se trouva que les idées que j'exposais étaient conformes aux siennes. A partir de ce moment-là, le général fut en confiance. Je lui dois des renseignements précis sur les opérations du mois de mars, près du lac Narotch, opérations qu'il commandait en chef, ayant trois corps d'armée combinés avec le sien. J'ai eu, par des textes explicites, la preuve de la façon dont travaillaient l'État-Major du front ouest, et en particulier le général Evert : ordres et contre-ordres perpétuels, jusqu'à la veille de l'attaque; hésitation incessante sur les groupements d'unités, immixtion dans la conduite de l'opération, par

exemple en faisant relever, l'avant-veille de l'offensive, une unité qui connaissait le secteur, par une autre qui ne l'avait jamais vu — enfin, après l'insuccès, reproches sanglants adressés au général commandant et aux généraux qui lui avaient été subordonnés. J'ai éprouvé de cette communication de pièces une grande tristesse : la nullité du général Evert y apparaissait dans ses phrases grandiloquentes et vides ; son indécision était soulignée par ses innombrables contre-ordres ; son incompréhension de la réalité éclatait dans des directives que tout homme, connaissant les tranchées et les moyens matériels dont disposaient les Boches, savait irréalisables. Le général Balouyef m'a remis un exemplaire d'une note qu'il vient d'adresser au général en chef, et qui est pénétrée d'idées pratiques, prudentes, et probablement justes, parce qu'au lieu de partir de conceptions théoriques, elle s'appuie sur les expériences faites sur le front. Ma visite à ce corps d'armée a été tout illuminée d'un rayon d'intelligence sympathique et forte (1).

Par des routes en partie neuves, mais que les pluies incessantes ont bien endommagées, j'ai atteint Ija, où séjourne l'État-Major du XXXVI[e] corps. J'ai parlé deux fois aujourd'hui, et, demain, on me convie à aller faire une conférence devant une brigade de la 68[e] division, après quoi j'irai parler encore à l'État-Major du I[er] corps sibérien, à Gouchary.

16-18 juin. — Installé au Q. G. du I[er] corps sibérien où j'ai fait hier deux conférences, je dois parler de nouveau aujourd'hui à l'État-Major de la 2[e] division sibérienne.

Ma conférence s'est effectuée dans une cagna du 8[e] régiment sibérien qui est en ligne. Le toit laisait eau, et les vitres bondissaient aux coups de canon. Une trentaine d'officiers avaient trouvé moyen de s'empiler pour m'entendre. Après le déjeuner, visite des lignes, où je suis tout porté. Les boyaux, creusés dans le sable, sont assez profonds (nécessité fait loi), mais imprécis, et encombrés de fils téléphoniques qui traînent partout. Les Allemands arrosent abondamment des parallèles

(1) Le général Balouyef a fait, en 1917, une belle carrière dans le sud, lorsque la Révolution eut balayé les pauvretés creuses et chamarrees d'ordres. Il fut tué par les Bolchéviks.

de départ que les Russes creusent en ce moment, et ils n'oublient pas non plus la première tranchée, où nous sommes, ainsi que ses abords. La pluie incessante a inondé beaucoup de tranchées : attaquer dans ces conditions paraît difficile.

19-24 juin. — J'ai passé la nuit dans la cagna du colonel Lébédief, commandant le 26e régiment. Madame Lébédief a fait toute la guerre aux côtés de son mari : « Je suis son ordonnance n° 1 », répond-elle modestement à ma question. Je sais en vérité plus d'un camarade français qui se contenterait d'une « ordonnance » comme celui-là! mais, tout de même, pas sur le front!

J'ai payé mon écot par une conférence faite en plein air, sous de grands pins, en présence des officiers et de quelques centaines d'hommes de troupe. On ne saurait croire combien ces conférences accumulées, et qui exigent, dans une langue étrangère, un effort vocal et une attention considérables, sont épuisantes. Je suis allé me reposer dans la nacelle de la « saucisse » du corps d'armée. Premières impressions de ballon captif : on est remué, tourné, secoué, bercé, on n'a pas un moment tranquille; mais on jouit, en revanche, d'une vue excellente. M'aidant de la carte, j'ai repéré clairement la situation du front en ces parages. Les aérostiers d'ici n'ont pas de parachute : être attaqués par un Boche, c'est pour eux la mort certaine.

Étonné de n'être pas embourbé ou noyé dans les fondrières de la route et dans la boue liquide, je suis arrivé hier à l'État-Major du XVe corps, à Nikosets. Le général chef d'État-Major, prévenu par télégramme officiel, m'a reçu avec beaucoup de grâce, et, en me quittant, m'a demandé si j'avais un passeport!...

Ce matin, j'ai fait une visite aux lignes du 22e régiment que commande un colonel letton nommé Kourel. Les tranchées sont faites avec soin, et entretenues. Elles sont mieux organisées que celles que j'ai vues au Ier corps sibérien.

Arrivé ce soir à l'État-Major du XXXIVe corps sibérien : l'accueil que j'y ai reçu du général Chatylov, son commandant, m'a reposé de la défiance étrange manifestée d'abord par le corps voisin. On paraît comprendre ici que ce n'est

pas pour mon plaisir que j'erre par les routes défoncées de ce front, m'épuise les poumons à parler en public, et me détraque l'intestin avec les choses variées qu'on veut me faire absorber à toute heure du jour ou de la nuit, ainsi que les alcools inévitables qui scellent toutes ces agapes.

Après avoir parlé au XXXIV[e] corps, j'ai dû recommencer ma conférence au village de Savitchi, devant les officiers de la 56[e] division. Nous sommes ici dans des villages peuplés d'une population polonaise, qui ne sait que fort mal le russe, mais qui paraît fort tranquille.

A Stary Dvor, j'ai fait la connaissance du charmant général Balanine, commandant le XXXVII[e] corps, homme intéressant à écouter, et qui exprime des idées qui me semblent fort justes sur la façon dont on doit comprendre la discipline, point faible de l'armée russe. Quand il m'a dit avoir une ascendance française, j'ai compris pourquoi il s'extériorisait de la pratique militaire russe beaucoup plus aisément que la plupart des autres généraux rencontrés.

On m'a conduit à proximité des lignes grâce à une voie ferrée que les Russes ont construite dans ces parages, et qui leur rend d'éminents services. Il faut avoir pataugé dans les marécages qui, même en cette saison, remplacent ici les routes, pour apprécier comme il convient les bienfaits d'un chemin de fer. Le général Kouzmine-Karavayef, ancien attaché militaire à Bruxelles, commandant la 76[e] division, m'a préparé une véritable réception, exactement à 4 km. 500 des Boches, qui doivent entendre et la Marseillaise et les hourras et la musique. Ils savent la position du « Vollwerk » où je prends la parole, car ils l'ont déjà en partie démoli. Pourtant, l'ennemi ne donne pas signe de vie. Je me suis embarqué au retour sur le « tortillard » à la station de Postava (à 2 kilomètres des lignes ennemies) dont les bâtiments sont en ruines, au milieu des arbres hachés par le canon : mais tout se tait ce soir.

24 juin. — Le général Eltchéninof, bien qu'il soit professeur à l'École de Guerre, n'essaie de marquer aucune supériorité : il me « nurse » avec des attentions touchantes. Il m'a emmené aujourd'hui au cantonnement du 38[e] régiment

de tirailleurs sibériens, et j'ai été fort gêné en voyant qu'il allait y subir pour la troisième fois ma conférence.

Je ne parle pas chaque fois, dans ces notes, des agapes auxquelles je suis convié : elles sont incessantes, parfois superbes et toujours infiniment cordiales. Mais je suis gêné plus que je ne saurais dire de voir tous ces officiers boire en plein air de l'alcool et des vins, bien que cela soit interdit par la loi. Des centaines de soldats assistent à ces ripailles : que doivent-ils penser, eux qui sont les seuls pour qui la loi d'abstinence soit inexorable?...

J'ai passé la nuit sous une tente, près de la limite du camp. Tout près de moi, dans l'ombre, j'entendais deux soldats s'entretenir de ma conférence... A 10 heures du matin, je me trouvais déjà loin : j'assistais, car c'est dimanche, à la messe orthodoxe au cantonnement du 40e régiment de tirailleurs sibériens. Il y a là un bataillon complet : il est formé en carré. Dans le centre, un beau pope lit des prières, tandis qu'un chœur de soldats fait les répons ; les prières principales sont reprises en chœur par tous les hommes. Les psalmodies de la liturgie russe ont beaucoup de charme ; mais une prière chantée en chœur, en sourdine décente, par un millier d'hommes à la fois, c'est une grande impression, une grande chose, à la fois religieuse, morale et militaire tout ensemble. Après l'office, le général a expliqué aux hommes qui j'étais, d'où je venais, et la signification de ma visite.

Souvent, après les déjeuners, dîners, goûters, lunchs, thés, cafés, rafraîchissements ou casse-croûtes qui me sont offerts, ici ou là, les hommes nous régalent de chants russes, dont certains sont de toute beauté. Ensuite, des soldats s'avançent et dansent, isolément ou à deux, se faisant face ou s'évitant : j'aime ces danses animées, légères, monotones et rythmées ; comme un vrai Russe, je les regarderais durant des heures.

On ne saurait se figurer dans quel état sont les routes du prochain arrière de cette armée. Évidemment les ingénieurs-voyers n'en ont cure, ou bien les grands chefs militaires ne les actionnent pas. Il y a là une négligence qui fait peine à voir : une poussée de l'ennemi aboutirait ici à une catastrophe pour les troupes russes.

27-30 juin. — On va me passer maintenant à la 10ᵉ armée : l'échange s'est fait en gare de Vileïka, où sont venus prendre livraison de ma personne deux officiers du XXᵉ corps.

J'ai rencontré hier le colonel Lébédief, chez qui j'ai parlé récemment, et dont le régiment est envoyé sur le front sud-ouest. Je le rencontre ce soir de nouveau à Vileïka : son échelon a fait 27 kilomètres en trois jours. Si cela continue de ce train-là, le Vᵉ corps entier n'est pas près de rejoindre Broussilof!

Le XXᵉ corps a pour commandant le vieux général Yévreïnof, qui passe pour vouloir tout faire par lui-même et dicter des ordres tout faits à son chef d'État-Major, à son commandant de Q. G. et aux commandants de ses régiments. Il a reçu récemment la cravate de la Légion d'honneur, en récompense du succès de son corps d'armée, qui aurait liquidé ici l'arrêt de l'offensive boche : il m'a parlé de lui-même en termes satisfaits. Quand je lui ai demandé, comme je l'ai fait partout jusqu'ici, à visiter un point de son secteur, il a refusé, sous le prétexte, vrai ou faux, que, l'ennemi étant très nerveux et les boyaux d'accès fort imparfaits, je risquerais beaucoup, et qu'en tous cas ma présence déclencherait un tir qui ferait tuer des hommes. Je me suis efforcé de percer la vraie raison de ce refus insolite. Je pense que le général n'était pas curieux de voir un étranger constater l'état médiocre de ses tranchées : il préférait être peint par moi comme un ours, plutôt que comme un chef négligent. L'un, pourtant, n'empêche pas l'autre.

J'ai eu, dans un cantonnement, une conversation intéressante avec un capitaine commandant une section de projecteurs. Il m'a dit, entre autres choses : « On vous dit parfois que nous sommes clients de l'Allemagne plutôt que de la France. C'est vrai, en partie, pour ma spécialité. La raison en est simple : les maisons françaises ne veulent pas comprendre nos besoins, que les Allemands et les Américains comprennent à merveille. Il nous faut : toujours un jeu de pièces de rechange; des pièces à la fois légères et robustes, d'un maniement peu compliqué; enfin, des appareils capables de résister aux chocs que leur imposent les routes abominables

dont vous voyez en ce moment l'exemple. Les Français nous envoient des merveilles de précision, qui sont déréglées en un tour de main, et qui nous laissent désarmés pour longtemps. »

Je n'ai guère séjourné dans le XX^e^ corps, on comprend pourquoi : le soir même, je dînais avec le général Guerngross, commandant le XXVI^e^ corps, et que je connais depuis la Mandchourie. Ici du moins, on est accueilli en camarade.

1^er^ juillet. — J'ai gagné de bon matin l'État-Major de la 64^e^ division à Zatichié, d'où je dois partir pour visiter les lignes de Smorgone. Arrivé à la route, avec un capitaine qui m'accompagne, j'ai abandonné mon automobile et continué à pied. La belle route, jadis bien entretenue, et plantée d'arbres, est déserte : des entonnoirs y marquent çà et là que l'ennemi la surveille. Pourtant, à cette heure matinale, les Boches ne dérangent pas leurs artilleurs pour deux militaires isolés : ils nous voient certainement, mais ils n'en ont cure, apparemment.

La petite ville de Smorgone est détruite : ses églises sont en ruines; ses maisons de bois ont brûlé jusqu'au ras de terre. La première ligne des tranchées russes coïncide presque avec la limite nord-est de la ville; elles sont pourvues d'abris solides recouverts de gros madriers alternant avec des sacs de terre. La tranchée est très propre, et tout y est tenu dans un ordre exemplaire : les fusils, graissés, reposent en ordre sous une toile, la crosse isolée de terre par une planchette. Sauf de rares guetteurs, tout le monde dort à cette heure : les hommes ne peuvent, à cause du feu des Allemands, qui, par endroits, sont à moins de 50 mètres, travailler que la nuit, et dorment le matin. L'ennemi veille, à n'en pas douter, car il nous a poursuivis de ses balles.

Ainsi qu'on me l'avait annoncé, les artilleurs allemands ont commencé à tirer vers les 10 h. 1/2; ils ont copieusement arrosé les tranchées qui commandaient l'issue, et les boyaux d'accès à la ville. C'est, à n'en pas douter, un secteur où l'on s'observe. D'ailleurs, les Allemands ont le droit d'être nerveux, car ils ne doivent pas ignorer ce que je n'ai appris que ce soir, en arrivant au II^e^ corps caucasien, à savoir

qu'une série d'attaques locales vont se produire du côté russe.

Le commandant du IIe corps caucasien est un général mahométan qui s'appelle Samed-Bek Sadyk-Bek Mekmandarof : c'est un fort aimable vieillard.

J'ai fait la connaissance de l'aérostier d'un corps voisin, qui m'a mené voir son installation. Il a eu l'idée de fixer le treuil de son aérostat sur une plate-forme de wagon. Il se permet ainsi de rapprocher la « saucisse » jusqu'à 4 kilomètres des lignes, sans la laisser jamais à la même place, ce qui déroute le tir ennemi. Mais gare les avions ! Ce même officier m'a appris une petite infamie qu'on a fait signer à l'Empereur. Un oukaze impérial a déclaré que la croix de Saint-Georges ne pourrait jamais être attribuée à un officier aérostier. Quand on sait, comme moi, comment ont été attribuées certaines croix de Saint-Georges, cette exclusion de tout un corps d'officiers de ce qui est considéré ici comme la récompense suprême du courage, m'apparaît comme aussi sotte qu'elle est injuste.

Quittant Markovo, le gros village boueux où réside le IIe corps caucasien, je me suis transporté à Losk, auprès de l'État-Major du XXIVe corps, où l'on prépare également une petite attaque locale, destinée surtout à fixer des Allemands sur cette partie du front, et à les empêcher de secourir les Autrichiens. Le général Tsourikof m'a proposé de l'accompagner cette nuit pour gagner le P. C., d'où il va assister à l'opération tentée par ses troupes. Les Allemands doivent être prévenus de quelque chose, car ils ont beaucoup tiré aujourd'hui sur notre arrière.

L'observatoire où nous sommes arrivés au petit jour, à cheval, est assez loin des lignes (3 kilomètres environ) et nullement camouflé. En revanche, il est installé au sommet d'un monticule boisé, et offre une vue excellente. Ce n'est pas chose agréable que d'assister à une attaque : le vacarme des fusils et des mitrailleuses reste tragiquement obscur, et on se reproche sa propre sécurité, quand on voit des hommes déboucher. Au bout d'une heure environ, toute la mousqueterie a cessé ; au retour, nous avons appris que l'attaque avait échoué dans l'ensemble, et que les Russes s'étaient seu-

lement emparés d'un élément de tranchée d'où les Allemands faisaient partir des mines. L'insuccès relatif s'explique à mes yeux par ce fait que l'artillerie russe n'a fait de préparation que sur la portion même des lignes ennemies où on voulait attaquer. Les Allemands, ainsi avertis, n'ont eu qu'à prendre leurs dispositions.

Quelques heures passées dans la nacelle de la « saucisse » m'ont permis d'examiner à loisir l'ensemble des positions : de Smorgone à Krèvo, dont la silhouette s'estompe dans la brume, les Allemands sont presque partout embusqués dans des bois de haute futaie : il ne doit pas être aisé de les en déloger avec les moyens dont on dispose ici.

4 juillet. — J'ai parlé ce matin en plein air dans un cantonnement en forêt, au 195ᵉ régiment d'infanterie, où j'ai eu pour auditeurs, outre les officiers, plusieurs centaines de soldats attentifs. Après quoi, j'ai gagné Valojine, où se trouve l'État-Major du XXXVIIIᵉ corps.

J'ai été accueilli avec une prévenance touchante par le lieutenant-colonel M. Svièchtchnikof, adjoint du chef d'État-Major (« Starchi adioudant »). Nous avons beaucoup causé, et je dois à cet officier fort intelligent la mise au point de certains renseignements que j'ai cueillis de-ci de-là sur l'École de guerre russe. Mon hôte m'explique que, breveté et décoré de la croix de Saint-Georges, il sera colonel cette année, à trente-quatre ans, et que, faisant jouer la clause d'avancement des chevaliers de Saint-Georges (cf. p. 72), il sera général-major à trente-cinq ans. C'est, en même temps, un gros travailleur et un homme entreprenant ; il me confie que son rêve est d'occuper un jour *deux* chaires à l'École de guerre.

*
* *

Je ne crois pas qu'il y ait une autre armée où la distinction entre officiers de troupe et officiers de l'État-Major général soit aussi marquée qu'en Russie. L'officier breveté est tout, l'officier de troupe n'est rien, à moins qu'il n'ait de puissants appuis ou un mérite exceptionnel et qui ne fasse ombrage à

personne. L'exemple de ce brillant officier, qui espère être général à trente-cinq ans, appuie mon affirmation.

Les officiers de « l'État-Major général » sont formés à l'École de guerre, ancienne « Académie Nicolas ». Ce respectable établissement est situé à Pétrograd, ce qui n'est pas très favorable à certains enseignements pratiques, mais flatte l'amour-propre des professeurs et des élèves.

Il n'est pas aisé d'être reçu à cette école. Les examens sont à deux degrés ; d'abord des examens éliminatoires, qui se passent à l'État-Major des régions militaires ; puis un concours, qui se passe à l'école même. Les premiers examens permettent de faire un tri sérieux parmi les 1.100 à 1.200 candidats, dont on retient à peine la moitié. Les épreuves portent sur l'histoire et la géographie, ainsi que sur des notions élémentaires de tactique. Toutefois, le concours d'entrée offre un caractère plus sérieux et en même temps plus général. On peut dire que l'objet en correspond, dans son ensemble, au programme de la classe de première dans nos lycées, et, pour ce qui est des matières plus particulièrement importantes : l'histoire, la géographie et les mathématiques, au programme d'entrée à l'École militaire de Saint-Cyr.

Jusqu'en 1909, époque d'une réforme importante réalisée par le général Golovine, les officiers, pour se présenter à l'École de guerre, devaient avoir : *au moins* trois ans de grade, et *au plus* les galons de capitaine en second (chtabskapitane). Cette disposition peuplait l'École de jeunes gens n'ayant encore aucune expérience militaire. Depuis 1909, il est permis de se présenter à l'École avec le grade de capitaine, ce qui retarde la limite d'âge d'une dizaine d'années. Cette réforme eût gagné en importance si la limite d'âge inférieure avait été également retardée. En effet, les officiers s'efforcent, comme par le passé, d'entrer le plus tôt possible à l'école, de sorte que les rares capitaines qui s'y font recevoir ont sur leurs camarades un retard de huit ou dix ans parfois, qui se fait sentir sur toute leur carrière ultérieure. J'ai vu, par exemple, au I^er^ corps sibérien, un capitaine breveté, qui avait plus de quarante ans.

Le réforme de 1909 n'a pas modifié le caractère du con-

cours d'entrée; c'est, après comme avant, un concours de caractère général, et non spécial, comme c'est le cas chez nous, au seuil d'une grande école. Cette particularité est due surtout, me semble-t-il, à deux causes. La première est que, les officiers ayant le droit d'entrer fort jeunes à l'école, on ne peut pas exiger d'eux une spécialisation militaire trop marquée. La seconde raison est la nécessité où l'on est, en Russie, de contrôler dans le détail les résultats obtenus par l'Enseignement secondaire. La discipline familiale et la discipline scolaire n'existent guère là-bas; en outre, les professeurs de lycée, auxquels les universités apprennent beaucoup de choses, mais jamais la façon de les enseigner, manquent trop souvent de préparation technique; ainsi s'expliquent les médiocres résultats de l'enseignement secondaire en Russie. Son principal défaut est de laisser partir les jeunes gens sans les avoir dressés à une méthode de travail, et d'admettre certaines lacunes inquiétantes dans leurs connaissances. Il est donc indispensable, quand ces jeunes gens se présentent, non pas à l'Université, où ils se spécialisent, mais à une école importante, de procéder à une révision générale de leur culture.

Le concours d'entrée, et en général tous les examens qui ont lieu en cours d'études à l'École de guerre, appellent une autre remarque technique, relative au système de la cotation des épreuves. On cote ici, comme d'ordinaire en Russie, de 0 à 12; mais il existe un minimum éliminatoire extraordinairement élevé, car il est égal à 5 pour la plupart des matières, à 6 pour certaines autres, et à 8 pour l'ensemble des épreuves relatives à la tactique. Considérée de l'extérieur, une telle sévérité est imposante, surtout quand on sait que les examinateurs « cotent sec ». Mais, en réalité, ce système n'est qu'un trompe-l'œil. Quand on voit les examinateurs ne se réserver, sur l'ensemble des 13 points (12+0) mis à leur disposition par le législateur, que les points de 6 à 12 pour certaines matières, de 7 à 12 pour d'autres, de 8 à 12 pour la tactique, on comprend qu'ils se ligottent volontairement et se privent de la faculté de nuancer par des notes l'appréciation des épreuves. Ou bien ils forcent

la note pour sauver un candidat intéressant, ou bien ils groupent leurs notes autour du maximum, lorsque le candidat répète exactement la leçon du maître. La méthode suivie est donc funeste, puisqu'elle tend à annihiler la personnalité de l'élève, tout en lui donnant faussement une haute idée de sa valeur.

Si j'insiste sur ces détails techniques, c'est pour tâcher d'expliquer les observations que j'ai faites sur les innombrables officiers russes brevetés avec lesquels j'ai eu contact depuis plus de deux mois. Beaucoup d'entre eux m'ont raconté, avec une intarissable fierté, que, dans tous leurs examens de l'École de guerre, ils n'ont jamais mérité que des moyennes étourdissantes, faute de quoi ils auraient été exclus. Or, si j'ai rencontré parmi eux beaucoup d'hommes fort intelligents et parfois très cultivés, en revanche, j'ai souvent constaté chez eux l'absence de méthode, d'idées générales, de volonté suivie dans l'action sociale. En outre, j'ai rencontré de franches nullités qui feraient tache dans n'importe quelle armée.

La durée normale des études est de deux ans, sans compter sept mois supplémentaires, au cours desquels s'achèvent les examens de sortie. La première année est consacrée à la tactique générale d'armes; les études se diversifient et se spécialisent par la suite. Toutes les interrogations et tous les travaux de la période d'études comptent pour la moyenne de sortie. On peut être éliminé pour moyenne insuffisante; mais, en ce cas, on conserve le droit de se représenter. Les officiers travaillent donc beaucoup, mais on reconnaît, quand on les fréquente, qu'ils ont cultivé à l'École plutôt leur mémoire que leurs qualités d'originalité. Par là s'explique qu'ils apparaissent, longtemps encore après la sortie, comme tous taillés sur le même modèle. Ce n'est que plusieurs années après avoir quitté l'École que les esprits vigoureux et originaux se dégagent de la gangue officielle, et manifestent leur vraie valeur.

Les officiers qui sortent avec une moyenne supérieure à 10 sur 12 (excusez du peu!) sortent dans la « première catégorie » : ce sont, de beaucoup, les plus nombreux. Ils sont

immédiatement placés dans un État-Major (ministère ou région); si le nombre des places vacantes n'est pas suffisant, ils marquent le pas dans un corps de troupe, jusqu'à ce qu'il se produise une vacance. Les officiers qui n'ont obtenu que la moyenne de 10 sont réintégrés dans la troupe, mais ils font partie de la « seconde catégorie », et jouissent des droits à l'avancement accéléré qui sont dévolus aux officiers brevetés. On les emploie, en temps de guerre, dans les États-Majors : j'en ai vu quelques exemplaires qui m'ont médiocrement édifié. Ceux qui ont une moyenne inférieure à 10 sont exclus.

Les professeurs de l'École de guerre sont, en général, bien choisis. On peut seulement regretter que, maintenus indéfiniment à leur poste, ils perdent le contact avec l'unique source vivante de la science militaire : l'action. Peut-être cette inamovibilité a-t-elle cependant pour avantage de fortifier l'indépendance d'esprit de ces maîtres, dans un milieu où la servilité est plutôt de règle. D'ailleurs, les Russes n'enseignant guère que la science, et presque jamais la méthode, l'abstraction de ces maîtres offre probablement moins d'inconvénients ici que ce ne serait le cas dans une autre armée. Quoi qu'il en soit, ils lisent énormément, dans plusieurs langues, connaissent à fond la bibliographie, et, au témoignage même d'étrangers qui les ont entendus, font des leçons extrêmement savantes. Leur seul défaut est d'être un peu livresques et pas assez préoccupés de la pédagogie et de la réalité. Quelques-uns d'entre eux sont des hommes qui feraient honneur à n'importe quelle armée de l'Europe occidentale. Si leur mérite n'obtient pas toujours sa récompense en faisant éclore, dans leur École, aussi souvent qu'on le désirerait, des spécialistes dignes de les remplacer, et de nombreux hommes d'élite, ils donnent en revanche à l'ancienne Académie Nicolas un lustre dont tous ses élèves peuvent s'enorgueillir à juste titre.

* * *

Le commandant du XXXVIII[e] corps, au Q. G. duquel j'écris ces lignes, est le général Artémief : je l'ai trouvé, malgré la réputation qu'on lui fait, remarquablement accueil-

lant. Il m'a autorisé à me rendre sur l'avant pour assister à une opération de détail que doit engager une de ses divisions. En attendant, j'ai dû parler deux fois : tout d'abord, devant les officiers de la 61e division, dans un village paisible, au milieu des bois, où l'on m'a préparé un local ouvert, orné de fastueux bouquets de fleurs des champs. Puis, à l'État-Major du corps d'armée.

A 22 heures, je suis parti en automobile, en compagnie d'un capitaine; il nous a bientôt fallu éteindre nos phares, ce qui a permis à notre chauffeur de nous verser dans un fossé. Nous avons alors réquisitionné un cosaque qui passait, guidant un télégraphiste, et nous nous sommes mis à la recherche des chevaux que nous avions commandés par téléphone. Les voici enfin; nous partons, suivant le cosaque, à la recherche du poste de commandement de la 62e division. L'obscurité est profonde : en avant de nous, l'horizon est illuminé de coups de canon et de nonchalantes fusées. Mais le ciel s'est obscurci. Il fait de plus en plus noir, et je ne puis que m'abandonner à l'instinct de mon cheval. L'orage s'abat sur nous, furieux. Dans la tourmente, je n'ai plus qu'une préoccupation, la lutte contre les fils téléphoniques, tendus sur des perches, et qui sillonnent notre chemin; des éclairs me permettent d'apercevoir, de temps à autre, le dos de mon compagnon, qui suit le cosaque à pied. Enfin, on nous dit : « C'est là! » Et, bientôt, nous atteignons une isba où se trouvent le commandant de la division, le général commandant l'artillerie du corps, et quelques autres officiers. Il n'est pas question de poste de commandement, et l'opération est d'ailleurs terminée!

Pourtant, je n'ai pas regretté ma nuit passée sur les grandes routes et sous l'orage, car j'ai vu de près ce qu'on pense ici d'une préparation de coup de main. Le colonel S. m'avait dit, hier soir, à l'État-Major du corps, que l'attaque devait avoir lieu à deux heures du matin, les passages dans les défenses accessoires ayant été pratiqués à l'avance. — « Mais comment les maintiendra-t-on ouverts ? » avais-je demandé. — « Nous avons des moyens! » avait discrètement répondu le colonel; et je m'étais dit que nos alliés avaient

vraiment beaucoup d'ingéniosité. Maintenant, me voici, vers une heure du matin, auprès du général qui dirige l'opération qui devait se faire à deux heures; or, cette opération est terminée déjà! Elle est manquée!

— Voyez-vous, me dit le général, les Allemands ont bouché avec un réseau instantané de chevaux de frise et avec des hérissons, les brèches que nous avions pratiquées dans les fils de fer. Quand mes grenadiers ont voulu passer, ils se sont heurtés à ces défenses, et ont perdu en un clin d'œil une centaine d'hommes. Maintenant, que dois-je faire? Détruire le réseau ennemi durant la nuit est impossible, parce qu'on ne voit pas où l'on tire; attaquer de nuit n'est pas non plus facile, parce qu'on ne voit pas où l'on va. J'ai voulu pratiquer les brèches pendant qu'il faisait clair et attaquer au point du jour; mais l'ennemi a tout rebouché! J'ai envie maintenant de placer mes grenadiers en face du trou, pendant la nuit : ils empêcheront l'ennemi de refaire son réseau, et attaqueront dès l'aurore.

A ce monologue, dont je garantis le texte, quelqu'un a répondu qu'il suffirait d'une mitrailleuse ennemie pour anéantir tous les grenadiers qu'on posterait à demeure et sans abri en face du réseau boche. Le bon général a enfin compris qu'il n'y avait qu'un moyen : attaquer dès que la trouée serait faite. Comme il est naturel, les Russes sont placés en contre-bas des Boches, puisque, presque partout, ils se sont enterrés, en face de l'ennemi, dans la position la plus défavorable. S'il y a beaucoup d'officiers généraux de ce calibre, je doute qu'on puisse enregistrer de grands succès de ce côté du front. Que pensera-t-on, à ce propos, de la question que me posait hier, après ma conférence, un officier du même corps d'armée : « Je me demande pourquoi les Allemands tiennent tant de monde sur votre front et si peu, relativement, sur le front russe? — C'est apparemment, n'ai-je pu m'empêcher de répondre, qu'ils craignent beaucoup notre armée, et ne font pas grand cas de la vôtre! » Les officiers auxquels il fallait apprendre ces choses-là vont de pair avec ceux qui se livrent au petit jeu des trouées faites un jour à l'avance dans le réseau ennemi.

Lorsque le jour est venu, j'ai pu gagner un observatoire : tout est calme maintenant; les cadavres ont disparu; on voit le réseau réparé à la hâte, et, des tranchées boches, d'innocentes fumées s'élèvent dans l'air du matin frais...

Je devais me rendre de Valojine auprès de l'État-Major du XLIV[e] corps : justement, le général commandant ce corps était venu voir son voisin; il m'a emmené dans son automobile. C'est un homme solide, l'œil vif et gai, allant, causant, énergique, un vrai boute-en-train. Il s'appelle le général Brjozovski. Nous sommes arrivés dans une forêt où s'élève un pavillon de chasse du comte Tichkièvitch, à Vialaya; c'est là que j'ai reçu logement dans un immense fumoir-billard. Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'ai touché un matelas, une table de nuit, s'il vous plaît, et une toilette pour moi tout seul !

7 *juillet*. — Visite à la 111[e] division, à Roum. Puis à un régiment dont le numéro m'échappe, commandé par un bon gros colonel Letton. Le colonel m'a mené auprès d'une batterie qui a installé son observatoire de la façon la plus paradoxale et la plus hardie. Une maison en briques, à demi détruite par le canon, dresse, au bord d'une éminence rocheuse, un pan de mur qui semble prêt à s'écrouler. L'ennemi est en face, à 200 mètres environ. C'est dans cette masure que se tiennent le sous-officier et les hommes qui en ce moment observent. Je laisse à penser si la vue est bonne ! Mais on redescend de là sans déplaisir. Amusante ironie de la guerre, les Boches respectent cet innocent pan de mur, ne croyant pas, sans doute, les Russes assez follement audacieux pour l'utiliser contre eux. Mais, tout alentour, ce ne sont qu'entonnoirs : l'ennemi, apparemment, cherche l'observatoire ! Il a d'ailleurs, ici comme presque partout ailleurs, l'avantage de la position.

La journée s'est terminée dans un cantonnement où, à propos de je ne sais quelle fête, des soldats jouaient la comédie. D'abord une saynète où un entrepreneur de spectacles loue un domestique chargé de recevoir et d'éprouver les artistes qui viennent proposer leurs talents : une danseuse, un magnétiseur, un danseur, un lutteur. Avec la naïveté

obligée, il y a, dans le détail, des traits finement observés. Puis ce sont des déclamations et des chœurs. Enfin — pour les officiers seulement — un souper...

Au flanc gauche du corps d'armée, le 444e régiment m'a reçu. Ce sont ici plutôt des grands gardes entre les marais qu'une ligne continue de tranchées. Le secteur est fort tranquille, mais un avion boche est venu indiscrètement bombarder le village que nous venions à peine de quitter : ont-ils ici des espions?

Quelles jolies randonnées je fais en automobile dans tout ce pays paisible, entre des marécages, d'où, le soir, monte une brume légère, par des ponts rustiques, des routes sablonneuses ou planchéiées et de hautes futaies, où les phares éclairent fantastiquement les troncs d'arbres !

Le médecin du corps d'armée m'a, sur ma demande, emmené pour assister à sa contre-visite d'un arrivage de soldats atteints de scorbut, ainsi que de divers autres malades et de blessés. On opère l'examen en plein air. Malades et blessés font piètre figure, dans ce carré d'herbe rare et de sable où ils sont installés; ils ont pour la plupart l'air âgé, comme chez nous des territoriaux. Le séjour dans les tranchées marécageuses du secteur épuise les hommes, et développe chez eux le scorbut. Voici également des prisonniers russes qui ont franchi les lignes boches : ils sont atteints, eux aussi, de scorbut, et cette maladie sévirait, paraît-il, en ce moment chez l'ennemi.

Le général est venu, comme il le fait souvent, bavarder chez moi, et il m'a conté son odyssée. Simple commandant d'artillerie de forteresse, il a été appelé à remplacer, au pied levé, le commandant du fort d'Ossoviets, qui est tombé malade au début du siège. Il a commandé le fort pendant six mois et demi, et ne l'a évacué que par ordre, après l'avoir fait sauter, et en emmenant ses canons transportables et ses archives. Le gouvernement a créé, avec ses troupes et d'autres troupes de forteresse rendues libres par l'avance allemande, le XLIVe corps d'armée, dont on lui a donné le commandement. C'est pour lui un avancement inouï : il le constate avec une modestie rare, en déclarant n'être qu'un

soldat, sans aucune formation académique, et n'avoir rien des qualités d'un homme qui combine de grands mouvements stratégiques. Il n'en est que plus sympathique.

Est-ce parce que je termine ici la série de mes conférences sur le front que je m'attarde si volontiers auprès de ce brave homme de général et de son aimable chef d'État-Major, le général Romanof? En tout cas, le repos dont je jouis, bien que j'aie encore parlé ici une fois chaque jour, me fait sentir nettement la fatigue de cette cinquantaine de conférences, de ces conversations techniques avec l'élite de l'armée russe, de ces innombrables visites dans les tranchées, aux batteries, aux observatoires haut perchés, de ces milliers de kilomètres parcourus en auto par des routes souvent abominables, de ces courses en voiture non suspendue ou à cheval, enfin de cette nourriture si peu conforme aux habitudes de mon estomac occidental. Pourtant, je suis soutenu par le sentiment d'avoir utilement travaillé. Beaucoup d'officiers m'ont dit : « Vous nous avez fait une révélation » ; je ne les ai donc pas seulement intéressés pour un moment. La liaison personnelle, si humbles que soient mon grade et ma personnalité militaire, a porté ses fruits. Il n'est pas ici une unité importante qui ignore l'effort de la France. C'est de la propagande utile au premier chef.

En outre, ces quatorze semaines, que je viens de passer en étroit contact avec les États-Majors et les troupes russes, m'ont beaucoup appris. Je voudrais résumer les choses qui m'ont le plus frappé.

En premier lieu, j'ai été fortement déçu de l'impression produite par quelques-uns des grands chefs. Parmi les commandants de groupes d'armées, les généraux Evert et Kouropatkine paraissent hors d'état de comprendre le rôle qu'ils devraient jouer. Ils sont paperassiers et distants ; ils ont des attitudes de satrapes, ils sont réfractaires à l'esprit nouveau, et la guerre, pour eux, se passe tout entière dans leur bureau. Ce sont des représentants de l'ancienne Russie, où il suffisait de montrer du cran — par les ordres qu'on donnait à des troupes merveilleuses de force et de courage.

A l'échelon suivant du commandement, j'ai trouvé fort

inégaux les commandants d'armée et de corps d'armée. Quelques-uns sont des hommes éminents, de premier plan, qui ont une vision claire de la réalité, qui travaillent, et font utilement travailler leurs officiers et leurs hommes : ils ne sont malheureusement pas nombreux. D'autres, qui ont beaucoup de réputation, sont surtout des savants de cabinet, qui connaissent mal le soldat. Un grand nombre enfin, surtout parmi les commandants de corps d'armée, sont trop âgés; bien qu'ils continuent à fumer leur cigarette et à se hisser à cheval, ils ne sont plus, moralement, que des épaves du passé, et l'on s'étonne que les grands chefs ne s'en aperçoivent pas. Enfin, quelques généraux, occupant des postes plus modestes, font preuve d'une ignorance inquiétante. On souhaiterait une refonte totale de ce commandement inadéquat. Mais, peut-on bien attendre une réforme mûrie et pénétrée d'esprit nouveau d'hommes comme le général Evert ou le général Kouropatkine?

Les commandants de régiment m'ont paru, dans l'ensemble, bien mieux adaptés à leur rôle. J'explique ce fait par leur jeunesse. Beaucoup sont brevetés, et font leur stage de troupes; les autres ont gagné, durant la guerre, de rapides galons, et le contact de la troupe les a invités à réfléchir et à agir utilement. On trouve, parmi les colonels, relativement moins de médiocres que parmi les généraux.

Les officiers subalternes sont, trop souvent, plutôt au-dessous de ce qu'on en devrait attendre. Là encore, il y a de très honorables, et même, de très brillantes exceptions; mais les jeunes gens de valeur risquent de s'étioler dans un milieu qui leur est nettement inférieur. D'autre part, beaucoup des officiers du temps de paix ont disparu dans les combats; les autres ont monté en grade. De la sorte, les postes inférieurs sont presque tous occupés par des officiers de carrière ou de complément, très jeunes, et issus d'une préparation hâtive. Je me demande s'il en est beaucoup parmi eux qui soient vraiment à la hauteur de leur tâche.

Les hommes font, en revanche, une impression excellente, tant par leur apparence physique et leur regard, que par la façon dont ils exécutent les mouvements.

Les fortifications de campagne m'ont surpris. J'avais toujours entendu dire que les Russes sont « de grands remueurs de terre ». Or, ce qui m'a frappé, c'est que leurs tranchées et boyaux sont de beaucoup inférieurs, comme somme de travail, aux tranchées du front de France. Évidemment, il y a là une négligence du commandement : la meilleure preuve en est que, là où j'ai vu des généraux ou des colonels du bon coin, les tranchées étaient profondes et soigneusement revêtues de rondins ou de clayonnage, pourvues de caniveaux pour l'écoulement des eaux, de traverses, et aussi de boyaux dignes de ce nom. Au contraire, dans un très grand nombre de secteurs (j'ai vu des exemplaires de *toutes* les tranchées du front russe), les ouvrages n'étaient pas capables d'offrir un abri sérieux contre un tir d'artillerie. Certes, la présence de l'eau dans tant de secteurs, en forçant les tranchées à s'édifier en superstructure, les expose davantage au tir ennemi; pourtant, ce n'est que dans les secteurs soulignés plus haut que j'ai vu faire un judicieux emploi des sacs de terre et des abris à l'épreuve placés à proximité des lignes. Si les Allemands avaient intérêt à percer, ils pourraient le faire en cent endroits. Mais ils savent bien qu'une pareille percée ne servirait qu'à reculer leurs lignes de leur base de ravitaillement, et à exiger d'eux de nouvelles dépenses en hommes et en matériel : or ils savent à merveille que la décision de la guerre ne peut s'obtenir sur ce front-ci, tant que le nôtre est en état de résister. En outre, si la Russie a des fortifications qui peuvent céder, elle a, en revanche, des hommes, en quantité, et qui ne se laisseraient pas facilement passer sur le corps, maintenant qu'ils sont armés.

*
* *

J'ai consigné précédemment quelques détails sur la formation des officiers brevetés. Je note maintenant comment sont préparés *tous* les officiers russes.

Il existe des écoles militaires à Pétrograd, Moscou, Kief et Volsk. Les écoles d'armes spéciales (artillerie, cavalerie, génie) sont installées à Pétrograd. Les élèves des écoles

militaires proviennent en proportions inégales de trois sources différentes, qui sont toutes des établissements d'enseignement secondaire :

1° Le corps des pages, où n'entrent que des fils de généraux (militaires ou civils); 2° Les établissements publics d'enseignement secondaire; 3° Les corps de cadets.

Il existait, en 1900, vingt-quatre corps de cadets, ayant une population scolaire totale d'environ 12.000 enfants. Ces établissements ne sont ouverts qu'à des fils d'officiers : ce sont des internats. Une discipline à tournure militaire y est appliquée dès les plus basses classes, et on trouve là une pépinière importante de futurs officiers. Il est bon de noter que l'enseignement des corps de cadets est généralement considéré comme inférieur à la moyenne des lycées de la même ville, ce qui sans doute s'explique par une différence dans l'enseignement, et peut-être par un recrutement moins large, différences que ne compense pas le travail, généralement plus productif, de l'internat.

Dressés à la discipline militaire depuis leur plus tendre enfance, les officiers russes semblent vivre dans le souvenir des gestes qui résument cette discipline. En revanche, on est frappé de voir combien sont légères les traces laissées dans leur esprit par la méthode de l'enseignement reçu. Il semble d'ailleurs que ce soit une erreur d'élever les futurs officiers à l'écart du reste de la nation. On risque par là de fausser leur jugement, et de les soustraire à ces influences impondérables qui agissent sur les générations d'enfants confiés à l'enseignement public commun. Les jeunes cadets prennent, à la vérité, de fort bonne heure des habitudes militaires ; mais se pénètrent-ils par là de cet esprit militaire qui constitue la force des armées? Je me permets d'en douter. Toutefois, l'internat du corps de cadets présente l'avantage d'un bon marché relatif : de là, sans doute, la pullulation de ces établissements.

Lorsque les jeunes gens, Cadets ou lycéens, sont admis dans une école militaire, ils prennent le nom de *Younkers*. C'est dans ces écoles qu'ils reçoivent l'instruction technique. La plupart de ces jeunes gens ont déjà subi une préparation

gymnastique, sportive et militaire : on s'efforce de faire d'eux des officiers agiles, physiquement solides, connaissant bien leur théorie, et munis d'un bagage peu compliqué, mais pratique, de connaissances générales. Comme on peut s'y attendre dans un empire aussi étendu, les Younkers sont des provenances les plus diverses. Cependant, il faut arriver à fabriquer avec ces éléments divers le type de l'officier moyen : on y arrive.

En sortant des écoles, les jeunes officiers (je parle ici des fantassins) ne sont peut-être, en général, ni très savants ni très accoutumés à réfléchir; leur pensée n'a peut-être pas été dirigée sur la grave question qu'ils vont avoir à résoudre, celle de l'éducation morale de la troupe ; mais, en revanche, ils sont très développés physiquement, et solidement ferrés sur tout ce qu'on leur a appris de leur spécialité militaire. Ceux qui, parmi eux, sont particulièrement bien doués ou particulièrement travailleurs et ambitieux forment le milieu où se recrutent les candidats à l'École de guerre.

*
* *

J'ai quitté l'hospitalier État-major du XLIV[e] corps, où l'on m'a fêté sans relâche. J'ai fait un arrêt à l'État-Major de la 10[e] armée, puis à Minsk, au groupe des armées de l'ouest. Enfin, ce matin, je suis arrivé à la « Stavka », à Moguiliof.

14 juillet. — Invité à déjeuner au Palais, avec mes camarades de la mission, j'ai vu, pour la première fois, le Tsarévitch. C'est un garçon de douze ans, qui se tient très droit : par le visage et par la taille, il rappelle sa mère; sa voix fait penser à celle de son père. Il pousse en longueur, mais n'a nullement l'air mal portant. La maladie dont il souffre est l'hémophilie, qui rend dangereux pour lui les moindres épanchements de sang; à part cela, il est vif et gai comme un pinson. A table, il était placé à gauche de son père, et s'amusait de mille choses; son bavardage avec ses voisins semblait par moments égayer l'Empereur. Quand on a allumé les cigarettes, il s'est mis à jouer avec des allumettes extraites de trois boîtes, et représentant des troupes qu'il condui-

sait à l'attaque : ici des tués, là des blessés... Mais, quand on s'est levé de table, au lieu de planter là son joujou improvisé, le prince s'est hâté de réintégrer les allumettes dans leurs boîtes, ce qui n'a pas été une petite affaire : j'ai aimé ce trait d'ordre. Cet enfant tient beaucoup de son père moralement : il a son amabilité accueillante. On ne peut que lui souhaiter les qualités nécessaires pour retenir le sceptre si lourd qui lui sera remis...

II

MON CORPS D'ARMÉE RUSSE

2 août. — J'écris dans une auberge de la petite ville de Mtsensk, où des amis que je vais voir à la campagne m'ont envoyé des chevaux. Le contraste avec ce que je viens de voir sur le front est saisissant. Là-bas, quand j'arrivais à une gare, on m'y attendait; si ce n'était pas avec une automobile, c'était avec un attelage de trois chevaux (*troïka*) fringants. Le cocher était un jeune soldat qui, à mon salut, répondait d'une voix claire. Ici, mes amis n'ont plus que des chevaux dépareillés, tout le reste ayant été réquisitionné : la troïka qui m'attend compte deux chevaux blessés sur le dos; le cocher est un moujik hirsute et bête qui, à une question posée, n'a rien répondu. La petite ville de Mtsensk est vide et triste. Dans l'auberge, c'est le sommeil, la saleté, les mouches, et la privation de tout ce qu'on avait jadis en abondance : pour m'aider à boire un verre de thé non sucré, on m'a servi, sur une soucoupe, un bonbon anglais et un morceau de sucre déjà grignoté, gros comme un haricot. L'aubergiste, à qui je demande s'il a du beurre (*maslo*), me répond en précisant : de l'huile à brûler? (*garnoyé maslo;* le mot maslo désigne le beurre et l'huile). L'idée ne lui est pas venue qu'on pouvait encore manger du beurre. Ce contraste, c'est celui du front et de l'arrière. Le front leur a tout

BIBLIOTECA

pris : les jeunes hommes, la joie de vivre au seuil même de la mort, et les provisions et l'abondance. L'arrière me fait penser à ces vieux parents qui se dépouillent pour envoyer à leur fils, dans la capitale, leurs derniers sous. Ce contraste, dont nous n'avons aucune idée en France, m'a violemment ému et passablement inquiété.

8 août. — C'est aujourd'hui qu'on inaugure les jours sans viande : pour être sûr de ne pas se tromper, on en a institué quatre de suite : de mardi à vendredi. On ne constate, à Moscou, que de la curiosité; nulle manifestation. On se tire d'affaire avec du poisson, des champignons, des œufs, de la volaille et du gibier. Docilement, ce peuple subit les fautes de ceux qui le gouvernent d'une main si débile et si maladroite.

Dans les rues, et surtout dans les tramways, l'uniforme et le képi rouge des officiers français sont l'objet d'une véhémente curiosité. Les gens vous dévisagent avec une impudence tranquille : pour un peu, ils vous toucheraient pour voir si ça vit, si ça ne mord pas ! Ce matin, j'étais en grande tenue et allais descendre d'un tramway, en passant près d'un brave homme d'une cinquantaine d'années : celui-ci, n'y tenant plus, me dit au passage avec plein les yeux de curiosité enfantine, ce simple mot : « Autrichien? »... J'ai peur d'avoir réagi un peu fort, tandis que, dans le fond de la voiture, quelqu'un disait : « Mais non! c'est un Français!... »

J'ai rencontré un officier supérieur qui m'a reçu sur le front : il m'a appris que les Russes viennent de recevoir 100 batteries, dont 32 de 200 m/m. Il a ajouté que le I^er^ corps sibérien, qui a attaqué sur le lac Narotch au mois de mars a pris deux tranchées boches, puis les a reperdues, et que cette opération lui a coûté 10.000 hommes. Maintenant, il est parti pour une destination inconnue.

16 août. — Je suis officier russe depuis hier. C'est toute une histoire!

Lorsque j'ai eu terminé mes conférences sur le front, j'ai appris que le général Janin, chef de la mission militaire en Russie, ne voulait pas me laisser repartir en France, parce que ma connaissance du russe me rendait apte à rendre des

services à la Mission. Après avoir examiné divers emplois à me confier, il a fini par concilier le désir arrêté que j'avais de travailler sur le front, avec la nécessité de détacher un certain nombre d'officiers français auprès de l'armée russe. Je serais donc un de ces officiers, l'un des premiers en date parmi ceux qui fonctionneraient dans un État-Major, en dehors des aviateurs qui travaillent déjà dans des escadrilles. Mais lorsqu'on en est venu à discuter les modalités du rattachement, le G. Q. G. russe, par la voix d'un de ses colonels, a déclaré que, pour être rattaché à un organisme de l'armée russe, je devais passer dans cette armée. Si pénible que soit la nécessité de quitter son uniforme, j'ai consenti cependant à ce sacrifice, espérant le voir racheté par une forme de travail plus productive. Notre Ministre a consenti à me « mettre à la disposition de l'armée russe pour la durée de la guerre. »

Le colonel russe qui a mené toute l'affaire m'a alors proposé d'entrer dans un grand État-Major. J'ai répondu que je n'accepterais pas d'aller plus haut qu'un État-Major de corps d'armée. Mon séjour sur le front russe m'a en effet appris que c'est là précisément, et non à l'échelon armée ou division, qu'il y a, en Russie, du travail utile à faire. En outre, j'ai sollicité une nomination au I^er^ corps sibérien, d'abord, parce que c'est un des États-Majors qui ont souhaité ma collaboration, et ensuite parce que c'est un des corps les plus solides, à en juger par son histoire antérieure. Je ne désespère pas de pénétrer en Allemagne avec lui. Mes désirs une fois admis en principe, il a fallu se concerter sur la façon de réaliser mon incorporation. La première idée, qui était charmante, était de me rattacher hors cadre au 1^er^ régiment sibérien de Sa Majesté. C'est un régiment d'élite, commandé par un excellent colonel; j'aurais eu là ma cellule militaire, et j'aurais été détaché à l'État-Major du corps d'armée dont fait partie ce régiment. Mon uniforme était prêt, lorsque les Russes ont fait volte-face. Au lieu d'un uniforme d'officier du 1^er^ régiment sibérien, ils m'ont imposé celui d'officier d'État-Major non breveté : or, les officiers russes d'État-Major, s'ils sont brevetés, portent leurs insignes *ad hoc;* s'ils

ne le sont pas, portent les insignes (en l'espèce, les épaulettes et les passepoils) de l'unité ou de l'arme dont ils font partie. Les Russes, abusant de l'ignorance où j'étais, et où peut-être étaient mes mandants, des chinoiseries de leur organisation militaire, m'ont imposé un uniforme qui n'existe pas. J'ai dû, pour le commander, « faire cadrer », et je suis vêtu comme un officier de « l'État-Major principal », c'est-à-dire de la partie non brevetée de l'État-Major russe. Ces officiers ne mettant jamais les pieds dans un corps de troupe, je suis sûr, m'affirme-t-on, de faire sensation quand je serai sur le front.

Enfin, une autre déception m'est venue pour le grade. Je viens d'être promu en France à deux galons; cela correspond au grade de capitaine en second dans l'armée russe : je pensais qu'en raison de mon âge, de ma situation civile qui me fait en Russie l'égal des généraux, et aussi de ma qualité d'étranger, les Russes m'auraient pris comme capitaine en second ou même en premier. Rien de tout cela n'a été fait. Quand je dis « les Russes », cela désigne tout simplement un petit colonel d'État-Major fantasque et bilieux, qui dirige un bureau à la Stavka. Brochant sur le tout, mon passage dans l'armée alliée me peine très sincèrement, et cela d'autant plus que je vois à quelles difficultés je me heurterai. Mais j'ai la volonté de lutter. Et puis, après tout, ce n'est pas par intérêt personnel que j'ai accepté cette situation...

Me voilà donc lieutenant d'infanterie russe, et je suis invité à rejoindre « d'urgence » l'État-Major du I^er^ corps d'armée sibérien. C'est une page nouvelle qui va s'ouvrir pour moi...

18 août. — Dans la soirée que j'ai passée avec mon ami Goutchkof, il m'a été donné de toucher à des questions vitales qui m'ont passablement agité.

J'ai commencé par lui signaler que le ministre de la Guerre, qui est maintenant le général Chouvayef, semblait s'être donné pour mission de traquer les usiniers français ou belges, dans le sud et le centre de la Russie. Il m'a répondu que le ministre de la Guerre est d'une bêtise qui n'a d'égale que son honnêteté. C'est un homme qui se pâme d'émotion quand il approche le Tsar : « Je voudrais, dit-il, lui baiser les

mains pendant tout le temps que je passe auprès de lui ». Au cours de ses visites dans les centres usiniers, il a fait aux ouvriers des discours, il les a invités à pousser des hourras en l'honneur de l'Empereur et de sa famille, et a terminé chaque fois par le *Bojé Tsaria khrani*. En même temps, il a déplacé diverses personnes et modifié certains ordres de fabrication. En un mot, c'est le « Terrible Touchatout ». Mon ami ne croit pas qu'il y ait eu de sa part la moindre animosité contre la France. Les faits qui ont inquiété les usiniers français ne sont que des cas particuliers du grand remue-ménage provoqué par le Touchatout ministériel. Toutefois, mon ami ajoute que les représentants de la France devraient visiter souvent et tenir en haleine ces usines.

Notre conversation est venue à toucher le Comité militaire industriel et commercial, l'Union des Villes et les associations d'arrière (v. p. 64). M. Goutchkof m'a dit que le Gouvernement, qui a peur d'elles, les sape par tous les moyens. Il a ajouté ceci : « Le danger sera grand lorsque l'armée regagnera ses foyers. Cette armée n'est plus la troupe artificielle, disciplinée, de l'ancienne « active » : c'est la nation armée, ce sont des milices, c'est le peuple entier en armes. Quand ils reviendront, s'il se produit par ailleurs des revendications sociales tant soit peu bruyantes, on ne pourra pas attendre d'eux qu'ils tirent sur le peuple. L'union, si longtemps redoutée par le Gouvernement, de l'armée avec le peuple s'est réalisée sur le champ de bataille, de sorte que rien ne se dresse plus maintenant entre les menaces populaires et le souverain. Pour écarter ces menaces, il faudrait de larges modifications dans l'ordre social : au lieu de cela, on prend des mesures policières sans aucune portée. La tête étant sans aucune idée, sans aucune force, tournant à tous les vents, risquera d'être emportée. Il n'y aurait, à mon avis, qu'une solution : l'abdication de l'Empereur et la nomination d'un conseil de Régence... »

J'ai répondu que je ne croyais pas à l'efficacité d'un tel remède : le temps n'est plus où les peuples se bercent d'espoir au cours d'une minorité; ils ont maintenant le sentiment de leur force et de leur responsabilité. Je doute qu'en

ayant repris la libre disposition, ils les délèguent de nouveau à un enfant inconnu... Du moins sort-il de tout cela une sombre impression. Cette révolution, que j'ai depuis si longtemps prédite à mes amis russes, j'avais cessé d'y croire pendant cette guerre; or, aujourd'hui, son image m'apparaît de nouveau et m'effraye.

19 août. — J'ai passé plusieurs heures avec un grand personnage russe du monde parlementaire, avec lequel je me suis entretenu du mouvement de xénophobie qui se manifeste en Russie, à mesure qu'on se pénètre davantage de l'importance des succès obtenus en Galicie. Je lui ai signalé aussi une véritable hostilité contre la France dont je crois remarquer çà et là, dans le monde de la capitale, des traces visibles. Voici comment il m'a expliqué la genèse de ces sentiments, dont il ne nie pas la réalité, surtout dans les cercles parlementaires, qu'il connaît particulièrement. Lorsque les parlementaires russes sont allés faire une visite en Angleterre et en France, l'ambassadeur d'Angleterre en Russie aurait prévenu son Gouvernement de l'importance qu'il y avait à ménager l'un de ces parlementaires, M. Gourko, membre du Conseil de l'Empire et frère du général. Ce renseignement a été utilisé adroitement, et M. Gourko est revenu enthousiaste de l'Angleterre. Il n'en a pas été de même en France, où ni lui ni ses collègues n'auraient été satisfaits de l'accueil reçu lorsqu'ils ont touché la question des Dardanelles. Les Français auraient déclaré sans ambages qu'il leur semblait inutile de russifier les Dardanelles, l'internationalisation des Détroits devant offrir encore plus de garanties. Le président Poincaré ne se serait pas prononcé, mais les parlementaires russes seraient revenus pénétrés de cette idée que l'Angleterre est disposée à laisser les Détroits à leur pays, mais que la France est fort loin de cette solution. Et mon vénérable interlocuteur a conclu par ces mots : « Si l'Allemagne est écrasée, nous n'aurons plus aucun point de contact avec la France : nous deviendrons étrangers l'un à l'autre. »

Cette déclaration m'a frappé de tristesse. Mais je suis obligé de me répéter que la Russie est double, et que, si

c'est avec la Russie officielle que nous avons fait alliance, c'est-à-dire avec un monde qui ne peut guère nous aimer, en revanche, nous avons avec l'autre Russie, celle qui travaille et qui pense, des affinités profondes, que la question des Dardanelles ne touchera jamais. D'ailleurs, la crise actuelle de xénophobie durera ce que dureront les succès présents : elle se calmera au prochain échec. On ne se rend pas compte ici, à l'arrière, que battre des Autrichiens, ce n'est pas battre les Boches.

25 août. — Après un court séjour à Moscou, je suis venu au Grand Quartier pour y prendre les derniers renseignements au sujet de mon incorporation dans l'armée russe. Je ne saurais assez dire combien le colonel Assanovitch, qui a traité toute cette affaire avec notre mission, y a mis de mauvaise grâce. J'ai l'impression que les Russes, habitués à faire des promesses vagues, qu'ils oublient, sont vexés d'avoir été, en ce qui me concerne, pris au mot. Ce colonel m'a dit en propres termes, ce matin, ceci : « Il est plus agréable, je vous assure, d'être professeur de Faculté que lieutenant russe ». J'ai répondu être bien sûr que jamais aucun officier russe ne me ferait sentir la différence entre ces deux situations, et je n'ai pas daigné rappeler au malappris la promesse qu'il m'avait faite précédemment de me faire accorder de suite un grade plus en rapport avec ma situation. Au fond, je suis beaucoup plus préoccupé de cette attitude qu'il n'en paraît au dehors : je prévois mille difficultés, et je ne me sens la force morale d'en supporter la menace que parce que, réellement, je suis persuadé de pouvoir travailler utilement.

Ce soir, me trouvant à la gare, j'ai rencontré un officier du I^er^ corps d'armée sibérien, qui m'a appris qu'on m'attendait là-bas avec grande impatience. Or, ce matin même, le colonel Assanovitch m'avait affirmé ne pas savoir encore si le général commandant le corps *consentait* à me recevoir. Je vois que, dans cette armée où tout se traite par télégrammes, il n'y a guère d'ordre dans l'utilisation des renseignements.

28 août. — Ce matin, deux nouvelles : la Roumanie a déclaré la guerre à l'Autriche, et l'Italie a déclaré la guerre à l'Allemagne.

Je quitte ce soir mes amis de la mission pour m'enfoncer dans l'inconnu du service russe...

J'ai été reçu à Minsk par le colonel Rampont, attaché depuis peu à l'État-Major du groupe des armées de l'ouest. C'est un homme d'une carrure superbe, et une belle figure de soldat : il a commencé à se faire connaître dans les unités du front ouest, et partout, la sympathique figure de ce beau et bon Français a été reçue avec enthousiasme. Il m'a accueilli avec une bienveillance pleine d'attention, et a tenu à m'accompagner jusqu'à l'État-Major de la 10e armée, où je dois me présenter avant de gagner le Quartier général du Ier corps sibérien. Cette prévenance in-extremis me touche infiniment. En outre, je me demande, à part moi, comment il se fait que j'ai *dû* passer dans l'armée russe, tandis que le colonel est parfaitement resté officier français : évidemment, il y a, à l'origine de ma mutation, une erreur qui vient soit de moi, soit du colonel russe qui a tout arrangé. Quoi qu'il en soit, la chose est faite, et je n'ai plus qu'à tirer de ma nouvelle situation le plus d'utilité possible pour l'œuvre que nous poursuivons...

L'État-Major de la 10e armée est installé dans la petite ville historique d'Iziaslavl : il ne donne pas l'impression de se faire beaucoup de bile. Il y a là des officiers dont plusieurs paraissent fort intelligents, et qui tous sont très accueillants. Après le déjeuner, beaucoup font la sieste, puis l'après midi se passe gentiment : les uns lisent des romans sous les ombrages ; les autres sont partis à cheval ; quelques-uns s'amusent longuement à faire, dans la cour, des tours de force sur une bicyclette ; les derniers, enfin, jouent aux « gorodki », avec de lourds bâtons qu'il faut jeter à distance pour en atteindre d'autres... Je n'avais guère vu, jusqu'ici, d'État-Major d'armée russe en déshabillé, car ma présence, lorsque j'étais officier français conférencier, y était l'occasion d'une sorte de fête, et, d'ailleurs, j'étais trop accaparé par les chefs pour me rendre compte de la vie menée par la majorité des officiers moindres. Maintenant que je suis officier russe, nul ne fait attention à moi, ou plutôt, on me traite en camarade. L'heure du dîner est ainsi fort doucement arrivée,

et, après le dîner, des officiers ont chanté ; après les chants, on s'est promené. Je n'ai pu m'empêcher de comparer cette vie de Cocagne à celle que nous menions en France, dans l'État-Major d'armée où j'ai débuté, et je me suis demandé si, de haut en bas, c'était ainsi qu'on passait le temps. En somme, ils ne font rien. Le chef d'État-Major seul m'a paru très occupé, en partie d'ailleurs, par le soin de sa famille...

1er septembre. — Je suis arrivé hier soir dans une propriété qui s'appelle Bogdanovo, près de laquelle le 1er corps sibérien est au repos, après la dure action à laquelle il a pris part sur la Stokhod. Je suis venu d'Iziaslavl à Molodetchno en wagon de voyageurs ; de là à Vileïka, je n'ai pu trouver place que dans un wagon de marchandises : cela me change du confort dont on entourait, il y a un mois à peine, mes moindres déplacements dans cette région! Mais, à Vileïka, une auto m'attendait depuis trois heures d'horloge, et, à Bogdanovo, l'État-Major, *mon* État-Major, m'attendait sur la route. Là, ce fut un accueil! J'ai été payé d'un seul coup de tous les ennuis matériels et moraux que m'a coûtés mon changement de situation.

Si j'ai bien saisi, c'est moi qui serai le 2e bureau et le S. R. C'est un peu gros. Mais, du moment que nous sommes au repos, j'aurai le temps de me mettre au courant et de mûrir mon plan de travail. Ce plan, je ne l'ai pas inventé : je n'ai eu qu'à me souvenir de ce que faisaient nos corps d'armée, et du genre de renseignements qui étaient nécessaires. En outre, j'ai lu avec soin nos plus récentes instructions sur le service de 2e bureau : je suis donc paré.

J'ai feuilleté des rapports relatifs aux deux dernières opérations auxquelles a pris part le Ier corps d'armée sibérien. L'attaque de mars a été exécutée par lui (sous la direction générale du général Balouyef), au S. O. du lac Narotch : deux lignes de tranchées allemandes ont été enlevées, mais l'absence de réserves a empêché les Russes d'élargir cette trouée. Finalement, les troupes ont été rejetées dans leurs tranchées de départ, et le corps d'armée a perdu 8.000 hommes.

Sur la Stokhod, cela a été mieux encore : voici ce que m'

appris un rapport officiel. Le Ier C. A. sibérien devait relever, avec l'une de ses divisions, la 77e D. I. sur la rive gauche (occidentale) de la rivière Stokhod : à cet effet, le Ier C. A. sibérien avait été attribué à la 3e armée, commandée, comme on s'en souvient, par le général Lech. Le général Plechkof, commandant le corps d'armée, fit une visite au général Lech pour solliciter de lui des renseignements sur l'ennemi en face duquel il allait s'engager; il demanda en particulier des renseignements recueillis par avions. Le général Lech répondit, avec une certaine rudesse, qu'il ne possédait ni renseignements aériens ni autres sur l'ennemi, et que le meilleur moyen de se rendre compte de la force des Boches était de les attaquer. Il ne sortit pas de ce triomphant raisonnement, et, comme il était le chef, et un chef peu commode, il n'y avait qu'à s'incliner.

Pendant ce temps, une autre scène se passait entre le général Ziborof, chef d'État-Major du Ier C. A. sibérien, et le général Bayof, chef d'État-Major de la 3e armée. C'est que, lorsque la 1re division sibérienne avait voulu relever la 77e sur la rive *gauche* de la Stokhod, elle avait appris que la division précédente avait repassé sur la rive *droite*, en raison du feu violent de l'ennemi. Alors, de deux choses l'une, ou bien il s'agissait de la rive droite, ce qui constituait une simple relève; ou bien il s'agissait de la rive gauche, et alors il fallait la reprendre de vive force, puisqu'elle avait été perdue par les troupes qu'on relevait.

— Faites ce que vous voudrez, répondit le général Bayof, je m'en tiens au texte du télégramme qui dit : rive gauche.

— Mais une attaque et une relève ne s'exécutent ni de la même façon ni avec les mêmes moyens !

— Je n'ai qu'une chose à vous répondre, conclut le général Bayof : vous avez un ordre écrit : eh bien, exécutez-le !

Le général Ziborof et le général Plechkof n'ont pas eu le courage civique nécessaire pour passer outre : ils ont ordonné l'attaque au lieu de la relève. Ce fut une abominable boucherie, à travers une rivière vaseuse, encombrée de bas-fonds marécageux, où les pieds s'enlisaient : un homme blessé qui tombait dans la vase se noyait. Cependant, le Ier C. A.

sibérien enleva de vive force la rive gauche, et, comme on lui refusait l'appui d'une division finlandaise qui était aux environs, il continua à refouler tout seul les Allemands de façon à créer une sorte de tête de pont. Mais, quand il fut lui-même relevé, les pertes qu'il avait subies s'élevaient à 13.000 hommes. Voilà comment on fait la guerre en ce pays-ci! Pour comble, c'est le général Plechkof qui a reçu les plus vifs reproches du général Evert, commandant le groupe des armées de l'ouest, non à cause de ses pertes, mais à cause du succès incomplet...

Si je n'avais pas lu ces détails dans un rapport officiel, je croirais qu'il y a exagération. Cette lecture m'a impressionné, et, comme on ne parle ici que de cette attaque, je me rends compte de l'horreur qui est restée dans le souvenir des officiers. Que doivent en penser les hommes?

*
* *

Au premier rayon de soleil, les avions boches viennent nous bombarder : quelle musique leur répond de notre côté! mais ce qu'ils s'en moquent!

A 8 h. et demie, le bureau commun, appelé *opérativnaya*, est encore désert; les uns dorment, un autre « ne se sent pas bien » et se condamne à la chambre. Au fond, on se laisse en paix, entre camarades : fais ce que tu voudras, mange, bois, dors, fume, travaille, promène-toi, joue aux cartes, fais des réussites, peu importe, nul ne s'en inquiète. Nul n'est plus que les Russes respectueux de la liberté d'autrui; nul n'est plus individualiste que ce peuple, qui, pourtant, surtout dans les couches obscures de la société, a des instincts si moutonniers. Il semble qu'en s'élevant à la lumière de la culture, ces hommes soient comme grisés par les horizons de liberté morale qu'elle leur ouvre, et qu'ils s'élancent pour les toucher les uns après les autres, au hasard. Ce faisant, ils sont si préoccupés de leurs propres excursions, qu'ils se désintéressent totalement de celles de leurs voisins. De là vient l'absence totale de discipline qu'on remarque en Russie, de discipline personnelle, familiale, sociale, et de là aussi ce

fait que ce peuple individualiste se plie aisément aux formes extérieures du dressage, parce que ces formes ne gênent pas l'expansion individuelle des âmes. Ici, d'ailleurs, nous sommes au repos.

Nous nous sommes rendus, quelques camarades et moi, au XX^e^ corps, logé à Ganouta; nous devons en effet le relever prochainement, et notre commandant désire prendre contact. Nous sommes allés, en passant, déjeuner à Rouskoyé Sélo, où loge l' E. M. d'une division du XX^e^ corps. Il y a deux mois, j'étais déjà passé dans cette maison pour y faire une conférence. Il pleuvait alors et, dans la maison froide, humide, négligée, régnait, comme une araignée au fond de sa toile, le général Yévreïnof que je dois revoir aujourd'hui à Ganouta, vieillard autoritaire et entêté, qui, à force de vouloir tout faire par lui-même, en arrive à commander les mouvements de ses régiments. Aujourd'hui, il fait soleil; dans la maison, se meuvent sans contrainte des officiers jeunes et vieux, des secrétaires, des soldats, tous proprement tenus, et occupés sans avoir l'air affairé; au milieu de tout cela s'encadre la jolie figure du général von Brincken, commandant la division, homme élégant, de manières exquises. On dirait un changement truqué.

Nous arrivons au moment d'une *molébienne* (prière dite par le clergé). Pour moi se pose, une fois pour toutes, la question de l'attitude que je dois prendre en présence des cérémonies religieuses orthodoxes. Toute réflexion faite, le mieux est de ne pas se distinguer des autres, et de suivre le flot.

Après avoir admiré les douze chevaux du général, nous sommes repartis, copieusement lestés, pour Ganouta, où le général Yévreïnof nous a fait un accueil cérémonieux mais aimable. Il est plutôt vexé d'avoir à changer de résidence et d'apprendre cette nécessité par la bouche d'un lieutenant-colonel, et non par un télégramme de l'armée.

7 septembre. — On fête aujourd'hui le second anniversaire du départ de Nikolsk-Oussourisk, d'où le I^er^ corps sibérien est originaire : festin, boissons, chants et danses. On célébrera demain la fête du 7^e^ régiment : il y aura festin, boissons, chants et danses...

Rencontré hier, chez un camarade, un type curieux de capitaine en second : quarante-deux ans, en portant à peine trente-cinq, bedonnant, bavard, et doué d'un humour impayable. Son métier pourtant n'a rien de gai : il commande un détachement de fossoyeurs. J'ai retenu quelques-uns des traits typiques contés çà et là : un cadavre étendu et, tué sur ce cadavre, au moment où il le fouillait, un infirmier à brassard dont la main droite est restée dans la poche du mort. Surtout, les horreurs de la Stokhod. Il faut que cette offensive ait été une boucherie pour laisser dans le souvenir des survivants des traces qui reparaissent à la moindre occasion.

J'ai touché récemment une ordonnance. Il s'appelle Pavel Konnof. C'est un garçon de vingt-cinq ans, de petite taille, mais râblé. Il a de bons yeux de toutou caressant, le visage criblé de petite vérole, une voix douce — comme la plupart des soldats russes — et, sur la poitrine, une belle croix de Saint-Georges, qui fait de lui, automatiquement, un *éfreïtor* (soldat de 1re classe). Il est marié et père de deux enfants ; sa docilité semble appréciable ; il paraît adroit et dégourdi. Il a déjà manifesté une grande adresse en capturant des puces qui me taquinaient ; j'espère que nous ferons bon ménage.

D'après les cuistots, nous allons être envoyés en Roumanie !...

Les Boches ne se contentent pas de nous bombarder tous les jours par avions, nous tuant des hommes, des chevaux et du bétail : voici qu'ils ont envoyé un zeppelin sur Vileïka. Il y a quelque chose de tragique à se dire que nous ne leur opposons que de rares batteries et quelques mitrailleuses.

Nos divisions vont entrer en secteur, et notre État-Major va s'installer à Lioubane ; nous allons relever le XXXVIe C. A. et non le XXe, qui, d'ailleurs, ne reste pas à l'endroit où nous l'avons vu. Mon chef d'État-Major m'a dit qu'il me faudrait, dès le début, aller m'installer successivement au Q. G. de nos deux divisions pour y organiser le service de renseignements.

J'ai travaillé à mon ordre de bataille, rangé mes archives, collé, inventorié des pièces ; j'ai fourbi mes armes, mais à quoi bon ? Je viens d'apprendre qu'on nous refuse une esca-

drille. Ces messieurs veulent nous laisser sans défense aux mains des Boches, et ils imaginent que nous étudierons les positions boches sans avions! C'est la funeste théorie du général Lech sur la Stokhod. Ici, du moins, on tente une explication, et on nous dit : vous avez un secteur passif : vous n'avez besoin de rien d'autre que d'occuper vos tranchées. Mais les reconnaissances, l'étouffement dans l'œuf des attaques, la défense contre les vagues de gaz, le tir de l'artillerie, cela n'est-il rien pour ces messieurs de l'armée et du groupe d'armées? Il est vrai qu'ils promettent de faire de pressantes démarches pour qu'on nous octroie du moins une « saucisse »...

Le commandant du Q. G. m'a emmené en avant à Lioubane, où il va organiser l'installation de l'État-Major. C'est un Polonais de cœur exquis, de qui l'on obtient toujours une promesse, quoi qu'on lui demande. Il promet ce qu'on veut, persuadé sans doute que, s'il réalise ne fût-ce que la moitié de ses promesses, on sera encore satisfait. Ce n'est pas chose facile que d'installer un État-Major : il s'est contenté d'envoyer un jour d'avance ses deux adjoints, avec des ordres verbaux; aussi s'est-il trouvé assailli de plaintes lorsque les officiers ont commencé à arriver. Il a écouté doucement les plaintes, et il a bouleversé les premières dispositions. Demain, il fera sans doute d'autres changements. Quoi qu'il en soit, on m'a donné, comme précédemment, une chambre pour moi tout seul. C'est le maximum de confort pour un homme de mon âge : les officiers russes se logent volontiers à plusieurs dans une même chambre, mais je n'ai pas les mêmes habitudes qu'eux; je ne fume pas au lit, je me couche de bonne heure, je ne fais pas la sieste — et, par-dessus tout, il y a des heures tristes où j'éprouve le besoin d'être seul, avec les souvenirs du pays, avec quelques papiers intimes, des lettres, des photographies, un peu de rêve enfin...

*
* *

Ma fenêtre donne sur une immense cour où sont des magasins et beaucoup de soldats. Je vois une sentinelle qui s'en-

nuie et se promène en se servant de son fusil comme d'une canne. Je l'ai montré à mon ordonnance, qui m'a répondu : « Cela n'est pas permis ! » Pavel est un soldat intelligent, docile, dressé,... et un éfréïtor !

19 septembre. Je me suis rendu, en compagnie du colonel commandant le génie du C. A., aux positions de la 2e division sibérienne. C'est le génie qui, en Russie, dispose et exécute les tranchées : le colonel veut se rendre compte de ce qui lui reste à faire pour rendre facile la nouvelle occupation. Les tranchées, occupées par nous depuis trois jours seulement, sont encore en état assez médiocre. Du moins y a-t-il une première ligne solidement établie, là où, lors de ma visite précédente, il n'y avait que des avancées que marmitaient les Boches. Les soldats sont jeunes et paraissent robustes. Quant aux officiers, ils sont beaucoup trop jeunes, et manifestement sans expérience ; de plus, avec le sentiment d'individualisme féroce des Russes, leurs supérieurs les laissent se débrouiller à leur idée, c'est-à-dire fort mal. Les Russes font la guerre comme ils travaillent le bois : à coups de hache ; il faut dépenser là beaucoup d'entrain, d'aptitude même et d'adresse, mais on gâche ainsi beaucoup de matériaux, et parfois, on abîme les plus belles pièces...

*
* *

Le « Starchi adioudante » (adjoint du chef d'État-Major), le capitaine breveté Zilbermann, un brave homme, un ami, m'avait confié tout le 2e bureau. Mais un autre capitaine, Barychnikof, breveté aussi, mais de la « seconde catégorie », me l'a retiré le plus naturellement du monde. Non seulement il m'a enlevé la confection des télégrammes de renseignement, sous le prétexte que je ne suis pas Russe, mais encore il a eu la prétention de diriger l'interrogatoire que j'allais faire d'un déserteur Lorrain ! Je me suis rebiffé froidement, sèchement. Un peu plus tard, j'ai compris que mon arrivée avait tout simplement dépossédé Barychnikof, qui est un sot prétentieux, et qu'il la trouvait mauvaise. Le chef d'État-Major m'a mis sur la voie.

Ce soir, pourtant, j'ai encore eu avec mon camarade une vive discussion. Le déserteur, questionné par moi sur ce qu'il savait de projets d'attaques ennemies par vague de gaz, m'avait répondu avoir entendu parler d'une attaque de ce genre montée par une compagnie voisine de la sienne (il précisait : la compagnie la plus proche du lac Narotch); cette attaque avait été, disaient ses camarades, différée parce qu'un soldat ayant déserté, on craignait qu'il n'eût prévenu les Russes. Je sautai sur ce grave renseignement, d'autant plus que nous venions seulement d'occuper le secteur, sans avoir, d'ailleurs, pris la peine de prendre contact avec l'État-Major que nous avions relevé.

Mais le capitaine Barychnikof, ayant pris connaissance de mon brouillon d'interrogatoire, avant de le faire taper, me déclara « qu'il ne s'agissait là que d'un bruit et non d'un fait, et que nous n'avions pas le droit d'encombrer l'État-Major de l'armée du récit des bruits de tranchées. Que d'ailleurs, de deux choses l'une, ou bien un déserteur avait réellement vendu la mèche, et alors, on avait, en haut lieu, pris les dispositions nécessaires; ou bien il n'y avait pas eu de déserteur, et le renseignement était un pur canard ». J'ai eu beau discuter, insister, disant que nous venions seulement d'effectuer la relève, et ignorions ce qu'avaient pu entendre nos prédécesseurs; rien n'y a fait : mon renseignement en lui-même ne l'intéresse pas; ce qui le choque, c'est la manière inusitée dont je l'ai mis en relief : cela ne se pratique pas ainsi dans les schémas de l'École de guerre; donc, il faut le supprimer. Cet officier est un sot, c'est entendu, mais il agit comme on l'a dressé à le faire, comme un automate. Aussi bien, nul des officiers présents à la discussion ne m'a-t-il soutenu. Ces questions leur sont à tous indifférentes. Pour moi, je me suis senti humilié, parce que je constate, au-dessus de moi, l'autorité d'un incapable, et inquiété, parce que je me demande si je pourrai continuer à travailler dans ce milieu où, après m'avoir promis carte blanche, on fait une opposition féroce à la moindre de mes initiatives.

21 septembre. — Le commandant de mon corps d'armée fait la guerre en compagnie de sa femme. Madame Marie

Antonovna Plechkof est, en effet, la directrice du 21e détachement sanitaire de la Croix-Rouge, qui accompagne dans tous ses déplacements l'État-Major du corps d'armée, tantôt installé porte à porte avec lui, tantôt relégué dans un proche village. Madame Plechkof, qui n'a pas été sans s'apercevoir des troubles graves de nutrition qui ont accompagné mes débuts dans mon corps d'armée, m'a invité, une fois pour toutes, à prendre mes repas dans son ambulance, soit seul, si je venais à midi, soit avec le général, si je venais le soir. Je ne saurais assez dire combien cette invitation m'a été douce. Notre popote est de beaucoup la plus mauvaise de toutes celles dont j'ai tâté sur le front russe : avoir la possibilité de m'alimenter convenablement, de temps à autre, est un privilège d'autant plus précieux que je le ferai dans un milieu agréable, composé surtout de médecins, et auprès d'une femme intelligente et bonne. Le général m'a précisément emmené ce soir dans le boueux village de Diaditchi, où, dans une grande isba blanchie à la chaux, qui abrite la salle à manger du 21e détachement sanitaire, nous avons gaîment, sainement et copieusement dîné. Détail amusant, l'automobile personnelle du général, dans laquelle nous sommes venus ici, est celle que le prince Joachim de Prusse a dû abandonner, lorsque, cerné par les Russes, il a dû fuir en aéroplane.

22 septembre. — Ce matin, grande et triste nouvelle. Les Allemands ont lancé une attaque par les gaz et nous ont empoisonné environ 2.000 hommes. C'est l'attaque que j'avais annoncée, il y a deux jours, et dont le capitaine Barychnikof a biffé la mention. Ainsi, en me laissant agir, on sauvait ces malheureux !

Le capitaine a voulu crâner ce matin lorsque je lui ai dit que la mort de ces hommes pesait sur sa conscience ; ce que j'éprouve est une espèce de mépris attristé.

24 septembre. — Barychnikof est venu me voir dans ma chambre, fort ennuyé de ce qu'il avait fait. Il m'a dit en propres termes : « Nié goubitié ! » (Ne me perdez pas !)

— Tout le monde ici, ai-je répondu, est au courant de votre faute. Je pense que, chez nous, un officier aussi léger serait envoyé dans la troupe. Mais, ce qu'on fera ici n'est

pas mon affaire, et vous pouvez être sûr que je n'intriguerai pas contre vous. Seulement, désormais, comprenez que j'ai, plus que vous, le sens des méthodes occidentales — qui sont les bonnes —, et n'entravez plus mon travail.

Au fond, cet officier médiocre ne doit pas porter seul la responsabilité de son acte. Les tranchées que j'ai vues, il y a quelques jours, précisément dans la région de l'attaque, n'étaient pas pourvues des moyens ordinaires employés contre les vagues de gaz. J'avais remarqué que les masques n'étaient pas sous la main, que les dépôts de matières inflammables n'étaient pas en vue, que les tonneaux contenant de l'eau je crois, étaient vides. Officier russe, je ne pouvais rien dire, puisque le colonel russe que j'accompagnais ne disait rien. En outre, j'ai appris aujourd'hui que tous les soldats n'avaient pas encore reçu leur masque : le médecin à cinq galons du C. A., à qui incombe le soin de distribuer les masques, était fort agité hier par la nouvelle de l'enquête qui se prépare.

Il y a un excellent officier dans cet État-Major, c'est le chef d'État-Major; mais, malgré son intelligence, il est quinteux, inégal, et bassement grossier avec certains subordonnés. D'ailleurs, on le sacrifie à cause de l'affaire de la Stokhod, où il a dit son fait au chef d'État-Major de la 3e armée ; il est envoyé au 38e corps. Quelles que soient sa valeur et sa bonne volonté, un chef d'État-Major ne peut être partout ni remonter tous les courants. Les sous-ordres doivent l'aider, autrement rien ne se fera. Mais, si plus tard le peuple demande compte d'incuries comme celle d'aujourd'hui, que lui répondre ?

Après le déjeuner, on m'a annoncé trois prisonniers, savoir deux Autrichiens et un Turc. Je me suis hâté, fort intrigué par la présence de Turcs et d'Autrichiens en ces parages, et quand j'ai vu mes trois « bonhommes » j'ai constaté que c'étaient trois prisonniers russes évadés des lignes allemandes ! Mes compliments aux camarades qui ont vu là des ennemis d'une espèce rare !

J'ai été de garde cette nuit au bureau, et, à mon tour, j'ai fait une « gaffe ». J'ai reçu, vers le matin, un télégramme de l'armée annonçant le passage, durant la nuit, d'une de nos

escadrilles de bombardement; j'ai cru, en raison de l'heure de la communication, que le passage aurait lieu dans la nuit prochaine, et je n'ai pas averti nos divisions. D'ailleurs notre escadrille avait passé nos lignes sans encombre.

Ce soir, grand dîner d'adieu au général Ziborof, qui nous quitte. Ce fut une belle ripaille, mais si cordiale !

J'ai eu, durant la nuit, un long entretien avec le colonel Moukhanof, chef d'État-Major de la 1re division sibérienne. C'est un homme fort intelligent, et qui, lui du moins, sait comment doit se faire le travail du deuxième bureau. J'espère qu'il soutiendra utilement mes efforts.

Le jour de l'attaque par les gaz, nous avons perdu 2.300 hommes, presque tous par les gaz. Les Boches ont pourtant été repoussés. J'ai vu, il y a trois jours, quelques centaines des cadavres de ceux qui ont été victimes des gaz. Un tampon d'écume s'est figé autour de leur bouche et de leur nez, et, dans un geste spasmodique, ils ont, pour la plupart, en étouffant, déchiré leurs vêtements pour se procurer un peu d'air. Ce spectacle est plus horrible que celui d'un champ de bataille, car nul de ces hommes ne serait mort si les officiers, au lieu de se désintéresser, avaient compris et fait leur devoir quotidien. La question qui me revient sans cesse à l'esprit est celle-ci : comment réagissent les survivants devant cette incurie patente de leurs chefs? Un lieutenant-colonel du G. Q. G. est venu pour faire une enquête. C'est un homme visiblement intelligent et de bonne compagnie, mais il passera à côté des coupables, et tout se terminera « en eau de boudin »...

Ici, le mot « Renseignements sur l'ennemi » n'a pas de sens. Le travail du bureau se résume dans deux dépêches quotidiennes que Barychnikof — et probablement ses collègues des autres C. A. — s'appliquent à faire aussi incolores que possible. Se préoccuper d'une nouveauté, encourager un essai, cela n'entre pas dans leur cervelle. Avec cela, ils ont un intarissable amour-propre, et sont persuadés que, eux d'abord, leur pays ensuite, sont hors de pair. Je disais ce soir que les armées occidentales donnent des noms à leurs tranchées et à leurs boyaux, et que cela en rend l'utilisation plus commode pour les occupants et pour les chefs.

— Bah! répond Barychnikof : cela est bon quand on reste longtemps à la même place, comme c'est le cas sur le front occidental !

— Il y a, ce me semble, ai-je répliqué, un certain nombre de mois que vous êtes à la même place : vous auriez eu le temps de classer vos positions.

— Oui ! a fait alors mon camarade, d'un air négligemment protecteur : en France, vous avez la technique, mais, en Russie, nous avons la force créatrice (tvortchestvo) !

Évidemment, cette phrase ne vient pas de lui : il l'a cueillie dans quelque parlote d'État-Major. Elle n'en est que plus caractéristique de ce monde militaire russe moyen. Quelques tapes qu'ils reçoivent, ils continuent à se croire de grands hommes de guerre.

J'ai essayé de travailler sur des photos déjà anciennes : prises à des hauteurs variant, soi disant, de 1.100 mètres à 2.500 mètres, elles sont réunies sans ordre, sans classement, et parfois même dépourvues de flèche d'orientation. Elles ont été prises par des débutants non guidés. Cela, d'ailleurs, est conservé ici comme l'or le plus pur.

Le colonel Moukhanof est venu ce soir, fort tard, bavarder avec moi : j'étais couché ; il s'est gentiment installé près de mon lit, et nous avons repris notre conversation de l'autre jour. Parmi le personnel militaire que j'ai vu jusqu'ici dans ce C. A., c'est l'officier qui ferait le plus honneur à un État-Major français. Outre sa vive intelligence et sa culture, il a un rare besoin de méthode et d'organisation. Il me disait : « Du moment que nous faisons la guerre de positions, il nous faut mettre au premier plan l'étude des organisations ennemies ; elle est difficile, sans doute, mais il y faut tendre par tous les moyens, ne pas négliger un seul détail, le moindre petit indice. Mais nous, a-t-il continué, nous n'avons jamais su tirer enseignement des circonstances. Lorsque, l'an dernier, les Allemands ont commencé à nous écraser de marmitages, nous n'avons pas, de longtemps, songé à creuser des tranchées d'où nous puissions défier leur feu ; nous avons reculé pas à pas, glorieusement, mais dangereusement. De même à présent : je me demande si les Boches ne vont pas

tirer des circonstances actuelles la conclusion qu'il faut faire du nouveau, par exemple faire en grand une chose qui réussit en détail : des attaques par les gaz. Quant à nous, à cet égard, ayant trouvé un masque, nous croyons avoir tout fait. »

A un autre moment, le colonel a ajouté : « J'ai fait comprendre aux artilleurs de ma division le danger qu'il y avait à tirailler à tout instant sur un Boche qui montre son nez ou une charrette qui passe sur la route. C'est montrer exactement à l'ennemi quels sont les points que l'on aperçoit depuis nos observatoires. Par conséquent, c'est l'inviter, lui qui est si méthodique, à repérer exactement ces points-là, pour ne jamais y passer, ou tout au moins pour ne rien y installer. De cette façon, le jour où nous attaquerons, nous ne verrons absolument rien de l'ennemi, puisqu'il sera minutieusement averti de la portée de notre vision. »

Quelle tristesse de voir un officier, qui juge aussi clairement, noyé parmi tant de non-valeurs et de paresseux!

C'est ce même colonel qui m'a dit avec humour : « L'État-Major du corps d'armée se considère vis-à-vis de nous, division, comme une centrale téléphonique; il ne songe pas un instant que nous sommes des agents d'exécution, et que les obstacles doivent être déblayés devant nous au fur et à mesure, par ses soins ». On ne saurait mieux dire.

29 septembre. — Un prisonnier russe évadé des lignes allemandes a tenté, à deux reprises, de tuer à la grenade trois de nos officiers. Sous sa blouse russe, il portait un uniforme autrichien. Évidemment, il était à la solde des gens d'en face, pour qui tous les moyens sont bons.

On va nous donner deux saucisses, et une escadrille à partager avec un corps voisin. En revanche, l'attaque que nous devions faire est décommandée.

9 octobre. — Nous avons un nouveau chef d'État-Major : le général V. I. Yarone. C'est un homme grand et fort, à la grosse voix, aux gros traits, aux manières tant soit peu brutales, mais qui montre, quand il se surveille, un fond d'éducation parfaite. Très intelligent, il voudrait chaque chose et chacun à sa place. En attendant, il « remonte les pendules ». C'est le balai neuf, dont le proverbe dit qu'il balaie mieux :

ses ordres pourraient être signés du meilleur officier français. Le camarade Barychnikof a de suite pris le vent : il travaille à son bout de table sans ouvrir la bouche, et se fait venir un verre de thé qu'il boit sur place, exactement comme le patron. Seulement, le patron ne dort pas l'après-midi, et son esprit est sans cesse en mouvement, tandis que le camarade B., sous prétexte d'insomnies nocturnes (il joue) va s'étendre deux ou trois heures durant l'après-midi ! Il est de ceux qui, ayant beaucoup travaillé pour entrer à l'École de guerre, se sont imaginé qu'on y distribuait la science militaire toute faite. Il a scrupuleusement emmagasiné ses cours, et maintenant, il est fermé à toute chose nouvelle. Il sait tout, il a réponse à tout. C'est un insupportable pédant, mais cela ne serait rien encore, si ce pédant orgueilleusement nationaliste n'était pas, dans l'armée russe, tiré à de si nombreux exemplaires.

17 octobre. — Le général Yarone est un homme énergique : il me séduit de plus en plus. Certes, impulsif, il oublie trop aisément que ses subordonnés ont un amour-propre : il écrase l'amour-propre d'autrui avec la plus royale indifférence. Mais, ce qu'il veut, il le veut bien, et il le réalise. Travailleur, méthodique, et sachant observer, il veut grouper autour de lui des officiers remplissant leur fonction d'une manière impeccable. A la diffusion vers l'infini des compétences, et, par suite, des responsabilités, il veut substituer l'individualisation des unes comme des autres. C'est pour cela qu'il m'a donné mon petit coin. Lorsque je lui ai demandé s'il songeait à m'employer, il a répondu qu'il y était tout à fait disposé, et qu'il me demandait, en particulier, d'organiser la photographie par avions et de l'interpréter, et, en outre, d'interroger les prisonniers de toute langue qui pourraient être faits. Je suis le seul officier de l'État-Major qui sache bien l'allemand, et mon affaire de l'autre jour, qui a transpiré, a prouvé que je savais interroger. Pour le reste, je suis, ainsi que tous les camarades du bureau, assujetti à la garde, et j'ai le droit de lire toutes les pièces qu'on reçoit et qu'on envoie.

18 octobre. — Fête du grand duc héritier. Il fait gris et

froid. Un service se dit dans une église en bois édifiée, comme avec des décors de théâtre, sous les arbres de la cour d'honneur. Complète indifférence du public à l'égard de la cérémonie; complète liberté de tenue et d'allures. Mais qu'il est dégoûtant de baiser le crucifix que vous tend le pope, après un tel, tout fleuri de boutons et de gales!

Le général Tsourikof (v. p. 83) a reçu le commandement de notre armée; nous attendons sa visite. Il a crânement déplacé son État-Major d'Iziaslavl, pour l'amener à Molodetchno, qui est bombardé tous les jours et toutes les nuits par avions.

Le bon gros J. racontait ses impressions de guerre du début. Cela me faisait analyser sa nature. Pas plus chez lui que chez les autres, je ne remarque le sentiment du : je dois. Avec lui, quoi qu'il arrive, on s'arrange toujours; et comme il est très bon, il souffrirait s'il en était autrement. Il ne faut pas demander à ces flexibles natures slaves la netteté de contours de nos natures et de notre éducation. L'éducation, en Russie, n'existe pas. L'enfant, en s'élevant, fait à peu près ce qu'il veut. Certaines manières lui sont imposées par les gouvernantes, s'il en a; d'autres sont négligées. C'est que chacun se croit libre, et, même dans les meilleures familles, cette liberté s'entend de la façon la plus large. Résultat, les Russes, même cultivés, ne sont pas accoutumés à s'imposer, par sentiment du devoir, un certain nombre de choses qui les ennuient. Ils font parfois des actes qui passent pour ennuyeux, mais alors, ils agissent par passion, « na hourra » comme ils disent...

Nos généraux sont partis vers l'avant; il n'y a plus de chefs, et notre bureau s'est complètement vidé. Certes, il n'y a pas grand chose à y faire, mais, ne serait-ce qu'à cause des inférieurs, s'absenter est de mauvais exemple. Les Russes ne s'inquiètent jamais de l'exemple qu'ils donneront : c'est une règle absolue. De là, dans l'armée, un relâchement qui, peu à peu, prend des proportions inquiétantes. Des femmes de soldats viennent retrouver leurs maris dans les environs des lignes; mais faut-il s'en étonner, puisque les officiers ont commencé. Un de nos camarades a ici sa femme et sa fillette; elles parties, d'autres viendront; tout s'autorise, et

l'on n'est limité que par le manque de place. Je m'efforce de ne pas faire paraître mes sentiments à ce sujet, mais les camarades perspicaces les devinent. C'est ainsi que le petit et charmant Savitch m'a dit ce matin : « Savez-vous ce qu'il faudrait vous faire, la guerre terminée? Vous pendre haut et court, car vous écrirez sur nous les plus sanglantes critiques ! » Mon ami Savitch voit clair.

Ainsi, chez les Russes, pas d'éducation au sens matériel du mot; et, ce qui est plus grave, absence totale d'éducation de la volonté. Ils sont tous, plus ou moins, des impulsifs ou des hommes enserrés dans leurs habitudes. Jamais, chez eux, un homme moyen n'aura une série de scrupules (sauf religieux), ne prendra une série de résolutions (sauf dans le domaine de la foi), relatifs à ce qu'il *doit* faire. Ou bien ce sont des natures absolument saines et droites, — ou bien ce sont des déviés, que nul n'essaie de redresser. Dans l'un et l'autre cas, ils suivent leur pente et sont pleins d'indulgence pour leurs semblables. L'ensemble de la Russie forme donc un conglomérat où bouillonnent toutes sortes de choses indécises. En même temps, il s'en dégage je ne sais quel charme, fait d'imprécision, de candeur et de jeunesse. Les Russes se croient formidables : ils ne le sont encore vraiment que par leur nombre, comme aussi par le mépris de la mort chez les humbles, pour qui la vie a si peu de prix qu'elle ne diffère pas beaucoup du sommeil sous la terre.

27 octobre. — Évidemment, je suis trop français pour prendre mon parti, sans grogner à part moi, de bien des choses que je vois ici, par exemple les familles d'officiers qui viennent en villégiature à l'État-Major, qu'on abrite en dérangeant des camarades, et qu'on héberge. Au fond, ce qui me chagrine, c'est que beaucoup de ces officiers ne fichent rien, et que ce sont nos bons soldats — et les leurs — qui claquent pour sauver les épaulettes et les profits de plus d'un d'entre eux. Certes, il y a ici d'heureuses exceptions, Yarone, Moukhanof, Savitch, Zilbermann, Mauring aussi, qui sont des travailleurs, et des hommes intelligents. Parmi les autres, je vois une infinité de camarades charmants, mais qui n'ont aucune idée de ce qu'est un travail méthodique et sérieux.

2 novembre. — Fait visite à Marie Antonovna. J'ai toujours plaisir à passer un moment avec cette femme de grand sens et de vigilante bonté. Elle m'a fait cette confidence : « Le chef d'État-Major a dit à mon mari (le général commandant) : Mes officiers ne valent rien, sauf Savitch, et peut-être Mauring, et avec eux, Legras, qui travaille beaucoup et utilement ». Ces petites choses-là vous font un plaisir peut-être disproportionné à son objet...

J'ai assisté à la fête du 3e régiment, qui se trouve en ce moment un peu en arrière des lignes. J'ai accompagné les généraux, Marie Antonovna et un officier d'ordonnance. Il faut d'abord traverser une grande forêt où j'erre bien souvent; puis nous atteignons Ija, où je retrouve, déguisés dans le deuil gris de novembre, mes souriants souvenirs du mois de juin; près de Kourniki, où j'ai parlé sous les arbres, le bois a disparu.

La fête commence par un service religieux (molébienne). Le régiment — cela fait rudement du monde! — est formé sur les trois côtés d'un rectangle et en profondeur. Dans l'espace libre, devant une petite table couverte d'une nappe sur laquelle reposent une icône et un crucifix, un pope officie. Les chants, exécutés par un chœur de soldats, sont fort beaux; à un moment donné, on met un genou en terre; le reste du temps, on reste nu-tête, ce qui, pour plus d'un des nôtres, n'est nullement plaisant, sous la bise. Vers la fin, les chants deviennent gais et tumultueux, ainsi qu'un branle-bas de cloches, et le pope, à grands gestes d'abatage, brandit son Christ doré, pour bénir tout là-bas, dans tous les sens, les bons soldats gris. Cela terminé, il enlève sa chasuble, la plie avec sa nappe d'autel, son icône et son crucifix, et redevient un pope comme ceux qu'on croise dans la rue. Tout à l'heure, il viendra s'asseoir à notre table. En attendant, notre groupe s'est approché de lui, et il nous bénit, grâce à un seau d'eau bénite où trempe un tout petit balai, dont il nous badigeonne le front, tandis que nous nous penchons pour baiser le crucifix. Cela fait, il passe sur le front des troupes pour les bénir aussi, mais de loin, et le général, suivi de ses invités — sauf les dames — passe à son tour devant les compagnies

en adressant à chacune d'elles le bonjour auquel les hommes répondent en cadence. Enfin, le général prend place, et devant lui défile le régiment tout entier. C'est un très beau spectacle, que rehausse de temps à autre la voix du canon lointain.

Les cérémonies terminées, les officiers du régiment, les généraux et les autres invités, y compris les dames, se mettent à table ; les derniers invités ne se sépareront que demain matin ; on devine qu'ils seront las ! Déjeuner superbe, profusion de vins et d'alcools, joie largement épandue. Ah ! que la guerre est loin des esprits à cette heure !

10 novembre. — Appelé à Minsk pour raisons militaires, j'ai revu plusieurs des officiers de l'État-Major du front ouest. Le colonel Brandt, chef du deuxième bureau, a eu avec moi un long entretien : « L'étude des renseignements sur l'ennemi, m'a-t-il dit, ne donne aucun résultat : je voudrais la mieux organiser. J'ai songé à vous demander votre avis à ce sujet ». J'ai répondu, qu'en effet, les résultats obtenus étaient nuls, et qu'il y avait à cela plusieurs raisons. D'abord, l'État-Major de l'armée ne considère les É. M. des corps d'armée que comme des organes de transmission ; il en résulte que le corps d'armée n'est pas outillé pour faire du travail de renseignements : il n'a ni interprète, ni deuxième bureau distinct, ni photographies, ni officiers sachant interpréter les photos. Or, l'État-Major de corps d'armée devrait jouer en Russie un rôle militaire d'autant plus actif que les distances entre les armées et les lignes sont plus grandes et plus difficiles à parcourir. J'ai continué en donnant des détails précis sur l'organisation telle que je la crois nécessaire : le colonel a pris des notes, et m'a demandé de lui faire un exposé écrit. On peut penser que j'en suis heureux.

Je rencontre de temps à autre, à Minsk, une dame blanc-russienne, qui porte un grand nom polonais. Elle m'a expliqué aujourd'hui l'absurdité du régime russe à l'égard de l'instruction religieuse dans la Russie Blanche. On y confond en effet les Polonais avec les catholiques. Lorsqu'un enfant blanc-russien arrive à l'école, on lui demande :

— Ta nationalité ? — Russe ! répond-il. — Ta religion ? — Catholique !

— Eh non! tu n'es pas Russe! Si tu es catholique, tu es Polonais; ou bien, si tu es Russe, tu es orthodoxe!

L'enfant blanc-russien est donc obligé de se dire Polonais pour rester catholique sur les registres, et pouvoir prier Dieu dans l'Église qui convient à ses parents.

D'autre part, de venimeux prêtres polonais se répandent parmi les villages blanc-russiens, et disent aux femmes :

— Si vous ne savez pas le polonais, vous n'êtes pas catholiques, et je ne puis vous donner les sacrements.

Je demandais à Pavel, mon ordonnance, s'il voulait aller à la messe. « Qu'est-ce qu'un jeune homme, m'a-t-il répondu, irait faire à l'office? Est-il nécessaire d'y aller pour prier Dieu? Quand on y va de son plein gré, c'est pour entendre les chanteurs et regarder les jolies filles. » Assez surpris d'un langage aussi franc chez un paysan que je sais extrêmement sérieux et droit, j'ai amené la conversation sur les popes de village et leur enseignement moral. « Eux, me dit Pavel, qu'est-ce qu'on en peut attendre? Ils ont leurs intérêts, nous les nôtres, et la seule chose qui les intéresse en nous, c'est, des fois, notre femme : ce n'est pas pour rien qu'on les appelle race d'étalons (jérébiatchia poroda); on arrive souvent du travail, nous autres, éreintés, affamés, terrassés de sommeil, et alors, on ne pense guère à la bagatelle. Mais eux, bien nourris, n'ayant rien à faire, comment n'en auraient-ils pas perpétuellement l'idée? »

La jeune génération russe a très peu de religion : la faute en est aux gouvernants qui mettent en avant le clergé, et au clergé, de qualité morale souvent inférieure, qui prône sans cesse les autorités. L'hiatus me semble s'élargir entre le clergé russe et les générations qui montent.

J'ai rencontré un aimable officier que j'avais connu à l'État-Major de la 4e armée. Je lui ai parlé des tranchées que les Boches ont reprises à cette armée près de Skrobova. C'était, m'a-t-il dit, un saillant difficile à défendre; le général Rogaza voulait l'évacuer après l'avoir miné; mais le général Evert, qui dirige depuis son fauteuil les moindres opérations de son groupe d'armées, ne l'a pas voulu. Le résultat, c'est une dizaine de mille Russes couchés sur le terrain...

13 novembre. — Passé à la 10ᵉ armée, en revenant de Minsk à mon État-Major. Contact assez prolongé avec le chef intérimaire du deuxième bureau, un certain capitaine Kork; il est, malgré son amabilité de surface, tellement pénétré de son importance, tellement étroit, vaniteux, jaloux du voisin et dépourvu d'intelligence organisatrice, que je m'effraie de voir une nature comme la sienne dans un poste important. Aussi bien, le travail ne l'intéresse-t-il pas pour lui-même, mais pour les compliments qu'il en pourra retirer. Comme il fait des écritures régulières et soignées, on l'apprécie, tout en le déclarant insupportable. Cet Allemand-Russe a les défauts de bien des Russes, mais il manque du charme propre aux gens de ce pays-ci.

Le général Evert a adressé aux commandants d'armée et de corps d'armée un ordre du jour relatif à la conduite des opérations, qui contient des choses justes, mais où n'apparaît nulle part l'aveu d'une responsabilité dans l'état de choses antérieur. Le grand chef veut paraître infaillible, ce qui est pire que tout, même quand il fait, comme ici, une manière de volte-face. Son État-Major, composé de très jeunes colonels, ne se doutait pas, il y a quelques mois à peine, de toutes les choses qu'il prétend avoir été oubliées par les unités qui ont exécuté les dernières offensives. C'est Evert lui-même qui a jeté ses corps d'armée dans des attaques non préparées. Il ne se rend pas compte de l'impossibilité où sont les officiers de son troisième bureau de diriger les opérations uniquement d'après l'examen de la carte. En outre, le front est lamentablement privé d'outillage. Si maintenant, sous l'impulsion de quelques jeunes gens remarquables, l'État-Major du groupe cherche à réagir contre le passé, il se heurte de nouveau aux É. M. des armées, organes souvent paresseux, pauvrement constitués, et orgueilleux de leur privilège. La 10ᵉ armée est de ce nombre, avec cette paradoxale exception que son chef actuel, le général Tsourikof, est l'esprit le plus clair, l'homme le plus allant, le plus pratique, le plus pénétré de l'excellence des procédés employés par les armées occidentales. Il vient de publier un ordre du jour, trop long certes, trop pompeux çà et là, et parlant trop de Souvorof, mais

qui respire le clair bon sens, ainsi qu'une connaissance exacte et intelligente des choses de la guerre et de la psychologie du soldat.

Mais je voudrais qu'on passât maintenant de la littérature à l'action : je doute qu'on y soit prêt, chez nous du moins. Le travail ne se présente pas comme une chose aisée, parce que notre chef d'État-Major prend trop d'initiative personnelle, élague ou écrase trop celle d'autrui pour y substituer la sienne. Le général Yarone n'est pas le grand chef qui fait sortir de terre les dévouements et les vocations ; c'est le chef très intelligent, mais trop impulsif, qui ne peut permettre à une personnalité de s'épanouir à côté de la sienne. Il en résulte que chez nous, chacun lui obéit, mais nul, sauf moi, je crois, ne travaille avec cœur.

1er décembre. — Je pars pour interroger, dans une ambulance divisionnaire, un prisonnier gravement blessé. Mes pensées errent çà et là, bercées par le trot de ma troïka grise, sous ce ciel bas et brumeux, ce ciel de mort, humide et froid, et je me dis que la victoire, de ce côté, est impossible. Paraissent des bouleaux échevelés, puis la plaine marécageuse coupée de tranchées qu'un obus de 77 écraserait, puis d'innommables villages, où l'on a peine à ne pas s'enliser dans la boue qui lutte avec la congélation. Près d'une maison qu'il faut contourner, un homme d'une quarantaine d'années est debout, dehors, vêtu seulement d'une chemisette qui ne lui atteint pas la ceinture. Cet homme maigre et sérieux, qui s'occupe tranquillement à s'épouiller, tout nu sous le ciel sinistre et froid, en dit long sur la force de résistance physique de cette race si soigneusement triée par la mortalité infantile.

A mon retour, on m'a fait lire une proclamation que les interprètes de l'État-Major du groupe ont rédigée, et que nous avons l'ordre de faire jeter dans les lignes ennemies. Elle est bilingue. Voici la partie française :

« Alsaciens et Lorrainois !

« Les braves Français, Vos proches par le sang, manifestent l'héroïsme et la bravoure, deffendent leur Patrie contre leurs

farouches Ennemis — les Boches! Les Ennemis de la France — les Boches — Vous ont plantés par force dans les tranchées, pour deffendre l'Allemagne, mais Vous avez toute la possibilitée de revenir dans Votre pays natal à l'aide de la Russie — Amie et alliée de la France. Rejetez donc! Les fers qui vous sont infligés par les Boches et venez chez Nous, et alors nous vous aidrons a revenir dans Votre chère France.

« Les Russes. »

Voici la partie allemande :

Elsasser und Lothringer!

Die tapfere Franzosen, welche ihr Fleisch und Blut sind, offenbaren die Standhaftigkeit und den Heldenmuth bei der Verteidigung des Vaterlandes gegen Deutsche den Todfeind Frankreichs.

Frankreichs Feinde — die Deutschen haben sie mit Gewalt in die Schanzen gebracht — um deutschland zu verteidigen, aber sie haben die Möglichkeit in jeder Zeit durch Russland — Frankreich-freundschaftlich gesinnd, — in ihre Heimat Kehren. Werfet von euch das deutsche Ioch ab und Kommet zu uns — wir werden Ihnen helfen wieder ins theuere Frankreich heim Kehren!

Die Russen.

Et il y a des gens qui s'imaginent chez nous, d'ailleurs sur la foi des militaires russes, que ces derniers savent les langues étrangères!

Je retrouve ce croquis d'un homme heureux, qui commande une unité où j'ai parlé ce printemps.

Le général K... ne « s'en fait pas ». Il se lève le matin, jamais très tôt, jamais très tard. Il fait sa toilette soigneusement, et prend vite, debout, un verre de thé. S'il fait mauvais temps, il écrit une lettre. Vers dix heures, il vient trouver ses collaborateurs, giberne aimablement avec l'un, avec l'autre, ou bien écoute un récit. Ensuite, cheval ou lecture... des illustrés. Vers midi et demi, zakouski; à 13 heures déjeuner; de 13 heures 45 à 15 heures 45, petit somme, absolument indis-

pensable à une longue habitude. Au réveil, chatting en famille ou dans un cercle choisi, five o' clock tea. Contact nouveau avec les collaborateurs, giberne. A 19 heures 45, très exactement, préparatifs pour le dîner, qui se passe doucement à feuilleter des souvenirs de guerre. A 22 heures, ten o' clock tea; puis une longue séance de giberne, alimentée par les dernières nouvelles. A 23 heures 30, bonsoir! Peut-on souhaiter journée plus remplie et plus profitable?

Mon ami, le petit capitaine Maxime Yakovlévitch Savitch, est un beau type d'officier. Sa bravoure est attestée par un sabre de Saint-Georges mérité au début de la guerre, et qu'il ne montre jamais. Sa droiture est sans mélange. Il est d'une intelligence cultivée et pénétrante, et d'une modestie nonchalante qui écarte de lui les superficiels. Il ne se fait pas valoir, mais tous l'apprécient et le respectent. Il travaille sans fougue, mais avec la volonté du devoir. Avec cela, il est Russe jusqu'aux moelles, aime le mouvement, le grand air, une bonne bouteille, une bonne histoire et une bonne sieste, quand il en a le temps. C'est un cœur d'or et une âme délicieuse. Je l'aime et l'estime infiniment.

5 décembre. — L'État-Major de la 10e armée était devenu, sous la direction du général Rodkévitch, le château du Vieillard au Bois-dormant; le général Tsourikof l'a réveillé un peu rudement. Aussi est-ce de tous côtés la fuite des paresseux qui se font muter dans des postes plus calmes, où l'on puisse terminer la lecture des romans commencés.

Le praporchtchik P..., l'un des interprètes de l'armée, est venu pour interroger à son tour un prisonnier blessé que j'ai déjà trituré de mon mieux. P... est un jeune homme de vingt-trois ans, frêle et comme transparent, neurasthénique, dit-il, anémique et cardiaque. C'est d'ailleurs un garçon intelligent et d'esprit juste. Il sait pratiquement l'allemand, étant originaire des Provinces Baltiques; il le parle incorrectement, mais couramment, et il le comprend avec précision. Ce n'est pas qualité si commune parmi les interprètes russes. Ils ne sont pas, en effet, toujours à la hauteur de leur tâche. Un de mes grands sujets d'étonnement est de constater, dans cette armée, la pénurie d'officiers sachant bien l'allemand

(en dehors des Allemands et des Baltes), et l'absence d'un corps spécial d'interprètes. On s'est imaginé que, si une guerre éclatait, on trouverait des interprètes à volonté ; à cet effet, des indemnités spéciales étaient prévues pour les hommes qui rempliraient ce rôle, étant entendu qu'ils ne recevraient pas de solde, puisque les interprètes russes ne sont pas officiers (bien qu'il y ait quelques officiers qui cumulent, avec leur fonction, celle d'interprète, ainsi que l'indemnité qui y est attachée). Souvent, les interprètes russes sont, dans le civil, des juges d'instruction, ou tout au moins des juristes. L'absence d'un concours préalable fait que leur connaissance de l'allemand est en général fort superficielle. Plusieurs de ceux que j'ai rencontrés sont d'ailleurs des hommes fins et distingués, parfaitement conscients de leur défaut de préparation linguistique et technique. Les interprètes pour le français sont, au contraire, le plus souvent, tout à fait au point en ce qui concerne la langue.

La technique de l'interrogation est ici rudimentaire, faute de guide et de préparation : il faut, en effet, pour interroger utilement un prisonnier, connaître dans le détail l'organisation des lignes ennemies et la disposition de celles de son propre front, l'ordre de bataille supposé de l'adversaire et une infinité d'autres choses. De plus, il faut se garder de faire ce que fait, par exemple, couramment le camarade P... que j'ai vu travailler aujourd'hui, c'est-à-dire se garder de souffler, par ses questions, les réponses que l'on souhaite recevoir. Un prisonnier est capable de répondre, même sans intention, autant d'âneries qu'un simple candidat au baccalauréat, et chacun sait que, par des questions appropriées, on peut faire dire n'importe quoi à un homme qui n'est pas en défense intellectuelle.

Il est fâcheux de voir qu'il n'y a pas d'interprètes au-dessous de l'échelon Armée. Les prisonniers que touche l'armée, plusieurs jours après leur capture, ont été interrogés tant bien que mal au régiment, à la division et au C. A. par un officier peu qualifié ou un homme de troupe ; les feuilles de ces interrogatoires suivent le prisonnier, mais nul n'en tient compte. On dirait que l'armée considère que ce genre de

renseignements n'a d'intérêt que pour elle. De là des tragédies comme cette attaque par les gaz dont j'avais prévenu si inutilement mon État-Major.

Aussi bien, le but des interprètes russes est-il d'obtenir des renseignements de grande envergure plutôt que des détails touchant la disposition du secteur ennemi. Cela est parfaitement normal, puisqu'ils travaillent pour un État-Major d'armée, mais il faudrait que les échelons inférieurs aient la possibilité de s'informer des détails qui les intéressent et dont l'ignorance peut leur coûter la vie. En l'espèce, il y a là une importante lacune.

10 décembre. — De nouveau la question de religion. Pavel, en constatant qu'à la fête du 1er régiment, où j'ai passé la journée hier, on m'a troqué mon épée contre une épée de rebut, m'a exprimé son opinion sur la partie officielle des fêtes de ce genre. Il m'a de nouveau affirmé que la majorité de ses camarades sont indifférents à la question de religion : les hommes qu'on voit à l'église y sont commandés de corvée, et y vont sans entrain, à moins qu'ils n'aiment la musique. Quant aux chanteurs — il en a fait partie, — leur recrutement est aisé, parce qu'ils sont, par là même, exempts de corvées. Selon lui, il n'y aurait guère que des soldats des classes anciennes qui seraient restés croyants. Quant à la dynastie, Pavel m'affirme également que la plupart des soldats la regardent avec indifférence; pourtant, à cette heure, elle aurait plutôt mauvaise presse dans la troupe.

Je note avec soin ces déclarations d'un homme que je sais positif, sincère et d'une véritable pureté morale. Elles sont d'accord avec les renseignements que j'ai recueillis depuis longtemps en Russie, et, en particulier, depuis un an. Je suis obligé de les souligner aujourd'hui pour les opposer à la thèse officielle, qu'un officier, d'ailleurs parfaitement inintelligent, a présentée ce soir, pour faire sa cour, à la table du 21e détachement sanitaire, où le général l'avait invité en même temps que moi. Il a commencé par mettre la conversation sur la fête d'hier : sans doute, j'avais trouvé amer de rester tête nue par une dizaine de degrés de froid et du vent; je voyais au contraire comment les soldats russes se tenaient

devant une obligation qui eût révolté des soldats français... J'ai répondu doucement que nos soldats supportaient bien pire lorsque cela était nécessaire, mais qu'en l'espèce je ne voyais pas très bien l'utilité de tenir des troupes immobiles sous le froid pour attendre l'arrivée des chefs, puis tête nue pendant une longue cérémonie qui leur était indifférente pour la plupart.

Là-dessus, tolle général. Le commandant du corps d'armée, le commandant du quartier général et l'officier qui avait parlé le premier, se récrient que je ne connais pas le peuple russe; il est profondément croyant, profondément attaché à sa patrie, à son tsar, à sa foi; c'est pour cela qu'il meurt héroïquement; ce sont choses qu'un Français ne peut comprendre ni sentir, si approfondie que soit sa connaissance de la Russie, etc., etc. La discussion devenait aigre : l'officier qui l'avait engagée voulait se hausser aux yeux du général qui, lui, y allait bon jeu, bon argent. Je ne voulais pas blesser le général Plechkof que j'aime beaucoup, ni sa femme; je me suis tu, mais j'ai terminé textuellement par ces mots : « Messieurs, vous aurez quelque jour une désillusion et un réveil. » Cela leur a paru plaisant...

Je cherche à m'expliquer leur aveuglement, car je crois que deux d'entre eux sont plutôt sincères. Le général l'est à coup sûr; cet homme excellent continue, à soixante-et-un ans, le geste que lui a appris sa nourrice; il n'a jamais réfléchi à ces choses-là, pas plus qu'à la raison qui vous fait soigner vos ongles. Le commandant est peut-être sincère, mais il manque de critique, et nul n'est plus indifférent que lui à la question religieuse; l'autre a peut-être dit sa pensée, mais c'est un goujat et un sot. En sortant, un des médecins présents m'a glissé dans l'oreille : « C'est vous qui avez raison : ils ne connaissent pas le peuple, ou bien ils prennent devant vous une attitude ».

13 décembre. — Fête du 4e régiment. Impossible de m'y soustraire, hélas!... L'alcool et le vin sont interdits; mais à l'arrière on boit de l'un et de l'autre et, sur le front, les officiers en regorgent. La vodka actuelle est constituée par de l'alcool pur étendu d'eau : ce n'est pas fameux. Parmi les

vins, on voit fréquemment paraître des vins provenant des propriétés impériales de Crimée et du Caucase. Nul ne paraît remarquer l'inconséquence.

Mon général me contait ceci : avant l'offensive du mois de mars sur le lac Narotch, il avait fait valoir au général Rogaza, commandant l'armée, la nécessité d'avoir davantage d'artillerie, et de ne pas s'engager à la légère. Celui-ci répondit : « Vous êtes sans doute artilleur? » — « Non, Excellence, je suis cavalier; mais la guerre n'a pas été sans m'apprendre certaines choses; je sais maintenant qu'on ne saurait faire fi de l'appoint d'une puissante artillerie, et avancer avec sa seule bravoure (na khrabrost). » Le général Plechkof a ajouté ceci : « Je me suis donné ma parole de démissionner si, avec les belles troupes que j'ai ici, on m'ordonne d'attaquer sans préparation, comme on l'a fait sur la Stokhod. » Cette parole acquiert une étrange importance, quand on sait combien le général est respectueux des ordres reçus et de la discipline extérieure : elle lui fait grand honneur.

18 décembre. — J'ai commencé aujourd'hui une visite du secteur de notre corps d'armée, qui mesure 42 kilomètres. J'ai l'intention d'étudier nos lignes en détail, pour mieux comprendre les renseignements transmis par les divisions, m'assurer de la façon dont se pratique le guet, dont sont installés et outillés les observatoires, et aussi dont se pratiquent les reconnaissances et les coups de main qui nous coûtent des hommes sans grand résultat.

Je suis venu m'installer chez le très accueillant colonel Pétine, auquel m'ont lié des visites antérieures. Il commande le 7ᵉ régiment, et, justement, pour ce soir, le chef des éclaireurs du régiment, le lieutenant Lifanof, a monté un coup de main auquel je prendrai part. Il s'agit, avec 30 hommes, de pratiquer deux ouvertures dans les fils de fer, entre deux petits postes avancés des Boches, et de s'emparer des hommes qui gardent un petit blockhaus en arrière de la ligne. J'ai fait observer que les Allemands ont soigneusement fortifié cette rive du lac Narotch, et que, sachant la disposition exacte de leurs défenses, grâce à un plan saisi par moi sur un prisonnier, je suis certain qu'on ne réussira pas à pénétrer

dans les lignes ennemies sans éveiller l'attention des postes entre lesquels il nous faudra passer. Lifanof tient à son idée, et je n'ai qu'à m'incliner. C'est, pour un débutant comme moi, une opération fort intéressante dont les détails se fixent dans ma mémoire : la sortie par la chicane des défenses accessoires, le rampement dans la neige peu épaisse, avec nos grandes blouses blanches; l'attente à côté des coupeurs de fils de fer; les coups de fusil, rares d'abord, puis plus fréquents; le miaulement et les bruits variés des balles; deux morts qu'il faut, coup sur coup, rapporter dans les lignes; des conciliabules à voix étouffée, dans le noir; le canon qui gronde au loin; un projecteur russe, puis un boche qui promènent distraitement leur faisceau de lumière sur nos malheureux corps étendus; des fusées rares, si jolies de loin, si terribles de près, quand elles vous immobilisent dans une position gênante, ou quand elles achèvent de brûler sur le sol à côté de vous, et qu'on attend la balle qui va les suivre; enfin des grenades, cinq en tout, dont deux n'éclatent pas, par un bonheur inespéré, car autrement, à en juger par leur point de chute...

Partis de la cagna des hommes à 18 heures et demie, nous ne sommes rentrés que vers minuit, car le trajet est long et fort incommode sur la neige et les caillebotis couverts de glace. Au tableau, deux tués et quatre blessés, dont un grièvement. Les Boches ont été, je pense, mis en éveil par le premier blessé, dont la gorge percée faisait entendre un sifflement. S'ils avaient eu un peu de cran, ils nous cueillaient ou nous tuaient tous fort aisément.

Cette expédition nocturne à côté des éclaireurs m'a lié fortement à eux. Non seulement leur chef, mais les soldats ont voulu m'épargner les places dangereuses, et se sont inquiétés de mon insistance à ne pas les écouter. Lorsque, au retour, ils ont appris que j'étais officier français, ce fut une joie, ce furent des ovations sans fin. Je puis dire que j'ai vu à côté de moi mourir des soldats russes, et les voisins prendre leur place tranquillement, comme s'il s'agissait d'une manœuvre. Ah! les braves gens! Mais combien sont inexpertes les mains qui les gaspillent!

Les tranchées qui vont du lac vers le sud, jusqu'à la route à partir de laquelle commence le secteur qu'on fait visiter aux étrangers, sont en piètre état. Dressées dans le marais, elles sont faites, çà et là, de planches épaisses, avec auvent. On ne voit de sacs de terre que sur le petit mur qui entoure les postes d'écoute. Les boyaux sont évasés et peu profonds ; les conduites téléphoniques dans le plus piteux abandon.

A partir de la route, je retrouve les bonnes tranchées en mauvaise place que j'ai visitées bien des fois, d'abord comme conférencier, puis avec le colonel Rampont, qui, de ses petits yeux de connaisseur, examinait les hommes, auxquels, gentiment, il distribuait des cigarettes ; puis enfin avec des officiers supérieurs russes. C'est là, et depuis le lac, qu'a eu lieu l'attaque récente par les gaz.

Si les tranchées sont bien faites, on n'en pourrait dire autant des postes d'écoute, simples petites niches en plein air, de plain-pied avec le sol et limitées par quelques sacs de terre. Les boyaux qui y mènent ne sont qu'ébauchés, de sorte que s'y glisser en plein jour est une opération délicate qui excite l'émulation des guetteurs d'en face. Ce ne fut pas d'ailleurs peine perdue, car j'ai découvert, dans quelques-uns de ces postes, des observatoires de premier ordre ; mais les tranchées russes ont été exécutées sans grande réflexion, et, maintenant, il est impossible de les dévier sur ces postes d'écoute. Il faudrait au moins y mettre des guetteurs dressés et capables ; le fera-t-on? J'en doute.

Décidément, l'ennemi n'est pas tranquille, ou bien c'est que j'ai dépassé le secteur de tout repos qu'on fait visiter pour la « tournée des grands ducs » ; toujours est-il que devant moi, en plein midi, une torpille a démoli un pan du parapet et tué deux hommes ; j'ai béni le pare-éclats à qui nous devons quelques cierges, le lieutenant Lifanof et moi.

En passant des lignes du 7e régiment à celles du 8e, changement à vue ; voici des tranchées propres, bien construites, avec un champ de tir excellent et des postes d'écoute protégés. Je m'étonne, et l'on m'explique que le colonel Borovski a fait construire ces tranchées lui-même sans s'inquiéter de l'officier du génie dont ce travail est le monopole. On sent

ici la main d'un homme qui sait ce qu'est la défense, et ce qu'on peut faire avec un fusil et une mitrailleuse : le colonel Borovski n'est pas breveté...

Çà et là, il y a des points morts (proryv), simple mur de parapet sans créneaux ni installation de guet.

On m'avait signalé un poste d'écoute téléphonique : je l'ai visité. C'est une excavation dans laquelle, placidement, l'un avec le casque téléphonique sur la tête, deux soldats étaient assis.

— Qu'est-ce que tu fais là? dis-je au premier soldat.

— J'écoute!

— Qu'est-ce que tu écoutes?

— Le téléphone des Germains.

— Ah! Et tu sais l'allemand?

— Pas du tout! (*nikak niet!*)

— Alors, que ferais-tu si tu entendais une conversation en langue étrangère?

Il m'a déclaré qu'il irait appeler un officier sachant l'allemand.

L'autre soldat m'a dit, le plus sérieusement du monde, qu'il transcrirait en caractères russes les sons étrangers qu'il entendrait. D'ailleurs, ni l'un ni l'autre n'avaient jamais rien entendu. Évidemment, les appareils destinés à capter les conversations de l'ennemi ne sont pas au point, et, à tout hasard, on poste là un homme dans l'intention de le remplacer par un véritable interprète dans le cas où il viendrait à entendre quelque chose.

Je crois d'ailleurs que les Russes sont assez embarrassés pour trouver, dans le personnel d'un régiment, un interprète allemand, à moins qu'ils n'aient sous la main un homme originaire des provinces Baltiques. Les officiers ont autre chose à faire, et d'ailleurs savent fort peu d'allemand, en dépit de leur conviction contraire. Neuf fois sur dix, le meilleur des officiers qui se donnent pour germanisants (à moins qu'il soit Allemand) ne comprendrait rien à une conversation téléphonique ennemie, faite prudemment, au moyen de termes de convention. Les interprètes qui, chez nous, occupent des postes analogues, avaient, au début, une peine infinie, d'abord

à saisir les sons très faibles, puis à en tirer un sens. Et ils savent l'allemand, ceux-là.

De leur côté, les Russes se servent du téléphone sans aucune précaution : l'ennemi doit être au courant de tous leurs faits et gestes.

Arrêt dans quelques cagnas d'officiers : elles sont propres et bien tenues, bien que des soldats mitrailleurs y soient également logés. C'est un bon point pour les lieutenants comme pour les hommes. Que ne peut-on faire avec les Russes, quand on sait les prendre! Puis, retour au 7e régiment, en empruntant d'abord un boyau qui est le premier digne de ce nom que je rencontre ici, et qui se trouve construit avec une pente suffisante et des égouts, de place en place, protégés par une grille en bois. A la bonne heure! Il faut dire aussi que les Boches balayant l'arrière au moyen de mitrailleuses, dès que l'obscurité se fait, il a fallu protéger les liaisons.

21 décembre. — « N'oublie pas de prendre ton masque », m'a dit le colonel Pétine lorsque ce matin j'ai quitté sa cagna : « le vent est favorable à une attaque par les gaz et j'ai prévenu mon personnel ». Le colonel a imaginé de relier une girouette très sensible, qui domine sa cagna, à une aiguille qui en reproduit les mouvements sur un disque fixé au plafond, à l'intérieur. De son lit, le colonel peut se rendre compte de la direction du vent. J'aime cette utile ingéniosité.

En examinant le flanc droit du 8e régiment, dont deux bataillons, séparés des autres par un marais, sont confiés au 7e régiment, j'ai eu une fausse alerte de gaz, de gaz invisible, comme l'a transmis le téléphoniste à l'officier qui m'offrait un verre de thé. Même une fausse alerte de ce genre est chose désagréable.

Lorsque, ce soir, j'ai quitté le colonel Pétine pour me rendre chez le commandant du 8e régiment, les éclaireurs que j'ai accompagnés l'autre nuit étaient là. Ils m'ont fêté, et, lorsque ma voiture est partie, je les ai vus dévalant les pentes neigeuses, courir pour me rattraper à un tournant en agitant leurs toques. Ce fut une minute poignante, je l'avoue; le

lien qui m'unit à ces hommes n'a rien de personnel en vérité; ce n'est pas moi qu'ils acclament, c'est ce quelque chose d'indéfinissable qu'ils ont deviné l'autre nuit sous l'uniforme russe que je porte : ce qu'ils ont acclamé, c'est l'officier français. Et de cela, je suis fier, immensément.

22 décembre. — Nous avons dormi à six dans une cagna qui mesure 4 m. 50 × 3 m. 80. Nous y avons dormi comme des sourds. Au matin j'ai parcouru les petits blockhaus qui gardent l'immense marais gelé à cette heure. L'ennemi borde les collines de sable, à quelque 2 kilomètres. Les soldats de garde, sales et paresseux, comme tout vrai soldat russe qui vit loin de ses chefs, coulent des jours heureux. Plus à droite, les défenses qui se relient, par des postes isolés, au flanc gauche du régiment où j'étais hier, paraissent fort légères.

Je parlais au colonel Borovski de son collègue du 4e régiment, le colonel Victor Mikhaïlof, que je tiens pour un excellent dresseur d'hommes, mais pour un ambitieux et un esprit borné.

— Vous allez le juger mieux, s'est écrié mon hôte! Au début de la guerre, il était chef d'État-Major de la 2e D. I. sibérienne; j'étais sous ses ordres. J'avançais vers Tomachof, dont la prise était assurée, lorsque je reçois de lui, coup sur coup, d'abord un ordre, puis deux sommations de ne pas m'engager avec l'ennemi. Ce nonobstant, je prends la ville. Cela fait, que croyez-vous qu'il m'ait dit? Que j'avais désobéi? ou que j'avais bien agi? Nullement! Il m'a simplement prié de lui rendre l'original de ses sommations !...

26 décembre. — Au 1er régiment où je suis passé, j'ai vu des tranchées intelligemment orientées pour battre de flanc un marais par lequel l'ennemi pourrait attaquer. Mais on a l'impression que les Boches songent plus à la défense qu'à l'attaque : on voit en effet, dans leurs lignes et en arrière, une série de blockhaus bétonnés se dresser au-dessus de la plaine. Les Russes n'ont pas ici les calibres qu'il faudrait pour écraser ces constructions.

Le secteur du 1er régiment (colonel Starikof) est inégal. Il offre un point faible, où Russes et Boches sont nez à nez, sans se voir, à cause d'un bourrelet où ils sont tous les

deux à contre-pente; ils y creusent des mines. Mais dans l'ensemble, je trouve une position rare sur ce front, les Russes occupant une série d'admirables belvédères, et les Allemands étant restés en partie dans la plaine et obligés de se terrer sous bois.

29 décembre. — Après quelques jours passés au 1er régiment où il y a beaucoup à voir, et dont le colonel a, lui aussi, fait ma conquête (c'est le régiment auquel j'avais dû, primitivement, être attaché), j'ai fait une assez courte apparition au 4e régiment, chez le colonel Victor Mikhaïlof. J'ai eu le malheur de lui parler de mes plans de réorganisation du 2e bureau. Il a sauté au plafond; il est jaloux de sa position, et tellement persuadé de son excellence qu'il ne saurait admettre, dans son régiment, la présence d'un officier de renseignements. Comme je l'ai compris en visitant son secteur qui est sans intérêt, installé dans un bois marécageux et loin de l'ennemi, il ne songe qu'à se faire valoir, à se montrer en belle posture. C'est le type accompli du bel officier russe d'État-Major, lent à comprendre, ami du décorum et de la petite « tambouille » cachée, farouchement hostile à tout ce qui est étranger, et comme imbibé d'un orgueil russe qui lui jaillit par tous les pores. En somme, un désagréable personnage. Il m'a cependant montré — mais pourquoi, grand Dieu? — une chose intéressante : un tir à gros calibre sur une tranchée ennemie bien dégagée. Les Allemands n'ont pas beaucoup tardé à réagir, mais avec une maladresse qui, combinée avec la présence du marais, où se sont perdus leurs projectiles les plus proches de nous, nous a rendu quelque service.

En somme, les 42 kilomètres de notre front n'offrent guère de points intéressants. C'est le type même du secteur passif, où l'on peut bien faire une petite saleté, comme l'attaque au chlore exécutée il y a deux mois par les Boches, mais où une offensive, même heureuse, ne conduirait à rien. Les environs du lac Narotch vers le sud sont marécageux et difficiles d'accès. Nous n'avons donc ici qu'à veiller, sans rien préparer de sérieux.

*
* *

J'ai mis au point, au cours de ma visite, quelques réflexions et renseignements sur le régiment russe. Je les fixe, au moment où je vais m'éloigner de ces formations d'avant si captivantes.

Au début de la guerre, le régiment russe était à 4 bataillons. Les compagnies comptaient 250 hommes à l'effectif de guerre, de sorte que l'on avait affaire ici à une unité importante par le nombre. Les régiments sont partis, lors de la mobilisation, non seulement complets, mais encore, parfois, en surnombre, parce qu'il s'y mélangeait, comme toujours en Russie, des enfants, plus tard même des femmes en quête d'émotions fortes. Mais, après les premières semaines de guerre, le commandement dut constater que, s'il avait des hommes, semblait-il, à volonté, il n'avait pas, en revanche, de quoi les armer tous. Je tiens d'officiers qui ont pris part à l'offensive en Prusse orientale que, dans certaines compagnies, on était obligé de compter sur les fusils des morts pour armer une partie des survivants. Cette pénurie de fusils fut surtout sensible durant la grande retraite de 1915, où les Russes n'avaient souvent pas d'armes. A cette époque, l'importance du fusil avait été comprise par les hommes. Un colonel artilleur m'a raconté avoir vu un soldat d'infanterie blessé à la tête, et dont un œil exorbité pendait, passer devant lui en portant deux fusils. Le brave homme cherchait un poste de secours, mais, en attendant, il ne se dessaisissait pas de son arme et de celle d'un camarade tué : « C'est ainsi qu'on nous l'a ordonné », s'écria-t-il, comme pour sa justification...

A côté de la question de l'armement, celle des effectifs ne tarda pas à préoccuper l'administration russe. Durant les premiers mois de guerre, on avait fait une très importante consommation d'hommes : or, les hommes qui, tués, blessés ou faits prisonniers, avaient disparu, représentaient, pour les unités russes, la perte d'un capital à peu près irremplaçable : je veux parler du capital représenté par l'instruction,

le dressage militaire. Certes, pour un homme qui disparaissait du rang, la Russie pouvait en présenter dix; mais ces dix nouveaux venus étaient rarement des soldats.

Je n'ai personnellement pris contact avec l'armée russe qu'au début de cette année (1916). A cette époque, toutes les unités que j'ai vues, sauf celles des armes spéciales, avaient vu leur effectif renouvelé, souvent même plusieurs fois, depuis le début de la campagne. Il reste néanmoins encore un notable pourcentage de soldats du début, et l'ensemble a encore fort belle tournure. Les effectifs sont encore nombreux, surtout en raison de ce fait que certains régiments ont, à proximité du front, leurs dépôts, où les hommes s'instruisent hâtivement avant de monter en ligne. J'ai vu tel colonel d'infanterie m'avouer qu'il avait dans son régiment 6.000 hommes et au-delà.

Au début de 1917, la Russie doit passer au système des régiments à trois bataillons; on utilisera ainsi une partie des hommes qui restent dans les dépôts.

Tout régiment russe comprend une compagnie d'éclaireurs montés et une d'éclaireurs à pied (60 — 100 hommes chacune). Dans le courant de 1916 la compagnie d'éclaireurs à pied a été détachée du régiment et attachée à l'un des bataillons en secteur, à tour de rôle. On a voulu éviter ainsi la perte de temps que cause à ces hommes le trajet à faire, à l'aller et au retour, durant la nuit, entre le Q. G. du régiment et le secteur où ils doivent opérer.

*
* *

Le commandement du régiment est assuré par un colonel, assisté d'un adjoint du même grade ou du grade de lieutenant-colonel. Le commandant du régiment a près de lui, outre son adjoint, son ou ses officiers d'ordonnance, le chef du service de liaison, l'officier de détail, le payeur et le chef des éclaireurs montés. En général, ces officiers logent dans la cagna du colonel ou dans des cagnas voisines; les Russes aiment à se grouper nombreux dans leurs chambres.

Les bataillons sont commandés par des capitaines en pre-

mier ou en second. Quant aux compagnies, elles comptent normalement cinq officiers. Seulement, la crise des cadres, qui s'est fait rapidement sentir, en a souvent réduit le nombre. Les commandants de compagnie, encore qu'ils soient fort jeunes, ont en général une certaine expérience de la guerre de position, et savent ce qu'il faut faire dans la plupart des cas ordinaires de la vie de tranchée. Mais les officiers qui leur sont adjoints sont trop souvent sans expérience, sans culture et sans consistance morale. Ils ont été promus officiers après trois mois d'études dans une vague école de praporchtchiks, non suivis d'un stage dans une unité combattante. Ici, personne ne les met au courant : ils vivotent dans l'atmosphère d'ennui qui pèse sur la troupe, et n'offrent aucune réaction à l'enlisement moral qui, peu à peu, les rapproche de la mentalité de leurs troupiers.

III

L'EXIL AU « FRONT » OUEST

1er janvier 1917. — Je suis à Minsk. Il m'est arrivé la chose la plus pénible. Au moment où je prenais quelque autorité dans mon État-Major de corps d'armée, où l'on nous promettait au premier jour un secteur d'attaque avec de l'artillerie et une escadrille, où j'allais enfin pouvoir travailler à pleins bras, le colonel Rampont, qui était détaché auprès du groupe des armées de l'ouest, a été envoyé en France, et j'ai été désigné pour faire ici son intérim. Outre la répugnance personnelle que j'éprouve à me voir aussi loin de la vie du front, au milieu d'une ville hostile et d'un monstrueux État-Major, je vois diverses causes qui rendent ma position difficile. D'abord, je suis officier russe ; je ne puis donc, à tous égards, remplacer un officier français ; ensuite, j'ai deux galons ; il en a cinq et sera bientôt général ; je suis officier de complément ; il est officier de carrière et breveté. Il y a un monde entre nos deux situations militaires. M'utiliser dans un énorme État-Major est tout simplement risquer de m'y noyer, alors que, là où j'étais, j'agissais personnellement et faisais, avec le travail militaire, une véritable propagande française. Toutefois, je dois convenir qu'il n'y avait pas d'autre officier français qu'on pût utiliser ici à ma place.

Dès hier, une grosse nouvelle s'est répandue à l'État-Major, celle de l'assassinat de Raspoutine. Il est possible qu'on

montre à l'Empereur que cela correspond à un mouvement politique auquel il faut répondre par un coup de barre vers la droite.

Le colonel Brandt, chef du deuxième bureau, m'explique qu'il a fait un projet de réorganisation des deuxièmes bureaux du front ouest, et qu'il y a fait entrer l'essentiel du projet que je lui avais remis, projet qui « correspondait d'ailleurs à ses idées. » Il me charge ensuite de traduire en français et en allemand un questionnaire volumineux à l'usage des interprètes d'armée et autres qui pourraient ne pas très bien savoir ces deux langues. Ce questionnaire, rédigé par des officiers qui ne savent pas ce que c'est que le métier d'interprète, est un fouillis de choses inutiles, au milieu desquelles sont noyées quelques bonnes questions. Cela n'est ni complet ni pratique. Puisque tout ce monde-là sait qu'en France j'étais interprète, et puisqu'on a désiré m'avoir ici en quelque sorte comme interprète en chef, il eût été naturel de me demander de revoir ce factum, et de le mettre en ordre. Mais un officier de mon grade ne peut remettre sur le métier un travail auquel ont collaboré les officiers supérieurs de son bureau. Je n'aurai donc qu'à traduire — et je traduirai sans me presser. On a commencé à éteindre en moi le feu sacré.

7 janvier. — Je suis à Moscou pour quelques jours. J'ai passé la soirée avec un grand industriel de mes amis. Il m'a dit qu'il s'est organisé pour fabriquer des projectiles et des fusées. La fusée qu'il fabrique est de type russe : « La maison Schneider (le Creusot), me dit-il, n'ayant pas voulu céder la licence de sa fusée personnelle, qui possède un dispositif évitant les accidents, j'ai dû me retourner d'un autre côté ». Il se console d'ailleurs, parce que la fusée Schneider est « extrêmement délicate et se fausse d'un rien. »

Sur les rapports du bois et du charbon, voici ce qu'il m'apprend. Les autorités russes engagent la population à user du bois le plus possible pour ménager le charbon. En Sibérie, au contraire, les autorités prient les propriétaires de mines de houille de distribuer du charbon à la population, parce que, faute de bras, le bois reste à pourrir dans la forêt.

Autre détail. Les énormes usines Bogouslavski, dans

l'Oural (600.000 hectares de concession) travaillaient jusqu'à présent au bois, et employaient de 7.000 à 8.000 chevaux. La guerre arrive, leurs chevaux sont réquisitionnés, et les usines ferment leurs portes. Cependant, un de leurs administrateurs s'était rendu dans la steppe kirghise, y avait fait l'acquisition de 5.000 chevaux, et les ramenait lentement vers l'Oural, ces animaux étant accoutumés à se nourrir maigrement de l'herbe qu'ils trouvent, fût-ce en grattant la neige avec leurs sabots. Mais, parvenus sur le terrain d'utilisation, les chevaux n'ont plus rien trouvé à manger; l'administration du chemin de fer ne disposait pas non plus d'une quantité de fourrage suffisante pour nourrir cette cavalerie. Les chevaux, peu à peu, tombent... et les choses en sont là. En somme, la Russie vivait dans un état d'équilibre instable; il a suffi de troubler cet équilibre pour qu'elle souffre d'inquiétante façon.

J'ai appris également des détails techniques relatifs à des détails de la retraite. Ainsi, en Galicie, les armées en retraite évacuaient, me dit le narrateur (un intendant à cinq galons) 700.000 têtes de bétail (?); or, faute de méthode, on a laissé mourir d'inanition des dizaines de milliers de bêtes, parce qu'en certains points on n'avait pas prévu l'encombrement des ponts, par exemple dans la région de Slonim. Dans la région de Bobruisk, où il y a de grandes forêts, on avait confié à l'administration forestière une cinquantaine de mille têtes, sans l'avoir avertie à l'avance de faire préparer du fourrage : résultat, 90 p. 100 de perte, car il ne reste que 5.000 têtes environ. Sur un autre point dont je n'ai pas noté le nom, étaient arrivés 300 bœufs à longues cornes, des bêtes superbes. L'intendance les abat, et les sale... dans des fosses creusées à même la terre. Le lendemain, ces fosses étaient remplies d'eau... Ces détails soulignent les souffrances de cette dure retraite.

12 janvier. — Un de mes amis moscovites me disait que le public regorge d'argent. Il voit, dans son magasin, des gens mal mis, et qui autrefois n'auraient même pas osé en franchir le seuil, y examiner des toques de fourrure de 150 roubles, et les payer comptant.

Je note peu de détails politiques dans ce journal; mais il me semble hors de doute que la Russie file un mauvais coton. Il y a quelques semaines, à la rentrée de la Douma, M. Milioukof a violemment attaqué Sturmer, le ministre de l'Intérieur; de son côté, un député de droite, M. Pourichkiévitch, a attaqué ce qu'il a nommé « les forces obscures ». Tout cela a produit une grosse émotion. Sturmer a été si directement, je ne dis pas convaincu, mais du moins accusé de tractations tendant à une paix séparée, que le Tsar a fini par le congédier, invitus invitum. Puis le souverain a confié la gérance du ministère de l'Intérieur à un homme louche nommé Protopopof, qui possède une manufacture de draps à Moscou. Trépof a reçu le poste de président du Conseil, ce qui lui a permis d'annihiler en partie l'action de Protopopof. Mais, sur ces entrefaites, est survenu l'assassinat de Raspoutine, et un beau matin, Protopopof a été nommé ministre de l'Intérieur en titre, et Trépof a demandé à être relevé de ses fonctions : un des innombrables Galytsine l'a remplacé.

De tout cela résulte que l'orientation politique incline de plus en plus vers la droite. On interdit les réunions de coopératives,on poursuit par tous les moyens et on cherche à étouffer le sentiment d'union des forces nationales, qui a produit tant d'heureux effets depuis le début de la guerre. Quand on me pose cette question : « Enfin, qui est-ce qui gouverne? », je ne sais vraiment que répondre. Ce que je puis du moins affirmer, c'est que le pays marche à la révolution. On ne pourrait se figurer un terrain plus pavé de mécontentement. L'explosion de joie qui a accueilli l'annonce du meurtre de Raspoutine en est une preuve. Je crois, pour ma part, que les choses vont très mal et que, si la guerre dure encore un peu, on verra des choses sérieuses.

A. N. Koulomzine, le vénérable président du Conseil de l'Empire, a été mis en disponibilité, à cause, paraît-il, des discours violents qui ont été prononcés dans le sein de cette assemblée. C'est là une faute du Gouvernement, que l'on dit poussé par un certain Chtchéglovitof, ancien ministre de la Justice, homme ambitieux et dénué de sens moral.

14 janvier. — L'avenir politique est bien sombre en

Russie! Voilà que les élections de Moscou ont été cassées sans l'ombre de raison légale. On dirait qu'on veut pousser à bout la nation.

Bruits. On aurait tué à Pétrograd le vieux baron Fréderiks, ami de l'Empereur, et aussi le métropolite. L'impératrice douairière deviendrait régente... Ces bruits, qui n'ont rien de réel, marquent du moins le sens des préoccupations.

Un officier supérieur me disait : « J'ai vu jusqu'à des femmes du peuple se réjouir de la mort de Raspoutine ». Il continuait : « Dire que, dans tous les pays de l'ouest, on a des ministères d'affaires, et qu'ici, on ne fait que de la politique! »

Oui, le moment est grave. Dans ce temps gris, cette neige molle, je sens je ne sais quelle brume de tristesse planer sur Moscou en mal de dégel et sur la Russie politique qui court la course à l'abîme. Les troubles attendront-ils le retour des troupes victorieuses?

18 janvier. — A Moguiliof, où j'ai été appelé à la Mission. J'ai retrouvé là le commandant Buchsenschutz et le général Janin. D'une stature puissante, dont il paraît parfois comme un peu gêné, car il déteste la solennité, cheveux et moustaches grisonnants, le général a un masque d'une belle régularité, extrêmement mobile, et éclairé par deux yeux où semblent pétiller l'intelligence et la gaîté. Sa conversation est à facettes, de brillant inégal, mais reflétant inlassablement une robuste bonne humeur. Tel il apparaît aux hôtes d'un jour. Admis plus près de lui, on distingue, sous le feu d'artifice des plaisanteries et des citations, une pensée d'une extraordinaire promptitude, un jugement sûr, et une universelle bienveillance, qui, d'ailleurs, ne s'arrête pas aux détails. Il aime les Russes et les séduit, les uns par sa droiture et la sûreté de son coup d'œil, les autres par une joviale cordialité qui les met de suite à l'aise. L'Empereur aime ce général pétri d'intelligence et de déférente gaîté, qui sait glisser, comme en se jouant, entre deux anecdotes plaisantes, un précieux conseil. Ce chef de mission est vraiment quelqu'un; sans effort, sans y tendre même, il est devenu le centre écouté des missions alliées au G. Q. G. russe.

En outre, il est admirablement secondé par le commandant Buchsenschutz. Grâce à ce dernier, chacun de nous se sent, dans sa solitude, suivi, soutenu, renseigné et apprécié.

22 janvier. — Je suis revenu à Minsk. Une dame russe, qui fréquente le milieu de l'État-Major, m'a conté qu'en apprenant que je venais faire l'intérim du colonel Rampont, un officier de l'État-Major s'était écrié devant elle : « Un lieutenant! Ce n'est pas possible!... Un lieutenant remplacer un colonel! Et un civil, par-dessus le marché! » C'est une confidence dont je me serais bien passé. Quoi qu'il en soit, je me sens bien seul dans ce milieu si abondamment galonné; mes pensées suivent tristement le bon colonel Rampont dans son voyage, tissées d'inquiétude, à cause de l'absence des nouvelles promises.

23 janvier. — Voyage officiel à Nesvij, à l'État-Major de la 2e armée, où je vais remettre une décoration. Le général Iguelstrom, qui remplit à Minsk les fonctions de général de liaison, et qui m'a toujours témoigné une bienveillance toute particulière et une inépuisable prévenance, m'a emmené dans son wagon. Là se trouvaient également deux officiers, dont le plus jeune était fort sympathique, et paraissait travailleur et méthodique. Nous avons assez abondamment causé; à un moment, il m'a livré, en une phrase lapidaire, les principes de sa conception de la vie : « Moi, je ne suis pas exigeant; j'aime seulement bien manger et bien dormir! » Il a ajouté : « Je vis en ascète, et je ne permets pas à une femme de monter sur le lit où je me couche! » En vérité, c'est là, surtout en temps de guerre, ce qu'on appelle un homme heureux. Sa franchise qui, chez nous, ferait sourire et même cligner de l'œil, est typique chez un Russe.

25 janvier. — J'ai dîné tard au restaurant. C'est l'heure où arrivent les fêtards, avec des femmes. C'est un brouhaha, une joie! Il y a là des gars solides, plus ou moins affiliés à des organisations d'arrière, et sanglés dans de beaux uniformes : ils feraient encore mieux dans les rangs, sur le front. Le peuple s'aperçoit fort bien de cette grève partielle des riches devant le danger.

Une feuille de myrtille s'était glissée dans ma compote :

voilà des paysages de Lioubane qui surgissent devant moi, la forêt d'abord, tapissée de myrtilles, dont les soldats vont remplir des quarts, puis la neige, la paix, le travail utile dans un milieu sympathique, tandis qu'ici!...

28 janvier. — J'ai lu le projet de réorganisation des deuxièmes bureaux établi par le colonel Brandt; comme me l'avait dit le sous-chef d'État-Major, ce projet est en parfait désordre. Mais tout ce qu'il contient est bon. La grande nouveauté, c'est que le corps d'armée devient un centre actif entre l'armée et le groupe d'armées, et que le principe de la liaison est consacré. Pour les idées et beaucoup de détails, c'est, par endroits, mot pour mot la traduction de ma note. Seulement la question des photos d'avions a été laissée de côté.

Un général me disait avoir été envoyé ici pour procéder à une vaste enquête sur l'embusquement, dont l'organisation centrale serait à Minsk et dans le *Zemski soyouz* (v. p. 65). Pour des sommes variables, on installe un grand propriétaire dans le rôle d'un savetier d'un atelier civil travaillant pour l'armée; des universitaires au soufflet d'une forge, ou dans une boulangerie. Naturellement, ils ne figurent là que sur les contrôles, ayant cédé leur poste à des femmes qui travaillent à leur place et sont rétribuées par le comité. Il y aurait environ 70.000 individus dans ce cas-là. Les Juifs y joueraient un grand rôle. En même temps, une active propagande révolutionnaire se pratiquerait ici sous le manteau. Ce général, décoré de Saint-Georges, et qui m'a l'air fort sérieux, a ajouté : « On m'a chargé aussi de sonder les opinions politiques de tels ou tels. Mais cela ne me regarde pas durant la guerre : je ne veux voir, durant ce temps-là, que des Russes, quelles que soient leurs opinions. Seulement pour les embusqués, je veux être impitoyable. »

*
* *

Ce qui me frappe, dans l'organisation de ces grands États-Majors russes (G. Q. G. : front et armée), dans lesquels j'ai plus ou moins vécu ou travaillé, c'est que, bien qu'ils soient,

de par la loi, superposés les uns aux autres, avec correspondance et dépendance exacte de toutes leurs parties, en réalité, chacun d'eux tend à relâcher ces liens obligatoires et à vivre, le plus qu'il est possible, sa vie propre. L'un des premiers effets de cette tendance est que les États-Majors de front et d'armée possèdent presque exactement les mêmes organes, non pas seulement de transmission, mais d'*exécution*.

Autre particularité importante; le commandant en chef et les commandants de fronts jouissent de pouvoirs formidables, sont investis d'une puissance presque illimitée dans leur zone d'action. C'est une puissance à la fois civile et militaire. Le généralissime n'a au-dessus de lui que l'Empereur; les commandants de groupes d'armées n'ont au-dessus d'eux que le généralissime. Ils ne doivent de comptes respectivement qu'au souverain ou au généralissime, sur tout ce qui concerne leur administration civile et leurs opérations militaires. Le décret fondamental dit expressément que « nul dans l'Empire (sauf les personnes citées) ne peut leur rien prescrire ni leur demander de comptes ». La puissance énorme laissée au généralissime n'a rien de surprenant : il faut, pour conduire la guerre, que le chef ne soit pas entravé dans son action; mais on est surpris de voir plusieurs chefs militaires investis d'une puissance presque égale : il en peut résulter des conflits, et il en résulte surtout une floraison de potentats.

Dans la pratique, au point de vue militaire, le généralissime a la libre disposition de toutes les troupes; mais, une fois qu'il les a réparties entre les divers groupes d'armées, il cesse d'avoir sur elles une action directe. Sont exceptées toutefois les unités dites indépendantes; on m'a dit que mon corps d'armée, par exemple, est de ce nombre, et se trouve en réserve générale du généralissime. De leur côté, les commandants des fronts disposent librement des troupes qui leur ont été attribuées; ils peuvent même les dissoudre, à condition d'en rendre compte. L'unité de commandement est donc bien difficile à obtenir dans le pays qui a l'apparence d'être le plus centralisé de l'Europe.

2 février. — J'ai fait une excursion à mon État-Major du 1^er^ sibérien : j'ai pensé mourir de froid dans le trajet en auto-

mobile qui m'y a amené depuis Molodetchno. Aujourd'hui, j'assiste à une consécration d'hôpital de village, à Diaditchi. D'une grande isba, on a fait une maison toute peinte en blanc, propre et avenante. On a fait ensuite, naturellement, une copieuse fête.

Pavel, qui revient de permission, me disait que, dans les villages de sa région, tout le monde porte des caoutchoucs par-dessus la chaussure. C'est là un luxe inouï, qu'il souligne comme une preuve de l'abondance de l'argent et de l'impuissance où sont les paysans à le jeter dans le gouffre ordinaire : l'alcool.

3 février. — J'écris dans la chambre chaude que je dois quitter demain pour retourner dans ce Minsk abhorré, où, par cet hiver très rigoureux, j'occupe une chambre glaciale, et où, par-dessus tout, je suis excédé de l'inutilité du travail fourni. Ma pensée revient avec persistance à l'organisation des grands États-Majors, et d'abord, celui de la Stavka, c'est-à-dire le G. Q. G. Au début de la guerre, elle était installée dans un train, en gare de Baranovitchi. Il y avait alors un personnel des plus restreints. Vers la fin de juillet 1915, elle est venue s'installer à Moguiliof (Mohilef) sur le Dniepr, séjour paisible, situé sur la ligne de Kief à Pétrograd, et près de celle de Varsovie à Moscou. Le 23 août/5 septembre 1915, l'Empereur a congédié le grand duc Nicolas, et a pris sa place. Peu à peu, les services et le personnel ont augmenté; je sais, par un ami du général Gourko, que celui-ci, en recevant ses subordonnés, en décembre dernier, lors de son entrée en fonctions, a compté à peu près un millier de personnes.

L'Empereur laisse pleine liberté à son chef d'État-Major général; celui-ci n'en a pas moins une tâche écrasante, que la présence du souverain, qui vit porte à porte avec lui, et vient chaque jour « travailler » une couple d'heures, n'est pas faite pour diminuer. Le général Alexéyef, qui occupe ce poste, est un homme de grande valeur, doué d'un sang-froid superbe, et d'une aménité qui ne se dément jamais. Un tel caractère est précieux, dans le milieu composite que forme la Stavka. Sa solide et lucide intelligence lui permet de travailler avec une

compétence qui s'impose à ses subordonnés russes, et qui fait apprécier hautement ses avis par les généraux commandant les missions étrangères près la Stavka. On dit également beaucoup de bien de l'intelligence du général Gourko, qui remplace en ce moment le général Alexéyef, malade d'épuisement. Parmi les meilleurs adjoints du chef d'État-Major général, on met hors de pair les généraux Loukomski et Klembovski.

La Stavka comprend quatre — et même cinq — directions, comprenant, comme toutes les directions des grands États-Majors, celles du général quartier-maître (État-Major proprement dit) et le général de jour (Déjourny Guénéral) à laquelle affèrent les bureaux des Services.

1° La direction du général quartier-maître, comprenant les opérations et la mise en valeur des renseignements.

2° La direction du général de jour, s'occupant des questions d'effectifs à traiter avec le ministre de la Guerre, et des questions de finance.

3° La direction du chef des Communications militaires, ayant pour attribution l'exploitation de toutes les voies ferrées situées sur le théâtre des hostilités, ainsi que leur répartition entre les unités intéressées — et, en outre, la direction générale des Étapes et des P. T. T.

4° La direction maritime, où se concentre tout ce qui a trait aux opérations sur mer.

5° La direction du ravitaillement des Armées.

La Stavka, ainsi constituée, est, à tout prendre, moins un organisme compact qu'une sorte de Centrale distributive répartissant les ressources disponibles entre les grands groupements, lesquels disposent du personnel nécessaire pour en régler l'utilisation. Cette manière de procéder était inévitable. Les conditions ne sont pas, en effet, en Russie, les mêmes que dans l'Europe occidentale. L'immensité des espaces, le chiffre formidable de la population, l'état embryonnaire des moyens de transport, de l'armement, du ravitaillement, du service de Santé, comme aussi la précarité des moyens de liaison, contraignaient le commandement à subdiviser le travail. Les liens un peu lâches qui unissent la Stavka aux Groupes d'ar-

mées s'expliquent en grande partie par des nécessités nationales.

En fait, la Stavka agit surtout, d'abord, en réglant les questions du haut personnel, dont l'Empereur, en règle générale, se réserve la nomination, après entente avec son chef d'État-Major. Puis : par les directives d'opérations, destinées à coordonner dans la mesure du possible les mouvements des Groupes d'armées; par le déplacement des unités que le généralissime juge bon de faire passer d'un groupement dans un autre. Puis, par la coordination des moyens de transport, et par la surveillance générale de la répartition des moyens d'action. Enfin, par une multitude de communications écrites, ordres généraux, littérature militaire, traductions et transmissions diverses.

Limité à ce genre d'action, le rôle de la Stavka devient en grande partie moral. La Stavka symbolise, grâce à la présence de l'Empereur, l'union du peuple russe et de l'armée russe, et, en ce sens, l'idée qui a poussé Nicolas II à se mettre à la tête de ses troupes, renferme une part d'à-propos. Seulement, l'Empereur a le tort de se trop complaire dans ce milieu calme, qui, grâce à ses nombreuses excursions à travers les armées, lui donne l'illusion de la vie militaire, et dans un entourage qu'il sent à la fois simple et dévoué, et qui le repose de la capitale.

Chacun des groupes d'armées est représenté, dans les bureaux du quartier-maître, par un officier supérieur; telle est du moins la stipulation de la loi. Mais, là même où elle existe, cette liaison est bien précaire. La liaison personnelle, de haut en bas, par des officiers choisis, n'existe pas, et, quels que soient les inconvénients possibles de ce genre de liaison, il eût paru spécialement indiqué en Russie.

Le personnel des officiers de la Stavka fournit un travail consciencieux et régulier. Toutefois, le général Alexéyef, ayant l'habitude de tout faire par lui-même, n'avait pas besoin d'officiers transcendants pour le travail de seconde main qu'il leur abandonnait. D'autre part, le général était si bon qu'il ne se décidait pas à se séparer d'un officier dont le travail ne donnait pas satisfaction. Cela explique que, soit en

considérant le choix général du personnel des bureaux, soit en constatant les résultats obtenus, il est rare qu'un visiteur emporte l'impression qu'il se trouve là en face d'une élite choisie de l'armée russe, préparant et facilitant le travail des grands chefs. En réalité, ce sont plutôt les grands chefs qui facilitent ici le travail de leurs subordonnés.

La Stavka est reliée à chacun des groupes d'armées par ce qu'on appelle « un fil direct », c'est-à-dire soit, quand la distance le permet, un appareil Hughes, soit, lorsque la distance est trop grande, par un appareil Baudot. On voit, auprès de ces appareils, jour et nuit, des officiers occupés à faire « la liaison ». Parfois, les grands chefs s'entretiennent ainsi d'un quartier général à l'autre. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'il y a là une perte de temps considérable, et que, dans la plupart des cas, le voyage d'un officier de liaison rendrait plus de services. En revanche, le procédé est commode quand il ne s'agit que de quelques demandes et réponses.

L'aviation n'est pas représentée à la Stavka. Le grand chef de ce service, qui est le grand duc Alexandre Mikhaïlovitch, se trouve mieux installé dans la souriante ville de Kief, où il est plus complètement son maître. C'est là une des causes nombreuses qui entravent le service de l'aviation. Mais serait-ce là une raison suffisante pour qu'un grand duc sacrifiât ses préférences?

11 février. — Le général de Castelnau est venu passer quelques jours sur le front ouest; j'ai eu l'honneur de lui servir d'interprète dans ses conversations avec le général Evert, et de l'accompagner sur l'avant, à la 3ᵉ armée. Partis de la station de Siniavka, nous avons touché successivement des éléments ou des États-Majors faisant partie des IXᵉ et Xᵉ corps d'armée, savoir : 123ᵉ régiment; 5ᵉ division; un régiment dont le numéro m'échappe; 31ᵉ division et Xᵉ corps. Toute cette visite nous a pris quinze heures, et a comporté quatre repas ou goûters : je laisse à penser combien elle a pu être utile à un général français de cette envergure. De propos délibéré ou par défaut d'organisation, on ne nous a rien montré. Le général désirait voir des tranchées; grand émoi derrière notre dos; crainte de la responsabilité, et peut-être d'un atout

possible, éprouvée par tel colonel d'État-Major; conciliabule, et enfin, une solution russe : on nous a conduits franchement à l'arrière! Il eût suffi de prêter aux visiteurs des manteaux russes, et, sans nul danger, ils auraient parcouru une première ligne. Mais jamais les Russes n'auraient consenti à laisser circuler presque seul un personnage comme celui qui leur faisait visite; or, une bande d'officiers venus du « front », de l'armée, du corps d'armée, de la division, de la brigade, et du régiment visité eût attiré l'attention de l'ennemi. En tout cas, nous avons beaucoup circulé, rencontré nombre d'officiers, et aperçu quelques formations de réserve. Le général de Castelnau a paru satisfait. Lorsque j'ai pris congé de lui, il m'a pris les deux mains et m'a dit : « Mon ami, cela me fait quelque chose de vous laisser tout seul dans un pays et un milieu étrangers. Je sais ce que vous faites pour notre pays et je vous en remercie », et il m'a embrassé. Ce sont des minutes où le fond de ma sensibilité a été si bien deviné et touché que je ne les oublierai plus.

12 février. — On avait reçu hier à l'État-Major une dépêche du général Janin à mon nom. On a *oublié* de me la donner. Le général me donnait l'ordre d'accompagner à Moscou le général de Castelnau...

14 février. — Ma vaine besogne se poursuit; çà et là, des détails insignifiants me montrent, qu'avec mes deux pauvres galons, je ne suis pas à ma place dans cet État-Major. J'avais reçu de la Mission française l'ordre de réclamer des Alsaciens-Lorrains encore détenus par l'État-Major de Minsk. Information prise sur place, j'ai fini par savoir que, devant l'extraordinaire pénurie de Russes sachant bien l'allemand, le colonel Brandt, chef du deuxième bureau, en a gardé un certain nombre comme interprètes bi-lingues. Il ne veut pas les lâcher, et, comme j'insiste doucement, en me référant aux ordres que j'ai reçus et à la proclamation (v. p. 127) récemment lancée, il me dit, avec une délicatesse rare : « Ce n'est pas vous qui commandez ici! » J'ai dû — je suis officier russe! — accepter cette insolence imméritée; j'aurais préféré qu'elle fût dite au colonel Rampont, qui, lui, aurait pu répondre. Eh! je le sais bien, que le colonel Brandt tient à

moi; il m'a dit, en riant, et sérieusement, qu'il ne me laisserait plus partir, maintenant que j'étais là. Au fond, c'est parce qu'il voit en moi une sorte d' « Alsacien-Lorrain » cultivé et sachant à fond trois langues au moins!

18 février. — Je suis en visite à mon corps d'armée. Le commandant du Q. G. est venu me dire hier soir, qu'en mon absence, ma chambre servait au pope qui venait le samedi pour dire la messe du lendemain. C'était hier samedi : il m'a prié de partager ma chambre un soir encore avec cet ecclésiastique. J'ai fait un énergique « Jamais! » qui a « sidéré » le brave colonel. Ah! non! passer la nuit avec un pope, je ne pourrais m'y résoudre : est-ce le souvenir de certains dessous dégoûtants aperçus çà et là, aux bains, dans mes pérégrinations en Russie? Je ne sais, mais ces cheveux longs, cette barbe, cette robe, ces robes plutôt, ces cierges, tout enfin, en eux, m'est hostile. J'aimerais mieux cent fois partager ma chambre avec un simple soldat. Lui du moins je sais qu'il n'a sans doute qu'une seule chose qui ne soit pas propre : ses chaussettes russes — et encore! Pour tout le reste, il est aussi propre qu'un officier; mais un pope!

Il est tout de même caractéristique que je n'aie pas encore vu une seule manifestation profondément religieuse, depuis que je suis sur le front russe : c'est la forme, partout et toujours. Ce pope que j'ai vu l'autre jour se peigner devant l'autel, et ensuite poser son nez sur le crucifix, au cours d'une « molébienne » de consécration dans un petit hôpital, me paraît agir d'une façon analogue à celle dont agit le prêtre païen qui fait ses salamalecs devant une idole. La religion chrétienne est quelque chose de si pénétrant, de si beau, qu'on se demande comment ces natures frustes, qui n'ont pas dépouillé le paysan, et qui sont ignorantes de discipline intérieure, pourraient en pénétrer les délicats détours.

Les officiers d'ici font grand état de leur application au travail; il est de fait que plusieurs d'entre eux sont toujours occupés. Pourtant, le travail me paraît moins productif à Minsk qu'il ne l'est chez nous, à cause de la répartition des heures de présence. Nous devons être là de 10 heures à 14 heures; de 17 heures à 19 heures; de 22 heures à 0 heure.

L'obligation n'est pas stricte, et, par exemple, je ne parais presque jamais le soir. Les camarades prétendent aussi prendre du travail à domicile.

A 2 heures, on déjeune dans une très grande salle où viennent également le commandant en chef et la plupart des généraux. Cette popote énorme est d'ailleurs bien dirigée ; la nourriture y est bonne. Le soir, vers 9 heures, on vient, selon ses convenances, prendre le dîner, qui est réduit à un seul plat. Comme boisson, un verre de thé quand on a terminé le repas. En Russie, il faut se dresser à ne pas boire en mangeant.

Un détail typique. Le général Evert, qui est un potentat, vient de donner à l'un de ses généraux de liaison une fonction nouvelle. Celui-ci songe tout de suite à organiser son « Oupravlénié », son administration ; il s'occupe de trouver des locaux, de faire fixer un *chtat*, c'est-à-dire un état du personnel, et enfin des crédits. Il va présenter un devis que le général en chef approuvera ou rognera. J'ai vu, jadis, sur une grande rivière sibérienne, la Kiète, des îlots de troncs d'arbres déjà recouverts de terre végétale, qui sont le début de futures rallonges au continent : de même, j'ai assisté hier à la naissance d'un de ces innombrables services hétéroclites qui mangent les forces morales et financières de la Russie. Je vois, par exemple, comment un général frauçais eût réglé la chose. Il eût fait venir l'intéressé et lui eût dit : « Périodiquement, à tel intervalle, vous ferez tel service d'inspection ». L'intéressé eût pris contact avec les sous-ordres nécessaires, eût établi une consigne, et, aux périodes désignées, il eût fait exécuter le travail et établi son rapport. Le général Evert, lui, taille et rogne à sa fantaisie. Quand donc cette Russie, que j'aime tant, échappera-t-elle à l'étreinte malfaisante de tous ces potentats?

21 février. — Nous avons reçu la visite du commandant Appiano, qui est un officier distingué de radio-télégraphie, que la Mission Française a mis à la disposition du « front » ouest. Il est arrivé hier, et nous avons fait ensemble la connaissance du colonel russe Gervais, chef de la radiotélégraphie du groupe d'armées, lequel nous a somptueusement

reçus. Aujourd'hui, visite à toutes les autorités. Chez le sous-chef d'État-Major (général Lébédief), le colonel Gervais dit en russe : « Le commandant Appiano nous a dit que les Français arrivent à faire travailler ensemble plusieurs avions réglant un même groupe d'artillerie; mais, comme nous n'avons pas plusieurs avions réglant en même temps, cela n'est pas intéressant pour nous. » Le général a répondu : « Vous savez bien que nous devons concentrer un grand nombre d'avions et qu'il faudra régler leur travail concomittant. » J'ai appris là, du même coup, qu'on songeait à une sérieuse offensive, et que le colonel Gervais n'était guère averti des nécessités de son service.

26 février. — Dîner chez une grande dame polonaise, la comtesse T., chez qui l'on rencontre, dans un milieu exquis de simplicité aimable, des personnages intéressants. Je me suis entretenu quelque temps avec M. Krivochéïne, l'un des hommes politiques sur lesquels on compte pour la Russie de demain. Une autre personne m'a conté qu'il se serait formé, sur les marches mêmes du trône, une association désignée sous le nom de : « Union des brillants », qui réunirait des jeunes gens de grande famille, placés au début sous la présidence du grand duc Dmitri Constantinovitch, maintenant exilé pour le meurtre de Raspoutine. Ce serait cette union de « Jeunes Russes » qui aurait pesé sur l'Empereur pour faire hâter l'ouverture de la Douma. Dans cette société en décomposition, rien n'est impossible.

27 février. — Nous sommes partis, le commandant Appiano et moi, emmenés en wagon spécial par le colonel Gervais qui nous conduit sur le front. Un officier m'a dit hier à Minsk que nous ne verrions rien du tout, parce que la radiotélégraphie ne travaille pas encore avec l'artillerie.

Notre visite à Molodetchno, à l'État-Major de la 10e armée, a eu du moins pour moi un résultat appréciable : le commandant de l'aviation de l'armée m'a promis de me procurer toutes les photos que je voudrais lorsque je serais rentré dans mon corps d'armée. Or, le colonel Rampont étant parti pour deux mois, c'est très prochainement que je dois être délivré de mon exil à Minsk.

28 février. — Nous sommes au matin à Zalièsiyé, petite gare souvent bombardée par les Allemands. Mais le temps est bouché, et, nous dit-on, nous ne pourrons rien voir. Visite à un très aimable colonel d'artillerie, dans sa jolie cagna. Retour au wagon. Le temps se perd, gentiment, à ne rien faire.

1er mars. — Nous sommes revenus à Vileïka d'où je saute, pour quelques heures, à mon Q. G. de corps d'armée qui n'est pas loin. En traversant un village, j'ai vu, auprès d'un « bain noir », des soldats qui, s'étant étuvés, se séchaient maintenant et s'habillaient à l'air libre; ils étaient absolument nus, et il faisait — 4° cent. ! Le « bain noir » consiste en une cahute basse munie d'une petite porte et d'une ouverture pratiquée dans le toit, et pouvant s'obturer avec un tampon approprié. Un feu ardent, allumé sur un foyer de grosses pierres, sert à chauffer la pièce et à préparer la vapeur, laquelle s'obtient en projetant de l'eau chaude sur les pierres surchauffées. C'est une installation incommode au premier chef, car on est obligé d'y entrer et d'en sortir nu, c'est-à-dire de se déshabiller et de s'habiller au grand air; mais c'est la solution typique adoptée par les paysans des régions peu boisées et très pauvres.

Au retour, soirée chez les aviateurs, chez qui j'ai rejoint mes camarades. Encore une journée perdue !

2 mars. — De nouveau à Zalièsiyé. Perdu toute la matinée pour attendre des chevaux qui ne nous sont apparus qu'à 2 heures : on avait *oublié* de nous dire qu'ils nous attendaient. Nous atteignons la batterie de mortiers du lieutenant-colonel Alexandre Nicolaévitch Razoumovski, mais, pour des raisons diverses, inventées, je le crois, on nous dit qu'on ne peut pas voler à cause du temps. En réalité, les Russes n'ont pas volé du tout pour le réglage, mais trois avions russes et plusieurs boches ont circulé aujourd'hui. Visite, de guerre lasse, à une batterie de 75 (2e C. A. caucasien), qui n'est même pas masquée. En somme, journée charmante, de gelée et de soleil rose, mais journée perdue. La journée a été perdue pour nous, mais non sans doute pour le lieutenant-colonel Razoumovski.

En effet, cet officier s'était dit souffrant; mais, quand nous sommes partis, il a reçu la visite de la gentille personne qui préside au wagon Pourichkiévitch (v. p. 59) de Zaliesiyé; à sa grande surprise et à la nôtre, nous l'avons rencontré alors qu'il ramenait la toute charmante pour dîner avec elle au wagon. Ces mœurs sont étranges, lorsque des chefs et des étrangers se dérangent pour venir vous voir travailler! Elles témoignent d'un désordre qui n'est pas sans m'inquiéter.

Le bouquet a été une confidence du colonel Gervais. Il m'a pris à part, et, longuement, avec l'importance qui le caractérise, m'a fait des discours embrouillés et flatteurs, puis m'a dit en substance ceci : que le voyage du commandant Appiano était inutile, car non seulement il n'a rien enseigné de nouveau aux Russes, mais ce serait plutôt la Russie, représentée par lui, Gervais, qui pourrait, sur ce terrain, enseigner quelque chose à la France. Il faudrait voir l'air satisfait avec lequel il m'a dit ces choses. Mais en voici la contre-partie, car je n'ai pas été sans prendre depuis plusieurs jours mes informations. Le colonel Gervais est nul en radiotélégraphie, et tout le travail est fait par son adjoint P. V. Lioutenskof, qui, lui, est au courant, et, de plus, est un homme de valeur et un charmant homme. En outre, le colonel Gervais est en rapports tendus avec la direction de l'artillerie, laquelle a fait, pour ses Écoles d'artillerie (Minsk et Smolensk), un programme des cours sans le consulter (et pour cause!) Le grand souci du colonel Gervais est donc d'empêcher le commandant Appiano de lier partie avec les artilleurs, et de leur donner l'indication des tours de main qui peuvent leur manquer. Perfectionner son service, il n'en a cure; mais il ne veut à aucun prix que le Français ici présent perfectionne le service de ses adversaires. C'est pour cela, qu'au prix d'une grossièreté qu'il a eu beau arroser de champagne et de phrases douces, mais qui n'en reste pas moins indigne d'un officier, il a tenté de provoquer, par mon intermédiaire, le départ brusque du commandant Appiano. C'est juste le contraire qui aura lieu.

En attendant, peu s'en est fallu que cette promenade en confortable wagon nous coûtât cher. En quittant, vers le soir,

Zalièsiyé, où notre wagon avait été, en notre absence, bombardé par avion boche, nous avions été ramenés à Molodetchno, pour y attendre le train régulier. A cet effet, on avait posté notre wagon, éclairé a giorno, en position d'attente sur un pont de la voie ferrée. Il faisait clair de lune, et il devait être évident pour tout le monde que les Boches utiliseraient cette belle nuit comme ils le faisaient si souvent. Personne n'y songea pourtant. L'avion boche est venu, a lancé six bombes dont la dernière, éclatant à quelques mètres, en contrebas de notre wagon, a tué deux soldats. On éprouve un sentiment étrange à entendre un bombardement par avion dont on sait être l'un des objectifs; la première bombe vous découvre le danger, qu'on attend ensuite avec une sorte de curiosité résignée. Ici, les cinq premières bombes, éclatant coup sur coup, étaient destinées à la gare; mais il était trop tôt : la cour, où elles sont tombées, était encore vide; la sixième bombe était pour nous. Mon camarade le commandant, qui était couché et endormi, n'a rien entendu.

J'ai rendu compte au sous-chef d'État-Major des amabilités dont le colonel Gervais nous a comblés, le commandant Appiano et moi, et ensuite de la confidence que le colonel avait cru devoir me faire. J'ai terminé en disant que, « mes chefs russes ayant désiré la venue d'un de mes compatriotes spécialistes de T. S. F., je ne pouvais pas, sans venir m'en ouvrir à mon supérieur immédiat, constater que, maintenant qu'il est là, le chef du service radiotélégraphique du front ouest lui fait perdre son temps en déplacements vains, et déclare que son voyage a été inutile ». Le général Lébédief a été un peu surpris : on ne parle jamais avec cette franchise dans son État-Major. Il m'a chaudement remercié, mais il ne fera rien, j'en suis sûr. Je regrette seulement que, pour relever cette injure qui nous était faite, j'aie été officier russe — et encore de grade très modeste. Au fond, c'est moi seul qui pâtirai de ma liberté grande: je commence à connaître mes chefs de Minsk et à pénétrer au delà de leurs risettes de surface.

4 mars. — Deux télégrammes arrivés durant la nuit m'ont apporté l'ordre de me rendre à l'escadrille de la 2ᵉ armée

pour y organiser les obsèques d'un de nos officiers observateurs, le lieutenant Berné, qui vient d'être tué, et dont le corps doit être transporté à Pétrograd. Utilisant le wagon du chef des transports militaires, puis, à partir de Zamirié, une automobile que m'a prêtée aimablement la femme d'un officier, j'ai gagné Nésvij, où est le Q. G. de la 2e armée.

5 mars. — Notre camarade Berné a été tué en défendant contre un avion de chasse boche un appareil russe qui photographiait; il a montré un cran que tout le monde ici souligne avec admiration.

Un aide de camp du général commandant, le capitaine Delazari, m'a pris dans son traîneau pour me mener à Yanof, où se trouve l'escadrille. En route, il m'a dit qu'à Pétrograd les chefs du mouvement ouvrier avaient rédigé un appel conjurant leurs camarades de renoncer à la grève en raison de la gravité de l'heure. Mais la censure aurait refusé de laisser imprimer cet appel, parce que l'autorité de ces personnes n'a rien d'officiel, et elle n'aurait cédé que sur une énergique intervention de la Douma. Il paraît évident, si ce renseignement est exact, que le gouvernement ne veut pas travailler pour la guerre. L'Empereur ne comprend-il donc rien?

On m'a fait lire un ordre émanant de l'État-Major du front ouest, relatif à la manœuvre qui est ordonnée à une « saucisse » quand elle se voit attaquée par un avion ennemi. L'État-Major écrit : « En cas d'attaque par un avion ennemi, on aura soin de manœuvrer l'aérostat au moyen du treuil; si l'avion vole au-dessus de l'aérostat, on rentrera l'appareil; si, au contraire, l'avion vole *au-dessous* du ballon captif, on donnera à celui-ci de l'altitude. » Il est à noter que les aérostiers russes n'ont pas de parachute...

10 mars. — Les obsèques de notre camarade ont été fort belles; son avion, criblé de balles, et dont on avait retiré les ailes, avait été attelé de deux chevaux, et disparaissait sous les couronnes; une prolonge d'artillerie portait le cercueil. Les Russes avaient très bien fait les choses.

Pour moi, une fois terminée la cérémonie officielle à la gare de Minsk, au moment de l'arrivée du corps, j'ai pris le

train pour la Stavka, où je viens rendre compte au général Janin, et me reposer quelque peu auprès de la mission.

11 mars. — Invité, à ma grande surprise, au palais, au déjeuner dominical. L'Empereur m'avait dit, en me voyant : « Vous venez de Minsk? » Après le déjeuner, passant devant ses invités rangés, il m'a dit encore :

— Comment! Vous êtes toujours lieutenant?

— Oui, sire, ai-je répondu étourdiment, *j'attends!*

Éclats de rire discrets dans notre coin. L'Empereur, qui rit aussi en continuant sa ronde, se retourne et me dit : « Il faut avoir de la patience! » Et presque aussitôt il ajoute : « D'ailleurs, vous n'attendrez pas longtemps! »

Il faut dire que, d'après le règlement russe, j'aurais dû être promu capitaine en second à partir du 1er janvier, à l'ancienneté; on me l'avait dit à Minsk et à l'État-Major de mon armée. Mais j'avais eu tant d'occupations que j'avais oublié de faire régler ma situation. La question de l'Empereur m'avait donc moins surpris qu'elle ne l'avait fait pour les autres témoins de cette petite scène.

Ce soir, le chef d'une mission amie nous a communiqué un télégramme de Pétrograd annonçant qu'il y avait eu là-bas une manifestation, économique en apparence, mais révolutionnaire en réalité, que les soldats du régiment de Sémionof auraient arrêtée en tirant sur les manifestants. Là-dessus, grève de toutes les usines de la capitale, et menace de grève générale. On se couche infiniment soucieux.

12 mars. — On dit que M. Rodzianko, le président de la Douma, aurait télégraphié à l'Empereur pour le conjurer, comme seul moyen d'arrêter la révolution, de prendre un ministère qui ait la confiance de la nation. Les nouvelles graves se succèdent. Deux régiments de la Garde, celui de Pavlovsk et le Préobrajenski auraient refusé de tirer sur le peuple.

13 mars. — Ce matin, on apprend que le régiment de Sémionof, resté seul fidèle à l'Empereur, tiendrait la rue Fourchtadskaya, tandis que les deux régiments cités ci-dessus garderaient le Liteïny prospect et les délibérations de la Douma. La police aurait fait cause commune avec la révolu-

tion. On aurait proposé à l'Empereur, il y a quelques jours, de recevoir ici des délégués; devant son refus, tout se serait déclenché. Un gouvernement provisoire a été constitué, qui a commencé par s'assurer de deux des ministres; le plus haï, Protopopof, s'est enfui.

Quant à l'Empereur, il a quitté Moguiliof la nuit dernière; il saignait du nez. Il disait, paraît-il, à son entourage, qu'il fallait tirer sur tout ce monde là. Il ne se rend compte de rien.

Quelqu'un a dit à l'un de nous que des émeutiers qui criaient : « A bas la guerre » ont été assommés par la foule. Cela nous fait respirer. En somme, il y a bel et bien une révolution. Si elle réussit, comme il paraît probable, on parle d'une régence du grand-duc Nicolas Nicolaévitch, après mise à l'écart du gentil fantoche qui n'aura rien compris. Mais on dit bien des choses ! Pour moi, je vois une situation providentielle dans ce fait qu'il y a 1 mètre à 1 m. 10 de neige dans la campagne, et qu'ensuite il y aura le dégel, toutes choses rendant impossible, pour le moment, une offensive allemande.

Les nouvelles se succèdent; les unes viennent des missions, les autres de l'État-Major : naturellement, il y en a beaucoup d'erronées. Un télégramme nous annonce qu'on a pillé la maison du comte Frédériks, vieux général ami et conseiller de l'Empereur, puis le Palais de Justice. L'hôtel Astoria aurait été mis à sac. Pourtant, certains organes fonctionnent : un officier d'ici, ayant demandé des instructions par fil direct, aurait reçu cette réponse : « Faites votre besogne comme d'habitude, et ne vous occupez pas du reste ». L'amirauté continue à travailler avec la Stavka. On a l'impression qu'une force organise tout cela et travaille à éviter les troubles. Il se confirme que cette force est tout entière orientée vers la guerre, de sorte que l'on paraît lutter contre les influences germanophiles qui se seraient cristallisées autour de l'Impératrice, et contre les « forces occultes » dont l'Empereur n'a pas su se défaire. Hier, le général Alexéyef, à qui l'histoire devra plus d'un bon point, a noblement passé plusieurs heures à tenter d'amener l'Empereur à faire des

concessions, tandis qu'il en était encore temps. L'Empereur n'a rien voulu entendre. Accompagné du comte Fréderiks, du gendre de celui-ci, le général Voyékof, homme taré et haï, commandant du Palais, de Stakelberg, qui, venant d'arriver de Pétrograd, déclarait que tout y était tranquille, et de quelques autres, l'Empereur est parti cette nuit, à toute vitesse, brûlant les stations. Il a donné au vieux brave général Ivanof (trois croix de Saint-Georges), qui jusqu'à hier ignorait tout, l'ordre de mâter l'insurrection par la force. Le vieillard s'arrachait les cheveux. Il paraît qu'on envoie à Pétrograd une division; outre que cela ne se transporte pas comme un wagon de pommes, il n'y a déjà que trop de soldats à Pétrograd. Les Russes d'ici disent d'ailleurs que les hommes qu'on enverra là-bas pour combattre feront cause commune avec les révolutionnaires. De fait, la mesure est comble, et l'armée, de haut en bas, semble en avoir assez de ce gouvernement. Dans les missions qui sont ici, l'avis qui prédomine est que l'on va faire appel au grand-duc Nicolas Nicolaévitch, qui passe pour très droit, et qui, à coup sûr, est très énergique et a été très aimé. Toutefois, rien ne se dessine encore. M. Basili, le chef de la chancellerie diplomatique du Grand Quartier, estime impossible un gouvernement provisoire avec Rodzianko, Milioukof et autres. Pour ma part, je pense, mais n'en dis rien, que A. Goutchtkof est là-dedans : cela serait une sûre garantie d'ordre et de méthode.

Les télégrammes qu'on nous envoie de Pétrograd en clair passent non censurés ; les chiffrés continuent à nous arriver de France, mais nous ignorons encore si les nôtres sont transmis. La circulation par chemin de fer est libre ; mais les officiers qui veulent descendre à la gare de Tsarskoyé-Sélo, près de Pétrograd, sont priés de laisser leurs armes aux mains du commandant. Tels sont, un peu pêle-mêle, les renseignements recueillis dans la journée.

Chez les officiers du G. Q. G. je ne remarque aucune consternation : c'est plutôt le contraire qui paraît. Personnellement, tous, comme nous ici, aimaient l'Empereur, mais, comme le reste de la nation, ils étaient las du régime. De plus, c'est là du nouveau : or les Russes ont en eux de tels

trésors de curiosité, qu'ils s'intéresseraient à la nouveauté qui leur serait même la plus hostile.

Le ministre de la guerre Biélayef, qui a tourné casaque, déclarait hier, paraît-il, qu'il tenait en main la « *rébellion* ». Ce mot choque les Russes qui nous entourent, lesquels n'emploient, pour désigner les « troubles », aucun terme péjoratif.

14 mars. — Jour gris de neige rare. On ne sait rien de nouveau, sinon que 15.000 hommes marcheraient sur Tsarskoyé-Sélo. Toute la journée d'hier, le général Biélayef a été en communication avec la Stavka; le fil n'a été coupé que vers le soir. Le général Voyékof, qui guigne la succession du comte Fréderiks son beau-père, est l'âme de la résistance gouvernementale, et par là il flatte le désir secret de l'Empereur, qui est, dit-on, de ne pas faire de concessions. Les princesses impériales et le prince héritier ont la rougeole.

Après déjeuner, on apprend que les troupes de Tsarskoyé-Sélo ont passé à l'ennemi, de sorte que l'Impératrice est plus ou moins prisonnière dans son château. On a appris en outre que le train de l'Empereur n'a pu atteindre la région de Pétrograd, et serait bloqué, après diverses manœuvres, à la station de Dno, dans la direction de Pskof, où est le Q. G. du front nord. Ce qui nous étonne tous et nous réjouit, c'est l'ordre et le calme relatifs dans lesquels ces changements se déroulent.

19 heures. Des renseignements exacts nous parviennent de Pétrograd, qui mettent au point les diverses nouvelles dont nous avons vécu ces jours-ci. En somme, il arrive ce que l'Évangile désigne par la formule : « Celui qui tirera l'épée périra par l'épée », en ce sens qu'il est plus facile de lancer une population dans le sens de son évolution accélérée, que de l'arrêter sur la pente de la révolution. J'espère cependant que, grâce à l'appui du gouvernement provisoire, qui renferme un choix remarquable d'hommes politiques, cette calamité sera épargnée à la Russie. Pour le malheureux Empereur, si sympathique à ceux qui ne faisaient que de le frôler, comme c'était le cas pour nous autres, mais si prodigieusement incapable de gouverner, de comprendre la réa-

lité, de se libérer des chenapans de toute espèce qui abusaient de sa crédulité, d'utiliser enfin les conseils des hommes dévoués comme le général Alexéyef, — il semble bien que son règne soit terminé. Quelle leçon pour les autres souverains! Comment ne pas se souvenir de la fameuse réception des zemstvos, où Nicolas II, jeune Empereur, a repoussé dédaigneusement leurs doléances, en les traitant de « rêveries insensées » (bezoumnyya metchtaniya)?

15 mars. — L'Empereur est à Pskof, et il va être invité à abdiquer. Voilà la grande nouvelle qui domine les bruits vrais ou faux qui nous arrivent de cent côtés. De source anglaise, on prétend que les troupes du front auraient réagi. C'est fort possible : les nouvelles se transmettent défigurées et amplifiées avec une rapidité foudroyante. J'en ai eu tout à l'heure un exemple amusant. Un vieux baigneur, qui me lavait, m'a raconté le départ de l'Empereur (tenu très secret) ; il l'avait appris quelques heures à l'avance « par ces messieurs de l'escorte qui étaient venus se laver avant de partir ». Le vieux brave homme est du parti d'hier; mais le parti de demain compte déjà un nombre immense d'adhérents.

Sans doute, ce peuple a bien souffert, mais certains militaires lâchent l'Empereur avec une désinvolture qui attriste. On signale que le grand-duc Cyrille aurait conduit à la Douma les marins qu'il commande; il a beau faire, il est encore moins estimé par les hommes nouveaux qu'il ne l'était par les anciens. Le général commandant l'escorte de Sa Majesté est allé expliquer à l'Impératrice qu'il n'était pas en force pour résister aux révolutionnaires et la défendre. De loin, cela est un peu gros. On aimerait, pour la beauté de la chose, une garde qui meure et ne se rende pas. On se sent révolté par l'attitude de ces gens qui ont grandi auprès du trône, léché les mains, fait des risettes, encaissé les prébendes, et qui, au jour du danger, viennent dire : « Je ne suis pas en force! » On pouvait ne pas aimer l'Impératrice; mais alors, pourquoi commander sa garde?

16 mars. — L'Empereur a abdiqué, et va venir à Moguiliof pour faire ses adieux. Les gens d'ici ne paraissent pas consternés, surtout ceux qui l'approchaient journellement : rares

sans doute sont les fidèles comme Alexéyef, qui est un peu honteux d'avoir eu si complètement raison, et aime d'affection sincère et désintéressée l'ex-Empereur Nicolas. Pour nous, les Français, qu'il a accueillis avec tant de gentillesse, il n'est pas un d'entre nous qui ne soit prêt à lui prouver que, si nous sommes en dehors des troubles politiques qui l'ont renversé, si nous sommes conscients des fautes qu'il a commises par son incurable aveuglement, nous n'en sommes que plus pénétrés de tragique pitié pour la grandeur du châtiment que la vie lui impose, après l'avoir si pauvrement armé pour la lutte, et que plus disposés à lui témoigner notre attachement personnel et notre reconnaissance.

On discute beaucoup sur la légalité de l'abdication. On dit que l'Empereur se retirerait en Suède ou en Norvège. Pétrograd serait calme, Moscou également, sauf une grève de tramways. Le ministère est constitué : Présidence et Intérieur, prince Lvof; Guerre et Marine, A. Goutchkof; Affaires étrangères, P. Milioukof; Justice, Kérenski (socialiste); Finances, Téréchtchenko; Commerce et Industrie, Konovalof.

L'Empereur doit arriver à 19 heures. Grand émoi : les gens ne savent quelle attitude il faudra prendre.

17 mars. — Nous avons enfin le texte de l'abdication. Le sacrifice est consommé. Le grand duc Michel, frère de l'Empereur, ne veut pas accepter le trône avant d'avoir consulté la nation : cela est prudent. Le fond de l'histoire me semble être le suivant : ceux qui ont fait la révolution se seraient fort bien passés de la famille impériale, pour laquelle ils n'ont d'ailleurs qu'une médiocre estime; mais, courant au plus pressé, ils la gardent comme un ornement extérieur, comme une fragile charpente, autour de laquelle ils s'efforceront de bâtir solidement le nouvel ordre social. C'est pour cela, me semble-t-il, qu'ils auraient préféré une régence à un nouvel empereur; la régence leur aurait donné quelques années de répit, au bout desquelles, au pis aller, on aurait pu congédier à son tour le jeune souverain, ou tout au moins lui imposer des lisières. Peut-être tant de calcul n'entre-t-il pas dans l'esprit des hommes nouveaux; il est possible que le cadre impérial ne soit conservé par eux que pour prendre

appui, à la fois sur l'élément modéré et sur le peuple, resté fidèle au principe monarchique; ce serait ainsi une défense contre les appétits des socialistes et des républicains acharnés.

Les premiers journaux arrivent : Dieu que de discours, que de dithyrambes républicains! « Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!... »

18 mars. — Arrivée du commandant Peyris, qui vient de Pétrograd. C'est un homme d'une solide culture et d'une intelligence pénétrante; en outre, il a de l'esprit à revendre. C'est une joie de l'entendre faire le récit imagé des à-côté de la révolution.

L'État-Major est fort ennuyé de voir l'Empereur s'éterniser à Moguiliof, où il attend, paraît-il, une décision relative au lieu de sa retraite qui, probablement, serait l'Angleterre. Personnellement, ne se rendant pas compte de la situation, il opinerait pour Sévastopol (dit-on). En tout cas, son fils et deux de ses filles ont la rougeole, et il ne peut se déplacer en ce moment.

Ce peuple de grands enfants que sont les Russes s'amuse maintenant avec des cocardes rouges, et il veut aller jusqu'au bout dans l'expression de sa jeune liberté. Mais, hélas! il n'a pas la discipline intérieure qui est le garant de l'ordre social : il faut qu'un peuple soit, socialement, charpenté avec une bien grande solidité, pour avoir le droit de s'offrir une république.

Le gouvernement provisoire a devant lui une tâche immense. Je me demande comment il pourra en exécuter ne serait-ce que la centième partie, et cela, au milieu d'une guerre qui désorganise tout, le travail, la main-d'œuvre, le ravitaillement, les transports, la culture, et, par-dessus tout, l'état des esprits. Il a raison d'essayer; après tout, la vie l'aidera peut-être. Mais le bon populo qui maintenant s'amuse à pleine gorge, s'apercevra vite que, se trouver en république ne signifie pas ne rien faire, comme jadis. J'ai l'impression qu'il pourra quelque jour déchanter sur les charmes de la liberté.

20 mars. — Je suis revenu à Minsk depuis deux jours. Mon chef de bureau m'y a reçu sans aménité, ayant eu, dit-

il, besoin de moi. Une grande parade a eu lieu hier sous le commandement du général Evert. Les gros bonnets de l'armée, qui ne tenaient en place que grâce au régime, regardent le sol autour d'eux pour pouvoir y exécuter à temps et avec grâce une volte-face qui leur rapporte.

Les esprits sont fort préoccupés : on se demande où la révolution s'arrêtera. On sent le besoin de s'appuyer sur quelque chose de solide : or, à ces gens qui ont toujours vécu avec l'idée de monarchie absolue, et qui n'ont d'ailleurs jamais beaucoup réfléchi à son sujet, cet être hybride et incertain, qu'est le « gouvernement provisoire » ne dit rien qui vaille : ils ne trouvent pas en lui l'appui moral qu'il leur faudrait. Le grand duc Michel a joué à beaucoup de Russes un tour pendable en n'acceptant pas le trône.

21 mars. — C'est aujourd'hui que les troupes prêtent serment au nouveau gouvernement. Quand on a pu constater ce qu'avait pesé, dans l'esprit des soldats, le serment prêté jadis à Nicolas II, on est un peu sceptique sur ce genre d'exercice; mais c'est une tradition. Vers 16 heures, la place où donnent mes fenêtres a commencé à s'emplir de monde; bientôt, c'est une foule énorme, mais disciplinée, qui s'étend à perte de vue. Les gouvernants actuels ont exactement chaussé les souliers du pouvoir qui s'en va : on commence par des prières, une « molébienne »; il est très adroit d'occuper le peuple à des cérémonies qui, non seulement le dispensent de penser, mais encore l'empêchent d'agir. Il n'y a plus de sergents de ville; le service d'ordre est fait par de jeunes Juifs, ornés d'un brassard, et le visage rayonnant : ils n'emploient pas plus de ménagements que jadis les vrais sergents de ville, mais ils ont beaucoup moins de vigueur physique. Ils ont beau traiter les curieux et les voyous de « tovarichs » (compagnons), les tovarichs obéissent mal. Les troupes défilent devant le clergé, et sont censées prêter serment. Cela terminé, elles défilent, à pas très rapide, à cause de la pente, devant le général Evert, par colonnes par 10, par 8 ou par 4. Cela fait beaucoup de monde. Certaines unités, comme celle des télégraphistes, ont arboré de vastes rubans rouges à la boutonnière, ce qui est d'un joli effet. Cependant un grand et

sinistre drapeau rouge plane là-bas au-dessus des têtes; d'autres, plus modestes, servent de fanions. Mais le drapeau rouge n'excite que les taureaux : ce peuple n'a rien de l'âme du taureau, et ne réagit point. Dans ses yeux ne brille pas à la vue de cet insigne l'éclair qui brille dans le nôtre : c'est à ces heures-là qu'on se sent très différent de lui. La foule s'écoule morne et interminable. Le général Evert, après avoir fait une belle allocution dans le sens du nouveau régime, a disparu. J'étais, en le considérant, poursuivi par le souvenir d'une série de photographies le représentant aux côtés de Nicolas II, au cours d'une visite du tsar sur le front; son attitude présente le montre tout aussi transporté d'enthousiasme... « Comment en un plomb vil?... »

Mon ordonnance Pavel, que j'ai retrouvé avec joie, a assisté, lui aussi, au défilé; en manière de conclusion, il m'a dit : « Il faudrait maintenant une discipline plus sévère encore qu'elle ne l'était jusqu'ici; je suis soldat; eh bien, je sais qu'on ne peut rien obtenir de nous sans une rigoureuse discipline ». A propos d'une affaire dont on parlait beaucoup aujourd'hui (un colonel, ayant frappé un soldat qui ne l'avait pas salué, a été passé à tabac par d'autres soldats accourus), il m'a dit encore ceci : « A mon avis, ils sont tous coupables, le colonel et les soldats; mais le colonel est plus coupable que les soldats, parce qu'il est plus cultivé et comprend mieux ce qu'il fait ». Je souhaiterais que beaucoup de Russes eussent le sens de l'ordre, de la logique, et en même temps l'intelligence et la droiture de ce petit paysan orphelin, élevé au fond des bois, à la rude école des chasseurs, et resté moralement pur comme du cristal de roche. Au fond, ce sont des natures comme celle-là, souvent côtoyées par moi en ce pays, qui font que j'ai tant aimé la Russie; aimerai-je autant la Russie nouvelle? Je n'en sais rien. Oui, pourtant! si les esprits ne sont pas gâtés par l'appétit du désordre.

24 mars. — Souper cette nuit chez mon chef de bureau. Les Russes sont passés maîtres dans l'art d'accueillir leurs invités. Tout le bureau était là; on a commencé à minuit 45, et on s'est séparé à 4 heures du matin. J'ai appris que le général Evert était remplacé par le général Gourko.

Un bravo au ministre qui a fait la substitution. En revanche, on reçoit l'affreuse nouvelle de l'assassinat d'officiers de marine à Cronstadt par des marins, surtout issus des équipages de la flotte, c'est-à-dire des compagnies pénitentiaires.

26 mars. — Les soldats radio-télégraphistes voulaient arrêter le colonel Gervais, à la fois incapable et brutal; ils en ont été empêchés par le capitaine Lioutenskof, son adjoint, qui a de la valeur et que les hommes estiment beaucoup. On le voit, les soldats d'ici se rendent compte de ce qu'est un mauvais officier.

29 mars. — Par toute la ville, le dégel est en liesse. Mais comme le soleil seul est de la fête, et non la pluie, cela vous a un petit air joyeux qui fait plaisir. L'eau délivrée galope le long des trottoirs, et ce sont des ruisselets interminables, des ponts minuscules sous la neige et sous la glace; c'est une course à toute allure vers les pentes, vers le fleuve, vers la liberté. En vérité, cette révolution presque pacifique ressemble à ce dégel ensoleillé; des saletés, par endroits, mais avec un grand souffle printanier qui domine toutes choses et le soleil libérateur qui les enjolive de sa lumière d'or.

C'est égal, je ne suis guère rassuré sur les suites de cette aventure.

30 mars. — Ma seule consolation, durant ces mois d'exil à Minsk, est de rendre visite à mademoiselle B., une Française à peu près adoptée par une dame polonaise, dont elle a élevé les deux enfants. Malgré sa santé extrêmement délicate, qu'éprouve durement le climat de la Russie Blanche, elle s'obstine à rester dans ce milieu auquel l'attache le bien qu'elle ne cesse de faire autour d'elle, s'usant au travail pour subvenir aux besoins de ses protégés. Elle organise un goûter hebdomadaire pour les artilleurs français qui servent la pièce de 75 contre avions; elle est, sans littérature, la vraie marraine du détachement. Nous trouvons chez elle, nous autres officiers, un coin de France, tapissé d'intelligence, de charme gai et de bonté. Par sa présence au milieu de cette ville étrangère, une femme de cette distinction et de cette valeur intellectuelle et morale ne fait pas moins pour la France que le meilleur d'entre nous.

31 mars. — On m'a prié de traduire en grand secret tout un stock de papiers allemands; on a même fait venir deux interprètes d'armée dont je dirige le travail. Tous ces interprètes, et il faut y ajouter celui du groupe d'armées, sont à peu près au même point : aucun d'eux ne sait l'allemand avec l'abondance et la précision que possède un interprète français; en particulier, ils ignorent l'allemand militaire. L'un de mes compagnons de chaîne m'a posé des questions que résoudrait un bon élève de rhétorique. J'ai dit à table que les interprètes sont un point faible dans l'armée russe; mon vis-à-vis, jeune colonel faisant partie du troisième bureau, a regimbé et déclaré que, dans chaque division, il y avait plusieurs officiers qui savaient l'allemand. C'est toujours le même quiproquo : savoir l'allemand, c'est, pour les Russes, savoir un peu d'allemand; peu de peuples se contentent aussi aisément qu'eux sur ce point. Certes, je ne demande pas que tous sachent la langue comme la sait chez nous un agrégé; mais un minimum me paraît exigible, et beaucoup ne l'atteignent pas; par exemple, le camarade qui, après deux ans et demi de guerre, ignore encore le mot Armierungs-Battalion, et cet autre qui me dit : « Comment voulez-vous que je sache tel mot, c'est un terme militaire! »

2 avril. — Voici que les soldats se voient accorder le droit de saluer quand ils voudront. La commission du général Polivanof introduit dans les rapports militaires la goujaterie extérieure : c'était assez de la goujaterie intérieure que marquaient certains rapports; le salut constituait une armature et un lien.

Un capitaine de mon bureau à qui je disais : « As-tu des nouvelles du front français? » me répond : « Oh! il n'y a rien, c'est toujours la même chose ». Je regarde le communiqué et constate que nous avons avancé de quelque trois kilomètres. Alors, j'ai dit tout haut : « Tu appelles cela rien? Quand, sur ce front-ci, nous avancerons autant sous Baranovitchi, tu m'en diras des nouvelles ». Le capitaine n'a pas répondu. En somme, ceux de ces officiers qui, comme lui, manquent du tact élémentaire vis-à-vis d'un étranger, expriment bien, dans des exclamations comme celle-là, le fond

de l'idée des militaires russes. Ces gens-là, sauf bien entendu les quelques hommes de valeur qui sont avertis, n'ont de respect que pour l'Allemagne. Mais, ayant battu les Autrichiens, dont les troupes se rendaient parfois par régiments entiers, ils s'imaginent n'être pas loin de la valeur du Boche. Quand ils constatent que, partout où paraît le Boche, leurs succès sont arrêtés, ils se retranchent derrière leur consolation stéréotypée : « Nous n'avons pas de moyens techniques ». Ils ne sentent pas que la Russie entière en est coupable, de cette pénurie de « technique ». C'est parce que, du haut en bas, on bavarde à perte de vue, parce qu'on est orgueilleux du peu qu'on possède, et que l'on ne veut pas souffrir une leçon de l'étranger, par-dessus tout enfin, c'est parce qu'on est paresseux et nonchalant, que la Russie reste, au point de vue des industries de guerre, à un niveau hors de proportion avec son rang. Maintenant que les militaires russes sont hypnotisés par l'offensive qu'ils croient imminente, des Allemands d'en face, rien pour eux ne subsiste de ce qui se passe sur le front occidental. Ah ! On ne les voit pas toujours par leur beau côté ces États-Majors, où l'indifférence au mieux n'a trop souvent d'égale que la suffisance !

En somme, ce qu'on voit à Minsk, de la Révolution, c'est la folie du mensonge dans les journaux, puis la débauche des réunions et des palabres. A part cela, la vie coule comme par le passé. Seulement, le chef du premier bureau est sans cesse sur la brèche politique : je me demande qui fait son ouvrage.

4 avril. — A dîner, le général P. Lébédief, se trouvant par hasard près de moi, m'a adressé quelques mots et m'a questionné : je lui ai avoué être préoccupé par l'affaire de Tchérémychny, sur la Stokhod, où nous aurions perdu quelque cinq régiments et une tête de pont.

— Qui vous a dit cela ?

— Je ne pourrais le dire, répondis-je vaguement.

— C'est une fausse nouvelle ! Si je connaissais celui qui vous l'a dite, je le mettrais aux arrêts.

J'ai protesté de ma discrétion, et me suis réjoui que la chose ne fût pas vraie, en dépit des assurances qui m'avaient été données.

5 avril. — Ce matin, le communiqué relate l'affaire de Tchérémychny, exactement comme je l'avais apprise hier. Le général P. Lébédief, sous-chef de « l'État-Major » du front ouest m'a donc menti. C'est la *seconde* fois que je le surprends en pareille posture. Dans l'armée française, un officier qui ment se disqualifie. Le général Lébédief sait très bien que j'ai surpris sa duplicité, et j'ai quelques raisons de supposer qu'il en est vexé. Ce général, qui passe pour le plus intelligent de l'État-Major de Minsk, qui fait aux Français des avances intéressées et sporadiques, ne serait-il que le plus roublard et le plus faux parmi les officiers de ce grand organisme? Cela me fait d'autant plus de peine qu'au début, j'avais, moi aussi, cru à la supériorité de ce général (1).

Nous avons été présentés ce matin au général Gourko : nous étions environ 300 officiers, constituant l'État-Major du groupe d'armées. Le général est passé devant nous pour les présentations individuelles : le fait qu'il m'a reconnu m'a attiré une certaine déférence de la part des camarades! Les présentations terminées, il nous a adressé quelques mots très nets et bien en situation. L'impression générale a été excellente.

Ainsi, le général Evert est tombé. Personnellement, d'homme à homme, cela m'a fait peine, car il en a beaucoup souffert. Mais, en regardant les choses de haut, il était nécessaire de se séparer de lui. C'est un homme d'une intelligence moyenne, et un travailleur, un bûcheur. S'étant élevé assez lentement sur l'échelle des situations, il lui a semblé qu'il ferait du bien s'il conservait dans tous les postes la manière de travailler qui l'avait fait apprécier quand il était jeune officier. C'est ainsi qu'il a cru être consciencieux. Mis à la tête d'un « front », organisme énorme et complexe, il a voulu que tout le travail produit par l'État-Major, que tous les innombrables apports journaliers et occasionnels, que tout passât sous ses yeux; sur tous ces rapports, il a tenu à dire son mot, à marquer sa décision. Si cela fait honneur à sa cons-

(1) En 1919 on affirmait que le général P. Lébédief, sur le compte duquel les avis des militaires russes étaient conformes au mien, commandait un Etat-Major bolchevik.

cience, cela juge son intelligence. C'est, en réalité, mettre sa pensée en monnaie de billon, c'est également se priver de la possibilité de réfléchir. En même temps, il était sûr par là de tuer tout effort d'initiative chez ses subordonnés, persuadés que, quoi qu'ils fissent, le général pouvait, d'un seul mot tracé de sa plume, détruire, sans explication ni rémission, le travail d'un jour, d'une semaine ou d'un mois. Dès lors, pour réussir, ils devraient éviter le zèle personnel et attraper la *manière* du grand chef; ils lui plairont alors, ils le flatteront sans qu'il en ait conscience. Par la faute du général Evert, son État-Major s'est ankylosé. Le travail acharné auquel le général s'est livré lui a donné, qu'il l'ait cherché ou non, la figure d'un chef invisible, d'un satrape lointain, tout puissant et écraseur, qui reste embusqué au fond de son cabinet comme une araignée dans son trou, et ne se montre qu'aux occasions graves où il sera courtisan ou justicier. « On voit si peu un général en chef! » me disait un des colonels de son troisième bureau. C'est ainsi que s'est établie la légende de son manque de cœur. En réalité, le général Evert avait beaucoup de cœur et de douceur naturelle; mais, ne vivant que dans les papiers, n'ayant foi qu'aux rapports écrits, il s'était refait une âme nouvelle, étrangère à la vie, une âme qui s'efforçait de juger comme on le fait la plume en main, avec une netteté sèche, sans le correctif de la voix, du sourire, du mouvement des yeux et du geste de la main. De là ses jugements injustes et secs comme un coup de hache, contre certains généraux de corps d'armée coupables seulement d'avoir tenté d'exécuter, avec les troupes excellentes qu'ils avaient fait hacher, les ordres émanés du cerveau abstrait du troisième bureau du front. Cela explique tous les insuccès, toute la tragique nullité du front ouest.

A la place d'Evert, arrive un homme un peu rapide, un peu pressé, un peu « Bouillant Achille », comme disait gentiment l'Empereur prisonnier, mais homme de volonté, de volonté vivante, ne perdant jamais le contact avec la vie. Le jour de son arrivée à Minsk, les chef et sous-chef d'État-Major lui portèrent en grande cérémonie une volumineuse serviette à serrure.

— Qu'est-ce que cela? demanda le général en chef.

— Ce sont les pièces ultra-secrètes!

— Que diable voulez-vous que j'en fasse? Vous n'imaginez pas que je vais passer mon temps à lire des rapports! C'est à vous, messieurs, qu'il appartient de les lire et de me faire connaître ce qu'ils contiennent d'important. S'il faut lire quelque chose, mon officier d'ordonnance y suffira, et la serrure est inutile.

Le général Gourko est tout entier dans ces paroles. Il me rappelle, en plus profond, en plus étoffé, le général Tsourikof, le joli cavalier. Ce qu'il veut, notre général en chef, c'est être le chef véritable, la tête qui pense, qui anime de sa pensée tous ces États-Majors et ces centaines de mille hommes, qu'il sera appelé, dans quelques semaines, à ébranler vers la mort ou vers la gloire. Ce qu'il veut, c'est être le cerveau et le père; c'est connaître les rouages et les touches de ce colossal instrument. Ce qu'il veut aussi, c'est avoir des collaborateurs dignes de lui qui, bien choisis, travailleront, chacun dans sa sphère, avec conscience, avec sérieux, et si c'est possible çà et là, avec talent; à ces collaborateurs, il laissera leur part de responsabilité. Ce qu'il veut, c'est que cet État-Major ne soit plus, comme sous Evert, une monstrueuse entité, sans lien avec la réalité de la vie, mais un organisme vivant et respirant, infusant de la vie et du sang rouge jusqu'aux plus lointains capillaires, jusqu'aux « brutes grises » qui vivent et meurent dans la tranchée. C'est un vrai chef.

8 avril. — Le chef du bureau de la liaison, avec qui j'ai de fréquents rapports, et qui est un homme intelligent et accueillant, me contait le trait suivant. Il y a quelques semaines, il avait convoqué à Minsk tous ses chefs de service dans les armées, ainsi que leurs adjoints. Entre autres questions, il leur parla de l'utilisation des pigeons voyageurs. Alors un des colonels présents s'écria : « Procurez-nous seulement du câble téléphonique : nous vous fournirons tant que vous en voudrez les pigeons tout plumés! » Cette facile plaisanterie permet de sonder la profondeur d'ignorance technique de certains officiers.

J'apprends aujourd'hui que notre chef d'État-Major, le

général Kvésinski, reçoit la 3e armée à la place du général Lech, révoqué à cause de l'affaire de Tchérémychny, où nous avons perdu, par sa négligence, de 12.000 à 15.000 hommes. Le général Kvésinski était un chef doux, travailleur, affable et bien élevé. Il inspirait une sérieuse affection à tous ceux qui l'approchaient; mais la personnalité du général Evert écrasait son travail, et celle du général Lébédief s'étudiait à le miner. D'autre part, ce dernier reçoit aussi une autre affectation, et quelque 25 commandants de corps d'armée vont être « limogés ». Ils sont victimes de la conception nouvelle de la guerre; ils n'ont pas compris que ce n'est plus l'ancien mélange de périodes de combat et de périodes de paresse, mais qu'il faut un travail quotidien acharné, voulu, méthodique. On va enfin pouvoir respirer dans cette armée!

*
* *

Pour moi, ne pouvant attendre plus longtemps le retour du colonel Rampont, attendu en vain depuis plus de cinq semaines, j'ai obtenu l'autorisation de rejoindre mon poste au Ier corps sibérien, où ma présence est désirée. Avant de quitter l'État-Major de Minsk, où j'ai beaucoup travaillé, mais sans joie, sans utilité, et pour le seul profit d'un colonel ambitieux, chef de mon bureau; où j'ai pénétré, grâce à ma connaissance de la langue, diverses vilenies insoupçonnées; où, en un mot, j'ai subi un long calvaire moral, je m'efforce de fixer en traits généraux les renseignements que j'ai recueillis, chemin faisant, sur cet État-Major, et les réflexions qu'il m'inspire.

Le mot « Front » désigne, en russe militaire, deux choses principales : le front entier de combat, d'une part, et d'autre part : 1° la zone d'établissement d'un groupe d'armées; 2° l'État-Major de ce groupe. C'est dans le sens de : groupe d'armées, que j'emploie couramment le mot front.

Il y eut successivement, durant la guerre, d'abord 3 fronts : le front *nord* dont l'État-Major était à Pskof; le front *ouest* avec État-Major à Minsk; et le front *sud-ouest*, avec État-

Major à Berditchef. L'entrée en guerre de la Turquie a fait ajouter le front *du Caucase*, dont l'État-Major était à Tiflis, et celle de la Roumanie a fait créer le front *roumain* représenté à Yassy par deux États-Majors, l'un roumain et l'autre russe.

Dans le détail de sa composition, un État-Major de *Front* reproduit la disposition même des Directions de la Stavka, sauf des modifications de détail provenant de la nécessité d'entrer plus avant dans la réalité du combat. C'est pour cela que les Directions de la Stavka se diversifient, dans le groupe d'armées, en bureaux plus nombreux. On a donc ici :

A. Sous les ordres du général quartier-maître :

1° Le bureau des *Opérations* et du chiffre.

2° Le bureau des *Renseignements*, auquel est rattaché, outre le contre-espionnage, le service financier nécessaire pour l'alimentation et la comptabilité des dépenses importantes engagées de ce dernier chef.

3° Le bureau *Commun* du quartier-maître, où se concentrent les questions relatives au personnel d'État-Major, à la liaison, au courrier.

4° Le bureau de *Censure militaire*, s'occupant de toutes les questions relatives à la censure des publications et des correspondances.

5° Le bureau de *Topographie militaire*, chargé d'alimenter de cartes les unités composant le groupe d'armées.

B. Sous les ordres du *général de Jour* :

1° Le bureau d'*Inspection*, qui s'occupe de la tenue à jour des renseignements sur les effectifs (hommes et chevaux) ; de la surveillance des établissements militaires ; des questions de personnel ; de la formation de nouvelles unités ; des récompenses honorifiques, etc.

2° Le bureau *Commun* du général de Jour, auquel se rattachent : les questions financières et, d'une manière générale, les questions matérielles.

La Direction des Communications militaires, signalée à la Stavka, correspond ici au service de la liaison, compris parmi ceux du bureau commun du général quartier-maître.

Lorsque le groupe d'armées doit diriger des opérations

maritimes, il comprend un bureau maritime correspondant à la direction du même nom à la Stavka.

Enfin, il existe les bureaux du *chef du ravitaillement du Front*, correspondant à la même Direction installée à la Stavka.

En dehors des bureaux ordinaires d'État-Major, chacune des armes spéciales est représentée à l'État-Major du front par un officier ou par des bureaux qui en préparent et en centralisent l'organisation. Telles sont l'artillerie, la cavalerie, l'aviation et la radio-télégraphie.

Tous les bureaux énumérés plus haut vont se retrouver compris dans la composition d'un État-Major d'armée. Primitivement, ou tout au moins en 1910, lors de la rédaction du plus récent règlement, l'État-Major de groupe était considéré comme devant servir à réunir en un faisceau toutes les communications de ses armées; c'est pour cela qu'il apparaissait nécessaire de doter ces deux séries d'États-Majors d'organes similaires. D'ailleurs, les Russes avaient alors très sainement compris que l'État-Major de groupe d'armées devait être moins considérable que celui d'une armée, et le nombre des officiers dont la présence était prévue par le règlement était moindre dans l'État-Major de front que dans celui d'armée.

Par malheur, les proportions prévues ne tardèrent pas à changer au cours de la campagne. Les commandants de fronts, nantis de la puissance presque illimitée que j'ai signalée, étaient de trop grands personnages pour souffrir que leur État-Major eût une infériorité quelconque par rapport aux échelons à lui subordonnés dans la hiérarchie militaire. Peu à peu, ils cédèrent aux instances de leurs collaborateurs désireux d'augmenter le personnel ou d'acquérir de nouveaux spécialistes. Par ce moyen, les États-Majors de *Front* se gonflèrent dans des proportions énormes. Lorsque je les visitai pour la première fois, au début de 1916, c'étaient déjà de très volumineux organismes. Au lieu des 6 - 7 généraux prévus primitivement, il y en avait maintenant une dizaine; quant aux autres officiers et au personnel assimilé des divers services, leur nombre global atteint plus de 300 personnes au front ouest à la présente date.

Déviant de la conception primitive dont il était issu, l'État-Major russe de groupe a perdu le sentiment d'être un centre de pure coordination entre les puissants organes d'action que sont les armées. Il est arrivé à se persuader qu'il doit être lui-même un organe non-seulement puissant, mais encore plus puissant que tous les autres. Cela ne s'est peut-être pas fait de propos délibéré; mais chacun des chefs de service s'ingénia à trouver des prétextes et des moyens pour grossir son personnel et s'adjoindre de nouvelles spécialités. Cela, d'ailleurs, se réalise aisément, puisqu'il suffit de prélever les installations nouvelles sur celles qui sont destinées à l'échelon Armée. De cette façon, ces États-Majors de front, modestes dans leurs origines, se sont accrus peu à peu. Leur rôle s'est modifié en conséquence. Visant à posséder, en mieux et en plus complet, tous les organes d'une armée, ils sont arrivés tout naturellement à l'idée d'exécuter, dans une certaine mesure, du travail d'Armée. Les bureaux s'intéressaient à ce travail, et cet accroissement de volume n'était certes pas pour déplaire au potentat qui commandait le front; il ne mettait donc pas d'obstacle à l'ardeur, entreprenante, lui semblait-il, de ses collaborateurs. Ajoutons qu'un État-Major aussi bien pourvu, aussi en relief, aussi commodément installé dans une ville, attirait nombre d'officiers de tout ordre, sûrs d'y trouver le double avantage d'être près du soleil et loin du feu.

C'est ainsi que, se détournant de plus en plus de sa destination première, l'État-Major de groupe d'armées est devenu comme un État-Major de Sur-Armée, et cela, non seulement à Minsk, mais aussi à Pskof, à Berditchef et à Yassy.

Les inconvénients de ce système sont patents. D'abord, celles des installations des *Fronts* qui portent un caractère d'exécution de travail militaire représentent des dépenses inutiles faites au détriment des échelons inférieurs, qui ont seuls qualité pour travailler dans le vif, pour combattre. Ensuite, les officiers chargés de ces multiples services, outre qu'ils seraient plus utiles auprès du front qu'à des centaines de kilomètres des lignes, considèrent ici leur spécialité non comme un moyen de travail, mais comme une fin en soi. Ils

ne s'en servent que bien rarement pour en faire profiter les États-Majors subordonnés, c'est-à-dire en vue de propagande et d'instruction. Ils préfèrent ne s'en servir que comme de moyens de contrôle, comme de facilités nouvelles ajoutées à celle que constitue leur supériorité de grade et de situation, pour leur permettre de critiquer leurs camarades des États-Majors d'armée et de corps d'armée, qui sont moins au courant des dernières nouveautés de la science.

Ce qui a jusqu'ici dominé à Minsk, c'est la personnalité écrasante du général Evert, non certes à cause de sa valeur personnelle, qui était modeste, mais à cause de l'importance qu'il devait à son titre de commandant de front. Ce n'était pas seulement un très grand personnage : c'était, dans tout le rayon où s'étendait son autorité, véritablement le seul personnage. Les fonctionnaires civils mêmes n'existaient pas devant lui, puisqu'il avait le droit de les casser aussi bien que le moindre de ses officiers. Très peu de ses officiers étaient admis en sa présence, mais du moins, tous pouvaient l'apercevoir au déjeuner, qu'il prenait avec eux dans une salle immense. Ce général se sentait dépositaire d'une parcelle de l'omnipotence tsarienne, et il composait son attitude en conséquence.

On devine tout ce que recouvre d'anarchie une importance aussi exclusive abandonnée à un seul homme. Ne pouvant, en effet, prendre de décision personnelle sur la totalité des questions, il en arrive fatalement à laisser, en fin de compte, certaines décisions au hasard. Le général Evert ne comprenait pas ce danger; n'étant pas doué, par la nature, d'un esprit de large envergure, il ne vivait, pour ainsi dire, que du détail. Il avait la prétention de tout connaître et de tout décider du haut en bas de son domaine, et il s'imaginait avec naïveté y parvenir réellement. Travailleur acharné, mais se perdant dans les plus infimes minuties, incapable de se représenter les ensembles et de les coordonner, il passait immuablement son temps dans son cabinet, à lire et à annoter des rapports. Il voulait que tout lui fût rapporté par écrit, et avait la volonté de tout lire. De là une inévitable indécision, le danger de s'accrocher à des futilités, et une lenteur de

conception et d'ordres qui était vraiment impressionnante. C'était un chef pour qui la guerre n'existait que sur le papier. Il faisait, par son système de travail exclusivement personnel, une inutile et douloureuse consommation d'hommes et d'efforts, et, durant l'année que j'ai passée déjà sur le front ouest, je ne lui ai pas vu entamer une seule action qui fût couronnée de succès durable.

Le bureau des opérations compte cinq jeunes officiers (de 30 à 33 ans), tous colonels ou lieutenants-colonels, et brevetés, et un ou deux officiers de complément confinés dans des emplois subalternes qu'occuperaient chez nous des sous-officiers. On travaille beaucoup dans ce bureau; il y a une quantité d'écritures à faire, de rapports à lire, à mettre en ordre, à résumer, de papiers à classer, d'annotations à porter sur la carte, et, en outre, çà et là, de travaux personnels à faire.

Je n'ai pas l'impression que ces officiers soient étroitement et activement mêlés aux décisions opératives que prend le grand chef; c'est vraiment dommage, car deux ou trois d'entre eux sont fort intelligents et ont beaucoup de savoir faire.

En même temps, il faut dire qu'on est assez mal renseigné sur les armées dans ce bureau des opérations du *Front*. La raison en est simple. Les distances qui séparent des lignes les États-Majors des groupes d'armées sont énormes ; à Minsk, voici où en sont les choses. Il faut six heures de chemin de fer pour gagner Molodetchno, où se trouve le quartier général de la 10e armée; pour gagner Nesvij, où est installée la 2e armée, il faut, au bas mot, dix heures de chemin de fer; quant à l'État-Major de la 3e armée, il est placé un peu plus loin encore. Ces distances peuvent être franchies en automobile, lorsque la saison le permet, mais sur un pareil trajet, ce genre de voyage n'est pas sans aléa. Ce n'est pas tout : une fois arrivé au quartier général de ces deux armées, il faut encore de quatre à six heures d'automobile pour atteindre les points les plus proches des lignes. On comprend combien ces distances, compliquées par la difficulté de routes impraticables pour les autos durant une partie de

l'année, s'opposent à ce que les officiers de l'État-Major du *Front* puissent prendre fréquemment contact avec l'avant. Dans la pratique, ils n'y sont jamais envoyés, du moins sous le général Evert. Lorsque celui-ci a été remplacé par le général Gourko, les officiers du bureau des opérations ont eu l'impression d'un grand courant d'air frais qui pénétrait dans l'État-Major, et l'un deux m'a fait cette confidence caractéristique : « Enfin, nous ne serons plus confinés dans notre bureau : nous irons voir, à tour de rôle, ce que sont nos Armées! »

Le bureau des renseignements n'est guère mieux au courant que le bureau des opérations, mais il n'en prétend pas moins faire œuvre utile. Lors de la visite qu'il a faite à Minsk récemment, le général de Castelnau avouait au général Evert que son deuxième bureau, au groupe d'armées du centre, à Avize, se composait, tout uniment, d'un officier et d'une douzaine de secrétaires. A Minsk c'est tout autre chose : le bureau des renseignements comprend, avec le S. R. (contre-espionnage) neuf officiers sans me compter. Dans le bureau proprement dit, il y a trois officiers brevetés et un officier de complément, plus un interprète d'allemand. L'un de ces officiers brevetés m'a avoué n'avoir jamais vu de tranchées, ayant donné sa démission peu après sa sortie de l'École de guerre. Le chef du bureau, très jeune colonel de cavalerie, intrigant et remuant, n'a fait la guerre que durant les premiers mois de la campagne, et il ne s'y est pas précisément acquis une réputation de bravoure. C'est, au reste, un homme intelligent et ambitieux. Il est fort occupé de paperasserie, et retenu par des rapports à faire, des visiteurs à recevoir, des proclamations à faire préparer pour les jeter dans les lignes ennemies, et, d'une façon générale, par mille questions relatives aux opérations militaires et à l'état des esprits dans la région du Front et la région occupée par l'ennemi. Sa grande préoccupation est, pour raisons personnelles, de faire de son bureau un bureau hors de pair. Il encourage à cet effet ses collaborateurs à faire de nombreuses publications. C'est aussi dans ce dessein qu'il a mis en train et fait exécuter la réforme des bureaux de rensei-

gnements, depuis le corps d'armée inclusivement, réforme fructueuse dont j'ai parlé ailleurs.

Une de ses principales préoccupations est de recueillir des renseignements par l'interrogation des prisonniers. Si étrange en effet que paraisse la chose, quand on connaît la distance qui sépare le front des lignes, on pratique à Minsk des interrogatoires de prisonniers. C'est là un des cas particuliers de la manie qui règne, à l'État-Major du front, de faire un travail normalement réservé aux États-Majors d'armée.

Le bureau commun du général quartier-maître a, entre autres, dans ses attributions, le service de la liaison. On sait que c'est là un des points faibles dans l'organisation militaire russe, en partie à cause des énormes distances, en partie par suite du manque de méthode et de persévérance. Ainsi, la bataille de Tannenberg, qui fut une des premières catastrophes subies par l'armée russe, fut perdue par le général Samsonof faute de liaison avec ses corps d'armée.

C'est à ce bureau que se rattache le service de la radiotélégraphie dirigé par le colonel Gervais. Ce qui caractérise ce service, c'est que le chef, bien que personnellement fort peu compétent, en a voulu faire, grâce à ses adjoints, une installation modèle établie d'après les dernières données de la science. Mais, utiliser la radiotélégraphie pour les besoins de l'armée, organiser la correction du tir d'artillerie par avions, tout cela est fort loin des préoccupations de ce médiocre officier. La perfection même des installations de Minsk, où elles ne sont guère utiles, servait à tromper le haut commandement sur la pauvreté réelle de cette spécialité dans les unités du front. L'absence de liaison directe entre le commandement et le front de combat aidait à propager l'erreur relative à l'état réel du travail sur ce front. Peut-être aussi tout le monde était-il d'accord à Minsk pour dire : « Nous d'abord, le front ensuite ». Cela changera avec le général Gourko, s'il en est encore temps.

La direction de la censure militaire est moins farouche que ne le laisserait supposer son titre. C'est un bureau où se concentrent une foule de publications et la copie de tous les télégrammes politiques reçus par l'État-Major, si bien qu'on

y est, en général, fort bien renseigné. C'est, en principe, un officier de ce bureau qui se voit désigné pour accompagner les officiers étrangers de passage; c'est ainsi que j'ai eu, lors de mes débuts, de fréquents rapports avec cette section. J'y ai rencontré des hommes bien élevés, sachant plusieurs langues, et d'esprit assez libre pour reconnaître plus d'une des erreurs qui se commettaient autour d'eux. Je ne savais pas et ne cherchais pas à savoir leurs secrets, mais je me sentais, chez eux, dans une maison de bon ton et de sens rassis. Je leur en suis resté fort reconnaissant, à Minsk surtout.

Le bureau de topographie militaire, bien qu'il soit dirigé par un colonel ou un lieutenant-colonel, ne me semble pas répondre à une impérieuse nécessité. On prétend y faire le travail qui devrait être exécuté sur le front par les « canevas de tir » ou les sections topographiques; à tout prendre, on n'y fait rien du tout d'utile. L'une des principales raisons d'être de ce bureau est l'obligation de fournir de cartes les unités combattantes. Or, de deux choses l'une : ou bien les cartes sont d'un modèle existant, — et alors, il suffit de les faire expédier de Pétrograd — ou bien elles sont d'une échelle ou d'une nature ne correspondant à rien de ce qui existe dans le service cartographique de la Russie; dans ce cas, il faut dessiner ces cartes ou ces plans, et les tirer. Or, du moins sur le front ouest, le bureau topographique du front n'est pas en mesure, ou bien n'a pas le courage de fournir ce travail. Ce sont les malheureux bureaux d'armée et de corps d'armée, qui, avec des moyens élémentaires et un personnel des plus restreints, réalisent ces travaux dont ils savent que les troupes ont le plus pressant besoin !

Sur le travail du *général de jour* et de ses bureaux, je manque de renseignements détaillés. Je sais qu'à Minsk ces bureaux occupent un vaste immeuble, où se trouve également installée l'imprimerie du *Front*, laquelle ne chôme jamais. Il faut en effet imprimer les innombrables ordres, circulaires et notes, les proclamations multilingues qu'on jette dans les lignes ennemies, et enfin, jusqu'à des livres. Un officier du deuxième bureau a, par exemple, écrit une

énorme compilation de plus de 900 pages sur l'organisation de l'armée allemande ; c'est un texte serré, hérissé de difficultés techniques de typographie et de tableaux : ce volume a été « sorti », à grands frais et grande peine, par cette imprimerie du *Front*, qui, dans l'esprit du législateur, n'était destinée qu'à la confection des pièces courantes ou secrètes, et non pas à l'établissement d'une concurrence à l'industrie civile.

La direction de l'artillerie du *Front* est entre les mains d'un général dont les artilleurs disent du bien. J'ai pu constater qu'il s'intéressait beaucoup, personnellement, aux progrès de son arme ; il donne également tous ses soins à deux écoles de perfectionnement d'artillerie, où les officiers des armées doivent venir, à tour de rôle, faire un stage pour se familiariser, entre autres choses, avec la technique de la correction du tir par T. S. F.

A ce propos, il est juste de dire qu'il existe à Minsk deux écoles de radiotélégraphie, auxquelles le colonel Gervais, dont je n'ai pas caché le peu de bien qu'on pense de lui, a cependant compris que, chef du service de T. S. F., il devait prêter la plus grande attention.

En réalité, le travail principal de tous les chefs des armes spéciales existant au *Front* devrait être concentré sur l'instruction et la propagande. Avec les moyens dont ils disposent, ils rendraient les plus grands services à leurs armées, s'ils agissaient tous dans le sens du perfectionnement de l'instruction technique des officiers et des hommes. Mais il faudrait pour cela une entente, un dévoûment, un esprit de camaraderie et de sacrifice qui n'existent qu'à l'état sporadique chez ces divers chefs, lesquels vivent, comme de bons bourgeois, avec femme et enfants, vont en visite, en soirée, au théâtre, au cinéma... et, en même temps, sont aussi attachés à leurs paperasses que fiers de leur supériorité de situation.

Certes, il se trouve, dans la plupart des bureaux, une majorité d'officiers qui se donnent beaucoup de mal. Seulement, leurs efforts, n'étant pas coordonnés par un ordre venu d'en haut, s'exerçaient jusqu'ici en quelque sorte paral-

lèlement, sans grand profit pour personne. La plupart d'entre eux arrivaient aisément à se persuader qu'ils possédaient plus d'expérience et de science que les camarades placés à des échelons inférieurs, et que toutes les combinaisons faites à Minsk (à Pskof, à Berditchef, Yassy ou Tiflis) l'emportaient de beaucoup sur celles des organismes subordonnés. En même temps, à ce « décalement » du travail, correspondait un « décalement » du sentiment de responsabilité : les officiers des échelons inférieurs avaient, en effet, moins de goût au travail, puisqu'ils savaient que, quoi qu'ils fissent, on n'écouterait pas leurs avis. Cela va-t-il changer maintenant ?

L'aviation n'est représentée, à l'État-Major d'un *Front*, que par un inspecteur qui a pour fonction de se tenir en liaison avec les commandants d'aviation d'armée, de coordonner, dans la mesure du possible, leur travail, et de servir d'intermédiaire entre eux et Kief pour tout ce qui concerne le ravitaillement spécial. A tout prendre, cet officier est le seul (avec le chef du ravitaillement) qui exerce la véritable fonction d'un officier d'État-Major de groupe d'armées, c'est-à-dire une fonction de surveillant et d'intermédiaire éclairé entre la haute direction et le personnel d'exécution. Il est juste d'ajouter que les Russes ne l'entendent pas ainsi, et que l'inspecteur de l'aviation du *Front* passe, sur place, pour un fort mince personnage, parce qu'il ne s'est pas taillé ici, aux dépens de l'avant, une prétentieuse principauté.

Je m'efforce de résumer les aperçus que je viens d'exposer sur les États-Majors du *Front;* il me semble que ce sont des institutions qui ont visé à être immenses, plutôt qu'à être organiques. Les conditions du transport et des communications en Russie exigeaient, à n'en pas douter, qu'il y eût, à l'échelon groupe d'armées, un centre directeur de chacune des armes et de toutes les spécialités. Mais les bureaux qui représentaient ces spécialités ont eu le tort de travailler séparément et de s'orienter de bas en haut, et non de haut en bas. Leur liaison avec les organes similaires subordonnés est restée des plus lâches, parce que leur but secret est de se développer personnellement, plutôt que d'organiser, sur des bases

plus modestes peut-être, mais fort utilement, les institutions similaires du vrai front. L'État-Major du groupe d'armées vit ainsi, en grande partie, sa vie propre, et n'entretient avec tout l'immense organisme, dont il est la tête, que des liens fort peu nombreux, ne se traduisant guère que par des ordres impérieux et sans réplique. Pratiquement, les renseignements ou suggestions qui viennent d'en bas sont laissés sans examen. Comme, une fois en possession d'un grand poste à l'État-Major du *Front*, les officiers n'en redescendent plus que bien rarement dans des formations plus modestes et situées plus près du danger, le fossé qui les en sépare s'élargit de jour en jour.

Ainsi, ce n'est pas seulement la mégalomanie des *Fronts* qu'il convient de signaler et de déplorer, mais en même temps le manque de patriotisme qui les prive de liaison directe et durable avec la vie des combattants sur lesquels, pourtant, leur pouvoir légal est si considérable, et leur influence pourrait être si bienfaisante. C'est par suite de cette double faute que se développe en vain le travail et que se consume inutilement l'intelligence de beaucoup de remarquables officiers.

*
* *

10 avril. — Reçu par le général en chef pour prendre congé. Il m'apprend que le général Yarone reçoit une des divisions sibériennes, et que, sur la demande du général Plechkof, il aura pour successeur le colonel Victor Mikhaïlof. On ne saurait faire un plus mauvais choix ni trouver un homme plus entêté, plus plein de lui-même, plus inaccessible aux nouvelles idées, plus raide avec ses inférieurs, plus plat et claque-talons avec ses supérieurs. A cette nouvelle, je me contente de répondre tristement : « Alors, toute tentative de rénovation du deuxième bureau est inutile! ».

— Mais pourquoi?

— Ce colonel est un adversaire déclaré de mes idées et de mes projets.

— C'est fâcheux en effet. Mais essayez tout de même. Si vous rencontrez de l'opposition, je vous trouverai quelqu'un de plus accessible. Et, vous le comprenez, si vos méthodes réussissent et donnent des résultats, vos voisins s'empresseront de vous imiter; c'est la meilleure forme de propagande. Si j'ordonnais d'ici de pratiquer ce que vous allez faire, nul n'obéirait; mais, si plusieurs corps en reconnaissent l'utilité, je n'aurai plus qu'à sanctionner cela officiellement. Vous avez d'ailleurs tout à fait raison de faire ce genre d'expérience dans une unité de modeste envergure. »

Ainsi donc, malgré tant de résistance rencontrée, je trouve enfin, dans ce Minsk si hostile, un solide appui!

Me parlant d'un officier général qui va nous quitter, le général Gourko s'écrie : « J'espère qu'il n'est pas trop gangréné de papier! Et il ajoute : on veut me faire lire du papier et encore du papier! Je n'en ai que faire! Ce que je veux, c'est de la vie! »

Lorsque j'ai pris congé, il m'a dit : « Toute réflexion faite, je ne veux pas risquer de vous faire perdre un temps précieux, dans le cas où l'on vous ferait grise mine là-bas, et où je serais obligé de vous donner un centre d'expérience plus favorable : je vais vous faire établir un papier recommandant à vos chefs de vous laisser la plus grande initiative et d'encourager vos expériences. »

11 avril. — Adieux aux officiers de l'État-Major. Le plus affectueux de tous a toujours été l'adjoint du général quartier-maître, le très brave général A. A. Samoïlo. Depuis ma première arrivée à Minsk, c'est toujours lui qui m'a accueilli, recueilli et guidé. Avec le général P. Lebédief, les adieux ont été moins tendres. Il sait que je l'ai pris en flagrant délit de mensonge, il sait que j'ai pénétré quelques-unes de ses petites coquineries, il sait que j'ai vu clair dans son État-Major, et il me briserait comme verre si je n'étais Français, d'abord, et surtout s'il ne me sentait soutenu par le commandant en chef et par le ministre de la Guerre.

Dans mon bureau, je ne regretterai qu'un seul officier, le colonel Danilof, homme fin, distingué, d'une éducation choisie, et avec cela excellent camarade. Les autres ont leurs

qualités aussi, surtout Krousenstern, qui est fort intelligent; mais ils sont trop officiers d'arrière pour m'intéresser à fond. En outre, je ne suis pas avec eux en confiance : leurs buts m'échappent, et ils semblent, de leur côté, mal comprendre les miens.

M. Alexandre Goutchkof, le nouveau ministre de la Guerre, est venu à Minsk et a partagé notre déjeuner. Nous attendions debout, devant les tables rangées sur les trois côtés d'un rectangle. Ma place était à l'une des extrémités, non loin de la porte d'entrée. Le ministre, en entrant, après avoir salué l'assistance, m'a aperçu, et, faisant un geste d'amitié, il s'est avancé vers moi pour me donner l'accolade. Quelle émotion de nous retrouver ici et dans de pareils rôles!

Il m'a donné rendez-vous pour le soir. Il m'a dit alors : « La situation est très grave. Je l'avais déjà dépeinte comme telle à M. Doumergue, lorsqu'il est venu me voir après avoir pris congé de l'Empereur qui, comme il le savait, ne m'aimait pas, et je l'avais prié d'agir sur le gouvernement français pour tâcher d'éclairer le souverain. Qu'a-t-il fait à cet égard, je n'en sais rien. — Maintenant, la gravité de la situation vient de ce que nous ne sommes gouvernement que de nom. Certes, le nombre de nos partisans en Russie est plus grand que celui des fauteurs de désordre à Pétrograd, mais ceux-ci disposent de la force immédiate, et ils peuvent, s'ils le veulent, nous faire arrêter et fusiller demain. Ce qui est grave, c'est que ces gens-là ne représentent pas un parti : c'est une foule de 150.000 individus dont jouent quelques socialistes éperdus et quelques Juifs. Si c'était un parti politiquement placé à gauche du nôtre, nous leur dirions. « Si la direction que nous imprimons aux affaires ne vous plaît pas, prenez notre place : nous vous aiderons de toutes nos forces, parce que le salut du pays l'exige en ce moment ». Mais en réalité il n'y a rien là qu'une foule instable et irresponsable.

Nous avons fait dans les États-Majors une lessive sérieuse. Nous avons, sur votre front ouest, changé trois commandants d'armée et 9 ou 10 commandants de corps d'armée ; je ne sais pas si vous garderez le vôtre. Nous avons eu pour but de

rajeunir les cadres et de supprimer les nullités qui foisonnaient. »

Interrompu à ce moment, le ministre m'a laissé en tête-à-tête avec le général Polivanof, ancien ministre de la Guerre. Je lui parle d'une conférence sur la discipline, que, ce matin même, le nouveau sous-chef d'État-major du front m'a demandé de faire : « Insistez, me dit-il, sur la nécessité de la discipline à l'arrière. Mais comprenez aussi qu'il y a discipline et discipline. Jadis, un inspecteur déclarait que, dans une unité, la discipline était mauvaise, si, en se promenant dans la ville, il avait rencontré un ou deux hommes qui s'étaient mis gauchement au garde-à-vous sur son passage. Le résultat de ces pratiques était que les officiers insistaient sans répit sur cette forme extérieure de la discipline, qui devenait un cauchemar pour les hommes. » Cela est parfaitement juste.

IV

UNE OFFENSIVE RÉVOLUTIONNAIRE

12 avril. — Au milieu de la boue printanière largement épandue, j'ai fini par gagner sans encombre l'État-Major de mon corps d'armée, installé à la propriété de Biénitsa où, paraît-il, Napoléon a passé la nuit. Voici un cloaque qui paraît sans fond : c'est la cour. On m'a réservé une chambre pour moi tout seul dans un appentis où j'ai pour voisins des ordonnances. Des hommes m'apportent, dans des caisses emballées depuis mon départ, tout mon matériel d'officier d'avant. Quelle joie d'avoir enfin rompu avec ce triste passé de Minsk! De nouveau, le canon est proche : on va pouvoir travailler.

J'ai de nouveaux camarades; l'un, qui occupe le poste de Starchi-adioudant, ce qui est une sorte d'adjoint au chef d'État-Major, est le capitaine S. K. Chevtchouk; l'autre, jeune officier de troupe, décoré de la croix de Saint-Georges, qu'il a gagnée à Lodz, s'appelle V. I. Volski. Tous deux, à des égards différents, me font la meilleure impression.

Notre C. A. est calme. Ici, seulement, les soldats ont chassé le commandant du Q. G., le brave « oncle » J..., parce qu'il était avec eux dur et brutal. Ce fut, pour les gens d'en haut une surprise : ils ne voyaient que la très grande obligeance de J... qui promettait tout ce qu'on voulait, et arrangeait beau-

coup de choses ; ils ne remarquaient pas la façon dont J... traitait ses subordonnés, façon sur laquelle j'avais une fois attiré son attention. C'est que, pour un officier russe, rudoyer un soldat, sans méchanceté d'ailleurs, était chose naturelle. Maintenant, les soldats se vengent. Le pauvre homme est à l'hôpital, à Moscou, et il n'a pas servi le temps nécessaire pour avoir droit à la retraite...

Chez nos voisins, au II[e] C. A. Caucasien, une division désignée pour la relève dans des tranchées très mal tenues (v. p. 78) et envahies par l'eau, a réclamé, parce que ce n'était pas son tour. Le général, mandé, n'a donné que de piètres explications, et, de fil en aiguille, a rendu son tablier. Morale : les généraux qui ne s'occupent pas de leurs troupes doivent porter la peine de cette incurie, parce que les temps sont changés. Le général Mekhmandarof était une manière de fossile; il est liquidé : c'est un exemple. Les officiers russes vont s'habituer à voir, dans leurs soldats, des *hommes* : c'est l'essentiel.

15 avril. Jour de Pâques. — Le temps est divinement doux, clair et chaud. L'État-Major, avec le général Yarone et mes deux nouveaux camarades, est un milieu où l'on travaille avec joie et profit. Chevtchouk, bien que breveté, a conservé une fraîcheur d'âme et d'intelligence qui le rend accessible à tout ce qui est nouveau, à tout ce qui peut faire vibrer les idées ou les sentiments. Vive intelligence, cœur exquis, travailleur méthodique. Volski est d'un autre genre. C'est un enfant, mais doué d'une extraordinaire vivacité d'intelligence, et d'une phénoménale impulsivité. Il vit tout entier dans le moment présent : son enthousiasme, comme son rire ou sa dialectique abondante, sont entraînants. Fallait-il donc la révolution pour amener dans ce milieu terne des hommes aussi vivants, aussi séduisants ? Barychnikof, qui est un laissé pour compte, fera tache, et puis, hélas, nous perdrons notre chef d'État-Major !

16 avril. — Quand il pleut, ma cabane fait eau de toutes parts. C'est un lac. J'ai dû émigrer pour une nuit chez un camarade. Mais mon ordonnance intérimaire, Trofime, n'a pas voulu laisser mes affaires « sous un simple cadenas »,

et il a couché dans la cabane, où il s'est fait, sur le tas de bois, une couche dont je n'envie pas le moelleux. Brave garçon, lui aussi ! Car enfin, je ne les invente pas, ces moujiks qui me servent ou que je coudoie. Pourquoi sont-ils avec moi pleins de politesse et de prévenances? N'est-ce pas parce que je suis autre que mes camarades russes, à la fois plus loin du soldat par mes habitudes de travail et de sobriété, et plus près de lui par le cœur ?

Nous détenons un prisonnier boche, un sous-officier. Volski l'a déjà interrogé de son mieux, cahin-caha. On me l'amène à ma prière. Je prends une photo d'avion (nous en avons enfin), une loupe, et je reprends la conversation avec le Boche, en suivant des yeux l'image de sa tranchée. Au bout d'une heure, j'ai repéré des mitrailleuses, des abris importants et un canon-revolver en première ligne sous coupole à l'épreuve. Mes camarades sont ahuris : c'est ensuite un enthousiasme vibrant. Je crois enfin tenir quelque chose de sérieux et d'utile. Par malheur, il me faut repartir à Minsk pour remettre le service au colonel Rampont qui vient de rentrer.

18 avril. — La route, jusqu'à la station, est abominable : mes trois chevaux ont eu quelque peine à traîner la victoria légère qu'on m'avait prêtée. En route, j'ai vu, à des points différents, quatre chevaux couchés dans la boue et refusant d'avancer. Cependant, un avion boche arrosait nos environs, et il tombait autour de moi une pluie peu rassurante de culots provenant des obus que les batteries russes lui envoyaient.

Le colonel Rampont est revenu, rajeuni, gai, robuste, boute-en-train : c'est une joie. Ah ! quelqu'un qui revient de France, comme on le feuillette !

20 avril. — Un télégramme du chef de la mission française m'appelle à Pétrograd. Je vois, brusquement, tout mon travail du front annihilé ; je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'on songe à moi, du côté français, pour m'utiliser à Pétrograd. Il semble si étrange qu'un officier de complément, âgé, préfère travailler dans la matière militaire, plutôt que de jouir d'une installation confortable et d'une occupation de bureau

dans la brillante capitale! Seuls, mes grands chefs, français et russes, comprennent le sens de mes efforts, et les encouragent. Mais, cette fois, que s'est-il passé? J'éprouve un désespoir difficile à décrire : je suis positivement comme une boussole affolée. Pourtant, je me décide à aller prévenir mon chef d'État-Major, empaqueter mes effets, que je ne puis abandonner au milieu d'une soldatesque qui peut réagir ou piller. C'est une dure fatigue que d'aller là-bas avant de gagner Pétrograd; mais il le faut.

Cet après-midi doit avoir lieu ici, à Minsk, une réunion des délégués du front ouest. Il pleut. La place est noire de monde. Des autos sanitaires, circulant sans fin, apportent je ne sais qui; une musique, en camion automobile, promène la « Marseillaise. » Il pleut. Je me rends au théâtre où a lieu la séance.

Rodzianko, le président de la Douma, vieilli, mais non courbé, commence la série des discours : il dit qu'il ne faut pas compromettre la liberté : banalités fortes. M. Roditchef lui succède, vieilli, fatigué, violent dès le premier mot. Il fait de tels efforts de « gueuloir » que son dentier, trop malmené, bondit soudain hors de sa bouche : malgré quelques mouvements désordonnés de préhension, l'orateur n'a pu le rattraper que par terre. On devine combien cet incident eût égayé une assemblée française : ici, au contraire, personne n'a même souri, et cela caractérise la psychologie de la salle. D'ailleurs, le député a dit des choses excellentes et qui mériteraient de porter. Après une courte et saine adresse du colonel Rampont, et quelques mots d'un colonel anglais, le général Gourko s'est levé. C'est un orateur disert, qui a seulement la parole trop facile. Il dit des choses excellentes, intéressantes, précises même, mais il est trop long. S'il se limitait, il serait le premier orateur du front ouest. Enfin paraît un délégué du comité *Ouvriers et Soldats*, qui porte lunettes, et débite avec des hésitations une leçon apprise par cœur : tout l'attirail des banalités socialo-révolutionnaires. Bien qu'il ait dit exactement le contraire de ce qu'ont défendu les précédents orateurs, il a été, tout comme eux, frénétiquement applaudi. La salle est hors d'état de reconnaître qui elle doit soutenir et approuver : elle réagit indistinctement à

tous les signaux d'applaudissements, qui sont déclenchés, pour les nôtres, par une loge de gauche, pour nos adversaires, par le vice-président. Il en résulte que, quoi qu'on dise, on est sûr du même succès : c'est écœurant.

J'ai enfin appris l'histoire de ce fameux ordre n° 1 (Prikaz nomer piervy) qui a supprimé dans la troupe l'obligation du salut, et que l'on a attribué au général Polivanof, puis à M. Goutchkof. En réalité, voici ce qui s'est passé. Un avocat, nommé Sokolof, a produit ce factum, et les 2.000 énergumènes du Soviet « Ouvriers et Soldats » en ont été si charmés qu'ils l'ont télégraphié dans toutes les armées, durant l'absence de M. Goutchkof, qui était sur le front. Celui-ci, revenant à Pétrograd, apprit que le gouvernement provisoire lui avait réservé le poste de ministre de la Guerre et de la Marine. Dans ces conditions, l'ordre n° 1, publié en son absence et sans qu'il y fût pour rien, était illégal ; le ministre convoqua chez lui l'auteur du prikaz, avec M. Steklof et quelques autres, qui lui apprirent que l'idée de ce factum avait été suggérée par une des résolutions du congrès socialiste de Kienthal, indiquant dans les détails un des moyens de dissoudre une armée. Le ministre et les révolutionnaires discutèrent longtemps; un accord eût été facile si la pièce n'avait pas reçu de publicité ; mais, dans l'état actuel des choses, Steklof et Sokolof ne voulurent qu'accepter un compromis, d'après lequel le prikaz n° 1 serait déclaré valable seulement pour les troupes placées à l'arrière, et non pour celles du front. En réalité, les télégrammes promis à cet effet furent bien envoyés, mais le mal était fait, et l'habitude du salut se perdit peu à peu. En tout cas, tous les officiers croient que M. Goutchkof l'a contresigné, alors qu'il n'y est pour rien.

21 avril. — J'ai vu le général Gourko ; il sait déjà l'accueil que j'ai reçu l'autre jour à mon État-Major et désirerait me voir revenir promptement : « Tenez, dit-il, je vais faire faire là-haut une lettre pour dire au général Janin combien vous nous êtes utile, et pour lui demander de vous renvoyer dès qu'il n'aura plus besoin de vous. » Je ne suis pas fâché de cette lettre, qui peut-être m'aidera à revenir, le général

Janin sachant du reste fort bien que je travaille ici de mon mieux et avec goût.

22 avril. — J'ai quitté Minsk hier soir ; à la gare de Proudy, j'ai attendu, sur un banc, de 7 heures et demie à 2 heures du matin, l'arrivée d'un véhicule pour gagner Biénitsa! Nous partons enfin : le ciel est très pur; de temps en temps, un gros canon aboie; des fusées délicates s'élancent et planent à l'horizon : qu'elles sont jolies de loin!

Je suis reparti de Biénitsa au bout de quelques heures, laissant mes effets sous la garde de mon ordonnance. A Minsk, j'ai appris qu'on m'accusait d'avoir sollicité la lettre du général Gourko au général Janin. Ce sont, je pense, les bons camarades du deuxième bureau qui ont fait cette charitable supposition.

24 avril. — J'arrive à Pétrograd, fiévreux et littéralement épuisé de fatigue, de chagrin et d'incertitude. Ah! j'en ai mené une vie, depuis trois mois et demi, remplaçant un officier supérieur, mais n'étant pas, pour autant, dispensé de l'inutile travail que m'imposaient les Russes de Minsk! En arrivant à la mission, je rencontre le général Janin, et je suis reçu par lui de telle façon, avec une bonté si douce à ma détresse, que tout est oublié sur l'heure. Comment, en effet, pourrait-il prétendre à utiliser les hommes, s'il ne les comprenait pas? J'apprends que notre ministre des munitions, M. Albert Thomas, a désiré me voir pour me charger d'une petite enquête. C'est tout! Faute de renseignements, j'avais forgé là-dessus toute une histoire. Il m'a suffi d'être renseigné pour me rassurer.

25 avril. — Un de mes vieux amis russes, qui est « social-révolutionnaire », et que j'ai connu en Sibérie, m'a donné quelques renseignements sur les partis de gauche. D'après lui, le parti des anciens « Social-Démocrates » ou S. D., est coupé en deux : d'un côté les *Bolchéviks*, qui veulent la réalisation intégrale de leur programme, c'est-à-dire la révolution faite par le peuple et la domination assurée par le peuple, étant entendu que les paysans sont considérés par eux comme des bourgeois, qui n'auront pas voix au chapitre tant qu'ils posséderont. De l'autre côté, les *Menchéviks*, qui se

contenteraient d'un succès relatif, par exemple contre le gouvernement.

Chez les « Social-Révolutionnaires » dont il fait partie, il se forme deux groupes analogues aux deux premiers : les uns ne veulent pas de guerre du tout, car les nations alliées « mènent une guerre de bourgeois contre la démocratique Allemagne ». Les autres, et il les approuve, admettent la guerre et veulent la conduire jusqu'au bout, mais sans annexions ni contribution.

En ce qui concerne la question agraire, il souhaite que la terre soit en possession non de l'État, mais « de tout le monde ». Il cite un exemple. Le long du fleuve Oural, les cosaques possèdent une bande de territoire. Là, tous peuvent s'établir où bon leur semble, à condition que la terre dont ils prennent possession ne soit occupée par personne. Élu au Comité des ouvriers et soldats (il n'est ni ouvrier ni soldat!), mais n'ayant pas encore sa carte, il ne peut, à mon regret, m'y introduire. A son avis, le comité des ouvriers et soldats fait œuvre très utile, parce qu'il aiguillonne le gouvernement. Je lui réponds que c'est une conception jésuitique de la part de gens qui n'osent pas prendre la conduite des affaires, sûrs qu'ils sont que la Russie ne les suivrait pas, et qui veulent faire exécuter le travail par autrui, le gênant de mille façons, et s'en attribuant tout le mérite.

Lénine, venu à travers l'Allemagne en wagon plombé, avec quelques « compagnons » que les Alliés ne voulaient pas laisser pénétrer en Russie, s'est installé avec une foule d'acolytes dans le joli hôtel de la Ksétchinska, ballerine célèbre, qui fut la maîtresse de Nicolas II avant son mariage, puis du grand duc Serge Mikhaïlovitch. Depuis une fenêtre de l'hôtel, tantôt Lénine, tantôt un camarade prêchent le pacifisme. Mon ami le socialiste révolutionnaire dit que « Lénine le dégoûte ».

28 avril. — Lénine devait parler au manège des Grenadiers, tout là-bas, aux confins de la ville. J'y suis entré un instant, mais j'ai failli y être étouffé, et me suis efforcé d'en ressortir : je n'y serais pas parvenu, sans l'aide que m'a apportée un jeune soldat de force herculéenne, qui m'a litté-

ralement arraché à l'étouffement : il avait une de ces bonnes têtes de Russe du peuple dont on peut faire des hommes d'un dévouement éprouvé. Très dépité de ne pouvoir rester dans le manège, je me suis rabattu sur les environs. D'ailleurs, j'ai appris ce soir que Lénine n'était pas venu. Deux meetings se tenaient en plein air. D'abord celui des matelots ; des marins de Cronstadt déclarent que toutes les précautions ont été prises, et que pas une flotte ennemie ne pourra pénétrer dans la baie. Dautres déclarent qu'on les a calomniés, car ils n'ont tué les officiers que jusqu'à neuf heures du matin, le premier jour, et encore n'ont-ils frappé que ceux qui avaient trempé dans les représailles contre les insurgés de 1905. Voici un autre matelot, sa vilaine figure fleurie de pustules, qui hurle contre le gouvernement provisoire, et fait penser à un agent provocateur allemand. A l'autre meeting, voici un prisonnier évadé d'Allemagne, et qui, avec émotion, raconte les horreurs subies pendant la captivité. Puis un invalide rentré également d'Allemagne et qui prêche la guerre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire. Il y avait un tombereau automobile plein de ces malheureux invalides, mobilisés probablement par des agents du gouvernement : ils faisaient peine à voir et le cœur se serrait en les regardant partir dans le bruyant et incommode véhicule, lamentablement secoués, et hurlant à pleins poumons la « Marseillaise ». Je note ensuite un vieux soldat qui veut aussi la guerre jusqu'à la victoire. Enfin un membre du Comité des ouvriers et soldats, qui soutient que le Comité travaille avec fruit avec le gouvernement provisoire dont il a soin de filtrer les décisions pour leur donner le sens démocratique nécessaire. Puis d'autres et d'autres encore, sans fin. Et, naturellement, un public compact, surtout composé de militaires, qui écoute avec une angélique patience.

L'impression est qu'il y a excessivement peu de public pacifiste à la Lénine, et que, d'ailleurs, quel que soit le plaisir éprouvé par les Russes à écouter des orateurs, aucune des personnes présentes n'est convaincue par la parole. Chacun a apporté son siège fait et écoute le voisin simplement pour se distraire.

Je suis revenu pensif. En sautant dans un tramway en marche (je suis vêtu en officier russe), voici ce qui m'est arrivé : j'ai insuffisamment calculé mon élan, et je serais sans doute tombé, si, tout à coup, un sous-officier qui était sur la plate-forme, un petit bonhomme mince, à la figure ouverte, ne s'était penché et ne m'avait saisi au vol. Est-il possible de dire que ces gens-là aient la haine de leurs officiers?

Le ministre de la Guerre me reçoit un peu plus tard. La visite qu'il a faite sur les fronts lui a causé une impression pénible; il croit que la puissance offensive de l'armée a subi une sérieuse diminution. Il est très amer. Il souligne ce fait que la France a toujours été, en Russie, la puissance la moins bien renseignée ; il souhaiterait, maintenant surtout, voir changer les méthodes jusqu'ici employées par nous à cet égard.

29 avril. — Je me suis présenté, pour affaires militaires russes, à l'État-Major, section de l'aviation. J'y ai vu d'aimables colonels, mais je les ai un peu effrayés en leur demandant de me faire donner des stéréoscopes pour l'étude des photos d'avions : si j'allais, tout de même, m'y prendre d'une façon différente de celle que préconise le colonel chef du service à Kief! Pour un peu, on nous interdirait, à Biénitsa, de regarder des photos d'avions, sous prétexte que nous pourrions ne pas le faire selon la formule! Je me suis contenu et j'ai filé doux. On m'a promis mes instruments, mais je ne sais que trop qu'on ne m'enverra rien. Qu'eût-ce été si je n'avais pas été précédé, dans cette visite, par un coup de téléphone du ministre de la Guerre! Ces gens-là ne savent rien organiser; ils s'empêtrent dans des fils d'araignée ; il faudrait employer, pour caractériser leur méthode, une des plus grossières expressions du jargon du soldat.

Dans un restaurant mondain, élégant et plein à éclater, chez Contant. Deux femmes en font le tour et perçoivent, en échange de petits drapeaux, de 0.10 à 0.50 kopecs, et parfois plus. Elles ne prennent même plus la peine de dire que c'est pour une œuvre : si on les presse un peu, elles répondent : « Pour les orphelins ». Elles s'offrent très probablement tout ou partie du produit de la quête : c'est moins

fatigant que de chercher quelqu'un qui vous invite à dîner, et puis, après tout, cela n'empêche pas de le faire. D'ailleurs n'est-on pas en état de liberté? Un soldat en capote grise entre, sans protestation de qui que ce soit, et, moyennant 0.25 kopecs, vend une brochure d'apparence officielle qui, en réalité, est dirigée contre l'organisation de l'armée... Vive la liberté!

Dans la rue, à tout propos, des groupes se forment. Un homme lit à haute voix un journal; un autre, puis dix, puis cent, s'approchent et tendent le cou. Comme nul n'est plus dressé à dire : « Circulez! », et comme le soldat chargé de ce devoir vient, au contraire, avec son flingot, se mêler à la foule, les passants croient à un meeting, et un meeting naît souvent ainsi, d'un simple hasard. Un homme cause avec un autre; des curieux écoutent: au bout de quelques minutes, ce sont des professions de foi que le premier venu jette ainsi en pâture à la foule, où souvent surgissent des opposants. Les groupes se forment et se défont naturellement. On croirait la foule en fermentation : il n'en est rien, elle est seulement désœuvrée. Or, le prurit de parler est si cuisant pour les Russes que, maintenant que c'est permis, ils tiendraient des discours à leur pot de chambre plutôt que de se taire.

Il n'y a pas d'alcool, et la foule n'a rien pour s'exciter : les discussions sont donc le plus calmes du monde : les opposants, les ennemis qui s'entredéchirent à tour de rôle, se sourient placidement. Ces jours-ci, c'est contre Lénine qu'on entend le plus souvent tonner.

Drôle de peuple! S'il observe encore un semblant d'ordre, c'est en raison de l'habitude acquise. Mais au fond, il reste conséquent avec lui-même; nul n'est plus que lui hostile à l'ordre spontané, à l'organisation simple, au sentiment personnel de la discipline. Quand il n'est pas matériellement obligé de faire autrement, le Russe moyen songe à ses idées, s'il en a, à ses appétits, en tout cas, et ne se préoccupe ni de ceux du voisin ni de la répercussion possible de son acte ou de sa parole sur le voisin. Chaque Russe moyen existe pour lui seulement, et toutes ses actions sont le prolongement de son moi du moment. C'est pour cela qu'un orateur russe

moyen ne cherche pas à convaincre ses auditeurs, à deviner leurs objections, à lutter contre leur résistance. — Non ! il cherche simplement à dire tout haut ce qu'il pense tout bas, et à le dire dans l'ordre même où cela se présente dans sa tête. De là cette facilité de parole et cette médiocrité des choses dites. De là aussi, soit dit en passant, une certaine goujaterie moyenne, que corrige d'ailleurs le bon naturel. C'était, au fond, un instinct assez sûr qui me faisait dire, dans mes précédents voyages en Russie : « Ce que j'y viens chercher, c'est la liberté ! » Je sentais ici un fond d'anarchisme qui, pour deux ou trois mois, me reposait de notre rigidité de Latins. J'avoue que, maintenant, je retournerais volontiers aux habitudes de chez nous !

30 avril. — P. N. Milioukof, le ministre des Affaires Étrangères, m'a expliqué son attitude ; il a ajouté que ce qui s'oppose à une offensive sérieuse, c'est la question du ravitaillement, qui, en l'état actuel, n'est pas réalisable. On se heurte à de terribles difficultés de transport.

1^er^ mai. — Un jour radieux, une de ces journées du début de mai qui sont inoubliables à Pétrograd. Je me rappelle encore celle, toute pareille, de l'ouverture de la Douma, en 1905. Aujourd'hui, tout travail est arrêté : la terre cesserait de tourner si c'était un Russe qui en dirigeait le moteur. C'est la fête, la fainéantise totale. Tout le peuple est dans la rue. Oh ! la joie, pour un Russe du peuple, de manier un oripeau rouge, de prendre part à une procession de manifestants, et d'aller écouter palabrer des gens loquaces ! Dans toute la ville, l'ordre est parfait ; nulle part la circulation n'est entravée. La place du Palais d'Hiver est étrangement belle, avec ces immenses pancartes et le vol des drapeaux rouges ; mais, sur le laid palais, le chiffon rouge qui flotte fait regretter la note élégante et claire de la flamme jaune à l'aigle noir qui annonçait jadis la présence de l'Empereur.

2 mai. — Au Nevski Prospekt, j'ai discuté avec un imbécile qui disait : « Pas de contributions ! »

— Et la Belgique ? dis-je.

— Elle se relèvera en deux ou trois ans !

— Et l'argent pour cela ?

— On lui en fournira!

— Mais qui?

— Bah! les Belges ont des capitaux à l'étranger!

Voilà les âneries qui prennent sur la foule. Comme nul ne sait rien, des mots sonores comme « capitaux à l'étranger » suffisent à emporter un vote.

Tout de même, s'ils nous trahissent, ces gredins-là, que ferons-nous?

3 mai. — La grande agitation du jour vient d'une note du ministre des Affaires étrangères. Ses adversaires, en l'espèce le Comité ouvriers-soldats, avaient exigé qu'il publiât ses buts de guerre. Au fond, sa conviction est que les détroits sont absolument nécessaires à la Russie, mais il ne peut le dire en toutes lettres. Il s'est contenté d'éviter, dans sa note, d'employer le mot : annexion, se contentant de dire que des mesures seraient prises pour l'avenir ; c'est la sagesse même, mais fallait-il le dire? En tout cas, la tempête est déchaînée. Sur le Nevski Prospekt, des soldats, en rangs, défilent silencieusement et sinistrement, portant d'immenses pancartes rouges avec ces mots : A bas Milioukof! A bas les conquêtes! etc.

Visite à un haut fonctionnaire de l'ancien régime. Il m'a parlé d'Alexandre III, sur lequel il vient d'écrire des pages de souvenirs. Il m'a montré le jeune tsar, à son avènement, délivré de l'exil où son père Alexandre II voulait le jeter en l'envoyant à Copenhague, pendant qu'il légitimerait la princesse Yourievskaya, et, d'autre part, assez disposé à approuver la réforme que son père était sur le point de signer lorsqu'il fut assassiné. Mais les ministres principaux du règne précédent, Loris Mélikof, Abaza et un troisième dont le nom m'échappe, s'étant excités dans un dîner intime, choquèrent leurs verres en l'honneur de la constitution, c'est-à-dire de cette pièce que le Tsar allait signer. Parmi les domestiques, il y avait des mouchards, de sorte que le toast, assez anodin en lui-même, fut rapporté à qui de droit, amplifié et corsé. Le bruit s'en répandit, comme ces mille bruits stupides qui couraient alors les salons de Saint-Pétersbourg. Le lendemain, le jeune Alexandre III, préparé de la bonne façon par ce rapport vrai ou faux, et cuisiné par son puissant ex-précepteur

Pobiédonostsef, fut empêché de signer, et amené à écarter les ministres de son père. De grands malheurs ont résulté de cette volte-face.

4 mai. — Dans les rues aux larges trottoirs, sur les places, partout, on voit des groupes arrêtés autour de gens qui pérorent sur la guerre et sur ses buts, sur la paix, sur Lénine ou sur Milioukof. Aucune passion violente ne paraît dans ces parlotes... Je songe à la responsabilité encourue par les officiers russes : ils ont paresseusement joui de leur situation et laissé couler la guerre sans travailler, sans préparer leurs hommes. Ils ont énervé et ennuyé leurs soldats, leur ont donné de mauvais exemples, et, le jour grave arrivé, ils n'ont su ni les retenir à leur poste, ni trouver le mot qu'il eût fallu. Ce corps d'officiers, si médiocre par certains côtés, est surtout médiocre par sa préparation morale, et c'est de cela que peut-être peuvent mourir cette année la Russie étranglée et la France abandonnée par elle.

Un homme qui a beaucoup fréquenté Nicolas II me disait que le coup de sabre qu'il avait reçu, lors de sa visite au Japon, lui avait laissé des maux de tête parfois intolérables. Il ajoutait que le Tsar a, sur la partie antérieure du crâne, une excroissance qu'il cache par un artifice de coiffure. Très curieux essais d'expliquer l'aveuglement de ce malheureux souverain! Et celui qui parle est loin d'être un homme d'idées avancées!

Cet après-midi, cela a été tragique. Des ouvriers et des anarchistes ont manifesté contre Milioukof, contre la guerre et les conquêtes. Constitués en escouades, ils avançaient par les plus larges rues, en portant d'immenses pancartes rouges ; ils avançaient, hommes et femmes, bras-dessus, bras-dessous, en chantant. Des serre-files dirigeaient leur marche. J'étais en fiacre avec le colonel Tabouis, de la mission française; arrivés au coin du Nevski Prospekt et de la Sadovaya, nous rencontrons le sinistre cortège : je vois des serre-files, voyous à cheveux longs, pâles, les yeux mauvais, et tenant devant eux, gauchement, mais le doigt sur la gâchette, des brownings. Cela est sinistre, positivement, mais on a l'impression qu'il suffirait d'un peu de cran pour balayer tout cela.

Vingt minutes après, nous revenions à pied, le colonel et moi, par l'Italianskaya et la Mikhaïlovskaya vers le Nevski. A peine avions-nous tourné le coin de la Mikhaïlovskaya, que la rue entière semble se mettre en mouvement : une foule de gens de toute espèce, des hommes surtout, soldats et civils, fuient en ordre dispersé, en se dirigeant à notre rencontre. Un général trotte tant qu'il peut, et semble interloqué par le calme avec lequel nous le saluons quand il nous croise dans sa fuite. Quelqu'un nous crie : « Ils ont tiré! » Nous estimons que le plus simple est d'aller voir, et nous continuons à avancer. En réalité, les coups de feu avaient cessé, et ne se sont pas renouvelés sur ce point, mais il y avait des victimes.

Un peu plus tard, une contre-manifestation, favorable au gouvernement, a parcouru les mêmes rues avec un succès grandissant. Eh oui! toute la Russie est avec eux; mais les autres possèdent toute l'audace et toute l'organisation.

5 mai. — Hier, huit personnes tuées sur le Nevski, des balles dans les fenêtres de mon voisin, au-dessus de moi, et çà et là dans le mur de l'hôtel.

8 mai. — Revenu à Minsk, je l'ai quitté avec une joie intense : fini ce passé de souffrance et d'inutile travail; j'ai secoué sur cette triste ville la poussière de mes sandales. Vers minuit, j'étais à Biénitsa. Enfin, mon isba, Pavel qui m'attend, un samovar — et le bon travail.

9 mai. — J'ai appris ce soir que j'allais être nommé chef du deuxième bureau du C. A. Je suis passablement ému de cette nouvelle.

10 mai. — Volski est venu chez moi et je lui ai fait part de mes plans. Il m'apprend alors que ma nomination rencontre de la résistance de la part du capitaine G., ivrogne et faux bonhomme, et du chef d'État-Major, le colonel V. Mikhaïlof. Celui-ci a pris Volski à part et lui a dit que le général Yarone lui avait recommandé, en partant, de me nommer au poste nouvellement créé, mais qu'il ne pouvait se résoudre, pour l'honneur de l'armée russe, à charger d'un service important un lieutenant étranger, qui n'est même pas militaire de carrière, et à lui subordonner un capitaine en second, Volski, chevalier de Saint-Georges. Volski a répondu :

« Si vous me nommez au lieu de Legras, je me ferai rappeler dans mon régiment. » — « Mais pourquoi? » — « Parce que Legras a toute la compétence spéciale, tandis que je ne suis qu'un débutant; ce n'est plus maintenant le temps d'autrefois, où le plus galonné recevait le poste le plus envié. La compétence importe seule ici. »

N'est-ce pas un joli trait de la part d'un camarade que je n'ai fait que voir superficiellement, lors de mon précédent séjour?

Volski m'a dit que les soldats avaient pour moi de l'attachement et que, en cas de conflit entre le chef d'État-Major et moi, le comité du corps d'armée, dont il est le président, me soutiendrait, car les députés de ce comité ont de moi une excellente opinion. Je lui ai répondu que j'éviterais le conflit, précisément pour ne pas faire intervenir un organe dont je réprouve le principe, tout en reconnaissant le bien fondé de beaucoup de ses réclamations.

Ce qui me trouble le plus, c'est la responsabilité que je vais encourir, puisque, en l'absence d'organisation sérieuse, c'est sur mes renseignements seuls que sera appuyée la sécurité de notre zone. En outre, durant les quatre mois de mon absence, les États-Majors russes ont travaillé, envoyé beaucoup de circulaires et d'instructions nouvelles : il peut m'arriver, les ignorant, d'enfoncer des portes ouvertes.

20 mai. — J'ai tant de travail maintenant que je ne note plus rien. Le surlendemain du jour où Volski m'avait prévenu de ce qu'on tramait contre moi, le chef d'État-Major m'a pris à part et m'a dit qu'il hésitait à me nommer chef du deuxième bureau parce que j'aurais pour adjoint un officier de carrière d'un grade plus élevé, et décoré de Saint-Georges. J'ai répondu que, si j'avais voulu des grades, je ne serais pas venu dans cet État-Major où, bien que j'aie l'ancienneté nécessaire depuis le 1er janvier, on n'avait même pas encore trouvé moyen de me faire donner le galon qui m'était dû depuis cinq mois; que, par conséquent, je n'attachais aucune importance à tel ou tel poste, et qu'il n'avait qu'à nommer Volski titulaire, et moi adjoint : je n'y verrais aucun inconvénient, n'étant ici que pour faire du travail utile.

— Mais Volski, justement, a refusé cette combinaison !

Bon gré mal gré, le colonel Mikhaïlof a dû me nommer chef du service. « Legras ne s'en tirera pas! » a déclaré ce Barychnikof dont j'ai signalé déjà la nullité...

Pourtant, soyons juste. Mikhaïlof est un timide dont la pensée est lente et pénible. Il est un peu gêné avec moi, mais sa gêne s'atténue peu à peu. J'ai à écrire chaque jour trois rapports télégraphiques. Au début, j'en faisais revoir le texte par Volski avant de le montrer au colonel, qui, toujours, y relevait une paille, un mot à mettre avant un autre, et ceci, et cela. Mais j'ai fini par saisir le joint.

22 mai. — Le Congrès des comités de Minsk a voté la résolution suivante : « On restera encore deux mois dans les tranchées, mais on ne fera pas d'offensive ». Ce sont propos d'enfants, mais cela, tout de même, vous pèse sur le cœur.

La journée se passe à travailler au bruit des meetings : l'un dans la cour, l'autre dans notre salle à manger. Il y a des comités à toutes les sauces, et, comme le plus complet manque d'organisation préside à toutes ces débauches de parlotes, cela n'en finit pas. Il faudrait une sous-commission pour préparer les séances; rien de tel n'existe : ils apportent en séance plénière et publique chacun son petit papier, sa petite information, sa petite rancune. Aussi le résultat est-il nul. En revanche, ceux de la cour et de la salle se déclarent prêts à faire l'offensive.

L'armée russe, en dépit de la politique qui l'absorbe à peu près entière, travaille presque autant qu'avant la révolution : c'est le mot le plus cruel qu'on puisse dire sur elle. En revanche, les officiers ne lisent plus de romans, et les soldats ne sont plus occupés à dormir ou à se tourner les pouces. Peut-être la satiété viendra-t-elle un de ces jours?

Mon travail prend tournure. Je suis en liaison constante avec l'artillerie et l'aviation, et j'organise peu à peu tout mon service d'avant, jusqu'aux guetteurs inclusivement.

La soldatesque russe est parfaitement heureuse en ce moment; elle taille et rogne à sa guise, ne travaille que peu ou pas, dort si elle en a envie, et, au lieu d'être désœuvrée, entend à journée faite des discours et des mots, des mots, des

mots. Toutefois, le premier feu de révolte semble calmé; quelque chose qui ressemble à une édition « ad usum Delphini » de ce que nous appelons le sentiment du devoir semble pénétrer peu à peu dans ces cervelles d'enfants frustes et forts. L'enseignement du devoir ne se donne pas en Russie. Ces doux impulsifs ne veulent pas toucher à leurs enfants, physiquement, pour leur donner une gifle; moralement, pour leur répéter les belles paroles du devoir. La raison en est peut-être que l'obéissance au maître du troupeau, au Tsar, tenait lieu de devoir. En effet, qu'importait, dans un état policier, la formation morale de l'individu? Le tsarisme démoralisait ou amoralisait le pays, ou, en d'autres termes, paralysait la morale sociale. On peut entrevoir un stade où la morale sociale deviendra ici en honneur. Mais ce ne sera pas de sitôt, car les éléments de trouble ne feront pas faute.

25 mai. — Le général Gourko est arrivé ce matin avec une suite de généraux et de colonels; il portait, sous sa tunique, une chemise en soie rouge dont une des manches s'apercevait, faisant contraste avec les manchettes des officiers chics. Moi aussi, il m'est arrivé, en Russie, de porter, l'été, des chemises rouges; mais je ne sais pourquoi, si j'en avais encore une, ce n'est pas aujourd'hui que je l'endosserais. Le général a parlé du haut du perron aux soldats assemblés, entre autres, des compagnies arrivées de Sibérie en recomplètement, et qui avaient une tenue superbe. Il leur a parlé de la discipline, fort bien et abondamment. Un député, qui se disait bolchévik, lui a adressé deux discours, le premier pour le féliciter, le second pour 'appeler « notre père » et le remercier. Le général Gourko a voulu l'embrasser, mais l'homme s'est obstiné à baiser la main du général en chef; après quoi, les généraux présents l'ont embrassé. Bref, une scène très touchante.

Après leur déjeuner, les généraux ont tenu conseil de guerre; j'y assistais comme chef de service. Après audition du projet d'attaque établi par le C. A., le général Gourko en a fait une critique sensée, mesurée, précise. Il y a substitué une conception plus dure en apparence, mais plus saine, une attaque frontale au lieu d'une attaque par les ailes à travers

deux forêts épaisses et machinées. Pour exécuter le plan qu'il suggère, il faut de l'artillerie et des réserves : il s'emploiera à nous en procurer. En somme, le général en chef a remué les idées et les hommes. Comme toujours, il a été un peu rapide, et n'a pas traité, par exemple, notre excellent artilleur, le général Bodisco, avec tout le ménagement qui eût convenu. Mais, dans l'ensemble, il est humain, accessible, et il a des idées justes et pratiques : il a conquis ces hommes qui ont tant souffert de l'insuffisance hostile de son prédécesseur, et tous se déclarent enchantés.

Un mot qui caractérise notre chef d'État-Major. Il s'agissait d'un officier de renseignements d'une division qui, à l'annonce de l'offensive, est retourné sur le front dans son régiment pour y prendre part : « C'est absurde, s'est écrié Mikhaïlof (nouvellement promu général) : il pouvait rester jusqu'au moment de l'attaque; il serait alors rentré dans le rang, car, *durant les opérations, on ne fait plus de deuxième bureau!* » Ainsi, ce général qui a fait sa carrière dans les États-Majors croit encore, à la fin de mai 1917, après trois ans de guerre, que, durant la bataille, le service de renseignements cesse de fonctionner! C'est formidable en vérité, et ce qui est plus grave, c'est que c'est là un axiome répété par beaucoup d'autres officiers brevetés.

28 mai. — On parlait, à table, de Kérenski qui prêche la guerre à outrance : « Voilà un homme et énergique! » se sont écriés les généraux. J'ai pensé à part moi que ces hommes qui veulent juger l'énergie des autres n'ont pas celle de renoncer à leurs petites habitudes; ils ont la prétention de jeter dans la mêlée sanglante des milliers d'hommes, et n'ont pas même le courage, eux qui ne risquent rien, de leur donner au moins l'exemple du renoncement aux petites douceurs matérielles. Combien d'États-Majors russes auront été une tache dans l'histoire de la guerre, asiles paisibles où l'on s'éternise dans la jouissance et le semi-farniente!

Notre général disait hier, d'un petit air satisfait et dédaigneux : « L'ennemi m'oppose 9.000 baïonnettes, et j'en ai 30.000! »

— Sans doute, répond le petit colonel du génie Yonof, qui

sera général à quarante-et-un ans — sans doute, mais le tout est de savoir quelles baïonnettes!

Quand je vois notre pauvre petit État-Major, quand je songe au peu de travail utile qu'il produit, malgré le dévouement complet de quelques-uns de nous, à la fainéantise qui y règne dans tant de sections, aux heures de sieste, aux heures de roman, de cartes et de « giberne », quand j'additionne tout cela, je me demande s'il est possible que nous ayons même un demi-succès. On a eu beau changer les hommes, couper des têtes de pavot, c'est plus bas qu'il fallait porter les coups de la canne tranchante. On dit que le peuple n'a pas de patriotisme : et ces gens-là? A quoi songent-ils? Ont-ils comme nous, dans le sang, la volonté de sauver leur pays? Nullement! Ils vivent au jour le jour. Et le jour où il leur faudra mourir, ils mourront tout de même très proprement.

29 mai. — J'ai fait au 4ᵉ régiment sibérien une conférence sur la discipline. Nous étions sur la pente d'une colline boisée d'où l'on apercevait au loin le clocher blanc de Biénitsa, avec un doux et calme horizon de verdure. Jolis groupes de soldats juchés un peu partout. Je retrouve mes impressions des conférences de l'an dernier; mais aujourd'hui, un grand drapeau rouge nous domine, et l'enthousiasme à disparu. On m'a écouté avec intérêt et avec respect; mais ensuite, sont venus les discuteurs. Ils présentent au hasard les questions les plus diverses : « on maltraite les soldats russes en France et on les empêche de s'organiser, et ceci, et cela! guerre de lucre, impérialisme », que sais-je encore? Je n'ai gagné la partie que parce que, par une série d'insidieuses questions, j'ai invité un opposant à définir les termes qu'il employait, et qu'ainsi, je l'ai mis au pied du mur. Ses camarades en ont fait des gorges chaudes; j'ai pu alors me retirer sans encombre, et sans les violences qu'on m'avait fait un instant entrevoir.

30 mai. — Réunion des généraux de nos quatre divisions et des commandants de groupes d'artillerie. Ils acceptent en majeure partie les modifications suggérées par le général Gourko. Mais ils ne veulent risquer l'offensive que si, au

lieu des malheureuses 42 pièces lourdes que nous possédons, nous en recevons 150. Ils ne veulent plus lancer leurs troupes à la boucherie. Comment ne pas les approuver?

3 juin. — Un jeune lieutenant français, nommé Juteau, est venu, avec deux soldats, pour prendre contact avec des éléments de notre C. A. et y faire la propagande de l'offensive. Comme ils sont nés en Russie et parlent le russe comme leur langue maternelle, on a pensé qu'ils feraient merveille auprès de leurs camarades russes. Cela est très douteux. Les soldats russes s'inquiètent fort peu de ce qu'on fait et pense à l'étranger. Le malheureux lieutenant, qui a dîné chez nous hier, a été écrasé par un obus, dans les lignes d'un corps d'armée voisin du nôtre...

Le chef d'État-Major me laisse maintenant en paix. Il s'est trouvé que des phrases critiquées par lui dans mes télégrammes, mais défendues par moi, ont passé tout entières dans le communiqué de l'Armée. Ce petit succès, répété déjà trois fois, m'a procuré une bienfaisante liberté d'action.

La vodka se fait presque introuvable : c'est un gain énorme de la révolution que ce respect de la loi imposé à la masse des officiers, en grande partie grâce à la vigilance des comités.

8 juin. — Une visite à Molodetchno, à l'État-Major de la X^e^ armée, m'a brusquement révélé que je me suis fait une place remarquée au 1^er^ Sibérien. Le chef du deuxième Bureau m'a dit que mes télégrammes étaient les seuls intéressants envoyés par les corps d'armée, que le style en était vivant et personnel. Il a ajouté que je lui avais révélé l'importance d'un travail imposé hebdomadairement par une circulaire. Il s'agit d'un schéma sur lequel on porte les points de chute des projectiles ennemis, avec indication graphique du nombre et du calibre. Il ne m'avait pas été difficile de comprendre le but de ce travail, puisque c'est en distribuant aux bons endroits des graphiques analogues reçus de notre front que j'avais donné, entre autres, au général Romanovski, chef d'État-Major de notre armée, l'idée d'en faire de semblables en Russie. Mon prédécesseur au C. A. considérait ce travail comme une brimade. Mais il m'a suffi de juxtaposer les

graphiques de quelques semaines consécutives pour suggérer au deuxième Bureau de l'Armée des conclusions évidentes. Je note ces détails, non pas pour me glorifier d'un succès minime, et inespéré, mais pour montrer comment on peut agir utilement sur des États-Majors russes. Il y faut une patience infatigable et une adaptation prudente aux conditions locales.

A l'aviation, le commandant m'a dit que, sachant de quelle façon j'utilise les photographies d'avions, il m'en fournira des exemplaires en nombre illimité. Il m'a remercié des rapports que j'entretiens avec les aviateurs, et de la façon dont je les soutiens, et m'a promis de faire tous ses efforts pour nous procurer au moins un bon appareil de chasse.

Enfin, j'ai été reçu par le général Kiselevski, commandant l'armée. Il est préoccupé de la liaison dans la bataille : je lui réponds que je fais justement préparer des feuillets directeurs qui seront distribués à tous les officiers, dont la préparation morale à l'utilisation de ces feuillets va être entreprise sous peu. N'ayant plus le temps nécessaire pour exercer à l'arrière ses divisions sur des schémas des positions ennemies qu'elles devront attaquer, le général a, du moins, donné l'ordre de faire établir, dans du sable fin contenu dans des caisses plates faites de quelques planches, un dessin à grande échelle de la partie du secteur ennemi que chacune des unités aura devant elle. Il me demande ce que j'ai fait à cet égard. J'ai été obligé de répondre au général que nul ne m'avait jamais jusqu'ici parlé d'un ordre semblable, mais que je commencerais l'exécution sans délai.

Lorsque j'ai pris congé, le général m'a dit : « Continuez à travailler avec autant d'énergie que vous l'avez fait jusqu'ici. » En revenant dans le soir frais, au trot guilleret de mes chevaux, je me suis senti pénétré d'un immense contentement. Sentir que la présence d'un Français, si humble que soit son origine militaire, s'est fait sentir en quelques semaines, simplement par les résultats obtenus, cela, c'est la plus douce des récompenses...

9 juin. — Le général Kiselevski a téléphoné à mon chef

d'État-Major au sujet des plans à grande échelle, et celui-ci n'a pas l'air content; il a dit paraît-il que j'avais « roulé le corps d'armée », et cela, simplement parce qu'il est vexé que le commandant de l'armée sache qu'il n'a rien fait pour exécuter ses ordres, contenus dans une certaine note n° 663.

10 juin. — Ce matin est arrivé un télégramme du général Kiselevski, se plaignant que ses ordres n'aient pas été exécutés. Cette fois, c'en était trop; le général Mikhaïlof m'a appelé, et, en plein bureau, il m'a fortement attrapé parce que les plans n'étaient pas exécutés. J'ai répondu doucement que je ne pouvais exécuter un ordre que j'ignorais.

— L'ignorance n'est pas une excuse, a-t-il fait sèchement.

Là-dessus, je me suis mis à la recherche de la note, et j'ai fait constater au chef d'État-Major qu'on ne l'avait communiquée qu'au troisième bureau, lequel d'ailleurs était incompétent. Il n'a rien répondu. Je lui ai dit alors que j'allais réaliser en quelques jours, sur papier, un tirage au 1 : 2000 de la première position ennemie du secteur d'attaque. Ce sera quatre fois plus grand que l'échelle demandée par le général pour les plans sur sable. Le général Mikhaïlof est presque ennuyé de voir que, bien que n'ayant rien à me reprocher, je retombe sur mes pieds.

11 juin. — J'ai travaillé avec ardeur à marquer les défenses repérées par mon bureau dans la première position ennemie. Pendant ce temps, mon adjoint Bikché, le cartographe, travaillait à un agrandissement au 1 : 2100 du plan des tranchées de cette position. Nous ne disposons que d'une pierre lithographique mesurant 0 m 60 × 0 m 40. Néanmoins, ce plan, qui mesurera plusieurs mètres de développement, doit être prêt lundi prochain 18. Nous en gardons le secret; cette « performance » sera notre façon de nous venger du chef d'État-Major.

14 juin. — Les jours passent, si occupés qu'on oublie tout ce qui n'est pas le travail courant. Ma vie est monotone, mais si pleine! Je me couche entre minuit et une heure : dès 6 heures du matin, mon ordonnance, qui va et vient, me réveille. Mon seul repos est une courte promenade d'une demi-heure ou d'une heure au plus, après le déjeuner, s'il ne

pleut pas. Ma cahute est adossée à un marécage où poussent quelques buissons et des multitudes de fleurettes, depuis le bouton d'or et l'œillet des Chartreux, jusqu'au plantureux iris violet. C'est là que je vais rêvasser, soit seul, soit avec des camarades. Le soir, je rentre du bureau à la lueur de ma lanterne, et je vois au loin des fusées s'allumer languissamment dans le ciel, parmi les nappes rouges et brèves des « départs ».

16 juin. — J'apprends que l'offensive est décidée sur toute la ligne envisagée. J'ai l'impression qu'il y aura beaucoup de figures cassées en pure perte, malgré les 116 pièces lourdes qu'on nous promet, en outre des 42 canons lourds et des 162 canons de campagne que nous possédons.

J'ai organisé chez moi une école d'interprétation des photographies. Le dimanche, mes collaborateurs des divisions montent à cheval et viennent me trouver. Tout à l'heure, ils sortaient d'ici positivement enthousiastes.

Une foule d'officiers sont découragés, aussi bien chez nous que partout ailleurs : de tous côtés, ils font des demandes pour passer en France. La troupe russe les dégoûte : je le comprends, mais que feront-ils ailleurs?

18 juin. — Trois jeunes officiers du corps voisin, le 38e corps, sont arrivés ce matin : ils constituent le deuxième bureau de leur État-Major, et le deuxième bureau de l'armée a dit à leur général de les envoyer près de moi pour voir comment il faut s'y prendre pour travailler utilement. Les méthodes françaises, le travail français, tout de même, portent leur fruit! Naturellement, le confrère, qui n'est pas sot du tout, et qui paraît débrouillard, déclare, à chaque indication, que « c'est justement comme cela qu'il fait » : c'est la façon russe, et il ne faut pas s'en frapper. En revanche, son adjoint, moins brillant, me pose des questions précises prouvant qu'il s'intéresse.

Demain arrive le général Janin, accompagné du général Walsch. Je pourrai leur montrer un exemplaire de notre plan au 1 : 2000 qui sera terminé cette nuit, car notre tour de force a réussi.

19 juin. — Levé à 4 heures, j'accompagne le général

Bodisco et le capitaine Chevtchouk, qui vont avec moi au devant des généraux français, à Zalièsiyé. Après réception, nous nous rendons à un poste d'observation d'artillerie, puis nous gagnons de pauvres tranchées que nous a laissées le II[e] corps caucasien ; un des généraux trouve que c'est plutôt « mal fichu » : il n'a pas tort. Encore fait-il un temps superbe. Que serait-ce par temps de pluie ! Justement, il y a une quinzaine de jours, des hommes du II[e] caucasien ont refusé de prendre leurs tranchées parce qu'elles étaient pleines d'eau. Les officiers sont, en l'espèce, au moins aussi coupables que les hommes.

Lorsque, le soir, j'ai reconduit le général Janin à son wagon, il ne m'a pas caché que les positions que nous devons attaquer lui semblaient un morceau fort dur.

20 juin. — Une compagnie du 61[e] régiment de la 16[e] division a refusé de monter aux tranchées. En outre, le colonel commandant un autre régiment est devenu fou : il invite ses officiers à se mettre à genoux devant les hommes pour leur demander de prendre part à l'offensive. Enfin, la 132[e] D. I., qui compte également chez nous, a mis, sans autre forme de procès, son général à la porte. Voilà les nouvelles qui se pressent ce soir, et que nous commentons avec angoisse. C'est alors que j'ai le plus admiré l'estomac de notre commandant de C. A. Lorsqu'il a entendu sonner onze heures, il s'est levé et a dit tranquillement : « L'heure est venue de prendre congé », et il est allé se coucher. Il a eu raison, car la nuit porte conseil.

22 juin. — J'ai achevé une nouvelle carte, celle des batteries ennemies repérées par mon bureau.

Un de mes camarades m'a appris que quelque chose se tramait contre notre chef d'État-Major : cela nous émeut médiocrement, car, sauf deux ivrognes de l'État-Major, et le commandant, lequel voit en lui un aimable claque-talons, tous les officiers le trouvent antipathique et mal à sa place. C'est un homme en qui tout, la pensée, la parole, le sourire, la voix même, est comme constipé : tout cela ne se manifeste chez lui qu'après de longs efforts. Il a certaines qualités qui lui ont servi dans l'ancienne armée russe, où on aimait la

tenue extérieure; mais il est perdu par son orgueil et par son ambition. En outre, maintenant qu'il faudrait penser, combiner, il perd la tête et se noie.

Le 2e régiment sibérien est excité, paraît-il, contre le général Plechkof, notre commandant. Aux premiers temps de la révolution, les soldats ont protesté parce que d'anciens gendarmes et policiers avaient été embusqués à l'ombre des États-Majors; il a fallu les verser dans la troupe. Mais les soldats prétendent qu'on les aurait de nouveau embusqués dans les parcs d'artillerie. J'ai bien peur que la campagne ne se termine pas, pour notre C. A., sous le même sceptre. Ce sera pour moi un véritable chagrin, car j'ai pour le général le plus sincère attachement. Mais il s'obstine à ne pas comprendre que son chef d'État-Major n'a pas l'étoffe nécessaire pour maintenir notre esquif sur l'eau, si la mer devient houleuse. Il est des heures où l'on ne peut impunément laisser dire de soi qu'on est un homme heureux, ce qu'on ne cesse de répéter à notre bon général.

23 juin. — Comme je l'ai dit, le 61e régiment s'est mutiné. Le général Rémézof voulait, selon le rescrit de Kérenski, traduire les meneurs en conseil de guerre : le trembleur général Mikhaïlof n'a pas voulu y consentir, non plus qu'à la dissolution du régiment. Il a simplement dit au divisionnaire : « Cela s'est passé chez vous, débrouillez-vous ! » Je n'invente pas, j'ai entendu cela de mes oreilles ! Hier, par miracle, deux compagnies du 61e régiment, la compagnie de mitrailleuses et la compagnie des engins de tranchée, qui refusaient de prendre parti pour les mutins, sont parties avec armes et bagages, et sont venues nous demander protection, sollicitant l'autorisation de retourner au 2e régiment sibérien, d'où elles ont été distraites pour entrer dans la composition du 61e régiment de nouvelle formation. Le général Mikhaïlof a refusé et les a renvoyées dans leur régiment révolté. Son plan est clair : en évitant la dissolution, en étouffant le scandale, il sera un des rares chefs d'État-Major qui auront subi la crise sans accuser de pertes. Malgré la résistance de son adjoint, il a maintenu son ordre que le général Plechkof, qui dit toujours amen, a encaissé.

Un officier mitrailleur et deux hommes, trompant la surveillance des mutins, sont accourus à l'État-Major pour donner des nouvelles. Le colonel est gardé dans son logement et privé de toutes communications avec le reste de la division.

24 juin. — Les deux compagnies que le général Mikhaïlof a renvoyées auprès des mutins ont, en partie, fait cause commune avec eux : les révoltés ont maintenant des mitrailleuses et des spécialistes pour les servir !

Il s'est organisé une « commission de contact » destinée à discuter directement et officieusement les questions du jour avec les grands chefs : toute la matinée, les soldats de cette commission sont en palabres avec le chef d'État-Major et le général Plechkof. Dans la salle à manger, siège le comité du C. A. Deux membres racontent que, hier, le chef d'État-Major a tenté de rejeter la faute de la mutinerie sur le général de la division intéressée : c'est son ordinaire et généreuse tactique; mais elle n'a pas pris. La genèse exacte de la mutinerie est un ordre du jour qu'il a lancé, et dans lequel, utilisant l'ordre ministériel de procéder sans retard à la *préparation* de l'offensive, il a laissé entendre que l'on allait procéder à l'offensive elle-même. Le Comité lui reproche vivement cette astuce : il veut voir clair, il exige une scrupuleuse honnêteté. C'est pour cela que les soldats frondeurs ont réagi : ils ont répondu qu'ils n'obéiraient qu'à un ordre d'offensive signé du ministre Kérenski, et, de fil en aiguille, en sont venus à la rebellion. Le chef d'État-Major est très abattu; il est maintenant doux, et signe sans mot dire tout ce que je lui présente. Mais, faire le gros dos le sauvera-t-il? J'en doute. J'ajoute que personne ne le souhaite ici, moi moins que tout autre,

25 juin. — Le général Gourko a été déplacé pour une lettre imprudente, et c'est le général Denikine qui l'a remplacé au commandement du front ouest. Il vient nous voir aujourd'hui. Dans la salle à manger siège, en l'attendant, le Comité du C. A., avec l'adjonction de membres du Conseil des ouvriers et soldats de Pétrograd. Ces derniers sont plus calmes que je n'espérais. L'un d'eux disait tout à l'heure que

si l'on avait prévu ce qui se passe actuellement on aurait attendu pour faire la révolution. En somme, tout Russe un peu honnête et réfléchi comprend le danger.

Le général Denikine est un homme de belle prestance, chauve, avec des yeux très noirs, dans un cadre de barbe prématurément blanchie. Il a posé au Comité cette question : « Êtes-vous prêts à faire l'offensive? » — « Oui ! si l'on nous donne un ordre net et non amphigourique », ont-ils répondu.

Le général Denikine remercie. Il explique alors que nous avons quatre ou cinq fois plus d'artillerie que l'an dernier lorsque sa division a enfoncé les Autrichiens et fait 42.000 prisonniers. Il oublie de souligner que ces prisonniers étaient des Autrichiens, et que les pertes russes ont été énormes.

Le soir, sont venus des délégués du 61e régiment ; ils jurent qu'ils n'ont arrêté personne, ce qui semble faux ; ils ajoutent que les policiers que l'on a versés de l'artillerie chez eux sèment dans leurs rangs, pour se venger, des théories bolchévistes.

Je me demande si mes nerfs tiendront jusqu'au bout de cette effroyable période de travail et d'angoisse.

26 juin. — Ces officiers sont moralement bien bas et bien fautifs. Le général Mikhaïlof, au moins une fois par semaine, s'assied avec trois officiers (les purs!) et joue à la « Préférence » durant une partie de la nuit. D'autres, dans la grande chambre, jouent, la nuit, au chemin de fer, tout en buvant de l'alcool. Ils dorment le jour. L'un a perdu, d'avance, trois mois de solde ; l'autre, qui a gagné 2.000 roubles, se plaint d'être trop occupé par son travail courant. Les généraux laissent faire. Si Tirout, notre secrétaire, passait la nuit à jouer et le jour à dormir, on le mettrait dedans — ou à la porte. Mais pour messieurs les officiers, tout est permis : ils sont les messieurs ; les autres, le peuple — et l'on s'étonne que le peuple commence à la trouver mauvaise !

27 juin. — Dans notre cour se tient un congrès des représentants de tout le corps d'armée, plusieurs centaines d'hommes ; beaucoup sont coiffés du casque, que certains portent avec infiniment d'allure — pour quoi faire, grand

Dieu! Nul ne travaille. Mes camarades sont aux fenêtres; mon voisin joue aux cartes.

Le général Bodisco, notre artilleur, m'a dit que les batteries découvertes par moi, et qui étaient muettes jusqu'ici, se révèlent peu à peu.

28 juin. — On attend pour demain la visite du ministre Kérenski. Les officiers espèrent en lui : je reste plus sceptique. Le mal a des racines trop profondes pour être guéri d'un geste : c'est la vie russe et le caractère russe qu'il faudrait transformer. Pour le vrai, je crois tout perdu. L'armée russe n'attaquera pas, ou, si elle attaque, elle sera arrêtée de suite.

29 juin. — Second jour du congrès; on apprend que Kérenski ne viendra pas. En revanche, c'est le généralissime Broussilof qui est attendu. Il arrive vers midi, en compagnie du général Denikine. Il a beaucoup vieilli depuis la visite que je lui ai faite. Il est, comme le général Gourko, de la race des petits hommes rapides et décidés. Il va palabrer avec les comités. Finalement, vers le soir, le congrès s'est séparé en glorifiant l'offensive.

30 juin. — La chose qui était attendue depuis longtemps vient de se produire. Dans sa séance secrète, le comité du C. A. a agité la question du commandement. Il a reconnu que, dans les régiments (comme dans les États-Majors), le général Mikhaïlof n'inspire pas confiance (il faudrait être aveugle pour ne pas le voir!) Un membre du comité s'est rendu auprès du ministre Kérenski pour le tenir au courant. Être débarrassé de Mikhaïlof, c'est parfait, mais le commandant du C. A. le laissera-t-il partir seul?

1^er^ juillet. — Le comité du corps d'armée a exprimé son manque de confiance au général Plechkof et au général Mikhaïlof. Les deux généraux sont partis pour Molodetchno, afin de s'entendre avec le commandant de l'armée.

Je conçois un véritable chagrin de la chute de notre commandant : il méritait mieux que cela. J'aurais préféré le voir déplacé par un ordre d'en haut, comme il a failli l'être, que liquidé par en bas. Mais le général Mikhaïlof l'a entraîné dans sa chute : peu d'officiers généraux ont accumulé sur

leur tête, en aussi peu de temps, autant d'inimitiés que ce dernier. Nous vivons un temps où il faut avoir, avec le personnel militaire, des rapports humains : or, l'humanité, c'est ce qui manque le plus à cet homme-là.

3 juillet. — Conseil de guerre avec le général Denikine et une tablée considérable de généraux et de militaires haut perchés. Denikine a les allures d'un bon papa, qui est fort intelligent et qui voit juste, mais qui n'a pas le quelque chose qui faisait de Gourko un grand chef. Il laisse la discussion traîner, s'éterniser, et passer les heures. En somme, nous ne savons pas qui marchera et qui refusera de sortir de la tranchée. Au fond, peut-on en vouloir beaucoup aux soldats russes? Ils sont lâches et bêtes, c'est entendu, mais qui ne le serait à leur place? Nul n'a jamais fait leur éducation morale. On dit : ils n'aiment pas la patrie. Mais qui leur en a jamais vanté et expliqué le sens? C'était, jusqu'ici, une exaltation perpétuelle de Dieu et du Tsar, une religion officielle à laquelle peu croyaient, et une adoration politique officielle qui n'était qu'un geste, comme un signe de croix. L'idole Tsar est tombée ; le poing police a été supprimé : du coup a disparu ce qui faisait croire aux dirigeants aveugles à l'idéal de ces gars-là. En même temps, a disparu la bonne tenue où les maintenait la peur du gendarme. A ces brutes plutôt douces, mais fainéantes, on a supprimé, pour le plaisir de quelques Juifs anarchistes ou socialistes, tout ce qui formait leur fragile ossature morale : comment s'étonner qu'ils soient livrés maintenant à tous les instincts de la bête : fureur stupide et lâche, peur de la mort — et des coups? Mais, constater n'est pas remédier...

Les commandants du front et de l'armée ont pesé sur le général Plechkof pour lui faire reprendre sa démission. Il résiste opiniâtrement, et c'est lui qui a raison. On ne s'oppose pas, dans une heure aussi grave, à un courant d'idées comme celui qui l'a renversé. Pauvre cher général, démonté, démoli, il fait peine à voir. Comprend-il maintenant que je lui ai dit toujours la vérité sur la religion, sur le soldat, sur Mikhaïlof, sur tous les sujets brûlants? Il n'a voulu croire à rien — en petit comme Nicolas II. Il s'est imaginé qu'on

l'adorait pour lui-même, pour sa seule présence, pour son « sourire russe », selon le mot qu'un astucieux officier a prêté à un soldat mourant. Il n'a pas compris que celui de qui dépend la vie de milliers et de milliers d'hommes doit être plus près de ces hommes et des dangers qu'ils courent, qu'il doit leur montrer qu'il travaille, qu'il sent, et, qu'au besoin, il risque. Le temps n'est plus du chef demi-dieu qui se montre de loin au milieu d'un nuage d'encens.

5 juillet. — En visite au XXXVIII[e] corps, au sujet d'une capture de pigeon voyageur, à propos de laquelle je suis appelé à donner mon avis et à proposer un modèle d'instruction. Sur le front français, le lieutenant Leroy m'avait donné quelques notions de colombophilie : je les utilise à propos. Je me fais un peu l'effet d'être un commis voyageur en spécialités : par exemple, le canevas de tir de l'armée me met de côté des points indéchiffrables des photos d'avion étudiées par lui.

8 juillet. — Le comité du C. A. siège à demeure dans notre salle à manger, où il fait du bruit du matin au soir. Une question est prise par lui et remâchée des jours entiers. Il y a parfois du bon; mais ces hommes sans instruction préalable, qui veulent jouer aux arbitres des destinées d'un corps d'armée sont tragiquement grotesques. Ne voilà-t-il pas qu'ils agitent la question de faire renvoyer au front les hommes des services techniques (P. T. T., secrétaires, chauffeurs, etc.), qu'ils accusent d'être embusqués à l'État-Major, et, de même, ceux des officiers qui n'ont pas encore servi dans le rang. L'idée, assurément, contient une part de justesse; on a déjà, en Russie, remplacé par des officiers blessés certains officiers valides qui se prélassaient dans des sinécures d'État-Major, et il est clair qu'on aurait pu aller plus loin dans cette voie. Mais comment faire comprendre au comité que spécialistes et hommes du front ne sont pas interchangeables ? Nos télégraphistes, rompus à leur métier, le font à peu près; des nouveaux, même sachant manier les appareils, risqueraient de tout embrouiller. Que l'on débusque quelques inutiles et des fainéants, à merveille ! Mais les autres, il serait criminel d'y toucher. J'explique cette tendance du comité par

deux influences : la première est le caractère essentiellement théorique de la révolution russe, une révolution qui ne s'est pas opérée dans le sang, mais qui a, en quelque sorte, lentement mûri dans les idées; et, en outre, une révolution opérée par des hommes qui n'ont que des passions d'idées, et non des passions concrètes. La seconde raison est que les soldats-paysans côtoient la vie de l'État-Major du corps d'armée, qui leur apparaît brillante et dorée, surtout en comparaison de la leur, et où ils constatent la fainéantise ou la nullité de tels ou tels. Enfin, il y a un désir personnel de ceux qui sont en bas de monter en haut brusquement, d'un seul bond.

On trouve, parmi les gens du comité, quatre ou cinq membres du comité exécutif du « Soviet » des ouvriers et soldats de Pétrograd. Physiquement, ce sont de tristes exemplaires de la race russe : mal faits, déjetés, malingres. Moralement, ils ne sont pas sots, et paraissent très au-dessus de la moyenne des gens qu'ils dirigent; on sent qu'ils ont lu, beaucoup lu, trop lu même, au lieu de travailler : la vie n'a pas, chez eux, corrigé l'excès de spécialisation de la lecture.

11 juillet. — Les succès remportés par les troupes du front sud-ouest transportent mes camarades : ils se livrent comme des enfants à la joie qui s'est emparée d'eux. Certes, j'en éprouve, moi aussi, un plaisir intense, mais je sais si bien que cela est éphémère, et qu'il n'en sortira rien!

Notre nouveau commandant, le général Iskritski, a quarante-quatre ans; il est grand, mince, un peu voûté; il a de grands yeux gris, et une apparence de véritable énergie, dissimulée par je ne sais quelle grâce prenante. On sent chez lui, à des nuances imperceptibles, qu'il a de la race : il tranche sans effort sur tous les généraux qu'on coudoie d'ordinaire dans cette armée. C'est un aristocrate dans le meilleur sens du mot; il a d'ailleurs été colonel dans un régiment de la Garde. Il est accueillant, réfléchi et travailleur.

Ce matin, pendant l'absence de notre nouveau commandant, le général Plechkof et Marie Antonovna sont partis; ce furent des adieux arrosés de larmes; on ressentait une pro-

fonde émotion à voir s'en aller ce couple de gens excellents qui ont été, pendant des années, la pierre angulaire de l'État-Major, et qui, aujourd'hui, nous quittent tristement, obscurément, au milieu du silence de ces soldats qui, hier encore, saluaient de hourras sonores la moindre de leurs apparitions. Ils ne peuvent pas comprendre le pourquoi de ce changement, mais ils en souffrent, et cela vous fend le cœur.

12 juillet. — La pluie et la boue qui nous poursuivent à la veille des opérations sont attristantes ; pourtant, mes camarades n'en ont cure : ils jouent des nuits entières. Chez un grand nombre de ces officiers, il n'y a aucune espèce de sentiment sérieux de responsabilité vis-à-vis d'eux-mêmes et de leur pays. On sent que des siècles d'insouciance pèsent sur ce peuple et le rendent inhabile aux besognes d'effort et de sérieux continu. Oui, peuple enfant, comme je l'ai nommé déjà : de là aussi son charme...

14 juillet. — Malgré la pluie qui inonde ma cahute, malgré la boue, le marais, le souci perpétuel et le gros travail, j'ai voulu fêter, avec trois amis de l'État-Major, Savitch, Volski et Chevtchouk, notre fête nationale. Nous avons bu une modeste bouteille de champagne. Volski a été le roi de la conversation; il nous a semblé à tous que notre plaisir tranquille se décuplait par l'opposition avec les soucis où nous vivons. On nous a appris que le général Yarone était nommé commandant du XX^e^ corps, qui remplace le II^e^ C. A. caucasien, dont deux régiments, qui ont flanché, sont désarmés et liquidés. C'est un avancement vertigineux, mais que je trouve mal à propos, car il nous prive d'un excellent commandant de division, juste à la veille de notre offensive.

15 juillet. — Il pleut, il pleut, il repleut, il tonne. Allez donc attaquer par ce temps-là! Le Boche, en vérité, a un pacte avec le diable ! Le général Yarone a été vingt-quatre heures commandant du XX^e^ corps ; il y avait maldonne. On lui propose, à la place de ce poste, celui de chef d'État-Major de la 1^re^ armée. Notre excellent commandant d'armée, le général Kiselevski, est mis à pied pour l'affaire du II^e^ corps caucasien, et remplacé par le général Lomnovski : c'est une course aux généraux. Quant au colonel Kostayef, notre nouveau

chef d'État-Major, c'est un homme intelligent, mais bourru, nerveux, ahuri, abruti de travail. Il s'est mis à genoux devant le comité du corps d'armée, et naturellement, les galopins qui le composent en usent et en abusent : ils veulent s'installer chez nous comme des princes, pour commencer...

16 juillet. — Il pleut : les routes deviennent de plus en plus mauvaises ; notre cour, nos communications sont des lacs de boue liquide. Ah ! je paierais de n'importe quel prix un bouquet de roses fraîchement coupées, où perleraient encore quelques-unes de ces larmes de rosée, qui me semblent avoir chez nous plus de cristal et plus d'âme que la rosée d'ici ! Voir devant soi une de nos routes, lisse et blanche, au soleil de juillet, une maison propre aussi, un peu de blanc, et des fleurs surtout, des fleurs multicolores, à la place de cette boue grasse et glissante, à la place de mon isba où l'eau du ciel entre à volonté, où les souris se sont réfugiées et grignotent dans tous les coins, où les cancrelats circulent sur les gravures appendues aux murs — à la place de cet horizon noir et lugubre, qui pèse sur l'âme et en étouffe tous les élans ! Certes, tous les sacrifices que j'ai faits ici m'ont peu coûté, isolément, mais un jour vient où la révolte vous monte à la gorge, brusquement, comme une nausée...

Nous avons eu aujourd'hui un arrivage de femmes-soldats ! On avait annoncé un bataillon, mais elles n'étaient guère que quatre cents. Elles sont entrées dans notre cour en rangs, ont évolué, se sont placées et comptées. Alors, nous nous sommes précipités pour les voir. Elles étaient déjà entourées de soldats qui ne ménageaient pas les lazzis. Qu'on se représente, dans le costume simple et seyant du soldat russe, des centaines de femmes, toutes petites, et d'une laideur invraisemblable. Toute la laideur, aux mâchoires saillantes, aux petits nez difformes, aux lèvres grosses, qu'on voit çà et là au village russe chez la femme, semble s'être réfugiée dans ce bataillon. Pas une de ces femmes-soldats n'offre un visage sur lequel le regard s'arrête volontiers. Pauvre filles-garçons ! En ont-elles conscience ? Pour le moment, elles sentent surtout qu'elles sont harassées de fatigue. On reconnaît parmi elles divers éléments : anciennes sœurs de charité, filles de

la campagne et de la ville, qui se sont réunies, poussées par je ne sais quel obscur désir de jouer de près avec le danger, et enfin, quelques femmes cultivées, paraît-il ; bref, une salade de types et de classes, à la fois carnavalesque et touchante. Touchante, parce que ces femmes parlent de mourir, tandis que les hommes du II[e] corps caucasien, pour ne parler que de ceux-là, ont peur de faire leur métier de soldats.

Nous avons choyé ces excellentes filles : leur État-Major a dîné et papoté à notre table, en particulier leur chef, madame Bochkariof, qui est une grosse personne, vive et autoritaire, parée de diverses croix et médailles, et douée d'une langue infatigable. Je lui avais cédé ma place en face du général, et j'avais plaisir à la voir faire honneur à notre médiocre popote. Que pourra-t-on bien faire de ces femmes-là?

17 juillet. — J'ai été convoqué à l'État-Major de la 10[e] armée, avec mes collègues des corps d'armée, par le chef du deuxième bureau du front, le colonel Brandt. Le collègue du XXV[e] corps est un bon gros capiston qui possède, avec une tapette intarissable, beaucoup de bonne volonté et une naïveté à l'épreuve. Il est, à lui tout seul, le premier et le deuxième bureau de son État-Major de C. A.; il voudrait des questionnaires précis, un guide-âne pour officiers de deuxième bureau, et il explique combien c'est gênant d'être aussi peu renseigné. Ainsi, une de ses divisions, étant retirée du front et mise en réserve, a continué à fournir des états négatifs de blessés et de prisonniers. Évidemment, s'il existait un manuel pratique, pareille chose n'arriverait pas! J'ai approuvé de toutes mes forces!...

Celui du X[e] C. A. est un grand rouquin, frais émoulu des cours accélérés de l'École de Guerre; maintenant qu'il a pâli sur ces cours, entre autres sur celui, si savant, qui se rapporte à la tactique d'Annibal, il jette un regard de sereine supériorité sur ses camarades, dont, distraitement, il écoute les projets et les objections.

Celui du XXXVIII[e] C. A. est un Caucasien sérieux et tout à fait charmant. Il est venu me voir à Biénitsa, et vibre aux mêmes espoirs que Volski, mon adjoint, et que moi; son

organisation est calquée sur la mienne, et j'ai toujours plaisir et profit à m'entretenir avec lui.

Nous avons, faute d'organisation de nos hôtes, perdu près de deux heures. Mais enfin sont arrivés le colonel Brandt et le capitaine Krousenstern du deuxième bureau du front. Le colonel nous a réunis, non pas pour savoir comment nous avions réalisé son excellente réorganisation des deuxièmes bureaux, mais pour nous annoncer sa décision, son oukaze. Dans la langue pâteuse et avec la confusion dont il a le secret, il nous dit ceci : « J'ordonne que, pendant les opérations, tout le personnel des deuxièmes bureaux se consacre exclusivement à l'interrogatoire des prisonniers ». Les bras nous en tombent. Ainsi, c'est en vain que nous avons tant travaillé pour organiser nos bureaux et notre travail : au moment de l'employer avec intensité, on nous en éloigne! Ce colonel breveté pense donc, comme le général Mikhaïlof, que le deuxième bureau n'a plus à travailler durant la bataille? Ou plutôt non, cet homme hautain, intelligent, mais borné, est une poule qui a couvé des canards. Son projet de réorganisation des deuxièmes bureaux, c'est un jouet étranger, magnifique et distrayant, avec lequel il s'est amusé quelque temps ; mais, au bout du compte, le naturel a reparu, et ce bon Russe n'est vraiment capable que de jouer aux « gorodkis » (1). Nous avons essayé de protester discrètement, et comme j'étais le personnage qu'il fallait mâter, c'est sur moi que s'est abattue sa colère. Je lui avais dit que notre chef d'État-Major avait besoin de nous pour de multiples services : étude des renseignements photographiques, papillons à faire pour les croquis, au fur et à mesure des opérations, etc. Détournant la question, le colonel Brandt a répondu à la cantonade : « Le chef du deuxième bureau de l'un de nos corps d'armée a soufflé à son chef d'État-Major des chiffres tellement fantastiques relativement au nombre de bataillons ennemis qui sont devant nous, que le représentant du comité du front est venu trouver le général pour lui dire que, dans ces

(1) Jeu que pratiquent les paysans russes.

conditions, nos soldats n'attaqueraient pas ». J'ai demandé s'il s'agissait de moi.

— Évidemment ! Votre chef d'État-Major a déclaré que nous aurions affaire à 18 bataillons allemands, alors qu'en réalité il n'y en a que 8.

— Pardon ! mon colonel ! Il y a bien 8 bataillons en première ligne dans le secteur d'attaque ; mais je ne sache pas que les bataillons placés en réserve, à des distances variant de 1 kilomètre et demi à 6 kilomètres, aient reçu défense de prendre part à la lutte. Or, cela fait de 16 à 20 bataillons. En outre, la préparation d'artillerie, qui doit durer trois jours, attirera certainement des troupes fraîches.

Le colonel n'a voulu convenir de rien, et Krousenstern, qui ne connaît la guerre que sur le papier, puisqu'il n'a jamais vu une tranchée, m'a entrepris à part, pour me convaincre de l'erreur « formidable » que j'avais commise. Je ne me suis pas rendu. Nous verrons bien qui aura raison.

Rentré à Biénitsa, j'en suis reparti peu après avec le général pour gagner Kaskévitchi, où nous séjournerons durant l'offensive.

19 juillet. — Le beau temps est revenu depuis trois jours. La préparation d'artillerie a commencé ce matin, mais ce soir elle a été interrompue pour la nuit : j'en suis confondu. Je me dis que nous allons à un échec sanglant. J'avais jadis de l'espoir ; maintenant, l'espoir est tué en moi, et puis, je suis si las !

Kaskévitchi est une petite maison de propriétaire campagnard, située fort près des lignes, mais dans une espèce de vallon parallèle au front allemand, ce qui enlève à l'ennemi la possibilité de l'atteindre par tir direct. Comme il n'a pas fait de réglage de tir indirect sur ce point, il nous a semblé que nous y serions relativement à l'abri.

Les États-Majors de corps d'armée sont rattachés à ceux des armées par un appareil Hughes, qui permet aux chefs de faire la conversation « par fil direct », et par des appareils Morse. Entre les corps d'armée et les lignes fonctionne seulement le Morse. Dans la pratique, toutes les communications journalières d'instance à instance se font

par le télégraphe ou le téléphone, les distances étant trop grandes et les routes trop difficiles, pour faire porter par des motocyclistes autre chose que les plis documentaires. Le travail du télégraphe est ainsi décuplé. On peut se représenter le surmenage qui en résulte pour les soldats télégraphistes.

Dans la direction des lignes, de l'armée et des corps voisins, l'État-Major possède de nombreux téléphones qui activent la transmission des ordres et renseignements, mais non sans provoquer des coquilles. Il y a là, pour le personnel, un travail écrasant, parce que les relèves ne sont pas assez fréquentes. Ces hommes, pourtant, n'ont pas l'air de se plaindre. Ce sont des soldats pourvus d'une certaine instruction, et que je vois faire des lectures parfois intelligentes; cette culture devrait leur faire sentir plus douloureusement les conditions dans lesquelles l'incurie de leurs chefs les force à travailler. Il n'en est rien, semble-t-il. Parqués dans un étroit local, dessous d'escalier, soupente sombre et humide, coin délaissé dont nul n'a voulu, ils sont là, sans air, ou bien en plein courant d'air, jour et nuit, mal éclairés, serrés les uns contre les autres, appareil contre appareil. Dans toute la pièce, le brouhaha connu des appareils et des conversations, les sonneries de timbre, des relents de tabac et de victuailles, une poussière perpétuelle : ils n'y prêtent nulle attention. Leurs bonnes têtes de soldats, confiantes et résignées, se penchent sur les écouteurs ou les manipulateurs, et ils trouvent toujours le temps d'aider un officier pour un déchiffrement difficile ou une conversation qu'on entend mal.

Lorsqu'on déménage, ils doivent travailler jour et nuit dans les conditions les plus difficiles, pour démonter et emballer les appareils. Ce sont eux qui partent les derniers. Même lorsque ce départ s'opère sous la menace de l'ennemi, ces hommes accomplissent leur tâche avec une certaine méthode et sans hâte fébrile, uniquement préoccupés, semble-t-il, de ne pas laisser derrière eux un seul appareil utilisable. Aujourd'hui, il nous attendent, encore plus mal installés que partout ailleurs, et crevant de chaleur.

Ce personnel si humble, si pauvre, et qui, ayant une certaine instruction, doit sentir sa condition misérable, m'inspire une sorte de pitié spéciale et de la sympathie. Ces galériens des P. T. T. sont la preuve palpable de ce que peut faire le soldat russe, quand on sait l'occuper et laisser filtrer un rayon de lumière sur son obscur travail.

20 juillet. — Je me sauve à Biénitsa, en liaison de message lesté qu'il faudra utiliser de suite pour indiquer à l'artillerie le résultat des destructions. Je suis revenu en partie à pied, par des routes et des villages truffés de soldats, par la campagne ponctuée des postérieurs blancs de toute cette troupe inoccupée et qui dédaigne l'usage des feuillées. Impression curieuse de grisaille mouvementée, de soldats mal tenus, indifférents ou hostiles, mais tous également fainéants; les uns, debout autour d'un pope, chantent dans le crépuscule ; d'autres, grimpés sur les collines, guettent les grondements et les vapeurs des éclatements d'obus.

21 juillet. — J'ai été de service au P. C. du commandant du corps d'armée. C'est un observatoire placé à 1.800 mètres de l'ennemi, mal construit, incommode, peu solide et entouré de boyaux sales. Du moins ai-je là un peu de calme; nul ne me dérange, et je n'ai d'autre occupation que de regarder. Le tir de destruction s'est animé; des tranchées ennemies monte une poussière, et les lourds fortins à embrasures sinistres s'écroulent dans un tas informe de terre jaunâtre. Au-dessus de nos têtes, les obus de 150 passent avec un bruit de train qui arrive et va s'arrêter ; une batterie Vickers, à coups secs et précipités, rageusement, crache le feu et le fer à quelque distance de nous.

Pour moi, je ne crois pas à ce succès que je souhaite de toute mon âme. Jusqu'ici, on avait des soldats et peu de canons; aujourd'hui on a des canons, mais bien peu de bons soldats, et pas de bons cadres. L'heure de la surprise est passée pour les Boches, qui se sont certainement massés à l'arrière. On ne fera pas de prisonniers, parce que cette préparation intermittente de soixante-quinze heures leur aura donné le temps d'évacuer les points dangereux. Mais, tout de même, ici, je me repose... Hélas, le téléphone me rappelle :

il faut retourner à la fièvre de l'État-Major. Enfin! demain, on attaque : si cela marche, très bien. Si cela ne va pas, on nous laissera en paix, et je pourrai dormir : ah! dormir une vraie nuit!... Le soir tombe doucement. L'ennemi riposte à peine, mais il a aisément repéré notre abri, qu'il arrose de son mieux, blessant un homme et bousculant une de nos lunettes...

22 juillet. — L'attaque a débouché ce matin. De très bonne heure, contrairement à mon attente, sont arrivées des colonnes de prisonniers : Dieu! qu'il y en a! Je suis seul officier sachant l'allemand pour m'occuper de les classer et de les expédier : c'est un travail fou, sans cesse troublé par nos soldats qui, de suite camarades avec l'ennemi, entourent les groupes d'Allemands et leur achètent tout ce qu'ils veulent bien céder : montres, porte-monnaie, peignes, couteaux, etc., jusqu'à un casque, ce lourd casque du troupier boche, qu'un de nos hommes plante fièrement sur sa tête par cette écrasante chaleur de juillet! J'ai manié ainsi 1.400 prisonniers, dont 700 à 800 du 2e Landwehr, que nous avons écrasé ou pris presque entier. Volski, qui se prélassait au P. C., est mandé en toute hâte, et vient m'aider. La difficulté consiste à repérer les hommes d'unités différentes : il y a là un mélange assez curieux. Les Allemands ne s'attendaient pas à une attaque sérieuse sur le point le plus défendu de leur secteur (c'est le général Gourko qui nous avait suggéré cet heureux point d'attaque), et ont dû faire avancer tout ce qu'ils avaient sous la main. De là ce fait que toutes les armes sont représentées, y compris des hommes appartenant aux formations d'arrière.

Mais, tandis que je m'égosille et m'épuise jusque dans la nuit à classer mes prisonniers, nos affaires se gâtent, et les mauvaises nouvelles arrivent vers le soir. A quelque distance, au sud, dans un autre secteur, un régiment, ayant quitté ses positions, a forcé ses voisins à reculer de 20 kilomètres. Chez nous, une grande partie des hommes n'ont considéré l'attaque que comme une bonne opération de pillage ; ils ont fouillé les abris, les morts, les blessés (boches et russes!) Ils ont fait marché avec des ennemis, qu'ils ont laissés

s'enfuir contre remise du contenu de leurs poches; puis ils ont reflué, individuellement ou par petits paquets, chargés de mille objets hétéroclites, de musettes et de sacs gonflés de victuailles, et, sous les prétextes les plus divers, ils ont regagné leurs lignes, puis l'arrière, traversant même un tir de barrage que l'ennemi essayait d'établir avec les pièces qui lui restaient. Nous tenions un succès énorme, mais nous n'aurons rien du tout; c'est à en crever de rage.

23 juillet. — L'artillerie continue à tonner autour de nous, mais la désorganisation bat son plein. L'ouvrage XXIX a été pris, perdu et repris ; défendu par quelques officiers et six ou sept soldats, il reste longtemps entre nos mains, cette poignée de braves tenant les Boches en échec, et leur interdisant tout mouvement en avant. De nouveaux prisonniers arrivent. Du travail, du travail encore. Le désespoir m'assomme; mais, j'ai honte de le dire : je pense, à part moi : enfin je pourrai dormir! Je suis épuisé, exténué.

24 juillet. — On se fait à l'inévitable. La victoire était là, elle nous échappe (1). Nous serons seuls, en France, à la prendre tout entière. Hier, le général et le chef d'État-Major m'ont dit séparément combien mon travail avait été utile. Cela vous remet un peu.

Visite à Zagorié, où cantonne le 1er régiment. La contrée est charmante, vallonnée, parsemée de seigles mouvants et de jachères, où s'épanouit à l'infini la grâce touchante des fleurs des champs. Partout, dans des creux, des cantonnements, tentes blanches, chevaux, artillerie, infanterie. Des groupes sinistres de soldats mal tenus circulent çà et là.

(1) Voici ce que, dans ses souvenirs, le général Ludendorff écrit sur cette offensive; on verra que je ne m'en exagérais pas la portée : « De toutes les attaques dirigées contre l'ancien front du commandant en chef de l'Est, celle du 21 juillet, au sud de Smorgone, à Krévo, fut particulièrement violente; les Russes y enfoncèrent une division de Landwehr qui y tenait un très large front et qui se défendit vaillamment. La situation apparut, pendant quelques jours, très grave, jusqu'à ce que des réserves et notre feu d'artillerie aient pu rétablir la situation. Les Russes évacuèrent nos tranchées : ce n'étaient plus les Russes d'autrefois. » Erich Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, t. II, p. 43 de la traduction française (Payot, Paris).

Les pages qui suivront permettront de remettre au point les affirmations du général allemand. On verra que l'échec n'est pas dû à une contre-offensive ennemie, et que si nos troupes n'avaient pas reculé d'elles-mêmes, nous tenions une importante victoire.

Offensive du 22 Juillet 1917

Joie à travailler sur des cartes boches que nous avons saisies : il se trouve que j'ai repéré toutes les batteries ennemies, sauf une, que j'ai confondue avec son dépôt de munitions.

J'ai surpris une conversation de politiciens du comité du front qui en veulent à notre général et à notre chef d'État-Major : vont-ils encore les expédier?

25 juillet. — Le commissaire du gouvernement provisoire, le lieutenant Romanenko, vient d'être assassiné à 400 mètres de chez nous. Il était parti à cheval; s'arrêtant auprès d'un groupe d'hommes du 5e régiment, il a commencé à leur parler raison. Tout à coup, des voix crient : « Frappe, frappe! » Prenant peur, l'officier pique des deux. Mais une balle l'atteint au bras, et il tombe. Alors les soldats se précipitent, l'achèvent à coups de baïonnette et de talons de botte, comme une bête malfaisante, et se partagent ses chaussures, sa veste en cuir et le contenu de ses poches. Le général Iskritski a témoigné de l'énergie : il a fait entourer le régiment par une chaîne de Cosaques, et livrer les coupables. Ces brutes pleuraient... La peine de mort est rétablie, enfin, mais la leur appliquera-t-on?

Le bataillon de femmes-soldats, qui avait demandé à prendre part à l'attaque, a fait partie de la troisième vague, d'ailleurs plus dangereuse que la première, l'ennemi s'étant ressaisi. Leur commandante serait blessée; la sous-commandante, une grande femme maigre, un peu excitée, serait devenue folle; 34 soldates auraient été faites prisonnières, quelques autres auraient été blessées. Il se confirme qu'elles n'ont servi à rien : les nerfs d'une femme résistent rarement à pareille épreuve. L'emploi de bataillons féminins semble condamné par cet essai.

26 juillet. — Je note maintenant des détails relatifs à l'opération, d'après les rapports que j'ai entre les mains.

Notre corps d'armée, constitué en réserve du généralissime, avait été appelé à tenter une offensive secondaire appuyée par les deux corps voisins, le IIe corps caucasien à droite (remplacé, après sa défection, par le XXe corps), et le XXXVIIIe corps à gauche. Le front d'attaque s'étendait sen-

siblement de Krévo au sud à Smorgone au nord; la part du Ier corps sibérien était d'environ 7 kilomètres, y compris les portions passives, comme celle de la forêt de Bogouchi. Notre corps d'armée comprenait 4 divisions : la 16e D. I. à gauche, la 2e division sibérienne au centre; la 1re division sibérienne à droite. Enfin, la 132e division, issue, comme la 16e, de prélèvements effectués sur les éléments en surnombre des divisions sibériennes, était laissée en réserve; elle avait d'ailleurs mauvais esprit, comme la plupart des divisions nouvelles de même formation. La 16e D. I. avait pour mission de faire une démonstration sur la lisière sud de la forêt de Bogouchi, que l'on savait hérissée d'ouvrages de résistance, et encombrée de fils de fer, ainsi que d'arbres de haute futaie abattus par la préparation d'artillerie. La 1re et la 2e D. I. sibériennes devaient enlever la première position allemande, ainsi que les nœuds de résistance placés immédiatement en arrière, et, s'il était possible, envahir directement ou par rabattement la forêt Novo-Spaski, dont les lisières seules étaient défendues. En cas de vive résistance, elles devaient se retrancher sur la ligne Mouiksa-Mikhnitchi; sinon, se rabattre au sud-ouest, en direction générale d'Ermolino, en liaison avec le XXXVIIIe corps qui devait avancer par Tomasovka pour enfermer en se rabattant vers le Nord les éléments de défense restés dans la forêt de Bogouchi.

Aux quatre divisions russes du Ier corps sibérien comprenant 28 000 baïonnettes, l'ennemi opposait, en première ligne, environ 8 bataillons (partie du 9e Landwehr; bataillon de Landsturm 11/21; 2e Landwehr et 374e régiment d'infanterie). En deuxième ligne, il avait une division de réserve : le deuxième bureau du groupe d'armées soutenait contre nous que c'était la 42e D. I. de réserve; en réalité, c'était la 232e D. I. R. N'ayant aucune expérience de ce genre de combats, l'officier du deuxième bureau du groupe d'armée qui était chargé de l'ordre de bataille m'avait fait dire, on s'en souvient, les choses les plus désagréables par le chef du bureau, parce que je soutenais que les 8-9 bataillons en secteur ne seraient pas les seuls auxquels on aurait de suite affaire. Il prétendait que le bataillon de Landsturm et la D. I. de réserve

ne seraient engagés que le lendemain de l'attaque. En réalité, deux heures après le début de l'offensive, à 9 heures du matin, je trouvais déjà des prisonniers appartenant à toutes ces unités, et, vers 6 heures du soir, le 78e et le 106e régiments de réserve étaient amenés pour aveugler la trouée, et nous fournissaient des prisonniers. De cette façon, à la place des 8 bataillons que les bureaux du front estimaient devoir nous être seuls opposés, nos troupes en avaient rencontré 23. Certes, elles avaient néanmoins une écrasante supériorité d'effectifs; mais il est clair que lorsque des États-Majors aussi éloignés des lignes que l'est celui de Minsk, et aussi incompétents en matière militaire pratique, imposent leurs vues aux exécutants, ceux-ci ne peuvent, le plus souvent, que déployer en pure perte un courage dont nul ne leur saura gré. Ce simple exemple montre comment on travaille à Minsk : il peut aider à comprendre bien des échecs du malheureux front ouest.

Mon service estimait, dans notre secteur d'attaque, l'artillerie ennemie à 32 batteries, dont 20 lourdes, n'ayant pas de calibre dépassant 21 centimètres. Notre artillerie comptait 47 batteries, dont 30 lourdes, allant jusqu'au calibre de 12 pouces (environ 30 centimètres); elle dominait nettement l'artillerie allemande : 1° par le nombre des pièces ; 2° par le calibre; 3° par la justesse du tir; 4° par la qualité des projectiles, les Allemands ayant un nombre impressionnant d'obus qui n'éclataient pas.

La préparation d'artillerie, réglée de telle sorte qu'elle s'éteignait pendant la nuit, a trompé les Allemands; à en croire leurs prisonniers, ils étaient persuadés qu'il n'y aurait ici qu'une simple diversion, puisque l'artillerie russe renonçait à l'avantage de harceler et d'affamer l'ennemi en l'écrasant nuit et jour de ses feux. Le 9/22 juillet, à 7 heures du matin, nos troupes sont sorties des tranchées presque sans pertes; la 16e D. I. atteignit son objectif presque sans coup férir, mais, au lieu de s'y maintenir, les troupes, d'ailleurs médiocres, qui la composaient, pillèrent abris, cadavres et blessés, et s'en retournèrent dans leurs tranchées. Dans la journée, cette ligne fut reprise et reperdue par quelques éléments.

La 2e et la 1re D. I. sibériennes, et plus tard quelques éléments de la 132e D. I. abordèrent résolument les pentes situées au sud-ouest et au sud de la forêt Novo-Spaski, avancèrent rapidement, les défenses ayant été écrasées par un tir d'artillerie précis et bien éclairé sur les objectifs importants, gagnèrent Rogatchof, et, se rabattant vers le nord, le long de la forêt, vinrent déboucher dans la zone des batteries du groupe N., sur la ligne : Razryvka-Glodovo-Rogatchof, s'emparant, du premier élan, de 24 pièces allemandes. A 11 heures, le général commandant du 1er C. A. sibérien put parcourir en personne la forêt de Novo-Spaski jusqu'à sa lisière nord-ouest.

Par malheur, la désorganisation se mit rapidement dans les troupes, qui trouvèrent, dans les abris et le casino, des objets de toute sorte, des victuailles et de l'alcool. Les groupes chargés de sacs de butin refluèrent sans arrêt vers l'arrière, donnant pour toute réponse aux officiers qui tentaient de les arrêter : « Notre objectif est atteint, nous nous en allons. »

Les Allemands contre-attaquèrent sur l'ouvrage XXIX, situé à l'angle sud-ouest de la forêt Novo-Spaski, espérant prendre les Russes de flanc; mais l'ouvrage, défendu par quelques officiers et quelques hommes résolus, passa de mains en mains, et finalement resta aux Russes, qui l'évacuèrent librement durant la nuit. C'est le seul épisode de combat qu'on ait à relater dans ce secteur. Dès le lendemain de l'attaque, il n'y avait plus, dans le bois Novo-Spaski, que des patrouilles russes, le gros des troupes l'ayant évacué, et les Allemands n'osant pas y rentrer. Ce bois, qui mesure près de 4 kilomètres carrés, resta pendant trois jours complètement vide, les Russes étant partis, et *les Allemands n'osant pas y rentrer*. Dans la nuit du 23 au 24 juillet, un de nos officiers y fut envoyé avec quelques hommes pour rapporter des trophées : il n'y rencontra personne.

Les canons sont restés à leur place, les vainqueurs n'ayant su s'emparer que de six culasses qu'ils emportèrent. Les mitrailleuses, fusils, lance-mines, etc. éparpillés dans le bois et dans les ouvrages, y restèrent, à peu d'exceptions près, personne ne voulant prendre la charge de les emporter — et

personne n'ayant songé à organiser un service à cet effet. L'ensemble des mitrailleuses rapportées ne dépasse pas 40.

Les prisonniers que nous avons faits (un peu plus de 1.400 dont 27 officiers) appartenaient aux formations suivantes : 2e régiment de Landwehr; 9e régiment de Landwehr; 374e, 379e, 445e, 446e, 447e, 78e, 106e régiments de réserve; 101e et 64e régiments d'artillerie; 419e et 430e Minenwerfer; 60e mitrailleurs d'élite; 18e pionniers; bataillon de Landsturm 11 21.

Le 25 juillet, les Russes avaient repris leurs positions de départ, les fuyards et déserteurs ayant été en partie récupérés. Quant aux Allemands, rentrés prudemment dans leurs lignes, ils travaillent fiévreusement à en reconstruire les défenses.

Voici les chiffres de nos pertes :

	Tués	Blessés	Total	Disparus et fuyards.
Officiers . . .	81	264	345	12 prisonniers.
Sous-officiers et soldats. .	1.102	6.537	7.639	9.210

27 juillet. — J'étais parti avec Volski pour examiner un monticule intéressant comme observatoire; tout à coup, des éclatements y apparaissent. Allons voir ce que c'est! En approchant, nous reconnaissons un camp de tentes blanches, pittoresquement égaillé dans un vallon pelé, dont les rebords nous le cachaient; c'est sur ce camp que les Allemands ont tiré, bouleversant quelques tentes et blessant plusieurs hommes. Nous approchons. Un blessé est étendu sur le sable; il pousse des gémissements; ses bras sanglants sont soutenus par un infirmier, tandis qu'on lui bande la cuisse.

Nous sommes venus pour saluer le colonel, qui est de mes amis, un brave entre les braves. Il est là devant le blessé, et me dit : « Comment les Allemands ont-ils pu me repérer? Je n'ai pas vu d'avion venir de leur côté. »

— Mon colonel, dis-je, regardez là-haut dans les nuages : voyez-vous ce point noir? C'est de lui que vient tout le mal; c'est la saucisse boche!

— Croyez-vous?... »

Ce « croyez-vous » vaut son pesant d'or. Ce colonel a eu l'imprudence, au lendemain d'une offensive, de camper ses tentes dans une vallée perpendiculaire au front ennemi : il n'a pas songé aux observatoires aériens. Les Allemands se sont contentés de lui donner une leçon de prudence. Mais ce détail ne montre-t-il pas le manque d'adaptation à la guerre moderne des meilleurs d'entre les officiers russes?

Justement, ce matin, dès l'aube, les Boches ont voulu écraser notre Q. G. à Kaskévitchi. Mais, comme je l'ai expliqué, la disposition des lieux fait qu'ils ne peuvent nous atteindre que par tir indirect; or, ils n'ont pas, sur place, de batterie commode pour cette distance. Ils ont tenté de s'en tirer en nous prenant un peu de flanc, avec du 105 millimètres. Ils n'ont rien pu faire : leur premier obus est tombé exactement à cinquante-deux mètres de ma bicoque, mais presque aussitôt l'ennemi a allongé son tir, ce qui a eu pour seul effet de tuer un cheval avec une centaine d'obus. Je ne suis certes pas grand clerc en matière d'artillerie, mais j'ai pu dire ce matin, après les premiers obus, à mon camarade de chambre : « Ne nous frappons pas, nous pouvons dormir tranquilles », et me rendormir en effet. Il y suffisait d'un peu de réflexion et d'observation. D'ailleurs, ce n'était, naturellement, pas moi qui avais choisi l'emplacement du Q. G.; il y avait donc chez nous des hommes avisés qui avaient conseillé ce choix. J'ajoute malicieusement que c'est pour moi une source de plaisir pur sans cesse renouvelé que le spectacle offert par le bombardement d'un État-Major — quel qu'il soit! Ce danger inusité y produit une impression qui s'écrit naïvement sur certains visages.

Le lendemain de mon arrivée à Kaskévitchi, en m'apportant le déjeuner du matin, c'est-à-dire un verre de thé et un morceau de pain, Pavel, mon ordonnance, y a joint un œuf dur :

— Tiens, dis-je, agréablement surpris, tu as trouvé à acheter des œufs, dans ce désert?

— Nullement!

— Alors d'où vient cet œuf?

— Ah! voilà! La viande, pour les ordonnances et pour

l'escorte, n'a pas été prête à temps; on nous donne, à la place, quatre œufs par jour.

— Tu vas me faire le plaisir de reprendre cet œuf : tu ne penses pas que je vais manger ta ration !

— Mais si, je le pense ! Vous mangerez cet œuf; je ne le reprendrai pas ! Comment ! vous travaillez nuit et jour sans repos, le téléphone vous enlève encore le peu de sommeil qui vous reste, je vous vois épuisé de fatigue, tandis que moi, qui n'ai rien à faire, je suis gros et gras ! Non, Votre Honneur, vous mangerez cet œuf !

Et j'ai obéi, touché aux larmes par ce dévouement. Et, depuis ce jour-là, tant qu'il a reçu des œufs, Pavel m'en a apporté un, d'autorité et sans explications, pour mon premier déjeuner... Et Pavel est un simple paysan russe.

28 juillet. — Nous sommes rentrés à Biénitsa, accablés par la tristesse de cette victoire abandonnée et par l' « à quoi bon? » qui s'oppose à tous nos efforts.

Le général Yarone, nommé chef d'État-Major de la 1re armée, m'a dit : « Je sais combien vous aimez notre corps d'armée; mais je viens vous demander le sacrifice de le quitter pour m'accompagner dans mon armée; vous avez créé chez nous un deuxième bureau tel que nous n'en avions pas eu, et le résultat de votre travail nous a permis de frapper l'ennemi aux points sensibles. Chez moi, vous serez chef-adjoint du deuxième bureau de l'armée, avec mission spéciale d'organiser tous mes corps d'armée comme vous avez organisé le Ier corps sibérien au point de vue de l'étude de l'ennemi ». J'ai réfléchi et accepté. La flatteuse proposition du général m'imposera un effort considérable; mais peut-être rendrai-je là-bas service sur une plus large échelle. En tout cas, il n'est pas gai d'abandonner ses collaborateurs, ses subordonnés, son œuvre enfin, puis les camarades et les hommes même, dont un si grand nombre me connaissent. L'inconnu n'a aucun attrait pour moi : je n'ai accepté que par raison, encore que je sois très fier de l'honneur qui m'est fait.

29 juillet. — Le général Bodisco, commandant l'artillerie, m'a dit que j'avais été « l'un de ses meilleurs collaborateurs »; le chef d'État-Major, à qui je demande une permis-

sion, me répond : « Dans un moment aussi grave, je ne puis me passer de vous ! ». Ainsi, me voilà prisonnier de mon travail. Je me sens complètement épuisé, mais on me rive à la tâche, sachant bien que je la ferai quand même.

Je m'amuse à noter ce que m'a rapporté, du côté russe, le travail acharné que j'ai fait sur le front. Je suis entré dans l'armée russe comme lieutenant d'infanterie détaché dans un État-Major. Au 1er janvier de cette année, j'avais l'ancienneté suffisante pour devenir capitaine en second; on a omis de me promouvoir; l'Empereur, puis le chef d'État-Major de mon armée se sont successivement étonnés de voir la stagnation de mes galons; j'ai appelé l'attention de mon général commandant sur ma situation anormale; il a donné des ordres. Il y a de cela près de trois mois. J'ai demandé aujourd'hui, au chef de la chancellerie, où en était l'affaire; il m'a répondu : « La proposition est toujours là, puisque vous êtes étranger ». Ce capitaine a joué sur les mots : je suis étranger, mais officier russe; il a été heureux de me faire cette grosse niche : cela m'apprendra à ne boire que très modérément et à ne pas jouer aux cartes ! Enfin, le chef d'État-Major m'a dit aujourd'hui que, n'ayant plus de décorations à me donner, puisque j'ai celles de mon grade, il me propose pour capitaine en second ! On devine le plaisir que j'en éprouve : il y a six mois et demi que *j'ai le droit* d'exiger les insignes et avantages de ce grade ! Aussi bien, comme je vais peut-être partir, tout ce projet tombera-t-il à l'eau. Je ne m'en émeus pas bien fort.

2 août. — Un avion ennemi a brûlé la saucisse d'un corps d'armée voisin. L'observateur, voyant venir l'avion, et n'ayant naturellement pas de parachute, a donné le signal de la descente; mais, dès que l'aéroplane s'est approché, les hommes du treuil ont fui et se sont cachés sous des buissons voisins. Le Boche, descendant très près du ballon, à le toucher presque, puisqu'il le faisait sans aucun danger, a répandu sur lui une traînée de liquide enflammé. Ce fut tragique, cet homme qui allait mourir — et qui est mort en effet — qui donnait dans son porte-voix pour appeler le secours des lâches gredins, lesquels, des buissons voisins,

guettaient sa mort et le spectacle rare. Voilà où en est l'armée russe... La lâcheté collective condamne ces brutes à l'esclavage; d'où qu'il vienne, elles le méritent.

Le corps d'armée que je vais probablement quitter était un des meilleurs de l'armée russe; pourtant, son État-Major était peu homogène. La raison en est une défectuosité de l'organisation générale de ce genre d'unité. Un État-Major de corps d'armée comprend 18 officiers dont 3 généraux, et 23 assimilés ou fonctionnaires; cela ne serait pas suffisant si le travail était rationnellement organisé. Mais le corps d'armée est en Russie un échelon sacrifié; son État-Major est considéré par les grands chefs comme tout à fait négligeable: c'est pour cette raison qu'on y parque, à côté d'officiers parfois très brillants, tant d'officiers médiocres, parmi lesquels il y a des nullités, des paresseux ou des ivrognes.

L'officier qui, à la guerre, reste dans un État-Major de corps d'armée est bien souvent un homme trop modeste, ou dépourvu de protection; tout officier qui compte et sait se « débrouiller » ne fait que passer dans cet État-Major figé, où l'on n'a pas d'issue, à moins qu'on n'y occupe un très haut poste.

Le commandant de corps d'armée est souvent un vieux général parvenu au sommet de la hiérarchie des grades, couvert de croix et de plaques, et considéré comme un personnage purement décoratif. Le chef d'État-Major est colonel ou général de brigade : c'est sur lui que pèse, en général, la plus lourde besogne. Les bureaux dits des Opérations et des Renseignements (troisième et deuxième bureaux) comprennent normalement cinq officiers, dont deux brevetés. La réforme des deuxièmes bureaux sur le front ouest, et les nécessités politiques créées par la révolution ont fait ajouter deux ou trois officiers.

En dehors de ces bureaux, il y a : un général commandant l'artillerie de corps, avec trois officiers;

Un colonel chef du génie, avec un adjoint;

Un intendant, avec huit attachés;

Un commandant du Q. G., avec un adjoint;

Un commandant de l'escorte cosaque;

Des directeurs des services : médical, vétérinaire, automobile, radiotélégraphique ;

Un contrôleur et un payeur.

Le travail ordinaire des troisième et deuxième bureaux consiste à prendre connaissance des innombrables papiers adressés par l'État-Major de l'armée, et à rédiger chacun deux télégrammes journaliers destinés à transmettre à celui-ci les événements du jour et de la nuit, au point de vue respectif des opérations et des renseignements. Il paraît qu'à l'École de Guerre russe on apprend à distinguer infailliblement ce qui relève de l'une ou de l'autre de ces rubriques. J'ai eu, au début, de fréquentes discussions avec le camarade breveté chargé du troisième bureau, parce qu'il m'accusait d'empiéter, par mes télégrammes, sur son terrain, et il était soutenu par le chef d'État-Major. Il m'a fallu de patientes démonstrations et l'appui du deuxième bureau de l'armée pour convaincre ces officiers de l'utilité que je trouvais, au point de vue des renseignements, à relever par exemple le nombre et le calibre des projectiles d'artillerie lancés par l'ennemi sur des objectifs donnés. Ils ne s'étaient jamais demandé pourquoi on leur faisait faire cette statistique pour le troisième bureau : ils n'y voyaient aucun sens, jusqu'au moment où je leur ai montré les renseignements qu'on en pouvait tirer. En somme, ces officiers sont, malgré leur passage par l'École de guerre, essentiellement passifs et dénués de curiosité. L'École leur a enseigné des formules rigides, et non une vivante méthode d'investigation.

J'ai dit ailleurs que les États-Majors de corps d'armée ne possédaient pas d'interprète en titre. De même, ce n'est qu'assez tard qu'ils ont pu se procurer des photographies aériennes : c'est seulement au début de 1917 que nous en avons eu d'une façon courante, au I^er^ C. A. sibérien. La première raison était la pénurie d'avions en état de photographier ; la seconde raison était que les aviateurs prétendaient manquer de papier photographique ; la troisième, que l'interprétation des photographies d'avion, placée dans des mains inexpertes, ne pouvait se développer. A Kief, où se trouve la direction centrale de l'aviation, on dispose de tous les éléments pour faire de bon

travail ; mais on n'en fait guère profiter les unités qui travaillent sur le front. On prétend enseigner en quelques séances l'art de l'interprétation des photographies aériennes à des officiers topographes qu'on distribue ensuite parmi les sections « photométriques » d'armée et de corps d'armée. Or ces officiers n'ont aucune expérience des défenses ennemies et des tranchées ; ils ne peuvent donc retrouver, fût-ce dans les meilleures photographies, les renseignements qu'y trouve un bon officier de deuxième bureau, aidé çà et là par les recoupements d'un prisonnier ou d'un déserteur De plus, les sections photométriques, investies du monopole d'étude des photographies aériennes, sont assez jalouses de leur prérogative. L'autorité supérieure n'a rien fait pour diffuser en dehors de ces sections cette étude si fructueuse, et l'on peut se représenter le manque de préparation des officiers à ce travail, si je dis que beaucoup d'entre eux ne considèrent ces photographies que comme objets de collection. Enfin, les loupes manquent dans la plupart des unités, et c'est à mes frais que j'en ai introduit de passables dans mon corps d'armée.

Les officiers brevetés n'ignorent plus maintenant combien est utile l'étude de ces photographies ; mais leur paresse d'esprit est si grande qu'ils n'essaient jamais de la pratiquer eux-mêmes : ce serait là, d'ailleurs, un acte d'initiative personnelle ; or un jeune officier breveté ne prend pas d'initiative personnelle : l'École a tué en lui pareille velléité, si tant est qu'il l'ait jamais eue. C'est seulement dans les grades supérieurs que cette tendance se révèle chez ceux d'entre les officiers d'État-Major qui ont vraiment du fond.

Un service de renseignements dirigé par un de ces jeunes officiers brevetés ne peut donner de bons résultats. Tout ce qui est personnel dans les communications de l'avant, tout ce qui tranche sur la monotone grisaille des rapports quotidiens, leur devient, par cela même, suspect. Ils apportent, dans leur métier de soldats, une âme de tchinovniks. Cela est d'autant plus fâcheux qu'on trouve souvent, dans les formations de l'avant, de jeunes officiers remarquablement doués pour la recherche des renseignements : j'en ai vu

plusieurs parmi ceux que j'avais placés dans les régiments et les divisions comme officiers de renseignements. En général, ceux des corps voisins n'apportaient pas grande utilité, n'étant jamais encouragés ni soutenus, et ils se croyaient inutiles, parce que leurs meilleurs rapports se trouvaient tamisés par la prose incolore, impersonnelle et stéréotypée des officiers d'État-Major qui trônaient aux troisième et deuxième bureaux du corps d'armée. Chez nous, j'ai signalé le cas où, un jour, le général Mikhaïlof critiqua une expression que j'avais mise dans un télégramme. J'en défendis l'emploi, disant qu'il n'y avait là aucune faute de russe... « Sans doute, répondit mon chef d'État-Major, mais ce n'est pas ainsi que nous disons »; et il me citait l'expression stéréotypée de la phraséologie courante. Je résistai poliment, disant qu'on savait bien à l'État-Major de l'armée que c'était moi qui rédigeais les télégrammes, bien qu'il les signât, et qu'à un étranger on pouvait pardonner des expressions neuves. Le général céda; or, le lendemain, ma phrase tout entière s'étalait dans le communiqué de l'armée. Le fait se produisit trois fois; le général me dit alors : « Faites vos télégrammes et signez-les de mon nom : vous vous contenterez de me tenir au courant des faits intéressants, mais il est inutile que je les lise d'avance ». J'avais obtenu victoire, et ce fut un triomphe lorsque, à quelques jours de là, une de mes phrases passa toute crue dans le communiqué du G. Q. G. : tout le bureau en ressentit de l'orgueil et, à partir de ce jour-là, je fus quelqu'un. Or, ce modeste succès, je savais bien à quoi il était dû : n'étant point élève de l'Académie de guerre, j'exprimais les choses militaires, çà et là, au moyen d'images ou d'expressions personnelles que pas un de mes camarades n'eût osé employer. Certaines de ces expressions, se détachant sur la grisaille du style officiel, frappaient en haut lieu, et on leur faisait un sort. C'est dire, et c'est ce que je voulais mettre en lumière, que, dans les sphères du commandement, on n'était nullement réfractaire à l'originalité, et on savait l'apprécier, mais on ne songeait pas à l'encourager activement chez les subordonnés.

La liaison semblait facile à établir entre les services d'un État-Major de corps d'armée, puisqu'ils étaient contigus ; mais il eût fallu d'abord se convaincre que cette liaison était utile ; ce n'est guère le cas parmi mes camarades. L'indolence est telle parmi eux que nul n'est intéressé par le travail de son voisin; c'est là, d'ailleurs, un des traits par lesquels se caractérise l'individualisme des Russes.

Cependant, j'ai pu constater quels trésors d'obligeance on pouvait trouver dans les services voisins quand on venait, sérieusement et avec persévérance, feuilleter leurs renseignements et leur apporter ceux qu'on avait soi-même recueillis. Le général directeur de l'artillerie de corps, par exemple, prenait part à toutes nos découvertes de batteries ennemies, de mitrailleuses ou de lance-bombes, en faisait la critique, mettant à ma disposition sa grande expérience de spécialiste, et faisant parfois tâter par ses canons les endroits indiqués pour s'assurer si nous avions vu juste. C'est ainsi également que notre excellente escadrille de corps m'envoyait tous les jours un officier en liaison officieuse, et que les aérostiers, sachant que j'appréciais leur travail, me tenaient, par des visites personnelles, au courant des menus faits, parfois importants, qui n'avaient pu trouver place dans leurs compte-rendus officiels. On voudra bien remarquer, toutefois, que ces exemples, si naturels pour nous, de liaison entre des services faits pour collaborer, restaient sans imitation : ils constituaient des pratiques auxquelles les États-Majors russes ne sont pas dressés, parce qu'ils se reposent uniquement, pour ce soin, sur le chef d'État-Major. Cependant, mon service de renseignements a fonctionné sans accrocs, rencontrant partout des capacités, de la bonne volonté et même du dévoûment. Des visites fréquentes faites par mon adjoint ou par moi à l'État-Major des divisions ou dans les lignes ont tenu en haleine nos collaborateurs de l'avant, que, d'ailleurs, j'ai réunis chez moi à intervalles réguliers, pour discuter des questions de méthode ou d'intérêt commun. Mes chefs ont parfaitement vu que le service donnait des résultats intéressants, et ne m'ont pas ménagé leur approbation, mais j'ai l'impression qu'ils en attribuent le succès à des qua-

lités personnelles plutôt qu'à la méthode, prouvant ainsi qu'ils ne pénètrent pas au-delà de l'apparence.

Notre service de l'artillerie fonctionnait à la satisfaction de tous, précisément pour les mêmes raisons que celles grâce auxquelles le service des renseignements pouvait prospérer. C'est que le général Bodisco, qui commande l'artillerie du corps, avait compris l'utilité de la liaison avec ses subordonnés. Sans cesse en mouvement, recevant à tout instant des officiers d'artillerie, il est exactement au courant de tout ce qui concerne son arme dans notre secteur, et il anime tout son personnel de la foi qui brûle en lui.

Par ailleurs, la liaison de l'État-Major du corps d'armée avec les divisions et les régiments n'existe que superficiellement. Des motocyclistes faisant le va-et-vient pour porter des plis suffisent, croit-on, à établir un lien entre les États-Majors superposés. De temps à autre, un officier de l'avant vient chez nous pour affaires personnelles ou pour le service : on le fait causer un peu. De temps à autre, également, avant la révolution, le commandant du C. A. allait voir des troupes au cantonnement, voire même dans une tranchée calme, et échangeait avec elles le salut rythmé qui sonne si bien. Ces visites étaient l'occasion de simples et cordiales agapes, arrosées du mieux qu'on pouvait, et c'étaient là de petites excursions hygiéniques qui fortifiaient dans l'âme du chef la conviction qu'il était adoré de ses soldats. Parfois aussi, le chef d'État-Major allait faire à l'improviste des inspections sans solennité qui lui apprenaient beaucoup, mais ne pouvaient qu'être fort rares.

Il est difficile de juger d'un mot le commandement des C. A. russes : tantôt c'est le général commandant, tantôt le chef d'État-Major qui est le personnage actif; j'ai même vu tel État-Major de corps d'armée où ce n'était ni l'un ni l'autre, mais un officier de moindre grade et de plus robuste intelligence. Il faut dire aussi que l'intelligence, le goût du travail et la compétence sont inégalement répartis dans le haut commandement des corps d'armée. Cependant, j'ai pu constater, dans de multiples expériences, que ces États-Majors, qui trop souvent sont amorphes, et, durant la guerre de

position tout au moins, travaillent peu, pouvaient être transformés le plus aisément du monde par quelques personnalités actives. Il suffit de la présence, ne fût-ce que d'un seul chef ardent au travail, payant de sa personne et sachant animer ses collaborateurs, pour qu'un État-Major endormi et comme flétri se réveille et fournisse un travail de premier ordre. Ce n'est donc pas, à coup sûr, le fond qui leur manque, mais l'éducation générale et la mise en train. Le hasard peut y jouer un rôle important sous la forme d'un officier de valeur, actif et entreprenant qui met tout le monde en mouvement. Mais beaucoup de corps d'armée sont encore commandés par de vieux généraux qui n'ont plus la souplesse d'esprit nécessaire pour s'adapter à une façon nouvelle de faire la guerre.

Malheureusement, je l'ai dit, l'État-Major de corps d'armée en Russie est un échelon sacrifié; son inutilité s'est fait mieux sentir de jour en jour, à mesure que l'État-Major de groupe d'armées prenait plus d'importance. Un jour vint où l'État-Major de corps d'armée comprit qu'il n'était qu'un parent pauvre. Son rôle, encore brillant au cours de la guerre de mouvement, se rétrécit et finit par être définitivement sacrifié lorsque le front se fixa, puisqu'à partir de ce moment, les grands États-Majors se mirent à décider à sa place. Il ne tarda pas à comprendre que, ligotté comme il l'était, il aurait tort de s'agiter beaucoup, son agitation ne pouvant que lui nuire. Il se résigna donc à se tenir coi : de là cette indolence qui frappe en lui. C'est là un exemple de cette résignation si conforme à l'esprit de la discipline russe, de ce sentiment d'être « perinde ac cadaver », qui, en tuant chez les sous-ordres toute personnalité, paralyse du même coup leur volonté d'agir.

*
* *

Si, de l'État-Major du corps d'armée, je passe à celui de la division, j'y trouve, avec la confirmation de certains caractères ou défauts signalés, certaines tendances nouvelles

s'expliquant par le fait que la division est un organe d'exécution plus que de combinaison.

L'État-Major d'une division comprend, depuis 1916 environ, les éléments suivants :

D'abord le commandant, avec le grade de général-major et plus rarement de général-lieutenant. Un chef d'État-Major (colonel ou lieutenant-colonel) breveté. Un officier subalterne breveté, portant le titre de Starchi Adioudant (adjudant-major) attaché au service des formations actives. Un autre officier subalterne chargé des questions administratives et assisté de deux payeurs. En outre, trois jeunes officiers « dlia poroutchénii » (m. à m., pour les commissions, c'est-à-dire pour la liaison), et un quatrième, de préférence breveté, attaché au service des renseignements.

On dispose d'une compagnie de télégraphistes et téléphonistes et de deux compagnies de génie. Tous les autres services du C. A. ont, naturellement, un représentant de la même spécialité à l'État-Major de division.

Cette organisation s'est peu à peu complétée, au cours de la guerre ; elle était loin d'avoir été prévue aussi complète et nombreuse lors de la rédaction du règlement de 1910.

Les États-Majors des divisions d'infanterie sont à la fois mal installés, placés loin de tout centre, pauvrement pourvus de moyens de transport rapide, et surchargés de besogne. Il ne peut être question, pour les officiers qui les composent, de vivre en famille, de se distraire et de mener la vie bourgeoise qu'on mène dans les grands États-Majors. En outre, l'ennemi n'est jamais loin et n'épargne pas les bombardements aux Q. G. des divisions. Enfin, on est en contact presque immédiat avec les troupes : on mène la vie de guerre. De là un caractère spécial.

Je crois que les commandants de division pourraient se ranger dans deux catégories principales. D'abord, les paresseux, ou si l'on veut, les indolents. Ils peuvent avoir été et être encore d'une bravoure éprouvée ; mais, maintenant, ils se laissent vivre, dénués d'ambition, dans des conditions matérielles peu confortables, dont ils prennent leur parti. Ils s'en rapportent presque entièrement à leur chef d'État-Major

du soin d'assurer, sans trop de heurts, la marche du service. Ce sont là le plus souvent de fort braves gens, charmants à table, quand on grille les cigarettes, ayant parfois l'esprit orné, et paraissant préoccupés en général d'autre chose que de la guerre.

Puis les ardents. Ceux-là sont sans cesse en contact avec les troupes ou avec l'intendance. Ils voient tout, se montrent partout, ne sont pas toujours aimés de leurs chefs ou de leurs subordonnés, mais imposent aux uns et aux autres le respect. Quelques-uns d'entre eux sont remarquablement doués. Ils rendraient des services importants dans leur division si on les y laissait! Mais dès qu'un général ou un colonel sortant du pair se révèle dans une division, on parle déjà de lui pour un poste supérieur, et on ne tarde pas à l'y employer. C'est dommage, car, dans un domaine restreint comme celui d'une division, ces officiers pourraient faire des améliorations durables. Au contraire, transportés comme c'est le cas général dans un État-Major d'armée, ils y trouvent trop de besogne matérielle et, en même temps, un champ d'action trop étendu pour pouvoir faire sentir leur action personnelle. En Russie, il ne suffit pas de donner des indications générales : il faut, dans un État-Major, payer de sa personne, activer le zèle des subordonnés, les tenir sans cesse en haleine, et ne leur faire confiance que pour un temps très court, car le Russe est tellement impulsif qu'il est capable de se détourner d'un travail sérieux sous l'attrait subit de n'importe quel plaisir. C'est pour cela qu'il est si facile là-bas d'organiser quand on travaille soi-même à la pâte, et qu'on éprouve au contraire tant de déceptions lorsqu'on reste, volontairement ou par nécessité, loin des exécutants.

Pour ces diverses raisons, les divisions russes paraissent, dans l'ensemble, conduites d'une façon tant soit peu routinière. On se fait envoyer chaque jour, par les régiments, deux phonogrammes résumant les événements de la journée et de la nuit; on les combine de façon à fournir à l'État-Major du corps d'armée les éléments nécessaires aux télégrammes opératifs et de renseignements. Outre de fréquentes visites en des points variés du front, il faut remplir les commissions

données par l'État-Major du corps d'armée, de sorte que les jeunes officiers de l'État-Major de division ne connaissent guère les bonnes heures de repos qu'on s'octroie dans les États-Majors plus haut placés.

Au début de la guerre, la division russe comptait 4 régiments à 4 bataillons, ce qui faisait à peu près 17.000 hommes sur le pied de guerre. Au début de 1917, on a pratiqué une vaste réforme se résumant comme suit : tous les corps d'armée à 2 divisions fournirent, tant par les troupes déjà encadrées que par diverses réserves, les éléments d'une troisième division. Chacun des 55 ou 60 corps d'armée russes à 2 divisions de 4 régiments à 4 bataillons devint un corps d'armée à 3 divisions de 3 régiments à 4 bataillons. Chaque nouvelle division comptait donc 12 bataillons au lieu de 16; mais comme il y en avait 3, le corps d'armée se trouvait compter 36 bataillons au lieu de 32. En outre, sur les fronts nord et ouest, on commença à former une douzaine de divisions nouvelles en plus des précédentes. C'est ainsi que mon corps d'armée, le I[er] sibérien, se trouve compter dans sa composition 4 divisions.

Cette opération, qui n'a pu être réalisée jusqu'au bout, se heurtait à une difficulté physique et à une difficulté morale. L'augmentation du nombre d'unités exigeait non seulement une augmentation d'armement, mais encore une augmentation de cadres : or les Russes, limités comme matériel, souffraient en outre d'une façon aiguë d'une crise de cadres. D'un autre côté, à l'époque troublée où fut commencée cette opération, les hommes étaient moins disposés que jamais à se séparer de leur unité pour entrer dans la composition d'une unité nouvelle. Il y a apparence que les divisions primitives ne se séparèrent pas de leurs meilleurs soldats. Les nouvelles formations se trouvèrent donc à la fois plus mal commandées et plus mal composées que les anciennes. Sur notre *front*, elles se sont assez mal conduites lors de la dernière offensive.

Les États-Majors de division souffrent eux aussi du manque de personnel. Par malheur, les postes subalternes de ces États-Majors, pour les raisons que l'on devine, ne sont pas

particulièrement recherchés. Les officiers braves leur préfèrent nettement des postes à l'avant; quant aux autres, ils s'efforçent de se caser un peu plus loin des lignes et des obus.

Les raisons qui expliquent le marasme où végètent les États-Majors du corps d'armée produisent, à l'échelon suivant, des effets analogues. Mais ici, l'influence du *Front* est moins sensible, parce que la division, étant avant tout un organe d'exécution, se préoccupe assez peu d'avoir tel grand chef plutôt que tel autre. Seulement, la maigre dotation des divisions en moyens nouveaux de combat est en dépendance directe de l'attitude prise par l'État-Major de groupe.

Les officiers subalternes de l'État-Major de division sont en partie livrés à eux-mêmes, personne n'ayant le temps, ni le goût de faire leur éducation. De la sorte, des hommes souvent fort jeunes et sans grande expérience se trouvent installés, sans indications suffisantes, dans des postes où une erreur pourrait avoir parfois de sérieuses conséquences. Il arrive d'ailleurs fréquemment qu'on se heurte chez eux à de graves lacunes de connaissances techniques. En revanche, et je souligne le fait, ils ne craignent pas le danger, et remplissent fréquemment des missions dans les secteurs les plus malsains du front, ce qui n'arrive *jamais* aux officiers des États-Majors plus haut placés. On aperçoit particulièrement ici l'importance qu'eût acquise une liaison constante et vivante entre la division et le corps d'armée. Mais la liaison est l'un des points faibles de l'organisation militaire russe, et, dans la pratique générale, les divisions se trouvent plus ou moins abandonnées à leur sort. Elles en prennent leur parti, et cela, il faut le dire, n'a pas empêché certaines d'entre elles de faire parfois de très bon travail, surtout durant la période de la guerre de mouvement.

*
* *

15 août. — J'ai dû m'aliter dans une ambulance divisionnaire où règne un bon médecin civil, à Ougliany. Arrivé à la dernière limite de l'épuisement, je suis, en outre, en proie à un accès de fièvre paludéenne.

Comme j'allais monter en voiture, est arrivé un télégramme du général Yarone qui me réclame, en raison « des services énormes » que je peux rendre. Le chef d'État-Major n'est pas content : « Yarone, dit-il, tire tout à lui, et m'enlève mes meilleurs collaborateurs! »; le général Iskritski m'a déclaré qu'il me regretterait, mais il ne met pas d'obstacle à mon acceptation « en raison d'un bien supérieur ». En attendant, il faut se guérir. Je suis couché dans une grande isba où je vais essayer de dormir, en dépit des punaises et des mouches.

20 août. — Je me remets peu à peu : je dors et je me nourris. Voici notre menu : le matin, vers huit heures, un verre de thé et un morceau de pain; à midi, une soupe de soldat, profuse et amorphe, sans trop de pierres, puis une « côtelette » de viande hachée, accompagnée de riz ou de millet; à sept heures, même soupe, même « côtelette », mais sans garniture. On a faim, on mange cela; mais c'est comme toute la nourriture de guerre ici : on mange comme une bête, pour se nourrir. La saleté est royale, dans notre isba (j'ai deux compagnons), les infirmiers alternant tous les jours; ce sont de rudes paysans sibériens qui n'ont qu'une vague idée du service. Notre feldcher (officier de santé) est natif de Vierny, la ville des tremblements de terre, en Sibérie : c'est un brave homme de quarante ans, de haute stature, solide, large, simple, doux et bon. Nous faisons la causette avec lui. Aujourd'hui, il nous a conté ceci en rougissant : « ... J'étais jeune alors, et je m'étais accusé en confession d'avoir eu rapport avec une femme d'un certain âge, qui d'ailleurs m'avais pris de force; et alors lui (le pope) n'a pas fait attention à cela, et m'a ordonné, pour pénitence, de faire 25 poklones (saluts religieux au cours desquels on s'étend par terre tout de son long); j'ai eu tellement honte que je ne suis plus jamais retourné à confesse! » Nous avons ri et plaisanté; mais quelle délicieuse pureté d'âme que celle de ce paysan de quarante ans qui rougit encore à ce souvenir! Quels horizons s'ouvrent, par cette confession, sur la vie amoureuse des peuples slaves des régions froides!

*
* *

Le corps de Santé russe, qui m'inspire médiocre confiance, comprend des médecins militaires et des médecins civils engagés ou mobilisés. Certains d'entre eux servent spécialement sous les auspices directs de la Croix-Rouge. A côté d'eux se trouvent, jusque près du front, outre des officiers de santé, comme le mien, et des infirmiers, destinés à faire les gros ouvrages, des infirmières. Celles-ci portent le nom générique de Sœurs de Charité, ou de *Sœurs* tout court, nom qui est devenu, grâce à un de ces diminutifs affectueux qu'aiment tant les Russes, l'appellation familière de Petite sœur (*sestritsa*)

C'est là une grande famille : elle ne va pas sans disparates. Les médecins russes civils sont, comme les nôtres, et plus encore même, extrêmement inégaux. Il y a parmi eux des hommes de premier plan, un certain nombre de bons praticiens moyens, et beaucoup de non-valeurs, jeunes gens préparés hâtivement par quelque médiocre université, bourrés de termes médicaux, excessivement entreprenants et sûrs d'eux-mêmes, et, au demeurant, fort ignorants. Parmi les médecins militaires il y a également beaucoup de non valeurs; de plus, le médecin militaire russe joint à la brusquerie normale de ses confrères civils la royale indifférence de l'homme obligé de soigner gratis des soldats qui ne lui inspirent que fort peu d'intérêt. Le service de Santé est la seule administration militaire où l'on accepte couramment des Juifs, car, les exclure aurait forcé les autorités à se passer de la majorité des médecins civils. Cette tolérance contribue à donner aux milieux médicaux du front un caractère spécial, à la fois plus préoccupé de questions intellectuelles, et moins spécifiquement russe. Ces médecins, d'ailleurs, ont fait leur devoir tout aussi bien que les autres, et ont été souvent bien meilleurs que les médecins militaires.

Chacun des États-Majors grands et petits compte un médecin qui lui est attaché, non pas tant pour donner des soins médicaux, que pour surveiller l'administration de son rayon

médical. Malheureusement, on place souvent dans les États-Majors de corps d'armée de vieux médecins haut gradés mais tombant dans leurs bottes, qui sont aussi incapables de soigner leurs concitoyens que d'organiser une surveillance active. J'ai vu tel cas où la négligence d'un de ces vieillards, qui avait oublié de faire distribuer la totalité des masques à à gaz nécessaires, a causé la mort de nombreux soldats.

Au début de la guerre, le service de Santé a été extrêmement gêné par le manque de certains produits pharmaceutiques et de certains instruments que, d'ordinaire, on achetait exclusivement en Allemagne. Si nous voulons nous rappeler notre propre gêne lorsque les objets de pansement et les thermomètres médicaux se firent rares après quelques mois de guerre, nous pourrons mieux comprendre la situation de la Russie, dont les besoins n'étaient pas moindres que les nôtres, et qui ne pouvait pas, comme nous, trouver une rapide solution. Elle ne fut tirée d'embarras que grâce à des stocks considérables qui se trouvaient aux mains des fournisseurs importants de la Croix-Rouge, comme aussi par des achats d'urgence faits chez des neutres. La nécessité lui a même rendu un grand service : elle lui a fait découvrir, sur ses propres côtes, des varechs appropriés qui lui ont permis de fabriquer de l'iode, et de se libérer, pour cet article, de toute dépendance vis-à-vis de l'étranger.

Le service médico-chirurgical a dû lutter contre une autre difficulté : l'afflux énorme de blessés provenant des grandes opérations de la guerre de mouvement ou de position. Les Russes travaillent surtout à coup d'hommes, ce qui provoque de grosses évictions d'effectifs. En outre, la nature moutonnière du soldat fait que certains hommes à peine atteints suivent leurs camarades au poste de secours, tandis que d'autres restent à leur poste jusqu'à l'épuisement total. Il résulte de ce brusque afflux de blessés à tous les degrés un surcroît de travail auquel on n'est pas toujours en état de suffire, en raison du nombre restreint des postes et du personnel peu considérable dont on dispose.

Pendant la guerre de position, les postes de secours sont tenus par de jeunes médecins qui s'y relayent. En cas d'opé-

ration militaire projetée, on renforce leur nombre. Le principal effort d'organisation a porté sur les ambulances divisionnaires, souvent poussées fort près des lignes, et, naturellement, enterrées et à l'épreuve. A une plus grande distance des tranchées, on se sert de grandes tentes spéciales et parfois de maisons, quand on en trouve qui soient assez spacieuses pour abriter un certain nombre de lits. C'est dans une de ces ambulances que je me trouve en ce moment. Ces ambulances divisionnaires sont, en général, bien tenues. Les médecins russes, même quand leurs connaissances sont médiocres et leurs manières trop brusques, sont capables d'un dévouement surprenant, surtout quand ils n'ont pas le « cafard ». Sans parler même des blessés russes, j'en ai vu sauver des prisonniers allemands atteints de graves blessures. Leur conduite était communément digne d'éloge. Le danger couru par eux par suite du bombardement ennemi n'a pas dû être très grand car je n'ai que bien rarement entendu parler de médecins tués au feu ; en tout cas, il n'y a jamais rien eu ici qui rappelât les hécatombes de médecins sur notre front.

L'évacuation des blessés se fait par tous les moyens disponibles. Il y a un certain nombre d'automobiles sanitaires, mais on se sert en majorité de voitures ordinaires. Les trains sanitaires sont nombreux, et quelques-uns fort beaux. D'autres trains, plus modestes, sont composés de simples wagons de marchandises. Les blessés se plaignent rarement de leur transport en train sanitaire.

Les hôpitaux d'évacuation se sont, de bonne heure, multipliés à l'arrière : la déclaration de guerre par l'Allemagne a provoqué un prodigieux élan de charité, qui a persisté jusqu'au bout. Le grand monde, la bourgeoisie, le commerce et l'industrie ont rivalisé d'ingéniosité ; on a ouvert des palais princiers, de magnifiques hôtels bourgeois, dans les capitales, en province, en Crimée, dans des sites enchanteurs et au bord de la mer. Le peuple ne semble guère se souvenir de ce que les riches ont fait pour lui à ce moment-là.

La Croix-Rouge est une très importante administration, contrôlée et soutenue par l'État, et qui est, en quelque

sorte, chargée de réaliser dans la pratique les décisions de la direction ministérielle des services sanitaires. Il y a là des rapports assez compliqués, comme l'est toute organisation vraiment russe. Les fonds de la Croix rouge proviennent d'une subvention d'État, d'un impôt sur tous les billets de chemin de fer de 1re et 2e classe, et de dons particuliers. En temps de paix, elle entretenait un personnel médical et des hôpitaux. En temps de guerre, elle devient en quelque sorte l'armature du service médical. Ses hôpitaux existent à côté de beaucoup d'autres; elle a ses médecins et ses infirmières à côté des médecins et infirmières appointés directement par l'État. Le défaut de cette organisation est de ne pas se confondre exactement avec le service de santé, et de constituer ainsi un État dans l'État, de constituer, parallèlement à des organes sanitaires officiels, une organisation sanitaire encore plus officielle, plus importante, et qui n'arrive pas cependant à absorber la totalité des premiers. Cela conduit à une dispersion d'efforts et d'argent.

Une mention particulière doit être faite des Sœurs de charité. C'est par les *Sestritsi* que le service de santé au front russe est caractérisé. Dans la région comprise entre les premiers postes de secours et les villes de l'arrière, vivent, voyagent, intriguent ou s'ennuient et enfin, travaillent, un très grand nombre de femmes issues des origines les plus diverses. Il y a là des femmes du monde, des femmes ou veuves d'officiers de tout grade, des femmes et jeunes filles de la société moyenne, des filles de service et des filles tout court. Les unes sont venues sur le front réaliser un rêve de dévouement et de sacrifice; d'autres y sont venues par désœuvrement et par curiosité; quelques-unes par ambition; d'autres enfin attirées par cette immense accumulation d'hommes jeunes et bien portants que constitue une armée. Quelques-unes y sont venues avec des amies; d'autres, utilement apparentées, ont exigé qu'il n'y ait pas d'autre femme avec elles dans leur service afin d'être le centre d'attraction et d'honneurs. On rencontre là toutes les formes d'intrigue, d'ambition et de sacrifice.

Le costume des Petites sœurs consiste en une jupe

simple et un petit tablier blanc à bavette, orné de la croix rouge, si l'infirmière appartient à cette administration. Une petite coiffe coquette complète le costume et fait valoir ce qu'on laisse voir de la chevelure. Certaines coiffures, cependant, s'inspirant de l'austérité religieuse, cachent complètement les cheveux : elles sont rarement employées. On peut déployer un luxe discret, chaussures fines à hauts talons, jupes courtes à la dernière mode, découvrant parfois une jambe fine, bijoux choisis, bref tous ces mille riens qui disent tout. On distingue donc très aisément la femme du monde de la cuisinière. Les unes de ces sœurs ont suivi des cours et passé des examens ; d'autres sont venues par des moyens divers, se fiant à leur adresse naturelle.

Ce monde féminin, superposé à la vie militaire russe, pouvait y apporter un certain charme ; il n'apparaît pas cependant qu'il lui ait apporté autant de charme que d'inconvénients.

D'abord, il y a l'intrigue. Certaines femmes ont su prendre de l'ascendant sur des officiers occupant des postes élevés, et quelques-unes d'entre elles en ont profité pour obtenir des décisions dont pouvait souffrir le service normal. D'autres, il est vrai, exerçaient dans le même sens une influence bienfaisante; c'était le cas lorsqu'une femme intelligente s'imposait à un officier moins bien doué qu'elle. J'ai vu un commandant de corps d'armée qui prenait le repas du soir avec quelques intimes et un bouquet de quatre ou cinq « petites sœurs » avec qui on menait joyeuse vie à peu de distance des Autrichiens. Mais j'ai vu, d'autre part, toutes les gammes de relations correctes entre des officiers supérieurs ou généraux et des « sœurs », appartenant aux formations sanitaires voisines de leur cantonnement. J'ai à peine besoin d'ajouter que, tant par la facilité donnée à des officiers d'amener leur femme en visite ou à demeure, dans leur lieu de résidence, que par la présence de sœurs de charité autour des États-Majors, il est peu de secrets militaires qui ne soient promptement divulgués et commentés.

A côté de dames infiniment respectables, il se rencontre, parmi les Petites sœurs, des femmes qui s'oublient volon-

tiers, les unes appartenant à la société, les autres venant d'un monde qu'on n'avoue pas. Des liaisons amoureuses se nouent et se dénouent dans ce grand pays anonyme qu'est le front. Les désirs de beaucoup d'hommes sont excités par la présence de petites femmes ou jeunes filles, dont un certain nombre sont extrêmement jolies. La liberté des mœurs russes autorise les conversations, les promenades à deux. Quant à ceux et à celles qui ne cherchent qu'une passagère aventure, il ne leur est point particulièrement malaisé de se rencontrer. De là de fréquentes maladies contractées par de jeunes officiers.

Certains en prennent texte pour accuser les sœurs de se livrer à la prostitution. Cela n'est pas exact. Parmi des milliers de femmes honnêtes, il s'est glissé un certain nombre de filles; l'opinion publique est tellement attentive que leur présence a suffi pour jeter une ombre injuste sur l'ensemble, favorisée par le fait que les sœurs les plus honnêtes ne se gênent pas beaucoup et tiennent une place exagérée. Par là s'explique que, dans les milieux d'officiers, on dit souvent pis que pendre des sœurs de charité, tandis que dans les milieux médicaux, qui les connaissent beaucoup mieux, on fait d'elles un grand éloge.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ces femmes, d'origine et de qualité si diverses, se ressemblent sur un point : elles sont capables, en présence d'un blessé, de se dévouer entièrement. Le désœuvrement est la cause principale des fautes de celles qui en commettent. Mais, quand le travail les réclame, elles apportent au chevet des soldats russes des soins et des délicatesses que tout blessé du front occidental souhaiterait de recevoir aussi près de l'endroit où il est tombé.

Un certain nombre de sœurs de charité ont des décorations militaires : recevoir une croix est le rêve du plus grand nombre. On ne saurait dire, toutefois, que ce soient toujours celles qui se sont trouvées au danger, par suite d'un bombardement, qui reçoivent ces distinctions. Là, plus encore qu'ailleurs, le charme personnel, les relations, les appuis aident à la multiplication de ces médailles et de ces croix que

confèrent sous leur pleine autorité les commandants de corps d'armée. Les soldats, eux qui souvent voient si juste, ont exprimé au moyen d'un seul mot les attentions que les officiers de haut grade ont toujours pour les sœurs de charité : ils appellent les automobiles, qui ne montent seulement les officiers importants, des charrie-sœurs (Sestravozy)! Le mot est si juste qu'il a fait fortune.

*
* *

Malgré une formidable accumulation de soldats, malgré les fatigues subies par bon nombre d'entre eux, et les privations diverses qu'amène dans le pays la longueur de la guerre, la Russie n'a pas vu éclater jusqu'ici dans son armée de sérieuse épidémie. L'état sanitaire moyen de l'armée russe a été excellent. Il faut attribuer ce fait, semble-t-il, d'abord à la régularité du ravitaillement, et ensuite aux installations d'hygiène que j'ai décrites. Pendant la guerre de position, le soldat russe s'est trouvé vivre dans des conditions différant peu de celles où il vit normalement. Il était naturel qu'il se portât bien. Ce fait important est encore un nouveau bon point à l'avantage de cette organisation militaire russe, où l'on trouve tant à redire dans le détail, mais où, quand on fait le total, on trouve tant de résultats intéressants.

*
* *

Tout notre État-Major se disperse; voici près d'une quinzaine d'officiers qui s'en vont! Le chef d'État-Major, que j'ai vu, m'a dit : « Vous avez tort de partir : vous quittez un poste où vous êtes le chef, pour entrer en second dans un milieu inconnu où le général Yarone peut fort bien ne pas demeurer longtemps et vous abandonner. » Il a raison, je le sais, mais ce n'est vraiment pas pour mon plaisir que j'abandonne cet État-Major : c'est, au contraire, un gros sacrifice moral que je fais en m'en allant, et pour cette raison je crois que mon devoir est de partir.

22 août. — Notre mission est modifiée : le général Janin

est remplacé par le général Niessel, qui va arriver avec un très nombreux personnel (à quoi bon, grand Dieu! au point où en sont les choses?) Le commandant Buchsenschutz lui-même s'en va : il dissimule mal sa joie d'aller sur le front, mais je ne sens que mieux que, maintenant, je vais gravir sans aide et sans amitié française le dur calvaire de mon « service » russe...

29 août. — J'ai quitté le I^er^ corps d'armée sibérien. Des amis : Volski, Bikché, Kouchakof, qui y sont encore, m'ont fêté cette nuit et accompagné ce matin. Je ne saurais exprimer ce qu'il pèse sur mon âme de tristesse et de souci.

V

SUR LE FRONT ROUMAIN

En passant à Kief, j'ai recueilli des renseignements sur l'aviation qui y a installé son grand quartier. Nous avons en ce moment à Kief une nombreuse mission médicale, pourvue d'un train perfectionné et des dernières découvertes de la science. Voilà bien des semaines qu'on oublie ici ces jeunes gens qui n'ont plus d'utilité sur le front russe. A quoi servira leur merveilleuse installation sanitaire? Quant à l'aviation russe, s'est-elle assez donné de bon temps dans cette bonne ville?

Au début de la campagne, la Russie ne possédait que deux écoles d'aviation militaire, celle de Gatchina, qui, située près de la capitale, jouissait de toutes les préférences de l'autorité, et celle de Katcha, près de Sévastopol. Cette dernière avait l'avantage d'être beaucoup mieux située, puisque le climat méridional y permettait de nombreuses heures de travail, mais elle était désavantagée par la grande distance qui la séparait du reste de la Russie, et, par suite, des envois de matériel.

Vers le mois d'août 1916, en prévision de l'arrivée d'appareils envoyés de France, on créa à Moscou une troisième école, à côté du dépôt général d'aviation qui y avait été précédemment installé.

Les appareils, d'ailleurs peu nombreux, qui dominaient en

Russie au début de la guerre étaient surtout des Deperdussin 80 H P. L'aviation russe n'était alors qu'au premier stade de son développement, et il devenait nécessaire de l'organiser sur une base plus large. C'est alors que fut décidée la création d'un organe central de l'aviation, dont la direction fut confiée au grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch, frère de celui qui présidait aux destinées de l'artillerie.

Le grand-duc Alexandre aimait ses aises et détestait l'intrigue, ainsi que l'atmosphère des bureaux. Il ne voulut pas, pour cette raison, dit-on, s'installer à Moguiliof, près de la *Stavka*. Il préféra se fixer à Kief, où il possédait d'ailleurs une fort belle propriété, et où il se sentait plus complètement son maître. C'était un séjour charmant : Kief, ville superbe étalée dans un site de toute beauté et sous un ciel clément, fut, durant toute la guerre, la ville d'arrière à la façade militarisée, où vint s'entasser une invraisemblable foule d'embusqués de tout genre et de noceurs cossus. C'était plus qu'une ville de fête : c'était *la* ville de fête, et elle exerçait sur les militaires de toute nation qui y séjournaient un charme énervant et pernicieux.

Je dois dire tout de suite que le choix de cette ville pour y placer le centre de l'aviation eût pu présenter certains avantages, si, profitant de la douceur relative du climat, on y avait exécuté de nombreux vols d'étude et d'essai. Mais il n'en a rien été, et Kief ne présente plus qu'un grave inconvénient, celui d'être fort loin du front et isolée du G. Q. G. Toutes les fois qu'il faut obtenir une décision du chef de l'aviation, les délais sont fort longs à cause du décentrement de Kief. Le temps passe en vaine attente, et, comme le chef est un grand-duc, nul ne se risque à réclamer avec trop d'insistance une réponse qui tarde à venir. Il faut avoir souffert, sur le front, de l'absence d'une décision relative à quelque question brûlante d'aviation, avoir attendu un papier dont dépendait un travail important pour quelque opération, il faut avoir ainsi passé des jours et des semaines dans le vain espoir du courrier attendu, pour sentir combien le choix de Kief comme centre, et toute l'organisation de la cinquième arme, excitent de regrets et même de colères.

Le grand-duc, cependant, n'a que de bonnes intentions, et il n'est pas mal secondé. Un de ses officiers, aidé de notre représentant technique, a même sorti un projet de règlement qui aurait été vraiment utile si l'on avait eu alors un assez grand nombre d'appareils pour constituer un réseau complet d'escadrilles.

L'organisation dont on se proposait de doter l'aviation, et qui n'a été réalisée que pour une faible partie, était la suivante.

De la direction de Kief émanent des inspecteurs de l'aviation qui ont leur siège à l'État-Major des groupes d'armées. Ils ont pour mission, non seulement de surveiller l'emploi de l'aviation sur le front auprès duquel ils sont accrédités, mais encore de trancher les différends possibles et de servir, d'une façon générale, d'intermédiaires entre les chefs de l'aviation d'armée et les bureaux du grand duc. Théoriquement, cette organisation est excellente et a évidemment pour effet de supprimer de nombreux rouages entre Kief et le front. Seulement, les jeunes officiers qui remplissent le rôle d'inspecteurs ne jouissent pas, dans une armée hiérarchisée comme l'est l'armée russe, d'une influence suffisante. De plus, ils ne sont pas assez secondés dans la lourde tâche que leur imposent les innombrables demandes de matériel; de leur côté, les bureaux de Kief en prennent à leur aise et ne répondent qu'avec de très longs retards. Voilà ce qui existe. Voici ce qui devait être organisé :

Les États-Majors d'armée devaient recevoir une « division » d'aviation, c'est-à-dire un groupe d'escadrilles comprenant : une escadrille d'armée (6 avions et 8 pilotes), et une escadrille de chasse (6 avions et 7 pilotes); le tout placé sous l'autorité d'un commandant (komandir). Ce commandant de l'aviation d'armée devait être ainsi le plus important personnage de l'aviation entre le front et l'État-Major de l'armée; son rôle, en somme, n'était pas sans analogie avec celui de l'inspecteur de l'artillerie de l'armée.

Les escadrilles d'armée avaient pour mission les reconnaissances à longue distance vers l'arrière ennemi, et la photographie, au moyen d'appareils à grand foyer, de certains

points du front méritant une attention particulière. Occasionnellement, ces escadrilles pouvaient pratiquer le bombardement. Quant aux escadrilles de chasse, leur nom indique la fonction qui leur était dévolue.

Les corps d'armée disposaient d'une escadrille dont la mission était déterminée par le travail local : reconnaissances à rayon limité, photographie des organisations défensives ennemies, correction du tir d'artillerie, et éventuellement la chasse, pratiquée surtout pour la défense personnelle.

Cette organisation théorique se tenait bien dans son ensemble, et elle aurait pu rendre de grands services si elle avait pu fonctionner : elle aurait alors immobilisé sur le front oriental une partie plus importante de l'aviation ennemie. Mais le nombre des appareils disponibles était si restreint, les parcs étaient si peu garnis, et il fallait si longtemps pour se procurer la moindre pièce de rechange que cet ensemble n'a pu travailler que vers la fin du printemps dernier, et dans un petit nombre d'unités privilégiées. Enfin, le travail des escadrilles est fort inégal.

En ce qui concerne les appareils, la Russie est presque exclusivement tributaire de l'étranger. La fabrication locale s'est surtout spécialisée dans la construction des appareils géants appelés *Ilia Mouromiets* (c'est le nom d'un bon géant de la fable russe), peu faits pour le travail du front. Les Russes ont pour eux une sorte de prédilection, parce qu'ils les ont inventés, et aussi parce qu'ils aiment ce qui est énorme. Ces appareils ont peu de vitesse, sont délicats à manier et très vulnérables. On les emploie pour le bombardement. Mais le travail fait par eux justifie à peine les frais de leur construction.

Quant à la fabrication locale d'appareils de format ordinaire, elle est pratiquement nulle. On s'étonne même de voir à Moscou une fabrique de moteurs affiliée à une fabrique française célèbre, munie par elle de tous les plans, et qui n'arrive pas à sortir de pièces qui soient au point.

En somme, c'est la France qui presque seule a travaillé pour l'aviation russe. Comme les résultats n'ont pas répondu aux efforts fournis, il n'est pas sans intérêt de rappeler dans

les traits essentiels le travail qui a été réalisé par nous dans ce domaine.

Il y a eu trois missions françaises d'aviation, les deux premières sous la conduite du commandant Berger, la dernière sous la direction du colonel Ludman, qui est en route pour la Russie.

Dès 1915, la France avait prélevé sur son stock, cependant si nécessaire, un certain nombre d'appareils et des collections de pièces de rechange pour les envoyer en Russie.

En 1916, vers le mois de juin, arriva la première mission française. Elle comprenait 10 pilotes, 10 observateurs et 10 mécaniciens, ainsi que les appareils nécessaires. Je puis dire tout de suite que, sur les 20 officiers que je viens d'énumérer, 9 devaient être tués en Russie. D'une façon générale, leur travail fut extrêmement pénible, parce que, dispersés dans des formations russes, ils se trouvaient passablement isolés. En outre, les aviateurs russes étaient assez défiants envers tout étranger qui travaillait chez eux avec une mission plus ou moins déguisée d'instruction. Nos camarades aviateurs furent longtemps considérés par les Russes comme envoyés pour les surveiller. Néanmoins, avec des moyens souvent précaires, ces aviateurs français ont exécuté de nombreuses et fructueuses reconnaissances et descendu une dizaine d'avions allemands.

Cette année (1917) est arrivé en Russie un nouvel envoi de personnel et de matériel d'aviation. Cette fois, il a été décidé que les officiers français seraient groupés en une escadrille homogène, exclusivement française, et dotée d'un parc comprenant des appareils du dernier modèle. Naturellement, cette escadrille a déjà à lutter contre la jalousie ordinaire de certains camarades russes, qui ont opposé tous les obstacles imaginables. D'ailleurs, le moment n'était pas favorable, puisqu'on était en pleine période révolutionnaire. Finalement, l'escadrille française a été attribuée à la 7e armée, installée à l'aile gauche du front sud-ouest. Son chef, le lieutenant Lachman, n'a pas abattu moins de 6 avions à lui seul, et ses camarades en ont abattu de leur côté quatre ou cinq.

La troisième mission d'aviation, conduite par le colonel Ludman, est attendue. Elle a pour but principal d'organiser les écoles et d'aider les Russes à former leurs pilotes. Mais, malgré l'abnégation déployée par nos camarades, ils ne pourront guère obtenir de résultats. L'armée russe est en décomposition et il n'y a plus qu'à l'abandonner à elle-même.

Les Russes se sont souvent plaints, en ma présence, des appareils qui leur venaient de France : ils ne les trouvent pas assez du dernier modèle. La raison de ce fait est simple. Entre le moment où un appareil sort pour la première fois, et celui où il peut atteindre le front russe, il s'écoule près d'une année. Il faut d'abord que l'avion soit expérimenté sur le front, puis qu'on en construise un certain nombre. Cela fait, il faut les expédier à Arkhangelsk, et de là, ils doivent, et cela dure fort longtemps !... gagner, par Moscou, les parcs du front russe.

Cependant, bien que les Russes soient en retard d'une année, ils ont disposé d'appareils qui permettaient, sur leur front, de fournir un travail des plus utiles : des Voisin, des Morane, des Farman, des Gaudron, des Nieuport, des Spad, des Sopwith, etc. Ajoutons que de nombreux appareils envoyés de France sont encore enfouis sous la neige sur les quais d'Arkhangelsk.

Comme aviateurs, les Russes ont quelques qualités sérieuses. D'abord, l'adresse, malheureusement contrebalancée par un défaut très russe : la paresse. Puis la confiance en soi. Ils apprennent vite à piloter d'une façon satisfaisante, mais peu d'officiers arrivent à s'intéresser au détail du moteur et à leur perfectionnement personnel. De là ce fait qu'ils remplissent d'une façon approximative les missions qui leur sont confiées, mais qu'ils ne progressent ni dans la méthode de la défense, ni dans celle du combat.

Moralement, ils témoignent à un haut degré cet autre caractère russe : l'amour-propre. Ce sentiment a pour effet que, quand ils se sentent observés ou soutenus, ils déploient souvent une audace et un cran extraordinaires. L'absence de méthode personnelle, de régularité dans le travail, quelles

que soient les circonstances extérieures, le manque de sentiment profond du devoir et de volonté consciente les empêchent de tirer tout le parti désirable de ces qualités de courage exceptionnel qu'ils manifestent en certaines occasions.

Leurs escadrilles ne sont jamais homogènes, il faut le dire à la décharge des pilotes. Elles se composent d'appareils disparates d'âges divers, souvent rafistolés par des moyens de fortune. Fournir avec ces avions un travail absolument précis en présence de l'aviation allemande, qui dispose d'appareils du plus récent modèle, est donc impossible. Je dois ajouter que, dans certains cas, et je citerai par exemple l'escadrille avec laquelle j'ai beaucoup travaillé cette année, celle du corps des grenadiers, nos camarades russes de l'aviation assurent, dans les conditions les plus défavorables, un travail extrêmement utile et qui présente pour eux plus de danger que ce n'eût été le cas avec des appareils de modèles récents et en bon état.

Le travail normal des escadrilles sur le front se borne en général aux reconnaissances, à la photographie, et parfois à la correction du tir d'artillerie, avec ou sans T. S. F. Le combat est rare, bien qu'il y ait dans l'aviation russe quelques spécialistes de la chasse. Les Allemands, qui se livrent aussi à ces divers travaux au-dessus des lignes russes, ne se soucient pas, en général, de poursuivre les appareils qui ne se montrent pas agressifs. Il se contentent de bombarder les points importants de la voie ferrée. Les hangars russes d'aviation, lesquels ne sont jamais dissimulés, sont épargnés par eux, à charge de revanche. Mais si les Russes viennent à leur détruire une saucisse ou à leur abattre un avion, les Allemands, au bout de peu de jours, arrivent en nombre, et tâchent de tirer vengeance directe : œil pour œil, dent pour dent. Ils n'y réussissent pas toujours, et finissent par se calmer, jusqu'à la première occasion favorable.

La photographie aérienne a été longue à se développer en Russie, et cela, pour deux raisons principales. La première, que l'utilisation de ce genre de photographies a été longtemps mal comprise, étant réservée aux cartographes, et en quelque sorte interdite aux officiers. La seconde, que le papier sen-

sible est cher et rare, et que les aviateurs préfèrent multiplier les épreuves de leurs clichés privés, plutôt que celles de leurs clichés officiels, dont bien peu d'officiers comprennent l'importance. Ce n'est guère qu'au début de cette année que j'ai vu, sur le front ouest, une utilisation normale des photographies aériennes. Sur le front sud-ouest, où travaillaient des aviateurs français, ce travail a été organisé dès 1916.

Lorsqu'une escadrille dépend d'un État-Major qui s'intéresse à son travail, elle lui offre, d'ordinaire, la collaboration la plus dévouée. Dans ce cas, on organise une liaison quotidienne avec les officiers de l'escadrille; on peut leur donner des missions raisonnées et raisonnables, tirer parti de leurs rapports et le leur faire savoir, les soutenir, en un mot, et ne pas les laisser un seul instant croire que leurs efforts passent inaperçus ou ne rapportent pas davantage à l'unité dont ils dépendent. Cela prouve qu'ici, comme chez les militaires russes des autres armes, dès qu'une direction soigneuse et méthodique s'applique au travail d'un groupe d'officiers, la production en est de suite augmentée. Par malheur, les chefs d'État-Major de corps d'armée et d'armée n'attachent souvent au travail des escadrilles qu'une importance limitée, parce que ces escadrilles ne peuvent remplir toutes les missions. Beaucoup d'officiers brevetés sont parfaitement ignorants des conditions de travail et d'utilisation de la cinquième arme, et je les vois peu empressés de s'instruire auprès des spécialistes, parce que ceux-ci, n'étant pas brevetés, leur paraissent être des inférieurs. On a bien institué, dans les toutes dernières années, un cours d'aviation à l'École de guerre, mais ce cours est trop récent pour avoir pu produire un effet général.

Dans l'ensemble, l'aviation russe, très mal armée, s'est donné véritablement de la peine et a rendu des services. L'organisation en a été médiocre, parce que le centre était trop loin, et parce que les transports de matériel était trop lents et irréguliers ; le personnel n'a pas toujours donné toute sa mesure, d'abord parce qu'il n'était pas suffisamment trié, et contenait des non-valeurs gênantes; ensuite, parce que la surveillance n'en était pas assez sévère. La paresse et l'ennui

régnaient dans les escadrilles, quand on ne volait pas, et on tâchait de s'y étourdir par la fête, au grand détriment de l'ordre et de la discipline. Cependant, nombre d'aviateurs russes ont joué un rôle très honorable, parfois même brillant, et il n'est pas rare qu'ils l'aient payé de leur vie.

*
* *

10 septembre. — Je suis arrivé dans mon nouvel État-Major le jour de la prise de Riga par les Allemands. La 8e armée est installée dans une petite ville frontière qui s'appelle Lipkany, et qui offre des points de vue pittoresques. Elle est assise sur les deux rives escarpées d'un misérable affluent du Pruth, et s'étend jusqu'au fleuve, qui coule, rapide et bleu, sous un fort beau pont. A la saleté, à l'incurie russe, se mêlent la saleté juive et l'incurie roumaine : c'est une sentine ; on y fait ses besoins en pleine rue, on jette par la fenêtre les détritus ; c'est vraiment ignoble ; mais, sous le soleil glorieux et la poussière inexorable, j'admire des échappées de coup d'œil. Sur les pentes, s'étagent des masures, parmi des arbres verts, des chemins serpentent à perte de vue, et, dominant la ville, le château où loge l'État-Major offre son grand parc où, tous les matins, j'ai l'illusion de la campagne de chez nous.

J'ai retrouvé ici le général Yarone, mon ordonnance et mes bagages, et le chef du deuxième bureau est un lieutenant-colonel que j'ai vu au front ouest : je ne suis donc pas complètement isolé ; mais j'ai pu apprécier la justesse de ce que m'a dit, en partant de Biénitsa, mon chef d'État-Major. En effet, le bruit s'est déjà répandu d'une nouvelle promotion du général Yarone, qui nous quitterait. Or, même soutenu par sa forte poigne, je ne pèse pas lourd ici. Il m'avait promis de me donner la place de sous-chef du deuxième bureau et, en fait, je l'occupe ; mais les officiers brevetés ne se laissent pas mâter ici comme dans un corps d'armée ; ils ont résisté au général quand il a voulu me donner le titre ; ils ont fait observer que le titulaire du poste est absent, mais pour fonctions d'ins-

truction, et ne saurait en être dépossédé, et que, d'ailleurs, je ne suis pas breveté d'État-Major. En fin de compte, j'ai été nommé sous-chef du bureau de liaison, où je ne mettrai pas les pieds, mais où j'émargerai. Toute l'organisation militaire russe est appuyée sur des compromis semblables ; et cela, en pleine révolution !

J'ajoute que mon chef de bureau, le lieutenant-colonel Alfyrief, est très jaloux de ma présence, parce que je veux travailler, et qu'ainsi je risque de souligner qu'il ne fait rien. Il m'a donc fait une guerre sournoise dès le premier jour, tout en conservant à mon égard les manières affables dont un officier russe breveté se départit rarement. J'ai voulu faire adopter par les corps d'armée l'organisation qui m'a rendu de si grands services au I^er^ corps d'armée sibérien. J'ai senti du coup que j'avais contre moi, outre mon chef direct et un autre breveté du bureau, les brevetés du bureau d'opérations, qui me trouvent trop remuant, et les officiers du canevas de tir, qui ne peuvent admettre qu'un officier non topographe émette la prétention d'interpréter les photographies aériennes. Au lieu de la confiance unanime que j'avais conquise dans mon poste précédent, je suis ici en butte à une hostilité systématique dont je sens les effets à mille détails. Je pense qu'on cherche à m'éliminer en lassant ma patience, ou bien à m'annihiler à force de sourires aimables : ces gens-là ne me connaissent pas, encore que je sois bien mal remis d'aplomb, après l'effort exagéré que j'ai fourni pour l'offensive de juillet.

11 septembre. — Le deuxième bureau est composé de deux officiers brevetés, et de cinq interprètes, pour l'allemand, le français, le roumain, le slovène, le turc, etc. Deux de ces interprètes ignorent la langue pour laquelle ils sont censés qualifiés; ils touchent les émoluments de l'interprétariat, qui sont élevés, et se livrent à divers autres travaux. En Russie, on s'arrange toujours! Parmi ces interprètes se trouve un consul de carrière qui est un homme intelligent, aimable et de bon ton. Je l'accompagne chaque jour jusqu'au Pruth, où nous faisons, parfois avec d'autres camarades, une pleine eau dans le joli fleuve, où des soldats, des ouvriers et des femmes

viennent se tremper comme nous, sans plus de gêne que de costume.

Pavel me contait ceci. Au cours de la grande retraite de 1915, son commandant de compagnie, qui était le lieutenant S., le si aimable commandant de la gare d'Orcha, ordonne un jour à un sous-officier de prendre six hommes, dont il était, et d'aller détruire un ponceau que l'ennemi, très proche, pourrait utiliser, car il était adjacent à ses lignes et gardé par une sentinelle. Les sept hommes n'avaient ni haches ni explosifs pour détruire le pont; ils sont partis quand même, puisqu'il fallait obéir; mais, pour se donner un prétexte de non exécution de l'ordre, ils ont marché sans précaution; la sentinelle allemande a tiré et tué l'un d'entre eux. Laissant là le cadavre, les six autres sont revenus à toutes jambes, et le sous-officier a rendu compte à son commandant de compagnie : « — C'est bien! » a répondu celui-ci, et l'affaire en est restée là. Ce commandant de compagnie était tiré à des milliers d'exemplaires dans l'armée russe!

En arrivant au bureau, j'ai appris que le généralissime Kornilof, mis à pied par Kérenski, a refusé de se démettre de ses fonctions, et marcherait contre Pétrograd avec la totalité des Cosaques. Il a lancé un appel que je vais copier, et a ordonné à toutes les armées d'abattre leurs antennes radio-télégraphiques pour éviter les communications avec le Soviet des ouvriers et soldats de Pétrograd. Toutes les armées auraient obéi, sauf la 9e et la nôtre; ce serait le général Lévitski, notre quartier-maître, qui aurait fait relever nos antennes. Les comitétards locaux pérorent dans le local de notre popote. Il y aurait, de la part du gouvernement de Kérenski, une contre-offensive contre l'association *Armée et Flotte*, qui réunit quelque 100.000 officiers, existe au grand jour, est dix fois légale, et dont l'un des premiers statuts porte qu'on ne fera pas de politique! Voici l'appel de Kornilof; il est daté du 10 septembre (27 août).

« Le télégramme n° 4163 du président du Conseil n'est, dans toute sa première partie, qu'un tissu de mensonges. Ce n'est pas moi qui ai envoyé le député Vladimir Lvof au gouvernement provisoire; c'est Lvof qui est venu me trouver, envoyé par le

président du Conseil. J'en appelle au témoignage de M. Aladine, membre de la première Douma. On a donc pratiqué une vaste « provocation » et mis en jeu le sort de la patrie. Russes, notre grande patrie se meurt ; le jour de sa fin est proche. Je déclare, moi, général Kornilof, que le gouvernement provisoire, agissant sous la pression de la majorité maximaliste des comités, travaille en pleine conformité de vues avec les membres de l'État-Major allemand ; de plus, grâce à la descente qui se prépare dans le golfe de Riga, il tue notre armée et bouleverse la nation à l'intérieur. Le pénible sentiment que j'éprouve à voir le pays inéluctablement perdu m'ordonne, à cette heure terrible, de faire appel au travail de tous les Russes en vue du salut de la patrie qui se meurt. Que tous ceux qui sentent battre dans leur poitrine un cœur russe, que tous ceux qui croient en Dieu aillent dans tous les temples implorer du Seigneur le miracle du salut de notre terre natale, Moi, général Kornilof, fils d'un paysan cosaque, je déclare à tous ne rien ambitionner personnellement, et n'avoir en vue que le salut de notre grande Russie ; je jure d'amener le peuple, en vainquant l'ennemi, jusqu'au seuil de l'Assemblée constituante où il décidera lui-même de son sort, et choisira le plan de sa nouvelle vie politique. Abandonner la Russie à l'Allemand, son ennemi héréditaire, laisser faire du peuple russe l'esclave de l'Allemagne, voilà une chose que je ne me sens pas la force d'accomplir ; j'aime mieux mourir au champ d'honneur que de voir la honte et le déshonneur tomber sur la terre russe. Peuple russe, c'est en tes mains qu'est maintenant le sort de ton pays. »

Cet appel est soigneusement étouffé par les « tovarichs », et ce n'est que par ruse que nous avons pu nous le procurer... Et moi..? — Moi, j'attends l'ordre de mes chefs. Peu m'importe d'ailleurs la forme du gouvernement russe ; ce que je veux, c'est qu'on se batte, qu'on batte le Boche.

J'ai appris dans la soirée qu'une partie de l'armée russe traitait le général Kornilof de chercheur d'aventures. Je pense que c'est là le parti des trembleurs. Kornilof serait parti avec 4 divisions de cavalerie, une compagnie de choc et une partie de la légion polonaise. Les employés de chemin de fer, que les tovarichs auraient maltraités, seraient favorables à Kornilof. Mais, partir, ce n'est pas arriver, Nicolas II en a fait l'expérience !... C'est la seconde fois, en 6 mois, que de Moguiliof part une attaque contre Pétrograd ; mais cette fois,

elle part avec le cœur de toute la Russie saine, qui trouve son image dans ce généreux coup de tête. Au fond, je ne sais pas plus ici ce qui se passe que si j'étais au Pôle nord, mais je vois des officiers russes, et c'est le contre-coup sur eux de toutes ces nouvelles que je trouve intéressant de noter. Le plus grand abattement est sur eux ; ils réagissent peu. Ils disent : « C'est bien triste ! » et n'en continuent pas moins à faire leurs petites affaires, à poursuivre surtout leurs papotages, dans ce pays où l'on aime tant jacasser et si peu agir.

12 septembre. — Le colonel Ignatief, chef du bureau dont je suis sous-chef et où je n'ai pas le droit d'entrer, est un très aimable officier; cela n'empêche pas que le Comité de l'armée l'aurait arrêté, parce que, muni d'un ordre de mission fictive, il serait parti pour sept semaines à Tioumen, sa ville natale. S'il est vrai que les soldats aient dit : « Vous prenez ce qu'on nous refuse, des permissions sous couleur de service commandé : nous vous empêcherons d'en profiter », s'ils ont dit cela, je ne puis répondre qu'une chose, à savoir qu'ils ont raison. Est-ce parce que je suis Français, fils de la Révolution, toujours est-il que l'usage de deux poids, de deux mesures me répugne. Si les officiers russes s'en étaient abstenus dès le début de la guerre, une partie de ce qu'on voit à présent eût été évité. Je me suis tué à le dire à mes camarades russes ; je ne m'en dédirai pas aujourd'hui.

Mon ordonnance me dit ce soir que le bruit court parmi les soldats que les troupes du front ouest auraient pris Baranovitchi, et il ajoute : « Ce serait un miracle, en vérité! » Dire que la malheureuse Russie regorge d'hommes sains comme Pavel, et qu'une poignée de traîtres et d'énergumènes l'amène au bord de l'abîme, et demain peut l'y précipiter!

Le dégoût des officiers est immense. J'entends dire partout : « Je vais terminer la guerre, et puis j'irai vivre à l'étranger ; j'aime mieux y végéter en tournant des têtes de pipe que vivre ici sous le joug d'une police pire encore que celle du régime peu regretté des Romanof. » Voilà ce que les tovarichs ont fait de ces centaines de mille officiers, qu'ils auraient pu gagner d'un coup à l'idée républicaine, et dans lesquels ils auraient trouvé un appui solide, si, au lieu de tout désorga-

niser, ils leur avaient fait confiance, ne fût-ce que pour terminer la guerre.

13 septembre. — Je fais beaucoup de place à ce que me dit Pavel, mon ordonnance; c'est d'abord que je lui trouve une logique et un bon sens qui font défaut à beaucoup d'officiers; c'est ensuite parce qu'il me renseigne fréquemment sur les opinions des soldats, ce qui, en ce temps-ci surtout, est très précieux; et puis, c'est un homme de cœur. J'ai eu aujourd'hui avec lui une conversation que je n'aurais pas notée, par discrétion, si elle ne me paraissait pas extrêmement typique. En revenant de l'État-Major, situé à près de deux kilomètres de chez moi, je lui ai dit que, dans cette ville où l'on ne peut acheter de sucre, et où il n'en reçoit chaque mois qu'une quantité infime, je pouvais désormais m'en procurer chaque jour une petite quantité, et que, dans ces conditions, puisque nous étions sur le pied de campagne, j'avais décidé que notre sucre serait mis en commun, car je ne pourrais supporter d'être seul à profiter d'un pareil avantage dont il ne jouirait pas. Il m'a répondu — et deux larmes lui ont jailli des yeux : « Oh! cela, je le sais bien, vous n'avez jamais été autrement que cela! » A propos des officiers, il m'a dit ensuite : « Il faut parler au soldat, lui raconter des choses; alors il sent entre lui et le commandement un lien dont il est fier et dont il n'oubliera jamais la force. Avec des officiers comme vous, jamais ce qui arrive ne serait arrivé. Les soldats d'ici, dont beaucoup ont déjà remarqué votre façon d'agir, m'ont demandé si c'était depuis la révolution que vous êtes devenu ainsi; j'ai répondu que je vous ai vu comme cela dès le premier jour, sous l'ancien régime. » Je suis sûr qu'il n'y a pas, dans ces paroles, le moindre désir de flatterie : Pavel n'est pas flatteur, au contraire. Je vois là ce qu'il y a de santé morale latente chez les soldats russes, et combien de mes camarades russes s'y sont maladroitement pris avec eux.

14 septembre. — En me rendant à Moguiliof-Podolski, la petite ville de gouvernement qui nous relie au reste de la Russie, je me suis trouvé, dans le train, avec un capitaine d'infanterie et un vieux lieutenant de « droujina ». La crainte des espions est telle que, pendant près de deux

heures, nul n'a desserré les dents : c'est exactement ce qui se passait, au moment où le ministre Plehvé faisait régner la terreur. A la fin, les deux officiers, ayant senti à propos d'une question posée par moi qu'ils étaient du même avis, ont commencé à parler : ce fut un concert de récriminations sur les temps que nous vivons. Le capitaine dit : « Un vêtement qui coûtait 40-50 roubles (110-125 francs) coûte maintenant 500 roubles (600 francs) ». Le vieillard de reprendre : « Le poud (16 kilogrammes) de pommes de terre, qui coûtait à Kharkof 20 kopecks, coûte maintenant 10 roubles ». Puis ceci : « J'ai acheté à l'intendance du drap à 6 roubles 35 l'archine; mon tailleur voulait me le reprendre à 55 roubles. On avait 10 boîtes d'allumettes pour 10 kopecks; j'en ai payé une hier 7 copecks! » Ces officiers continuaient : « Si les révolutionnaires avaient fait une révolution saine, large, ferme, ramené la prospérité, et fait baisser le prix des denrées indispensables, alors la révolution eût réuni tous les suffrages, car, ce qui est à la tête, on s'en moque. L'essentiel est de pouvoir manger et se vêtir à bon compte. Or, maintenant, c'est impossible, sinon pour certains ouvriers. Ceux des usines Sormovo, par exemple, où l'on pouvait sortir un train par jour (?), se contentent de travailler trois heures à 8 roubles l'heure; avec leurs 24 roubles, ils peuvent battre le pavé et se saoûler d'eau-de-vie de contrefaçon. Et c'est ainsi du haut en bas... » Je note, par curiosité, que le capitaine touche à peine 300 roubles par mois, et le lieutenant environ 270 roubles.

16 septembre. — J'apprends que le général Kornilof s'est rendu au général Alexéyef à la Stavka. Cette affaire non mûrie, exécutée en coup de tête, est typique de la tactique russe : c'est pour cela qu'elle échoue. Les révolutionnaires craignent l'armée : ils ont tort; la partie un peu propre de l'armée les juge néfastes, c'est entendu, mais ces gens-là ne sont ni organisés ni organisables en force armée. Je crois que la réaction victorieuse, dans le sens de l'ordre, viendra, soit d'un soulèvement spontané faisant tache d'huile, soit d'un complot organisé en temps de paix, quand tout le monde aura eu le temps de souffrir, quand les brutes grisâtres

auront repris contact avec la terre, et qu'ils auront vu qu'on ne peut pas, sans crever de faim, faire en temps de paix le métier qu'ils ont fait en temps de guerre : manger, dormir et palabrer. En somme, l'enthousiasme du soldat pour la formule « Soviet ouvriers et soldats » vient de ce que, depuis l'apparition de cette formule, ils se livrent aux trois occupations préférées du Russe que je viens de citer. La paresse totale, radicale, qui est leur rêve ultime, je devrais dire, qui est le rêve ultime de l'être humain resté à l'échelon de civilisation où ils végètent, est réalisée par cette forme de révolution. Incapables de réfléchir, il leur semble que cela va continuer et que, sans travailler davantage, ils continueront à toucher le pain, le sarrazin, les pommes de terre, les choux, le thé, le sucre, le linge, les chaussures, les vêtements, le couchage et l'argent de poche. Mais quand ils auront remis le pied dans l'isba natale, ils ne tarderont pas à se sentir dépaysés. Au lieu d'être entourés de camarades aussi bêtes qu'eux-mêmes et endossant les mêmes « idées »-formules, comme tous endossent la blouse grise du soldat, ils auront près d'eux des femmes d'esprit plus rassis, des vieillards plus sensés. Les provisions rapportées du pillage seront vite épuisées. Devant eux, malgré tous les crimes qu'ils pourront commettre encore contre la classe possédante, se dresseront la misère et la faim. Alors, sans doute, avec la souffrance qui doit assaisonner le lot vital de tout être humain, leur reviendra, à la plupart, un peu de raison. Ils se demanderont ce qu'ils ont gagné à la paix prématurée, aux promesses de la horde juive qui sonne la fanfare révolutionnaire, et alors, probablement, ils courront sus aux Juifs. Ce sont toujours, dans ce pays, les Juifs qui payent les frais des exaltations sociales.

Aux frais de l'État-Major, le comité de l'armée édite un journal qu'il vend 10 kopecks; au profit de qui? En attendant, il interdit à tous les officiers de quitter, sans autorisation, la zone de l'armée. Quant aux membres du comité, ils se prélassent dans de superbes limousines, tandis que pour faire mon service, j'attends qu'un camarade ou deux se rendent dans la direction où il me faut aller; alors, à force de démar-

ches, nous obtenons un auto poussif. D'ailleurs, à quoi bon travailler, dans ce milieu d'ignorance? Mon chef de bureau, Alfyrief, qui est breveté, ne m'a-t-il pas dit : « Nous n'avons plus besoin d'étudier les photos aériennes, maintenant, puisque nous ne voulons plus attaquer : il nous suffit de faire patrouiller des aéroplanes pour surveiller les déplacements de troupes ennemies et avertir notre défense. » Ainsi, c'est là qu'en est, à la fin de 1917, un colonel d'État-Major russe! Il ignore que, pour se défendre, il faut connaître les positions et la place des batteries de l'ennemi! On croira que je charge, si plus tard je raconte pareilles âneries dites par le chef d'un deuxième bureau d'armée.

22 septembre. — J'ai été invité à piloter dans nos corps d'armée deux officiers anglais qui désirent s'y promener : c'était une aubaine. Le premier jour, après une visite au XXXIII[e] corps, nous sommes allés, sur le désir des Anglais, finir la journée et dîner à Khotine, une ville juive largement étalée sur le bord du Dniestr. Le lendemain, nous sommes allés regarder des positions et assister à un tir d'artillerie qui ne m'a pas ravi d'enthousiasme : je n'ai pas l'impression que le personnel d'artillerie soit à la hauteur de ses camarades du front ouest : il est vrai que, là-bas, on était en face des Allemands, tandis qu'ici on ne combat que des Autrichiens. Nous avons ensuite traversé de curieux villages moldaves, soudés les uns aux autres sur une quinzaine de kilomètres, et permettant d'arriver en automobile jusqu'aux tranchées de première ligne. Ces villages sont formés d'un essaim de petites maisons de paysans blanchies à la chaux, propres comme l'œil, et disséminées parmi de plantureux vergers et des champs. On ne voit rien devant soi que des arbres fruitiers et du maïs, avec le pointillé blanc des maisonnettes. Les tranchées, d'où l'on n'a également qu'une vue très restreinte, sont peu profondes, mais bien faites, avec fond d'écoulement pour les eaux; quant aux mitrailleuses, elles sont placées sous de petits toits en planches qui doivent les faire reconnaître sur toutes les photographies. J'ai passé la nuit dans une de ces maisons de paysan moldave : je n'ai jamais vu, au village, aussi méticuleuse propreté. Nous

avons erré de corps d'armée en division, de tranchées en observatoires, de Russie en Autriche et en Roumanie, car nous sommes ici à la frontière des trois États. Nous avons traversé Novoselitza, Hertsa, Dorohoï, Sereth, et nous sommes allés déjeuner, le dernier jour, dans un régiment où on ne nous attendait pas, l'État-Major de la division s'étant trompé de numéro!

En somme, j'ai pris contact avec les États-Majors des XXXIII^e^, XXIII^e^ et XI^e^ C. A., où je dois organiser le service de renseignements sur l'ennemi; ce travail, tout superficiel qu'il soit, fait oublier les angoisses que cause la révolution, et je suis rentré à Lipkany moralement reposé par cette fatigante randonnée. Mon impression générale est que l'on peut faire du renseignement dans cette armée. Pourtant, m'étant heurté, au cours de ces derniers jours, tantôt au territoire autrichien, tantôt au territoire roumain, j'ai été plus offensé que jamais, par comparaison, de ce qu'il y a d'inachevé en Russie. Je sens plus que jamais l'infériorité du peuple russe en face de ses voisins. Le Russe est essentiellement paresseux et impulsif : il fait ce qui lui plaît et comme cela lui plaît ; mais il s'efforce d'en faire le moins possible et le moins longtemps possible. Il serait cependant très perfectible par l'éducation : certains détails de tenue extérieure montrent que ce qu'on a dit aux enfants russes de la classe cultivée reste indélébile dans la mémoire de leurs muscles : ainsi le brossage des dents, le curage des ongles, ou bien encore les excuses si l'on frôle un voisin ou si un ami vous trouve en bras de chemise. Ils se livrent à ce sujet à d'abondantes manifestations, et, de même qu'un Anglais fait l'impossible pour se raser en toute circonstance, un Russe de la classe dont je parle serait infiniment malheureux d'avoir laissé passer une occasion de se brosser les dents. On peut donc admettre que, si on les avait dressés dans leur enfance à d'autres choses non moins utiles que le curage des ongles ou le brossage des dents, ils auraient continué à les pratiquer avec non moins d'entrain. En d'autres termes, si la discipline familiale russe, au lieu de se borner à des règles extérieures et menues de civilité pué-

rile et honnête, s'appliquait à inculquer les principes du devoir, du travail nécessaire, de la maîtrise de soi, de la persévérance dans l'effort, du ménagement du prochain et de la nécessité de s'occuper de lui pour le cultiver, il y aurait eu en Russie un gros pourcentage d'hommes transformés, faisant tête à leurs instincts slaves, et préparant un pays fort. Au lieu d'agir dans ce sens, la société russe, telle que je la connais depuis plus d'un quart de siècle, est restée avec ses défauts d'autrefois, et nul de ses philosophes ou pédagogues n'a cherché à la mettre sur le bon chemin. Ses défauts, à la rigueur, n'étaient pas mortels sous un régime patriarcal et tyrannique comme l'était le tsarisme; mais ils ne peuvent plus subsister sans graves dommages quand la Russie, au lieu de rester chez elle, se mesure à d'autres peuples, ou bien, sur son sol même, se mesure à une importation étrangère : la révolution sociale. De là la crise de la guerre russo-japonaise; de là le krach actuel qui ramène la Russie au bord d'un esclavage qui sera plus dur pour elle que celui du tsarisme, et dont, de longtemps, elle ne se relèvera pas.

Nous vivons dans des transes politiques pires que celles dont on se plaignait sous l'ancien régime. Il est évident que presque tous les officiers étaient de cœur avec Kornilof : maintenant, le gouvernement soi-disant de liberté espionne activement les milieux militaires au moyen de petits jeunes gens sans consistance morale qui s'agitent et palabrent sans trêve au milieu de nous. L'un d'eux disait hier à table : « C'est une honte de forcer les soldats à faire des exercices d'assouplissement quand ils sont en réserve! » Personne n'a osé remettre à sa place ce jeune sot, et j'ai dû me charger de cette besogne; j'y ai mis beaucoup de formes, mais je ne l'ai certainement pas convaincu.

Les Russes sont naturellement paresseux et indifférents à la propreté extérieure. Les taches, la présence des détritus, ne les offusquent pas comme nous : on dirait que la saleté est une contingence que beaucoup d'entre eux ne voient pas, ou qu'ils supportent en raison du moindre effort. Affaire d'éducation aussi, sans aucun doute. Mes voisins, cinq jeunes officiers, flanqués de dix ordonnances, ont laissé faire de la

chambre située en face de la mienne une véritable sentine : on a mis dehors ces aimables jeunes gens, et c'est heureux, car, dans la maison bourgeoise presque neuve que nous occupons, nous aurions eu des poux et des punaises.

Les Russes sont essentiellement opposés à la précision : c'est là un de leurs charmes, mais c'est un grave défaut. Il en résulte leur incapacité à faire lentement un travail soigné : ils font vite, et par emballement, de l'à peu près. Ils n'ont guère conscience de ce défaut, à cause de leur incommensurable amour-propre. Pourtant, de leur négligence, de leur passivité (qui ont certainement des racines slaves), découlent une partie des fautes qu'ils ont commises dans la famille et dans l'État : la passivité est une affection égoïste : parfois, elle est criminelle. Avec cela, ils ont un cœur exquis, et — on y revient toujours ! — un véritable cœur d'enfant : bon cœur de l'enfant, se livrant tout entier dans un élan ; colères subites, iconoclastiques, barbares, de l'enfant robuste ; facilité à se laisser mener par qui sait les prendre ; égoïsme instinctif et impulsivité enfantine, voilà les Russes. De là le charme inépuisable que j'ai trouvé à leur commerce ; de là aussi les désillusions et les colères que me fait éprouver leur infériorité quand il faut exécuter une œuvre sociale de longue haleine, où leurs qualités naturelles, si éminentes souvent, se noient dans des détails imprévus. J'ai toujours cru la forme républicaine prématurée pour ce grand pays en formation : j'ai bien peur que l'événement me donne raison : ces enfants jouent à la liberté comme les soldats de Courteline jouent à « M. Lefoutro » — en tapant dur sur leurs camarades.

Pavel a reçu une lettre d'un sous-officier du I^er^ corps sibérien dont il fait toujours partie ; il m'y a fait lire le passage suivant : « Faites [on se dit vous, maintenant, entre soldats chics !] mes compliments cordiaux au lieutenant Legras, et dites-leur [pluriel de politesse] que des officiers comme lui seraient bien nécessaires au I^er^ corps sibérien ; il nous a été très dur de nous séparer d'un officier si humain et sachant si bien son affaire... » J'ai encaissé agréablement cette lettre d'un homme à qui je n'ai pas parlé trois fois, qui n'attend

rien de moi et que je ne reverrai jamais. L' « humanité » (goumannost), comme elle est entendue ici, c'est la qualité qui permet à un officier d'approcher de lui par des liens de respect, de confiance et d'affection, fût-ce le plus humble de ses soldats : c'est la qualité la plus opposée au caractère de la discipline dans l'armée russe ; pourtant, si elle avait été répandue parmi les officiers, elle aurait probablement sauvé cette armée.

2 octobre. — Deux de nos compagnies faisant partie du XXXIII[e] corps se préparaient à passer, musique en tête, chez les Autrichiens ; mais les commissaires les ont retenues à temps et, d'ailleurs, l'ennemi a évacué ses positions, probablement pour en occuper de meilleures plus en arrière. Dans un autre régiment, les soldats ont houspillé, bousculé, battu, menacé de mort et finalement arrêté un pope qui était venu pour leur donner du cœur au ventre et leur parler d'offensive. Ah ! il y a là une jolie collection de brutes !

Hier, à Moguiliof-Podolski, un Juif d'une quarantaine d'années, à qui j'avais demandé mon chemin, et que j'avais remercié par un léger salut, est revenu sur ses pas, m'a rejoint et arrêté, et m'a dit : « Hein ! ce sont les temps nouveaux ! Maintenant, on salue ; autrefois, on ne daignait pas faire attention à nous !... » J'ai rarement été aussi heureux qu'à ce moment-là de bien parler le russe : le Juif m'a écouté en écarquillant les yeux, puis il s'est esquivé.

Le fait que ces armées en pleine décomposition continuent à se nourrir, à recevoir régulièrement des approvisionnements de toute sorte, est pour moi une cause d'inépuisable étonnement. Je ne puis l'attribuer qu'à l'excellente organisation des services du ravitaillement. Or, j'ai assez souvent, dans ces notes, critiqué l'organisation de cette armée, pour avoir plaisir à étudier en détail l'une de ses créations qui donne les meilleurs résultats.

Le *ravitaillement* des armées russes devait être une tâche singulièrement compliquée, en raison de l'immensité du pays, du chiffre énorme des effectifs et de la difficulté des transports. Néanmoins, les armées ont été jusqu'ici ravitaillées, elles ont vécu et combattu ; elles ont porté la guerre fort

avant sur le territoire de l'ennemi. Comment s'explique que ce pays, qui, voyant toujours trop beau et trop grand, et se perdant communément dans les détails, n'a pas le don de l'organisation, ait pu cependant résoudre d'une façon aussi satisfaisante un des plus graves problèmes de la guerre moderne? Il me semble que le succès des Russes s'explique en la matière par ce fait qu'ils ont travaillé par des méthodes exclusivement russes et qu'ils connaissaient bien : leur mérite n'en est pas moins considérable, et il est intéressant d'expliquer le fonctionnement au moins schématique du système de ravitaillement qui a été appliqué durant la campagne.

Le problème à résoudre était simple : le pays, si riche en ressources de toute nature, devait être mis en contact régulier avec le front qui le défendait. On distingua d'abord les produits que le pays pouvait fournir de ceux qu'on devrait tirer de l'étranger. Pour la première catégorie de denrées, des associations diverses (v. p. 65) sont venues à l'aide de l'administration militaire. Le ministère de la Guerre disposait de son côté de fabriques et d'usines importantes. Les autres produits parvenaient en Russie par mer, c'est-à-dire par le Transsibérien en ce qui concerne les envois de l'Amérique et du Japon; par le chemin de fer de Mourmansk et par celui d'Arkhangelsk, pour les envois de France et d'Angleterre. Ces produits une fois parvenus dans les régions de Pétrograd, de Moscou et de Kief, devaient être répartis entre les *Fronts*.

Tout en haut de la hiérarchie, en dehors du ministère de la Guerre, (lequel, tout en étant tenu au courant, n'est cependant pas une instance de transmission ou d'aboutissement), mais en étroit contact avec lui, fut créée une série de directions, savoir : les directions générales de l'artillerie, du génie, de l'intendance, du service de santé, du service vétérinaire, du service aéronautique (transféré à Kief, pour la partie aviation). Ce sont les points où viennent aboutir les demandes émanant du front. Ces directions générales se trouvent en rapport avec tous les producteurs de la spécialité représentée par elles, et avec les associations ou comités qui centralisent la production du pays pour simplifier et hâter leur

travail, ainsi qu'avec les organismes qui tiennent recette des envois de l'étranger. Quand les demandes du front leur parviennent, ces directions s'efforcent d'y donner satisfaction par ces moyens, d'autant plus qu'elles connaissent aisément les ressources sur lesquelles elles peuvent compter.

Passons maintenant à l'autre extrémité de l'échelle, c'est-à-dire au front; nous allons y voir naître des besoins et paraître des demandes que nous pourrons suivre jusqu'à leur aboutissement.

Chaque État-Major de régiment comprend un officier chargé de la « partie matérielle » (*Natchalnik khoziaïstvennoï tchasti*). Cet officier établit, d'accord avec le commandant du régiment, le relevé journalier des besoins de l'unité en produits relevant : de l'armement, du génie, de l'intendance, du service vétérinaire, etc. Cette liste est envoyée chaque jour à l'intendant divisionnaire, qui centralise les demandes des divers régiments de sa division. S'il n'a pas lui-même dans ses magasins de quoi satisfaire à ces demandes, il en adresse copie à l'État-Major du corps d'armée. Quant aux demandes d'un caractère médical, elles sont transmises directement par le médecin régimentaire au médecin divisionnaire, et par celui-ci au médecin du corps d'armée.

A l'État-Major de corps d'armée, ces demandes parviennent à une série de spécialistes : artillerie, génie, intendance, etc., dont j'ai signalé la présence à cet État-Major. Chacun de ces organes spéciaux transmet la demande à l'organe similaire de l'instance supérieure à l'État-Major de l'armée.

La direction du général de jour de l'État-Major de l'armée comprend un bureau dit des *Étapes et des questions matérielles*. Là, sous l'autorité d'un officier supérieur, sont réunies des sections correspondant aux différentes spécialités précédemment énumérées. Les demandes émanées des corps d'armée se réunissent là, pour être transmises au *Front*, au bureau du *chef du ravitaillement*, lequel réunit ainsi les demandes émanant des trois ou quatre armées du groupe.

Le chef du ravitaillement du front correspond directement, en dehors de la Stavka, avec les directions générales de

Pétrograd dont j'ai parlé en débutant, et leur adresse ses demandes. Arrivées là, les demandes reçoivent solution immédiate, ou bien aboutissent soit à une commande, soit à un achat.

On voit comment les demandes particulières et fragmentaires des régiments parviennent, grossies, ordonnées, clarifiées, diversifiées, à l'étage supérieur de la hiérarchie. On imagine aisément le mouvement inverse, qui est celui du ravitaillement.

Dans la pratique, on n'attend naturellement pas que les demandes se soient produites pour préparer les produits nécessaires dans les magasins situés dans les capitales et à proximité du front, où existent les magasins mobiles de l'intendance, prêts à être évacués rapidement en cas de danger. Seules les demandes imprévues ou dépassant, en raison de leur importance, les ressources des stocks font l'objet d'une demande à l'instance supérieure. Il s'établit, dans la pratique, un échange de documents qui permet, au bout de peu de temps, de se faire une idée assez exacte des besoins normaux d'une unité pendant un laps de temps donné et dans des conditions données. Par là s'explique que, sauf pour certains produits (les bottes par exemple) les à-coups ont été jusqu'ici fort rares.

*
* *

On raconte, qu'au début de la guerre, le grand duc Nicolas Nicolayévitch, nommé généralissime, aurait mandé les principaux intendants et leur aurait tenu ce langage : « Je veux que mon armée soit approvisionnée régulièrement et avec des produits de première qualité. Celui qui volera, je le pendrai! » Le grand-duc était homme à exécuter sa menace, et la loi lui en donnait le pouvoir.

J'ignore le dessous des choses, mais je dois dire que, dans ce grand pays des anecdotes et des potins, je n'ai que très rarement entendu parler de désordres d'intendance. Les seuls auxquels j'aie entendu faire allusion se rapportaient à la période de la grande retraite de 1915, et avaient trait non pas

à des vols, mais à de lourdes maladresses d'intendants ayant laissé se perdre des troupeaux ou des stocks, faute d'avoir su à temps évacuer les uns ou distribuer le contenu des autres aux troupes en retraite. Je conclus de ce silence que le travail de l'intendance fut, le plus généralement, sinon impeccable, du moins exempt de scandale. En Russie, cela veut dire beaucoup. J'ai constaté que, pendant la guerre de position, les soldats n'ont, pour ainsi dire, manqué de rien. Leur pain a été jusqu'ici de bonne qualité, et ils en reçoivent une ration supérieure même à leurs besoins. Deux autres denrées essentielles pour le soldat, le thé et le sucre, n'ont que dans les tout derniers mois cessé d'être distribuées à temps, malgré des difficultés croissantes d'approvisionnement. Si les hommes avaient manqué de pain et de thé, la situation aurait empiré beaucoup plus rapidement qu'elle n'a fait. On peut donc dire que l'intendance russe s'est habilement tirée d'affaire.

Or, se tirer habilement d'affaire, quand il s'agissait de vaincre les difficultés rencontrées en Russie, n'était pas chose si facile : je dirai même que le mérite n'en est pas mince. Nous n'avons qu'à nous reporter au souvenir de ce qui s'est passé sur notre front, si soigneusement organisé, pourvu de lignes de rocade, de voies ferrées en bon état, de routes bien entretenues, de canaux : or, nous avons connu les difficultés d'approvisionnement et les désordres de transport. Que devaient faire les Russes, avec un territoire immense, de rares voies ferrées, un matériel roulant insuffisant, des routes impraticables par endroits et, durant plusieurs mois de l'année, exigeant une traction doublée? Pourtant, malgré une crise de transports d'une extrême gravité, malgré la diminution du nombre de chevaux par suite de la disette de fourrage, malgré enfin la réduction de la main-d'œuvre disponible, puisqu'il y avait des millions d'hommes inoccupés, mais qui ne voulaient pas travailler, l'intendance russe a transporté vers le front avec une régularité satisfaisante les vivres, les vêtements, le linge, les munitions — et les hommes. Le mérite de faire à peu près son service sur le front russe équivaut à celui de le faire bien sur le front occidental.

Si l'on cherche les causes profondes de ce bon fonctionnement de l'intendance russe, on le trouvera, à n'en pas douter, dans la solide organisation du ravitaillement que je viens d'exposer. Grâce à la liaison méthodique, tout fonctionne avec régularité. Sachant les difficultés de transport auxquelles ils doivent faire face, mais connaissant les ressources de leur pays, les intendants ont pu alimenter les armées sans à-coups au moyen de leurs immenses caravanes de voitures, et des trains qu'on a pu faire rouler. Là où le meilleur intendant français ou allemand eût perdu son latin, les Russes, étant chez eux, ne se pressant pas, ne cherchant pas le fin du fin, ont pu se tirer d'affaire. Le fait méritait d'être souligné.

*
* *

Les *transports* russes n'ont pas, eux non plus, manqué d'originalité. Au cours des années qui précédèrent la guerre, en particulier en 1912 et 1913, une grande pénurie de matériel roulant commença à se faire sentir en Russie, au moment des déplacements d'été et d'automne. Il n'était pas rare pour les voyageurs d'être obligés alors de monter, par fraude, en surnombre, dans les trains, ou bien de renoncer à trouver place dans un ou plusieurs trains qui passaient bondés. La guerre ayant éclaté sur ces entrefaites, il est évident que l'une des premières difficultés que l'on devait ressentir en matière de transport était relative au matériel roulant. La question des wagons de voyageurs devint tout de suite difficile à régler. Un grand nombre de wagons de cette espèce et même des trains entiers se voyaient immobilisés d'une façon durable, et le sont restés jusqu'à la fin de la campagne, pour assurer le logement, le déplacement ou la retraite de divers personnages militaires ou autres, et des grands États-Majors. Les wagons de marchandises se trouvèrent occupés par milliers pour le transport des troupes et des approvisionnements militaires. On dit que la Russie a mobilisé quatorze millions d'hommes. Même si ce chiffre est exagéré, on peut se faire une idée du matériel roulant qui devint nécessaire pour transporter ces millions d'hommes du fond de la Rus-

sie ou de la Sibérie sur les fronts russes. Beaucoup de wagons furent brisés ou brûlés en cours de route, ce qui diminua d'autant le nombre des unités disponibles, la fabrication des wagons étant suspendue. Puis vint la grande retraite. Elle consomma aussi et laissa capturer une grande quantité de matériel roulant.

La situation des transports se trouvait donc assez critique dès la fin de 1915. A l'intérieur du pays, on souffrait beaucoup de la pénurie de matériel roulant. Le mouvement des voyageurs était en effet extrêmement considérable, à cause du va-et-vient des permissionnaires, des blessés guéris, des déserteurs, et des flâneurs de toute espèce, sans compter les réfugiés et les gens d'affaire. On était contraint de s'entasser, au point d'y risquer d'être étouffé, dans les rares wagons qui restaient offerts à l'usage du public. Ces wagons commençaient à n'être plus guère entretenus, parce que trop de personnes de toute espèce s'y introduisaient, et que les gardiens de wagons de voyageurs (*provodnik*) étaient mobilisés, ou bien avaient trouvé des postes plus lucratifs. Dès le début de 1916, un voyage à l'intérieur de la Russie, pour quelqu'un qui n'était ni militaire ni haut fonctionnaire, présentait de grosses difficultés et de sérieuses fatigues.

La situation ne fit qu'empirer au cours de l'année 1916. Beaucoup de wagons s'égaraient sur des voies secondaires; d'autres stationnaient indéfiniment, faute de locomotives ou d'ordres précis relatifs à leur mouvement. Cependant, les besoins de l'armée ne diminuaient pas, tout au contraire, puisqu'on faisait de nouvelles levées d'hommes et que, relativement, on n'en perdait plus beaucoup par le feu de l'ennemi, mais seulement par filtration vers l'arrière, ce qui diminuait bien les états d'effectifs, mais non pas le nombre des voyageurs à transporter. Ainsi commença à devenir aiguë une situation qui, en 1917, est devenue extrêmement difficile.

C'est en 1916 que commença à se répandre une pratique renouvelée du temps de la guerre de Mandchourie, et qui devait faire beaucoup de mal : les soldats, qu'on ne tenait plus guère en mains, se mirent à envahir les wagons de

toute classe, à s'installer sur les butoirs, les escaliers, les dégagements et les toits. Il y avait là des permissionnaires et un grand nombre d'hommes envoyés à l'intérieur ou en revenant, pour cause d'achats divers ou de commissions de leurs chefs (mon commandant de C. A. par exemple, envoyait de Molodetchno à Kief un soldat pour lui acheter les cigarettes qu'il commandait là, en gros, d'un certain tabac et d'un certain format; tous les officiers, et j'étais du nombre, expédiaient ainsi des commissionnaires pour leurs moindres achats). Il y avait là aussi une multitude d'hommes de situation mal définie qui ne séjournaient, à proprement parler, ni à l'arrière ni à l'avant, et qui se déplaçaient entre les grands centres urbains, en quête de profits. Nul de ces hommes, naturellement, n'avait de billet, et aucun contrôle ne se pratiquait. A partir de cette époque, tout déplacement par voie ferrée, quand on n'avait pas l'usage d'un wagon particulier, devenait une pénible expédition. Il m'est arrivé deux fois, me trouvant en déplacement commandé, de prendre place, avec mon ordonnance et mes bagages, sur une passerelle extérieure de wagon de marchandises dans des échelons militaires. Et j'étais loin d'être parmi les moins favorisés.

Au moment où nous sommes, c'est-à-dire au début de l'automne 1917, les wagons de voyageurs sont devenus tellement rares qu'on s'entasse dans des wagons de marchandises appelés, par dérision sans doute, des chauffoirs (téplouchka) : on y est entassé, sans distinction de classe, de grade ni de sexe, et on y gèle dans l'obscurité profonde, durant des jours et des jours interminables, avant d'atteindre la bienheureuse station qui vous délivre.

Sur le front proprement dit, la situation est un peu meilleure, parce qu'il n'y a ni civils ni déserteurs, ce qui diminue l'encombrement.

*
* *

Les Russes, qui ont construit quelque 7,000 kilomètres de voies ferrées, se sont modérément servis du chemin de fer à voie de 0 m. 60, alors que les Allemands d'en face en fai-

saient un usage constant, dont les prisonniers russes échappés des lignes ennemies vantaient fort la commodité. Il est probable que nos alliés manquaient du matériel nécessaire à ces voies. En outre, toute création de ce genre était liée à tant de conciliabules, et exigeait tant d'enquêtes et d'autorisations, que les mois se perdaient sans que rien pût être commencé. Il y eut cependant, du côté russe, un certain nombre de chemins de fer de ce genre, et j'en ai utilisé dans la région du front ouest. Toutefois, cette espèce de voie ferrée, qui remédiait d'une si heureuse façon aux inconvénients présentés par les voies de terre, sortait de l'usage courant et constituait plutôt une exception.

Dans les gares de chemin de fer à voie normale, l'autorité militaire est représentée par un officier de grade généralement modeste, qui porte le titre de *Commandant de la gare*. Il est la providence des militaires de passage. C'est par lui qu'on arrive, quand la chose est humainement possible, à trouver une place dans un train. C'est lui qui donne aux militaires de passage tous les renseignements désirables sur le mouvement des trains et les correspondances. Il témoigne une prévenance particulière aux officiers français, et il leur rend des services inappréciables.

*
* *

Les *routes* conduisant vers le front sont, naturellement, très fréquentées. Quelques-unes sont soigneusement empierrées et fort bonnes, telles, par exemple, celle qui, de Moscou, atteint le Dniepr à Rogatchof, et continue par Bobruisk et Sloutsk, ou celle qui longe le Dniepr, d'Orcha vers le sud. Les routes situées plus près du front ne sont pas aussi perfectionnées. Le front passe en effet, après avoir quitté la ligne de la Dvina au sud de Dvinsk, par une contrée pauvre et fréquemment marécageuse, dans laquelle le réseau routier est infiniment réduit. Il a fallu élargir des chemins vicinaux et créer des routes neuves. Mais le terrain se prête mal à un travail de ce genre, et les distances sont trop grandes pour permettre un entretien continu des voies qui travaillent beau-

coup. Par endroits, on combat l'envahissement de la boue dans un terrain marécageux en disposant sur la chaussée une couche d'arbustes avec leurs branches et leurs feuilles, ou bien des troncs, équarris ou bruts; ces divers systèmes ont été imités par les Allemands.

Les voituriers russes arrivent en général à faire passer, sans trop de dommages, leurs véhicules un peu partout, sur les chemins les plus défoncés. C'est grâce à ce trait de caractère du Russe, et à l'instinctive persévérance des tringlots, que les transports destinés au front ont pu se réaliser dans les saisons de transition : printemps, fin de l'été et automne. En hiver, la neige facilite les charrois. Seulement, les véhicules militaires et surtout les canons, n'ayant pas de patins, creusent dans la neige de formidables ornières qui, au bout de quelques semaines, rendent les chemins incommodes et dangereux.

Le véhicule militaire par excellence employé par l'armée russe porte le nom de *dvoukolka* (la petite à deux roues). C'est un chariot massif monté sur deux roues assez hautes et sans ressorts. La caisse du chariot a des bords élevés de 0 m. 80 à 1 mètre, ce qui permet d'y loger soit des hommes, soit des marchandises. C'est le véhicule le mieux fait pour s'adapter aux caractères des voies russes. Sa structure un peu massive lui assure une solidité à toute épreuve. Il ne s'inquiète pas des inégalités du sol, ne verse que très difficilement, franchit des fossés sans en subir de dommage, traverse des gués et des lacs de boue sans même s'en apercevoir. En revanche, le chargement qu'il contient est durement secoué, et ce n'est pas une partie de plaisir que de faire un trajet, pelotonné dans la caisse d'une *dvoukolka*. Mais c'est avec cette voiture que les Russes ont fait toute la guerre de Mandchourie et la guerre actuelle. Dans ces deux guerres modernes, conduites dans des régions très différentes d'aspect et de ressources, elle a rendu les plus grands services. C'est la voiture militaire nationale par excellence, comme le *tarentass* sans ressorts est la voiture civile nationale. La preuve qu'elle était au point, c'est qu'elle n'a pas eu besoin de subir de modification.

*
* *

On peut résumer le travail des transports en Russie tel qu'il s'est pratiqué jusqu'ici, en disant que, si les chemins de fer sont peu nombreux, mal outillés et pauvrement dotés de matériel roulant, en revanche, ils ont travaillé jusqu'à la dernière minute. Leur personnel technique mérite les mêmes éloges que le personnel des P. T. T. Eux aussi, ils ont travaillé avec un dévouement constant dans les conditions les plus pénibles et les plus décevantes. Honnis par les voyageurs, souvent injuriés et même menacés, forcés d'attendre des heures entières les signaux d'entrée dans une gare ou de départ, ces hommes ont, par leur persévérante patience, beaucoup fait pour la cause générale. Ce n'est pas eux qu'il faut incriminer du désordre qui règne dans l'administration, et, cahin-caha, ils ont utilement travaillé.

Ce qu'il faut dire également, c'est que, grâce à ses voies ferrées pourtant mal outillées, grâce à ses transports par voie de terre, l'armée russe a pu, dans des conditions en somme supportables, conduire la guerre jusqu'à cette heure et même en pleine révolution. Il ne faut perdre de vue ni l'immensité des parcours, ni la pauvreté des relais, ni la difficulté de nourrir les chevaux, ni celle de trouver des wagons. Sans parler même des résultats, qui ont été plus qu'honorables, si l'on tient compte de l'effort fourni, on est surpris de la somme d'énergie déployée, sur le terrain qui nous occupe, par cette armée russe dont il serait aussi puéril qu'injuste de vouloir faire bon marché, parce qu'elle est en pleine décomposition.

*
* *

16 octobre. — Le général Yarone est parti depuis quatre jours pour rejoindre le corps d'armée dont il a reçu le commandement ; c'était mon plus ferme appui, et pourtant, il n'a pu m'éviter ici les plus dures frictions. Il m'a dit qu'il sentait à merveille que je rencontrais beaucoup de difficultés, et était heureux de voir que je n'en manifestais pas d'indigna-

tion inutile, puis il a ajouté : « Si mon corps d'armée est en bon état, je serai heureux de vous en ouvrir les portes toutes grandes. » Je l'ai remercié, mais j'ai répondu que, quitter cet État-Major d'armée avant d'y avoir imposé ma méthode ferait penser que j'ai échoué comme la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf; et que, par suite, il me fallait continuer à travailler, à patienter, à souffrir, s'il le fallait, mais à durer, pour, finalement, emporter le morceau. Cette résolution, dont il sait ce qu'elle me coûte, a paru lui faire impression.

Le baron von Lampé, qui faisait fonctions de quartier-maître, et, comme tel, m'a fortement handicapé, rentre au troisième bureau et va, je crois, partir, cédant la place au colonel Bazarevski, vif, franc, cordial, intelligent, militaire dans le meilleur sens du mot, et que j'ai connu à la Stavka.

Enfin, mon chef de bureau, qui m'a trompé une ou deux fois, n'osant pas me dire la vérité en face, s'en va, remplacé par un Letton silencieux, superficiellement aimable, qui m'a, lui aussi, tranquillement fait, dans le service, un gros mensonge. C'est de ce jour-là que date ma mise en liberté morale dans cet État-Major. Voilà deux mois et demi que j'ai lutté pied à pied pour faire adopter dans les corps d'armée les instructions que j'avais faites au I[er] corps sibérien. Pour des raisons où je crois démêler l'indolence et un peu de jalousie, mes chefs brevetés (sauf les généraux) m'ont suscité les plus invraisemblables difficultés; comme je tenais bon, ils ont paru céder, et, m'ayant dit que les instructions étaient distribuées, les ont gardées par devers eux. Mes protestations ont abouti à une refonte des instructions. Je les ai portées à l'impression dans la ville voisine; subrepticement, mon nouveau chef de bureau en a corrigé les épreuves, modifié le texte et donné le bon à tirer. C'est de cela que je me suis aperçu récemment. La scène qui a suivi cette découverte m'a permis de dire au capitaine, dans un langage aussi mesuré, mais aussi clair que je l'ai pu, ce que je pensais de ce procédé, et de l'ignorance pratique des officiers brevetés russes en matière de deuxième bureau, sans compter diverses autres remarques présentant plus de justesse que

d'aménité; sur quoi, j'ai déclaré que, si l'on ne m'accordait pas gain de cause, je partirais, et qu'on saurait pourquoi. Depuis ce jour-là, tout le monde est camarade avec moi et on me laisse carte blanche. Je suppose que le nouveau quartier-maître y est pour quelque chose, car il comprend, lui, et il sait! J'ai maintenant mes entrées au canevas de tir; on me fournit toutes les photographies aériennes dont j'ai besoin, et l'inspecteur de l'artillerie de l'armée a approuvé le principe des cartes de batteries ennemies, dont je lui ai porté les premiers doubles.

Et pourtant, il est des heures où je sens partir comme à la dérive toute ma volonté de rester ici jusqu'au bout. Ce sont des jours atroces qu'on passe ici à se dire qu'on ne fait rien d'utile, puisque ces gredins ne veulent pas se battre, puisqu'à l'arrière comme à l'avant, tout s'en va à vau-l'eau. Il n'y a plus de bois pour chauffer les bains; demain, il n'y aura plus rien à manger, et personne ne travaille davantage pour autant. Les prisonniers autrichiens, qui sont innombrables en cette région, taillent et rognent à leur fantaisie; déjà une dizaine de mille d'entre eux sont retournés dans leur pays. Les officiers se plaignent! Oui certes, braves garçons, victimes de ce qui arrive, mais taillés tous du même bois slave, d'un bois mou. Tout ce que je vois ici révolte mon sentiment de l'ordre, de la méthode, du travail. C'est un miracle que ce pays vive encore!... Et puis, je me sens seul, seul, seul!...

18 octobre. — J'ai commencé par le XXIII[e] corps ma tournée d'organisation dans nos corps d'armée. Son État-Major réside à Dorokhoï, petite ville roumaine où, de même qu'à Yassy, où sont les États-Majors du front roumain, on crève de faim quand on n'est pas du pays ou attaché à une popote. J'ai apporté avec moi des instruments de visée pour l'artillerie.

Les artilleurs ne sont pas très désireux de s'en embarrasser : un général m'en a confié la raison : « Nous autres Russes, m'a-t-il dit, nous avons vu tant d'instruments divers inventés par nos voisins ou nos alliés, pour faciliter la visée que, finalement, nous en avons reconnu la vanité, et sommes revenus à la boussole. »

— C'est juste comme les Chinois, ai-je répondu.

Pareille attitude de la part d'artilleurs appartenant à l'une des armées méridionales m'étonne d'autant plus que j'ai eu, sur le front ouest, les rapports les plus fructueux avec les artilleurs, et que je puis dire, sans flatterie, que l'artillerie est l'arme qui, en Russie, paraît le plus au point, malgré la pénurie de matériel. Les officiers de cette arme sont préparés dans trois écoles : les instituts Mikhaïlovski, à Saint-Pétersbourg, et Nikolaevski à Moscou, et l'école d'artillerie de forteresse à Odessa (de fondation récente). Ils sont non seulement plus instruits et plus cultivés que la majorité de leurs camarades des autres armes, et aussi plus appliqués à leur fonction, mais encore plus curieux de nouveautés et de progrès, plus sérieux pour tout dire. En outre, ils sont, techniquement, de bons exécutants, secondés par un adroit personnel.

Peut-être la préférence que mes camarades français et moi ressentons pour l'artillerie russe n'est-elle aussi nette que parce que nous n'avons pas connu l'infanterie russe au début de la guerre. L'infanterie a été épuisée par les épreuves de la grande retraite de 1915, tandis que l'artillerie, dans l'ensemble, a moins souffert, et surtout a perdu moins de personnel et moins de cadres de l'avant-guerre. Les officiers d'artillerie rencontrés à partir de 1916 proviennent donc presque tous des promotions normales des écoles citées plus haut. Il y a donc chez eux une homogénéité qui n'existe plus dans l'infanterie, et qui plaide en leur faveur.

Les artilleurs possèdent d'autres avantages : ils vivent dans des conditions matérielles bien meilleures que celles des fantassins. Les batteries sont assez loin des lignes pour permettre au personnel de s'installer avec un certain confort; en outre, elles forment des touts beaucoup plus homogènes que ne le sont les compagnies d'infanterie. C'est là le cas de toutes les armes spéciales. Il en résulte que la vie d'un jeune officier d'artillerie est moins vide que celle d'un fantassin de même grade; d'ailleurs, ils côtoient sans cesse des officiers plus anciens auprès desquels ils continuent à glaner des connaissances et des conseils. La plupart de ces

jeunes artilleurs lisent, s'occupent ; ils ne s'ennuient pas à la façon veule des praporchtchiks d'infanterie.

C'est l'artillerie, à peu près seule, qui assure l'observation du front ennemi. L'infanterie a bien ses guetteurs, mais, comme je l'ai dit, la plupart d'entre eux ignorent ce qu'il faut guetter, et restent inertes à leur créneau, l'âme absente et les sens endormis. L'artillerie, au contraire, a besoin d'observatoires pour diriger ses tirs. L'infanterie, qui parfois aurait pu utiliser de merveilleux observatoires, préfère se reposer sur l'arme sœur du soin d'installer ces organes essentiels du combat, et de les peupler du personnel nécessaire. Les observatoires d'artillerie sont donc, dans la pratique, la seule source régulière d'observation à terre dont on dispose sur le front russe.

Les observatoires d'artillerie sont installés avec adresse, bien défilés, suffisamment camouflés, en général, et parfois hardiment plantés au contact même des lignes ennemies. Ils utilisent des accidents de terrain, et, avec prédilection, dans la région forestière, des échafaudages installés près de la cime de grands arbres. Ce dernier système fournit communément une vue excellente sur l'ennemi, et ni la photographie aérienne, ni l'observation terrestre n'arrivent à repérer ces observatoires, dont les Allemands d'en face font également abondamment usage.

Tout essai d'observation méthodique avec les seuls moyens dont dispose l'infanterie se heurte à l'absence d'instruments d'optique. Les artilleurs, au contraire, sans en être abondamment pourvus, possèdent du moins des lunettes à deux branches. Un sous-officier et deux hommes assurent le service de chaque observatoire, dont toutes les observations sont notées dans un cahier, et transmises à la fois au commandement de l'artillerie et à l'État-Major de la division.

Ce qui fait la force de l'artillerie, dans une unité russe, c'est qu'elle a son organisation à elle, à côté et au sein de l'organisation générale de l'unité. On sait que la batterie russe, par exemple, forme un tout, et s'administre elle-même. Il y a de plus, chez les artilleurs, du haut en bas de la hiérarchie, une liaison constante, dont les fantassins cons-

tatent les bons effets, sans en toujours bien comprendre le mécanisme, et surtout sans songer à l'imiter. La liaison et la cohésion sont la force même de l'artillerie, sur ce front russe si peu organisé et articulé.

L'artillerie tire fort bien, ce qui s'explique par l'adresse que l'on constate chez le soldat russe. Toutefois, la pénurie de pièces et de munitions rétrécit le champ d'application de ses méthodes de tir. Cette pauvreté de matériel explique la lenteur avec laquelle les artilleurs russes se sont adaptés à la correction du tir par avions. L'aviation étant encore plus pauvre qu'eux-mêmes, la correction d'un tir d'artillerie lourde corrigé par elle pouvait être interrompu par suite d'une avarie de moteur, et ne pas pouvoir reprendre avant plusieurs jours. Dans ces conditions, les artilleurs préfèrent des systèmes de correction moins perfectionnés, mais moins aléatoires. Les discussions sont incessantes entre l'équipage des avions de correction et les batteries; on a l'impression que les avions sont en général trop peu nombreux pour pouvoir assurer d'une façon constante un travail aussi régulier et aussi délicat.

Les artilleurs russes camouflent avec un certain soin leurs observatoires, mais ils se donnent moins de mal pour camoufler leurs emplacements de batterie. Pourtant, les Allemands ne les découvrent pas toujours aisément, malgré la perfection de leur reconnaissance photographique. Voici comment je m'explique ce fait. Il y a, dans les lignes russes, tant d'objets hétéroclites de toute espèce et de toute matière, abandonnés ou en usage, traînant partout sans ordre apparent, tant de masures, de gourbis et de tas de matériaux, que l'attention des Allemands doit être dispersée. Je me rappelle un tir de plus de 600 obus de 105 dirigé par l'ennemi contre quatre masures en ruine qui s'élevaient sur une colline, en face du Q. G. d'un État-Major de division où je me trouvais de passage. L'ennemi croyait apparemment avoir repéré là une batterie. Le cas n'est pas isolé. En revanche, des pièces que l'on pouvait, semblait-il, reconnaître à l'œil nu, n'étaient jamais honorées d'un obus, sans doute parce qu'elles étaient prises pour de fausses pièces. Il m'est arrivé d'étudier à la

loupe des photographies aériennes de la région de nos batteries, sur le front de C. A. où je connaissais de visu nos principales positions d'artillerie : j'éprouvais plus de peine à repérer les pièces russes que je savais mal camouflées, qu'à découvrir des batteries allemandes dissimulées selon toutes les règles. Alors que, sur le front allemand, tout ce qu'on voit a un sens et une raison, sur le front russe, tout semble jeté au hasard, ce qui fait croire à une multiplicité de batteries et écarte l'attention des véritables emplacements.

Les Russes possèdent, outre des fausses pièces, des pièces-pièges, qui, sortant d'un abri à contre-pente, tirent une salve de temps à autre, et disparaissent incontinent. Les Allemands s'acharnaient sur ces batteries fantômes que j'ai vues ce printemps et les honoraient de projectiles de tous les calibres. Le lendemain, la pièce recommençait à tirer.

L'artillerie russe de campagne comprenait, au début de la guerre, des batteries de 8 pièces; 3 batteries constituaient une « division », et 6 batteries une « brigade », laquelle constituait la dotation normale d'une division d'infanterie, avec l'addition, dans certains cas, de deux batteries de pièces de montagne portant aussi le nom de « division ».

En outre, il était prévu une division (deux batteries et une batterie indépendante) de mortiers par corps d'armée. Certains autres corps d'armée recevaient en outre une « division » comprenant trois batteries d'artillerie lourde.

Les batteries autres que celles de campagne et de montagne comprenaient six pièces. Toutefois, dès la fin de 1914, la pénurie de bouches à feu fit réduire à six pièces les batteries qui en avaient huit, et à quatre pièces celles qui en avaient six. Plus tard, se généralisa dans tous ces cas (sauf pour l'artillerie lourde de gros calibre), le système des batteries à quatre pièces seulement.

Les calibres les plus répandus sont : celui de trois pouces (76,2), et celui, de six pouces, dont quelques pièces existent dans des unités importantes. Il y a aussi des pièces Vickers de 42 lignes; on les apprécie pour la force de pénétration de leur obus. Mais pour tirer, il faut avoir des projectiles : or, en Russie, on en manque, ou du moins, on croit

en manquer. Si la France n'était pas préparée à la guerre, la Russie l'était encore beaucoup moins ; en outre, ses succès initiaux lui rendirent un mauvais service. Entraînés par leur succession de victoires et par cette nature russe qui ne connaît en rien la mesure, les artilleurs firent des débauches de canonnade. Ils épuisèrent en quelques mois les munitions qui eussent dû servir pour une année. Aussi, lorsque, au mois de juillet 1915, Mackenzen fit contre eux une grosse concentration d'artillerie, ne purent-ils répondre que faiblement ; pendant la retraite qui suivit, ils se trouvèrent presque totalement dépourvus de projectiles. Les pièces restaient muettes à leur position de batterie jusqu'au dernier moment ; si elles avaient attelé trop tôt leurs avant-trains, se sachant inutiles, l'infanterie, se croyant abandonnée, eût crié : « Sauve qui peut! » et se fût débandée. Certaines pièces disposaient alors par jour de trois projectiles par pièce! Ce fut une terrible crise.

Cependant, la crise des munitions n'a peut-être pas été en Russie aussi grave qu'il a paru. Il est bien exact que, sur le front, on a manqué d'obus ; mais il est moins exact que la Russie en ait toujours manqué. La disette de munitions tient à trois causes : d'abord, la dépense exagérée qu'on en a fait sur le front ; puis l'imparfaite organisation des transports ; enfin la répugnance qu'éprouvent les Russes, quand ils ont constitué des stocks, à les mettre en livraison. Avec les magasins remplis, il leur semble encore qu'ils manquent de tout. C'est le défaut classique des intendants russes, qui, en temps de retraite, au lieu de vêtir leurs troupes, attendent l'approche de l'ennemi et brûlent leurs magasins de vêtements. Il y avait en Russie, sinon en 1915, du moins à la fin de 1916, et il y a en 1917 beaucoup plus de munitions qu'on ne pense. D'abord des milliers de caisses d'obus pourrissent sur les quais d'Arkhangelsk. Puis, certains parcs d'artillerie sont pleins. D'ailleurs, depuis cet été, on avait cessé de se plaindre de la pénurie de projectiles. A présent, la question n'a plus d'intérêt.

20 octobre. — En route pour la 59ᵉ division. On m'a prié de prendre dans mon automobile une « sœur de charité » ;

on fait vraiment sensation en pareille compagnie : tous les gens rencontrés vous dévisagent en riant! Arrivé au Q. G. de la division, je suis reçu par le général Zaïtchenko, à qui me présente son chef d'État-Major ; le général lui dit, après avoir échangé avec moi quelques mots : « Figurez-vous que, dans le Ier corps sibérien, il y avait un officier français qui avait créé un deuxième bureau étonnant comme organisation et résultats ; moi-même (il était alors chef d'État-Major du XXXVIIIe corps, notre voisin) je lui ai envoyé mes officiers de deuxième bureau pour prendre des leçons. »

— Cet officier français est devant vous, mon général, fait le chef d'État-Major.

— Comment, en uniforme russe?

Nous nous sommes expliqués alors, et avons parlé de nos affaires. En relatant, après plusieurs autres, cette scène qui flatte mon amour-propre, je suis tenté d'être pris d'un scrupule. Est-ce que je ne fais pas un sort à tout ce qu'on me dit d'agréable, et ne vaudrait-il pas mieux être plus modeste? En y réfléchissant, il me semble que je ne suis pas seulement excusable, mais que j'ai le devoir de noter ces approbations ; en effet, venant toutes de ceux qui jugent le travail de guerre là où il est utile, c'est-à-dire sur le front, elles montrent que mes efforts étaient appropriés à leur objet. Si l'on m'a fait l'honneur, bien que je sois officier de réserve, de me détacher dans l'armée russe, c'est pour y travailler à la française et pour tâcher d'y faire aimer la France. Mon travail n'est que la mise en application de ce que m'ont enseigné mes chefs militaires ; mon mérite personnel y est donc des plus minces. Quant à l'action sur les soldats, je ne l'ai jamais cherchée. Cette déférente sympathie que m'ont vouée ceux avec qui j'ai été en rapports m'a certes été très douce, mais, regardée de plus haut, elle m'a fait mieux comprendre les lacunes de la discipline ordinaire de l'armée russe. Ce n'est donc pas par un vain amour d'une gloriole que je note avec soin des scènes comme celle que je viens de relater : je voudrais que le lecteur en oubliât ce qu'elles ont de personnel — comme d'ailleurs tout ce journal — pour n'en retenir que la signification typique, et pour mieux pénétrer le caractère

de ceux qui, dans les grands États-Majors, m'ont suscité tant de difficultés.

Justement, un de mes camarades français de l'État-Major du front roumain, le capitaine breveté Legros, est arrivé à l'État-Major du XXXIII[e] corps, et je l'y trouve en revenant d'une visite aux positions, et après avoir fait un cours technique et moral aux officiers de renseignements des quatre régiments de la 59[e] division. Par mon intermédiaire, le capitaine a eu ce soir un long entretien avec le général Kireï, commandant du XXXIII[e] corps, et j'ai pu constater, qu'avec beaucoup de tact, il lui a passé un certain nombre de suggestions qui ont été certainement comprises et retenues. Voilà du bon travail : Legros est enchanté du général, et j'ai pu m'assurer que la réciproque était vraie.

On m'a télégraphié aujourd'hui que j'avais, en France, mon 3[e] galon ; je n'en reste pas moins lieutenant russe, grade qui correspond chez nous à celui de sous-lieutenant.

21 octobre. — Le général Kireï nous a emmenés, le capitaine Legros et moi, dans un secteur nouveau. D'abord, des observatoires d'artillerie, placés sans nulle précaution, à la lisière d'un bois, et visibles de loin, à l'œil nu : le général a posé diverses colles à des officiers d'artillerie et même à un colonel d'infanterie, devant lequel j'ai feint de ne pas savoir le russe pour qu'il ne fût pas trop gêné. On aperçoit aisément qu'aucun de ces officiers ne travaille ni ne réfléchit. J'ai remporté la même impression après avoir visité en détail un secteur de bataillon d'infanterie, en première ligne. Les officiers, à quelques rares moments près, se laissent vivre, ne pensant qu'à leur cigarette et à leur permission. Rien n'est soigné, ni le tracé des tranchées qu'a fait un officier du génie aussi incapable que débordant de suffisance, ni l'exécution des travaux. Il s'y retrouve toutes les fautes de la défensive russe : les auvents en planches et les créneaux sans champ de tir; de plus, les tranchées sont enjambées fréquemment par des ponts très bas sous lesquels il faut presque ramper. Les hommes n'ont pas encore d'abris souterrains ; en attendant, ils couchent dans le village voisin : les tranchées sont bien gardées, pendant la nuit ! Quant aux

abris, à en juger par un modèle déjà exécuté, une grenade suffirait pour les éventrer. Les mitrailleuses sont placées au jugé, et presque toutes en tir direct ; nul n'a dit aux commandants de compagnie où il fallait placer ces armes, et ils n'ont demandé conseil à personne. Les abris à mitrailleuses sont si visibles que c'est pitié : c'est là du retranchement enfantin. Autrefois, on réussissait à coups d'hommes dans l'offensive. Pour la technique de la défensive, qui est la seule ressource de cette armée, à l'heure actuelle, celle-ci a rarement été à la hauteur de ses adversaires. On sent que la dislocation de l'armée est accélérée par le fait que les officiers ne se donnent plus la peine de rien faire, sous prétexte que les soldats sont paresseux. Pas d'alertes de gaz, par exemple, rien de ce qui peut relever l'esprit et fouetter le corps de la nouvelle armée de maussades républicains. Seuls quelques sous-officiers m'ont fait bonne impression. Le général Kireï voit parfaitement tous ces détails, mais que peut faire son action personnelle, isolée comme elle l'est?

23 octobre. — Le commandant Cholesky, que j'étais allé consulter à Yassy sur l'emploi des instruments de visée offerts aux artilleurs, est arrivé avant-hier; nous avons visité ensemble quelques positions du XI[e] corps, où le général Chimanski nous a fait un accueil princier, et, ce matin, nous sommes retournés voir des observatoires. Le commandant est accompagné d'un officier roumain : j'ai pu constater comment, grâce à lui, on pouvait se ravitailler. En parlant russe, on risquerait de jeûner, à moins de rencontrer une unité militaire; avec la connaissance du roumain, on trouve dans la première maison moldave venue de quoi faire un plantureux repas. Ce soir, nous filons à Lipkany pour régler la question des cartes.

Le commandant Cholesky, chargé du service géographique de la mission roumaine, a fait merveille en Roumanie pour créer une cartographie. Il a évacué de Bucarest, à la barbe des Allemands, deux trains de matériel; à Yassy, il a créé une fabrique de papier pour alimenter son service, et aussi une zincographie; il a cherché à fabriquer des couleurs pour les tirages des cartes; il a calculé des coordonnées lui

permettant de corriger les cartes-types du service roumain, et finalement, il a sorti un plan directeur au 1 : 20.000 de tout le front roumain.

Mais cette organisation s'applique à l'État-Major *roumain* de Yassy, lequel est en liaison étroite avec l'armée française. Or, il existe à Yassy un autre grand État-Major, celui des armées *russes* du front roumain. Il y a donc à Yassy deux États-Majors de groupe d'armées. Au point de vue cartographique, il existe à l'État-Major Yassy-russe un canevas de tir qui est, ainsi que tous les médiocres, fort jaloux de sa situation; ne pouvant effectuer les tirages un peu considérables des cartes indispensables aux armées, il en passe la commande soit au Yassy-roumain (français), lorsque la fourniture est pressée, soit à Berditchef, où se trouve l'État-Major du front sud-ouest, d'ailleurs médiocrement outillé, lui aussi. En outre, le commandant Cholesky fournit 1500 cartes de chacun de ses tirages au Yassy-russe, lequel les envoie incontinent à Berditchef pour les démarquer, et les distribuer dans les unités russes du front roumain, sans préjudice des distributions ultérieures. Au moment où nous sommes, et où le sort de la Roumanie et celui de la Russie dépendent de la rapidité de parade qu'elles pourront offrir, on fait voyager de Yassy à Berditchef des cartes qui reviendront ensuite jusqu'au sud même de Yassy. Il me semble qu'on peut trouver à cette anomalie deux raisons : la première est l'incapacité où se trouve l'administration russe de comprendre que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite, et l'extraordinaire complication qui résulte de cette erreur; la seconde raison, toute morale, est probablement la répugnance de l'État-Major Yassy-russe, mal outillé, à avouer qu'il est, pour la cartographie, sous la dépendance de l'État-Major roumain : l'amour-propre russe ne saurait s'accommoder de pareille déchéance; on préfère donc sauver la face et ne fournir les cartes aux armées que dans six mois et plus, plutôt que de les faire distribuer directement par le voisin roumain (en l'espèce, par les Français). Ma situation est donc fort délicate : mon armée a besoin de cartes : j'en ai d'excellentes sous la main; or, il me faut, pour les lui faire accepter,

user de subterfuge et faire agir mon ascendant personnel sur les officiers du canevas de tir de l'armée! La chose a fini par être organisée aujourd'hui : je recevrai les cartes nécessaires, et les traductions et additions seront faites à Yassy, d'après les documents que nous fournirons. En somme, nous allons passer, révolutionnairement, par-dessus Berditchef : ce bienfaisant coup d'État n'a été possible que par la collaboration de deux Français.

27 octobre. — Pavel m'a demandé pour quel parti il devait voter. La question m'a fort embarrassé, car je ne peux substituer décemment ma conception à la sienne. Je l'ai donc interrogé pour m'éclairer sur le conseil à lui donner. A côté des idées les plus saines relativement à la conduite de la guerre, il est intraitable pour tout ce qui touche la question de la terre. La solution qui le séduirait le plus serait la socialisation de la terre, étant entendu qu'on dépouillerait de leurs champs ceux qui ne les cultiveraient pas personnellement. Ce n'est pas là seulement un écho des formules attrape-nigauds que certains répandent parmi le peuple; il s'y mêle du sentiment. En effet, Pavel a voué une haine à mort aux « pomiéchtchiks », (propriétaires ruraux); il voit rouge quand il parle d'eux, et la raison de cette colère est la présence, non loin de son village, d'un grand bien nobiliaire, dont l'intendant témoigne une véritable dureté à l'égard des paysans. Pavel voudrait donc voir les pomiéchtchiks dépossédés; pourtant, il est enclin à excepter de ce pillage ceux qui ont acheté la terre de leurs propres deniers : pour ceux-là, il consentirait une confiscation mitigée par une certaine indemnité, ne s'apercevant pas de la contradiction où il s'enfonce. Je lui ai parlé des procédés de rachat progressif, et surtout de la création de centres modèles pour l'exploitation rurale, modèles qui seuls peuvent permettre à la Russie de sortir de son infériorité. Nous nous sommes entretenus longtemps, mais je doute fort de l'avoir convaincu, et je me suis gardé de lui dicter son vote.

29 octobre. — Ayant trois galons en France, j'ai demandé à mon sous-chef d'Etat-Major de me faire homologuer ce grade dans l'armée russe, d'autant que c'est par une série

d'oublis et de retards malveillants que je n'ai pas reçu même le grade russe de capitaine en second, auquel j'ai droit, à l'ancienneté, depuis 9 mois. Le colonel Bazarevski m'a répondu que rien n'était plus juste. Mais les bureaux ne l'ont pas entendu de cette oreille : ils me proposeront pour capitaine en second, à condition que... ceci et que... cela. J'ai répondu sèchement que je renoncerais dorénavant aux épaulettes russes, et que je reprendrais l'uniforme français. Au fond, ce qui a été la base même de mon succès dans l'État-Major de corps d'armée, où tous me connaissaient, s'est retourné contre moi dans un grand État-Major où l'on me jalouse parce que les chefs me protègent et que je fume deux cigares quotidiens. Les camarades français qui sont venus avec le général Niessel, et qu'on aperçoit de temps en temps dans ces parages, sont tous en bleu horizon : moi seul suis vêtu en officier russe, et d'ailleurs, suis officier russe. Je ne puis, par ce temps de révolution, laisser se prolonger l'équivoque, et je décide que je vais faire une démarche pour me libérer officiellement des Russes à qui j'ai été prêté. Cela ne m'empêchera pas, d'ailleurs, de leur continuer mes services; mais j'aurai plus d'autorité pour les faire valoir, s'ils ne me confondent pas avec un officier qui a abandonné sa propre armée. J'ai fait part de mon intention à qui de droit, et l'on m'a dit que j'avais raison. Généraux et colonel comprennent bien la situation; seul le chef d'État-Major m'a signalé une difficulté, celle de ne pouvoir plus, si je redeviens officier français, occuper un poste régulier dans l'armée russe. A quoi j'ai répondu qu'on pouvait sans inconvénient me rayer des contrôles du premier bureau, puisque je n'y figurais que sur le papier et ne travaillais qu'au deuxième bureau, qui ne me compte pas parmi ses officiers : le général s'est mis à rire, et a ajouté que, quoi qu'il arrive, il tient beaucoup à me conserver.

6 novembre. — Je suis à Moguiliof (Stavka); j'ai devant moi une permission de cinq semaines, et j'espère me détendre un peu dans une campagne que possèdent des amis à moi, près de Mtsensk. Le voyage, depuis Lipkany, a duré cinquante-deux heures; il a été coupé par des changements de

wagon et des arrêts intempestifs; il a été empoisonné par l'extraordinaire cohue, l'impossibilité de se laver, de sortir du wagon aux buffets, bref, par ces mille inconvénients qui résultent de l'envahissement des wagons par les tovarichs. Ainsi, dans une toilette, ne sachant pas le maniement du système qui ouvre la lunette, ils ont empli jusqu'au bord et au-delà la cuvette des cabinets...

En allant prendre le train, à Lipkany, j'ai rencontré un jeune officier qui s'en allait courir le lièvre en automobile : or, nous avons une grande disette d'essence! Du haut en bas, c'est ainsi qu'on agit.

Dans le compartiment que j'ai occupé entre Kief et Moscou, ne se trouvaient que des officiers. L'un d'eux, lieutenant d'infanterie, d'opinions avancées, a dit, entre autres choses, ceci : « Les officiers russes n'ont pas su faire vraiment leur devoir, parce qu'en tout temps, ils sont restés loin du soldat. » Il a ajouté : « Vous vous plaignez! Eh bien, moi j'ai fait quelque chose de plus courageux que de me plaindre : j'ai accepté de venir prendre le commandement de la milice (police) d'un quartier de Kief. Nous avons réorganisé cette milice. Au lieu des éléments de hasard qui la composaient, nous n'avons plus que des hommes médaillés de Saint-Georges, commandés par des officiers de troupe. Je suis fils d'officier, j'ai été blessé; je ne me dissimule pas la difficulté, les dangers et l'obscurité de la tâche que j'ai entreprise. J'y puis être tué; cela ne m'effraye pas. Le pays a besoin d'ordre : ce n'est pas en criant qu'il en a besoin qu'on lui en donnera, il faut payer de sa personne. Sans doute, il y a eu et il y aura des excès, mais je crois que le calme se rétablira, et que nous jouirons enfin d'un régime de liberté. » Cet homme courageux ne m'a pas semblé avoir grand succès parmi les occupants de mon compartiment.

10 novembre. — Arrivé à Moscou, il y a deux jours, pour prendre mon uniforme français et faire quelques achats, je me préparais à faire mes dernières courses avant de me rendre à la campagne, lorsqu'on m'a appris que la ville était assiégée, et qu'on n'en pouvait plus partir. Je sors : à la place de l'Arbat, sifflent des balles; on enlève des blessés et

un mort, un younker. Les bolchéviks, qui se sont emparés à Pétrograd du Palais d'Hiver et du gouvernement, il y a trois jours, voudraient également occuper Moscou.

11 novembre. — J'ai été de garde la nuit dernière, dans une partie de l'énorme immeuble où j'habite dans la rue Arbat. Voici, ce soir, les nouvelles que je sais par des on-dit non contrôlés, par des conversations téléphoniques, par quelques promenades dans mon quartier, et enfin par les journaux, rares et partiaux. Donc, la conspiration bolchévique a tenté de s'emparer de Moscou; mais elle s'est heurtée à un embryon d'organisation qui ferait échouer son plan initial. Cette organisation aurait pour noyau les élèves de l'École militaire Alexandre (younkers) et des étudiants auxquels on a distribué des armes. On aurait fait appel à des troupes régulières qui seraient devant la ville. Les deux adversaires ont des fusils, des revolvers, des grenades, quelques mitrailleuses, et, semble-t-il, un peu d'artillerie. L'autorité militaire a consigné les habitants à partir de 21 heures dans tous les quartiers purgés de bolchéviks; des patrouilles arrêtent, fouillent et questionnent les passants. On fait la chasse aux bolchéviks qui tirent çà et là des toits et des greniers. Les rebelles s'étant réfugiés au Kremlin, on les y assiège, avec succès paraît-il. D'autre part, les bolchéviks se seraient emparés de grands édifices. Mon quartier est relativement calme, mais on tire fréquemment à quelque distance. A 20 heures et demie et à 21 heures, j'ai entendu deux éclatements d'obus : ce n'est pas encore bien terrible. La question du ravitaillement est seule inquiétante : le pain va nous manquer.

13 novembre. — Racontars sans fin, contradictoires; tir intermittent. Près de chez nous, sur la place, on a installé une mitrailleuse. Je vais voir; petits retranchements et tactique de collégiens, positivement. Mais le mal est, qu'à ce jeu-là, on se fait tuer. Le bruit s'est répandu qu'on avait coupé l'eau et la lumière; mais deux heures après, l'eau est revenue, ainsi que l'électricité. Le canon tape dans le voisinage. C'est moi qui vais aux provisions pour la famille, car nul ne s'y risquerait. Quelques obus et schrapnells

éclatent dans notre voisinage, et notre maison est écornée. Intrigué par ce tir d'artillerie, et désirant offrir mon appui à deux dames seules qui habitent au-delà du boulevard Novinski, je me glisse par les ruelles, pour éviter l'Arbat. Les obus sifflent maintenant plus nombreux; ils éclatent çà et là dans des pâtés d'immeubles. Les rues sont désertes et, au coin du boulevard, les sentinelles m'expliquent que ce serait folie de passer tout seul devant une mitrailleuse qui enfile la ligne des arbres. Je n'insiste pas; j'ai enfin reconnu que l'objectif visé par l'artillerie bolchévique n'est autre que l'école militaire Alexandre. Seulement, comme les servants tirent fort mal, c'est tout notre quartier qui se trouve arrosé. Je reviens. Il est difficile de deviner, dans une ville, la direction des obus, parce que le sifflement en est soudain, et suivi presque aussitôt par l'éclatement, suivi lui-même, après un temps appréciable, par la chute des éclats sur les toits voisins. Au coin du grand Vlasevski, un obus vient frapper, au bord même de la rue, une maisonnette où il disparaît en éclatant et en me couvrant de platras : décidément, la promenade devient malsaine, et je suis heureux de regagner mon sixième étage, si aléatoire qu'en soit l'abri. Pour ma première permission du front russe, je me dis qu'elle est soignée!

Les amis chez qui j'habite avaient été invités à prendre le thé par un jeune ménage juif logé à quelques étages plus bas que nous : je les ai accompagnés. Un étudiant en médecine, frère du mari, était là également. Mon hôte m'a expliqué ses vues politiques : faire la paix avec l'Allemagne sera moins onéreux pour la Russie que de subir les dures exigences de l'Angleterre. Il affirme, à ma stupéfaction, qu'à son avis, le traité de commerce de 1904 entre l'Allemagne et la Russie n'était pas défavorable à cette dernière puissance. Il a, contre l'Angleterre, cette triomphante rancune : « Elle a fait baisser le rouble! » Il m'avoue que peu lui importe la forme du gouvernement (pourvu sans doute qu'il puisse faire du commerce), et que, d'ailleurs, la doctrine bolchéviste est très belle au fond. La guerre, a son avis, aurait dû être terminée au moment même où a éclaté la Révolution : les Russes auraient déclaré à leurs

alliés, en les priant de les excuser, qu'ils n'étaient plus en état de faire la guerre. Ce jeune sémite « emboché » m'a demandé si la guerre durerait longtemps : « Aussi longtemps, ai-je répondu, qu'il faudra pour abattre l'Allemagne. » J'ai vu comment se propageait ici, dans des âmes vulgaires, la contagion du pacifisme intéressé.

15 novembre. — Le bombardement lent et comme indécis continue; les balles claquent sans interruption. Cela n'empêche pas de circuler dans la rue, mais on ne voit là que des gens du peuple allant aux provisions : les bourgeois bien mis se sont terrés. Il y a devant les rares boutiques encore ouvertes des queues patientes, il faut bien se ravitailler! D'ailleurs, il ne faut pas se représenter la ville comme investie. Hier matin est arrivé chez nos voisins un architecte qui vient du Donets : les trains circulent librement dans la direction de Moscou, mais ne partent pas de cette ville. L'architecte a pris à la gare un vieux cocher qui, en se faufilant par des ruelles tranquilles, l'a amené sans encombre jusqu'à l'Arbat. Il n'y a, en somme, qu'une minorité d'assaillants ; mais ils sont armés, et ceux qu'ils attaquent manquent d'organisation. Pourtant, ils font des patrouilles. Ce soir, devant mon immeuble, tandis qu'une de ces patrouilles contrôlait mon laisser-passer, un schrapnel, éclatant en face de nous, à la hauteur d'un deuxième étage, nous a encadrés de balles : Moscou devient malsain. D'ailleurs, il faut une prompte résolution, car, dans une couple de jours, nous aurons faim.

16 novembre. — Moscou s'est rendue à la poignée de brigands qui l'attaquait. Les rues sont redevenues animées; où pouvait bien être cette foule immense de gens qu'on voit circuler aujourd'hui dans la neige fondante? Pour moi, je rejoins la mission française d'artillerie, qui n'a jamais été inquiétée, et qui ne manque de rien.

17 novembre. — Les Bolchéviks déclarent qu'il n'y a plus de Russie, chacun des peuples qui la composent pouvant s'en détacher à sa fantaisie. Pour faire une course en ville, j'ai pris un cocher de première classe; nous avons échangé quelques mots, et il m'a dit : « Bârine, c'est affreux, ce qu'on fait dans la ville! c'est affreux de tendre la main à l'Allemand. Nous

autres, les moujiks, on est trop ignorant, voilà! Nous avons de si bons alliés, les admirables Anglais et Français! Mais, nous autres Russes, on a honte. » Je note ces paroles d'un homme simple, évidemment réfléchi, parce qu'elles me paraissent exprimer le fond de ce que pense la majorité de la Russie moyenne.

19 novembre. — J'ai naturellement sacrifié ma permission et renoncé à aller m'enterrer au village. Je suis venu à Moguiliof-Stavka prendre des instructions. J'apprends que rien n'est décidé relativement à notre mission : les officiers destinés à être attachés aux armées rejoignent comme si de rien n'était : allons, tant mieux !

21 novembre. — La situation se corse : il y a maintenant conflit entre les Bolchéviks et le G. Q. G., parce que Lénine a télégraphié au général Doukhonine, généralissime par intérim, de se mettre en rapports avec les généraux allemands au sujet des conditions de paix. Le général lui a répondu qu'il ne pouvait le faire avant d'avoir des pleins pouvoirs réguliers. Aux représentants des missions, le général a fait connaître qu'il n'était pas sûr de pouvoir assurer leur défense effective, à moins qu'elles ne se rendissent à Novotcherkask, où le général Kalédine organise la lutte avec un noyau de Cosaques.

22 novembre. — Une circulaire, signée Weinstein, et émanant du Comité inter-armées, apporte aujourd'hui le texte de la conversation qui a eu lieu hier, par fil direct, entre le général Doukhonine et les commissaires bolchéviks; je la cite de mémoire; elle me paraît caractériser à merveille la façon de procéder des nouveaux maîtres.

Le Général Doukhonine : — Ici le général Doukhonine; les commissaires du peuple sont-ils là?

— Les commissaires du peuple vous écoutent.

— Vous m'avez invité par radio à entrer immédiatement en pourparlers de paix avec les Allemands; j'ai ordonné au quartier-maître de vous actionner par télégraphe pour savoir si ce radio émanait réellement de vous. Fixé maintenant à cet égard, j'ai besoin, avant d'engager des pourparlers de paix, de m'entendre avec vous sur un certain nombre de questions

de fait : 1° Avez-vous reçu une réponse à la note relative à la paix que vous avez adressée aux Puissances?

2° Quelle doit être la situation de l'armée roumaine, qui fait partie de l'un de nos groupes d'armées?

3° L'armistice doit-il être conclu avec l'un des belligérants séparément, ou avec tous : Allemands, Autrichiens, Turcs, Bulgares?

Pause d'une demi-heure.

A la reprise : Nous vous avons adressé des ordres clairs et précis : l'armistice doit être exécuté avec tous les belligérants sans exception : veuillez exécuter nos ordres.

— Il m'est impossible de les exécuter avant d'avoir élucidé les questions techniques que j'ai énumérées tout à l'heure.

— Il est clair qu'il peut se présenter, au cours des négociations, des questions d'un caractère technique ou, pour mieux dire, des questions de détail : nous vous les résoudrons au fur et à mesure que vous nous les ferez connaître. Pour l'instant, il s'agit d'engager des négociations d'armistice et de paix, en nous avisant, heure par heure, de la marche des pourparlers.

— Je répète ceci : les nations belligérantes n'ont pas voulu vous répondre, parce qu'elles veulent avoir affaire à un gouvernement constitué, central, s'appuyant sur l'armée et sur la nation; comment voulez-vous qu'elles me répondent à moi, qui ne suis rien que l'émanation de votre conseil, et ne puis rien faire qu'exécuter vos ordres? Pour conclure la paix, il faut qu'il existe un gouvernement central.

— Nous vous destituons de vos fonctions de généralissime intérimaire; vous attirez, par votre désobéissance, des maux inouïs sur les masses ouvrières de toutes les nations, et en particulier, sur les armées. Nous vous enjoignons, sous peine d'être déféré aux tribunaux institués dans l'état de siège, de continuer à assurer la conduite des affaires jusqu'à l'arrivée de votre successeur ou de la personne qui aura reçu de nous pleins pouvoirs pour vous remplacer. » Après une pause : « l'adjudant Krylenko est nommé généralissime. »

Weinstein ajoute, dans son papier : « Vous voyez, camarades, que le gouvernement de Lénine, Trotzki et compagnie

est incapable d'assurer la paix à la nation : il faut pour cela un gouvernement socialiste organisé, et non une poignée d'usurpateurs. »

Ainsi, la paix est engagée. L'armistice proposé sera de trois mois. Mais on peut prévoir des retards : les Boches ne voudront sûrement pas s'aboucher sans précautions matérielles et morales avec les délégués russes ; cela demandera d'autant plus de temps que Lénine et Trotski ont un tempérament de garde-chiourmes et ne permettront pas à leurs délégués d'avancer quoi que ce soit sans leur en référer. Nous aurons donc probablement le temps de nous en aller ; et l'on aura en France celui de parer le coup qui nous est porté par cette paix. En tout cas, je suis assez réaliste pour ne plus me désespérer de cette paix tant redoutée, de ce retournement mortel, dont, depuis sept mois, j'ai si cruellement souffert, je puis le dire, heure par heure.

24 novembre. — L'adjudant Krylenko rencontre des difficultés dans l'accomplissement de la mission qu'il s'est donnée de visiter les unités du front. Le général Doukhonine a refusé de résilier ses fonctions, déclarant que, nommé par un gouvernement constitué, il ne peut être destitué que par un gouvernement s'appuyant sur l'armée de la nation ; il a envoyé des radios aux commandants des groupes d'armées pour leur expliquer la chose et les faire juges de la situation.

Krylenko est, paraît-il, un petit homme sans consistance, fils d'un médecin, et très préoccupé du salut de sa précieuse personne. Il se serait rendu à Pskof, pour voir le général Tchérémissof, le plus avancé des généraux russes, le plus capable, semblait-il, de pactiser avec les bolchéviks ; mais Tchérémissof n'a pas voulu le recevoir ; même échec à l'État-Major de la 5e armée, dont le général est d'accord avec les comités divers qui sont de tendances socialistes, et par suite ennemis des bolchéviks, qui les ont roulés. Il y a partout du tirage, et Krylenko se rend à la Stavka, où il sera reçu de la même façon. Pourtant, je n'aperçois pas le plan général de la résistance. Les opposants — c'est-à-dire la Russie entière, — me font l'effet de n'être pas organisés et de ne pas savoir ce qu'ils veulent.

On me dit que les bolchéviks auraient reçu des Puissances centrales une réponse disant qu'elles ne peuvent traiter qu'avec un gouvernement régulièrement constitué; et qu'en tout cas, il faut, si les Russes veulent traiter, qu'ils retirent au préalable leurs troupes à 100 kilomètres en arrière; ce n'est qu'après cette précaution qu'on pourra commencer à causer. J'ignore si la nouvelle est exacte : elle n'est pas, en tout cas, invraisemblable, car les Allemands ont intérêt à ne pas laisser infecter leurs troupes de virus bolchévique, et aussi à priver les Russes, par ce recul, de toutes leurs tranchées, de tous leurs ouvrages défensifs, de villes importantes et de leur dernière ligne de rocade. Accepter, ce serait se suicider; Lénine, le cas échéant, accepterait, je n'en doute pas.

On dit aussi que l'Angleterre ferait pression sur le Japon pour le jeter sur la côte sibérienne du Pacifique. Quoi qu'il en soit, il semble qu'on piétine, et, coup sur coup, on prendra brusquement quelques grosses résolutions. Je ne sais trop que faire. Théoriquement, je suis en permission. Mais dois-je rejoindre mon armée, et, le cas échéant, quand devrais-je m'évacuer, et où devrais-je rejoindre nos missions? A Kief, à Novotcherkask, à Yassy, à Moscou, en Sibérie? Le plus simple est peut-être d'aller m'informer auprès de qui de droit: je partirai à Pétrograd dès que je serai fixé sur le déplacement actuel de mon armée.

Le commandant Buchsenschutz va nous quitter, et il a terminé ses adieux; tous ici, Russes et Français, sentent que son départ est une perte. Cet officier charmant, par son élégance, son imprévu, sa galanterie, sa prévenance, sa camaraderie, et par-dessus tout, par son intelligence à la fois prompte, profonde et modeste, cet exceptionnellement brillant exemplaire de Français laissera, parmi l'élite de l'armée russe à la Stavka, le souvenir, qui durera toute une génération, d'une France mâle, menue, élégante, essentiellement droite et bonne, d'une France telle que nous aimons à nous la représenter dans les plis du drapeau tricolore. Placé auprès des généraux de Laguiche et Janin, nul n'a su, comme lui, établir une liaison féconde entre la mission et les Russes, comme

aussi aider et soutenir, avec une sorte de pudeur gênée, mais sans se lasser, jusqu'aux plus humbles des Français rattachés à la mission.

Le général Diderichs, qui est quartier-maître, croit savoir que le généralissime bolchévik Krylenko, qui a envoyé lui-même des parlementaires chez les Allemands, aurait l'intention de ne faire qu'un simple sondage. Avant de conclure un armistice, il aurait l'intention d'en référer aux Alliés. Cela paraît bien étrange, car, derrière les meneurs du bolchévisme, il y a les menés, qui, eux, s'embarrassent apparemment fort peu de l'opinion des Alliés et de l'intérêt de la Russie.

Un officier russe informé de près m'a dit : « Nous sommes, à la Stavka, décidés à la résistance, sans nous dissimuler d'ailleurs que notre situation est fort délicate, car nos officiers restés dans la troupe peuvent être considérés comme autant d'otages et payer de leur vie peut-être ce qui, dans notre conduite, déplaira aux bolchéviks. Quant à Krylenko, il a télégraphié ici pour donner l'ordre de faire cesser sur le front, à la fois les coups de fusil et les actes de camaraderie entre Russes et Allemands. On lui a conseillé de ne pas venir à la Stavka, car l'opinion y étant très montée contre lui, il pourrait être victime de quelque violence; il a répondu que l'opinion de la Stavka lui était indifférente. Il a dissous le comité Inter-armées (dont j'ai récemment noté un appel); mais le comité considère comme nulle et non avenue cette dissolution et, sur-le-champ, a organisé une réunion de représentants de tous les comités d'armée pour adopter une ligne de conduite nette, et sûre d'être suivie par les hommes. Enfin, nouvelle de détail, un régiment russe en secteur dans la région de Pinsk, avait envoyé, de sa propre autorité, deux parlementaires chez les Boches; les parlementaires n'étant pas revenus, les hommes disent : « On nous trompe! »...

Voilà le résumé des confidences qui m'ont été faites. J'y vois deux choses contradictoires : d'abord ce fait que, par suite d'une longue habitude, les armées semblent assez disposées à « persévérer dans leur être », c'est-à-dire à garder leurs tranchées; puis ce fait bien plus grave que la direction des troupes échappe aux grands chefs, de sorte que les unités,

eussent-elles les meilleures intentions, sont devenues sans force puisqu'elles n'ont plus de direction centrale.

29 novembre. — Je suis arrivé à Pétrograd, où je viens demander des instructions. Un lieutenant-colonel breveté de la Stavka, qui voyageait dans le même wagon, me disait ceci à propos de l'aviation : « Il m'est arrivé de monter en avion (?) mais, monter dans la nacelle d'une « saucisse », je ne m'y résoudrais jamais : cela est trop dangereux, car le ballon peut crever! » J'ai noté cet aveu : dans un temps tragique comme celui où nous vivons, on se représente volontiers que les militaires cultivés veulent vaincre ou mourir; nous sommes, on le voit, assez loin de compte!

Pétrograd est noir et triste. Le général Niessel, chef de la mission, m'a reçu avec une grande bienveillance, et m'a donné pour consigne de « retourner dans mon armée et d'y travailler comme par le passé ». Cette consigne ne laisse pas de m'embarrasser, car je ne sais même pas si je pourrai rejoindre mon armée, et, comme elle ne se bat plus, je n'ai plus la possibilité d'y organiser des deuxièmes bureaux. Je me suis d'ailleurs rapidement rendu compte qu'on n'avait ici que des lumières fort vagues sur la situation des armées du sud, et, comme on ne m'a pas fait l'honneur de m'interroger, je n'ai pas insisté. En somme, je suis aussi avancé qu'en arrivant. J'ai le sentiment qu'il y a ici une organisation nouvelle, mais je ne trouve personne pour me l'expliquer; je n'ai donc plus, en soldat docile, qu'à « rejoindre ».

1er décembre. — De nouveau à Moguiliof-Stavka. J'apprends que le G. Q. G. a été sur le point de partir ce matin, qu'on a fait les malles au cours de la nuit passée, et qu'on a chargé les bagages (parmi lesquels sont les miens!) dans un train. Mais un personnage influent aurait fait entendre au général Doukhonine que, s'il partait, il s'annihilerait par le fait de sa disparition du G. Q. G. qui est le seul véritable centre des armées, et que, par conséquent, il valait mieux rester. On reste.

3 décembre. — Le train que j'ai pris hier soir à Moguiliof-Stavka est resté en gare cinq heures d'horloge sous pression; des bruits divers y circulaient, et l'on disait, entre autres

choses, que les bolchéviks étaient arrivés. J'ai vu en effet des Cosaques se replier le long des voies. Vers la fin de la soirée, il s'est confirmé que la Stavka avait fait sa soumission et retiré ses troupes, tandis qu'avançaient six échelons de « tovarichs » avec mitrailleuses et artillerie.

Je fais la halte obligée à Kief, et j'en profite pour me faire expliquer le plan de soulèvement de l'Ukraine contre les bolchéviks. Il y a là une lueur d'espoir : la Russie du sud, soulevée contre les criminels du nord, les affamera ; mais sera-t-elle en état de résister au choc des Puissances centrales ?

4 décembre. — Le général Doukhonine a été assassiné avant-hier soir à la Stavka, tandis que j'étais dans le train arrêté en gare. C'est un coup cruel : ce sont donc des fauves, ces gens à qui nous avons affaire ?

6 décembre. — A Jmérinka, grand nœud de voies ferrées, pourvu d'une superbe gare, j'ai pu trouver à grand peine hier soir une place dans un de ces wagons de marchandises dits « téplouchka » qui servent au transport des voyageurs, maintenant qu'ils ne transportent plus de troupes. Les heures y sont terriblement longues : le froid m'envahit, car il gèle dur, et nous ne sommes chauffés que par notre chaleur naturelle. Un seul plaisir m'a été offert, un plaisir intellectuel, celui d'entendre un avocat juif de Kief expliquer, dans une causerie sans apprêt avec un soldat son voisin, les conséquences économiques pour la Russie de son alliance avec l'Allemagne. Cet exposé, d'une simplicité adaptée à l'interlocuteur, fut fait de main de maître. Et je me suis pris à regretter amèrement que pas un officier n'ait jamais abordé pareille question avec un soldat russe : il faut qu'un civil fasse cet effort. Je suis sûr que si quelques centaines d'hommes de cette valeur avaient, sous l'uniforme militaire, catéchisé les troupes, ils auraient obtenu de surprenants résultats. Mais, où trouver un nombre suffisant d'hommes aussi avertis et clairvoyants, dans ce grand pays de l'abandon au hasard, au « nitchévo » ? Celui dont je parle ici est un Juif, il ne faut pas l'oublier : un Russe n'aurait pas cherché à convaincre un soldat.

Mon État-Major d'armée s'est transporté de Lipkany sur le

Pruth, à Moguiliof-Podolski sur le Dniestr, à une centaine de kilomètres vers le nord-est. Là, du moins, il est installé dans une ville, et, par le temps qui court, c'est un avantage qui n'est pas négligeable. Je retrouve ici mon ordonnance et mes bagages.

9 décembre. — Ce soir, à dîner (nous prenons nos repas en une seule popote, où sont les généraux et la plupart des officiers de l'État-Major, et, ici comme à mon corps d'armée, on m'a réservé une place en face des généraux, ce qui me permet de prendre part à la conversation), nous apprenons que Lénine a déclaré la guerre à la Rada ukrainienne bourgeoise, et a mis hors la loi les généraux Kornilof et Kalédine. Les officiers supérieurs ont l'air très affectés de cette nouvelle. Pour ma part, j'y vois la confirmation de ce que j'ai appris à Kief, à savoir que le sud de la Russie va se dresser contre le nord, et le front se déplacer. Certes, les bolchéviks sont, pour l'instant, quantité négligeable, mais s'ils amènent avec eux des divisions boches, cela sera plus grave. J'ai appris également que les missions militaires restées à la Stavka se sont transportées à Kief, où elles ont été reçues en grande pompe et avec de grands égards.

Je note un fait montrant bien la désorganisation qui règne partout, et déborde même sur les étrangers : j'ai reçu, ce matin, une pièce française assez volumineuse et tout à fait secrète, arrivée, sans adresse, dans le courrier de l'État-Major, versée au canevas de tir, parce qu'elle contenait une carte, et envoyée chez moi par le même canevas de tir « avec prière de bien vouloir en faire la traduction... ! »

Propos de table : « Ah oui! s'écrie un colonel breveté, d'ailleurs fort intelligent et sympathique; ah oui! certainement, pour ce qui est de l'art militaire, les Allemands sont les premiers au monde! » Pourtant, j'assiste, en uniforme français, à cette aimable déclaration. Évidemment, ces gens-là sont indécrottables. La tête farcie de lectures allemandes, n'étant ni assez curieux, ni assez travailleurs, ni assez critiques pour étudier autre chose, ils resteront, après comme avant, les béats admirateurs et les clients aux yeux fermés de la Bochie, qui leur aura, une fois de plus, mis sa botte au derrière...

Mon chef de bureau a été envoyé en parlementaire chez les Autrichiens : étant Letton, il sait assez bien l'allemand. On a servi aux Russes un beau déjeuner avec cochon de lait froid et cochon de lait rôti. Évidemment, on avait mis « les petits plats dans les grands », le cochon de lait étant un régal pour les Russes. Les soldats ennemis prennent moins de précautions : des hommes de chez nous avaient troqué une vache (volée par eux chez un paysan voisin), contre cinq bouteilles d'alcool. La vache disparue, les soldats russes se sont mis en devoir de déguster la vodka : c'était de l'eau pure! Celui qui avait ménagé l'avantageux échange a reçu une belle râclée.

Vu de plus haut, ce trait est symptomatique du mépris que les Boches ont maintenant pour ces Russes qui leur ont donné jusqu'ici tant de souci.

12 décembre. — Détails sur l'armistice. Il vaudra pour six mois. Les Boches se sont efforcés de recevoir les parlementaires le mieux possible; mais il est une chose qu'ils n'ont pas pu leur donner, ce sont des repas substantiels. Il faut que, décidément, ils soient très bas au point de vue du ravitaillement.

Le sous-chef d'État-Major du front roumain a eu l'idée de profiter de la fraternisation de nos hommes avec l'ennemi pour repérer au moins les numéros des unités qui se trouvent en face de nous. Je suis envoyé sur le front pour tâcher de recueillir ces renseignements : naturellement, je reprends un uniforme russe. Je ne me dissimule d'ailleurs pas que ce voyage n'a rien de commun avec une partie de plaisir, et que, si on me l'a proposé, c'est parce que l'on ne trouvait pas aisément un camarade qui s'en chargeât.

Un décret des commissaires supprime le port des épaulettes et des décorations, et consacre l'élection des officiers. Pendant ce temps, la guerre civile bat son plein : la Rada désarme, à Kief, deux régiments bolchéviks; à Pétrograd, deux régiments de la Garde font une grosse manifestation en faveur de l'Assemblée Constituante; à Rostof, à Bielgorod et autres lieux, on se bat contre les bolchéviks. Les journaux sont remplis de dépêches contradictoires qui reflètent le

désordre immense du pays, en même temps qu'elles décèlent l'incapacité des journalistes.

17 décembre. — Je suis arrivé à Hertsa, après de multiples difficultés de transport et de ravitaillement, et positivement à demi-mort de froid, à la suite de sept heures de voyage en automobile découverte. Hertsa est une petite ville roumaine où réside l'État-Major du XI[e] corps ; on y est reçu fort aimablement, car l'hospitalité est de règle dans cet État-Major. Le chef d'État-Major et le général m'apprennent de suite que je ne pourrai pas remplir ma mission. Me prenant à part, le général me dit qu'il me doit toute la vérité, que le télégramme émanant du front roumain, et sur le vu duquel on m'a envoyé ici, ne rime à rien, ses prescriptions se heurtant à une impossibilité matérielle, puisque Russes et Austro-Allemands interdisent également à leurs soldats de passer dans les lignes ennemies ; les soldats russes laissent bien entrer quelques Autrichiens, mais la réciproque n'est pas vraie. Il ajoute qu'il aurait grande répugnance à me laisser me rendre dans les formations d'avant, parce qu'on m'y ferait sûrement un mauvais parti, si un mot ou un hasard quelconque révélait en moi un officier français : « les hommes sont à l'affût « d'espions » et de manœuvres de « contre-révolution » ; ils pourraient m'y englober ». Le général termine en s'étonnant qu'on ne sache pas ces choses-là à l'État-Major du front et à celui de l'armée. A part moi, je suis persuadé que mon chef de bureau ne s'en doute pas, et qu'il m'a envoyé sur l'avant simplement parce que nul ne se souciait d'y aller. Toutefois, je ne me rends pas encore, et je prie mon interlocuteur de convoquer à l'État-Major de l'une de ses divisions les officiers de renseignements des régiments, avec qui je déciderai la marche à suivre.

18 décembre. — Jour clair et gai avec gelée discrète. D'ailleurs, depuis le mois d'août, je n'ai vu, dans cette région, pour ainsi dire que du beau temps. Je suis venu à Molnitsa, à l'État-Major de la 12[e] division. Le général commandant est fort inquiet de ma visite : il tremble même que les soldats de son escorte me fassent un mauvais parti. Je le rassure non sans peine, et je reçois mes jeunes officiers de rensei-

gnements, venus à cheval ou en voiture des régiments voisins. Voici ce qu'ils m'apprennent. Une des divisions voisines, la 165e, a déposé ses officiers, et invente presque chaque jour de nouvelles brimades à leur intention. Chez eux, la situation est plus calme. On les laisse tranquilles, mais ils attendent à chaque instant quelque aventure. Questionnés par moi sur l'organisation de mon excursion, ils me répondent qu'ils la considéreraient comme une entreprise sûrement dangereuse, non seulement pour moi, mais pour eux-mêmes, car, si j'étais reconnu comme étranger, on ne manquerait pas de crier à la conjuration et d'arrêter, avec moi, les officiers du régiment. D'ailleurs, même pour eux, il est impossible de passer dans les lignes ennemies ou même d'en approcher : leurs soldats ne les y autorisent en aucune façon, craignant qu'ils se réfugient chez les Autrichiens. Je les invite néanmoins à s'efforcer de connaître, par des soldats, au cours de conversations anodines, les numéros des unités d'en face : ils me le promettent, mais pourront-ils le faire? En tout cas, ces jeunes gens m'ont produit bonne impression. Ils font leur devoir; ils ont le sentiment de ce qu'est leur devoir. C'est là une chose à noter, dans cette Russie qui se désagrège. Ils m'ont consolé du découragement, de la veulerie constatés dans les Etats-Majors des corps d'armée, déjà morts ou mourants.

En même temps, j'ai pu constater, grâce à un papier qu'ils m'ont communiqué, que le lieutenant-colonel Paouka, chef actuel du deuxième bureau de l'armée, a profité de mon absence pour me mentir une fois de plus en modifiant les instructions imprimées que j'avais, d'accord avec lui, fait distribuer à partir des États-Majors de corps d'armée. Cet officier est un Letton peu expansif, pas sot et travailleur acharné. N'ayant suivi les cours de l'École de guerre que durant une année, il est, maintenant, plus féru de l'État-Major général que ne le sont même les véritables officiers brevetés. Ce n'est pas un méchant homme, mais c'est un esprit étroit, méticuleux, incapable à la fois de voir une question dans ses grandes lignes et de diriger le travail d'autrui. Son rôle consiste à revoir, virgule par virgule, tous les travaux de ses collabo-

rateurs; officier jeune encore, il a déjà la manie d'un vieux général qui corrige les lapsus du copiste. Son temps se passe à des besognes vaines, adaptées à la mesure de son intelligence : comme chef, c'est essentiellement un médiocre; il eût été un parfait sous-ordre, car il est travailleur, consciencieux, obéissant à ses chefs, et peu gêné par les idées personnelles; son malheur a été de devenir, à l'ancienneté, chef d'un bureau important. Malgré sa véritable amabilité personnelle, je le range parmi ces brevetés médiocres qui ont fait tant de mal à l'armée russe.

Revenu à l'État-Major du XI[e] corps, j'y ai rencontré le président du comité de corps d'armée. C'est un ingénieur des mines qui a le grade de praporchtchik de réserve ; tête dyssymétrique typique du détraqué : il se dit bolchévik, et parle avec simplicité du travail des soldats qui cassent les officiers et ont mis à la tête de la 9[e] armée, notre voisine, un simple soldat : d'ailleurs, dit-il, la déposition des officiers est plutôt rare dans les unités.

19 décembre. — A l'État-Major de la 32[e] division, j'apprends que les soldats ne permettent plus l'utilisation des observatoires, parce qu'ils sont des instruments de guerre et que « la guerre est finie ». Ils interdisent aux officiers d'avoir rapport avec les soldats ennemis et de prendre part aux échanges qui se pratiquent dans les lignes. D'ailleurs, Autrichiens et Allemands interdisent aux Russes de pénétrer chez eux au-delà des défenses accessoires; en revanche, les Autrichiens viennent à Novosélitsa vendre des bibelots et du rhum. Parmi les unités comprises dans la 32[e] division, il y a des régiments où l'on a fait un remaniement général des grades par voie d'élection. Environ la moitié des officiers ont été maintenus à leur poste; d'autres ont été changés d'attribution ; quelques-uns, en petit nombre, ont été cassés et placés dans l'État-Major en qualité de secrétaires-adjoints. En creusant les raisons de tel ou tel choix, je vois, à la base des brimades, des imprudences de langage ou d'action commises par les officiers qui ont été frappés, et en outre, une grande passivité devant les hommes. Ce qui préoccupe les officiers en ce moment, et cela est bien naturel, c'est la question de

savoir si leur solde sera payée. Je demande à plusieurs ce qu'ils feront si les soldats les réduisent à 7 roubles 50 par mois ; la plupart répondent qu'ils seront bien obligés d'accepter, car on ne les lâchera pas. On parle aussi de supprimer les ordonnances et de forcer les officiers à manger à la gamelle. Ils se laisseront brimer jusqu'au bout, ayant vécu jusqu'ici comme dans un monde enchanté d'où la révolution les a fait sortir en leur révélant brutalement la vie. Nulle part je n'aperçois la résolution mâle, la volonté énergique, le plan d'action, de défense. Les plus énergiques veulent fuir, et vont s'en aller, les uns vers le Don, les autres à Kief, d'autres à l'étranger. Les révolutionnaires à cran ont beau jeu en face de cette veulerie générale que rien ne peut électriser. Aucun des grands chefs ne prend la peine d'examiner la situation, de réunir les officiers, de leur donner une directive, de se constituer leur guide moral. Il se manifeste chez tous le plus pur individualisme : la solution égoïste, quand ils envisagent une solution, ou bien l'attente moutonnière du coup de couteau. Il eût fallu des cadres d'officiers d'une trempe rare ; or, ce sont de braves gens et souvent des gens braves, mais, au moral, des chiffons. La Russie, l'éducation russe, l'absolutisme russe, la paresse russe, le climat russe, les ont faits tels, et ils ne réagissent pas. Je les plains. Et, avec cela, une dose de naïveté ! Un lieutenant-colonel breveté qui se plaignait, et à qui je demandais pourquoi il n'allait pas en Ukraine, m'a répondu : « Étant breveté, je ne puis aller n'importe où ; je ne puis évidemment servir que dans un État-Major ! » N'est-ce pas à encadrer ?... Je me demande au fond si la centaine d'officiers qu'il y avait par régiment n'aurait pas pu reprendre, fût-ce par l'entente et la force, la haute main sur les hommes.

Hier soir, au comité du corps d'armée, un délégué du Soviet des commissaires disait : « Nous voulons la paix à tout prix, même la paix honteuse ». Le commandant du C. A., qui assistait à la séance, lui dit alors : « Si les Allemands vous proposent de leur céder toutes leurs conquêtes et de payer l'énorme contribution à laquelle il est fait allusion dans les pourparlers de paix de Brest-Litovsk, et enfin de rétablir

l'ordre monarchique, avec ou sans un prince de leur sang, que ferez-vous alors ? » Le « camarade » a été tant soit peu interloqué; il n'a été tiré d'embarras que parce que les assistants ont murmuré, disant que le général se mêlait mal à propos de cette affaire, que le délégué était fatigué, tout en sueur, etc. » Il n'est pire sourd...

La Rada ukrainienne, dans un grand télégramme daté du 16 décembre, déclare qu'elle prend la direction des deux fronts ukrainiens (sud-ouest et roumain). Elle veut remédier aux suites de l'impéritie et de l'incapacité des commissaires du peuple qui n'ont réussi qu'à affamer la troupe. Elle veut nourrir et vêtir ses soldats et introduire parmi eux les principes d'une armée démocratique... Je reste provisoirement sceptique, bien que favorablement impressionné par cette attitude qui m'explique pourquoi nous persistons à rester en Russie.

21 décembre. — Je suis rentré à l'État-Major. Dans la ville, tous les officiers ont enlevé leurs épaulettes; ils ont un air négligé qui tantôt les rajeunit, tantôt les vieillit subitement; beaucoup ont l'air de civils miteux. Je me rends compte de l'importance des épaulettes multicolores et des ornements de toute sorte que portaient les Russes sur leurs blouses d'une coupe commode, mais peu militaire. J'ai été invité par le général Younakof à lui faire le récit de mon voyage.

Le hasard d'une rencontre d'amis civils m'a appris que la campagne où je voulais me rendre au début de novembre, quand j'ai été retenu par le siège de Moscou, a été alors pillée par les paysans d'alentour, en partie brûlée, et que mes amis, des amis chez qui je passe mes vacances depuis un quart de siècle, errent, fugitifs et avec un grand malade, à travers la Russie. Aucun chagrin, aucune forme de douleur morale ne m'auront été épargnés dans cet enfer...

En outre, je suis malade; j'ai tout le corps envahi par un prurit dont le paroxysme nocturne est tel, parfois, qu'une balle libératrice me semblerait douce alors. Depuis deux mois, les médecins les plus divers s'obstinaient à me soigner pour une gale imaginaire; l'un d'eux, enfin, a compris qu'il y

avait là une cause interne, une intoxication d'origine alimentaire, lente et continue, de mon organisme, qui est, en outre, usé par le travail et l'anxiété nerveuse. Il ne peut, dit-il, que calmer mes abominables souffrances ; c'est déjà beaucoup, un peu d'espoir!

Enfin, mon ordonnance Pavel me quitte pour cinq semaines, en permission : je vais rester seul. Ce brave petit homme était l'une de mes plus durables consolations, dans ce milieu d'indifférence cauteleuse où je me débats depuis l'été. Il m'a soigné, renseigné, égayé çà et là; je sentais la profonde affection qu'il m'avait vouée, et je la lui rendais bien. Son départ m'afflige. Je ne le reverrai probablement jamais. En vérité, je termine l'année 1917 comme écrasé sous les tristesses. Je n'ai aucun travail à faire, ni pour les Russes, puisqu'il n'y a plus de guerre, ni pour les Français, puisque je n'ai plus le moyen de communiquer avec nos missions. Pour m'étourdir, j'apprends, à haute dose, le polonais.

22 décembre. — Le général Zaïtchenko racontait à table comment procèdent les bandes de pillards qui infestent la contrée. Il se réunit une cinquantaine de déserteurs armés de fusils et traînant avec eux une mitrailleuse et parfois un lance-mines. Ils commencent par ouvrir de loin, au crépuscule, une fusillade rare sur un village. Un peu plus tard, ils s'en approchent, si l'on n'a pas répondu. Quelques hommes restent au dehors, tirant de temps à autre ; le reste de la bande se répand dans les maisons, et pille tout ce qui lui tombe sous la main.

Un autre général contait que quatre de nos régiments avancent sans armes dans la direction de notre ville. D'autre part, on aurait formé à Pétrograd deux corps d'armée de prisonniers allemands pour les lancer contre l'Ukraine et le Don.

Un officier bien renseigné m'a conté l'histoire du soulèvement du général Kornilof. L'ancien député Lvof, qui est un détraqué, avait, au cours d'une conversation avec Kérenski, exprimé une opinion peu favorable aux gens des soviets. « Ah oui ! répond Kérenski, ils sont bien difficiles à manier et bien gênants ! » Lvof s'en va à Moscou, y passe quelques

jours, puis, venant à la Stavka, déclare à Kornilof qu'il était envoyé par Kérenski pour lui demander de le débarrasser des soviets. Kornilof marche, la chose étant plus ou moins dans l'air. On distribue les rôles : pendant une belle nuit, les membres des soviets de Pétrograd seront arrêtés, et des troupes sûres seront transportées devant la ville mise en état de siège. On espérait ainsi aider Kérenski à rétablir l'ordre. Le 26 août au soir, Lvof, de retour à Pétrograd, se présente chez Kérenski et lui dit : « Kornilof est d'accord, vos ordres seront exécutés » ; sur quoi il lui raconte le détail du complot. « Mais je ne vous ai jamais rien dit de tel! s'écrie Kérenski ; c'est impossible ! En voilà une affaire ! c'est de la contre-révolution ! » Il fait arrêter Lvof. Sur ces entrefaites est envoyé, contre le gré de Kérenski qui le désavoue complètement, un télégramme ordonnant aux chemins de fer de ne pas transporter de troupes. Kornilof, croyant que Kérenski a fait volte-face, lance son télégramme du 27 août et fonce tête baissée. On sait le reste.

VI

AU SERVICE DES BOLCHÉVIKS

1er janvier 1918. — La sinistre année 1917 s'est achevée dans les dernières convulsions politiques de la Russie mourante. Ce qui était, l'an dernier, une grande puissance, n'est plus qu'un amas informe de peuples, de langues et d'intérêts différents. L'armée n'existe plus, et la paix, la paix hideuse, parce que « made in Germany, » qui, depuis tant de mois, guettait près de la porte entre-bâillée, mais tardant à s'ouvrir, s'est livré triomphalement passage sur les ruines de la Russie tuée par elle-même.

Chez des amis, j'entendais un jeune bellâtre d'officier vitupérer contre la France et l'Angleterre, et déclarer que nous étions bien obligés de faire la paix, que nous ne pourrions jamais battre les Allemands; j'avais plus envie de le sortir que de lui répondre; il n'a pas d'ailleurs tardé à s'esquiver, interloqué par mon attitude... Certes oui, ces malheureux ont tout perdu, et je les plains infiniment; mais je ne puis fermer les yeux à la réalité. La Russie est victime, du haut en bas, de son manque de décision et de son impuissance à s'organiser. Actuellement, au lieu de songer à l'avenir, ils se perdent en regrets du passé, accablant de reproches ceux qui n'ont pas réussi à les sauver. Ils ne comprennent pas que la Russie, au temps du tsarisme, n'existait pas comme une

nation organisée profondément. L'ordre approximatif qu'on y voyait régner était superficiel et artificiel, et provenait en grande partie de l'insouciante passivité de la société, qui vivait, indifférente, sur un volcan. Le tsar disparu, l'équilibre instable a été rompu. De là les convulsions qui ont agité le pays et qui l'agiteront jusqu'au moment où la société éclairée, appuyée sur les paysans, qu'auront assagis le retour au village et la misère, renversera ce gouvernement de canaille, et refera péniblement non pas l'ancienne Russie, mais une Russie fédérée, sentant le besoin de s'unir contre le germanisme envahissant. Tout cela, ce sont des guerres encore en perspective, du sang répandu, des ruines... La Russie, apparemment, n'avait pas une civilisation assez profonde pour aller jusqu'au bout de cette guerre d'idées.

3 janvier. — Les Bolchéviks sont là. Au début de décembre, les joyeuses couleurs de l'Ukraine, bleu-jaune, flottaient sur Moguiliof ; mais le général Younakof a fait éloigner notre garnison ukrainienne, soi-disant pour éviter une effusion de sang. Des soldats bolchéviks armés circulent en ville et gardent l'État-Major...

4 janvier. — Le commandant de l'armée, son chef et son sous-chef d'État-Major sont remplacés par des Bolchéviks, à savoir, le praporchtchik Alexandrovitch, que j'ai vu ces jours derniers au XI[e] corps, et qui va commander l'armée, aidé de deux capitaines en second. C'est une sinistre comédie. Pour ma part, sans instructions relativement à l'attitude que je dois garder vis-à-vis des Bolchéviks, je ne laissais pas d'être embarrassé. Mais ils sont venus eux-mêmes au-devant de mes désirs. Le nouveau « quartier-maître » avait réuni les officiers russes ; prévenu trop tard pour me joindre à eux, je suis allé me présenter seul à mon nouveau chef. J'ai trouvé réunis les trois Bolchéviks, vêtus de chandails marrons, et ayant l'air, l'un d'un pauvre en quête d'ouvrage, les deux autres de deux aimables déménageurs. Accueil cordial et déférent. Ils ont entendu dire « que j'étais un maître en matière de deuxième bureau », et me *supplient* de ne pas abandonner l'armée. Je réponds qu'ils peuvent compter sur moi, tant que mes chefs français ne me donneront pas une autre affectation,

mais à une condition, à savoir que je ne les aiderai que contre les représentants des Empires centraux, et que je refuserai de faire quoi que ce soit contre les autres Russes ou contre les Roumains. M. Alexandrovitch m'a répondu que rien n'était plus légitime, et que rien ne me serait demandé qui soit pénible à ma conscience de Français. Les trois hommes m'ont invité à venir souvent converser avec eux « en camarades ». Je les ai remerciés, en leur apprenant que c'était exactement ainsi que j'agissais avec les généraux leurs prédécesseurs. Ils ont certainement examiné mon cas, car ils se sont étonnés de deux choses (vraiment fort illogiques), d'abord que, porté lieutenant sur les registres russes, je signe : capitaine. Ensuite que je sois inscrit au premier bureau, alors que je travaille au deuxième bureau dit des Renseignements. Ils ont déclaré qu'un ordre à l'armée décidera que, capitaine en France, je suis fait capitaine dans l'armée russe, et qu'en outre, je serai fait chef adjoint du deuxième bureau, poste que j'occupe réellement depuis cinq mois.

Ainsi, je constate un désir manifeste de me plaire; en même temps, les dispositions qui me concernent indiquent un désir de rompre avec les chinoiseries qui rendaient si bizarres certaines situations de l'armée russe. Seulement, ces aimables Bolchéviks ne semblent pas comprendre que, si les anciens généraux pouvaient avoir des défauts et des inconséquences, ils savaient du moins leur métier, tandis que les nouveaux maîtres en ignorent la première lettre.

*
* *

Au cours d'un dîner offert par moi aux officiers de mon bureau et à quelques autres camarades, j'ai entendu le colonel Bazarevski, qui a servi longtemps à la Stavka, faire des deux officiers qui y personnifiaient la mission française, le général Janin et le commandant Buchsenschutz, un éloge exactement semblable à celui que j'aurais pu en faire moi-même; comme moi, il trouve chez le commandant les qualités par excellence de l'officier français. Entendre un étranger parler ainsi des nôtres vous fait passer un doux frisson.

Je n'ai plus rien à faire dans cet État-Major en décomposition. Je travaille surtout pour moi; je cueille des renseignements que je ne puis transmettre à personne, puisque nous sommes bloqués, et j'escalade chaque jour le rebord escarpé de la vallée. Moguiliof est assise sur la rive gauche du Dniestr, et la vallée, qui s'élargit à cet endroit, semble avoir produit un véritable effondrement. Le rebord septentrional tombe à pic sur la ville, qu'il domine d'une hauteur d'une soixantaine de mètres. Cette pente escaladée, on se trouve sur un immense plateau qui s'étend à l'infini vers le nord. Cette série de dénivellations permet de fort jolis coups d'œil sur la ville, laquelle, en temps normal, doit être charmante et riche de tous les produits du sol; en ce moment, elle n'offre plus que de loin le charme de ses maisonnettes nichées dans la verdure, et des coupoles blanches ou vertes de ses églises. Au début de la guerre, le génie russe l'avait fortifiée contre la venue possible des Autrichiens, et avait construit à cet effet, à grands frais, près du rebord ou sur le rebord même de la vallée, au nord, des tranchées abritées... contre la pluie, et qui sont tellement visibles que, de trois ou quatre kilomètres, on les aurait aisément repérées à l'œil nu. Ces tranchées ont exigé une dépense énorme de bois divers : on voit maintenant des soldats qui les démolissent, en plein jour, pour en tirer des madriers et des planches.

La 159e division, quittant le front, est venue, je ne sais par quel chemin et grâce à quels cantonnements, s'installer à Moguiliof. Les soldats errent dans les rues par petits paquets ; ils se fourrent hardiment dans les maisons, et délogent au besoin les premiers occupants, qui sont généralement des officiers. C'est l'anarchie complète. Ces tristes sires ont fait enlever toutes les cocardes, tous les signes distinctifs des uniformes, de sorte que ce qui circule maintenant, c'est une foule de moujiks pas lavés, à la tête ahurie et insolente, « fichus comme quatre sous », et portant un fusil en bandoulière. Mon képi rouge fixe leur regard comme celui d'une bête; ma façon de les regarder ne semble pas leur plaire : que serait-ce s'ils étaient capables d'y lire tout ce que j'y mets de mépris.

J'ai fini par être dérangé par ces soldats errants, et cela, le jour même où je recevais enfin des instructions envoyées non de ma mission, mais, j'ignore pourquoi, de la mission roumaine. Six déserteurs de mauvaise mine étaient venus s'installer dans la cuisine de la maison où j'occupe une chambre. Or, ma chambre est commandée d'un côté par celle d'un autre officier, dont me sépare une porte qui ne se ferme pas; la chambre du camarade communique directement avec la cuisine. Ainsi, ces vilains personnages peuvent, en mon absence, pénétrer chez moi sans rien briser, et faire main basse sur mes ustensiles et mes papiers. J'ai eu l'imprudence de me plaindre au chef d'État-Major : il m'a donné raison, et m'a adressé au commandant d'armes; mais ce dernier, un grossier moujik bolchévik, n'a pas pu déloger les soldats puisqu'il n'avait d'autre arme que la persuasion, et a profité de la visite pour s'adjuger d'abord ma chambre à moi, puis, devant ma déclaration nette et coupante, une chambre dans l'appartement du propriétaire, un Juif cossu encombré de 8 enfants. J'ai donc mis le loup dans la bergerie. Je m'en suis consolé en me disant que, du moins, vivant porte à porte avec le commandant d'armes, je serais en sécurité relative.

Le chef d'État-Major a prié le colonel, chef du troisième bureau (les officiers de l'État-Major sont consignés, et nul d'entre eux n'a le droit de quitter l'armée) de lui préparer un plan de défense de Moguiliof. — « De quel côté attendez-vous l'ennemi, a demandé sans rire le charmant colonel Gontcharenko? — Mais de tous les côtés! — Alors, il faut considérer Moguiliof comme une place forte! Ce n'est pas chose facile : le plus sûr moyen de défendre la ville est d'en faire sortir les troupes qui l'encombrent. » On voit par là que les Bolchéviks sont inquiets d'une avance roumaine. Ils recrutent des volontaires pour aller se battre contre le nouvel ennemi.

Me trouvant dans une maison amie où se réunissent de nombreux officiers, je leur disais : « Cela ne suffit pas de répéter sans cesse : les Alliés devraient... Les Alliés auraient dû... Il ne faut même pas se dire : J'aurais dû! Il faut regarder froidement l'avenir, se demander si l'on ne pour-

rait pas faire autre chose que se croiser les bras, et songer aux mesures qu'on prendra, le jour où on cessera de toucher la solde. » Mais, je suis bien tranquille, ils n'en feront rien. La maîtresse de la maison, qui est une Polonaise énergique et bonne, a ajouté : « Et puis, tenez, vous n'avez aucune solidarité, vous vous laissez annihiler un à un, sans vous douter que votre tour viendra aussi ! »

15 janvier. — Ayant reçu de la mission l'ordre de faire détruire ou de sauver des mains ennemies divers appareils français de radio, je me suis rendu à Vendytchany, où nous avons un poste de T. S. F. à côté de la sucrerie. A la huitième verste, un individu habillé en soldat, dissimulé dans un fossé, m'a manqué de trois balles de fusil ; pourquoi?

17 janvier. — Le commandant en chef m'a dit que l'armée entière avait quitté ses positions. Nous sommes dans une jolie situation, maintenant que sont rompus les pourparlers de paix ! A table, j'ai eu avec le chef d'État-Major, le capitaine en second Guekker, une conversation qui éclaire nettement la mentalité de nos nouveaux maîtres. Je parlais, avec un général de passage à notre popote, des menées bolchéviques qui avaient, disait-on, provoqué la retraite italienne de Caporetto. Brusquement, le chef d'État-Major s'écrie :

— Il en sera bientôt de même en France !

— J'en doute, fais-je, car nous sommes un peuple qui aime sa patrie et qui la défend : nos soldats ne sont pas des lâches.

— Alors, vous dites que les soldats russes sont des lâches?

— Non pas certes ceux de la première moitié de la guerre, qui comptaient parmi les meilleurs soldats du monde, mais oui pour les bandes présentes, qui livrent leur patrie à l'ennemi.

— Ah ! chez vous, ils en auront bientôt assez de défendre des intérêts de capitalistes !

— Voilà un mot qui fait bien en réunion publique, mais vous me permettrez d'en trouver avec moi l'emploi un peu enfantin.

— Il y a un document qui prouve que vous vouliez dépecer la Russie pour faire la paix.

— Ce document est un faux, que vous ont fourni vos nouveaux amis, les Allemands, experts en cet art.

— Oh! je commence à croire en effet que ce sont la France et l'Angleterre qui sont cause de la guerre.

— Cela ne me surprend pas : les nouveaux frères que vous avez acquis, et qui vous fournissent des fonds, vous ont assez répété qu'il ne voulaient pas la guerre, pour que, avec les âmes simples, vous finissiez par croire cette énormité...

Le praporchtchik commandant en chef, sentant que la discussion allait dévier et s'envenimer, a rompu adroitement les chiens et, peu après, s'en est allé avec ses deux adjoints. Les officiers présents m'ont félicité et remercié, ce qui m'a fait penser aussitôt que j'avais dû faire une bêtise. Mais, au fond, comme nos bolchéviks savent parfaitement mon opinion politique et patriotique, je ne leur ai rien révélé aujourd'hui. Je sais, en outre, que Guekker est impatiemment supporté par les deux autres. Évidemment, la situation de ces trois hommes, au milieu d'un État-Major qui les hait et qui les étranglerait volontiers au premier signe, n'est pas facile. En règle générale, ils parlent peu à table, sinon avec moi, parce que, d'esprit plus libre que mes camarades, je sais en général trouver des sujets neutres de conversation.

Nos nouveaux maîtres sont inquiets parce qu'ils manquent d'argent. La 8e armée se trouve en territoire ukrainien; elle ne peut communiquer avec la Stavka qu'en passant par l'Ukraine, mais celle-ci lui est hostile. Le chef d'État-Major va tâcher de gagner le G. Q. G. en passant par l'Autriche; il espère rapporter l'argent nécessaire à l'armée : la solde seule et les idemnités s'élèvent à 30 millions de roubles par mois. Or, l'argent se cache, encore qu'il soit déprécié au delà du croyable. Le commandant en chef songe à créer des bons de caisse : je lui en montre la difficulté et le danger. Quelqu'un lui suggère de demander à la ville une avance urgente, avec promesse et engagement de la rembourser dès qu'arriveront les fonds officiels. C'est curieux de voir comme s'assagissent ces furieux révolutionnaires quand ils sont aux prises avec la réalité. Démobiliser une armée, conclure une paix, organiser un pays, n'est pas la tâche simple et de pure bonne

volonté que ceux d'entre eux qui sont sincères s'imaginaient. Ils comprennent qu'il faut ici un minimum de centralisation, et surtout l'obéissance des subordonnés : or, la centralisation militaire est détruite, puisque la 8e armée tourne le dos à son groupe d'armées, et, pour l'obéissance, elle est nulle. On a grisé les troupes, physiquement et moralement, pour les lancer à l'assaut de tout ce qui représentait en Russie une organisation et une possession quelconques; à présent, il est aussi impossible de les retenir que de les ramener en arrière. L'affaire est réglée, et les initiateurs du mouvement périront avec lui. D'ailleurs, ils ne sentent pas ici leur position bien assurée : il doit se préparer quelque chose que nous ne savons pas.

19 janvier. — Voici ce que m'a conté, après un « infandum regina jubes... » traduit délicatement par ces mots : « Vous voulez vous repaître du récit de mon infortune! » une dame qui a vu sa propriété pillée par des soldats maraudeurs. Son mari est colonel, et se trouve sur le front. Elle était seule dans la propriété avec une bonne, deux domestiques autrichiens prisonniers de guerre, un vieux cuisinier et un marmiton de dix-huit ans. D'autre part, la fermière était dans une maison voisine, avec trois domestiques. Mise en éveil par le pillage des propriétés voisines, madame K. attendait d'heure en heure les sacripants. Vers le soir, des soldats étaient venus se poster près de la propriété, dont ils gardaient les issues. Cinq hommes se présentent, demandant à manger, et à coucher dans la grange. Soit, dit madame K., mais je ne vous laisserai pas pénétrer dans la maison; les hommes insistent et finissent par enfoncer la porte vitrée mal jointe. Ils entrent et s'attablent: on leur sert à manger. Tout à coup, ils se démasquent et crient : « Haut les mains! Où est ton argent? »

— Voici tout ce que j'ai, 120 roubles!

— Une propriétaire a plus que cela!

— Vous ne me croyez pas assez sotte pour avoir gardé de l'argent ici!

— Mais des bijoux, de l'or?

— Cela surtout, comment voulez-vous que je l'aie gardé ici?

L'un des hommes se lève, appuie son revolver sur la tempe de la pauvre femme, et lui dit : « Je vais compter jusqu'à trois : si d'ici là tu n'as pas découvert la cachette, je tire ». Madame K. tombe évanouie. Les imbéciles la croient morte et s'en prennent à un des Autrichiens, qui, dans son sabir comique, leur répond : « Frappe, ne frappe pas, y a pas d'argent ». N'insistant plus, les hommes se livrent à un pillage hâtif et superficiel, au cours duquel ils découvrent trois fusils de chasse et un revolver, après quoi ils s'en vont piller la fermière, chez qui ils trouvent aussi des armes. Pendant ce temps, l'Autrichien détourne, au péril de sa vie, deux des fusils volés, et les cache de nouveau. Les hommes enfin s'esquivent, et, longtemps après, madame K. revient à elle sur son lit où on l'avait transportée. Je trouve cette fidélité des Autrichiens caractéristique des effets de la civilisation ; si humble que soit leur culture, ces braves gens ont été touchés par la civilisation autrichienne. Un autre propriétaire m'a cité le cas d'une institutrice française qui, à plusieurs reprises, a chassé des pillards grâce à son attitude énergique. Cette intervention est du même ordre que celle des prisonniers autrichiens : l'énergie personnelle se développe avec la civilisation, ou du moins se diffuse dans un peuple civilisé, et n'existe qu'à l'état d'exception dans un peuple encore livré à lui-même.

21 janvier. — Un bolchévik convaincu, soldat-président de quelque comité, dînait à côté de moi à la popote. Il m'a dit qu'il était extrêmement pieux, et croyait à l'avenir du progrès, lequel consistera, à son avis, dans le communisme intégral et dans la suppression du tabac et de l'alcool. Je lui ai fait part de mes doutes; j'ai essayé de lui faire comprendre que, si chaque jour et chaque heure étaient exactement pareils, la vie ne serait pas supportable. Je ne l'ai même pas entamé; c'est un homme à idée fixe; c'est l'espèce la plus dangereuse. Au temps du tsarisme, les hommes de cette espèce s'affiliaient à quelque secte religieuse : ils ne faisaient de mal qu'à eux-mêmes. Aujourd'hui, ils se mêlent de politique sociale : cela est plus grave.

Nous sortions de la popote : des cavaliers cherchaient à

cerner quelques individus; tranquillement, en pleine rue, ils échangeait avec eux des coups de feu dont les balles rasaient les murs. On n'est jamais à l'abri d'une surprise en ce doux pays.

22 janvier. — Tous les officiers brevetés en possession des postes importants méditent de partir : je vais rester tout seul, un de ces jours, avec les interprètes de mon bureau, qui ne sont pas officiers! Les pourparlers de paix avec les Allemands sont de nouveau rompus ou interrompus, et Alexandrovitch se préoccupe des bases sur lesquelles on pourrait créer une armée; nous nous sommes longuement entretenus à ce sujet : sa conclusion, c'est qu'il faudrait une dictature. Au fond, c'est une âme douce que cet ingénieur un peu détraqué, dont l'ironie de la révolution a fait un commandant d'armée. Il ne peut ajouter foi à l'assassinat, sur leur lit d'hôpital à Pétrograd, des deux députés Chingariof et Kakochkine, qui étaient parmi les défenseurs ardents de la Constituante. A son avis, il faudrait organiser le pays au moyen d'une dictature féroce à l'égard de la génération actuelle et d'une débauche de créations scolaires; il faut former la jeune génération à l'école socialiste, la pénétrer de l'idée socialiste, la préparer à la réalisation socialiste. Pour lui, voici comment il se représente l'idéal socialiste, d'après, dit-il, des suggestions françaises. La génération entière serait pourvue, jusque vers la vingtième année, de toute l'instruction qu'on peut donner à un homme. Les métiers manuels s'apprendraient en marge de l'instruction générale. Arrivés à vingt ou vingt et un ans, les hommes seraient tous enrôlés dans la production nationale : au lieu de service militaire, ils feraient, chacun dans un métier utile, un certain nombre d'années de service. Par le travail ainsi fourni, ils rendraient à l'État ce qu'ils auraient reçu de lui sous forme d'instruction : les métiers étant de difficulté variée, une statistique montrerait à combien d'années doit être fixé l'exercice de chacune des diverses professions; l'un travaillerait peut-être cinq ans, l'autre dix ou douze ans. Mais, après cette période de travail, tous, automatiquement, tomberaient dans la période « anarchique », celle où l'homme, n'ayant

plus envers la société aucune obligation, puisqu'il lui aura payé son dû, n'ayant non plus aucun besoin, puisque rien ne s'achètera plus, et que, par suite, on n'aura pas besoin d'argent, car, dans les restaurants communistes, les citoyens trouveront leurs repas, les mêmes pour toute la nation, et constitués par des mets « solides, sains et abondants », sans pour cela être trop copieux, les médecins trouvant que nous mangeons trop, — alors, dis-je, le citoyen sera libre de son temps : il pourra dormir ou rêver tout le jour, travailler s'il le veut, s'orner l'esprit, écrire des livres, peindre des tableaux. Il sera parfaitement heureux. Le monde aussi...

Cet idéal rêvé par le bon Alexandrovitch me semblerait voisiner avec celui d'un Papou si je ne savais que l'idéal ultime d'un Russe est de ne rien faire. Je me souviens d'un jeune paysan, de figure fine et intelligente, et d'esprit curieux, rencontré par moi il y a quelques années, dans la région de la côte mourmane. Il m'expliquait une invention dont il cherchait la solution : une machine emmagasinant le travail fourni par les jambes d'un homme, et le restituant au fur et à mesure des besoins. Je lui suggérai la machine à coudre et tous les moteurs à pédale, mais il m'arrêta : « Si l'on travaille tout le temps des jambes et des doigts, dit-il, cela n'est pas intéressant : ce que je veux trouver, c'est un moyen d'utiliser un bon coup de collier, de façon à faire ensuite son ouvrage comme en se jouant, comme dans un fauteuil ». Toute la Russie est dans cette conception, et j'en retrouve l'écho orné et systématisé dans l'idéal social de mon « commandant d'armée ». Évidemment, pour eux, le travail n'est pas, comme pour tant d'entre nous, un charme, une condition de santé et d'oubli.

Nous avons touché un nouveau chef d'État-Major, un petit Juif noir, lippu et barbu, ressemblant à une caricature de Torquemada; il s'appelle Raïson et vient de Biélostock. Son prédécesseur, qui est un chrétien, m'a dit de lui beaucoup de mal, et conté qu'il avait voulu lui réquisitionner un beau cheval dont il se refusait à lui faire cadeau. Je croyais, à tort, que les loups ne se mangeaient pas entre eux! Ce Raïson a été envoyé par le comité révolutionnaire de guerre pour

mettre au point les timides essais de bolchévisme engagés par ses prédécesseurs : cela promet. Je n'ai pas le sentiment que ma sécurité personnelle ait gagné au change.

26 janvier. — La 8ᵉ armée se trouve en pénible situation. Des corps d'armée voisins se sont joints à elle, de sorte qu'elle comprend à l'heure actuelle les XVIIIᵉ, XIᵉ, XVIᵉ, XXXIIIᵉ, XXIIIᵉ, XXIXᵉ corps, IIIᵉ caucasien et IIᵉ corps de cavalerie, soit 8 corps d'armée. Or, le commandement ne sait où prendre de l'argent pour payer la solde, et, si la grève des chemins de fer continue, où prendre des vivres et du fourrage pour nourrir l'armée et ses chevaux. En attendant, pour parer au plus pressé, on émettrait, avec l'aide des banquiers de la ville, des bons pour remédier à la disette de monnaie; mais où les imprimer? Les bruits les plus variés circulent : Smoline, le repaire des bolchéviks, serait en flammes, Lénine assassiné; les Roumains auraient envahi la Bessarabie, etc.

30 janvier. — Impossible d'exécuter les bons, faute du matériel nécessaire. On dit qu'il y a rupture avec les Roumains : les officiers roumains qui étaient ici l'ont nié jusqu'à avant-hier, puis sont brusquement partis à Dorokhoï. Des soldats sont venus trouver le chef d'État-Major pour lui dire qu'ils allaient arrêter, et, s'il se défendait, supprimer l'officier roumain qui « se promène encore effrontément dans Moguiliof ». Le chef d'État-Major les a calmés en leur disant que l'officier en question était un officier français : c'est de moi qu'il s'agissait!

31 janvier. — Je me disposais à dîner à la popote, lorsque je vois entrer un capitaine français suivi d'un lieutenant aviateur russe. Je me précipite, et voici ce que j'apprends. Le général Tabouis, Haut commissaire à Kief, ayant besoin d'envoyer son courrier au général Berthelot, chef de la mission militaire française en Roumanie, à Yassy, avait expédié en liaison le capitaine Quennec, au moyen d'un avion. Comme la mission française n'avait pas d'appareil de long parcours, elle a emprunté au dépôt russe d'aviation de la 8ᵉ armée, (lequel se trouve à Kief) un appareil et un pilote. Retenus par la brume et le mauvais temps dans le voisinage de Moguiliof, les deux aviateurs, ignorant la rupture avec la Roumanie et

la situation de notre armée, descendirent dans notre camp d'aviation pour y prendre de l'essence et de l'huile. Arrêtés sur l'heure, ils errent, depuis cet après-midi, d'instance en instance, et on n'a pu encore leur dire avec certitude s'il y avait ici un officier français! Je saute chez le chef d'État-Major, Raïson, que je trouve fort aimable et causant, et là j'apprends que le pilote russe, Vésélovski, va être mis en état d'arrestation sous l'inculpation de désertion, compliquée de vol d'appareil; et que, d'autre part, le capitaine Quennec sera mis en liberté et l'avion confisqué. Je réponds que l'accusation ne tient pas debout, que la 8e armée a expédié une partie de son parc d'aviation à Kief pour le soustraire à la destruction ou à la prise par l'ennemi; que Vésélovski, bien que Russe, est au service de la France, et qu'il en est de même de l'avion, que je considère comme bien français, et que je me refuse absolument à laisser confisquer.

2 février. — J'ai obtenu la libération du Russe Vésélovski. Reste l'appareil. J'ai été autorisé à soutenir ma réclamation devant le comité révolutionnaire ou « Revkom ». D'autre part, j'ai appris la raison pour laquelle les Bolchéviks veulent confisquer l'avion : un de leurs pilotes, désirant se faire bien venir, a dit que c'était un appareil très puissant tout à fait idoine pour aller bombarder les États-Majors de Yassy (russe et franco-roumain). J'ai aussitôt pris un certain nombre de mesures pour amener le pilote à renoncer à son projet, qui, d'ailleurs, disais-je, étant donné l'état de l'avion, pourrait lui coûter la vie. Maintenant, il me faut obtenir gain de cause auprès du comité. Il y a là une vingtaine de soldats ou sous-officiers : ils n'ont pas l'air sot; mais, pour la plupart, ils ne vous regardent pas en face en vous parlant, sinon par intervalles, et alors avec une fixité provocante. Il y a là un président de bonne mine, bien que volontairement mal vêtu, et qui fait alterner un sourire aimable de ses yeux gris avec une expression de véritable dureté, ce qui me donne à penser que nous marchons en terrain dangereux. Mon adversaire le plus acharné, homme intelligent, lui aussi, a un teint bilieux, des yeux noirs comme du charbon, et une mentalité étroite de sectaire. J'expose mon point de vue : il s'agit ici d'affaires

françaises; nous nous sommes toujours volontairement tenus à l'écart des affaires intérieures russes; retenir l'appareil, c'est faire affront à la France; pour une bagatelle, on va soulever un incident particulièrement incommode en ce moment pour la 8e armée, etc. L'adversaire répond que mon honneur est hors de cause, que l'on me donnera un papier constatant que j'ai dû céder à force majeure, et que nous pourrons, mon camarade et moi, rentrer à Kief la tête haute, nous étant mieux conduits que ne fait notre pays, lequel refuse de rendre les brigades russes.

Après discussion et réplique, le comité décide de tenir pour nul et non avenu le document par lequel Vésélovski a été déclaré libre de s'en aller avec le capitaine Quennec. Ainsi, tout est remis en question! Je touche du doigt le manque de méthode de tous ces soviets, et aussi la complète impuissance de ces hommes de paille que sont le commandant d'armée et le chef d'État-Major. Je réponds d'ailleurs que, s'il avait voulu partir, l'aviateur serait déjà loin, mais que, pas plus que son passager, il ne veut quitter Moguiliof sans l'appareil dont les autorités françaises lui ont confié la direction.

Le commandant de l'escadrille russe prend alors la parole. Il explique la concentration à Kief, sous l'égide de la mission française, de la plupart des appareils de la 8e armée; il faut les conserver à la Russie de demain, et l'avion dont il s'agit a été réellement remis pour le présent vol à la mission française. Alors, il se produit une volte-face, et le président me promet de me rendre l'appareil, si j'arrive à prouver ce que j'ai avancé de son attribution à la mission française. J'ai l'impression qu'il veut gagner du temps, et faire vérifier les renseignements défavorables sur l'avion, que j'ai discrètement fait tenir à qui de droit; pour le reste, je doute qu'il veuille nous rendre notre bien. On se refuse ici, et je ne puis trouver qu'on ait tort, à laisser partir pour la Roumanie, avec laquelle on est en guerre, un avion qui vient de Kief, c'est-à-dire de l'Ukraine ennemie.

J'essaie de correspondre avec les généraux Tabouis et Berthelot par télégraphe, et, grâce à mes relations personnelles

avec un officier de T. S. F., je lance une dépêche supplémentaire par radio, voie moins facile à interrompre (1). Il faut attendre les réponses. Mon charmant camarade Quennec est décidé à ne pas céder; il témoigne ici une crânerie qui fait plaisir. Moi qui suis plus âgé et qui connais les Russes, je suis persuadé qu'ils ne nous laisseront jamais aller à Yassy, et que le plus que nous pourrons obtenir sera de retourner à Kief par la voie des airs. Mais Quennec ne se rend pas. En tout cas, notre ténacité produit ici, à n'en pas douter, le meilleur effet.

6 février. — Je continue à lutter de toutes mes forces; toutefois j'ai de moins en moins l'espoir de récupérer l'appareil. Kief a été prise par les bolchéviks, mais les Roumains avancent très vite, et la rage de leur impuissance contre leurs voisins du sud excite contre nous, qui n'avons que des arguments moraux, la colère de nos maladroits bolchéviks.

Cette nuit, la maison où je loge a été assiégée par six cavaliers armés. Tandis que quatre d'entre eux faisaient le guet et gardaient les chevaux dans la cour antérieure, deux autres, sous le prétexte de parler au commandant d'armes, qu'ils savaient absent, tentaient de se faire ouvrir la porte vitrée qui donne accès dans le corridor intérieur. Briser la porte n'était pas prudent, car ils savaient la présence d'autres officiers dans la maison, à savoir un lieutenant russe falot et moi : il fallait donc agir par ruse. Par bonheur, la bonne, puis un domestique, prisonnier de guerre autrichien, ont parlementé sans fin, éveillant peu à peu la maisonnée entière. Pour moi j'ai été sorti d'un profond sommeil par ces mots « A la garde, capitaine! » que répétait, d'une voix altérée par l'épouvante, mon propriétaire juif, tandis que la porte vitrée était secouée avec violence. Je réponds : « J'y vais, j'y vais! », et, enfilant un vêtement, je me précipite vers ma porte avec mon revolver « M'y voilà! » criai-je!... Les brigands n'étaient déjà plus là! Effrayés d'entendre qu'il venait du

(1) Le général Berthelot a bien reçu ma dépêche en radio et m'a fait répondre. Mon poste a dit qu'il avait compris, mais le télégramme ne m'a jamais été remis. J'ignorais alors que la mission française russe m'avait passé, sans m'en prévenir, à la mission roumaine.

renfort, ils s'étaient enfuis en déchargeant à deux reprises un inoffensif revolver. Il eût été fort désagréable d'être pillé, blessé ou tué par ces malandrins, mais il n'eût pas été sans inconvénient pour moi de blesser ou de tuer l'un d'entre eux.

8 février. — Notre avion n'a pas été admis par les Bolchéviks dans un de leurs hangars : il est resté en plein champ, là où il était descendu. Jusqu'ici, une sentinelle le gardait, mais j'ai appris aujourd'hui que les Russes, effrayés par l'avance des Roumains, avaient transporté leur parc d'aviation de la rive droite à la rive gauche du Dniestr, et laissé notre avion tout seul en plein champ. Je me suis rendu chez le chef d'État-Major Raïson et lui ai dit : « Je viens vous faire de vive voix une protestation que je vous apporterai tout à l'heure par écrit, contre la détention injustifiée et contre l'abandon aux hasards de la soldatesque de cet appareil qui est au service de la France, et par suite français. Je vais demander à mon chef de me rappeler, et je décline toute responsabilité de ce qui pourra arriver à la 8e armée.

— Qu'est-ce qui lui arrivera? demande Raïson.

— Je n'en sais rien : c'est l'affaire de mes chefs de prendre une décision là-dessus — et mes yeux lui disent ce que ma bouche ne prononce pas ; — je sais seulement une chose, c'est qu'on n'insulte jamais la France impunément.

— Mais nous aimons et respectons la France!

— On ne s'en douterait guère, en constatant la façon dont vous traitez notre appareil.

— Vous variez dans vos déclarations : le premier jour, vous avez dit que c'était un appareil russe!

— Oui, russe d'origine, mais mis à notre disposition!

— Voyons, si vous preniez une des autos de l'armée, pour vous rendre en Roumanie, notre auto ne serait-elle pas saisie comme auto russe?

— Nullement, car, en l'espèce, elle serait française ; or les Roumains sont de galants adversaires!

— Eh bien, revenez vers le soir. Il me faut voir le Comité.

Au bout d'une heure et demie, je suis revenu, et le chef d'État-Major m'a dit : « Votre camarade est libre de reprendre

son vol vers Kief si vous donnez votre parole d'officier français qu'il n'ira pas à Yassy. » — Il est à peu de kilomètres du but de sa mission. Pourquoi faire, au dernier moment, cette restriction qui gêne un brave officier, esclave de son devoir, et cela après toutes les loyales explications que je vous ai données?

— Nous ne pouvons sous aucun prétexte vous laisser communiquer avec Yassy. Nous ne laisserons partir l'appareil que sous la condition qu'il retournera à Kief.

J'avoue que mon interlocuteur avait raison : à sa place, j'aurais agi de même. Je n'ai donc pas insisté davantage, et satisfait, plus que je ne laissais voir, d'avoir évité un bombardement à nos compatriotes de Yassy, et récupéré l'appareil, j'ai accepté la restriction imposée. Au fond, je me sens extrêmement fier de voir que ces gens, dont les amis ont tout détruit, vendu leur pays et assassiné des officiers, attachent à la parole d'un officier français une absolue confiance. De cela, je suis fier pour mon malheureux pays sanglant, qui, au milieu de ses ruines, force encore le respect. D'ailleurs, à supposer même que mon camarade ait pu s'envoler sans leur permission, où aurait-il pris de l'essence? Pourtant, ne se raviseront-ils pas demain?

Quennec est navré et fait des projets de fuite. Je dois m'employer à lui faire comprendre que, si nous prolongeons la lutte, nous risquons de compromettre notre victoire morale.

9 février. — Dès le matin, je saute à l'État-Major pour me procurer les papiers, car je n'ai encore qu'une autorisation verbale, ce qui, dans ce monde-là, a peu de prix, les écrits même étant révocables sur un caprice. Le chef d'État-Major me laisse debout une heure et demie dans une antichambre où il feint de ne pas me voir. Ah! s'il ne s'agissait que de moi! Il me reçoit enfin en présence d'un membre du « Revkom » que je ne connais pas encore ; il lui demande jésuitiquement si l'on peut laisser partir sur l'avion qui regagne sa base l'officier français qu'il a amené comme passager. Le comitétard n'y voit pas d'inconvénient, par bonheur. On me reparle de la parole d'honneur. Je précise qu'elle ne vaut

que pour le présent voyage qui se fera de Moguiliof-Podolski à Kief. Un bon moment, j'ai cru tout remis en question. Raïson voudrait interdire à tout jamais à cet appareil et à ces officiers un vol vers Yassy. Je refuse catégoriquement. « Faites ce que vous voudrez, dis-je ; je vous ai fait déjà une grave concession ; celle que vous me demandez maintenant est impossible : ici, je représente la mission française et suis juge de mes actes ; une fois à Kief, l'appareil ne dépendra plus de moi, mais du général Tabouis, à qui je n'ai nulle qualité pour me substituer. » Bien que mes adversaires continuent à discuter, je sens que, comme toujours, un argument clair et net, et une attitude énergique sans être provocante ont produit leur effet. J'ai reçu mes papiers. C'est maintenant au pilote à se débrouiller : je lui ai ouvert le crédit nécessaire. Il arrive, le soir, ayant fait son plein d'essence et d'huile, ainsi que recousu et rafistolé l'appareil, qui est resté en plein champ, absolument abandonné, car nous n'avons pas la possibilité de le garder ni de le faire garder cette nuit. Mais il nous manque encore une chose importante : de l'alcool, destiné à empêcher l'eau du condensateur de se congeler dans l'atmosphère. Mais où se procurer la précieuse denrée, interdite, pourchassée, cachée? Je me mets en campagne, et finis par entrer en possession de deux litres d'alcool dénaturé et d'une promesse d'avoir encore mieux demain.

10 février. — Il pleut à verse : c'est heureux, car personne n'ira rôder autour de notre appareil. Une auto d'ambulance, louée au prix fort (les soldats font argent de tout!), vient me prendre et cueillir mes camarades, ainsi que le très aimable citoyen qui nous troque nos deux litres d'alcool dénaturé contre quelque six litres d'alcool pur, et qui ne veut accepter, pour cet essentiel service, autre chose qu'un serrement de mains. Brave homme dont je n'ose même imprimer le nom, de peur de le désigner à quelque vengeance! Enfin, tout est prêt ; le moteur tourne à la perfection : l'appareil, de provenance autrichienne, est un Brandenburger, qui est délicat à manier, mais en assez bon état. Mes camarades s'habillent et prennent place ; le moteur ronfle : une main se lève, les voilà partis, ils décollent, et bientôt disparaissent à

l'horizon. Je ne sais si j'oublierai jamais le sentiment éprouvé à rester là, tout seul de nouveau, tout seul dans l'inconnu, et souffrant de l'affection qui, comme un épouvantable animal, me ronge vivant sur toute la surface de mon corps...

Les officiers polonais présents à Moguiliof-Podolski ont été arrêtés ce matin. En outre, j'apprends que la station Jmérinka a refusé de transmettre mes télégrammes. Nous sommes encerclés, et je suis prisonnier de guerre, ni plus ni moins.

12 février. — Trotzki a conclu la paix et dissous l'armée ... l'armée « victorieuse ». Le bruit court que des bateaux anglais auraient forcé les Dardanelles... En somme, nous ne savons rien, étant privés de journaux depuis trois semaines, si j'excepte les malpropres *Izviestia* bolchéviques, qui contiennent autant de mensonges que de mots.

J'ai dîné par hasard en compagnie d'un monsieur marié qui se fait entretenir par trois femmes, d'une maman qui procure sa fille, d'un vieux couple de braves gens chassés de leur propriété, et d'un fonctionnaire véreux, morphinomane et ivrogne. Cette charmante société, cimentée par une femme exquise, la maîtresse de la maison, a devisé bourgeoisement, gentiment : il m'a fallu faire un effort de mémoire pour retrouver le signalement moral des convives. Comment dire après cela qu'on ne pense pas librement, en Russie?

Brusquement éclate un vacarme de fusillade. Je partais juste à ce moment. De tous les points de la ville, les fusils tiraient sans arrêt; une mitrailleuse claquait par instant, et, çà et là, on entendait l'éclatement sourd d'une grenade. Les Juifs, craignant un pagrôme (massacre) se terraient ; les chrétiens étaient inquiets, et parlaient de l'attaque de la ville. En réalité, ce n'était là qu'une sorte de feu d'artifice en l'honneur de la paix et de la dissolution de l'armée. Il n'y aura plus jamais de guerre : il n'est donc plus besoin de munitions! et ces brutes grises jettent au vent de la nuit la poudre qui a coûté si cher. Cet après-midi, la ville avait été parcourue par une procession trimballant des pancartes rouges avec d'aimables inscriptions : A bas les bourgeois! Vive la paix!... Pauvres brutes, vous crèverez de faim demain

ou après-demain, et ce sera la juste punition pour le mal que vous aurez fait au progrès, à la liberté du monde et à la civilisation.

14 février. — Le sous-chef d'État-Major m'a dit que les officiers français de la mission aidaient les Roumains, (ce que j'ai nié), que les soldats, très montés, avaient décidé de se défaire de moi, et qu'il ne se sentait plus la force d'assurer ma sécurité. Le chef d'État-Major lui a dit d'ailleurs que ma position ici n'était pas enviable (je suis le seul étranger : Japonais et Roumains sont partis depuis longtemps; les Polonais sont arrêtés). J'ai répondu que, si l'on m'attaquait, je me défendrais.

— Sans doute, répond-il, mais je serais au regret qu'il vous arrivât quelque chose de fâcheux. Ne pourriez-vous pas, tout au moins, éviter de sortir de la ville au cours de vos promenades! (Je sais maintenant pourquoi j'ai été canardé à plusieurs reprises en me promenant sur le haut plateau!) Dans quelques jours, nous vous évacuerons : la guerre étant finie, nous n'avons plus besoin d'instructeurs étrangers.

Guekker, qui est commandant d'armée depuis qu'on a liquidé Alexandrovitch, devenu homme de guerre, et Raïson, que les soldats ont voulu lyncher, aux cris de « A bas les Juifs », m'a retenu au passage :

— Vous voulez donc nous quitter? dit-il.

— Nullement, mais on m'a laissé entendre qu'on n'avait plus besoin de moi.

— C'est tout à fait inexact. Venez avec nous à Vinnitsa et ne nous quittez pas.

— J'y suis tout disposé.

Guekker ajoute : — J'ai vu les Allemands et les Autrichiens à Brest-Litovsk, d'où j'arrive. Figurez-vous qu'un colonel allemand m'a dit : « Vous arrivez de Pétrograd? Quelles instructions apportez-vous? » Je lui ai répondu que je trouvais sa question blessante vis-à-vis d'un homme qui était l'hôte de son État-Major pour traiter les affaires qu'il savait. Il a rougi et parlé d'autre chose.

Les Autrichiens que vous avez vus ici, lorqu'ils sont venus traiter avec nous des questions économiques, sont allés en-

suite à la Stavka. Là, on les a consignés vingt-quatre heures dans leur wagon, sans les en laisser descendre. Comme ils rappelaient la réception reçue à Moguiliof-Podolski, on leur a répondu : « C'était là-bas un Q. G. d'armée : ici, c'est le G. Q. G., et « nous avons parmi nous des représentants de nos Alliés ». Ils voulaient faire état de nos conventions d'échange, mais on leur a répliqué : « Parlons-en ! Vous désirez recevoir du blé, et, en échange, nous envoyer des peignes et des brosses à dents de pacotille ; merci ! » — « Que voulez-vous donc, demandèrent-ils ? — Des canons et des mitrailleuses ! — C'est impossible ! — Soit ! mais vous n'aurez pas de blé, et si vous voulez en prendre de force, nous reculerons en faisant le désert devant nous. »

« Les prisonniers, poursuit Guekker, ne seront pas échangés ; d'ailleurs, ils ne désirent pas s'en aller. Quant à la paix rompue, les Allemands n'en peuvent profiter pour faire une offensive, étant trop occupés ailleurs ; ils trouveraient, en tout cas, sur leur chemin, des populations exaspérées. »

Cependant, les bolchéviks ont lancé un radio en allemand disant en substance : « Les Allemands se moquent de nous ; ils nous proposent une paix qui foule aux pieds tous les principes au nom desquels nous leur avons tendu la main. Cette paix, nous refusons de la conclure. Mais, pour montrer aux peuples que nous ne voulons plus verser de sang, nous déclarons en même temps démobiliser toute l'armée : la honte de leur action retombera sur eux ». La naïveté des commissaires me semble mériter d'être placée sous globe. Ils espèrent soulever les masses allemandes, mais ne réussiront qu'à faire rire un bon moment les T. S. F... istes boches.

15 février. — A notre popote d'officiers, qui était devenue abominable, et que j'ai dû quitter, j'ai calculé que le popotier et ses acolytes se partageaient, au bas mot, quelque 300 *francs* volés chaque jour sur les frais communs.

Depuis des jours et des jours, il passe par notre unique pont et par l'une de nos grandes rues, interminablement, une armée qui fuit devant les Roumains, quelque 200.000 à 300.000 hommes, échappés aux armées voisines, et las du pillage individuel. Je ne sais rien de plus navrant que ce flot

incessant de charrettes, chargées de mille objets hétéroclites, ces brutes grises, juchées sur les voitures ou marchant à côté, les uns désarmés par les Roumains, les autres traînant encore leur fusil, des mitrailleuses, de l'artillerie de campagne. Ces figures hâves et sales, ces hommes carapacés de boue, dépouillés de tout insigne militaire, ce défilé perpétuel et lent, ce roulement *clair* de milliers de véhicules de toute espèce qui remportent les armées devant qui jadis ont reculé les Allemands, toute cette image en raccourci de ce qui fut la gloire et l'honneur de la Russie, et n'est plus qu'un flot de boue honteuse, tout cela est poignant, positivement.

17 février. — Dimanche de radieuse gelée. Le fleuve charrie d'énormes fleurs de glace, et il plane dans l'air je ne sais quelle splendeur qui enfanterait de la joie, si la joie m'était accessible en ce moment. J'ai rencontré en allant déjeûner des camions automobiles transportant des paquets de soldats armés. Près du grand cinéma, une affiche s'étale : « Qui veut s'enrôler dans la garde rouge? » En effet, ces lascars mal débarbouillés, ce sont des gardes rouges, aventuriers froussards, capables de tous les mauvais coups contre des gens sans défense. En ce moment, ils partent en guerre contre les Roumains. A ce propos, voici un échantillon des bruits qui circulent : les Roumains et les Polonais auraient reculé; ces derniers auraient échoué devant Jmérinka; la flotte anglo-française serait dans la Mer Noire; la couronne de l'*Empire* de Palestine (Jésus-Christ n'était que roi!) aurait été offerte au roi des Belges; l'Autriche se réserverait, en Bessarabie, deux districts sur dix, et aurait adressé à la Roumanie un ultimatum; enfin l'Allemagne aurait de nouveau déclaré la guerre à la Russie... Telle est la pâture intellectuelle dont on se repaît à journée faite.

A ma nouvelle popote fréquentent d'aimables officiers, dont plusieurs passent les nuits à jouer au chemin de fer : c'est le sport national : — « Ah! c'est vers la fin de la guerre de Mandchourie, que nous avons joué! » me raconte un très confiant colonel d'artillerie; j'ai eu la politesse de ne pas lui répondre : « On s'en est aperçu! ». Ces officiers ne se rendent pas compte de tout le mal qu'ils ont fait.

18 février. — On évacue de la ville surtout les choses lourdes. Ces gens ont peur! On se murmure à l'oreille que si l'État-Major ne part pas, bien qu'il y soit décidé depuis plusieurs jours, c'est parce que les Juifs auraient donné une grosse somme aux membres du « Revkom », pour empêcher le départ ; de la sorte, on ne craint pas en ville le « pagrôme » inévitable dans toute retraite russe.

Alexandrovitch oppose aux Roumains : 70 cavaliers, 350 à 400 fantassins, une batterie lourde, deux batteries de campagne, un train blindé et une auto mitrailleuse. Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des armées... Si les Roumains, ayant terminé leur opération de police, s'arrêtent, comme il est probable, en arrivant au Dniestr, nos bolchéviks se poseront en sauveurs de la patrie.

23 février. — Les bruits de départ se croisent et se contredisent ; d'abord, l'État-Major devait se rendre à Vinnitsa, sur la route de Kief, pour tendre la main aux bolchéviks du nord. Puis il a dû aller à Oumane, à l'est, qui est un cul-de-sac, où il risquerait de se faire capturer. A cette heure, il hésite encore. Pour moi, bien que, d'après les nouvelles privées russes, les seules qui me parviennent, j'aie lieu de croire que nos missions s'évacuent, je ne puis pas bouger : je n'ai pas reçu d'ordre, bien qu'à la rigueur mes chefs pourraient, s'ils y pensaient, me faire parvenir des instructions par la voie bolchévique ; je sais bien, par exemple, que si, au lieu d'officiers inexpérimentés, non au courant des habitudes russes, le commandant Buchsenschutz fût resté à la mission, il y a longtemps que j'aurais des instructions et un appui. D'autre part, la situation est tellement tendue que je ne pourrais guère me déplacer sans mon État-Major ; c'est l'avis du commandant de l'armée, et c'est le mien. Voilà pourquoi, sentant provisoirement mon sort lié à celui de l'État-Major de la 8e armée, je suis fort intéressé par les bruits d'évacuation qui circulent. Le sous-chef d'État-Major m'a dit que, si l'on partait, il me placerait dans le premier échelon, car, pris par les Allemands, je risquerais plus que les officiers russes.

Les délégués russes ayant refusé de signer la paix, les Allemands ont dénoncé l'armistice le 18 à midi, et adressé

aux soviets un ultimatum impressionnant. Le prince Léopold de Bavière a beau dire que les Allemands ne poursuivent aucun but de conquête, et veulent seulement rétablir l'ordre en Russie pour défendre l'Europe d'un danger de contagion, en réalité, c'est une facile campagne de ravitaillement que vont entreprendre les puissances centrales. Leur but évident est d'atteindre Kief et de là le Donets; or, la seule route qui nous permette d'échapper d'ici, nous fait passer, au nord, par l'important croisement de Jmérinka, puis, de là, à l'est ou au sud-est, par la région du Donets. Si les Austro-Ukraino-Allemands nous précèdent à Jmérinka, nous sommes pris; nous ne le serons pas moins s'ils s'emparent du Donets avant notre passage. La situation où nous sommes manque donc de charme; elle s'aggrave du fait que le secours espéré des cosaques de Novotcherkask nous fera défaut, puisque l'atamane Kalédine, abandonné par ses soldats, s'est suicidé. Aux dernières nouvelles, nous devons partir, après-demain 27, pour Yélizavetgrad, c'est-à-dire à l'est : c'est le seul parti raisonnable.

27 février. — Le désordre est complet dans notre Q. G. Les ordres, nombreux, se contredisent. Des bruits variés circulent, et l'on ne sait, en fin de compte, qui commande réellement. Le sous-chef d'État-Major m'a répété que « les Français et les Américains étaient les ennemis des Russes, car ils ravitaillent les Roumains ». Il a ajouté que les soldats étaient de plus en plus montés contre moi, et que, pour éviter la chose qu'il craignait, il me conseillait vivement de découdre les insignes qui me faisaient officier français : les galons et les écussons, et de remplacer mon képi par ma casquette russe. Redevenu en tout semblable à un officier russe dégalonné, je ne serais plus reconnu par les soldats, et on pourrait m'évacuer sans esclandre. Je me suis exécuté, car braver les imbéciles qui voudraient me supprimer me paraît bien inutile. D'ailleurs, le premier échelon, dont je fais partie, part demain.

Le général Zaïtchenko, revenu de Kief, met au point les récits des massacres « épouvantables » qu'on attribuait aux bolchéviks lors de la reprise de cette ville. Il y a eu des

exécutions, mais surtout, il y a eu des tués au cours de combats acharnés. Le vieux général Ivanof est parmi les morts, et de même un officier de la mission française, le commandant Jourdan, frappé d'une balle au front. La mission est partie en hâte. Pour moi, je fais aussi mes préparatifs de départ, et je vais m'installer à la gare... La fuite va commencer.

1er mars. — Notre échelon s'est ébranlé à minuit. Il est constitué par un train sanitaire. J'occupe un brancard inférieur dans un grand wagon où se trouvent avec moi trois officiers et trois ordonnances, une partie du « Revkom », divers bolchéviks de leur connaissance, et une caisse que gardent nuit et jour deux sentinelles. Je suis installé ici depuis hier matin, mais je suis tellement affaibli par la maladie et la fièvre, que j'ai passé en gare une trentaine d'heures sans descendre. Je me raccroche à l'espoir de me tirer d'affaire ; je lutte contre l'affaiblissement moral qu'entraîne l'épuisement par la fièvre, et pour le reste, je me laisse porter par le courant. J'ai trop souffert pour n'être pas devenu indifférent à ce qui se passera.

A Jmérinka, ordres et contre-ordres ; finalement, nous sommes passés (1). Mon plan, si j'atteins Yékatérinoslav, où nous allons, est de tenter de gagner de là Moscou, si la voie est libre, sinon la Sibérie. En attendant, j'ai la bonne fortune d'être invité à demeure à prendre mes repas à sa popote, par le médecin-chef du train sanitaire, une femme médecin énergique et bonne, dont je ne sais que les prénoms : Marie Fiodorovna. Notre route passe par Birsoula, d'où nous filerons vers l'est, nous efforçant de gagner de vitesse les ennemis qui avancent rapidement.

3 mars. — Nous sommes arrivés ce soir à Znamenka, et en sommes repartis sans encombre : nous avons maintenant grande chance d'échapper aux Boches.

J'ai eu de copieux palabres avec mes compagnons de voyage. Le plus bavard et le plus désagréable d'entre eux est

(1) Sur sept échelons de l'État-Major, cinq ont pu franchir Jmérinka et rebrousser vers le sud-est ; le cinquième a été criblé de balles ; les deux derniers échelons ont été pris par l'ennemi.

un grand garçon rasé qui n'est pas sot, mais qui a erré dans la vie sans trouver sa voie : il est acteur, ce qu'il me cache, et « autodidacte », ce dont il se vante Avant tout, il est bolchévik. Il m'avoue être partisan de la dictature du prolétariat, et vouloir tout mettre en œuvre pour l'imposer tant à la Russie qu'aux autres peuples. Il n'aime pas la France pour diverses raisons, où se révèle la lecture hâtive, superficielle, de seconde main, d'ouvrages écrits sans critique et sans conscience par des socialistes russes, juifs et autres. Il se représente la France comme faible, mourante, épuisée, n'ayant plus rien donné dans le domaine scientifique ni industriel où l'Allemagne l'a battue depuis longtemps, en un mot, comme un pays fini. Je devine la haine instinctive de cet homme qui trouve en moi, en face de lui, brusquement, un adversaire qu'il n'attendait pas, lequel, par sa culture et sa situation, peut l'empêcher de pérorer sans réplique au milieu de la foule qui emplit le wagon : il voudrait, du coup, démonter cet adversaire en le rabaissant. Il est assez intelligent, encore qu'il emploie çà et là des mots dont il ignore le sens; il a de la finesse, et accuse toutes les pointes que je lui envoie, ce qui le rend plutôt intéressant, malgré sa déclaration de haine. Il est le type de beaucoup de Russes : ce qu'il dit effrontément tout haut, beaucoup de ses compatriotes le pensent tout bas, surtout ceux qui en sont restés à l'opinion que l'Europe avait de la France avant la guerre. Voici comment ce bolchévik se représente l'action de son parti.

Un groupe d'hommes ayant décidé qu'ils veulent faire, à eux seuls, le bonheur de leur pays (et plus tard, du genre humain), commencent par étouffer, dictatorialement, tout essai de résistance ou d'opposition. Quand ils auront le sentiment que toute idée de résistance a disparu, ils desserreront un peu l'étau qui étranglait le peuple.

— Vous faites du Nicolas Ier au rebours, dis-je!

— Exactement!

Nous voilà donc fixés : ce sont des hommes qui ont le tempérament despotique de certains Russes et Juifs, et qui, ayant pris le pouvoir par l'épée, ne céderont que devant la

force de l'épée : il y a heureusement, dans leur cas, plus d'aplomb et d'impudence, que de courage vrai.

Le moment de détente une fois arrivé, on peut entrevoir le retour au régime de la légalité. Encore faut-il entendre légalité dans un sens également dictatorial. Des élections enverront à la capitale un conseil (Soviet), lequel élira dans son sein un comité exécutif, à peu près comme cela se passe dans nos municipalités. Seulement, deux choses sont nouvelles : d'abord, l'absence de lutte entre les partis, car on aura étouffé toute discussion et toute différence de partis; ensuite, la constante révocabilité des fonctions : dès qu'un député ou un administrateur aura cessé de plaire à ses électeurs ou à ses collègues et supérieurs, on le révoquera et tout sera dit. L'avenir leur apprendra si, dans ces conditions, un travail quelconque est possible.

...Plus de lois, continue mon interlocuteur : la loi est une institution qui manque de contact avec la vie, qui n'embrasse pas la totalité des cas, et qui vieillit au point de devenir mauvaise après avoir été excellente. Je lui fais observer qu'il ne faut pas confondre loi avec code. Il le sait, répond-il, et poursuit : A la place de lois, on promulguera des ordonnances adaptées aux besoins courants, et obtenues par referendum, ainsi que cela se pratique en Suisse. Je me représente aisément la vie menée par un peuple qui, par une suite ininterrompue de referendums, serait constamment occupé à faire et défaire les bases de son évolution sociale !

L'unanimité ayant été obtenue par des moyens violents, et se trouvant maintenue par la force, le pays sera contraint d'être heureux, car il sera le champ vierge où se pratiqueront sans fin les expériences socialistes.

Sur l'industrie, voici les vues de cet éloquent Bolchévik. L'industrie russe est hors d'état de lutter avec l'industrie étrangère, et, d'autre part, chaque pays se spécialise dans le genre de production qui lui convient le mieux. La Russie se spécialisera à son tour (probablement « l'industrie » des produits bruts, du « syrio », ai-je suggéré!) et achètera très bon marché les produits de l'industrie étrangère. On permettra aux industriels russes et étrangers de monter des usines, à

condition de se soumettre aux ordonnances en vigueur et de ne pas demander à être protégés par des douanes. On obtiendra ainsi des conditions d'existence d'un fabuleux bon marché.

J'ai eu l'imprudence de demander à mon interlocuteur ce qu'il pensait des emprunts de l'État russe, tant intérieurs qu'extérieurs, et il m'a répondu sur un tel ton que j'ai dû lui dire qu'il était un grossier personnage et un malappris, ce qui a mis fin aux confidences. J'ai tout le wagon avec moi !

4 mars. — Nous sommes arrivés et nous sommes arrêtés à Goraïnovo, dans la banlieue de Yékatérinoslav : la ville est en état de siège ; autant que je le comprends, le soviet qui y est installé ne voit pas d'un très bon œil cet État-Major en fuite, et met à son admission un certain nombre de conditions qui se discutent. En attendant, on se promène et on bavarde. Partout des usines, des haut-fourneaux, de l'ordre et de la propreté. On se sent dans un tout autre milieu qu'à Moguiliof-Podolski : là-bas, c'étaient des Juifs; ici ce sont des Russes, qui sont il est vrai bolchévisés, mais non à la manière des soldats déserteurs. Bref, c'est un autre coin de la Russie, une autre cloche que là-bas, où ne sonnaient que la « frousse » juive et les confidences à voix basse des Polonais pillés.

Mes compagnons ont discuté entre eux; j'ai feint de dormir, afin de n'exercer, par ma présence, aucune influence sur ce qu'ils diraient. Le meilleur d'entre eux, un certain D., excellent garçon, honnête, franc et délicat, désirant montrer la puissance du mauvais exemple, a conté comment, à ses débuts dans la vie, il était entré comme scribe dans un bureau de police, et comment son chef l'avait dressé à se faire une petite rente de 3 à 5 roubles par jour (8 à 13 francs) en faisant attendre les gens qui venaient chercher des pièces d'identité : quelques-uns attendaient des heures s'il le fallait, mais les roublards et les habitués remettaient, avec leur papier qu'il fallait apostiller, une pièce de monnaie ou un petit billet. Mes compagnons ont ensuite entamé la question politique. A leur avis, si la Constituante avait pu être réunie dès juin ou juillet 1917, avant l'affaire Kornilof, elle aurait sauvé la partie en donnant à la Russie une forme de répu-

blique bourgeoise qui eût été un tremplin et une solide pierre d'attente pour l'agitation future en faveur du communisme intégral. Ainsi auraient été évitées les guerres intestines et l'intrusion des Allemands. On sent nettement qu'ils comprennent que la partie est plus ou moins perdue, et que les plus clairvoyants d'entre eux entrevoient, au bout de leur chemin, ainsi que l'un d'eux me le disait récemment, la potence ou le suicide. Quand mon interlocuteur d'hier objecte qu'on a du moins fait beaucoup en montrant au peuple qu'il n'y a rien de sacré, et qu'on peut impunément toucher au droit, aux lois, à la propriété, aux autorités, aux traditions, ses camarades lui répondent, avec justesse, qu'on n'a rien prouvé du tout. Je pense, à part moi, que c'est justement pour cela que tant de malheurs fondent sur le pays.

6 mars. — Hier soir, mes compagnons bolchéviks m'ont emmené au cinéma à Yékatérinoslav, affectant de ne pas inviter le grossier compagnon de l'autre jour, et insistant, contre les habitudes russes, pour me payer mon tramway et mon billet. Dans ce fait minuscule, j'ai cru voir la preuve qu'il y a, sous l'étiquette égalitaire du bolchévisme, des opinions aussi éloignées que la mienne de la violence et du bouleversement social. Par cette gentillesse, mes compagnons, avec qui, d'ailleurs, j'ai eu de nombreuses conversations non politiques, ont voulu me montrer qu'ils étaient avec moi contre le farouche Bolchévik à œillères et si mal embouché.

11 mars. — Je viens de passer à Yékatérinoslav quelques jours qui m'ont permis de reprendre contact avec le monde. Notre agent consulaire, M. Kottavoz, m'a reçu à bras ouverts, et m'a mis en rapport avec deux jeunes ingénieurs qui ont reçu l'ordre de rejoindre à Moscou. Je ne suis donc arrivé ni trop tôt ni trop tard, et je pourrai, sans scrupule, abandonner ici mon État-Major russe. Pourtant, un revirement paraît s'être dessiné chez les Bolchéviks : maintenant, ils sont excités contre les Allemands autant que nous-mêmes; ils ont repris Pskof et Bobrinskaya; bref, on peut espérer une sorte de rétablissement : mais sera-t-il durable?

J'ai fait mes derniers adieux et réglé mes derniers comptes à mon État-Major. Le colonel prince Obolenski, général de

jour, maintenu dans son poste par les bolchéviks, m'a donné divers renseignements : le pont de Moguiliof a été détruit après mon départ, et l'armée a levé sur la ville, en s'en allant, une contribution de 2.500.000 roubles. En même temps, le colonel m'a comblé de prévenances, jusqu'à faire avec moi un long et ennuyeux déplacement pour me permettre d'obtenir plus rapidement un règlement de comptes.

Au moment où je quitte pour toujours cette armée russe où j'ai servi dix-neuf mois, je me suis heurté à l'un des traits les plus touchants qui m'y ont toujours frappé : la camaraderie. Les officiers russes, sur lesquels j'ai fait tant de réserves, au cours de ces notes, relativement à leur savoir, à leur travail, à leur genre de vie, n'en ont pas moins été pour moi, dans l'ensemble, de charmants camarades. Ce qui chez eux était défaut au point de vue militaire, était qualité au point de vue social. Il n'est pas d'attentions, de prévenances, de prérogatives même dont on ne m'ait comblé, si j'excepte l'attitude d'une demi-douzaine de goujats. Je sais bien que, personnellement, je leur apportais un élément nouveau, assez informé et distrayant ; mais, d'autre part, quelle sujétion d'avoir au milieu d'eux un témoin de toutes leurs faiblesses, dont l'attitude même les condamnait, et qui, probablement, publierait des extraits de ses carnets ! Malgré tout, j'ai été des leurs ; j'ai eu la bonne chambre seule, la bonne place à table, l'accueil amical : j'ai été, à bien des égards, le vieil enfant gâté ; cela a été strictement vrai au I^er^ corps sibérien ; mais, même à la 8^e^ armée, où les difficultés ne m'ont pas été épargnées, j'ai joui d'un traitement de faveur, souligné de plus en plus, à mesure que nous courions davantage de danger. Si j'ai profondément souffert, moralement et physiquement, dans cette armée, je n'emporte pas moins de l'ensemble des camarades que je quitte un souvenir infiniment doux et profondément reconnaissant.

Aujourd'hui, j'ai dit adieu à ceux que j'ai pu rencontrer : nos chemins vont se séparer. J'espère, une fois guéri, reprendre ma place dans le rang ; ils vont être, eux, ballottés et malmenés par ces troupes, jadis admirables, qu'ils n'ont pas su guider. Mon cœur se serre à cette pensée.

Pour moi, je profite de l'adresse d'un des ingénieurs, M. Couteau, qui, étant entré en relations avec des bolchéviks de marque qui se rendent à Moscou pour prendre part à la conférence de la paix, nous a fait offrir par eux un compartiment dans le wagon spécial qui les emporte. J'ai allégé mes volumineux bagages. Il me semble que je vais renaître à la vie.

Fait la connaissance de madame Gopner, femme du président du soviet de Yékatérinoslav ; elle est un des membres importants de la délégation que nous accompagnons. C'est une femme douce, du type des entêtés et des enflammés : elle croit à la révolution comme d'autres croient à Dieu. Elle a payé de plusieurs arrestations et de copieux mois d'emprisonnement sa foi révolutionnaire : cela seul suffirait à la rendre sympathique ; mais elle a, en plus, un charme de douceur simple qui est vraiment à souligner. Elle s'imagine, comme eux tous, que la révolution va éclater en France d'un jour à l'autre. Elle croit, sans critique aucune, à la russe, toutes les bourdes qu'on lui raconte, comme celle-ci, que quelques-uns de nos soldats ont tué un de leurs officiers qui mettait à mort les prisonniers boches!

12 mars. — Avec une lenteur cruelle, nous roulons vers Kharkof, atteint vers quinze heures. L'hiver se fait de plus en plus sentir, en avançant vers le nord hostile. La gare de Kharkof est pourvue de barrières auprès desquelles veillent des gardes rouges ; l'ordre y est établi de la façon la plus rare ici et la plus louable. Mais il plane, sur tout cela et sur la ravissante banlieue abandonnée, je ne sais quelle tristesse sombre qui impressionne. Un individu en costume militaire, porteur d'un revolver Mauser à fourreau de bois, armé jusqu'aux dents, et le visage renfrogné, s'est installé dans notre compartiment : c'est, paraît-il, Mouratof (ou Mouraviof), le commandant en chef des forces bolchéviques. Ancien exilé à Kirensk, en Sibérie, il a le faciès typique des révolutionnaires ; il est silencieux et défiant, mais nous l'amadouons par notre gentil sans-gêne, et il fait un compagnon très sortable.

*
* *

Arrivés à Moscou le 14 mars, nous en sommes repartis le 19 avec un des échelons de la mission roumaine. A la mission française de Moscou, j'ai eu le plaisir de retrouver des officiers amis, dont le général Rampont, qui m'a choyé et ravitaillé. Nous avons parcouru lentement, par Zvanka, Pétrozavodsk et Kiem, la ligne, construite pendant la guerre, qui mène à la côte mourmane à travers les admirables horizons du nord, en ce moment noyé de neige. Les Bolchéviks ne sont pas partout; par endroits, on les maudit; ailleurs, on ne jure que par eux. A Pétrozavodsk, un soldat de la garde rouge, appelé à leur aide par nos provodniks (gardiens de wagons) qui voulaient nous quitter pour s'en retourner vers le sud, a prononcé un véritable jugement de Salomon : « La grève, en matière de service public, leur a-t-il dit, est interdite, à moins qu'il y ait deux jours de préavis ; autrement, elle est assimilée au sabotage, crime qui se punit avec la dernière rigueur, jusqu'à la mort inclusivement. » J'aurais embrassé ce garde rouge, qui, à cette veille de Pâques, nous a permis d'assurer jusqu'au bout le chauffage et l'entretien de nos wagons. A mesure qu'on avançait vers le nord, j'ai constaté cependant une opposition plus marquée envers les Bolchéviks. On met sur leur dos toute la misère, dans cette région surtout peuplée de Vieux Croyants; jusqu'ici, on ne sentait guère d'autorité, on était libre, entre la forêt, les lacs et les rivières, alors que, maintenant, on est soumis à une tyrannie qui bouleverse toutes les notions antérieures de foi, de vie, de travail, de respect politique, et, en échange, ne donne rien que la famine. Avoir leur terre à eux importe peu à ces paysans du nord : ils vivent de la forêt sans fin, de la mer et des lacs, inépuisables réservoirs de poissons; le partage, qui agite leurs frères méridionaux, les laisse indifférents, et, de la révolution, il ne sentent que les horreurs et la famine.

Le 7 avril, nous sommes parvenus à Mourmansk, appontement hâtif construit, en pleine guerre, dans la baie de Kola,

qui ne gèle qu'en surface, au cœur de l'hiver. Ici, nous sommes en sûreté. Après trois semaines bien lentes et bien vides, nous avons pu nous embarquer sur le Hundsend (ex-Lutzow) le 27 avril. Le 8 mai, je suis arrivé à Paris. Le 9, au matin, j'étais installé à l'hôpital, et, le lendemain, j'entendais du général Niessel cette parole, récompense inattendue et douce : « Je vous remercie : vous avez bien servi le pays : de vous, je n'attendais pas autre chose. »

VII

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

I. — LES OFFICIERS

1. — LA PRÉPARATION DES OFFICIERS

Les générations d'officiers russes qui ont vu éclater la guerre européenne étaient, en ce qui concerne la technique militaire, plutôt bien préparées au rôle qu'elles allaient avoir à jouer. Ceux des officiers qui avaient déjà quelques années de grade avaient acquis une certaine connaissance du soldat : ils s'étaient occupés de le dresser, beaucoup d'entre eux l'aimaient, et certains même lui inspiraient une aveugle confiance. Mais les officiers de ce genre furent bientôt submergés dans les formations nouvelles. Un grand nombre d'entre eux, occupant des postes élevés, se trouvèrent enlevés au contact de la troupe; beaucoup furent tués, mis hors de combat ou faits prisonniers; ceux qui restaient se trouvèrent en minorité parmi les couches nouvelles d'officiers hâtivement créés. Ceux de nos camarades français qui ont été en contact avec des Russes durant une captivité en Allemagne, sont unanimes à reconnaître que les officiers russes capturés au début de la guerre, étaient incomparable-

ment supérieurs, comme esprit, tenue et formation militaire, à la moyenne de ceux qui furent faits prisonniers ultérieurement.

J'insiste sur ce fait que les officiers du début ne furent pas, comme on le disait communément en Russie, à peu près tous fauchés ou capturés au cours des premiers mois de guerre. On rencontrait encore en 1916 bon nombre d'entre eux dans les unités; seulement, ils avaient avancé en grade et avaient dû céder à des officiers de formation plus récente et plus hâtive la tâche si importante de former le soldat. Leur grande faute consista à ne pas voir en quelles mains inexpérimentées ils abandonnaient les grades inférieurs, et à ne pas s'efforcer de faire l'éducation de leurs camarades plus jeunes.

A la suite de ces officiers qui étaient déjà en fonctions au moment où éclata la guerre, parut une seconde série, ou plutôt, parurent plusieurs séries successives d'officiers, dont la qualité diminuait de mois en mois. Il y eut d'abord les promotions de la guerre des Écoles militaires et les promotions anticipées de younkers. Ensuite, il y eut une fabrication accélérée de *praporchtchiks*, jeunes officiers d'un grade immédiatement inférieur à celui de sous-lieutenant. Bien que les deux premières catégories fussent meilleures que la troisième, tous ces jeunes gens présentaient, à des degrés divers, le même défaut : ils ne connaissaient pas le soldat. Nul parmi leurs maîtres n'avait attiré leur attention sur la responsabilité qui allait peser sur eux, maintenant qu'ils allaient avoir à conduire des hommes dans des circonstances souvent tragiques. Nul probablement n'avait songé dans le passé, et nul certainement ne devait songer dans la suite à les inviter à la réflexion sur le rôle si important et si grave qu'ils allaient jouer. Nul ne leur avait répété qu'il fallait travailler maintenant avec une ardeur nouvelle, et que l'important n'était pas de placer à tout propos leur vie sur la balance, mais bien de mettre toute leur âme et toute leur force de volonté dans leur mission de conducteurs d'hommes, à qui ils devaient servir de vivants exemples. Au contraire, leurs chefs, qui auraient pu laisser un certain nombre d'entre eux en contact direct avec la troupe, ne fût-ce que pour les former prati-

quement, les en écartaient sans préparation en leur donnant d'emblée cette malheureuse étoile de l'officier, du praporchtchik, qui devait leur enlever la saine vision de la réalité.

Ces praporchtchiks étaient très jeunes (les praporchtchiks âgés appartenaient à des promotions anciennes de « praporchtchiks de réserve »). Au début de la guerre, on exigeait d'eux qu'ils eussent fait en totalité ou du moins en majeure partie, leurs études secondaires. Peu à peu, l'autorité militaire devint moins exigeante. Les jeunes gens ainsi triés étaient rassemblés dans certaines villes du front et même de l'arrière, et préparés à leur rôle par des cours durant de trois à quatre mois. Les cours terminés, ceux qui avaient satisfait aux examens recevaient leur brevet d'officier, et étaient dirigés incontinent sur une unité. Du jour au lendemain, et sans autre forme de procès, ces jeunes gens qui n'avaient, le plus souvent, de militaire que le costume, qui avaient bien quelques notions des tranchées, des masques, de l'attaque, mais qui ignoraient tout de leurs futurs devoirs, devenaient des officiers ! Du jour au lendemain, ces jeunes ignorants devenaient les camarades d'officiers de carrière rompus au service militaire ; du jour au lendemain, ils allaient être appelés à commander des hommes, à les conduire peut-être à l'attaque. « Nos praporchtchiks ne savent qu'une chose, me disait un colonel : c'est mourir ! » Eh oui, bon nombre d'entre eux se sont fait tuer ; mais mourir n'est pas le but de la guerre ; mourir follement, c'est souvent abandonner à la mort ou à la captivité les hommes dont le sort vous a été confié. D'ailleurs, ils ne mouraient pas tous ! Il en est resté un bon nombre, parfaitement vivants, dont une très sensible portion a servi à former le noyau du bolchévisme dans l'armée.

Ces créations hâtives d'officiers provenaient de ce fait qu'il n'y avait pas, en Russie, d'officiers de réserve. On comptait officiellement que, lors de la mobilisation, on utiliserait les cadres superflus de l'armée active pour commander les unités mobilisées. Il existait cependant un certain nombre d'anciens volontaires d'un an qui, ayant passé, à l'issue de leur temps de service, l'examen de praporchtchiks de réserve, avaient

conservé ce grade, qui n'était pas susceptible de modification. Ce volontariat d'un an, sur lequel on avait jadis fondé quelques espérances, avait donné, au cours de la campagne de Mandchourie, des résultats peu encourageants; aussi l'institution en avait-elle été abandonnée. La plupart de ceux qui restaient ont cependant pris du service dans diverses organisations militaires ou dans des Etats-Majors. Quelques-uns d'entre eux étaient des hommes remarquables.

Bien qu'il n'y eût pas, à proprement parler, d'officiers de réserve, il existait des « officiers du temps de guerre » qui y ressemblaient extérieurement. Ceux que j'ai vus peuplaient les États-Majors, où ils remplissaient le plus souvent des fonctions qu'eussent pu tenir des sous-officiers. On comprenait que le règlement réservât à des officiers brevetés certains postes des États-Majors, quand on apercevait la parfaite incapacité militaire de ces élégants embusqués.

En ce qui concerne les officiers d'État-Major, leur situation, au début de la guerre, était la suivante : un certain nombre d'entre eux étaient en possession des hauts grades et commandaient des unités de diverse importance. La majorité des autres peuplait les États-Majors de Région et l'État-Major de l'armée.

Tous ces officiers furent casés de suite par la constitution des États-Majors de campagne : plus de cent divisions, plus de cinquante C. A; treize armées, cinq groupes d'armées, un G. Q. G. On dut même leur ajouter des camarades brevetés de deuxième catégorie. Ce ne fut pas encore assez. On créa alors des cours accélérés d'École de Guerre qui durèrent, les uns un an, en deux périodes de six mois chacune, les autres quatre ou cinq mois seulement. Le résultat de ces derniers cours ultra accélérés fut, beaucoup trop souvent, de donner de la morgue à de très jeunes ignorants, qui s'imaginaient n'avoir plus rien à apprendre et être mieux que personne au courant du travail d'État-Major. J'en ai eu quelques-uns sous mes ordres et n'ai jamais eu à m'en louer, car ils opposaient aux indications les plus pressantes une orgueilleuse inertie. Si l'on excepte un certain nombre d'officiers de carrière doués de sens pratique, d'expérience et de modestie, qui gagnèrent

véritablement à fréquenter les cours des deux périodes de six mois, on peut dire que cette poussière d'officiers simili brevetés n'eut que la valeur d'une hâtive contrefaçon. Si l'armée russe avait subsisté, il aurait fallu remettre sur les bancs de l'École de Guerre un grand nombre de ces jeunes gens, qui n'ont, dans les États-Majors, guère fourni de travail utile.

Il était admis qu'un officier d'État-Major n'allait qu'exceptionnellement au feu ; dans la pratique, ces officiers ne furent, au cours de cette guerre, exposés au contact avec l'ennemi que durant la guerre de mouvement, presque aussi dangereuse parfois pour les petits États-Majors que pour certaines troupes. Puis, pendant la guerre de position, ceux d'entre eux qui firent un stage à la tête d'un régiment, avant de recevoir les étoiles, furent parfois exposés.

Grâce à cet éloignement de la troupe, ceux d'entre eux qui étaient jeunes officiers se trouvaient dans une situation privilégiée. Peuplant les États-Majors, vivant sans danger, et parfois avec tout le confort du temps de paix, ils avaient l'avantage de recevoir plus tôt que les officiers de troupe l'avancement, et parfois les décorations régulières. Quelques malins, hautement protégés, trouvaient également le moyen de faire une apparition sur le front (guerre de mouvement) et d'y récolter une croix de Saint-Georges. Mais pareil cas était rare. La plupart récoltaient seulement les Saint-Stanislas, les Sainte-Anne et le Saint-Vladimir obligés ; souvent ils se voyaient, comme colonels, promus au Saint-Vladimir de 3e classe (au cou), qui est une fort belle décoration, et s'en tenaient là, se contentant d'attendre le grade de général qui pouvait, à son tour, si on leur confiait une unité solide, leur rapporter un beau jour la croix de Saint-Georges. Voilà quelle était en général la carrière d'un officier breveté.

Les règlements les concernant étaient tellement stricts et surannés qu'il leur fut longtemps interdit d'entrer dans l'aviation. Il semblait que leurs chefs eussent peur de leur voir accomplir, avec tous ses risques, leur métier de soldats.

Instruits comme ils l'avaient été par des militaires qui avaient rompu avec le service actif, et avaient perdu le contact avec la vie courante de l'armée, séparés, par leurs fonctions

spéciales, du maniement direct de la troupe, qu'ils n'avaient pu connaître qu'avant de suivre les cours de l'École de Guerre, entrés trop jeunes dans le service d'État-Major pour avoir pu très bien connaître le soldat, ces officiers brevetés étaient, il faut avoir le courage de le dire, plus ou moins en marge de l'armée. Certes, ils en connaissaient à merveille les règlements et l'histoire, et ils étaient pénétrés du suc des leçons les plus savantes sur l'emploi qu'on en pouvait faire. Mais cette connaissance intime du soldat, ce je ne sais quoi qui ne s'acquiert que grâce à un long séjour dans la troupe, leur échappait communément. Ils découvraient parfois la troupe au moment de leur stage, et deux ou trois colonels brevetés m'ont fait à ce sujet des confidences caractéristiques — ou bien encore lorsqu'ils se trouvaient mis à la tête d'une unité importante. Mais dans les deux cas, à moins de dispositions spéciales, qui ne se rencontraient que chez les officiers d'élite, ils ne pouvaient profiter de ce tardif contact avec la réalité militaire autant qu'ils auraient pu le faire quelques années auparavant. Les charges de leur nouvelle fonction ne leur laissaient guère le loisir d'utiliser, autant qu'ils l'auraient désiré, cette occasion venue trop tard.

D'une façon générale, et en faisant abstraction des officiers d'élite, chez qui l'intelligence et le travail suppléaient aux lacunes de l'expérience, on peut dire que les officiers brevetés, dans les grades subalternes et supérieurs jusqu'à cinq galons inclus, avaient de la guerre, de ses méthodes et de ses moyens des conceptions d'un caractère abstrait. L'influence de l'École de Guerre pesait sur eux. Les enseignements des maîtres et des formules apprises auprès d'eux, étaient restés pour beaucoup d'officiers la lettre même de l'Évangile militaire. Plus ils appliquaient exactement ces formules, plus ils se croyaient inexpugnables. Il fallait chez eux une personnalité puissante pour se détacher de ces formules et tâcher d'en appliquer non la lettre, mais l'esprit. Les autres étaient positivement bloqués contre toute idée nouvelle. Si on leur suggérait quelque innovation en usage dans une armée étrangère, ils répondaient sans hésiter et peut-être avec conviction : « Parfaitement ! c'est exactement

ce qui se pratique chez nous! » De là, chez eux, sous la couche de politesse et d'amabilité extérieure qu'ils abandonnaient rarement, une morgue spéciale et un indéracinable orgueil qui les rendait hostiles à tout ce qui était apporté par l'étranger sans l'estampille de leurs professeurs. J'ai vu à cet égard de nombreux exemples d'étroitesse d'esprit, et il m'est arrivé d'être obligé de lutter contre des mensonges, par lesquels certains officiers brevetés s'efforçaient de masquer leur résistance à mes suggestions.

Pour caractériser la masse des officiers d'État-Major, (disons par exemple, 80 p. 100 d'entre eux, et abstraction faite, je le répète avec insistance, de très brillantes exceptions), on peut mettre en avant, d'abord un incommensurable orgueil de caste : ils se croyaient l'élite, la crème des officiers de l'armée, au point de vue intellectuel, technique et moral (le mot m'a été dit). Ensuite, un esprit particulièrement étroit, dénué de curiosité, d'élan vital. Je sais bien que, dans la pratique, la majorité des bons officiers briguaient l'honneur d'entrer à l'École de guerre, puisque c'était la vraie porte du succès. Mais tous n'y entraient pas, et un certain nombre d'officiers sérieux, qu'attirait la vie du camp, ne souhaitaient même pas d'être d'État-Major, d'entrer dans une filière administrative. Il était donc exagéré de la part des officiers brevetés de se considérer aussi exclusivement comme des talons rouges. Pour le second caractère que j'ai souligné, en revanche, ils n'en étaient guère responsables : ce sont leur éducation faite à part et leur service spécial qui, en les abstrayant de la vie militaire vivante leur avaient comme fermé les yeux, à moins qu'une personnalité vigoureuse ne leur eût permis de réagir.

On comprendra mieux, après ces explications, les rapports qui s'établissaient entre officiers d'État-Major et officiers de troupe. Bien qu'il n'y ait probablement pas d'armée où les rapports entre ces deux catégories d'officiers soient empreints d'un sentiment de cordiale égalité, il me semble qu'il y avait en Russie quelque chose de plus qu'ailleurs. Ces deux catégories d'officiers ne semblaient pas parler la même langue, et ils avaient des intérêts distincts. Les uns étaient de la race

des maîtres, de ceux qui commandaient actuellement ou commanderaient un jour; les autres étaient de la race de ceux qui avaient tout juste le droit de se taire, et, à l'occasion, celui de se faire tuer. Pratiquement, dans les rapports extérieurs, ces distinctions semblaient s'effacer; mais on les sentait poindre à la première opposition d'intérêt, ou simplement d'idées.

Pourtant, il faut, pour être équitable, insister sur certaines des qualités de l'officier russe d'État-Major, qui, sous les critiques qui précèdent, pourraient passer inaperçues.

D'abord, il faut souligner qu'une majorité des officiers russes cultivés étaient brevetés ; tous n'étaient pas des aigles, mais ils avaient un minimum de connaissances, un passé d'instruction qui les mettait réellement au-dessus du type moyen de l'officier non breveté d'une armée où le travail et la tenue n'étaient pas partout en honneur. Ceux d'entre eux qui étaient doués d'une forte intelligence, et le nombre n'en était pas négligeable, étaient vraiment des officiers donnant, malgré certains défauts, l'idée la plus favorable de leur armée. Il n'est pas jusqu'à leur esprit de corps — ou de caste — qui ne fût, à certains égards respectable, parce qu'il constituait un lien délicat et utile dans une armée aussi disséminée et aussi mêlée que l'armée russe.

Lorsqu'ils atteignaient les grades élevés, une nouvelle sélection se faisait parmi eux. Il y avait d'un côté les bons élèves, ayant conservé avec l'âge tous les défauts précédemment signalés : ils végétaient dans des postes plus ou moins honorifiques, et ne jouaient plus de rôle que par leur nombre. De l'autre côté, un nombre important de ceux qui, encore quelques années auparavant, manifestaient un fâcheux esprit d'exclusivisme, se réformaient tout à coup au contact de la réalité. Ayant à conduire des affaires multiples, à conférer avec les officiers des formations les plus diverses, ils sentaient rapidement qu'il fallait ne tenir aucun compte des étiquettes et n'apprécier que la valeur personnelle des hommes, parce qu'il importait de faire collaborer toutes les forces de la nation. Ainsi, peu à peu, ceux-là mêmes qui semblaient impénitents, quittaient leur défiance orgueilleuse, et oubliaient même de revêtir leurs aiguillettes d'État-Major.

C'est parmi ces officiers que je rangerais les noms les plus célèbres et quelques autres de généraux russes remarquables : Alexéyef, Gourko, Loukomski, Klembovski, Balouyef, Yarone, Leczinski, etc.

*
* *

Quelle conduite les divers officiers ont-ils tenue dans leur service? Cette question, le public la résout communément d'un mot, en disant : « Ce sont les officiers qui ont perdu l'armée russe ». Je voudrais essayer d'étudier sans parti-pris cette grave question.

2. — SUR LA DISCIPLINE

Procédant par ordre, on doit, puisque les officiers avaient pour mission de veiller à la discipline, se demander d'abord comment et pourquoi ils ont failli à cette obligation.

Demandez à des officiers russes quelle est la cause de la dissolution de l'armée; ils vous répondront invariablement : « C'est la disparition des anciennes troupes disciplinées, anéanties au cours de la première année de guerre qui a fait se désagréger l'armée ». A mon sens, la question n'est pas aussi simple qu'elle leur paraît ici. Avant de se demander si les soldats disciplinés ont, oui ou non, disparu de bonne heure dans l'armée russe, il semble nécessaire de bien s'entendre d'abord sur l'essence même de la discipline.

Qu'est-ce donc que la discipline?

On comprend sous ce nom deux actions différentes et à certains égards opposées : la discipline morale et la discipline physique. La discipline morale se propose d'agir sur la *volonté* d'un individu ou d'une collection d'individus, à l'effet d'orienter cette volonté vers un but commun, lequel peut ne pas coïncider avec l'intérêt immédiat de cet ou de ces individus. Elle opère donc une *éducation de la volonté*. Tout autre est la discipline physique, puisqu'elle se propose au contraire

de masquer la volonté, les habitudes, les sentiments, les instincts, c'est-à-dire la personnalité des individus sur lesquels elle s'exerce, et de substituer à ces sentiments personnels des *réflexes*. Elle opère une *création de réflexes*. Elle tend à obtenir, par exemple, que des chats fassent bon ménage avec des souris, et que — la chose est du même ordre — des hommes qui ne sont pas autrement courageux fassent, en présence du danger de mort, la série des réflexes que ferait un homme inaccessible à la peur. En un mot, la discipline morale est l'opposé de la discipline physique, puisque la première s'appuie sur la volonté, tandis que la seconde tend à la supprimer. La discipline physique aboutit en effet à ce qu'on devrait appeler : le *dressage*.

La discipline militaire moderne procède de l'un et de l'autre de ces modes de discipline, et, si l'on étudie d'un peu près l'histoire militaire du XIX^e^ siècle, on voit que la conception que l'on a eue de cette discipline n'a pas cessé d'évoluer. A l'époque présente, il semble qu'on fasse, dans notre armée, à la discipline morale une place d'honneur. Tout, d'ailleurs, dans les nations occidentales, concourt à la formation de cette discipline morale : la famille, l'école et le régiment. L'homme arrive à la caserne déjà fortement préparé, à son insu, à certaines des idées morales qui serviront de base au service militaire. Ses parents, les anciens, ont, même sans lui faire de morale, expliqué devant l'enfant les dangers d'une invasion, la douceur d'être maître chez soi, la honte d'une servitude. L'école a nourri ces sentiments au moyen d'exemples historiques. Nos officiers trouvent donc le plus souvent, chez l'homme qui arrive au régiment, un terrain où sont en germe les grandes idées morales vers lesquelles il convient d'orienter le soldat : l'amour de la patrie, le respect de l'honneur national, l'accomplissement du devoir, coûte que coûte, jusqu'à la mort, inclusivement.

Toutefois, cette éducation morale, fût-elle parfaite, ne suffirait pas. D'abord parce qu'une troupe est composée d'éléments disparates et de qualité inégale. Ensuite, parce que, même s'il ne s'agissait que de soldats d'élite, l'éducation de la volonté ne suffirait pas pour obtenir entre eux cette solide

cohésion qui est le but final de la discipline et la force d'une armée. On sait, en effet, qu'une compagnie d'officiers, de même que des milices, n'ont pas de valeur sérieuse. C'est que même une élite doit être défendue, par des réflexes collectifs, contre les surprises de ses instincts individuels (par exemple la colère, l'inattention, la peur, etc.). Il convient donc, quelle que soit la qualité de la troupe considérée, d'ajouter à la discipline morale une certaine dose de dressage. On obtient par là que ces volontés, déjà tendues vers un même objet, voient leurs actes, même les plus dangereux, facilités par une série de réflexes que le dressage fera intervenir chez eux. C'est à ce prix seulement qu'une armée peut supporter les secousses d'une guerre terrible comme celle que nous traversons, qu'elle peut, sans se laisser abattre, réagir, rebondir aux heures critiques, et faire jaillir de son sein des cadres improvisés, lorsque ses cadres naturels ont disparu. Tel est, dans ses grandes lignes, l'idéal vers lequel a tendu la conception française moderne de la discipline militaire.

Si la discipline morale est impuissante à assurer à elle seule la cohésion d'une troupe, on peut en dire autant de la seule discipline physique. Une troupe, en effet, qui n'agit que par les réflexes collectifs déterminés chez elle par le dressage, pourra se conduire admirablement à la manœuvre ou au feu, mais n'offrira aucune résistance aux causes morales de dissolution. Le soldat qui ne sait que manœuvrer et mourir, et qui n'a pas, à côté des réflexes qui lui dictent ces actes, un sentiment patriotique, l'amour de son foyer, la volonté de vaincre, etc., est à la merci des paniques sans cause et du découragement. La discipline physique pouvait suffire jadis, quand on n'avait que des armées peu nombreuses composées de mercenaires ou de spécialistes qu'on tenait perpétuellement en mains. Encore ces armées même avaient-elles un sentiment collectif de gloire ou de domination, qui assurait entre leurs unités une cohésion véritable. Mais, dans les temps modernes, les masses formidables que met sur pied la « nation armée » ne sauraient s'accommoder de l'emploi exclusif de l'une ou de l'autre forme de discipline.

Voyons ce qui se passait en Russie. Ici, l'homme n'appor-

tait pas au régiment fût-ce la plus humble des idées morales qu'apporte avec elle une recrue française. La douceur du foyer, personne ne la lui avait jamais vantée. D'ailleurs, qu'est-elle aux yeux d'un Russe, puisqu'il est toujours prêt à émigrer jusqu'au bout du monde sur la simple promesse d'un lot de terre abondant et fertile? La honte de la servitude? Qui donc parmi les chefs responsables eût osé la développer devant ce moujik esclave? La patrie? Qu'était-elle aux yeux d'un paysan russe qui, depuis l'enfance entendait dire qu'il devrait sacrifier au besoin jusqu'à sa vie à un tsar lointain, dont certains lui soufflaient à l'oreille qu'il n'était qu'un oppresseur et un secret ennemi?

D'ailleurs, ce qui était vrai des paysans illettrés l'était également, pour d'autres raisons, des éléments plus cultivés de la société russe.

C'est que l'éducation morale n'existe pas en Russie. Le clergé national ne possède ni l'instruction ni la dignité qui seraient nécessaires pour faire œuvre d'éducateur. Quant à la famille, ce noyau essentiel de l'éducation morale pour un Européen occidental, elle se désintéresse totalement, en Russie, de ce devoir. Lorsque les enfants sont encore tout petits, les parents russes cultivés répugnent totalement à les corriger physiquement, et s'efforcent de leur *expliquer* avec gravité les raisons qui leur font prononcer telle ou telle défense. Lorsque les enfants grandissent, les parents ne font qu'un insignifiant minimum d'efforts pour agir sur leur moral, pour faire luire devant leurs yeux la notion des devoirs devant lesquels, un jour ou l'autre, devront se courber leurs plus impérieux instincts et leurs plus captivants désirs. Quant à leurs actes, ils ne s'en préoccupent point, si l'ordre de la maison n'en est pas troublé.

Il en résulte que la personnalité des jeunes gens russes se développe en toute liberté, sans connaître d'autres entraves que les empêchements physiques à la réalisation de leurs désirs ou volontés. A l'école ou au lycée, l'absence d'éducation morale est la même que dans la famille : il ne règne là que l'obligation physique d'apprendre. Les Russes parviennent donc à l'âge d'homme sans avoir jamais senti peser sur

eux cette perpétuelle obligation morale, parfois un peu puérile, mais, dans l'ensemble, si bienfaisante, qui nous a enserrés, nous autres, dès nos premiers pas. C'est pour cela que les Russes sont si impulsifs, ce qui les rend souvent si profondément sympathiques, mais en même temps si prodigieusement incapables de résister à un désir ou à une tentation, et par suite, de fournir un effort patient, désintéressé et continu. C'est pour cela également, et cela est grave pour la Russie de demain, que, lorsque, par exemple, cinquante Russes sont réunis pour discuter une question, il se trouve communément parmi eux une cinquantaine d'orateurs et tout autant d'opinions différentes.

Les militaires russes, lorsqu'ils recevaient des recrues, ne trouvaient donc chez eux qu'une préparation morale rudimentaire ou inexistante. Certes, beaucoup des hommes avaient une noblesse et une générosité d'âme surprenantes. Mais ce n'étaient là chez eux que des instincts, au même titre que les sentiments contraires chez tels de leurs camarades. Or, puisque la constitution de la société russe privait la jeunesse militaire de tout cet apport moral dont dispose le jeune soldat d'Occident, quelle allait être, en face de cette situation, l'attitude des officiers?

Les officiers étaient eux-mêmes des produits de leur nation. Comme leurs compatriotes, ils n'attachaient pas d'importance au côté moral de la discipline. Les écoles militaires les avaient bien initiés aux grands devoirs de l'officier; mais, dans cette nation où l'on ne trouve pas d'éducateurs de la volonté, comment auraient-ils pu, sans préparation, sans modèles, s'improviser dans ce rôle? Fatalement, le côté moral de la discipline devait passer chez eux à l'arrière plan. Ajoutons d'ailleurs qu'ils n'étaient nullement exempts de préjugés de caste, et que la masse grise de leurs soldats leur apparaissait communément comme frappée d'une invincible débilité d'intelligence, comme une pâte molle qu'il fallait modeler sans se préoccuper le moins du monde de ses sensations ou de ses sentiments.

On voit que, chez les Russes, tout le poids de la discipline militaire devait fatalement peser sur la partie matérielle, sur

ce que nous avons appelé le *dressage*. Mais aussi, avec quel amour et quel soin ils pratiquaient ce dressage! Les soldats qui sortaient de leurs mains faisaient à bon droit l'admiration des connaisseurs. Nulle troupe n'était plus plaisante à voir, et nulle n'entreprenait avec plus de mâle assurance les actes les plus dangereux et les plus fous de la guerre. Nos camarades russes étaient à bon droit fiers de leurs hommes.

Toutefois, s'étant bornés au dressage exclusif, ils devaient se heurter aux difficultés que nous avons signalées. Tant que les cadres instructeurs ont été intacts, la troupe si bien dressée s'est admirablement comportée, encore qu'elle fût singulièrement passive dans les moments critiques. Elle se fit tuer ou prendre sans émotion, elle paya superbement les erreurs de ses États-Majors. Mais peu à peu, les cadres anciens ont été fauchés ou submergés d'apports nouveaux ; avec eux ont disparu une grande partie des hommes qui étaient dressés, et ils ont été remplacés par d'ignorantes recrues. Le propre de l'éducation morale est d'être contagieuse ; celui du dressage est d'être strictement personnel et de s'oublier par l'absence d'exercice. On vit donc bientôt dans l'armée russe, à côté d'une minorité d'hommes parfaitement dressés, un certain pourcentage d'hommes qui n'étaient qu'imparfaitement dressés, et une énorme quantité d'hommes qui n'étaient pas dressés du tout. Cependant, tous ces soldats, si différents les uns des autres, au point de vue de leur éducation militaire, avaient ceci de commun que tous également ignoraient pour qui ils se battaient et pourquoi ils devaient se battre. Ils n'avaient aucune idée morale où s'appuyer dans les heures graves : ils devaient donc succomber, et l'inévitable se produisit. Peu à peu, ces hommes, dans le cœur desquels leurs chefs avaient omis de semer des idées tangibles de patrie, d'honneur, de devoir, se laissèrent envahir par d'enjôleuses théories parlant de fraternité universelle.

Certes, ils avaient, grâce à leur dressage, asséné des coups puissants sur les armées autrichiennes et les armées allemandes ; mais, la campagne se prolongeant, il leur fallait des principes : pour continuer leur travail de guerre, ils n'en avaient pas. Quand l'inaction des tranchées eut émoussé les

réflexes chez les hommes qui en avaient possédé, quand affluèrent des hommes qui n'avaient subi qu'un dressage hâtif, les instincts se sont vite débridés, et la désagrégation commença bien avant la révolution. Les troubles de 1917 ne firent que précipiter ce mouvement commencé, et la superbe armée russe, qui, en 1915, opposait des bâtons aux mitrailleuses allemandes, ne voulut plus se battre ; tout d'un coup, les héros d'hier ont eu peur de mourir. L'armée des tsars n'existait plus. Un instant, ce qui lui restait de dressage lui donna comme un semblant d'énergie, et permit les offensives de 1917. Mais ce ne fut là qu'un soubresaut d'agonie, et bientôt après, le front, lamentablement, s'ouvrit.

Ainsi donc, à la base de cette catastrophe, il y a une erreur initiale du monde militaire russe sur la conception de la discipline. Mais, ce fait évident une fois constaté, convient-il d'accabler les coupables, c'est-à-dire les officiers? Je ne le crois pas, car nul ne peut soutenir que cette erreur soit imputable à telle classe spéciale de la société russe plutôt qu'à telle autre. Cette erreur pèse sur la Russie tout entière, sur la famille russe, si prolifique et si peu éducatrice. Elle est le résultat, d'une part, d'un état social chaotique et d'une civilisation trop primitive dans ses couches profondes pour pouvoir fournir aux soldats le bagage moral qui leur était indispensable — et d'autre part, de cet individualisme russe impénitent qui continuait à couler et à bouillonner sous la glace unitaire dont le recouvrait le régime autocratique.

C'est dans cette erreur initiale, dans cette immense faiblesse de la nation russe devant l'attrait de ses impulsions, qu'il faut chercher la cause profonde, lointaine, de la désagrégation de l'armée russe. Il y eut également d'autres causes et nous y insisterons. Mais celle-ci est fondamentale, et le souvenir en devra dominer toute étude impartiale de l'armée russe contemporaine.

3. — LES OFFICIERS DANS LA TROUPE.

Essayons de replacer les officiers russes parmi la troupe

qu'ils commandaient et de démêler ce qu'il y avait de caractéristique dans leur conduite.

Tout officier français se souvient de ce qui est dit sur l'*exemple* au troisième paragraphe du manuel du chef de section d'infanterie :

« L'EXEMPLE. La troupe est le reflet de son chef. Elle en est le juge le plus sévère... »

Ces paroles si unies contiennent peut-être la plus belle et la plus utile des formules qui doivent servir de guide à l'officier de tous les temps et de tous les pays. Or, cette formule, il ne semble pas que les officiers russes, pris dans leur ensemble, l'aient jamais méditée ni appliquée. En tout cas, ils ont oublié de le faire pendant la guerre.

Cela s'explique aisément. Le plus sincèrement du monde, ces officiers se considéraient comme d'une autre nature que leurs soldats. Ils ne pensaient pas qu'il pût y avoir, entre eux et les hommes, de commune mesure. Les hommes étaient pour eux une sorte de troupeau d'êtres inférieurs, mais fort sympathiques, envers lesquels on avait des droits, mais peu ou point de devoirs, en dehors de celui de pourvoir à leur vie matérielle et à leur dressage militaire. Cette idée ne provenait pas chez eux d'un orgueil mal placé : elle était le résultat de divers facteurs, parmi lesquels on reconnaît aisément le manque de réflexion, la paresse intellectuelle, la pauvreté du développement moral, et, par-dessus tout, cette royale indifférence que manifeste un Russe pour la vie et les actes de son prochain, lorsque ce prochain n'appartient pas à son clan social. Un officier pouvait, dans certaines circonstances, vivre exactement dans les mêmes conditions que ses hommes, dans la boue, la vermine, et la misère; sa vie, cependant, se déroulait exactement comme si ces hommes n'eussent pas existé. Individualistes nés, ces officiers vivaient à leur guise, selon les circonstances, mais restaient complètement indifférents à ce qu'en pouvait ou pourrait penser leur entourage de soldats. On les étonnait profondément quand on leur disait que leur genre de vie pouvait exercer une répercussion fâcheuse sur la pensée ou les actes de leurs subordonnés. Leur égoïsme transcendantal se refusait à vous croire, et ce

n'est pas eux qu'il en faut blâmer, mais bien les maîtres qui ont négligé de leur ouvrir les yeux alors qu'il en était encore temps.

Voyons d'un peu près ce qu'était la vie des officiers sur le front, en particulier dans les compagnies. En secteur, la vie était fort monotone, en Russie comme en France, et même beaucoup plus en Russie qu'en France, parce qu'on y restait ordinairement les bras croisés. Les officiers commandant une compagnie s'ennuyaient ferme durant le jour. Ils avaient peu d'obligations, et les réduisaient d'ailleurs au strict minimum en se faisant, aussi souvent qu'il était possible, remplacer par des sous-officiers. Pendant tout le jour, ils fumaient, ou dormaient; plus rarement, ils lisaient, et il fallait voir ce que, parfois, ils lisaient ! Mais, le soir venu, l'excitation du dîner, de la pauvre lumière des deux bougies, de la veillée, qui séduit toujours un Russe, les réveillait, et ils s'asseyaient devant une partie de cartes qui se prolongeait souvent fort tard. Le lendemain, ils ne se pressaient pas de se lever, certains que les sous-officiers feraient le nécessaire, et les journées se passaient ainsi mornes et toutes pareilles, quand elles n'étaient pas égayées par une bouteille d'alcool.

Or, de leur côté, que faisaient les soldats? Ils imitaient leurs chefs à leur manière : ils dormaient le jour, veillaient fort tard devant une partie de cartes, et tardaient à se lever le lendemain matin.

C'eût été peu encore. Mais il y avait l'alcool, et avec l'alcool, les officiers donnaient à leurs soldats des exemples infiniment plus pernicieux que celui de leur paresse ou de leur négligence. On sait qu'une loi avait, au début de la guerre, solennellement défendu la vente et la consommation de l'alcool et des boissons alcooliques sur tout le territoire de l'Empire russe. Or, je puis certifier que, de 1916 au mois de mars 1918, époque à laquelle j'ai quitté le front russe, j'ai toujours vu les officiers braver la loi et boire de l'alcool, du vin et des liqueurs, toutes les fois qu'ils pouvaient s'en procurer. Ils s'en procuraient sans grande difficulté. Le moyen le plus ordinaire consistait à se faire délivrer, sous des pré-

textes quelconques, et au moyen de déclarations mensongères, de l'alcool à 90° ou 95° non dénaturé. C'est d'ordinaire par les hôpitaux qu'on se ravitaillait le plus aisément. Cet alcool était ensuite dédoublé au goût du consommateur, et remplaçait la « vodka » absente et prohibée.

Dans les villes de l'arrière, les restaurateurs écoulaient bien aussi leurs stocks de vin ou d'alcool, mais ils les vendaient à prix d'or et en cachette, par exemple dans des théières ou des pots à *kvass* (sorte de limonade). Quand ils étaient pris, ils payaient une forte amende. Le public avait donc là l'impression d'une fraude, et cette fraude coûtait assez cher pour n'être pas trop fréquente.

Sur le front, au contraire, les officiers consommaient de l'alcool publiquement. Ils buvaient au grand jour, avec une innocence qui vous confondait. En été, ils dressaient des tables en plein air, et faisaient leur petite ripaille sous les yeux mêmes des soldats qui les entouraient, mourant d'envie d'en faire autant. Sans doute, au début de la guerre, les soldats, par habitude de passivité, se contentaient d'éprouver un sentiment analogue à celui du piéton fatigué qui, voyant passer des inconnus en automobile, résume son impression en murmurant entre ses dents : « Quels veinards! » Ils regardaient leurs officiers boire de l'alcool sans les désapprouver le moins du monde, regrettant seulement que les plaisirs de ce genre ne leur fussent pas accessibles à eux. Quand on donne le mauvais exemple à plus petit que soit, on est rarement blâmé par sa victime! Mais voyez ici la situation telle qu'elle apparaissait. La loi défendant l'alcool, en vue même de la conduite de la guerre, et au grand détriment des finances publiques, se voyait bravée par ceux mêmes qui avaient pour mission de la faire observer dans la zone des armées. D'ailleurs, ces officiers coupables ne manquaient pas de sévir s'ils surprenaient des soldats s'enhardissant jusqu'à les imiter. On avait donc l'exemple d'une loi valant pour ceux d'en bas et non pour ceux d'en haut. Quelle force devaient avoir certains meneurs en ouvrant les yeux des soldats sur cette anomalie, dont les effets leur étaient d'autant plus sensibles que le désir de l'alcool était chez eux-mêmes plus violent!

On voyait ainsi s'opposer deux mondes qui semblaient n'avoir rien de commun entre eux : le monde des gouvernants, des puissants, et le monde de la plèbe. Saisit-on la puissance des arguments de ceux qui viendront exciter cette « plèbe » contre ceux « qui la mènent à la boucherie » ! Peut-il y avoir l'ombre d'un doute sur les sentiments qu'eût inspirés à des soldats français une pareille conduite de leurs officiers? Or, on rencontre partout des officiers russes qui se plaignent de « l'ingratitude » de leurs soldats !

D'une façon générale, les officiers se permettaient la satisfaction de tous les désirs qui leur étaient matériellement réalisables. Jamais un scrupule, si obscur fût-il, ne restreignait chez eux la recherche du plaisir qu'ils désiraient. Parmi les libertés qu'ils prenaient et que, naturellement, ils ne permettaient pas aux hommes, était celle d'amener, jusque dans les cantonnements, leur femme ou leur maîtresse. Sans doute, le soldat russe est infiniment moins sensible à la question de la femme qu'à celle de l'alcool; mais là encore il y avait une licence illégale prise publiquement par des officiers, pour la seule raison que cela leur faisait plaisir et, qu'ayant la puissance de leur côté, ils étaient sûrs de l'impunité.

On se rappelle l'émotion produite parmi les officiers russes par « l'ordre du jour n° 1 », supprimant entre autres choses l'obligation du salut militaire. C'était partout une indignation sans bornes ; on voyait là un coup funeste porté à la discipline. La chose n'était pas douteuse. Mais, plaçons-nous pour un instant du côté des soldats. Qu'allons-nous constater? Nous verrons que nous sommes obligés, sous peine de punition, de saluer nos officiers, mais que nos officiers ne nous répondent que lorsque cela ne les dérange pas, c'est-à-dire peut-être une fois sur vingt ou trente saluts, et que, d'autre part, nul n'a le droit de les blâmer pour cette négligence. Il est clair que, dès le début de la révolution, les soldats durent songer à se libérer de ce qui leur apparaissait comme une brimade unilatérale.

On aurait tort de croire, d'ailleurs, que le soldat russe, être infiniment simple, ne voyait pas si loin. L'exemple sui-

vant, pris entre cent, prouverait le contraire. Un jour, dans l'État-Major de mon corps d'armée, le commandant du quartier général envoie un soldat me porter un paquet :

— Tiens, porte cela à l'officier français! Tu le connais?

— Nullement!

— Voyons, tu sais bien, ce lieutenant âgé qui habite telle chambre.

— Ah oui! fit le soldat : je sais! *C'est l'officier qui répond toujours à un salut!*

Et il m'apporta le paquet. J'étais loin de me douter que les soldats de notre escorte me connaissaient par cette habitude de politesse, mais j'eus l'occasion de constater qu'ils y attachaient une certaine importance. Après la publication de l'ordre du jour n° 1, ces hommes ont continué à me saluer exactement comme auparavant jusqu'au jour même de mon départ. C'est évidemment parce que je n'avais pas attendu la menace des troubles pour être poli avec eux, et qu'ils s'en étaient aperçus.

*
* *

Si les officiers russes ne se préoccupaient guère de l'exemple à donner, ils ne s'inquiétaient pas davantage de préparer la compréhension de leurs ordres. Sur la guerre, son origine et son but, sur l'ennemi et ses menaces, que de choses utiles ils auraient pu faire connaître à leurs hommes. Ils s'en inquiétaient bien rarement.

Cependant, beaucoup de soldats russes s'intéressaient vivement à ces questions. Dans la première partie de 1916, j'ai parlé dans cinquante-deux unités. Chaque fois que la conférence avait lieu en plein air ou dans un local assez grand pour y admettre des soldats, ils y venaient en foule, et m'écoutaient avec une profonde attention. J'ai eu plusieurs fois la curiosité de connaître l'impression produite, et, soit en les questionnant moi-même, soit en priant un camarade russe de faire une petite enquête, voici ce que je constatais : les illettrés suivaient la parole et retenaient seulement certaines anecdotes; mais, ceux qui savaient lire et avaient une certaine

instruction avaient écouté avec tant d'attention, qu'ils reproduisaient sans se tromper le plan général de ce qu'ils avaient entendu. Je ne suis pas bien sûr que tous mes camarades officiers aient retenu ma parole avec autant de précision.

Du côté des officiers, on constatait, vis-à-vis des hommes, une sympathie générale, mais en même temps une attitude indifférente, exactement comme si ces soldats, auxquels on était loin de vouloir du mal, appartenaient à un monde qui aurait été *extérieur* à celui des officiers. Un officier français est plus près d'un tirailleur tonkinois dont il balbutie à peine la langue qu'un officier russe ne l'était d'un de ses soldats.

Du côté des hommes, au contraire, on pouvait constater un sentiment ardent de curiosité souvent intelligente, un élan général, à peine conscient encore, mais très réel, vers un peu plus de lumière. De cette opposition devait, dans la grande inaction du front, résulter un heurt. De jour en jour, à mesure que l'ennui pesait plus lourdement sur ces âmes désœuvrées, que les officiers s'abandonnaient plus librement à leurs fantaisies, que les hommes comprenaient mieux qu'ils étaient obstinément laissés à l'écart de tous les trésors matériels ou moraux dont profitaient les chefs, le fossé se creusait plus profondément entre les deux camps. Un jour devait venir où la rupture serait complète.

Une preuve indirecte de ce que j'exprime nous est fournie par l'attitude des hommes dans les armes spéciales. Les cavaliers et les artilleurs, les compagnies de mitrailleuses même ont plus longtemps résisté aux excès de l'entraînement révolutionnaire que les unités d'infanterie. Sans doute, il restait dans ces unités spéciales un plus grand nombre de cadres et d'hommes de l'ancienne armée, puisque les pertes avaient été moindres que dans l'infanterie. Mais la raison principale de leur tenue est que l'officier spécialiste est en liaison bien plus fréquente et plus profonde avec ses hommes que ce n'est le cas pour les fantassins.

*
* *

Si, quittant les constatations d'un caractère général, on

essaie d'établir une distinction entre les différentes catégories d'officiers, on pourra faire un certain nombre d'intéressantes remarques.

Pour les raisons précédemment exposées, les plus médiocres officiers se rencontraient dans les grades inférieurs, où se trouvaient bloqués tous ces jeunes gens sans consistance morale issus des écoles de praporchtchiks. Aussi bien ne faudrait-il pas croire que, parmi eux, on ne pût trouver de bons éléments. Tout au contraire Je suis même persuadé que, si leurs aînés s'en étaient donné la peine, ils auraient fait de beaucoup des jeunes gens récemment promus des officiers extrêmement sérieux. J'ai connu de près une centaine de ces jeunes gens, dont un certain nombre m'ont été subordonnés dans mes divers postes : je puis témoigner que j'ai trouvé chez eux une application intelligente et un zèle constant. Seulement je m'y prenais avec eux comme fait un officier français, et non à la façon indifférente d'un officier russe.

Pour la plupart des jeunes officiers, praporchtchiks et sous-lieutenants, ils se trouvaient abandonnés à leur sort, et si, techniquement, ils ne valaient pas grand chose, c'était pour la même raison que les soldats, c'est-à-dire parce que nul ne faisait leur éducation, nul ne leur disait que la sortie d'une institution militaire n'est pas une fin, mais un commencement, et que le devoir d'un officier est de travailler sur soi-même et sur ses hommes inlassablement. C'étaient des jeunes gens abandonnés à leur sort dans un océan d'ennui et un chaos d'inutiles obligations, et, à leur inconsistance morale s'ajoutait, pour les troubler encore, la pauvreté. Le pouvoir d'achat du rouble diminuait de jour en jour, et leur maigre solde ne changeait pas. Je ne sais vraiment pas comment pouvaient se tirer d'affaire ceux d'entre eux qui étaient mariés.

D'autre part, ces jeunes gens, sans le vouloir, démoralisaient leurs hommes : l'exemple de leur laisser-aller, de leur manque de foi dans l'avenir, de leur manque de souci du lendemain, agissait de la façon la plus pernicieuse sur les soldats qui leur étaient confiés. Or, comme ils étaient placés

à l'échelle inférieure du commandement, c'est à peu près la totalité des troupes qui venait en contact avec ces malheureux jeunes officiers, et qui, avec lenteur, mais inexorablement, voyait se dissoudre ce qui lui était resté jusqu'alors d'esprit militaire.

A un échelon plus élevé, par exemple celui des commandants de bataillon, le tableau ne changeait guère. Heureux d'être délivrés des trop minutieuses responsabilités du commandant de compagnie, se sentant déjà investis d'une certaine importance, bien qu'ils fussent très jeunes pour la plupart, ils faisaient leur travail honnêtement, mais sans conviction profonde. Cependant, comme leur science n'allait pas loin, et comme ils ne cherchaient pas à se perfectionner, ils progressaient peu et ne prenaient aucune initiative. Ce qui était grave, c'était ce fait qu'ils semblaient se désintéresser du travail qui se pratiquait dans les compagnies; du moins, on ne les voyait pas le soumettre à une direction et à des inspections régulières et patientes.

Les commandants de régiment, soit à cause de leur recrutement et de leur âge, soit à cause de la nature même de leurs obligations, étaient en général d'une tout autre envergure. On peut faire abstraction de quelques vieilles culottes de peau incapables de rien organiser, ni de rien comprendre à la nouvelle façon de faire la guerre. Mais il restait en dehors d'eux un nombre intéressant d'officiers de mérite pourvus ou non du brevet d'État-Major, et je puis témoigner d'en avoir rencontré qui étaient de premier ordre.

Il n'était plus ici question de faire l'éducation individuelle du soldat, de sorte que ce point faible du commandement russe passait chez eux inaperçu. Mais la conduite d'un régiment sur le front n'en impose pas moins beaucoup de travail et un contact avec la troupe qui peut être aussi bienfaisant qu'il est fréquent. Avec ces officiers, un camarade d'une armée étrangère trouvait de suite un terrain d'entente; leurs préoccupations étaient du même ordre que les nôtres et leur travail, intelligemment dirigé, était parfois d'une aimable originalité.

J'observais avec un intérêt particulier ceux des comman-

dants de régiment qui, étant brevetés, faisaient là un stage de quelques mois avant d'être promus généraux. Au contact du danger, de la responsabilité personnelle, de tous ces braves et simples enfants qui pouvaient, sur un signe d'eux, être envoyés à la mort, ceux d'entre eux qui avaient de l'intelligence et du ressort se dépouillaient de la cuirasse des formules apprises, et travaillaient enfin à même la vie. Ils se sentaient pour un certain temps infiniment loin des habitudes de l'État-Major, et, par les confidences que plusieurs d'entre eux m'ont faites, j'ai pu mesurer le bien-être qu'ils en éprouvaient.

Sans doute leur poste de commandant de régiment les plaçait trop haut et leur donnait trop de besogne pour pouvoir leur permettre de réagir avec continuité sur leurs collaborateurs d'en bas. La brièveté de leur séjour agissait dans le même sens. Mais ils n'en exerçaient pas moins une influence générale dont tous pouvaient sentir les effets. Ils s'ingéniaient pour aménager utilement leur secteur, pour créer des améliorations assurant aux hommes plus de confort et moins de danger; le moment venu, ils organisaient et conduisaient bravement une attaque. Bref, ils faisaient de la besogne à la fois intelligente et utile, et, placés loin des souvenirs de l'École de Guerre et des soucis de carrière, ils se régénéraient.

Par malheur, le stage terminé, ils regagnaient leur État-Major. Avec les étoiles de général, ils pouvaient bien, sans doute, être affectés de nouveau à une unité de combat. Mais ils se trouvaient alors si haut placés, et si loin du soldat, si occupés des obligations administratives, qu'il leur était impossible de faire utilement sentir jusqu'au soldat la bienfaisante influence de leur récente expérience.

Néanmoins, de tous les officiers russes, ceux qui m'ont séduit avec le plus de continuité étaient des commandants de régiment, brevetés ou non. J'ai rencontré dans ce poste des officiers dont beaucoup auraient figuré avec honneur dans la meilleure armée occidentale, prouvant à l'évidence que les défauts de l'armée russe n'étaient pas, ainsi que beaucoup le répètent, des défauts essentiels, mais seulement des

défauts d'organisation et de mise au point.

Les officiers généraux étaient fort nombreux : ils foisonnaient dans les États-Majors; on en voyait partout. Il en résultait pour eux une sorte de démonétisation. Quelles que fussent les marques de respect qu'on prodiguât à un général russe, nul n'avait de lui, a priori, une opinion très favorable. Il faudrait cependant distinguer, parmi eux, plusieurs couches. Parmi les anciens généraux, plusieurs, même parmi les noms célèbres, ne faisaient pas grande impression, tel, par exemple, le général Kouropatkine, qui n'était qu'un organisateur tatillon; tel également le général Broussilof, soldat heureux parce qu'il tailla dans des armées autrichiennes dont les soldats désertaient par milliers, et parce que les réserves ne lui furent pas ménagées, mais qui manqua de caractère lors des troubles de 1917.

Sans me permettre de donner des palmes ou de faire des critiques, j'ai l'impression que, dans leur ensemble, durant la période impériale, il y avait, parmi les généraux d'armée, relativement plus d'hommes de valeur que parmi les commandants de groupes d'armées. C'est que les premiers, plus jeunes en général, avaient souvent profité des enseignements de la guerre moderne, et dépouillé les préjugés du vieil officier russe sur l'avance au hasard, coûte que coûte, sur l'opiniâtreté aveugle, dont ils savaient qu'elle n'était point de mise devant les fils de fer, les nids de mitrailleuses et l'artillerie à longue portée.

Ceux des généraux de division et de corps d'armée qui avaient une valeur personnelle ont presque tous, et très rapidement, gagné, en 1917, des désignations importantes. J'ai vu parmi eux des hommes intelligents, travailleurs, doués de coup d'œil et sachant entraîner les hommes. Avec des officiers de cette espèce, qui n'avaient peut-être pas tous du génie, mais qui avaient certainement, avec une grande force de travail, un véritable talent d'adaptation, on aurait pu faire beaucoup.

Après la guerre de Mandchourie, il y avait eu une bienfaisante rénovation de l'armée russe. Au début de la période révolutionnaire, le ministre de la guerre, M. Goutchkof, se

livra à son tour à une large épuration des hauts postes : un nombre considérable de généraux furent « limogés ». Mais il était déjà trop tard. C'est par en bas qu'il eût fallu tenter la reconstitution de l'armée : on n'en avait ni le temps ni les moyens. Néanmoins, on vit paraître alors dans des postes importants des hommes nouveaux, ou bien des hommes que des intrigues avaient jusqu'ici confinés dans des postes inférieurs. L'armée entière, en dépit des mécontents et des jaloux, sentit comme un renouveau, et un rayon d'espoir vint luire dans nos âmes. Les offensives de juin-juillet 1917 devaient, hélas! détruire cette illusion.

4. — LE CARACTÈRE DES OFFICIERS

Les pages précédentes ont permis au lecteur de se faire une idée de la façon dont travaillaient les officiers russes dans leur contact avec la troupe. Je voudrais résumer à présent l'impression d'ensemble qui se dégage d'une longue collaboration avec eux sur le front russe.

Les officiers russes formaient, avant la guerre, une caste relativement fermée. Non qu'ils fussent tenus, autant que leurs camarades français, à de strictes obligations d'existence, mais parce que leurs goûts et leurs habitudes tendaient plutôt à les mettre à part de la société civile. Exception doit être faite pour les officiers de la Garde, qui, tous plus ou moins issus du monde ou du grand monde, y avaient naturellement leurs entrées. A part ce corps spécial, on ne rencontrait guère, dans la société civile, qu'un minimum d'officiers. L'uniforme ne leur procurait pas, comme chez nous, une espèce de sauf-conduit; on les recevait quand on les connaissait et quand on les savait de bonne compagnie, ainsi que modérés sur le chapitre de la boisson. D'ailleurs, la désaffection de l'armée n'avait fait que croître depuis la guerre de Mandchourie, et comme il n'y avait qu'une faible minorité de la société cultivée qui passât par le service militaire, il n'y avait rien pour faire contrepoids à ce sentiment.

L'armée n'en avait cure, ayant foi dans sa haute importance comme soutien du trône et de l'autel. Quelques officiers seulement hésitaient, et j'ai reçu à ce sujet, avant la guerre, entre 1905 et 1912, de troublantes confidences de tels d'entre eux qui songeaient à démissionner. Les yeux immuablement fixés sur les hautes sphères de la société, les militaires russes s'efforçaient d'en épouser les idées et d'en cultiver les préjugés. Pour eux, en effet, comme pour les salons nobles et les hauts fonctionnaires de Saint-Pétersbourg, qu'était-ce que le moujik, sinon un être de second ordre, prêt à mourir sur un signe de son chef, et que cent autres remplaceraient sur-le-champ? Nul ne leur disait jamais que ce moujik était un frère puîné, qu'il fallait parfois conduire à la baguette, mais dont on devait faire soigneusement l'éducation. D'ailleurs, d'après leur conviction, les révolutionnaires étaient les seuls à vouloir faire l'éducation du peuple. Quant au soldat, il convenait de lui laisser sa sainte ignorance, et se contenter de le dégrossir, d'en faire un homme agile, adroit, docile, docile surtout. Ce soldat, ils l'aimaient d'ailleurs beaucoup, et ils en étaient fiers. Ils ne lui auraient jamais fait, de propos délibéré, le moindre mal; c'est seulement sous l'empire de la mauvaise humeur ou de la colère qu'ils le maltraitaient — quitte à se laisser, un peu plus tard, ramasser par lui, quand ils gisaient ivres-morts sous une table de mess. Ainsi donc, ils voulaient du bien au soldat : ils se trompaient seulement sur la façon de réaliser ce bien.

D'ailleurs, je doute qu'ils aient pu trouver les mots appropriés pour élever l'âme du soldat. Les officiers russes n'avaient pas, à proprement parler, l'étincelle patriotique, en ce sens que, si un Russe aime sa patrie, c'est d'un amour très particulier, où il entre plus d'orgueil national que de ce sentiment tendre et total que le mot Patrie éveille dans l'âme d'un Français. On croyait avoir tout dit quand on répétait aux hommes : « Pour le Tsar et pour la Patrie ». Ce n'était là qu'une formule creuse, mais ils la croyaient adaptée à la simplicité de l'âme populaire, qu'ils imaginaient crédule et foncièrement dévouée à la monarchie. Ils ne regardaient pas au-delà!...

Les officiers russes étaient-ils braves? Je répondrai, moi qui les ai beaucoup fréquentés, et qui en ai connu des milliers : « Oui! Dans l'ensemble, ils étaient très braves, et parfois même d'une bravoure folle. » Seulement, la diversité des origines et les promotions hâtives de la guerre ont pu introduire çà et là des individus qui faisaient tache parmi les autres : ce n'est pas à ces tristes exceptions qu'il faut s'arrêter. Il y avait aussi parmi eux des hommes qui s'embusquaient : cela s'est vu dans toutes les armées.

La forme du courage russe, chez les officiers comme chez les hommes, dérivait directement de leur nature impulsive. Sachant mal se prendre en mains, refréner leurs sentiments, ils étaient incapables, comme certains autres peuples peuvent le faire, d'être braves à force de volonté. Le grand Tolstoï, qui s'y connaissait, avait pourtant écrit une formule lapidaire définissant la bravoure : « J'appelle brave celui qui fait son devoir ». Pourtant, c'est en Russie moins que partout ailleurs qu'on était exposé à rencontrer de ces hommes à courage froid et concentré qui vont jusqu'au bout, insensibles au danger, faisant leur cruel devoir, non pas par entraînement de sacrifice, mais par un acte de volonté réfléchie.

Voilà pourquoi, sans doute, on rencontre, même dans certains livres écrits par des Russes, diverses réserves sur la diffusion du courage dans le milieu des officiers. Ainsi, dans ses mémoires sur la guerre de Mandchourie (1), le médecin Vérésayef, qui est un publiciste connu, écrivait :

« Les officiers affluaient en grand nombre à notre hôpital. Un de nos régiments, avant même d'avoir été engagé, avait perdu « pour maladie » 20 p. 100 de ses officiers. Avec un cynisme naïf, des officiers venaient nous demander, d'eux à nous, si l'on ne pouvait pas se faire évacuer pour cause de maladie vénérienne.

— Vous savez, docteur, me disait-on, je suis ici depuis septembre : j'en ai assez! J'ai envie de retourner en Russie! »

(1) V. Vérésayef : *Na Voïnié* (à la guerre). Ed. Znanié, livre 18, p. 153 sq.

A l'appui de sa remarque, Vérésayef cite un ordre du jour (N° 305, du 17. XII. 1904) adressé par le général Kouropatkine, commandant en chef de l'armée de Mandchourie, aux autorités compétentes :

« Les renseignements fournis par le bureau de statistique sanitaire de l'armée font ressortir le fait suivant. Tandis que, chez les hommes, le pourcentage des malades est à peine supérieur à la moyenne du temps de paix, chez les officiers, au contraire, le pourcentage des malades est double de celui des hommes. J'attire sur ce fait l'attention du commandement à tous les degrés. J'ajoute que les officiers, se trouvant dans des conditions sanitaires meilleures, doivent montrer à leurs hommes l'exemple en prenant les soins nécessaires à la conservation de leur santé. On ne saurait oublier qu'en temps de guerre, s'exposer, par imprudence, à tomber malade, est une faute punissable. »

Ce qui s'était passé en Mandchourie a pu se répéter entre 1915 et 1917, lors des mortelles années de service dans les tranchées. En outre, il y a eu de nombreux embusqués, sans compter certains officiers d'État-Major, chez qui les officiers de troupe s'amusaient à souligner un courage de qualité douteuse. Cependant, pris dans leur ensemble, et bien qu'ils fussent parfois inégaux, les officiers russes ont fait preuve de grand courage, et même, je le répète, de courage trop souvent téméraire. Ce serait une grave injustice vis-à-vis de nos camarades russes que de douter de cette affirmation.

Je n'aurais pas achevé de caractériser les officiers russes moyens si je ne signalais pas leur goût pour les liqueurs fortes. Bien qu'on rencontrât assez souvent chez eux des abstinents, on ne saurait nier que, parmi les officiers russes, le goût de la *vodka* (alcool de grains), de la bière et du vin, fût en grand honneur. Boire était pour eux comme un entraînement obligé. De très honnêtes officiers ne pouvaient vivre sans prendre un ou deux petits verres d'alcool avant leurs repas. On devine ce qu'eût été pour eux l'observation stricte de la loi interdisant l'alcool. Durant toute la guerre, ils n'ont cessé de boire. Or, comme en Russie, une bouteille débouchée doit être vidée sur l'heure, je laisse à penser la

consommation d'alcools et vins divers qui fut faite durant ces trois années. Mais, comment leur tenir rigueur? Ceux qui « portaient le plus de toile » étaient souvent de charmants garçons, intelligents, dévoués, et bons. Oui! il manque encore un trait pour caractériser nos camarades russes. J'ai paru jusqu'ici sévère sur leur cas, parce que je les ai jugés au point de vue d'un officier français. Mais, dans le courant de la vie ordinaire, quels bons vivants ils étaient, et quels excellents camarades! Quelle cordialité chez eux, quelle simplicité d'accueil et quelle largeur d'hospitalité! Quelle sympathie dans la main tendue! Tant qu'il ne s'agissait pas du travail, dans tous les moments de loisir ou de détente, c'étaient les hommes les plus agréables à fréquenter, au milieu du laisser-aller de la vie du front. Parfois fort cultivés, ayant beaucoup lu, souvent artistes, sensibles à la musique, d'autrefois préoccupés de questions philosophiques, ils permettaient çà et là des causeries pleines et douces. Je garde à mes camarades russes, surtout à ceux du vrai front et des petits États-Majors, une reconnaissance émue pour les heures si douces qu'ils m'ont procurées, pour leur amitié franche et active, et pour la constante gentillesse dont ils ont comme ouaté mon exil...

Tel m'apparaît, dans son ensemble, le type moyen de l'officier russe de la guerre : un bon diable, aimant la vie, ne creusant pas beaucoup les idées, à l'ordinaire, mais, d'autres fois, aimant à en suivre les plus capricieuses cabrioles, ne voulant de mal à personne, et tout prêt à se lancer, sur un geste de ses chefs, dans la plus dangereuse aventure. J'ai fait voir que ces qualités ne suffisaient pas quand elles n'étaient pas alliées à la volonté de former le soldat, et d'appliquer une discipline morale appuyée sur une solide réflexion. Il me semble que la diversité des jugements portés sur eux provient de ce qu'on met en relief tantôt leurs qualités réelles, tantôt leurs dangereuses omissions.

J'ai entendu des étrangers dire d'eux : « Ils ne savaient rien ils n'étaient bons à rien; ils ont saboté leur armée. » Je dis, moi, au contraire : ce sont des officiers que la nature a souvent dotés de précieuses qualités intellectuelles. Mais

ni leur préparation nationale, ni leur instruction technique ne leur ont donné le moyen de réaliser dans leur armée, au cours d'une guerre terrible, la transformation morale du soldat. Nulle armée au monde n'aurait pu, dans de pareilles conditions, orienter, selon un plan nouveau et d'une façon efficace, tout son système de discipline. La seule faute imputable aux officiers, c'est de n'avoir pas donné à leurs hommes un exemple constant du respect de la loi et de la vertu militaire. Pour les autres erreurs, ils en partagent le poids et la responsabilité avec la société cultivée tout entière, qui a été, comme eux, engloutie dans le cataclysme bolchévique.

5. — LA VIE DES OFFICIERS

Dans les États-Majors, les heures de bureau étaient à peu près réparties comme suit, avec une tendance des grands États-Majors à retarder les heures indiquées, et la tendance contraire dans les petits États-Majors.

Les bureaux ouvraient le matin vers 9 heures. Il est déjà méritoire pour un Russe d'être prêt au travail dès 9 heures du matin : c'est là pour quelques-uns une pénible obligation. J'ai vu, dans un temps d'offensive, où nous étions fort surmenés, un camarade préparer d'avance des télégrammes portant « rien à signaler », qu'il faisait envoyer par un camarade ou un sous-ordre, de façon à pouvoir passer sa nuit tranquille.

Entre midi et une heure (selon les États-Majors) avait lieu le déjeuner. En Russie, la popote est commune dans toutes les unités. Les généraux les plus haut placés mangent à la même table, ou du moins dans la même salle que les autres officiers de leur État-Major. Je n'ai vu d'exception que dans quelques États-Majors d'armée, où les généraux popotaient à part. L'habitude de manger ensemble est très caractéristique de la mentalité militaire russe, si sociable, et, extérieurement, si égalitaire. Il faut observer en effet que le fait de s'asseoir à la même table que plusieurs centaines d'offi-

ciers implique, pour un grand chef, l'obligation de se contenter de la même nourriture que tout le monde. Les Russes, en général, sont moins sensibles que nous à ce genre de sacrifice.

Au déjeuner, on servait invariablement un potage qui était d'ordinaire : un jour, du *chtchi* (soupe aux choux), et le lendemain, du *borchtch* (soupe aux choux et aux betteraves). En même temps que ce potage, ou bien après, ou avant, on servait le bœuf bouilli qui avait cuit dans la soupe (les Russes font rarement des potages maigres). Un rôti ou du poisson salé venait ensuite, avec des pommes de terre ou d'autres légumes, si l'on en avait. Enfin, le plus souvent, il y avait un plat doux, ou bien, dans le sud, des fruits. Pas de boisson, sinon, parfois, de l'eau. Mais on buvait rarement à table. La plupart se retiraient dès la dernière bouchée, pour aller prendre chez eux du thé ou du café, et faire la sieste. Parfois, en servait un verre de thé après le repas.

Le travail reprenait, selon l'importance des États-Majors, vers 15 heures dans les petits, et vers 17 heures dans les grands États-Majors. Le temps s'écoulait tout doucement jusque vers 19-20 heures, c'est-à-dire jusqu'au souper. Ce repas, considéré comme secondaire, ne constituait pour personne une obligation de présence. Le plus souvent, il se composait d'un seul plat, généralement de la viande hachée, — et parfois, quelle viande! — avec une maigre garniture.

Les officiers qui désiraient prendre leurs repas à domicile envoyaient leur ordonnance chercher leur portion à la cuisine. Ceux qui savaient s'y prendre étaient fort bien servis. Manger chez soi était fort agréable : on en profitait pour boire de l'alcool et pour ajouter au menu collectif quelques douceurs rapportées de la ville! Les officiers mariés inscrivaient leur femme à la popote.

Le prix de la popote n'était pas, comme chez nous, proportionnel au grade de l'officier, mais il se divisait également par tête entre les participants. On voyait de jeunes officiers dont la maigre solde passait presque entière à solder la popote, tandis que les généraux, mieux servis qu'eux à table, payaient juste autant. Cette révoltante inégalité laissait froids

les officiers haut gradés. Parfois, le chef de corps prenait à sa charge certains frais collectifs.

Réduits en francs, les frais de popote me sont revenus, aux divers échelons où j'ai servi, à environ cinq francs par jour, ce qui est beaucoup, si l'on considère qu'il s'agissait d'une grosse cuisine collective, aidée par l'intendance, ne comportant qu'un repas complet et une collation, et ignorant le dessert et les boissons variées. A n'en pas douter, certains intermédiaires tripotaient : cela est plus facile quand il y de 150 à 300 participants, que quand il n'y en a que quinze ou vingt, comme c'est le cas chez nous.

Le travail d'État-Major reprenait vers 21 heures, et se poursuivait parfois fort tard, les Russes aimant travailler aux lumières.

Les heures de bureau étaient commodes, en ce sens qu'elles donnaient quelques heures de liberté après le déjeuner et après le souper. Mais, au point de vue du travail de guerre, cette répartition des heures ne paraît pas heureuse. On fournissait certainement moins de travail dans un État-Major russe que dans un État-Major français.

Cependant, il faut dire qu'en Russie, il y avait, dans chaque État-Major, un ou plusieurs officiers, généralement le chef d'État-Major et les chefs de service, qui étaient surmenés. En revanche, on en voyait d'autres, parfois très haut placés, qui ne faisaient royalement rien. Je vois là un défaut d'organisation. Les chefs de service ne se surmenaient évidemment que parce qu'ils n'avaient pas su dresser leurs subordonnés ni organiser leur travail. Il n'y avait guère dans leur cas qu'un aléa sérieux : les visites ; on peut toujours les canaliser. En réalité, ici, comme partout ailleurs, les chefs oubliaient de faire l'éducation des officiers plus jeunes, et de diriger leur travail : ils respectaient la personnalité d'autrui jusque dans ses défauts gênant la production générale.

Dans les petites unités du front, les repas étaient également pris en commun. Mais il fallait souvent plaindre les camarades pour la misérable pitance qu'ils étaient parfois obligés d'ingurgiter, en attendant l'occasion d'un arrivage de l'arrière qui leur permettrait une copieuse ripaille.

J'ai dit ailleurs que l'alcool n'avait jamais manqué sur le front russe, bien, qu'avec le temps, il y soit devenu assez cher : on avait tant d'amis parmi les « toubibs ! »...

Le jeu occupait une grande place dans la vie des officiers peu occupés. Malgré la stricte défense qui en était faite, on voyait, dans plusieurs chambres, s'installer des clubs de jeu, où les roubles passaient de mains en mains.

— J'ai gagné cette nuit 2.000 roubles (environ 1.800 francs), me dit, un matin, un camarade que je savais chargé de famille et peu fortuné.

— Et si vous les aviez perdus, où auriez-vous pris de quoi les payer ?

— Voyez-vous, j'avais bu !...

Cette belle excuse est caractéristique. Elle jette un jour triste sur certains officiers, plus nombreux qu'il n'eût fallu, bons diables souvent, mais faibles, et qui, dans cet immense phalanstère où nul ne leur faisait jamais de reproches, s'ils dissimulaient leur faute et évitaient le scandale, donnaient aux hommes, devant qui ils ne se cachaient pas, le plus déplorable exemple. D'ailleurs, pourquoi auraient-ils rougi de s'enivrer ? Ce n'était pas une tare, à condition de ne pas pratiquer la chose trop fréquemment.

*
* *

Les femmes ne manquaient pas, dans l'armée russe. J'ai dit que les officiers des grands États-Majors pouvaient vivre en famille, et ne s'en privaient pas. A la Stavka, au groupe d'armées et même à l'État-Major d'armée, on cantonnait dans des villes, et la présence des ménages d'officiers y était tolérée. Elle avait l'inconvénient de faire réquisitionner effrontément par ces ménages des appartements dont on dépossédait les propriétaires et privait les réfugiés. L'éloignement des femmes d'officiers eût singulièrement facilité le cantonnement dans les villes du front.

La présence de ces dames offrait d'autres inconvénients, et de plus graves. Je passe sur les scandales grands et petits : ménages désunis, adultères, ruptures, divorces, etc. Ce qui

était surtout fâcheux, c'est que certains officiers bien renseignés laissaient, de la meilleure foi du monde, filtrer, soit dans leur ménage, soit en visite, des renseignements, anodins en apparence, mais qui, mis bout à bout, pouvaient servir à renseigner la société civile. Or, les Russes, qui sont infiniment curieux, n'ont pas leurs pareils pour tambouriner aux quatre coins de leur résidence une nouvelle dont ils ont reçu communication. Je me souviens, qu'à Minsk, toutes les dépêches importantes reçues par l'État-Major étaient téléphonées sur l'heure dans une famille que je connaissais. Alors que, membre de l'État-Major, on me faisait mystère par exemple du nombre de nos corps d'armée, des civils en qui je n'avais qu'une confiance médiocre connaissaient de multiples secrets militaires. On peut croire que les Allemands savaient en profiter !

Dans les corps d'armée, les ménages d'officiers étaient plus rares. Mon commandant de C. A., et il n'était pas le seul, a fait toute la campagne avec sa femme, adroitement transformée en directrice d'une petite installation de la Croix-Rouge attachée à l'État-Major, et qu'on faisait toujours cantonner à peu de distance. C'était une femme excellente, discrète, fine et aimable, qui a fait beaucoup de bien autour d'elle, et a exercé plus d'une fois une heureuse influence sur des résolutions intérieures.

Plus près du front, j'ai connu un commandant de régiment qui a fait toute la campagne avec sa femme. Un autre avait sa maîtresse installée au cantonnement du train de combat. D'autres officiers firent, sur le front nord, venir leurs femmes dans les lignes, vers Noël 1916. Les Allemands en cueillirent une douzaine par un adroit coup de main. Je laisse à penser le scandale.

En général, l'autorité militaire ne sévissait pas. Que reprocher à l'officier qui faisait venir sa femme, puisque les plus grands chefs en faisaient autant ?

II. — LA TROUPE

1. — RECRUTEMENT ET INSTRUCTION

La Russie possédait, depuis 1874, une loi de recrutement établissant l'égalité devant le service militaire, lequel devenait « personnel et général » et s'étendait à toutes les classes de la nation. Au début de cette organisation, soit pour des raisons budgétaires, soit pour d'autres considérations, l'autorité militaire ne levait qu'un petit nombre de soldats. Il parut donc indiqué d'établir, à la base de la conscription, un système d'exemptions qui, d'une façon générale, excluait du service les jeunes gens soutiens de famille, et ceux mêmes qui n'avaient comme motif que celui d'être, dans leur famille, un ouvrier important. Les Russes estimaient posséder là une loi de recrutement particulièrement avantageuse, puisque, de toutes celles des nations européennes, c'était la seule qui tînt compte à la fois du développement physique des recrues, et de leur situation économique.

Mais cette conception patriarcale ne pouvait longtemps suffire à assurer les besoins de l'armée. Si l'on se replaçait en 1874, on voyait, qu'alors, l'autorité militaire n'avait levé que 150.000 hommes ; les larges exemptions de base prévues par le recrutement lui laissaient, cette année-là, opérer son choix parmi 700.000 recrues. La proportion des jeunes gens pris pour le service était alors de 21,4 p. 100. Cependant, d'année en année, il devint nécessaire de retenir un nombre croissant de jeunes soldats. Ce nombre augmenta même beaucoup plus vite que ne faisait le chiffre général de la population. Il s'ensuivit que, le chiffre global des hommes en âge de servir et les exemptions de base restant sensiblement les mêmes, la latitude du choix devait se restreindre assez vite. En effet, si nous prenons les chiffres de 1908, nous voyons

que 1.282.000 jeunes gens sont déclarés bons pour le service, après éviction de tous les exemptés. Mais, d'autre part, l'autorité militaire a besoin de 456.000 hommes. Le rapport entre les deux chiffres est maintenant de 35,5 p. 100, au lieu de 21,4 p. 100. Il parut alors aux commissions de recrutement que la désormais, le nombre des jeunes gens restant après les évictions de base n'était plus assez considérable pour assurer la constitution d'un recrutement choisi comme celui qu'elles désiraient réaliser.

Pour remédier à cette difficulté, une loi fut préparée à l'effet de rectifier l'ancien système des exemptions de base, qui avait le défaut d'enlever un trop grand nombre de jeunes gens au service militaire. Cette loi, qui porte le nom de loi du 23 juin 1912, établissait entre les exemptions de base une distinction : les unes devraient être valables dans le cas de toutes les éventualités, *sauf le cas de guerre;* les autres ne seraient que des dispenses conditionnelles. Ces dispensés, les réels et les conditionnels, reçurent le nom de *Ratniki* de deuxième et première série.

Après la promulgation de la loi du 23 juin 1912, la population masculine valide de la Russie se trouvait partagée de la façon suivante :

1° L'armée active.

2° La première et la seconde réserve, c'est-à-dire les hommes âgés de vingt-quatre (vingt-cinq) ans à quarante-trois ans.

3° Le reste de la population masculine *valide*, portant le nom global de : *opoltchéniyé*, et qui, à son tour, se subdivisait comme suit :

a) Les *Ratniki* de première série, dispensés conditionnellement (de vingt-et-un à quarante-trois ans).

b) Les *Ratniki* de deuxième série, dispensés absolument (de vingt-et-un à quarante-trois ans) sauf dans l'éventualité d'une guerre.

c) Les hommes ayant dépassé l'âge du service et se trouvant dégagés de toute obligation militaire. Ces hommes pouvaient, en cas de guerre, s'engager. Dans ce cas, on les organisait en *Droujinas*, compagnies spéciales, dont le com-

mandement était organisé de façon à ne pas prélever de cadres sur les disponibilités de l'armée active. Ces droujinas furent employées, au cours de la guerre, dans divers services : compagnies de travailleurs, sotnias montées, batteries d'artillerie, sapeurs du génie, etc.

Le volontariat d'un an, aboutissant à l'examen de praporchtchik de réserve, était supprimé par la loi du 23 juin 1912. Il était remplacé par la disposition suivante. Les jeunes gens, ayant suivi au moins six classes d'enseignement secondaire, voyaient la durée de leur service actif réduite à deux ans, si, à l'issue de cette période, ils passaient avec succès l'examen de praporchtchik ou celui de sous-lieutenant.

La loi du 23 juin 1912, en répartissant plus également sur la population les charges du service militaire, en abaissait en même temps la durée jusqu'aux limites ci-après :

Infanterie et artillerie à pied : service actif : 3 ans. — Réserve : 18 ans.

Toutes les autres armes : service actif : 4 ans. — Réserve : 17 ans.

Quant aux années à passer dans la réserve, elles étaient elles-mêmes divisées en deux séries, dites première et seconde réserve, savoir :

Infanterie et artillerie à pied : 1re réserve : 7 ans. — 2e réserve : 11 ans.

Toutes les autres armes : 1re réserve : 6 ans. — 2e réserve : 11 ans.

Deux périodes d'appel étaient instituées; la durée de chacune d'elles ne devait pas dépasser six semaines.

Une certaine partie de la population restait en dehors de la conscription : tels étaient les habitants du Turkestan, les indigènes de la Sibérie, et ceux des émigrants en Sibérie dont la date d'émigration ne dépassait pas un certain nombre d'années.

Dans son livre sur l'*Organisation de l'armée russe* (Saint-Pétersbourg 1913), auquel j'emprunte ces détails, le général Rédiguère, ancien ministre de la Guerre, calcule les effets escomptés de la nouvelle loi de recrutement de 1912. L'armée russe active comptait à cette date, en chiffres ronds,

1.200.000 hommes; elle recrutait annuellement 450.000 hommes. En tenant compte des statistiques de mortalité, on pouvait estimer, qu'en 1923, la Russie posséderait, outre son armée active, une réserve instruite d'environ 5 000.000 d'hommes, auxquels s'ajouteraient automatiquement 1.300.000 Ratniki.

La guerre de 1914 a surpris la Russie en pleine modification de son système de recrutement, à une date où ses réserves n'étaient pas réorganisées, et au moment où la loi de 1912, venant seulement d'entrer en vigueur, n'avait pu porter ses fruits. Au moment où éclata la guerre, la Russie n'avait qu'un petit nombre de réserves instruites et pas d'officiers de réserve. Voilà une considération qu'il importe de retenir quand on veut porter un jugement sur l'armée russe et sur son histoire au cours de cette guerre. Il n'est pas une seule des armées combattantes qui se soit trouvée dans une situation aussi difficile. On comprend l'embarras dans lequel dut se trouver l'autorité militaire russe quand elle constata, après les premiers mois de guerre, qu'il lui faudrait, en pleine invasion, réunir, trier, instruire, équiper et armer des millions d'hommes, qui non seulement n'avaient pas encore touché le régiment, mais encore avaient cru, pour la plupart, qu'ils ne seraient jamais soldats. Évidemment, l'Allemagne savait ce qu'elle faisait en déclarant la guerre. Si cette guerre avait tardé de quelques années, les difficultés de contingents auraient été bien moindres pour la Russie.

En raison de l'importance prise par les opérations des premiers mois, des pertes en tués, blessés et prisonniers qui signalèrent les opérations en Prusse orientale, en Pologne et en Galicie, de la nécessité, enfin, de tenir garnison constante sur un front aussi énorme, tout en poursuivant contre l'Autriche un succès qui s'annonçait éclatant, le ministre de la Guerre dut mobiliser sans relâche. J'ai montré qu'il n'avait bientôt plus eu de réservistes instruits. Force lui fut donc de mobiliser des hommes sans préparation militaire et d'enrôler, en particulier, des hommes qui, jusqu'à présent, s'étaient crus totalement à l'abri de la conscription. La Russie dut donc dégarnir ses campagnes, y portant par là un

trouble d'autant plus sérieux que, par suite du manque d'organisation générale, la disparition, dans des espaces si étendus, de la plupart des hommes valides, devait être plus sensible. Beaucoup de travailleurs agricoles exercés disparaissant du village, le travail se trouva en partie arrêté.

Le personnel ainsi mobilisé était de beaucoup inférieur à celui qui l'avait précédé, et son infériorité n'était pas seulement physique et technique, elle était également morale. A mesure que la Russie levait de nouvelles troupes, ces inconvénients s'accusaient, et cela beaucoup plus vite que dans les autres armées européennes, qui n'avaient, elles, qu'à instruire leur contingent annuel pour n'avoir en main, au jour de la guerre, que des soldats instruits.

Les Russes s'efforcèrent de tourner la difficulté si grave dans laquelle ils se trouvaient, en incorporant, à des unités décimées par le combat, des réserves superficiellement instruites. L'expérience a montré, qu'en Occident, une unité recomplétée reprend assez vite sa personnalité primitive. Mais, en Russie, il n'en pouvait être de même; par suite du peu de préparation des recrues, et en raison de la pénurie et de la médiocrité des cadres, la transformation devait être plus lente et surtout moins profonde. Les réserves ainsi incorporées tendaient de plus en plus à ne faire que nombre, sans manifester aucune tendance personnelle ni aucun rattachement à une tradition.

Le nombre des soldats nécessaires aux Russes était augmenté dans de considérables proportions par la nécessité d'organiser d'innombrables transports sur route, et une multitude de services utilisant des voitures à chevaux. La multiplication formidable du personnel d'arrière (train, intendance, service médical) causa de graves soucis au commandement, sans compter que c'est précisément parmi les soldats chargés de ces transports sans fin et du soin des chevaux que se manifestait le plus mauvais esprit.

Nul ne sait exactement combien les Russes ont levé de troupes : au temps même où le tsar gouvernait encore, je sais, d'un personnage au courant, qu'il affirmait l'impossibilité d'avoir, à un million près, des chiffres véridiques. Le général

Gourko, dans le livre intéressant qu'il a publié en anglais sur la guerre (1), laisse percer la même ignorance. Il est obligé, pour se procurer des chiffres, de se livrer à des calculs de probabilité ayant pour base le nombre de rations que prétendait délivrer l'intendance. Or, rien n'est plus fragile que cette base, dans un pays où les unités étaient aussi peu surveillées que c'était le cas en Russie.

Quoi qu'il en soit, le général Gourko estime qu'on a, dans son pays, levé 14.000.000 d'hommes. Si ce chiffre est approximativement exact, on peut admettre que certainement beaucoup plus que la moitié de ces soldats n'avaient jamais reçu d'instruction militaire avant la guerre. Voilà une constatation de première importance qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on veut juger l'effort militaire russe, et que les Russes eux-mêmes, dans un esprit de fausse honte, hésitent à souligner, bien qu'il leur fasse honneur.

*
* *

Le jeune soldat de l'ancienne armée russe recevait une instruction militaire fort soignée. Les hommes manœuvraient avec un parfait ensemble; ils étaient souples, agiles et adroits; bien tenus en outre, et parfaitement entraînés.

Mais il était deux choses dont leurs instructeurs ne se préoccupaient pas, et pour cause : développer l'initiative de la troupe et former l'âme du soldat. Il eût importé d'avoir le souci de développer chez les hommes la personnalité collective, de faire que ces soldats qui manœuvraient si bien fussent capables, dans des circonstances données, de prendre une décision. Cela était d'autant plus nécessaire que les Russes, dès qu'intervient une difficulté, parlent tous à la fois, s'agitent beaucoup, et agissent peu et sans ordre. C'est, pour un soldat, une qualité précieuse que de savoir prendre une résolution quand les conditions normales du commandement sont changées. Mais, pour inculquer aux soldats russes

1. *Memories and impressions of war and Revolution in Russia*, 1914-1917. London, Murray, 1918. In-8°.

cette habitude, ou pour faire naître chez eux cet instinct, il eût fallu que leurs instructeurs le possédassent : ce n'était pas souvent le cas. Il eût fallu aussi que les officiers pussent s'appuyer, dans ce délicat travail, sur les sous-officiers. Or ces derniers étaient exactement, à cet égard, au même point que les soldats. On avait donc en face de soi une troupe bien dressée, qui manœuvrait avec un ensemble impressionnant, mais qui, si les conditions normales du commandement venaient à se modifier si peu que ce fût, était sûre de se désorienter. Le dressage intensif auquel on l'avait soumise l'avait rendue complètement, radicalement et peut-être incurablement passive.

Ce caractère de passivité de la troupe russe s'est observé durant toute la guerre, et a même fini par rester aux yeux les moins prévenus comme un des caractères permanents des soldats russes. Il m'est arrivé fréquemment, sur le front français ou sur le front oriental, de m'entretenir avec des Russes qui s'étaient échappés d'Allemagne, où ils étaient prisonniers. Je m'intéressais chaque fois aux conditions dans lesquelles ils étaient tombés aux mains des Allemands. Or, j'ai été frappé d'une phrase dont le sens revenait souvent dans leurs explications : leurs officiers ayant disparu, tués ou blessés, ou bien encore ivres-morts, on n'avait plus su que faire : « Où aller? à qui obéir? On n'avait plus qu'une chose à faire : se rendre! » Il paraît bien que si la troupe russe avait eu plus de personnalité les Allemands n'y auraient pas cueilli un nombre aussi grand de prisonniers. Mon ordonnance, excellent soldat, blessé deux fois et décoré d'une croix de Saint-Georges, me racontait qu'il avait été un jour fait prisonnier dans des conditions analogues : une ou deux compagnies de son bataillon s'étaient trouvées en présence d'un détachement ennemi : pas d'officiers en vue! Que faire? On s'était rendu. Mais, pour sa part, ayant observé que les Allemands étaient peu nombreux, il avait profité du désordre pour s'esquiver, en compagnie de deux camarades, et pour rejoindre son régiment. Ce cas n'est certainement pas isolé. Bien souvent, sans doute, des Russes menacés de capture en l'absence de leurs officiers auraient pu, en prenant une réso-

lution ferme, échapper à l'ennemi. Nul ne les avait préparés à prendre une pareille initiative.

La seconde chose essentielle dont les instructeurs russes ne se préoccupaient pas, c'était l'âme du soldat. Que le troupier crût ou non ce qu'on lui disait, qu'il pensât, ou bien qu'il vécût comme une brute, nul officier n'en avait cure. Dans ce milieu si merveilleusement réceptif qu'était une troupe russe, le commandement ne jugeait pas opportun d'essayer de semer des idées saines, des renseignements précis. Peut-être les règlements s'y opposaient-ils. La Russie officielle nourrissait en effet une prévention farouche contre l'instruction du peuple, parce qu'elle y voyait une arme des révolutionnaires. Il était naturel de voir les officiers partager cette prévention, fortifiée d'ailleurs chez eux par le dédain natif qu'ils avaient pour l'intelligence du troupeau gris de leurs petits soldats. Très peu de ceux-ci, en effet, savaient lire ; beaucoup moins encore savaient écrire. Les officiers ne faisaient rien ou presque pour les sortir de leur ignorance. Qu'on se représente, maintenant, la vie d'un soldat russe, durant les mortelles années qu'il passait au service actif. Il avait des mouvements à apprendre et à exécuter, et puis c'était tout. De temps à autre, il pouvait recevoir une lettre du pays, à laquelle répondre était toute une affaire. Il y avait très peu de journaux ; du moins ceux qui en achetaient en faisaient-ils parfois la lecture à haute voix. Pas de jeux, sinon des jeux de cartes. Durant les soirées d'hiver et d'automne, dans des villes peu ou point éclairées, comme c'était souvent le cas en province, que faire de ses heures de liberté ? On n'en faisait rien : on dormait. Le monde des officiers se montrait satisfait de ce sommeil physique et moral de la troupe : il ne pensait pas au réveil qui se produirait un jour.

*
* *

Durant la guerre, il ne pouvait être question de donner aux recrues un dressage aussi complet qu'en temps de paix. On se contenta de les dégrossir. On m'a même dit, mais c'est une affirmation que je n'ai pu contrôler, que dans l'armée sibé-

tienne de l'amiral Koltchak, des hommes auraient été parfois envoyés au front directement, sans préparation. En tout cas, il n'était pas besoin d'aller jusque-là. Même préparés, ces hommes de renfort, qui avaient tout à apprendre, n'ayant, pour la plupart, jamais servi, ne savaient pas grand chose, et l'ignorance collective augmentait avec chaque nouvelle vague de renforts.

De plus, leur moral était de beaucoup inférieur à celui des troupes qui les avaient précédés. Beaucoup d'entre eux n'avaient point escompté la possibilité d'un départ, soit qu'ils fussent exemptés ou relativement âgés, soit qu'ils eussent reçu des blessures ; d'autres apportaient les sinistres souvenirs de la guerre de Mandchourie, et déclaraient que « ce serait la même chose ». Les tout jeunes, surtout, avaient mauvais esprit. C'est qu'ils avaient grandi au milieu des troubles et du mécontentement qui avaient suivi la guerre de Mandchourie. Dans les villages désertés à cause de la mobilisation, ils s'étaient trouvés de bonne heure être des sortes de personnages, et ils avaient pris les allures de gens qui veulent que l'on compte avec eux. Ils ont été un des plus sérieux appoints du bolchévisme naissant. Comme soldats, ils n'ont rien valu...

Peut-être aurait-il été possible, durant la guerre de position, de profiter du rapprochement forcé entre les officiers et la troupe, et des longs loisirs, pour reprendre en sous-main une partie de l'instruction négligée par la hâte qu'on avait eue d'envoyer des hommes au front. Les lignes russes étaient d'ordinaire assez calmes pour permettre un travail de ce genre, sans compter qu'on pouvait utiliser le séjour au cantonnement. On se représente aisément l'influence bienfaisante qu'eussent pu exercer les officiers en occupant, à certaines heures, l'esprit de leurs hommes désœuvrés. Mais ce n'était pas dans le règlement, et les grands chefs ne pensaient pas à l'y faire mettre.

Dans certaines unités, les hommes relevés du front et tenus en réserve étaient soumis à quelques exercices ; cette mode ne tarda pas à disparaître, par la faute évidente et la paresse des officiers.

*
* *

Bien que les abords du front fussent, durant l'hiver 1916-1917, encombrés d'innombrables troupes, occupant tous les villages et une partie des bois, le gouvernement se trouva encore à court d'hommes pour assurer le service de la voirie. C'est alors qu'il procéda à cette mobilisation des Jaunes sibériens qui donna lieu à tant de déboires. J'ai vu de mes yeux de braves Kirghizes, parlant à peine le russe, débarquer à Minsk et y passer la nuit dans la rue, parce que l'homme chargé de s'occuper d'eux ne se rencontrait pas. Il y avait là, à n'en pas douter, un gaspillage de forces, et la répercussion en Asie en fut mauvaise.

En réalité, il y avait des millions d'hommes oisifs en arrière du front : il eût été aisé de les occuper à des travaux urgents de voirie. On ne tentait rien dans ce sens. J'ai vu des villages éloignés de 20 à 50 kilomètres du front, remplis à en craquer de soldats inoccupés, et réduits, en automne, à un tel état de saleté, que parfois des voitures légères à deux chevaux s'enlisaient en essayant de les traverser. Pas un officier ne prenait sur lui de faire travailler ses hommes cantonnés, de les forcer à entretenir le passage en face de la maison qu'ils occupaient. Non! cela n'était pas leur affaire, ils s'en désintéressaient avec un stupide fatalisme. Lorsque la situation devenait telle que les convois de ravitaillement ne pouvaient plus passer, on faisait appel au Génie, qui, par des moyens de fortune, rétablissait la situation pour quelques jours. Il y avait là un gaspillage d'énergie et un laisser-aller qui faisaient mal à voir, quand on savait que dans la forêt là-bas, veillait et s'organisait un implacable ennemi.

2. — LE TYPE DU SOLDAT RUSSE

Physiquement, le soldat russe normal était notablement supérieur au type moyen du soldat français. Cela s'explique

aisément. La base de choix pour le recrutement était extrêmement large, puisque, sur un million et demi à deux millions de recrues, on n'en retenait que 450.000. De plus, le paysan russe est extrêmement robuste, à cause de ses conditions d'existence. La mortalité infantile, qui est considérable au village, et même à la ville, opère une impitoyable sélection sur l'enfance. Il ne survit que ceux qui n'ont pas apporté en naissant quelques-unes de ces tares que certains êtres chétifs de l'Occident arrivent à traîner toute une existence. De bonne heure, l'enfant est endurci par le travail au grand air, et, quand il arrive à l'âge d'homme, il est d'une solidité à toute épreuve.

Le soldat russe du type moyen est un homme de taille peu élevée, à la poitrine large, évasée depuis la ceinture; les épaules sont droites, les bras un peu grêles, mais forts, le siège fortement développé, et les membres inférieurs compacts et solides. L'apparence générale est plutôt lourde; mais il suffit d'un peu de gymnastique pour donner à ce corps si robuste une souplesse et une agilité surprenantes.

Au fur et à mesure que se poursuivait la guerre, et qu'après avoir enrôlé les anciens soldats, on s'adressait aux anciens dispensés, le type moyen des hommes se faisait plus malingre. Toutefois, il n'en a pas moins été très solide jusqu'au bout de la campagne.

Le soldat russe n'est pas seulement doué d'une grande force; il est aussi d'une remarquable adresse. Ce fait a été constaté également par tous les officiers français qui ont servi en Russie comme instructeurs (artillerie, aviation, mitrailleuses). Le soldat russe réussit aisément dans tous les exercices du corps, et il s'assimile vite et bien le maniement de tout ce qui comporte un mécanisme, que ce soit une arme à feu ou une automobile. Il aime d'ailleurs démonter et faire fonctionner les différents rouages mécaniques dont on lui a expliqué le fonctionnement. Ce caractère, que paraît contredire son apparence un peu lourde, est un de ceux dont il nous faudra nous souvenir, quand nous essaierons de caractériser l'intelligence de cet être si méconnu.

Le soldat russe est infatigable. Sa résistance à la fatigue

fait l'admiration des connaisseurs. La marche est un de ses triomphes. Il fait sans sourciller, sur des chemins raboteux et à travers champs, les épaules chargées et les pieds chaussés de ses amples et lourdes bottes, des étapes invraisemblables. A condition d'être guidé, et d'avoir, dans la personne d'un officier, un soutien moral, il marche aussi longtemps qu'on le lui demande, et, ce qui le distingue de bien des soldats occidentaux qui pourraient l'imiter, c'est qu'il ne paraît pas souffrir autrement de ces excès de fatigue.

Il lui faut même très peu de nourriture au moment où il fait son effort, parce qu'il est capable de se rattraper ensuite, n'étant jamais soutenu par le système nerveux qui, à la suite d'un excès de fatigue, paralyse l'appétit. D'ailleurs, en temps normal, il est doué d'une faculté d'absorption qui dépasse encore celle des soldats occidentaux. Il résiste aux intempéries mieux que personne, et, si comme à tout autre, le grand froid lui est pénible, et s'il est parfois mal protégé contre ses morsures, il le supporte du moins avec vaillance et avec gaieté.

En somme, si l'on l'emploie le soldat russe dans des conditions d'existence se rapprochant, en ce qui concerne la nourriture, le vêtement, les soins du corps et le rythme du travail, des conditions ordinaires dans lesquelles il vit, il est vraiment infatigable.

Au moral, c'est un enfant.

Ce qui d'abord frappe dans son attitude, c'est la passivité. Il possède une mollesse paresseuse, une indolence, qui sont des caractères nationaux; il semble que le moindre acte sérieux à accomplir exige de lui une résolution difficile. D'ailleurs, cette indolence s'explique. Il est arrivé du village sans rien savoir, sans avoir encore rien vu ni rien appris, et sachant seulement que la loi exigeait de lui qu'il vécût plusieurs années au régiment, loin de ses proches, loin de ses champs, la chose à laquelle il tient le plus au monde. Il s'est trouvé en face de sous-officiers et d'officiers qui lui ont dit : « Fais ceci et fais cela, et si tu fais telle autre chose, tu seras puni ». Le dressage impitoyable auquel il s'est vu soumis a eu pour but d'étouffer sa personnalité, sa spontanéité, et d'y

substituer des réflexes. Il est naturel, qu'au bout de quelques mois d'instruction, il nous donne l'impression de passivité, parce que, sa besogne faite, chaque jour la même, il ira ensuite s'étendre dans un coin pour dormir.

Mais cette passivité n'est que superficielle. La vie est trop bouillonnante dans ces robustes jeunes gens pour que le dressage militaire puisse en absorber toutes les réserves. Dès que vous demandez à un soldat russe un effort, si considérable soit-il, en l'intéressant au but poursuivi, en lui révélant quelques notions qui lui en fassent comprendre l'intérêt, il s'y donne tout entier et avec un joyeux dévouement. C'est chose si rare, pour lui, que d'entrevoir la raison d'un travail qui lui est imposé, de lever, ne fût-ce que pour un instant, le voile qui, à ses yeux de paysan, cache le but des actions sociales autres que celles qui ont trait au village!

Comme tous les Russes, il est plus disposé à faire beaucoup de travail dans un seul élan qu'une besogne méthodique et régulière. Mais rien n'est plus facile que d'obtenir de lui cette régularité, à condition, toutefois, qu'on n'ait pas soi-même l'apparence de s'en désintéresser. Il aime, en effet, être discrètement surveillé, encouragé dans son travail, et, à ce prix, il s'y donne sans réserve.

Le soldat russe est intelligent. Abstraction faite des quelques hommes complètement « bouchés » que recèle une compagnie, la majorité des hommes est capable de comprendre beaucoup, et même de raisonner, pour peu qu'on les y aide. Quelques-uns même sont remarquables. C'est une grande faute, de la part des officiers russes, que de n'avoir pas discerné et utilisé ces trésors d'intelligence avide d'apprendre. En les dédaignant, ils les ont livrés à l'ennemi social.

L'intelligence du soldat est appuyée sur une insatiable curiosité, une curiosité de simple. Son esprit inoccupé est heureux de tout ce qui vient rompre la monotonie et le vide de ses journées. C'est pour cette raison qu'il est si éminemment accessible à l'éducation.

Pourvu qu'on ne le brusque pas, il est docile comme un enfant. Comme un enfant, il convient de le tenir en lisière; mais, dès qu'on a déterminé chez lui un courant d'habitudes,

une surveillance générale suffit pour le diriger. On sent ce qu'on eût pu tirer de ces hommes, à condition de faire un tri parmi eux et de donner aux meilleurs une instruction appropriée.

Le soldat est confiant d'instinct et reste confiant aussi longtemps qu'il n'aura pas constaté que vous le trompez, et, en cela, il diffère radicalement du paysan, son frère. Seulement, pour capter sa confiance, il ne faut pas se contenter de lui conter des histoires et de lui faire de la morale : il faut lui donner l'exemple. Un officier qui ne boit pas, qui travaille avec conscience et se conduit bravement au feu prend sur le soldat russe un ascendant tel qu'il pourra le mener avec lui, ou l'envoyer, sans explications ni résistance, où bon lui semblera. Si tant d'officiers russes se plaignent du manque de confiance des soldats, c'est qu'ils oublient que ces hommes sont capables de jugement, et que l'officier coupable de faiblesse morale leur apparaît, au fond, juste à leur niveau, à eux qui se sentent faibles, et que, par suite, ils n'ont pas confiance en lui. Ces officiers ont négligé de donner à leurs hommes un constant exemple de tenue : leurs hommes ont cessé de croire en eux. C'est toute l'histoire de la tragédie russe.

Le soldat peut avoir, comme un enfant, des accès de brutalité, de ces colères sans raison que manifestent parfois les simples. Il peut frapper, tuer même, sauvagement, dans un égarement de passion, excitée par quelque malfaisant voisin — et l'instant d'après, il pleurera sa victime ! Mais, normalement, c'est l'être le plus doux, le plus débonnaire, c'est un grand enfant ami des enfants, joueur et gai, d'une bonne et large gaîté, qui perle à tout propos, et qui désarme bien des reproches.

Il est enthousiaste, ce qui est une vertu des simples, et il est reconnaissant, ce qui est plus rare à tous les étages sociaux. Le bienfait le plus anodin, une bonne parole dite à propos, un encouragement au bon moment, un morceau de pain partagé avec lui un jour qu'il avait faim, suffisent pour attacher par des liens résistants un soldat russe à un officier. Quand nos camarades russes disaient que le soldat devait être mené à coups de trique — ce que quelques-uns, pour

leur malheur, faisaient littéralement — ils avaient une apparence de raison, en ce sens que la camaraderie doit être exclue d'homme à officier. Mais ils méconnaissaient la valeur éminente d'une attitude pleine d'humanité à l'égard des soldats. On peut être ferme, sévère, et en même temps humain : or, ces deux façons de procéder étaient nécessaires vis-à-vis du soldat russe. Entre tous les soldats européens que j'ai connus, c'est lui qui réagissait le plus heureusement quand il sentait chez son supérieur quelque chose d'humain. Le Slave, qui n'a pas, ainsi que le Germain ou le Latin, le sentiment de la règle en elle-même, est d'une extrême sensibilité en ce qui concerne tous les rapports d'homme à homme. C'est pour cela qu'une règle, en Russie, n'est jamais absolue, et qu'on la laisse si souvent tourner, non pas tant par intérêt, bien souvent, que par pitié. En un mot, pour vous appartenir totalement, le soldat russe avait besoin de sentir, de vous à lui, à côté d'une inébranlable fermeté, un sentiment personnel et cordial.

Le soldat russe est insouciant comme un enfant. Demain n'existe pas pour lui. Il vit dans une quiète jouissance du présent; il ne combine pas; il ne calcule que très rarement. Il ne s'observe pas, non plus, et, quand il est en confiance, il manifeste une totale sincérité. Le présent existant seul pour lui, il considère l'avenir comme une inconnue, dont il ne vaut pas la peine de se préoccuper. C'est là, en somme, la formule de la résignation russe, faite d'indolente ataraxie et d'un manque de ressort moral, de faculté combative. Chez le soldat, parce qu'il est très jeune, cette insouciance apparaît joyeuse. En même temps, au point de vue militaire, elle agit d'une façon des plus utiles, car elle est à la base même du courage russe. Elle détermine parfois chez des soldats russes des actes héroïques accomplis avec une souveraine simplicité, et, semble-t-il, avec un mépris, ou plutôt une ignorance complète de la mort, tant, à ces moments-là, ils paraissent naturels, qu'il s'agisse d'ailleurs d'un élan d'enthousiasme ou de l'accomplissement d'un simple devoir quotidien. Ah! j'en ai vu mourir admirablement, de ces petits soldats russes!

Le soldat russe est encore très près de la nature : de là en partie le charme persistant qu'il exerce, à côté des brutalités dont, parfois, il se rend coupable. D'une nature ouverte, avidement suspendue à ses chefs, dont il attend l'enseignement, l'exemple et le mot du cœur, il est capable d'un enthousiasme qui le prend tout entier et d'un dévoûment sans bornes. Physiquement et intellectuellement, il possède les qualités qui font un bon soldat. Moralement, il est si richement doué, qu'on s'attache à lui, comme lui à vous, et qu'on peut le dresser à volonté et, sans qu'il jette un regard en arrière, l'entraîner dans les plus aventureuses expériences. A tous égards, c'est un soldat incomparable. Il n'est pas, je crois, dans le monde, un type de soldat qui offre autant que lui de promesses d'avenir, et il n'en est certainement pas un qui allie à de si précieuses qualités physiques un ensemble moral aussi sympathique et aussi séduisant à façonner.

3. — LES SOUS-OFFICIERS

Les sous-officiers russes se recrutaient parmi les meilleurs soldats, auxquels on faisait suivre les cours d'une école appropriée. Le point à noter, c'est qu'ils n'étaient pas autre chose que des soldats, c'est-à-dire des paysans gradés. Si un jeune homme cultivé devenait sous-officier, il ne restait pas longtemps à cette étape anormale pour un individu de sa classe sociale, et devenait rapidement officier.

Au contraire, les sous-officiers ordinaires savaient qu'ils ne deviendraient jamais officiers. Cette certitude avait pour effet de les tenir aussi éloignés des officiers que ceux-ci l'étaient des troupiers. Il y avait d'un côté ceux d'en bas, de l'autre ceux qui commandaient; entre les deux, une infranchissable barrière. Par suite, toute la cohésion de l'armée russe reposait sur les rapports des hommes à leurs chefs : les sous-officiers ne constituaient pas un relais intermédiaire. Ils ne servaient pas à prolonger l'enseignement et l'influence des officiers sur la troupe : ils étaient seu-

lement les humbles factotums de ces messieurs, auxquels ils épargnaient le plus possible de corvées.

Le commandement russe était donc privé de l'appui si précieux que lui fournit, chez nous, par exemple, le corps des sous-officiers. Les sous-officiers russes ne songeaient pas à récriminer contre la situation inférieure dans laquelle ils se trouvaient. Ils savaient que c'était la règle, et que pour devenir officiers il fallait avoir fait des études qui leur étaient inaccessibles. D'ailleurs, très peu de sous-officiers russes auraient eu les qualités requises pour devenir officiers. Des essais ont été faits pour en promouvoir quelques-uns durant la campagne : les résultats ont été médiocres, ces hommes, déjà d'un certain âge, n'ayant pas une instruction suffisante pour comprendre un changement de point de vue et s'y adapter. Ils étaient, avec les soldats, tatillons et brutaux.

On ne peut incriminer personne à propos de la situation qui était faite au commandement par la médiocrité de ses cadres de sous-officiers. On ne peut que constater que, par suite de l'absence de sous-officiers cultivés et débrouillards, le commandement se trouvait privé de lien indirect avec la troupe. Il ne semble pas, d'ailleurs, que cette situation ait pesé à nos camarades russes, qui ne songeaient guère à faire l'éducation de leurs sous-officiers et à rechercher l'occasion de s'en servir comme intermédiaires.

Les sous-officiers n'avaient pas de souplesse : ils étaient le rigide et comme inconscient et incolore prolongement vers le bas de l'autorité de l'officier. Moralement, leur rôle était nul, puisqu'ils n'avaient rien qui, à cet égard, les distinguât de leurs subordonnés.

Cette situation a été surtout sensible vers la fin de la guerre. Lorsque, pour les raisons déjà indiquées, les soldats ont commencé à douter des officiers et à se soulever contre eux, il ne s'est trouvé entre les deux camps personne qui pût aider à calmer les premiers chocs. Les sous-officiers se sont trouvés pour la plupart rejetés d'emblée dans le camp populaire, c'est-à-dire du côté des révolutionnaires.

Le sous-officier russe ne possédait pas toujours d'ailleurs les mêmes qualités que le troupier. Approchant quotidien-

nement les officiers, il ne recevait d'eux, dans la plupart des cas, aucun exemple qui fût de nature à relever son esprit; les voyant attachés uniquement au côté matériel de leur métier, souvent peu réguliers dans leur travail, buvant, jouant, et restant toujours inaccessibles, il arrivait bien çà et là à les juger sévèrement, mais, le plus souvent, il ne songeait qu'à les imiter. Comme il n'avait pas d'argent, sa situation lui apparaissait d'autant plus injuste. Par là s'explique pourquoi, à côté de sous-officiers qui sont restés jusqu'au bout d'humbles sous-ordres courageux et dévoués, on a pu voir un nombre considérable de sous-officiers se joindre aux mécontents.

Il existait, durant la guerre, une catégorie de sous-officiers qui n'étaient point passés par la même voie que les autres. Lorsqu'un soldat, par une série d'actes d'intelligence ou de bravoure, avait obtenu un certain nombre de croix de Saint-Georges, il devenait automatiquement sous-officier. On comprendra sans peine qu'ils ne valaient rien. Ils n'ont donné lieu qu'à des mécomptes. J'ai vu, en Sibérie, dans une unité lettone, c'est-à-dire dans un milieu cultivé, où tous les soldats savaient lire, le commandement obligé de remettre dans le rang plusieurs des sous-officiers issus de cette promotion automatique. Bien qu'ils fussent fort braves, et fussent ultérieurement passés par l'école de sous-officiers, ils ne donnaient pas satisfaction. On peut juger, à fortiori, ce qui devait arriver dans les unités russes.

Nous voyons que, dans cette vaste armée où les officiers, par leur faute personnelle et par celle de l'état social russe, prêtaient le flanc à de si nombreuses critiques, les cadres inférieurs valaient encore moins. Ce qu'il y avait de bon, c'étaient ceux d'en bas, les soldats; mais, dans l'armée russe, bien peu de personnes semblaient s'en douter. Ce sont, je ne l'oublie point, ceux d'en bas qui ont fait la révolution de 1917. Seulement, ce qui me surprend, ce n'est pas qu'ils l'aient faite, mais que, dans l'état où étaient le commandement et la société russe, ils aient attendu aussi longtemps pour la faire. Je bénis ce retard qui nous a sauvés, mais je me l'explique mal.

Quant aux sous-officiers, ils n'ont joué de rôle ni avant ni après la tragédie. Personnages falots, dressés dans un sens qui n'était pas rationnel, et mal utilisés, ils se sont anonymement fondus dans l'immense vague des mécontents et des aveugles iconoclastes.

4. — LE SOLDAT EN CAMPAGNE.

Le soldat portait un uniforme simple et seyant, composé d'une culotte sans passepoil (sauf pour les Cosaques, qui portaient de larges bandes de couleur analogues à celles des pantalons d'officiers français en temps de paix), enfoncée dans les bottes, et d'une tunique. En hiver, la culotte était capitonnée d'ouate. La tunique (également ouatée en hiver) était une espèce de chemise-blouse, munie d'un col droit à deux boutons et d'une ouverture pour passer la tête. Elle se boutonnait sur le côté de la poitrine, et était pourvue de poches. Un ceinturon servait à retenir à la fois la blouse et la culotte. L'étoffe était d'une couleur kaki parfaitement adaptée aux conditions du sol russe. L'ensemble en était fort seyant, malgré son extrême simplicité.

La coiffure était constituée par une casquette plate incommode à la fois en été, parce qu'elle ne défendait pas du soleil, et dans les saisons de transition, parce qu'elle ne défendait pas du froid. Au moment du service d'hiver, les hommes touchaient un bonnet en peau de mouton de forme cylindrique ou légèrement cylindro-conique, appelé *papakha;* les bords pouvaient en être dégrafés et appliqués sur les joues.

La chaussure consistait, durant une grande partie de l'année, dans des bottes de cuir épais; par malheur, le ravitaillement en bottes subit de durs à-coups durant la campagne. Au moment des grands froids, les hommes étaient chaussés de bottes en feutre (*válenki*), lesquelles assuraient une protection efficace contre les plus fortes gelées. Les soldats s'enveloppaient le pied, invariablement, d'une bande

de grosse toile ou de flanelle, ou simplement d'un torchon quelconque : la « chaussette russe ». Cette chaussette offre, dans la botte, l'inappréciable avantage de tenir de la place, d'empêcher le ballottement du pied dans des bottes amples, et de ne jamais se déchirer, ainsi que font les chaussettes ordinaires, par le contact de la chaussure.

Le linge de corps consistait dans un caleçon et une chemise de toile de coton; la chemise était fort courte, et dépassait à peine le pubis chez les hommes un peu grands; elle était coupée rond, c'est-à-dire sans pans inégaux.

La capote était faite d'un gros drap gris, d'un tissu très serré, un peu lourd, mais qui restait longtemps imperméable à l'eau. Une patte retenait, par derrière, les deux bords d'un froncis. On revêtait le ceinturon par-dessus cette patte, qui le maintenait à hauteur convenable.

Pris dans son ensemble, l'uniforme russe, soit avec la blouse d'été, soit avec la capote, était fort bien compris. De couleur un peu triste, il n'en produisait pas moins, dans les groupes alignés, le plus heureux effet.

*
* *

L'armement consistait primitivement, au début de la campagne, dans un fusil à cinq coups et à chargeur automatique, modèle 1891, qui avait fait ses preuves en Mandchourie et offrait toutes les qualités requises de simplicité et de résistance. Le projectile en avait été modifié et amélioré au début de 1914. Seulement, l'armement russe n'avait pas été calculé pour assurer les besoins d'une armée comptant plusieurs millions d'hommes, qui montaient la garde sur une ligne ininterrompue longue de près de 1.300 kilomètres. De plus, une quantité de fusils furent perdus, jetés, brisés ou abandonnés sur le champ de bataille. La situation créée par cette rapide consommation d'une arme dont il existait peu de réserves fut grave, en particulier au moment de la grande retraite de 1915. Déjà, avant cette retraite, il avait fallu, à plusieurs reprises, compter sur les fusils des blessés ou des morts pour armer les soldats valides. Pendant la retraite, il

arriva fréquemment que les soldats n'étaient pas armés du tout, et c'est là une des circonstances qui augmentent l'admiration qu'inspire la retraite commandée alors par le grand duc Nicolas Nicolayévitch. Lorsque le front fut fixé de nouveau, il fallut réarmer le soldat avec les fusils qu'on avait sous la main. C'est ainsi qu'on utilisa du mieux qu'on put des armes de caractère et d'origines très divers : fusils russes modèle 1891, fusils Gras, Lebel, fusils anglais, italiens, japonais, autrichiens. Je laisse à penser la confusion causée par cette kaléidoscopie de fusils, d'abord en ce qui concerne le maniement de l'arme, puis pour l'approvisionnement en cartouches. Pourtant, les Russes se tirèrent élégamment de ces grosses difficultés, et les à-coups furent excessivement rares.

*
* *

La vie du soldat russe sur le front, durant la guerre de position, était monotone entre toutes. Lorsqu'on venait occuper une tranchée, au cours d'une relève de régiment, il y avait au début, généralement, un peu de travail à cause de l'adaptation aux nouveaux occupants. Il y avait alors, pour les hommes, des bois à charrier, et, éventuellement, de la terre à remuer. Mais, tant que le même régiment tenait les mêmes tranchées, on se contentait d'effectuer les réparations rendues urgentes par les démolitions dues à un projectile en plein ou à des éboulements gênants provenant de la pluie ou du dégel. Pour le reste, on abandonnait la tranchée à son sort, tant que l'utilisation n'en devenait pas trop gênante ou dangereuse. Les soldats n'avaient donc, communément, que peu de travail à y faire, étant réduits à un service intérieur très simplifié. C'est peu, quand on a vingt-quatre heures devant soi à occuper chaque jour. Les Russes ayant l'habitude de tenir beaucoup de monde dans la première tranchée, et de laisser la tranchée de soutien moins occupée, on avait, quand on passait là, l'image du plus complet désœuvrement et d'un incurable ennui.

Il ne faut pas se représenter le front russe sur le modèle du nôtre. On n'y voyait que fort rarement des tirs de harcè-

lement, des duels d'artillerie, des démolitions continues de lignes. Sauf dans les moments d'attaque ou de représailles, le canon ne tonnait guère, du côté russe et du côté ennemi, que par intervalles : on tâtait l'adversaire, on cherchait ses batteries, on inquiétait ses travailleurs quand ils ne se cachaient pas assez durant le jour. Pendant la nuit, le plus souvent, l'artillerie se taisait presque, ne tirant qu'à de longs intervalles. La fusillade ne cessait guère, mais on entendait peu d'éclatements de grenades, et les fusées semblaient ne se balancer dans l'air que pour éclairer un vigilant silence. Ce calme n'excluait pas, d'ailleurs, les coups de surprise, les bombes de minenwerfer éclatant dans des groupes, des tirs insidieux de mitrailleuses fauchant, sur l'arrière, les corvées de soupe qui sortaient, à un point donné, d'un boyau impraticable, les tirs de destruction sur des objectifs réputés intéressants, bref, le travail de misère et de mort qui se pratiquait sur tous les fronts.

Je veux seulement souligner que les soldats russes n'étaient pas, à l'ordinaire, claquemurés dans leurs abris, quand ils étaient de garde, et occupés à un travail de nuit, quand ils étaient de corvée. Pour l'ordinaire, ils travaillaient fort peu. Quand ils étaient libres, ils dormaient dans des abris rudimentaires creusés dans le parement d'avant : le Russe peut disposer d'une telle capacité de sommeil ! C'est là que les attaques par vagues de gaz venaient les cueillir par centaines, par milliers. Les jeux de cartes étaient prohibés, mais on s'y livrait tout de même, quand on pouvait se procurer un jeu de cartes, le fruit rare. Une des occupations les plus répandues consistait à utiliser l'aluminium des fusées ennemies pour en fabriquer des cuillères, qui remplaçaient la cuillère en bois que tout soldat russe porte dans sa botte. C'était cependant une maigre occupation pour tant de monde. On ne lisait pas, faute de savoir lire, souvent, mais souvent aussi faute d'avoir de quoi lire : ni les officiers de compagnie, ni le haut commandement ne tentaient de faciliter la lecture. On fumait aussi — quand on avait du tabac. Mais le tabac était devenu en Russie d'une extrême rareté, si bien que beaucoup d'hommes étaient totalement privés de leur plaisir ordi-

naire. Le don d'une cigarette faisait alors briller de joie les yeux d'un troupier russe.

Ainsi donc, rien à faire, rien à penser! Quand on parcourait ces tranchées, on avait l'impression non pas seulement d'ennui, comme dans toutes les tranchées du monde, mais de vide moral absolu. Ces hommes étaient là parce qu'on les y avait amenés; ils y restaient parce que les camarades y restaient et qu'il était d'ailleurs interdit de s'en écarter. Ils se résignaient à cette brimade, mais ils n'en comprenaient pas le but, et nul ne songeait à le leur expliquer.

Même les guetteurs prenaient leur poste sans que nul leur eût expliqué ce qu'on attendait d'eux, et ils restaient là, bêtement, devant l'ouverture d'un créneau, suivant, comme dit le poète, de leurs yeux languissants le rêve qu'ils n'achevaient jamais. Que de fois ai-je pris à partie des guetteurs!

— Dis-moi, frère, qu'est-ce que tu surveilles!

— Je ne peux pas savoir!

— Sais-tu qui habite en face?

— C'est connu! c'est le Germain!

— Eh bien, que devrais-tu signaler?

— Je ne sais pas!

— Voyons, réfléchis un peu! Si tu voyais des Boches sortir de la tranchée, le dirais-tu?

— Nullement! Je n'ai pas le droit de quitter ma place. Et, s'enhardissant, il ajoutait parfois : Tenez, en voyez-vous qui passent là-bas?...

Les hommes ignoraient ce qu'ils devaient surveiller chez l'ennemi, ils ignoraient la signification des monceaux de terre remuée devant les tranchées d'en face. Nul ne leur expliquait de guetter les travaux, de repérer les heures de soupe, celles de relève, etc. D'ailleurs le commandement russe considérait l'observation des guetteurs comme superflue, parce que ces hommes ne disposaient pas de jumelles; il se reposait en totalité sur le consciencieux travail des observateurs d'artillerie, sans chercher à l'alléger et à le contrôler par les moyens de l'infanterie. Si l'on avait pris la peine de dessiner un croquis des tranchées d'en face et de donner aux guetteurs des indications appropriées, on eût

provoqué chez eux une bienfaisante émulation. Ces hommes habitués à vivre au grand air avaient parfois une vue d'une extraordinaire acuité, et le don natif de l'observation. Mais qui donc se fût imposé le travail supplémentaire qu'il eût fallu faire pour les instruire? D'ailleurs, ce n'était pas prévu par le règlement. D'un autre côté, ceux qui faisaient ou préparaient les règlements, les officiers d'État-Major, ne venaient pas souvent flâner dans des tranchées de première ligne : le règlement devait donc continuer à ignorer le perfectionnement du guet. Même quand les hommes observaient des détails intéressants, il était rare qu'ils en fissent part à qui de droit, car soit paresse, soit ignorance, les sous-officiers n'encourageaient pas de pareilles découvertes, dont il ne résultait pour eux que soucis et dérangements.

*
* *

L'heure de la soupe apportait une heureuse diversion. Voici en quoi consistait la nourriture des soldats russes. Le pain noir, dont ils recevaient de 600 à 800 grammes par jour, leur était distribué pour plusieurs jours à l'avance. On leur donnait de même, à des périodes régulières, du thé et du sucre, dont ils usaient à leur guise. Le matin, ils prenaient du thé avec du pain sec (les officiers ne faisaient pas autrement, et j'ai vécu moi-même de ce régime). Vers onze heures ou midi, ils recevaient, des cuisines roulantes, une gamelle de soupe aux choux accompagnée d'un morceau de viande (deux fois par semaine, de poisson salé), et d'un plat de sarrazin cuit à l'eau. Les grands jours, le sarrazin était remplacé par du macaroni. Le soir, de nouveau, du pain et du thé. Comme c'est là la nourriture la plus ordinaire des paysans russes, les soldats ne se trouvaient pas dépaysés et n'étaient pas contraints à une adaptation qui est toujours longue et difficile chez les simples.

Il eût d'ailleurs été imprudent d'innover en matière culinaire. Vers le mois de novembre 1916, le sarrazin vint à manquer à l'intendance de la 10e armée; on le remplaça, momentanément, par des lentilles, de superbes lentilles, qui

cussent fait chez nous le régal de plus d'une table bourgeoise. Or, le plus souvent, les hommes les jetaient, bien qu'on leur eût appris à les faire cuire.

Le pain de troupe était le pain noir, le pain de seigle dont se nourrit à peu près exclusivement la population agricole de la Russie d'Europe. Bien que la Russie se soit trouvée plus d'une fois en difficulté pour ses approvisionnements de céréales, et que le pain consommé dans les villes fût peu abondant et mauvais, le pain de troupe, dans les diverses unités où j'ai servi, de 1916 à 1918, a toujours été bon et parfois excellent. Le pain que nous touchions à notre popote d'officiers était grisâtre et non pas noir : il était mauvais; pendant près de deux ans, je n'ai guère mangé que du pain de troupe, que mon ordonnance, sans se priver d'ailleurs, partageait avec moi, et qui était très sensiblement meilleur que le nôtre. C'est dire, qu'à ce point de vue, les soldats n'avaient pas à se plaindre. En réalité, l'armée russe a été fort bien nourrie durant la guerre de position. Au cours des grandes offensives, le ravitaillement a souvent laissé à désirer; mais qui donc s'en plaignait, devant les succès qu'on remportait alors?

Quand ils ne buvaient pas de thé, les soldats buvaient de l'eau crue, malgré les défenses. Mais en général, ils étaient si copieusement abreuvés de thé qu'ils avaient rarement soif. En revanche, ce qui leur eût fait plaisir, c'était un verre d'alcool. Mais ce plaisir leur était interdit, à eux, à eux seuls. Les officiers, surtout au début, prenaient de l'alcool à volonté; quelques-uns en prenaient à tous les repas, et publiquement. Mais eux, les parias, ils étaient les seuls, en Russie, qui fussent condamnés à obéir à la loi. Le civil même se procurait de l'alcool! Qui donc aurait eu le courage d'en vouloir à ces hommes s'ils bravaient tous les dangers pour faire, de temps à autre, ce que le reste du pays faisait ouvertement : boire un petit verre?

Se procurer de l'alcool n'était pas facile quand on était soldat, parce que cette denrée interdite se vendait à prix d'or, ou bien s'obtenait par influence. L'alcool bon goût était détenu en presque totalité par les administrations médi-

cales : elles en cédaient bien aux officiers, mais jamais aux hommes. Il ne restait donc plus à ceux-ci que la ressource de fabriquer la précieuse boisson. Voici comment beaucoup d'entre eux s'y prenaient. Ils se procuraient, sous divers prétextes, de l'alcool dénaturé, et ils le filtraient à travers leur masque à gaz, qui était à base de poussière de charbon. L'alcool ressortait en partie clarifié quand il avait subi plusieurs filtrages. On l'absorbait alors, tel quel, ou en le dédoublant. Seulement, ce filtrage avait été tout extérieur : il n'avait pas détruit la composition chimique qui servait à la dénaturation. Aussi l'ingestion de cet alcool présentait-elle un sérieux danger. L'homme s'enivrait rapidement, et, quand il reprenait ses sens, il était généralement aveugle. La cécité durait deux ou trois jours, et, après les soins appropriés, disparaissait. Or, l'attrait de l'alcool était si violent chez ces malheureux, qui, ne l'oublions pas, étaient en Russie les *seuls* à ne pas pouvoir se procurer de l'alcool bon goût, qu'ils ne reculaient pas devant ce terrible danger dont ils avaient vu les effets sur des camarades, ou qu'ils avaient déjà éprouvés eux-mêmes.

Le danger était double, puisque le masque était devenu inutilisable dans son rôle de masque à gaz, si bien que l'homme qui se servait d'un pareil masque, lors d'une attaque par vague de gaz, succombait à l'empoisonnement.

On se rend compte de la valeur qu'aurait eue la renonciation à l'alcool par les officiers, et quel précieux exemple elle eût été pour les hommes ! C'eût été leur trop demander...

5. — AU CANTONNEMENT

Les variétés de cantonnement des réserves étaient très diverses, sur cet immense front, qui, avec la Roumanie, mesurait plus de 1.500 kilomètres. On peut les réduire à deux types, selon qu'on se trouvait ou non dans une région boisée. Dans le second cas, les troupes cantonnaient en général dans des villages, mais on les voyait également sous la tente. Par-

fois, quand le terrain s'y prêtait, ils s'installaient dans des cagnas souterraines, où ils pouvaient mieux s'abriter du froid. Toutefois, ce mode de cantonnement, qui suppose un long séjour au même endroit, était rare, sauf, bien entendu, pour l'artillerie, dont les batteries étaient souvent entourées de petits villages souterrains.

Quand ils séjournaient dans des villages, surtout dans la Russie blanche et les marécages du Poliésiyé, les hommes s'entassaient dans des isbas noires et sales, emplissaient les pauvres chambres, amenant dans l'agglomération villageoise une grande animation et une boue inexorable. Les paysans ne paraissaient pas autrement importunés par cet envahissement, du moins quand on ne les volait pas, car le Russe est très sociable, sans compter, qu'autour des soldats, il y a toujours quelque chose à glaner, du pain, de la farine et aussi de menus gains. A la longue, pourtant, cette occupation devenait une charge pour les paysans. Leur village, où la circulation était, en temps ordinaire, assez facile, malgré la boue, devenait un cloaque où les chevaux s'épuisaient à traîner les moindres charges ; les abreuvoirs se détérioraient, les puits se troublaient. En outre, tout le menu bois et tout ce qui pouvait en tenir lieu était volé par les soldats : pieu à pieu, planche à planche, volige par volige, disparaissaient haies, palissades, constructions légères, toits en planchettes imbriquées, et tout cela était employé aux feux de la cuisine, et surtout pour faire bouillir l'eau nécessaire à la confection du thé. Les samovars des paysannes, un bien irremplaçable alors, dans une famille au village, travaillaient tout le jour et s'abîmaient ; il arrivait aussi qu'un soldat indélicat en emportât quelqu'un, dans le brouhaha de la relève.

Les soldats aimaient ces cantonnements au village, si incommodes et si malpropres qu'ils fussent. Ils les aimaient pour les souvenirs évoqués de leur propre village, et aussi pour la société des paysans des deux sexes, qui rompaient pour eux la monotonie de la vie sur le front. Des amitiés, voire des intrigues se nouaient çà et là, et le temps passait plus vite ainsi.

Il faut ajouter que, dans un gros bourg russe, il était

beaucoup plus facile que sur le front de se procurer de l'alcool. Les juifs surtout, nombreux dans la région, s'entendaient à merveille à en fournir. Les soldats avaient, il est vrai, bien peu d'argent, mais ils ne manquaient pas d'objets à échanger ; du pain, de l'avoine volée aux chevaux, des toiles de tente individuelle, etc. Toute une partie du matériel de campagne utilisable pour des civils disparaissait ainsi au cours d'un long stationnement au village.

Le plus grave est que les soldats se corrompaient par l'inaction. Les officiers, vivant de leur côté et vaquant à leurs plaisirs, ne s'inquiétaient que fort peu des hommes, livrés aux sous-officiers ; trop paresseux pour les soumettre à des exercices quotidiens, ils les perdaient de vue. Ces hommes, dont beaucoup n'avaient subi qu'un dressage fort court, ou bien qui n'avaient pas servi depuis de longues années, redevenaient des paysans détestant la guerre, et se sentant chaque jour plus résolus à ne pas retourner aux tranchées. Le peu d'esprit militaire qui existait dans la troupe se volatilisait ainsi. Des individus adroits, mal surveillés par la police, liaient conversation avec eux, leur rendaient de menus services, captaient leur confiance, et leur tenaient alors des propos antimilitaristes et révolutionnaires, leur affirmant que les Allemands valaient mieux que les « capitalistes » qui les lançaient, eux, à la boucherie. La plupart de ces propos restaient ignorés du commandement, d'ailleurs peu attentif à ce danger. La révolution se préparait ainsi à la barbe des officiers, qui, occupés de leur côté de leurs petits intérêts, de leur jeu, de leurs intrigues amoureuses, ne soupçonnaient rien. Si l'on considère que plusieurs millions de soldats russes ont cantonné dans de tels villages, à divers moments de leur service près du front, on peut juger par là du travail de décomposition qui a pu être amorcé dans leurs rangs bien avant la révolution.

Lorsque le front avoisinait une région boisée, ce qui était le cas sur plusieurs centaines de kilomètres, les cantonnements offraient un autre caractère. Les hommes, dont beaucoup étaient, de naissance, des charpentiers, se construisaient des villages neufs où ils étaient beaucoup plus à l'aise

que dans les autres. Les officiers logeaient dans des maisonnettes assez confortables, et les hommes s'installaient, par vingt ou par trente, dans des constructions spacieuses offrant l'avantage d'être plus propres que les isbas des villages, et moins dangereuses au point de vue de la contagion épidémique. Les hommes se sentaient ici fort à l'aise, à la fois libres et étroitement groupés. Mais ils dévastaient la forêt à l'entour même du cantonnement. Des arbres magnifiques étaient abattus sans discernement et abandonnés sur le sol. D'autres, auxquels on enlevait, à hauteur d'homme, un anneau d'écorce destiné à rendre étanche le toit des gourbis, mouraient lentement, en une saison. On voyait des bois entiers disparaître ou se dessécher en quelques mois, découvrant le cantonnement. Les Allemands, il faut le dire, venaient rarement bombarder par avions ce genre de cantonnement.

Quand il y avait des chevaux, les arbres rongés par eux disparaissaient encore plus sûrement. J'ai vu de magnifiques vergers irrémédiablement perdus par des cantonnements, même peu prolongés, de Cosaques ou de soldats du train.

Les régions boisées voisines du front offraient aussi parfois une autre particularité. Des hommes étaient détachés dans les bois pour y débiter les arbres nécessaires aux constructions projetées, et surtout à la réfection des tranchées. En été, ces hommes vivaient dans des gourbis légers; l'automne venu, ils s'enterraient. Le va-et-vient des soldats qui s'occupaient du charroi établissait une liaison avec la compagnie ou le régiment placé en secteur. Quelques-uns étaient séduits par le charme du lieu et son éloignement du travail et du danger. Au bout d'un certain temps, de nouvelles cagnas souterraines se creusaient dans des endroits écartés. Des troglodytes les habitaient, placides et sales, qui étaient purement et simplement des déserteurs du front. Comment se nourrissaient-ils? Je l'ignore. Ils existaient pourtant...

*
* *

Les Russes sont musiciens et ils aiment la musique. Les soldats russes chantaient souvent. On les dressait à chanter,

au cours des marches, des chœurs, parfois à plusieurs voix, dont un homme lançait les couplets, repris ensuite par la troupe entière. Ces chants, rythmés par la lente cadence de la marche du troupier russe, surprenaient un peu, quand on les entendait pour la première fois, mais ils ne tardaient pas à exercer un charme pénétrant. Les voix étaient souvent justes, les airs parfois jolis : les paroles étaient fort convenables. Les hommes chantaient aussi à l'église, où des chanteurs exercés exécutaient les chants liturgiques sous la direction d'un chef de chœur. J'ai entendu, dans certaines unités, de véritables artistes interpréter la belle musique du service religieux orthodoxe. J'y prenais beaucoup de plaisir, et je pouvais me rendre compte que le goût de la musique attirait à la chapelle plus de monde que ne faisait le souci du service divin.

Enfin, au cantonnement, les soldats chantaient la prière du soir. Je ne sais rien de plus émouvant que la prière chantée ainsi, dans la paix du soleil couchant, par des centaines de voix d'hommes. Là encore, la musique intéressait les soldats plus que la prière. Le premier soin de la révolution a été d'abolir tous ces chœurs. Mais ils sont trop intimement liés aux sentiments russes pour avoir disparu à jamais.

*
* *

Les permissions données sur le front russe en valaient la peine : elles duraient cinq semaines! Cette mesure était dictée par l'éloignement de certaines familles et par le médiocre fonctionnement des moyens de transport. Elle offrait l'inconvénient de soustraire pendant un temps trop long les hommes à l'emprise militaire. Lorsque le moment du retour était venu, on voyait souvent se reproduire des scènes analogues à celles du premier départ, de sorte que bien des hommes revenaient plus déprimés que quand ils étaient partis du front.

De plus, au fur et à mesure que la guerre se prolongeait, les hommes, que nul ne prenait la peine d'occuper ni d'éclairer, étaient livrés sans défense aux bruits absurdes qui se

colportaient à l'arrière. On se racontait que la permission était un droit qu'il fallait prendre si on ne vous l'accordait pas. Les choses se répétaient dans la tranchée, et des hommes partaient, désertant, sans bien comprendre la nature de l'acte qu'ils commettaient. D'autres s'attardaient au village natal ou sur le chemin du retour, et, inquiets de la punition encourue, ne paraissaient plus à leur compagnie. Parfois, la diminution des effectifs réels par rapport aux effectifs officiels était utilisée par les sous-ordres. La plupart du temps, on prenait simplement son parti de ces retards et de ces désertions, dont l'exemple, pourtant, devait être si pernicieux pour les hommes restés sur le front. L'armée fondait tout doucement, et cela dès 1916, alors qu'elle apparaissait encore à ceux d'en haut comme solide et redoutable. La fraternisation clandestine avec l'ennemi, qui se pratiquait surtout sur le front sud-ouest, augmentait la démoralisation lente. Or, ces centaines de mille permissionnaires, ces innombrables déserteurs et attardés erraient dans les deux sens à travers une vaste région comprise entre le voisinage du front et les premières grandes villes de l'arrière. Le pain quotidien leur était assuré par les « Points d'Étape » et par de menus travaux ou petits commerces de la rue.

*
* *

Il semble que les États-Majors dirigeants se soient peu préoccupés du rôle que devaient jouer les soldats dans la tranchée. Leur conception paraît avoir été la plus simpliste : « La guerre de position est une guerre sans issue, dans laquelle on se tient immobile dans une tranchée, d'où l'on saute de temps en temps sur l'ennemi afin d'éviter qu'il saute sur vous ». On ne voyait paraître que dans très peu de cas des règlements relatifs aux occupations des troupes en secteur. J'ai souvent assisté à des visites de généraux dans une tranchée. Ils venaient, saluaient, parcouraient quelques centaines de mètres de la tranchée d'avant, en interpellant quelques soldats au passage ; après quoi ils allaient déjeuner et regagnaient leur quartier général. A quoi les troupes

étaient-elles occupées? Quel était le détail de leur travail? Jamais ces questions n'étaient longuement discutées entre le général et les officiers du régiment. Si les hommes n'étaient pas trop sales, les tranchées et les boyaux trop souillés, si aucune réponse absurde n'était faite par un des soldats interpellés, le général se retirait satisfait. J'en ai vu rarement s'informer des mesures prises contre les gaz, de l'organisation du guet, de ce que faisaient les soldats pendant le jour et pendant la nuit.

On savait alors que les Allemands, comme les Alliés, organisaient, en arrière des lignes, des répétitions d'attaque, et même des manœuvres de division. Chez les Russes, rien de tel, même quand le commandant de l'armée, ainsi que je l'ai vu à la 10e armée, recommandait instamment ce genre d'exercices. Même dans ce cas, où, par chance, un des commandants de division était complètement gagné à cette idée, rien ne put être fait dans le C. A. où je servais : l'insuffisance des subordonnés, la paresse et l'indifférence générales s'opposèrent chez nous à l'exécution de ce projet, et je ne sache pas d'ailleurs qu'il ait été exécuté dans d'autres secteurs.

Si l'on ne procédait pas à des répétitions d'attaque, à cette petite guerre fatigante certes, et souvent maudite par le soldat, mais qui rompait la monotonie du front, on ne voyait pas davantage le commandement se préoccuper des détails d'organisation qui devraient accompagner ou suivre une attaque. Comment, par exemple, s'y prendrait-on pour assurer la liaison entre telles et telles unités engagées, et entre celles-ci et le commandement? Où devrait-on offrir une résistance plus sérieuse? Comment devrait-on, en cas d'échec, conduire une contre-attaque? Quel objectif était à gagner coûte que coûte? Où établirait-on les prochains observatoires? Les officiers subalternes ne savaient rien de tout cela, et probablement, ne s'en préoccupaient guère ; les sous-officiers et les hommes, de leur côté, sentant fort bien que tout était livré au hasard, puisqu'il n'y avait ni répétition ni recommandations, étaient d'autant plus impressionnés par l'imminence d'une attaque, et ne l'exécutaient que grâce à leur fatalisme. Ils restaient,

après plusieurs années de guerre, ce qu'ils avaient été au début : un admirable bétail humain qu'il suffisait de lancer, et au besoin d'entraîner contre les lignes ennemies, et qu'il fallait ensuite pousser et pousser en avant jusqu'au point où l'on serait contraint de s'arrêter. Je n'ai jamais vu le commandement des petites unités se persuader que, dans la guerre de position, tout mouvement doit être étudié dans le moindre détail, comme une œuvre de précision. Ils avaient tous dans le sang cet instinct d'impulsivité qui est un des charmes, mais un charme dangereux de leur race, et ils languissaient au souvenir des heures superbes de la guerre de mouvement, la seule qu'ils pussent comprendre et aimer. Quant à la guerre de position, c'était, disaient-ils, une guerre de « technique » : or, « l'Allemand étant imbattable sur ce terrain, il était inutile de lutter. »

Rien n'était donc plus morne que les lignes russes, bien que l'ennemi n'en fît en aucune manière ce séjour infernal qu'étaient nos lignes à nous. Les hommes, rivés à leur tranchée, pourrissaient d'ennui, sans que rien pût leur faire même entrevoir une solution et la fin de leur interminable brimade. Ils manquaient de nouvelles, et se voyaient livrés sans défense aux bruits absurdes que colportaient les défaitistes de l'arrière. Comment auraient-ils pu, eux, les enthousiastes par excellence, prendre un intérêt quelconque à cette guerre immobile, à cette guerre de souffrance menue et de paresse sans joie? Comment n'auraient-ils pas prêté l'oreille aux promesses que leur faisaient quelques hommes du front russe et, de temps à autre, des hommes du front allemand?

*
* *

Il y avait cependant une catégorie de soldats dont la vie rompait avec la monotonie générale, c'étaient les patrouilleurs.

En principe, chacune des compagnies d'un régiment d'infanterie détachait quatre à cinq hommes pour prendre place dans le détachement des patrouilleurs. Ces hommes étaient en général les turbulents, les moins dociles, mais aussi des volon-

taires que le danger n'effrayait pas, et pour qui l'aventure avait du charme. Le petit détachement ainsi formé était mis sous les ordres d'un officier généralement jeune et énergique, pour assurer tout le service des patrouilles. Toutes les nuits, par groupes plus ou moins nombreux, des patrouilles circulaient dans le *no man's land*, tantôt guettant les patrouilles ennemies, tantôt allant reconnaître un point qu'on leur avait signalé, tantôt enfin tâchant de s'emparer de quelque prisonnier. En hiver, les hommes revêtaient par-dessus leur capote un sarreau blanc qui les rendait moins visibles sur la neige.

La technique des patrouilles et coups de main était rudimentaire et, le plus souvent, elle n'avait d'autre résultat que de faire tuer ou blesser quelqu'un des participants, ce qui, d'ailleurs, ne diminuait en rien le « cran » des survivants. Les Allemands d'en face employaient la même méthode. Mais bien moins hardis et moins souples que les Russes, ils n'obtenaient pas grands résultats.

Le défaut de ces patrouilles était le manque d'expérience de leurs chefs, que personne ne renseignait sur les dispositions du secteur ennemi, connues par exemple au moyen de photographies aériennes. Ils ignoraient de même qu'un coup de main, fût-il modeste, doit être préparé dans le détail.

D'autre part, les hommes prenaient là de fâcheuses habitudes, parce que, flânant toutes les nuits, ou presque, entre les lignes affrontées, ils n'avaient d'autre obligation que celle de faire un compte rendu que nul ne viendrait contrôler. Ils échappaient à l'influence directe de leur officier, et se trouvaient, armés comme ils étaient, libres d'agir à leur guise. Certes, ils pouvaient rencontrer des Allemands. Mais, cela, c'était le seul risque. D'ailleurs, ces Allemands, on pouvait les tuer et les dépouiller. Je crois qu'un grand nombre de ces patrouilleurs spécialistes ont servi à former le noyau de ces menues associations de brigandage qu'on a vu opérer en Russie dès la fin de 1917. Les petits détachements qui mettaient à sac les propriétés isolées dans la campagne employaient des procédés qui, par certains détails, rappelaient ceux des patrouilleurs du front, et il n'est nullement impossible qu'un certain nombre d'entre ceux-ci aient organisé

telles de ces lucratives opérations contre des bourgeois et des femmes sans défense.

III. — LA DÉBACLE

Durant les premières semaines qui suivirent l'abdication du Tsar, aucun changement ne parut se faire sur le front, sinon que la joie éclatait sur bien des visages. Les soldats se sentaient heureux, parce qu'ils croyaient voir dans cette nouvelle la fin du cauchemar de la guerre et le prompt retour au village. Les officiers étaient satisfaits, parce que les événements s'étaient passés avec calme et décence, et sans effusion de sang. Déjà, à cette époque, le front était fortement ébranlé, en ce sens que les permissionnaires et les déserteurs étaient si nombreux, qu'ils troublaient les moyens de transport et exerçaient sur les camarades restés à leur poste une très mauvaise influence par le moyen de la contagion de la nostalgie. En avril et en mai 1917, il ne semble pas que le désordre préexistant ait sensiblement augmenté.

Ce qui changea rapidement, ce fut l'attitude des soldats. Au bout de très peu de temps, en effet, des agitateurs arrivèrent de Pétrograd et d'ailleurs, surgirent, pour mieux dire, d'un peu partout, et se mirent à expliquer aux hommes qu'il fallait former des comités. Je souligne ce fait que, durant les premières semaines de la révolution, on ne vit guère d'officiers entrer en contact avec leurs soldats et leur expliquer la signification d'évènements dont les échos, souvent incompréhensibles ou tronqués, leur parvenaient par les tranchées et les cantonnements. Les hommes furent donc livrés à eux-mêmes pour élire des membres des divers comités. D'ailleurs, divers officiers y furent, dans cette période initiale, élus par les soldats. Chacune des unités et des fractions d'unité eut son comité : l'artillerie, l'aviation, l'intendance, le corps de santé, etc., se groupèrent ainsi. Les comités inférieurs choi-

sirent leurs délégués aux comités supérieurs (brigade, division, corps d'armée, etc.).

Les hommes manifestèrent de suite un vif intérêt pour cette vie politique qui se révélait à eux. Beaucoup d'entre nous découvrirent à ce moment une qualité inattendue du troupier russe : la facilité d'élocution. Ces hommes indolents et enfants, que leurs officiers dédaignaient, se sont tout à coup révélés orateurs. Non pas qu'en général ils aient cultivé les grandes phrases — cela resta le monopole des demi-savants nourris de littérature révolutionnaire, — mais, sur une question donnée, on voyait les soldats les plus simples exposer leur opinion d'une manière en général assez nette, et avec une facilité qui surprenait. Les mots arrivaient sans accroc à leur place dans la phrase commencée. Quelques-uns même manifestaient un véritable talent oratoire.

Sans doute, un nombre considérable de soldats restèrent insensibles à ces parlotes et continuèrent à n'envisager qu'une solution, celle du retour immédiat au foyer. Mais, lorsque la question de la répartition de la terre commença à être agitée, ces hommes eux-mêmes prêtèrent une oreille attentive aux innombrables discours dont on les gratifiait. L'intérêt manifesté par la plupart des soldats pour l'institution des comités s'expliquait aisément. Ces hommes étaient, depuis plusieurs années, comme retranchés du monde : au cours de cette immense période d'ennui sans issue, rien d'intéressant n'était venu rompre la monotonie de leur existence, privée à la fois de plaisirs physiques, de délassements intellectuels et de nouvelles Mais voici qu'il venait de se produire un événement d'une formidable importance et qui les touchait d'infiniment près. Du jour au lendemain, eux, les soldats, qui, la veille encore ne comptaient pour rien en face d'un officier ignorant et imberbe, étaient devenus le centre de l'armée, les électeurs de ces comités qui, maintenant, allaient contrôler les chefs. Comme d'un coup de baguette, ils étaient devenus les maîtres de l'heure. Des inconnus, qui parlaient fort bien, leur adressaient des appellations nouvelles : « Citoyens! Camarades! », et leur parlaient de choses affriolantes, la Constitution, la Liberté, dont

ils ne comprenaient pas exactement le sens, mais qui n'en sonnaient pas moins doucement à leurs oreilles. Comme le Russe éprouve une joie intense à écouter des orateurs, ce furent, de tous côtés, des parlotes et des discours parmi la population militaire ravie, de ce nouveau joujou.

Petit à petit, un rudiment d'éducation politique se faisait parmi cette masse, et l'on vit les comités des unités supérieures s'aboucher avec les États-Majors du même échelon pour examiner avec eux toutes questions pouvant intéresser leurs mandants, c'est-à-dire, simplement, la totalité des questions militaires : comptabilité, ravitaillement, relèves, plans militaires, etc. Peu à peu, ce contact commencé devint si étroit que Comité et État-Major ne purent plus travailler l'un sans l'autre, de sorte qu'un rouage nouveau, et non des moins gênants, vint s'ajouter aux rouages de la bureaucratie militaire. Les membres des comités, bien qu'ils fussent pétris de bonne volonté, n'étaient le plus souvent préparés en rien à la tâche nouvelle de contrôle qu'ils venaient d'assumer. Aussi se donnaient-ils un mal énorme, contre-signant, d'ailleurs, presque toujours de confiance, certaines décisions importantes, mais s'accrochant parfois à d'insignifiants détails, sur lesquels ils exigeaient satisfaction. Un officier fut désigné, dans chaque État-Major, pour être en liaison constante avec les comités.

Certains comités ne se contentèrent pas d'un contrôle platonique. Bien que le ministre de la Guerre eût déjà fait des coupes sombres parmi les généraux, j'ai vu le comité de mon corps d'armée mettre à la porte, dans les formes les plus délicates et les plus choisies, le chef d'État-Major et le commandant du C. A., en leur exprimant la défiance qu'inspiraient aux soldats leurs capacités militaires. C'était extrêmement hardi : cette démarche produisit un effet moral extraordinaire. D'ailleurs, les deux généraux furent remplacés.

Les officiers ne savaient trop quelle attitude adopter. Les plus anciens hochaient la tête ; plus d'un chef de service, se rappelant tout à coup les négligences de son administration, et voyant se dresser devant lui des témoins insoupçonnés, mais bien informés, trembla. Les officiers plus jeunes se

demandaient comment il fallait agir. Ceux d'entre eux qui, dès le début, avaient pris contact avec les soldats, et avaient même été élus par eux dans leurs comités, se virent traités avec défiance par leurs chefs, qui les accusaient de faire de la démagogie. D'autre part, il était clair pour tous qu'en affectant de se désintéresser des comités, on risquait de les laisser sans guides. Ce fut pourtant la solution qui prévalut presque partout. Il faut avouer d'ailleurs que la collaboration avec les soldats, même les mieux intentionnés, était loin d'être une sinécure et un agrément.

L'avis général qui prédominait parmi les officiers, c'était que la révolution avait éclaté trop tôt, et qu'elle apportait au travail purement militaire les plus sérieuses entraves. Néanmoins, un grand nombre conservaient plein espoir.

La publication de l'ordre du jour n° 1 du ministre de la Guerre sembla donner un caractère nouveau aux relations des hommes avec leurs officiers. Cet ordre du jour supprimait entre autres choses l'obligation du salut militaire. Il avait été attribué jésuitiquement au ministre par les deux mille énergumènes qui composaient le Conseil des ouvriers et soldats. En soi, c'était un ordre fâcheux. Mais les militaires russes en exagérèrent l'importance. On peut encore trouver en 1920 des officiers russes qui déclarent, de bonne foi, que cet ordre a commencé la dissolution de l'armée! Si l'on regarde les choses de plus haut, on comprend l'antagonisme des deux camps. Les officiers russes, qui ne daignaient pas souvent répondre au salut de leurs hommes, étaient, en revanche, très stricts envers ceux-ci, et les rabrouaient pour un salut omis. On comprend que ce salut ait semblé une inutile brimade à ceux qui étaient presque les seuls à en supporter la charge. Pour les officiers, n'ayant jamais eu avec leurs hommes d'autre contact que par les signes extérieurs du respect, il leur sembla que les hommes leur échappaient, maintenant qu'ils n'étaient plus obligés de porter la main à la visière de leur casquette en croisant leurs supérieurs. Au lieu de faire leur mea culpa, ils s'irritèrent... J'ai dit ailleurs que les soldats ont souvent continué à saluer les officiers qu'ils estimaient.

*
* *

Pendant ce temps, le ministre Kerenski prêchait avec véhémence la continuation de la guerre; les offensives qu'on avait, d'accord avec les alliés, décidé de déclencher au début de la saison, mais qui avaient vu leur préparation suspendue, furent de nouveau envisagées. La préparation en fut reprise, et, malgré les fréquents changements dans le haut personnel militaire, elles furent engagées : celle du front sud-ouest au mois de juin, celle du front ouest au début de juillet. On en sait le résultat. L'ennemi fut partout écrasé, mais les troupes russes refluèrent sans raison vers l'arrière, menaçant d'ouvrir complètement le front qu'elles auraient pu, d'un élan, libérer du côté autrichien. Il faut dire que le ministre Kerenski avait eu précédemment la criminelle idée de faire supprimer la peine de mort, si bien qu'il n'y avait plus d'arme, ni même la moindre menace contre la lâcheté et la désertion.

Après ces offensives manquées, les rapports devinrent plus tendus entre les officiers et les soldats. Entre le mois de juillet 1917 et la fin de l'année, ou du moins jusqu'au commencement de l'hiver, ils ne cessèrent d'empirer. C'est durant cette période que les soldats, peu à peu démoralisés par des agents révolutionnaires de bas étage, se rendirent coupables de l'assassinat de plusieurs officiers. Dans certains cas, ces assassinats avaient pour mobile la haine ou la rancune; dans d'autres, ils ne correspondaient qu'à une excitation fortuite tôt regrettée. C'est ainsi que mon premier chef d'État-Major de corps d'armée, le général Ziborof, homme intelligent, mais peu maître de lui, fut déchiqueté par des soldats qu'il était allé haranguer comme commandant de division. C'est ainsi également que j'ai vu un commissaire révolutionnaire assassiné à quatre cents mètres de mon bureau, par des hommes qu'il était allé entretenir, et dont nul ne l'avait jamais vu et n'avait quoi que ce fût à lui reprocher. C'est ainsi, enfin, que l'auteur réel de l'ordre n° 1, le révolutionnaire Sokolof, fut roué de coups dans un régiment où il était allé

prendre la parole. Évidemment, la troupe était désorientée et déséquilibrée. Elle ne savait plus distinguer l'ami de l'ennemi, et se jetait, comme un troupeau de brutes, dans le sens que suggérait une voix quelconque partie de la foule : « Frappe! Frappe! » Pourquoi frapper, nul ne le savait. On frappait cependant, et l'on tuait, et l'on dépouillait le cadavre. Et le lendemain, ces brutes déchaînées pleuraient...

Il est donc hors de doute qu'un certain nombre d'officiers furent victimes d'actes de vengeance, ou bien de voies de fait, pouvant aller jusqu'à l'assassinat, pour des causes purement fortuites et n'ayant avec le rôle politique aucune espèce de lien. Mais le nombre des officiers assassinés par leurs hommes ne paraît pas avoir été aussi considérable que l'ont dit des rapporteurs affolés.

Le mécontentement ou la rancune des soldats ne s'exprimaient pas toujours par des voies de fait. Fréquemment, les hommes procédèrent à une révision des grades. Cette question m'intéressait et j'eus souvent l'occasion de m'en entretenir avec des officiers restés sur le front, et qui étaient, pour la plupart, des jeunes gens qui travaillaient pour moi au service du deuxième bureau: j'ai fait moi-même une tournée sur le front au début de 1918, à un moment où les commandants de division, fort inquiets, hésitaient à me laisser dépasser leur quartier général. De tous les renseignements ainsi recueillis directement, et de ceux provenant d'autres armées, qui me sont parvenus de seconde main, j'ai retiré l'impression nette que les soldats, lorsqu'ils révisaient les grades, avaient surtout pour but de brimer de mauvais officiers : des ivrognes, des débauchés, des paresseux, des ignorants, des brutaux. Les officiers qu'ils estimaient — et ils ne se trompaient guère dans leurs appréciations — étaient réintégrés par eux dans leur grade primitif, ou bien même promus à un grade supérieur. Les autres, au contraire, furent ou rétrogradés, ce qui était souvent justice, ou bien remis dans le rang comme soldats de 2e classe, et chargés des fonctions les moins relevées de la compagnie : conducteur du tonneau d'eau, aide du cuisinier, etc. A la première occasion, les officiers de cette catégorie désertaient : c'est probable-

ment ce que souhaitaient leurs hommes. Je dois déclarer, en toute franchise, que les quelques officiers ainsi dégradés par leurs hommes que j'ai pu rencontrer à la ville m'ont produit la plus pénible impression de jeunes gens nuls et débauchés. Chaque fois que j'ai fait une expérience de ce genre, je n'ai pu m'empêcher de reconnaître que les jeunes camarades qui me renseignaient avaient raison, et que les soldats avaient montré un discernement très juste en condamnant de pareils chefs.

L'attitude nouvelle que certaines unités prenaient à l'égard des officiers fit naître, surtout dans les États-Majors et à l'arrière, une légende effrayante, d'après laquelle la vie d'un officier, surtout d'un officier de troupe, ne tenait qu'à un fil. Comme nous avons été surtout renseignés par des officiers fugitifs, nous avons, en France, adopté cette version. En réalité, ce n'était pas le cas. En pleine période bolchévique, c'est-à-dire jusqu'à la fin de février inclus, j'ai constaté que, sur le front, tant que nos corps d'armée furent en secteur, les hommes n'inquiétaient pas ceux des officiers qui ne se mêlaient pas d'agitation politique.

Cette légende troublante avait beau n'être qu'une légende, la plupart des officiers s'en inquiétaient. Me sachant officier français, beaucoup d'entre eux venaient me demander un appui ou des conseils, soit pour passer dans l'armée française, soit pour s'enfuir. Je n'avais pas le moyen de leur venir en aide, mais j'étais mis par eux dans la confidence de leurs projets. Ils s'efforçaient de se rendre à Kief ou Novotcherkask, c'est-à-dire soit auprès des Ukrainiens, où l'on s'imaginait alors trouver un appui solide, soit auprès des cosaques de Kalédine et de Kornilof. Il est probable que beaucoup de ces officiers fugitifs furent tués dans ces villes ou au cours des combats qui se livrèrent aux environs. D'autres ont pu constituer le noyau de l'armée des volontaires du général Denikine.

*
* *

Durant l'hiver 1917-1918, et surtout au cours des mois de décembre, janvier et février, la situation militaire, dans les

villes où logeaient des États-Majors, ne présentait rien d'agréable. La vie y battait son plein : l'alcool y coulait à pleins bords, et, dans le monde des officiers, qui était le mien, je voyais l'ivrognerie et le jeu envahir peu à peu les âmes. On cherchait à s'étourdir. Des hordes de soldats gris-sale emplissaient les rues et les maisons : s'attroupant dans les rues, encombrant les trottoirs et les restaurants, faisant le plein au cinéma. Tout le jour et toute la nuit, on entendait des coups de feu tirés sans raison, par désœuvrement, mais qui parfois tuaient ou blessaient.

Les officiers n'étaient nullement inquiétés. Les soldats avaient, une fois pour toutes, exigé d'eux, dès l'arrivée des chefs bolchéviks, la suppression des insignes et des décorations. Tous les militaires ne formaient plus qu'un immense troupeau gris, rendu plus sale encore par le fait que beaucoup de soldats endossaient leurs capotes comme des robes de chambre, sans le secours du ceinturon. Néanmoins, les officiers étaient reconnaissables à une certaine élégance dans la coupe des vêtements, et aussi à l'expression du visage : « C'est étonnant et dégoûtant, disait un soldat bolchévik à un autre, marchant un peu en arrière de moi, dans une rue de la ville : on a beau enlever aux officiers épaulettes, cocardes, écussons, décorations, on les reconnaît tout de même à première vue! » Il avait tout à fait raison! Les officiers ne pouvaient donc songer à se fondre totalement dans le troupeau gris, avec l'espoir d'y passer incognito. Force était de rester à son poste, et peu à peu, on s'habituait à cette nécessité.

La situation empirait dans la contrée par suite du brigandage, dont les victimes, réfugiées à la ville, contaient des scènes terrifiantes. Dans les villes, quelques soldats marrons faisaient çà et là du cambriolage ; dans les campagnes, ils détruisaient tout. Les brigands (tous soldats) s'organisaient en petits groupes, qui parfois se prêtaient main-forte. Les propriétaires d'exploitations agricoles ou de sucreries savaient que, rester chez soi était s'exposer aux pires sévices : ils restaient cependant presque tous. En trois ou quatre mois une grande partie de la Russie du sud-ouest et du centre fut littéralement mise à nu, comme par le pas-

sage d'un gigantesque cyclone. Tout ce qu'il existait d'exploitations, de stocks, de machines, de bibliothèques, de tableaux, de monuments du passé, tout, avec les meubles, le linge, les bijoux, la vaisselle, fut pillé, brûlé, dispersé, et disparut à tout jamais.

*
* *

Le Bolchévisme n'avait pris de l'ascendant qu'en s'appuyant sur les pires instincts de la soldatesque et de la populace déchaînées par la révolution. Pendant les premiers mois, il se trouva complètement débordé par ces troupes indisciplinées. Elles obéissaient toujours quand on les lançait au pillage et à l'assassinat ; mais il était aussi impossible de les retenir sur une pente qui leur plaisait, que de leur faire exécuter des ordres qui devaient leur coûter du travail ou quelque sacrifice. Ce furent, durant de longs mois, des troubles, des excès, des cruautés. Partout, on assistait comme à un renversement du sablier, les brigands s'installant à la place de leurs victimes. Mais, dès que, soit sous l'empire de la crainte provoquée par les soi-disant ennemis de la révolution, soit sous celui de la fatigue, les hommes se laissèrent reprendre en main par les dirigeants bolchéviks, la réorganisation commença. Les grades, les marques extérieures du respect furent rétablis, et bientôt, une discipline de fer régna dans les unités reconstituées. En même temps, les chefs parlèrent aux soldats ; ils leur montrèrent que la nouvelle doctrine faisait d'eux les maîtres du pays, et qu'il ne fallait plus qu'un petit effort pour abattre tous les « ennemis de la révolution. »

Sans doute, les bolchéviks n'arrivèrent pas à créer une armée digne de ce nom. Trop d'anciens officiers de l'armée russe d'autrefois y étaient restés ; trop d'étrangers aussi, surtout de Juifs, y exerçaient des fonctions importantes. Enfin, le genre de discipline qu'ils avaient introduit, une discipline conçue par des esprits rigoristes comme ceux des sectaires de toute révolution, n'agissait que d'une façon tout extérieure sur la masse des soldats. Ce n'est pas quand il est contraint d'agir, mais quand il agit par entraînement personnel ou par

persuasion, que le Russe fait des prodiges. De là l'inégalité que nous constatons parmi les troupes des soviets : d'un côté des poignées d'hommes qui meurent, farouches, sur leurs mitrailleuses ; de l'autre, des foules qui prennent la fuite à la moindre pression de l'ennemi, ou devant une bombe d'aéroplane.

Le succès des Rouges a été rendu possible et assuré par l'incapacité de leurs adversaires russes. En Sibérie, du côté de l'amiral Koltchak, ce fut l'incapacité totale, militaire, diplomatique, politique et sociale; en Russie, du côté du général Denikine, ce fut, semble-t-il, une incompréhension politique et sociale, dont les effets exaspérèrent les populations reconquises, et les rejetèrent dans le bolchévisme. Ces deux hommes, que nous avons soutenus parce qu'ils nous semblaient représenter un principe d'ordre, furent également incapables de comprendre que les populations touchées par la révolution ne pouvaient plus être soumises aux pratiques de l'Ancien Régime, et qu'il fallait découvrir pour leur usage une formule nouvelle à la fois plus libérale et plus sûre que celle que proposaient les bolchéviks. Par là s'explique l'échec des deux grandes tentatives russes de restauration. Les partis qui se trouvaient en présence n'inspiraient à personne l'enthousiasme : d'un côté, les représentants à peine déguisés du tsarisme; de l'autre, les représentants encore souillés de sang, intolérables à plus d'un égard, mais, à tout prendre, moins répugnants, d'une idée nouvelle de progrès et de liberté. Cette idée, nul ne peut la déraciner pour bien longtemps du cœur des hommes où un bon vent en a apporté le germe. L'issue de la lutte ne pouvait donc être douteuse.

CONCLUSION

En raison de ses nombreux échecs et de sa dissolution, l'armée russe apparaît, je le crains, à ceux qui la connaissent mal, et à qui le pays russe n'est pas familier, comme une armée de second ordre. Les lecteurs qui auront pris soin de parcourir ces pages en emporteront, je l'espère, une opinion tout autre.

Il faut, pour comprendre et apprécier l'armée russe, se reporter au pays qui l'a créée. Bien que très voisine, à beaucoup d'égards, des autres grandes armées européennes, elle possédait néanmoins un certain nombre de particularités importantes qui l'en distinguaient. En outre, elle devait lutter contre de formidables difficultés locales, inconnues aux armées des autres grandes nations européennes. Il faut donc étudier cette armée non pas comme une armée en soi, mais avant tout comme une armée essentiellement et fortement nationale. C'est alors seulement qu'on sera en mesure de lui rendre pleine justice. On verra en effet que les causes de ses échecs et de sa tragique dissolution sont au moins aussi nationales que militaires, et qu'au lieu de passer son temps à accabler de reproches les acteurs de cette tragédie, en partie inconscients et irresponsables, il vaut mieux considérer les efforts d'organisation, ainsi que la somme de travail et d'intelligence qui ont été dépensés pour mettre cette armée à la hauteur des progrès modernes.

*
* *

Au point de vue matériel, nous avons constaté dans quelle infériorité se trouvait la Russie par rapport à ses adversaires. Son réseau ferré, malgré un développement absolu considérable, était d'une médiocrité écrasante dans la région où l'on allait se battre. Peu de lignes de pénétration, beaucoup de lignes à une seule voie; des lignes de rocade insuffisamment soudées. Le matériel roulant était déficitaire avant même l'entrée en campagne, et il n'y avait pas d'espoir de récupérer des wagons, même en cas de succès, car l'écartement des voies au-delà de la frontière était moindre qu'en Russie, et les Russes n'avaient aucun matériel prêt pour exécuter rapidement la transformation nécessaire. Les distances qu'avaient à parcourir les transports de troupes et les ravitaillements étaient énormes. Le réseau des voies de terre, peu développé dans une partie de ce qui allait être la zone des armées, était médiocrement entretenu, et mal préparé au travail qu'il allait avoir à fournir pour seconder et même suppléer les voies ferrées. Peu de ponts sur les rivières et les fleuves; sur les ruisseaux que croisaient les routes, des ponceaux trop souvent peu solides. Bref, une organisation matérielle des voies de communication à peine sortie de l'enfance, alors que, pourtant, ces voies allaient être appelées à fournir un formidable travail.

Les centres de production n'étaient guère mieux préparés à l'effort. Le nombre des usines qui travaillaient ou pouvaient travailler pour la défense nationale était fort réduit, encore que quelques-unes fussent très considérables. On était donc sûr, en cas de guerre, d'être contraint de recourir à l'étranger, malgré les difficultés et les délais de livraison.

La mer, qui seule permettait à la Russie de prendre contact avec ses alliés, ne lui offrait que des ports lointains, comme Vladivostok, ou délicats d'accès, et gelés durant plusieurs mois, comme c'était le cas d'Arkhangelsk.

Ainsi, au point de vue matériel, de quelque côté qu'on se

tournât, on voyait la Russie aux prises avec des difficultés plus grandes que celles qu'avaient à vaincre ses alliés.

Elle n'avait que deux choses en abondance : du territoire et des hommes. Mais les hommes, encore fallait-il pouvoir les habiller, les nourrir, les équiper, les encadrer et les instruire. Or, la dernière loi de recrutement, qui, dans un délai d'une dizaine d'années, devait assurer au pays plusieurs millions de réservistes instruits, et des officiers de complément, cette loi datait seulement de 1912 et n'avait pu faire encore sentir son effet. La Russie avait donc beaucoup d'hommes, mais fort peu de soldats, et, toute proportion gardée, un nombre encore moindre d'officiers. Il semblait, en vérité, que tout fût conjuré pour interdire à cet immense organisme qu'était l'Empire des Tsars la défense victorieuse de son territoire.

Combien donc devons-nous admirer la Russie d'avoir, durant près de trois ans, vaincu ces immenses difficultés? Avons-nous le droit d'oublier que, malgré ses moyens de transport si défectueux, elle a pourtant réalisé sa mobilisation avec une avance de plusieurs jours sur l'horaire prévu? Qu'elle a transporté et ravitaillé ses armées jusqu'au cœur de l'Europe occidentale et presque jusqu'aux confins de l'Asie Mineure? Que, pour suppléer à la défectuosité du port d'Arkhangelsk, elle a créé, en eau toujours libre, celui de Mourmansk, et construit une voie ferrée pour l'atteindre; qu'elle a posé à demeure dans l'ensemble, durant ces trois ans de guerre, 6.800 kilomètres de rails, et en presque totalité, doublé la voie du Transsibérien? Que, malgré la pénurie de matériel roulant augmentée par les pertes dues à la retraite, elle a non-seulement fait face aux exigences de la campagne, mais laissé jusqu'en Sibérie une réserve de wagons et de machines qui a duré jusqu'en 1920? Qu'elle a su se procurer un matériel de guerre tellement considérable qu'elle n'en a même pas utilisé la totalité? Qu'elle a mobilisé enfin, habillé, nourri, transporté et enrégimenté une telle quantité d'hommes qu'elle n'en a jamais su au juste le chiffre, qui oscille vraisemblablement entre 13.000.000 et 14.000.000? Combien ne devons-nous donc pas savoir gré à la Russie d'avoir fourni,

dans des conditions si défavorables, le travail, si brillant par endroits, et, somme toute, si utile, qu'elle a fourni?

*
* *

Les organismes militaires de la Russie offraient, à côté de sérieuses qualités, certains défauts que j'ai cherché à mettre en lumière. Les États-Majors nous sont apparus comme une création extrêmement complexe, mais parfois heureuse, d'après des modèles étrangers plus ou moins adaptés à la vie nationale. Nous avons vu, dans ces institutions, une tendance fâcheuse à l'engorgement vers le haut se marquer de plus en plus, à mesure que se prolongeait la guerre. Cette tendance, due à l'individualisme exagéré et au manque de discipline du caractère russe, nous a frappés en particulier dans les grands États-Majors, qui s'enflaient outre mesure, sans plus se préoccuper des organisations d'en bas. Cet accroissement démesuré des États-Majors qui n'auraient dû avoir qu'un rôle de direction, a eu pour résultat d'anémier les États-Majors d'exécution, et de paralyser leur croissance ainsi que leur initiative et leur foi au succès.

L'enflure extravagante des organes de commandement placés au sommet de la hiérarchie s'est trouvée compliquée d'une véritable absence de liaison vers le bas. Les rapports écrits ont été multipliés. Il en est résulté une complication telle dans le jeu des rouages de l'administration de guerre, que le libre jeu des opérations en a été bouleversé, et que le travail du front s'en est trouvé comme figé. La guerre moderne n'est pas seulement une guerre de précision : elle ne peut se passer de la liaison. Or, les Russes ont transporté, jusque dans leur façon de conduire la guerre, leur individualisme impénitent.

Nous avons trouvé cependant une branche de services parfaitement organisés : celle des organes de ravitaillement. C'est, qu'ici, la liaison permanente, et non plus fortuite, comme dans les autres services, était indispensable. Aussi le ravitaillement a-t-il été exécuté avec bonheur, en dépit des multiples difficultés qu'il lui fallait vaincre. On pouvait donc

affirmer que, lorsque la grande machine militaire de la Russie travaillait normalement et logiquement, quand, au lieu de se contenter de superposer les échelons, elle prenait soin de les relier les uns aux autres, elle obtenait d'excellents résultats.

Je me suis donc cru autorisé à soutenir que l'organisation militaire russe n'était pas défectueuse en principe, mais que, pour des causes qu'il eût été facile d'écarter, cette organisation n'a pas pu fournir tout le travail utile qu'on était en droit d'en exiger.

*
* *

Nous avons étudié la formation des officiers d'État-Major. Préoccupés, comme le sont aisément ceux des Russes qui se livrent à l'étude, d'une sorte d'omniscience, plutôt que d'une suggestive méthode d'application, beaucoup de ces hommes, surtout parmi les jeunes, oubliaient de regarder la vie. Le souvenir de l'École de guerre pesait sur la majorité d'entre eux; ce n'est qu'au bout d'un certain nombre d'années d'expérience, que les plus intelligents parmi eux parvenaient à se défaire de cette obsession. Ces officiers étaient peu mêlés à la troupe : corps d'élite qu'on gardait jalousement, on hésitait à lui laisser perdre des années au milieu du monotone travail de garnison. Il en résultait chez eux une fréquente méconnaissance du caractère et des moyens de la troupe, et en même temps, une différenciation entre eux et les officiers de troupe, qui était plus marquée que dans les autres armées européennes. C'était là un fâcheux antagonisme; car, s'il privait les officiers d'État-Major des suggestions pratiques qu'auraient pu leur fournir leurs camarades du front, il privait du même coup ces derniers des précieux avis et de l'émulation qu'auraient dû leur fournir les anciens élèves de l'École de guerre. La tendance individualiste et orgueilleuse des États-Majors s'expliquait par cet antagonisme ; au cours d'une guerre aussi longue et aussi pénible, elle ne pouvait qu'avoir des suites fâcheuses.

Les officiers de troupe, et encore plus les officiers de complément, si peu nombreux au début, et si hâtivement créés

dans la suite, n'étaient en rien préparés aux obligations qu'allait leur imposer une grande guerre. Les écoles, aussi bien que la tradition militaire, ne les avaient préparés qu'au culte du « cran », de l'audace qu'aucun obstacle n'arrête, et qui ne se connaît plus. Nul ne leur avait jamais fait comprendre l'importance de certains principes essentiels, sans lesquels on peut bien être un officier très brave, mais jamais un bon conducteur d'hommes. En particulier, nul ne les avait dressés à cette discipline personnelle qui doit faire d'un officier, aussi bien dans la conduite de sa vie que par la qualité de son obéissance, un vivant exemple pour sa troupe. Le général Gourko raconte, dans ses *Souvenirs*, un petit fait caractéristique à cet égard. Se trouvant commander une division sur le front de la Prusse orientale, il avait envoyé, par des routes différentes, quatre détachements de cavalerie pour reconnaître un point donné. Au retour, trois des officiers racontèrent ingénument que, tant pour le plaisir d'être ensemble que pour diminuer les risques, ils avaient emprunté la même route. Ainsi, ces officiers, qui étaient excellents et appartenaient à l'armée russe du début, ne comprenaient point qu'un ordre est un ordre et s'exécute tel quel, coûte que coûte. Ils durent être fort surpris, quand le général, un des plus éminents de la Russie, soit dit en passant, les cassa et les remit dans le rang. Ces capitaines avaient fait une faute que pas un aspirant de chez nous n'aurait commise.

Le corps des officiers avait de brillantes qualités, mais il n'était pas dressé à faire l'examen de conscience que doit faire sans se lasser tout homme qui commande à des hommes. De là ce résultat qu'ils n'étaient pas des instructeurs complets, et qu'ils s'occupaient du dressage des hommes sans songer à former ceux-ci à la partie morale de la discipline. Par suite de cette erreur, le fossé qui séparait l'officier de ses hommes et de ses sous-officiers s'est creusé chaque jour davantage. Vivant à part, sans se soucier de donner l'exemple du respect de la loi et des vertus militaires, ils ont laissé naître dans l'esprit de leurs hommes l'idée que, quand on avait la puissance, on pouvait suivre ses fantaisies. Ainsi s'est expliqué le mouvement qui a rendu les soldats défiants

et hostiles en face des officiers, dès que se fut effondrée la barrière morale qui les retenait, et qu'ils ont pu se précipiter vers cette vie d'indifférence morale et de jouissance à tout prix dont, presque toujours, leurs chefs leur avaient donné l'exemple.

La Russie, en entrant en guerre, avait donc eu à lutter non seulement contre des difficultés matérielles, mais aussi contre des difficultés morales, provenant de la méconnaissance par son corps d'officiers des devoirs qu'il avait envers la troupe. La désaffection croissante des hommes envers leurs chefs, qui en est résultée, devait inévitablement aboutir à une catastrophe.

Ces officiers avaient entre les mains un matériel humain incomparable, à la fois par ses qualités physiques et par ses qualités morales. Mais, parmi toutes les qualités morales du soldat, ils ne savaient en priser et en utiliser que deux, la docilité et le fatalisme insouciant, se privant ainsi de points d'appui solides qui leur auraient permis d'agir sur leurs hommes aux jours d'orage. Ils sont restés auprès de ces enfants robustes sans se douter qu'ils grandissaient, et qu'un jour ils demanderaient des comptes.

*
* *

Pourtant, ces États-Majors hautains, restés loin de la pratique, ces officiers imparfaits et souvent négligents, et ces soldats que l'on négligeait trop, ont réalisé, dans cette guerre, des choses admirables et généreuses. C'est pour sauver la Serbie que la Russie a accepté la guerre ; c'est pour aider la France à défendre Paris qu'elle s'est lancée à corps perdu dans la Prusse orientale ; c'est pour dégager l'Italie menacée, qu'elle a lancé contre les Autrichiens sa grande offensive de 1916. Cette armée si critiquée a conquis la Galicie et une partie de l'Asie Mineure, et a fait échec aux Allemands. Plus ses organes militaires étaient imparfaits, plus le mérite est grand de ses victoires, de sa belle retraite et de ses soubresauts d'énergie.

Avant de se trop avancer dans les reproches adressés au

corps d'officiers, il faut se demander s'il leur était possible d'acquérir, dans un moment aussi particulièrement difficile, les qualités d'ordre, de cohésion, de pénétration du sentiment des masses, qu'ils n'avaient jamais possédées. Dès les premiers jours de la révolution, leur situation avait reçu un coup mortel. Elle a bien pu, çà et là, paraître se rétablir : toujours ses tentatives ont fini par échouer. C'est qu'elle était appuyée sur une conception du soldat et du devoir militaire qui remontait à une époque déjà ancienne. Rien n'avait préparé ce corps des anciens officiers à devenir les conducteurs d'une nation armée *consciente* de sa force et de ses droits : ils se trouvaient ainsi comme des îlots de l'ancien régime au milieu de l'océan révolutionnaire. Quels que fussent les qualités, les mérites, le dévouement, la vertu même de quelques-uns, ils étaient des hommes du passé, et il était inévitable que le passé les entraînât dans son écroulement. Le fait n'est donc pas déshonorant pour nos camarades russes et ne les diminue pas.

Maintenant, cette armée n'est plus. Inclinons-nous devant les faits, et ne nous laissons pas entraîner à des vitupérations aussi faciles qu'injustes. Je crois avoir montré dans quelle mesure on pouvait accuser le corps des officiers d'avoir contribué à la dissolution de l'armée, et dans quelle mesure il en fallait accuser l'état social de la Russie. Il était peut-être nécessaire que la Révolution fît table rase avec le passé. Découvrons-nous donc avec tristesse devant cette armée défunte, et qui fut glorieuse, et ne récriminons pas. Récriminer, ce serait à la fois, en se montrant injuste, manquer de générosité et de reconnaissance.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Abdication, 103, 167 sq.
Aérostation, 78, 83, 84, 162, 238, 241.
Alcool, 80, 212, 375, 376, 387, 392, 418.
Alexandre III, 204.
Alexéyef (général), 22, 151, 164, 167, 276.
Alsaciens-Lorrains, 127, 155.
Armement, 140, 413 sq.
Arrière, (l') 99.
Artillerie, 60, 71, 100, 215, 236, 294-299.
Assassinat d'officiers, 172, 200, 234, 316, 349, 432.
Attaques partielles, 83, 89, 108.
Aviation, 40, 47, 112, 201, 213, 262-270.
Bains, 28, 54, 159.
Balouyef (général), 75 sq., 107.
Bodisco (général), 210, 216, 220, 240, 247.
Bolchéviks (les), 198, 309, 321, 327, 331, 334, 335, 345, 356, 357, 436.
Bolchéviks (difficultés avec les), 338-344, 345, 349, 351-353.
Borovski (colonel), 135, 138.
Broussilof (général), 57, 220.
Buchsenschutz (commandant), 22, 35, 148, 261, 313, 328, 348.
Bureau (deuxième), 107, 117, 124 144, 149, 185, 189, 206, 207, 210, 212, 215, 226, 271, 278, 293, 300, 320.
Cartographie, 186, 214, 215, 303.
Castelnau (général de), 154 sq.
Censure, 14, 17, 19.
Chemins de fer, 32, 38, 44, 79, 288, 305.
Chevtchouk (capitaine), 193, 216, 224.
Colombophilie, 177, 222.
Comité commercial et industriel, 13, 18, 67, 103.
Comités révolutionnaires, 196 sq., 218-222, 321, 322, 338-339.
Commandement (le), 93 sq.
Conseil de guerre, 43.
Coups de main, 89, 133.
Croix-Rouge (la), 254-261.
Danses, 80.
Décorations, 71-74.
Denikine (général), 218, 221.
Départ, 350.
Désinfection, 28.
Dieriks (général), 36, 314.
Discipline, 192, 211, 367-373.
Doukhonine (général), 310, 315, 316.
Doumergue (M.), 191.
Ecole de guerre, 85-88.

Ecoutes téléphoniques, 136.
Empereur (l'), 11, 33, 163 sq., 205.
Epuration du commandement, 171, 178, 191, 220, 321, 433.
Espionnage, 20, 24.
Etapes (Points d'), 26.
Etat-Major de C. A., 242-248.
Etat-Major de D. T., 249-252.
Etat-Major de Front., 178-189.
Etats-Majors (Grands), 149-150, 156.
Evert (général), 23, 24, 77, 93, 115, 126, 157, 175, 178, 182.
Femmes sur le front, 392.
Femmes-Soldats, 225, 234.
Fêtes de Régiment, 123, 132.
Fourniture française, 81.
Francophobie, 104.
Front nord, 46 sq.
Front ouest, 23, 143 sq.
Front sud-ouest, 36 sq.
Front roumain, 262 sq.
Gaz (vagues de), 114 sq., 117.
Généralissime, 150.
Gourko (général), 48 sq., 175, 176 sq., 189, 196, 197, 209, 218, 231.
Goutchkof (A. I.), 13 sq., 18, 67, 102, 165, 191, 197, 201.
Gouvernement provisoire, 168.
G. Q. G. cf. Stavka.
Hôpital, 253.
Ilia Mouromiets (avion), 37 sq., 265.
Infirmières, 40, 257 sq.
Intendance, 285-287.
Interprètes, 127, 129, 136, 155, 173, 271.
Ixküll, 56.
Janin (général), 45, 61, 100, 147, 198, 215, 260, 328.
Kief, 36, 46, 263.
Kornilof (général), 272, 276, 317, 324, 353.
Koulomzine (A. N.), 13, 146.
Kouropatkine (général), 46, 48, 93.
Krylenko, 311, 312.
Laguiche (général de), 22, 33, 35, 61.
Lébédief (général P. P.), 23, 161, 174, 175, 178, 190.
Lettons (les), 53.
Liaison (Bureau de la), 177.
Marie-Antonovna, 115, 123, 223.
Maslof (S. N.), 20-21.
Meetings, 199 sq., 202, 208.
Mikhaïlof (général V. I.), 138, 139, 189, 206, 210, 214, 217-220.
Milioukof (P. N.), 146, 165, 203, 204.
Minsk, 23, 25, 69, 124, 143 sq., 196.
Mission française en Ukraine, 337, 339.
Mission des munitions, 15.
Molodetchno, 121, 158.
Moscou, 15, 62 sq., 144 sq., 306-309.
Moukhanof (colonel), 117, 118, 122.
Mourmansk (ligne de), 32, 357.
Munitions, 16, 299.
Narotch (Lac), 76, 107, 133.
Niessel (général), 305, 315, 358.
Obolenski (colonel), 354.
Offensive, 69, 193, 208, 220, 223, 228, 231.
Officiers, 93-94, 174, 177, 205, 211, 219, 301, 306, 321, 326, 347, 355, 359-393, 442, 444-445.
Officiers (Préparation des), 95-97.
Officiers brevetés, 84-88, 293, 321, 442.
Ossoviets, 92.
Paix (la), 310, 312, 313, 314, 318, 322, 344, 348.
Patrouilles, 31, 426.
Pavel, 111, 125, 131, 171, 239, 272, 275, 281, 304, 324.
Permissions, 423.
Pétine (colonel), 133, 137.
Pillage, 324, 333, 340.
Plechkof (général), 70, 108, 133, 213, 220, 233.
Polivanof (général), 12, 14, 192.
Popes, 43, 156.
Pourchkiévitch, 58, 146, 160.
Poutilof, 18.
Praporchtchiks, 51.
Prière (la), 49, 80, 123.
Prisonniers, 231, 238, 294.
Proclamations, 127 sq.
Projecteurs, 81.

P. T. T. (les), 228-230.
Radiotélégraphie, 157.
Radko Dmitrief (général), 52, 57.
Rampont (général), 106, 135, 143, 148, 158, 178, 195, 196, 357.
Rapports avec les soldats, 195, 207, 281, 378.
Raspoutine, 143, 158.
Ravitaillement, 203, 282-285.
Recrutement, 394-399.
Régiment (le), 140-142.
Religion, 121, 125, 131, 156.
Révolution, 103, 163 sq., 428.
Riga, 52, 54.
Roditchef (M.), 196.
Rodzianko (M.), 12, 163, 196.
Rogaza (général), 25, 125, 133.
Roussines (Les), 41, 42.
Routes, 80, 290.
Russes (caractère des), 46, 109, 113, 121, 122, 174, 202, 209, 224 276, 279, 280, 294, 326, 374, 385, 405-409.
Salut militaire (le), 173, 197, 377-378, 431.
Savitch (capitaine), 122, 129, 224.
Scorbut 92.
Serge Mikhaïlovitch (Grand duc), 16, 33.
Serment des troupes, 170.
Service de Santé, 252-260.
Smorgone, 82, 235.
Social-Démocrates, 198.
Sœurs de Charité (V. Infirmières).
Soldats (les), 377-379, 385, 399-428.
Soukhomlinof (général), 13, 16.
Stakhovitch (M. A.), 15, 20.
Stavka, 23, 151-154.
Stokhod (la), 107 sq., 111.
Sturmer, 12, 15, 58, 146.
Tchèques, 42.
Thomas (M. A.), 46, 198.
Tranchées, 29, 39, 42, 50 sq., 53, 58, 59, 77, 95, 135, 301, 329.
Transports (les), 17, 287-292.
Tsarévitch (le), 97.
Tsourikof (général), 83, 121, 126, 129.
Ukraine, 323.
Union des Villes, 28, 65, 103.
Union des Zemstvos, 28, 65, 149.
Voslki (capitaine), 193, 206, 224, 261.
Wehrlin (lieutenant-colonel), 15.
Yarone (général), 119, 122, 189, 194 sq., 224, 240, 270, 292.
Yékatérinoslav, 353-354.
Younkers, 196.
Zaïtchenko (général), 300, 324, 349.
Zemgoussar, 66.
Zemstvo, 64 sq.
Ziborof (général), 108, 116, 117, 432.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII
I. — PREMIER CONTACT. 11
II. — MON CORPS D'ARMÉE RUSSE. 99
III. — L'EXIL AU « FRONT » OUEST. 143
IV. — UNE OFFENSIVE RÉVOLUTIONNAIRE. 193
V. — SUR LE FRONT ROUMAIN. 262
VI. — AU SERVICE DES BOLCHÉVIKS. 326
VII. — COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE. 359
I. — LES OFFICIERS. 359
1. La préparation des officiers 359
2. Sur la discipline. 367
3. Les officiers dans la troupe. 373
4. Le caractère des officiers. 384
5. La vie des officiers 389
II. — LA TROUPE. 394
1. Recrutement et instruction 394
2. Le type du soldat russe 403
3. Les sous-officiers 409
4. Le soldat en campagne. 412
5. Au cantonnement 419
III. — LA DÉBACLE 428
CONCLUSION. 438
INDEX ALPHABÉTIQUE 447
TABLE DES MATIERES 451

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

279
1913 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

DEC 1 8 1978

a39003 001461697b

CE DK 0265
.L44M4 1921
COO LEGRAS, JULE MEMOIRES DE
ACC# 1078775

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 01 20 05 1